
3 1761 09702771 8

Bible. French

LA BIBLE

TRADUCTION NOUVELLE

AVEC

INTRODUCTIONS ET COMMENTAIRES

PAR

EDOUARD REUSS

PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE STRASBOURG

Vol 8

(ANCIEN TESTAMENT — DEUXIÈME PARTIE)

LES PROPHÈTES

II

PARIS

SANDOZ ET FISCHBACHER, LIBRAIRES-ÉDITEURS

33, RUE DE SEINE, 33

1876

LES PROPHÈTES

PAR

EDOUARD REUSS

PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE STRASBOURG

TOME SECOND



PARIS
SANDOZ ET FISCHBACHER, LIBRAIRES-ÉDITEURS
33, RUE DE SEINE, 33
1876

XIII

ÉZÉCHIEL

594-572 AVANT JÉSUS-CHRIST

INTRODUCTION

A l'époque même où l'activité prophétique et la carrière littéraire de Jérémie touchaient à leur fin, nous rencontrons un autre écrivain non moins digne d'attention, et, si tout ne nous trompe, plus important encore par son influence sur la direction ultérieure du judaïsme : c'est Ézéchiel. Ces deux hommes occupent les premières places parmi les orateurs israélites dont l'œuvre nous a été conservée, si ce n'est en vue de leur style, à l'égard duquel d'autres leur disputent la palme, ni de leurs idées religieuses, pour lesquelles ils se renferment dans le cercle tracé depuis longtemps, du moins quant à l'intérêt qui s'attache à leurs personnes et à la position qu'ils ont prise en face des événements. Autrement ils n'ont absolument rien de commun. Leurs destinées, leur caractère, leur manière d'écrire, leurs tendances, tout concourt à les séparer l'un de l'autre et à donner à chacun d'eux une physionomie particulière.

Nous savons bien peu de chose sur le compte d'Ézéchiel. Il appartenait à une famille sacerdotale, assez distinguée, à ce qu'il paraît, puisqu'il a eu l'honneur, ou le malheur, comme on voudra, d'être compris au nombre des déportés lors de la première prise de Jérusalem par Neboukadreççar, en 598 av. J.-C. Il devint ainsi le compagnon d'exil du jeune roi Iekonyah, quand celui-ci, à peine monté sur le trône, dut se rendre au conquérant babylonien

et se soumettre à une longue et triste captivité. Un certain nombre d'entre les Israélites emmenés à cette occasion furent établis dans la Mésopotamie supérieure, dans un endroit nommé Tel-Abîb, situé sur le fleuve Kebar (le Chaboras des Grecs), non loin de la ville de Karkemîs' (Circésium), devenue fameuse, dix ans auparavant, par la défaite du Pharaon Nekô. Ézéchiel faisait partie de cette colonie, qui paraît d'ailleurs avoir joui d'une certaine autonomie ; car il est plusieurs fois question, dans les textes de notre prophète, d'*Anciens*, c'est-à-dire, sans doute, de personnes exerçant une certaine autorité, soit officielle, soit conventionnelle. Il est même permis de croire que les relations entre cette colonie et les autres qui avaient été fondées dans les mêmes conditions, avec les Israélites restés en Palestine, et qui formaient toujours le gros de la nation, n'étaient pas tout à fait interrompues. Nulle part le prophète ne se plaint de sa situation, et sauf les regrets très-naturels qui pouvaient naître de son éloignement forcé de la patrie, et les tristes pressentiments que lui suggéraient les dispositions morales de ceux qu'il avait dû laisser derrière lui, rien ne paraît avoir assombri son horizon. Seulement on conçoit que la solitude et la cessation de ses fonctions habituelles aient donné à son esprit une direction et à son tempérament une couleur qui se reflètent d'une manière très-sensible dans ses écrits.

Nous savons encore d'une manière générale la date de son livre, ou plutôt les dates de plusieurs des fragments qui le composent. Car, de même que Jérémie, Ézéchiel aussi a l'habitude de préciser l'année, et même le mois et le jour auxquels certaines révélations lui furent faites, ou auxquels il rédigea tel de ses discours. Ses débuts remontent à la cinquième année depuis sa déportation, soit à l'an 594, et la date la plus récente qu'il indique (chap. XXIX, 17), est la vingt-septième année, sans doute depuis le même événement, c'est-à-dire l'an 572. On remarquera que la première de ces dates est antérieure de six ans à la ruine de Jérusalem et à la seconde déportation, la seconde est postérieure de seize ans à cette catastrophe. Ézéchiel a donc commencé à écrire à l'époque où Jérémie, déjà vétéran, était encore dans la plénitude de son activité, au milieu des péripéties qui amenèrent la fin de l'indépendance nationale, et il a dû continuer longtemps encore après que son illustre collègue eut disparu de la scène.

Il y a cependant une réserve à faire au sujet de ces données chronologiques ; non pas précisément en tant qu'elles doivent servir à déterminer d'une manière générale l'époque du prophète, mais bien en tant qu'on en voudrait conclure que celui-ci a su, pour ainsi dire, jour par jour, sur les rives du Kebar, ce qui se passait au pied de la montagne des oliviers. Il est vrai qu'il y a des passages qui se prêtent à une pareille interprétation, qui semblent même l'exiger : mais nous estimons que des rapprochements de ce genre, qui indiquent, pour la composition de tel morceau relatif à un événement qui se passe en Judée, le jour même où cet événement s'est produit à plus de cent lieues de distance, appartiennent à la fiction poétique. Nous verrons bientôt que de toutes les facultés de l'esprit, l'imagination est celle qu'Ézéchiel met le plus à contribution dans ses écrits.

Voilà tout ce que nous pouvons dire sur la personne de cet auteur, dont le nom même a eu la mauvaise chance d'être singulièrement défiguré dans les diverses traductions de la Bible. D'après l'orthographe hébraïque, il s'appelait Ieḥezqel, ce qui peut signifier : *Dieu est fort*, bien que la forme ne soit pas tout à fait régulière, grammaticalement parlant. Les deux formes adoptées dans les versions modernes, Ézéchiel et Hésékiel, correspondent à une orthographe qui donnerait Ḥizqiël, c'est-à-dire : *Ma force, c'est Dieu*[1]. Les Septante sont même allés jusqu'à combiner les deux étymologies, celle qui y voit un verbe énonçant un attribut de Dieu, et celle qui y reconnaît le substantif avec le pronom. Ils écrivent Iezekiel, ce qui est une forme impossible au gré de la grammaire.

Si les renseignements positifs sur la vie privée du prophète nous font défaut, par suite de l'isolement dans lequel il a dû la passer en grande partie, en revanche son livre, l'un des plus étendus de tout l'Ancien Testament qui soit sorti des mains d'un seul homme, nous permet d'étudier et d'apprécier son individualité au point de vue psychologique et littéraire, sans que nous ayons à craindre de porter sur lui un jugement trop précipité ou sujet à caution. C'est que ce jugement peut s'appuyer sur un recueil assez volumineux et portant un cachet

[1] Une différence analogue se rencontre dans le nom du roi que nos bibles appellent Ézéchias. En hébreu, on l'écrit tantôt Ḥizqiyah (ma force, c'est Jéhova), tantôt Ieḥisqyah (Jéhova est fort).

très-caractéristique, et la critique n'est pas réduite à éplucher quelques petits fragments, comme le sont ceux que nous possédons de la plupart des autres prophètes. Ézéchiel nous y apparaît comme un homme conversant peu avec le monde, et vivant à part, ruminant et travaillant ses idées dans le silence de la retraite et finissant toujours par les produire dans un langage énergique, bien qu'un peu rude et inculte, et revêtues de formes concrètes et pour ainsi dire palpables. Placé sur la limite de deux âges, juge rigide et sévère de l'un, organisateur à la fois pointilleux et idéaliste de l'autre, son regard se partage entre le passé et l'avenir, sa position personnelle l'empêchant de se mêler activement aux affaires du temps présent, et d'exercer ses forces dans le contact immédiat avec ceux qui les menaient dans l'un ou dans l'autre sens. A tous égards, il mérite d'être connu de plus près. Par un singulier caprice des études appliquées à la littérature et à la religion des Israélites, il l'est beaucoup moins que ses collègues ; probablement parce que les commentateurs chrétiens ont moins trouvé chez lui que chez les autres ce qu'ils cherchaient de préférence dans les textes hébreux : des rapports directs, vrais ou prétendus, avec les faits et les idées de l'Évangile.

Son livre consiste, comme tous nos livres prophétiques de quelque étendue, et même plusieurs de ceux de moindre dimension, en une série de morceaux indépendants les uns des autres. L'ordre dans lequel ces morceaux sont arrangés est si simple et si naturel, et accuse un plan si bien conçu et si facile à découvrir, qu'on est porté à croire que cet arrangement est dû à l'auteur lui-même. On peut diviser ces différentes pièces en quatre groupes principaux.

Le premier groupe (chap. I à XXIV), qui est aussi le plus riche, puisqu'il comprend tout juste la moitié, soit vingt, du nombre total des pièces à distinguer, est formé des discours adressés au peuple israélite et plus particulièrement à Jérusalem, au sujet du dévergondage de l'idolâtrie et des cultes étrangers, qui s'y étalaient effrontément, et que les récents châtiments du ciel n'étaient point parvenus à extirper. La menace d'un châtiment plus terrible encore se joint naturellement à des tableaux de mœurs tracés de main de maître et avec des couleurs sur lesquelles nous aurons à revenir. Il résulte de ce que nous venons de dire que tous les morceaux compris dans cette première partie

se placent à une époque antérieure à la ruine du temple ; du moins, c'est là le point de vue auquel se met l'auteur : nous n'oserions affirmer qu'ils étaient tous écrits avant cet événement.

Le second groupe (chap. XXV à XXXII) ne comprend que onze morceaux de moindre étendue, qui contiennent des invectives contre les voisins d'Israël, contre lesquels les prophètes nourrissaient une antipathie traditionnelle, moins à cause des inimitiés politiques qui existaient entre ces peuples et le leur, qu'en vue de la pernicieuse influence que leurs mœurs et leurs cultes exerçaient sur celui-ci. De ce nombre étaient surtout Tyr et l'Égypte, à l'adresse desquels nous lisons ici des philippiques d'une force oratoire des plus remarquables.

Dans le troisième groupe (chap. XXXIII à XXXIX) sont réunis huit morceaux postérieurs à la destruction de la ville, et dont le ton diffère notablement de celui des précédents. L'esprit du prophète est maintenant accessible à l'espérance d'un meilleur avenir ; il trouve des accents de consolation et se complaît, lui aussi, à la perspective d'une glorieuse restauration, d'une sécurité désormais permanente et d'une ruine définitive de tous ceux qui entreprendraient de troubler le bonheur de la nation réconciliée avec son Dieu.

Enfin les neuf derniers chapitres (XL à XLVIII) forment un seul tout et tracent le tableau idéal de l'organisation future du nouvel Israël. C'est une composition des plus curieuses, où l'imagination se donne libre carrière et ne se laisse point arrêter par les conditions de la réalité, mais où en même temps, aux contours les plus fantastiques, se mêlent des prescriptions formulées avec une précision et une autorité législative telles, que les institutions créées par les générations suivantes en ont gardé la trace. On peut dire sans exagération que cette dernière grande composition de notre prophète est devenue à certains égards, et autant que cela dépendait de la volonté des hommes, la charte de la théocratie, et ce sera plus tard une étude on ne peut plus intéressante que d'examiner la part, spirituelle ou matérielle, qui peut revenir à Ézéchiel dans la constitution définitive de la hiérarchie et de la législation juives. Ici nous devons provisoirement faire abstraction de cette question spéciale, qui rentre dans l'histoire du Pentateuque.

Cette courte ébauche fait voir qu'au fond le cadre de la pensée prophétique n'est point changé ici, ni grandement élargi. Mais

on aurait bien tort d'en conclure qu'Ézéchiel s'est traîné, comme simple imitateur ou continuateur, dans une ornière depuis longtemps tracée. Rien ne serait moins exact. Tout au contraire nous estimons qu'il est de tous les prophètes le plus original, autant par les conceptions elles-mêmes qu'il consigne dans ses pages, que par les formes dont il les revêt. Le lecteur qui aura parcouru, étudié et admiré les discours des prophètes, dans l'ordre chronologique dans lequel nous les lui avons mis sous les yeux, constatera sans peine, et tout en avançant dans cette lecture, qu'il se trouve toujours en face d'idées devenues familières à force d'être reproduites, et de tournures qui risquent de devenir fastidieuses par leur extrême ressemblance. Mais tout en restant sur le terrain déjà tant de fois exploré, il sera étonné de découvrir ici tant de choses nouvelles, surprenantes et quelquefois étranges. Aussi regardons-nous comme chose indispensable de l'orienter, par quelques remarques préliminaires, dans l'étude d'un auteur qui occupe une place à part dans la littérature hébraïque, et qui est devenu le modèle par excellence de toute une classe d'écrivains d'un autre siècle, lesquels, comme cela arrive généralement, lui ont surtout emprunté ce qu'il a de bizarre et d'outré, sans posséder les qualités qui l'élèvent au-dessus du niveau commun.

De prime abord, Ézéchiel se place à un point de vue qui aurait pu le décourager et le faire douter de sa vocation. Il se reconnaît la mission de prêcher à Juda : mais Juda est devenu païen, ou à peu près, et il n'y a absolument rien à espérer de cette prédication. De plus, séparé qu'il est de son pays, il ne peut guère parler qu'à la postérité, qui lira des discours que personne n'aura entendus. Tout de même il se met à l'œuvre. Il commence par légitimer sa résolution par le récit d'une apparition de Jéhova, qui l'installe dans son ministère. Cette scène d'ouverture nous laisse entrevoir la puissance et les ressources de l'écrivain, qui saura vivifier les idées les plus abstraites, en mettant à contribution la nature animée et inanimée, dont les formes servent de symboles pour représenter ce que l'intelligence a de la peine à saisir autrement. Puis il s'adresse directement à ce peuple dont l'exil l'a éloigné de corps seulement, qu'il a connu de près et qu'il voit courir à l'abîme dans un déplorable aveuglement. Franchissant en esprit la distance qui l'en sépare, il se croit, il se sait, pour ainsi dire, au milieu de ses compatriotes. Profondé-

ment pénétré du sentiment de sa propre responsabilité comme gardien d'un troupeau que le Seigneur lui a confié, il remplit son devoir comme s'il était sur les lieux ; il représente à Israël, dans le miroir d'une allégorie transparente, mais qui effarouche notre goût par la crudité de ses images, toute son histoire depuis l'origine ; il fait voir que les fils n'ont pas le droit de rendre leurs pères responsables de leurs malheurs, que la mesure de leurs fautes et de leurs crimes accumulés est telle, qu'aucune intercession des plus justes et des plus saints de la nation ne saurait plus arrêter le bras vengeur d'un dieu si incessamment, si outrageusement offensé. Ce n'est qu'après la catastrophe, dont les sinistres présages avaient toujours été accueillis avec une dédaigneuse incrédulité, que le prophète se laisse aller à d'autres sentiments. On dirait que l'orage qu'il a vu passer à l'horizon a rafraîchi l'air, en le purifiant des miasmes de la corruption, et lui permet de respirer plus librement désormais. La puissance indestructible de la foi aux promesses de Jéhova reprend le dessus, et ce cœur, naguère tout entier à la douleur et à l'indignation, s'ouvre à l'espérance. L'œil contemple déjà la résurrection de ce peuple aujourd'hui anéanti, enseveli dans le champ de la mort ; il le voit ressuscité, uni, à l'abri de l'invasion, se renfermant dans ses frontières naturelles entre la mer et le Jourdain, dans un territoire régulièrement, mathématiquement délimité et réparti entre les tribus, ayant au milieu la capitale et son temple, son roi et son dieu.

Champion courageux des droits de ce dieu, censeur véhément et passionné des vices de son siècle, en même temps qu'enthousiaste accessible à l'exaltation, Ézéchiel ne renie point le prêtre. En cela il se distingue de tous ses prédécesseurs, surtout de Jérémie, qui pourtant l'était aussi, et il est le chef de file de la plupart de ses successeurs, soit qu'il revendique une vieille règle méconnue ou tombée en désuétude, soit qu'il en crée une nouvelle, librement et de son initiative, pour un peuple mieux disposé à s'y façonner. La solide construction du sanctuaire visible et matériel, est pour lui le fondement et la garantie du temple spirituel et invisible dont parlera l'Évangile. Il en décrit tous les détails, il donne l'exacte mesure de toutes ses parties. Les portes, les vestibules, les piliers, les salles, les mosaïques, les sculptures, les meubles, jusqu'au moindre crochet, tout est mis à sa place, tout est soigneusement enregistré. Tour à tour

nous avons là devant nous les créations fantastiques de l'imagination et les lois prosaïquement positives qui instituent une caste sacerdotale, à laquelle reviendra nécessairement le monopole du pouvoir dans la nouvelle communauté. Et sur les bords du ruisseau miraculeux qui doit sortir de dessous le seuil du lieu saint, pour arroser les arbres de vie et donner de l'eau douce à la mer morte, viennent se placer des lévites dressés au service, mais hiérarchiquement soumis à une famille privilégiée de sacrificateurs. Ainsi les rigoureuses exigences du principe d'un gouvernement ecclésiastique s'allient partout aux conceptions irréalisables du visionnaire. Il y apparaît bien, à l'arrière-plan, un roi, un David de l'avenir, mais c'est une figure un peu nébuleuse, et ses fonctions, dans ce pacifique État de l'Église, sont proprement celles d'un serviteur laïque de l'autel que sa royale munificence pourvoira de riches hécatombes.

Après tout ce qui vient d'être dit, il est presque superflu d'ajouter qu'il n'y a pas, dans tout ce livre, une seule page que nous devrions supposer avoir été lue ou débitée publiquement. Ézéchiel n'a pas été orateur ; il est écrivain. Ce qu'il nous donne, ce sont des élucubrations littéraires, le produit d'un travail de cabinet, le fruit du recueillement et de la contemplation. Il faudrait fermer les yeux à l'évidence, pour arriver à soutenir qu'il ait jamais eu l'occasion de se mêler activement aux affaires, de sortir de sa retraite pour paraître sur la scène où s'agitaient les passions et où se déroulaient les événements. Si dans la sphère dont son livre ne parle pas, dans ses rapports avec les déportés, il devait en avoir été autrement, du moins cela ne nous regarde pas ici, et nous pourrons y revenir à une autre occasion. Mais, pour le moment, les Anciens qui sont introduits de temps à autre, ne sont positivement que des comparses, des décors (chap. XX, etc.). L'épouse que l'auteur nous représente mourante, et pour laquelle il n'a pas une larme de regret, n'est pas un être réel, chair et os comme nous, mais, comme celle d'Osée, un hiéroglyphe facile à déchiffrer (chap. XXIV). En général, tout ce qui se présente ici comme un fait concret, ou même comme un acte symbolique, porte le cachet de la pure fiction. La prophétie ne parle pas chez Ézéchiel par la bouche à l'oreille, mais à l'œil par le pinceau ; l'esprit se fait chair, la rhétorique devient tableau. Le besoin de revêtir les idées abstraites d'un corps vivant et à couleurs voyantes, entoure le

trône d'un dieu, généralement calme et impassible, d'êtres mobiles et actifs, tantôt anges serviteurs, tantôt créatures grotesques et hybrides, composées d'éléments divers, moitié personnes, moitié symboles (chap. I et X). Il serait absurde de prendre à la lettre le livre que le dieu révélateur donne à dévorer au prophète (chap. II): ce n'est là que la forme matérielle, mais peu gracieuse, de l'idée de l'inspiration. Il en sera de même de la représentation figurée du siége de Jérusalem (chap. IV), où il se montre couché sur son lit, sans mouvement, et attaché avec des cordes, pendant plus d'une année ; ou de celle de l'exil, où il raconte qu'il a reçu l'ordre de s'équiper en voyageur et de sortir de sa maison par un trou pratiqué dans le mur (chap. XII). Les allégories sont nombreuses, ordinairement assez transparentes, et si ce n'est pas le cas de toutes, comme de celle du glaive (chap. XXI), la faute en pourrait bien être plutôt aux copistes qu'à l'auteur. Mais tout en ne créant pas trop de difficultés à l'interprète, elles ne sont pas sans choquer le goût, tantôt par la combinaison baroque d'éléments hétérogènes, comme celle des aigles qui plantent des vignes (chap. XVII), tantôt par la hardiesse avec laquelle elles mettent à nu ce que la décence nous commande de voiler (chap. XVI; XXIII).

Le style d'Ézéchiel a ses défauts. Il est prolixe, il manque de souplesse, il est quelquefois obscur ; et si l'auteur possède assez sa langue pour lui dicter dans l'occasion des tournures nouvelles, souvent aussi les expressions paraissent manquer à son esprit créateur et impétueux. Des redites nombreuses, des formules stéréotypes ne laissent pas que de fatiguer le lecteur. Mais en somme, celui-ci en reçoit une impression profonde par la richesse des images et par l'éclat du coloris. Il y a là des peintures qui produisent un effet saisissant, soit par ce qu'il y a de sublime dans la conception même, par exemple dans le tableau de la plaine aux ossements (chap. XXXVII), soit par la vivacité des détails, comme dans celui du port de Tyr (chap. XXVII). Ailleurs, ce sont des scènes à couleurs sombres, à proportions colossales qui vous remuent les entrailles : l'invasion du roi Gog et de ses Scythes, dont les hordes vont joncher le sol sacré de Canaan et faire des Israélites un peuple de fossoyeurs (chap. XXXVIII suiv.); ou cette autre, la plus grandiose de toutes (chap. VIII-XI), où le prophète, transporté en esprit dans l'enceinte du temple de Jérusalem, y assiste comme témoin aux

rites sacriléges des cultes étrangers, et voit tout à coup Jéhova apparaître sur son char porté par les Keroubs, et prendre place devant son sanctuaire profané, et de là envoyer ses anges par la ville pour y mettre le feu et frapper les coupables. Oui, dans son ensemble, le livre d'Ézéchiel est lui-même comparable à ces figures de Keroubs qu'il dessine dès la première page : un composé de parties hétérogènes qui fascine le regard, dont la hardiesse même impose le silence à la critique, mais qui ne parle pas au cœur.

I.

La trentième année, le cinquième jour du quatrième mois [1], lorsque je me trouvais parmi les déportés sur les bords du fleuve Kebar, j'eus une vision divine. [*Le cinquième jour du mois (c'était la cinquième année de la déportation du roi Ioyakîn) la parole de l'Éternel fut adressée au prêtre Iehezqel fils de Bouzî, dans le pays des Chaldéens, sur les bords du fleuve Kebar; c'est là que la main de l'Éternel le toucha* [2].] Et je vis un tourbillon venant du nord, un gros nuage et un globe de feu, jetant son éclat tout à l'entour, et au milieu c'était comme l'aspect de l'airain au milieu du feu [3]. Et dans ce milieu il y avait la forme de quatre êtres vivants, dont voici la figure : Ils avaient une forme humaine, chacun avait quatre faces et chacun avait quatre ailes, leurs jambes étaient droites,

[1] Ces indications chronologiques ne sont pas assez précises pour déterminer l'époque à laquelle le prophète fait remonter le commencement de son ministère. On se demande si la trentième année est celle de son âge, ou celle de la dynastie régnante à Babylone, ou enfin celle d'un événement remarquable de l'histoire des Israélites? Et les mois sont-ils comptés depuis l'équinoxe du printemps ou depuis celui d'automne, les deux méthodes ayant été tour à tour en usage?

[2] Nous avons mis ce passage entre crochets, parce qu'il paraît être étranger au texte primitif. Nulle part ailleurs il n'est parlé de l'auteur à la troisième personne, et le contenu est en partie une simple répétition, en partie une explication de ce qui précède. La déportation de Ioyakîn, avec lequel l'auteur fut transporté en Babylonie, eut lieu en 598 av. J.-C.

[3] La description du phénomène est très-bien faite, en ce que le prophète visionnaire n'aperçoit d'abord que les contours généraux et distingue peu à peu les détails. Le phénomène vient du nord, non qu'Ézéchiel place la résidence de Dieu de ce côté, mais parce que les destinées de Juda s'accomplissent à la suite d'événements qui se produisent dans cette direction. C'est un orage qui amène Jéhova, c'est un nuage qui enveloppe sa personne, c'est un globe de feu qui forme le noyau du nuage, semblable, quant à son éclat, à du métal en fusion. Enfin de ce feu éblouissant se dégagent des figures à contours plus précis.

leurs pieds étaient comme des pieds de bœuf, et ils étincelaient comme de l'airain brillant. Sous leurs ailes il y avait des mains d'hommes, sur leurs quatre côtés ; et tous les quatre avaient leurs faces et leurs ailes. Leurs ailes touchaient l'une à l'autre ; en marchant ils ne se tournaient point, chacun marchait droit devant lui. Quant à la forme de leurs faces, c'était une face d'homme, puis à droite une face de lion, à tous les quatre, à gauche une face de taureau, à tous les quatre, enfin une face d'aigle à tous les quatre. Leurs faces et leurs ailes étaient séparées par le haut ; chacun en avait deux qui touchaient aux autres, et deux qui couvraient son corps. Chacun marchait droit devant lui ; ils marchaient dans la direction où l'esprit les poussait, sans se tourner dans leur marche. Quant à l'aspect de ces êtres, ils étaient à voir comme de la braise ardente, comme des torches allumées ; ce feu flamboyait çà et là entre eux, et du feu jaillissaient des éclairs. Et ces êtres s'élançaient dans tous les sens, semblables au zigzag de l'éclair[4].

[4] Les *êtres vivants* décrits ici, et appelés plus loin Keroubs (Chérubins, X, 1), ne sont ni des *animaux*, ni des *anges*, mais tout simplement des symboles ou représentations figurées des attributs essentiels de la divinité, dont l'apparition est le sujet de tout ce discours allégorique. Ils sont au nombre de quatre, placés sur les côtés ou aux angles d'un carré ; leurs ailes supérieures déployées se touchent, de manière à fermer ce carré, qui forme ce que nous pourrons appeler le char qui supporte le trône de Dieu. Les quatre faces représentent quatre attributs : celle de l'homme, l'intelligence (ou la domination, Gen. I, 28. Ps. VIII, 7); celle du lion, la puissance ; celle du taureau, la force créatrice ; celle de l'aigle, la providence (Deut. XXXII, 11). Leur corps, dans ses formes générales, ressemble le plus à celui de l'homme ; cependant les ailes sont ajoutées pour symboliser la rapidité du mouvement et de l'action, et les pieds de bœuf qui, comparés à ceux de l'homme, paraissent se terminer en pointe, n'ont été choisis sans doute que pour écarter ceux de forme humaine, qui ne peuvent se mouvoir que dans une seule direction, l'auteur ayant surtout voulu faire ressortir l'absolue indépendance du mouvement (et de l'action). Les quatre faces (qu'on se les représente attachées à une seule tête, ou appartenant à quatre têtes différentes) sont disposées de manière à regarder les quatre points cardinaux, comme c'est aussi le cas du carré tout entier ; il y en aura toujours une dans la direction du mouvement, de quelque côté que l'esprit (la volonté de Dieu) pousse celui-ci. La seconde paire d'ailes de chaque Chérubin est simplement destinée à couvrir le corps (És. VI, 2), c'est-à-dire à symboliser le respect dû à la sainteté du Très-Haut. Chaque élément du tableau a sa signification propre et l'on aurait tort de rechercher leur liaison, quant à tous les détails. Ainsi, tout en pouvant nous servir du terme de char, pour désigner l'ensemble, le texte ne nous autorise pas à considérer les Keroubs comme un attelage. Le carré représente plutôt l'univers, et les êtres vivants, les forces actives par lesquelles le monde est gouverné. — Du reste, nous avons cherché à nous en tenir au texte reçu, bien qu'il présente plusieurs obscurités, que les Septante ont évitées en éliminant simplement les mots ou membres de phrases qui gênent plus ou moins l'intelligence.

Comme je contemplais ces êtres, j'aperçus une roue à terre à côté d'eux, sur les quatre faces. Quant à l'aspect et la structure de ces roues, elles apparaissaient comme la pierre de Ṭars'îs'; toutes les quatre avaient la même forme; leur aspect et leur structure était comme si une roue était dans l'autre. Quand elles se mettaient en marche, elles allaient dans la direction de leurs quatre côtés et ne se tournaient pas en marchant. Quant à leurs jantes, elles étaient hautes et admirables; leurs jantes, à toutes les quatre, étaient garnies d'yeux tout autour. Quand les êtres vivants marchaient, les roues marchaient à côté d'eux; quand ils s'élevaient de terre, les roues s'élevaient aussi. Ils allaient dans la direction où l'esprit les poussait [*où l'esprit les poussait*[5]], et les roues s'élevaient à côté d'eux, car l'esprit de l'être était dans les roues. Marchaient-ils, elles marchaient aussi; s'arrêtaient-ils, elles s'arrêtaient; s'élevaient-ils de terre, les roues s'élevaient à côté d'eux, car l'esprit de l'être était dans les roues[6].

Et une forme était au-dessus des têtes de ces êtres, c'était à voir comme un plancher de cristal admirable, étendu par-dessus leurs têtes. Et sous ce plancher, leurs ailes se dressaient l'une contre l'autre, et chacun en avait deux qui lui couvraient le corps[7]. Et

[5] Comme ces mots font double emploi avec ceux qui précèdent, que les Septante ne les expriment pas, et qu'il est impossible de leur donner une signification par un changement de construction, nous les biffons comme provenant d'une faute de copiste.

[6] L'idée d'un char étant donnée, la figure des roues se présentait naturellement; seulement le texte ne dit pas que ces roues tiennent à un véhicule. Elles forment un symbole à part. On remarquera surtout leur structure; elles se composent chacune de deux cercles qui se coupent à angle droit et peuvent ainsi se mouvoir dans tous les sens, comme des sphères ou globes. En disant qu'elles ne se tournaient pas en marchant, l'auteur ne veut pas nier la rotation, mais la nécessité d'un mouvement de détour, comme le font nos voitures en changeant de direction. Le prophète aperçoit d'abord *une* roue, puis il voit qu'il y en a sur les quatre faces du carré, soit aux côtés, si les Keroubs sont aux angles, soit aux angles, si les Keroubs sont sur les côtés. Ces roues représentent donc par leur mobilité absolue la toute-présence, par les yeux des jantes la toute-science (deux attributs combinés aussi Ps. CXXXIX). Ces deux nouveaux attributs sont du reste inséparables de ceux symbolisés par les Keroubs, avec lesquels les roues vont toujours de front, partout où l'esprit les pousse. Car l'*esprit* (l'esprit de l'être, c'est-à-dire de l'être vivant) est en elles tout aussi bien que dans les Keroubs, ce qui a dû être ajouté explicitement pour que le lecteur ne se méprît pas sur le sens du symbole, comme si la *roue* et l'être à forme *animale* appartenaient à deux catégories de notions spécifiquement différentes. — La pierre de Ṭars'îs' doit avoir été une pierre précieuse originaire d'Espagne. Les modernes ont songé à la topaze.

[7] Ce n'est pas le ciel lui-même qui est censé descendre sur la terre, mais le trône de Dieu est supporté par quelque chose d'analogue, une masse à la fois solide et transpa-

j'entendais le bruit de leurs ailes, pareil au bruit de grandes eaux, pareil à la voix du Tout-puissant; quand ils se mettaient en marche c'était un bruit étourdissant comme celui d'un camp; quand ils s'arrêtaient, ils laissaient tomber leurs aîles, et il se faisait un bruit. Au-dessus du plancher qui était sur leur tête [*Quand ils s'arrêtaient, ils laissaient tomber leurs ailes. Et au-dessus du plancher qui était sur leur tête*[8]], il y avait une forme de trône, dont l'aspect était comme celui d'un saphir, et sur cette forme de trône, il y avait comme une figure d'homme, placée dessus, tout en haut. Je le voyais pareil à l'airain incandescent, comme entouré de feu; depuis ce qui paraissait être sa ceinture vers le haut et vers le bas, je ne voyais qu'un feu jetant son éclat tout autour[9]. Pareil à l'arc qui se montre dans les nues en un jour de pluie, tel était l'aspect de cet éclat tout autour. C'était à voir comme l'image de la majesté de l'Éternel.

Lorsque je la vis, je me jetai la face contre terre, et j'entendis une voix; quelqu'un me parlait. Il me dit : Fils d'homme[10] ! mets-toi debout, que je te parle ! Et comme il me parlait, une force de Dieu[11] me pénétra et me redressa sur mes pieds et j'écoutai celui qui me parlait. Il me dit : Fils d'homme ! Je t'envoie vers les enfants d'Israël, ces païens[12], ces rebelles qui se sont révoltés contre moi : eux et leurs pères m'ont manqué de foi, jusqu'à ce jour-ci. Cette engeance au visage dur et au cœur raide, je t'envoie vers eux pour que tu leur dises : Voici ce que commande le Seigneur, l'Éternel....[13] ! Et eux — qu'ils t'écoutent ou non (car ils sont une race rebelle)

rente. Le mot de *plancher* n'exprime l'idée que très-imparfaitement. — Les bouts des ailes étendues se touchaient (v. 11) et paraissaient servir de supports au plancher, bien que la suite montre que cela n'était pas nécessaire. Le trône de Dieu n'est point porté par ces ailes qui se meuvent librement.

8 Phrases répétées par inadvertance, et omises par les traducteurs grecs.

9 On remarquera que l'auteur est très-sobre dans cette dernière partie de son tableau. C'est à peine s'il dessine le contour de l'apparition divine; l'éclat qu'elle jette semble l'éblouir et lui dérobe les détails.

10 Formule d'allocution dont Ézéchiel se sert constamment. Elle est sans doute destinée à lui rappeler la distance qui sépare l'homme de la divinité. Pour le sens, elle revient au fond à notre terme de *mortel*.

11 Litt. : un esprit.

12 Et non pas simplement : *ce peuple* rebelle. Le mot est au pluriel et séparé de l'adjectif. Il doit donc être pris dans le sens emphatique qui a fini par prévaloir dans le langage des Juifs, où il désigne *les* peuples étrangers à l'alliance théocratique.

13 L'auteur pouvait se borner à formuler ici l'exorde de ses discours. Le reste allait de soi. Le visage *dur* et le cœur *raide*, sont des termes figurés pour signaler l'effronterie et l'obstination, inaccessibles aux bonnes impressions.

— ils sauront du moins qu'il y a eu un prophète parmi eux[14] ! Et toi, fils d'homme ! n'aie pas peur d'eux, et de leurs discours ne t'effraie pas ! Quand tu seras entouré d'épines et d'orties, et que tu seras assis parmi les scorpions[15], n'aie pas peur de leurs discours, et ne t'effraie pas de la mine qu'ils te feront, car ils sont une race rebelle ! Tu leur prêcheras mes paroles, qu'ils t'écoutent ou non, car ils sont rebelles. Or, toi, fils d'homme, écoute ce que je te dis : ne sois pas rebelle comme cette race rebelle ; ouvre ta bouche, et mange ce que je vais te donner.

Et comme je regardais, je vis une main étendue vers moi, qui tenait un rouleau d'écriture ; il le déploya devant moi, il était couvert d'écriture sur le devant et sur le dos : c'étaient des complaintes, des lamentations et des gémissements[16]. Et il me dit : Fils d'homme, mange ce que tu vois-là, mange ce rouleau, puis va parler à la maison d'Israël. Et j'ouvris la bouche, et il me fit manger le rouleau. Et il me dit : Fils d'homme, repais ton ventre et remplis tes entrailles de ce rouleau que je te donne ! Et je le mangeai, et il fut dans ma bouche doux comme du miel[17].

Puis il me dit : Fils d'homme ! Va te rendre auprès de la maison d'Israël, et annonce-leur mes paroles ! Car ce n'est point vers un peuple au langage barbare et inintelligible[18] que tu es envoyé, mais

14 Ils le sauront, peut-être trop tard, par l'événement, par l'accomplissement des menaces divines. Pour le moment, le prophète n'a pas à se préoccuper du succès de sa prédication.

15 Les images s'appliquent facilement à la situation. La vermine malfaisante et les plantes qui agacent douloureusement la peau représentent l'opposition malveillante que le prophète rencontrera. Il doit s'y attendre. Jéhova lui dépeint d'avance le peuple selon la vérité.

16 On voit sans peine que le rouleau est censé contenir tout ce que le prophète sera chargé d'annoncer aux Israélites pendant toute la durée de son ministère. C'est beaucoup ; aussi le rouleau (le parchemin) est-il couvert d'écriture des deux côtés. Le sujet de ces discours sera généralement lugubre et terrible. L'acte de manger le rouleau symbolise l'idée de la communication faite au prophète des révélations relatives aux choses à venir ; il s'en nourrit, il s'en pénètre et saura, par conséquent, les reproduire en temps et lieu.

17 Non pas certes à cause de la joie qu'aurait pu lui causer la nature des choses qu'il devait proclamer, mais parce qu'il sait apprécier l'honneur d'être choisi pour être l'organe de Dieu.

18 Litt. : un peuple *profond de lèvre et pesant de langue*. L'auteur veut dire que la mission en elle-même est facile, en tant qu'il s'agit des moyens de communication avec ceux auxquels elle s'adresse. Israël, parlant la même langue qu'Ézéchiel, *peut* le comprendre (s'il *veut*), sans que le prophète ait besoin de commencer par vaincre une difficulté que les anciens considéraient comme énorme, celle d'apprendre une langue étrangère. Les anciens désignaient une pareille langue comme *barbare*, c'est-à-dire proprement comme un bégaiement, comme balbutiée, murmurée plutôt que parlée.

vers la maison d'Israël. Ce n'est point vers des peuples nombreux au langage barbare et inintelligible, dont tu ne comprendrais pas les discours, mais c'est bien vers eux [19] que je t'envoie ; eux pourront te comprendre. Mais la maison d'Israël ne voudra pas t'écouter, parce qu'ils ne veulent pas m'écouter, moi, car tous ils ont le front raide et le cœur dur. Or, vois-tu, je rends ton visage raide, à l'instar du leur, et ton front raide, à l'instar du leur [20] ; je te rends pareil au diamant, qui est plus dur que le roc. N'aie pas peur d'eux, ne t'effraie pas de la mine qu'ils te feront, car ils sont une race rebelle.

Puis il me dit : Fils d'homme ! Toutes les paroles que je t'adresserai, reçois-les dans ton cœur et écoute-les de tes oreilles ! Or donc, va te rendre auprès des déportés, des enfants de ton peuple ; parle-leur et dis-leur : Voici ce que commande le Seigneur, l'Éternel..... ! qu'ils t'écoutent ou non.

Alors une force de Dieu [21] m'enleva et j'entendis derrière moi une voix retentissante : «Bénie soit la majesté de l'Éternel dans sa demeure [22] !» et le bruit des ailes des êtres vivants, qui frappaient [23] les unes contre les autres, et le bruit des roues à côté d'eux, et un bruit retentissant. Et la force de Dieu m'enleva et me saisit et je partis triste et indigné, mais la main de Dieu était puissante sur moi [24]. Et j'arrivai à Ṭel-Abîb, auprès des déportés qui demeuraient sur les bords du Kebar ; et là où ils restaient, j'y restai parmi eux sept jours, dans un morne silence [25].

19 Vers les Israélites. Nos traductions ont absolument méconnu le sens de cette phrase. La question négative (N'est-ce pas vers eux ?) est toujours une affirmation.

20 Cela doit dire que le prophète recevra, de la part de Dieu, l'énergie nécessaire pour braver la mauvaise volonté qu'il rencontrera sur son chemin. Les termes sont les mêmes des deux côtés, mais il va sans dire que ce qui est un vice chez les uns sera une vertu chez l'autre.

21 Chap. II, 2. D'autres traduisent simplement : *un vent*. Nous admettons que la scène qui va être décrite n'implique pas le fait d'une translocation réelle et corporelle, mais qu'il s'agit d'une pure vision, laquelle elle-même appartient au cadre rhétorique choisi par l'auteur.

22 La demeure de l'Éternel est le ciel ; ce serait donc une voix céleste qui prononcerait cette doxologie. Nous l'attribuerons aux Keroubs, d'après le passage parallèle, És. VI, 3. La formule de bénédiction se place ainsi au moment où un nouveau prophète va commencer son ministère à la gloire de Dieu.

23 Litt. : qui se baisaient, ou qui s'attachaient.

24 La disposition du prophète s'explique par la nature de sa mission et la perspective du genre du succès qui lui était prédit ; malgré cela, il se sent soutenu par une force supérieure.

25 La localité nommée dans le texte n'est pas autrement connue. Le prophète qui y est transporté en esprit, avait évidemment sa demeure ordinaire ailleurs. Son silence est celui du recueillement, dans lequel il attend les ouvertures ultérieures de Dieu. Jusqu'ici il n'a reçu qu'une vocation toute générale ; il s'attend à apprendre ce qu'il devra dire dans l'occasion.

Et au bout de sept jours, la parole de l'Éternel me fut adressée en ces termes : Fils d'homme ! je t'établis comme sentinelle[26] à l'égard de la maison d'Israël : quand tu entendras une parole de ma bouche, tu les avertiras de ma part. Quand je dirai au méchant : tu mourras ! et que tu négliges de l'avertir, et que tu ne parles pas, afin de détourner le méchant de sa mauvaise voie et de lui sauver la vie, lui, le méchant, mourra pour son péché, mais c'est de ta main que je redemanderai son sang. Mais si tu as averti le méchant, et qu'il ne revienne pas de sa méchanceté et de sa mauvaise voie, lui, il mourra pour son péché, mais toi tu n'en seras pas responsable[27]. Et si le juste se détourne de sa justice et fait le mal, et que je mette dans son chemin un achoppement[28], il mourra : si tu ne l'as pas averti, il mourra pour son péché, et il ne sera point tenu compte de ses bonnes actions qu'il aura faites ; mais c'est de ta main que je redemanderai son sang. Mais si tu as averti le juste qu'il ne doit pas pécher, et qu'il ne pêche point, il aura la vie sauve, parce qu'il se sera laissé avertir, et toi tu ne seras pas responsable.

II[1].

Et la main de Dieu vint là me toucher, et il me dit : Va te rendre à la plaine, là je te parlerai. Et j'allai me rendre à la plaine, et là je vis, placée devant moi, la majesté de l'Éternel, telle que je l'avais vue sur les bords du Kebar. Et je me jetai la face contre terre, mais une force de Dieu me pénétra et me redressa sur mes pieds. Et il me parla et me dit : Va t'enfermer dans ta maison. Vois-tu,

26 Comp. Hab. II, 1. La sentinelle, placée sur une tour, regarde au loin pour voir arriver l'ennemi et avertir les habitants du danger (2 Rois IX, 17 suiv.). Ainsi le prophète doit veiller à la sûreté de ses compatriotes, à l'égard du danger moral. Ce qui suit jusqu'à la fin est en quelque sorte le résumé des devoirs du prophète.

27 Litt. : Tu auras sauvé ta vie, ou : tu te seras sauvé.

28 L'achoppement est un terme figuré pour ce que nous appelons une chute morale, ou l'occasion d'une telle chute. Quand un homme a mérité un châtiment, Dieu le met à l'épreuve en jetant devant lui une *pierre* d'achoppement, ou un *piége*, en suite de quoi, selon le cas, il obtient son pardon, s'il évite une nouvelle chute, ou bien, s'il vient à faillir encore, il devient mûr pour le châtiment.

1 Ce second morceau a pour objet principal une prédiction du siége de Jérusalem et de ses conséquences. C'est une thèse fort simple et familière aux prophètes, mais présentée ici sous des formes assez singulières. Ézéchiel est appelé hors de l'endroit où il se trouve (Ṭel-Abîb), pour recevoir une communication d'en haut, dans la solitude. Cette communication consiste tout d'abord dans l'injonction préalable de rester chez lui, et de ne point prophétiser jusqu'à ce que Dieu le lui ordonnerait. Le prophète nous racontera le reste.

fils d'homme, on mettra sur toi des cordes pour te lier avec elles, afin que tu ne sortes pas pour être au milieu d'eux[2]; et j'attacherai ta langue à ton palais pour que tu restes muet et que tu ne deviennes pas pour eux un censeur, car ils sont une race rebelle. Quand je viendrai te parler, je t'ouvrirai la bouche et tu leur diras : Voici ce que commande le Seigneur, l'Éternel.... Que celui qui veut écouter, écoute ! qui veut le laisser, le laisse ! car c'est une race rebelle.

Or toi, fils d'homme, prends une brique, place-la devant toi et grave dessus une ville (Jérusalem)[3]. Tu la feras assiéger, tu construiras contre elle des tours, tu élèveras contre elle un rempart, tu placeras contre elle des camps, tu dresseras contre elle des béliers tout autour. Puis tu prendras une poêle de fer et tu la placeras comme un mur de fer entre toi et la ville[4], tu fixeras ton regard sur celle-ci pour qu'elle soit cernée, et tu la serreras de près — ce sera un signe pour la maison d'Israël. Puis tu te coucheras sur ton côté gauche, et tu y déposeras la coulpe de la maison d'Israël; pendant le nombre de jours que tu seras ainsi couché, tu porteras leur coulpe. Et moi je te compterai les années de leur coulpe pour le nombre des jours : c'est pendant trois-cent quatre-vingt-dix jours que tu porteras la coulpe de la maison d'Israël. Et quand tu en auras fini avec ceux-là, tu te coucheras en second lieu sur ton côté droit et tu porteras la coulpe de la maison de Juda pendant quarante jours : je te compte chaque jour pour une année[5]. En même

[2] La suite fait voir qu'il ne s'agit pas de quelque violence exercée sur le prophète par ses compatriotes; en général, il n'est pas question d'un fait matériel. C'est Dieu qui le *retient* chez lui et lui commande le silence; or, cette volonté de Dieu est absolue et puissante, comme le serait pour le corps un assujettissement à des liens ou chaînes.

[3] Après ces préliminaires, l'auteur en vient à son sujet principal. Il ne parlera pas pour les oreilles d'un auditoire, mais pour les yeux de spectateurs, ou si l'on veut, de lecteurs. Il dessine avec le poinçon une ville assiégée. C'est ville, c'est Jérusalem. (Le nom pourrait bien avoir été ajouté après coup par un copiste, sans nécessité.) On remarquera la vivacité de la description, qui fait *faire* au prophète ce que celui-ci ne fait que dessiner.

[4] Ce mur de fer, placé entre la ville et le prophète représentant de Jéhova, symbolise la séparation absolue de Dieu d'avec son peuple, qu'il abandonne. Il y a plus. C'est au fond Jéhova lui-même qui assiége Jérusalem, puisque sans lui les Chaldéens n'y seraient pas, et voilà pourquoi le prophète est représenté comme dirigeant lui-même le siége.

[5] Le second acte symbolique est beaucoup moins facile à expliquer que le premier. Voici cependant ce qui paraît être le sens de cette scène. Le prophète représente ici le peuple; comme tel, il est obligé de subir la peine de la *coulpe* de celui-ci, c'est-à-dire de la somme des péchés accumulés qui provoquent le châtiment du ciel. Cette expiation est symbolisée par la position triste et désagréable d'un homme couché longtemps sans pouvoir bouger (asservissement de la nation, exil, etc); le côté gauche (nord)

temps tu auras le regard fixé et le bras nu étendu sur le siége de Jérusalem, de manière à prophétiser contre elle. Et je mettrai sur toi des cordes pour que tu ne puisses pas te tourner d'un côté sur l'autre, jusqu'à l'accomplissement des jours de ton siége[6]. Or, toi, prends du froment et de l'orge, et des fèves, et des lentilles, et du millet, et de l'épeautre, et mets les ensemble dans un vase, et fais-en ton pain, autant de jours que tu seras couché sur ton côté; tu mangeras cela pendant trois-cent quatre-vingt-dix jours[7]. La nourriture que tu prendras sera du poids de vingt sicles par jour, et tu mangeras cela de temps en temps[8]. Et quant à l'eau, tu la boiras mesurée, le sixième d'un hîn, et tu la boiras de temps en temps[9]. Tu mangeras cela en forme de gâteaux d'orge, que tu auras fait

est relatif au royaume des dix tribus, le côté droit (sud), à celui de Juda. Il reste couché pendant autant de jours que la punition d'Israël durera d'années; or, celle d'Éphraïm doit durer 390 ans, celle de Juda seulement 40. Inutile de chercher la ratification de ces nombres dans l'histoire, avec laquelle ils n'ont rien à faire. On peut hasarder la conjecture que la somme totale (430) est empruntée à celle des années de la servitude égyptienne (Exod. XII, 40); mais la répartition paraît arbitraire, seulement on peut dire que le nombre 40, qui rappelle aussi le trajet du désert, représente la durée d'une génération et se prêtait ainsi parfaitement à déterminer la moindre mesure du châtiment. Quant aux 390 années d'Éphraïm, 130 en étaient écoulées en ce moment: cela revenait à dire que le châtiment de cette partie du peuple durerait encore tout juste deux fois autant que par le passé.

6 On voit clairement ici, et par ce qui va suivre, qu'il ne s'agit pas d'un fait réel, mais d'un récit allégorique à l'usage des futurs lecteurs du prophète. Il reste couché pendant plus d'une année, ayant toujours le bras étendu vers la brique sur laquelle est gravé le siége de Jérusalem; il est lié de manière à ne pouvoir se retourner; pourtant il doit faire lui-même sa cuisine et pourvoir à tous ses besoins. Ce sont là des images, dont les divers éléments ne s'accordent pas entre eux, mais dont chacune a sa signification assez facile à reconnaître. La prophétie muette du bras étendu qui montre le tableau du siége, demanderait au moins des spectateurs; or, rien ne nous autorise à penser que les Israélites exilés auraient ainsi attaché Ézéchiel sur son lit, pour rester auprès de lui pendant 430 jours à contempler son geste, sans recevoir d'autre communication. Évidemment ces spectateurs sont des lecteurs.

7 Pourquoi pas 430? De fait, les 40 ans de la punition de Juda ne viennent pas *après* les 390 d'Éphraïm, mais s'écoulent parallèlement à une portion égale de ceux-ci. L'amalgame de toutes ces espèces de farine doit sans doute représenter l'insuffisance de la quantité. On sera réduit à ramasser tout ce qui est mangeable, pour obtenir le strict nécessaire.

8 On a calculé que c'est à peu près la moitié de ce qu'il faut pour la consommation journalière d'un homme, dans ces contrées (environ 300 grammes). Encore cette petite quantité doit-elle être répartie sur plusieurs repas, et non mangée en une fois, de sorte que ce ne sera jamais assez pour rassasier un homme.

9 D'après les Rabbins, le *hîn* est une mesure dont la contenance équivaut à celle de 72 œufs de poule.

cuire avec des excréments d'homme sous leurs yeux [10]. Et l'Éternel dit : Ainsi les enfants d'Israël mangeront leur pain impur, parmi les nations où je les chasserai. Et je dis : Ah, Seigneur Éternel, vois donc, moi-même je ne me suis jamais souillé : jamais je n'ai mangé d'un animal mort naturellement ou déchiré par un autre, depuis ma jeunesse jusqu'à ce jour ; jamais de la viande abominable n'est entrée dans ma bouche [11]. Alors il me dit : Eh bien, je te permets la fiente de bœuf, au lieu des excréments d'homme, et tu pourras faire ton pain avec cela. Et il me dit : Fils d'homme ! vois-tu, je vais priver de pain [12] Jérusalem et ils mangeront du pain au poids et dans l'affliction, et boiront de l'eau mesurée, et dans le désespoir, parce que le pain et l'eau leur manqueront, et qu'ils seront plongés dans le désespoir l'un comme l'autre, et qu'ils se consumeront par suite de leurs péchés.

Or, toi, fils d'homme, prends une épée tranchante, prends-la en guise de rasoir de barbier, et fais-la passer sur ta tête et sur ta barbe ; puis tu prendras une balance à peser pour en faire le partage [13]. Un tiers, tu le brûleras dans la flamme au milieu de la ville, quand les jours du siége seront venus à terme ; tu prendras l'autre tiers et tu le frapperas avec l'épée aux alentours ; et le troisième tiers, tu le jetteras au vent, et je dégaînerai après eux [14]. Puis tu

10 En Orient, la bouse de vache est un combustible très-usité. On comprend l'intention du prophète, quand il lui substitue une matière inusitée, repoussante, et probablement moins efficace.

11 En apparence, cette objection est hors de propos, puisqu'auparavant il n'avait point été question de viande. Mais la suite fait voir que le prophète se révolte contre l'emploi des excréments humains, et qu'il croirait se souiller en les employant ; tandis que *même* à l'égard des viandes il a toujours strictement observé la règle légale qui défend certaines viandes, et qui, à l'égard de celles qui sont permises, prescrit la manière dont elles doivent être apprêtées (Exod. XXII, 31. Deut. XIV, 21, etc.).

12 Litt. : rompre le *bâton* de pain, le pain (la nourriture) étant considéré comme ce qui *sustente* et soutient le corps.

13 Le partage des cheveux ainsi coupés. On comprend tout de suite qu'il s'agit d'un nouvel acte symbolique qui doit figurer les diverses destinées des habitants de Jérusalem, représentés par les cheveux. L'épée en guise de rasoir fait voir d'abord la cause de la catastrophe, la guerre ; la balance indique que tout le monde, sans exception, sera frappé à cette occasion de manière ou d'autre.

14 Dans cette description allégorique, les cheveux coupés se changent insensiblement en hommes, ou, pour mieux dire, ce qui s'annonçait comme un *acte* symbolique, finit par être une simple *figure* de rhétorique. S'il fallait s'en tenir à l'acte, la ville, au milieu de laquelle les *cheveux* doivent être brûlés, serait la ville dessinée sur la brique ; nous préférons nous en tenir simplement au fait de la prédiction, que le tiers des habitants de Jérusalem périront à l'occasion du sac de la ville. Cette dernière interprétation est la seule admissible pour les deux autres tiers. Le troisième représente ceux qui échappent à la catastrophe, comme fuyards ou comme captifs ; ils ne sont pas pour cela à l'abri du péril ; Jéhova déclare qu'il les poursuivra encore.

prendras de là un petit nombre, que tu serreras dans les pans de ton manteau, et tu en prendras encore quelques-uns que tu jetteras au feu pour les brûler[15]. Il en sortira un feu pour toute la maison d'Israël[16].

Voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel : Cette Jérusalem, je l'avais placée au centre des nations, et les autres pays à l'entour[17] : et elle a été rebelle à mes lois, en devenant criminelle plus que les nations, et à mes ordonnances, plus que les pays à l'entour, car ils ont rejeté mes lois et n'ont point suivi mes ordonnances. C'est pourquoi voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel : Puisque vous faites plus de trouble[18] que les nations autour de vous, que vous ne suivez pas mes ordonnances, et que vous ne pratiquez pas mes lois, mais que vous pratiquez[19] les lois des peuples qui vous entourent, c'est pour cela que le Seigneur, l'Éternel, vous dit : Voyez, moi aussi j'en veux à vous, et j'appliquerai ma loi parmi vous, à la face des nations. Je ferai à votre égard ce que je n'ai jamais fait, et ce dont je ne ferai plus jamais le pareil, à cause de toutes vos abominations. Oui, des pères mangeront leurs enfants parmi vous, et des enfants mangeront leurs pères[20], et je ferai justice de vous, et je disperserai à tous les vents tout ce qui restera de vous. Oui, par ma vie ! parole du Seigneur, l'Éternel, parce que vous avez souillé mon sanctuaire avec vos idoles et vos abominations, moi aussi, je vous le jure, j'arracherai[21], et mon œil n'aura point pitié, et moi aussi

15 Des survivants même, des déportés, il ne sera sauvé qu'un petit nombre. Le pan de l'habit servant à porter des provisions, etc., est ici le symbole de la préservation.

16 Cette dernière phrase est obscure. Il *en* sortira, ne peut guère se rapporter qu'à toute l'allégorie précédente : *de tout cela;* et le *feu* ne peut plus être le même que celui qui a déjà *détruit* une bonne partie du peuple. Nous estimons donc qu'il s'agit ici de l'idée d'une épreuve, d'un triage, d'une purification au creuset du malheur, d'où Israël sortira décimé, mais dégagé aussi de tout mauvais alliage.

17 Ici commence l'explication, ou si l'on veut, l'application pratique de l'allégorie. Le *centre* est essentiellement la place d'honneur. Peu importe de rechercher si les Israélites ont pensé, ou non, que leur pays est réellement le centre de la terre (XXXVIII, 12?), conception d'ailleurs très-naturelle, avec une notion imparfaite de la géographie terrestre.

18 Signification tant soit peu incertaine. Le trouble, le bruit, serait l'opposé d'une obéissance silencieuse.

19 Le texte dit: vous *ne* pratiquez *pas*, ce qui est une évidente contradiction, à laquelle on croit échapper en mettant : *pas même*. Nous biffons la négation d'après le passage parallèle XI, 12.

20 Scène de la plus affreuse famine dans une ville assiégée (Deut. XXVIII, 53).

21 Il paraît manquer ici un mot, à moins qu'on ne combine le verbe avec l'*œil*, dans le sens de *détourner*.

jè serai sans miséricorde. Un tiers d'entre vous mourra de la peste ou périra de faim, un autre tiers tombera par l'épée aux alentours, et le troisième tiers, je le jetterai au vent et je dégaînerai après eux [22] ! Et lorsque ma colère sera satisfaite, et que j'aurai assouvi sur eux ma fureur, et que je me serai vengé, alors ils reconnaîtront que c'est moi, l'Éternel, qui ai parlé dans ma jalousie, quand j'aurai satisfait ma fureur sur eux. Je ferai de toi un désert, la honte des nations à l'entour, aux yeux de tous les passants. Tu seras une honte, et la risée, et un exemple, un objet d'horreur pour les nations à l'entour, quand j'aurai fait justice de toi dans mon ardente colère, dans les châtiments de ma fureur (c'est moi, Iaheweh, qui le dis). Quand je lancerai contre vous les terribles flèches de la famine, comme un ange exterminateur, que j'enverrai pour vous exterminer, et quand j'augmenterai la famine qui vous accable, et que je vous priverai de pain [23], et que je vous enverrai la famine et les bêtes féroces [24] qui enlèveront vos enfants, et que la peste et le sang passeront par là, et que j'amènerai l'épée contre toi..... c'est moi, Iaheweh, qui le dis !

III [1].

Et la parole de l'Éternel me fut adressée en ces termes : Fils d'homme ! Tourne ta face vers les montagnes d'Israël et prophétise contre elles. Dis : Montagnes d'Israël ! Écoutez la parole du Seigneur, l'Éternel ! Voici ce que dit le Seigneur l'Éternel aux montagnes et aux collines, aux ravins et aux vallées : Voyez, j'amène contre vous l'épée et je détruis vos hauts-lieux. Vos autels seront ruinés et vos obélisques brisés, et je ferai tomber vos morts en face de vos idoles. Oui, je jetterai les cadavres des enfants d'Israël aux pieds de leurs idoles, et je disperserai vos ossements autour de vos autels. Partout où vous demeurez les bourgades seront ruinées, les hauts-lieux ravagés, pour que vos autels soient ruinés et détruits, vos idoles brisées et exterminées, vos obélisques abattus, vos œuvres anéanties, et les morts tomberont au milieu de vous — alors vous reconnaîtrez que moi je suis l'Éternel !

Mais je laisserai un reste, en ce qu'il y en aura parmi vous qui échapperont à l'épée, au milieu des nations, lorsque vous serez dis-

22 Comp. v. 2.

23 Chap. IV, 16.

24 Deut. XXXII, 24.

1 La courte pièce qui suit n'offre rien de particulier. Ce sont encore les mêmes menaces terribles, avec la perspective d'un repentir tardif.

persés dans les divers pays. Ceux-là se souviendront de moi, parmi les nations où ils auront été emmenés captifs, quand leur cœur infidèle, qui s'est détourné de moi, sera brisé[2], ainsi que leurs yeux, qui caressaient leurs idoles, et qu'ils seront eux-mêmes dégoûtés de tout ce qu'ils ont fait de méchant à l'égard de leur culte abominable. — Alors ils reconnaîtront que moi je suis l'Éternel et que ce n'est pas en vain que je les ai menacés de tous ces malheurs.

Voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel : Bats des mains et frappe du pied[3] et crie hélas ! au sujet de toutes les méchantes abominations de ceux de la maison d'Israël, qui vont périr par l'épée, par la famine et par la peste. Celui qui sera loin, mourra de la peste ; celui qui sera proche, tombera par l'épée ; celui qui restera et échappera, mourra par la famine : et j'aurai satisfait sur eux ma colère. Alors vous reconnaîtrez que moi je suis l'Éternel, quand leurs morts joncheront la terre au milieu de leurs idoles, autour de leurs autels, sur toutes les collines élevées, sur les sommets des montagnes, sous tous les arbres verdoyants et sous tous les térébinthes touffus, où ils ont offert leurs suaves parfums à leurs idoles. Oui, j'étendrai ma main contre eux, et je changerai le pays en un désert, en une solitude, d'un bout à l'autre[4], partout où ils demeurent, afin qu'ils sachent que moi je suis l'Éternel.

IV.

Et la parole de l'Éternel me fut adressée en ces termes : Toi ! Fils d'homme ! Voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel : Pour la terre d'Israël, fin ! Elle vient, la fin, pour les quatre coins du pays[1] ! Maintenant c'est la fin pour toi : je vais lancer contre toi ma colère,

[2] Traduction conjecturale, qui suppose le changement de la première lettre du mot. Le texte (*je suis* brisé [relativement à] leur cœur) ne semble pas donner de sens plausible. — Le mot *briser* ne s'applique d'ailleurs pas bien aux yeux.

[3] Gestes d'indignation.

[4] *D'un bout à l'autre.* Cette phrase remplace deux mots dont la philologie ne se rend pas bien compte, et qu'on traduit tantôt par : *plus que le désert de Diblah*, en supposant que ce désert (d'ailleurs inconnu) était le plus affreux dans l'horizon des Israélites ; ou par : *depuis le désert* (de l'Arabie Pétrée, au sud) *jusqu'à Riblah* (avec un changement de lettre), c'est-à-dire jusqu'au-delà de la frontière septentrionale, Jérém. XXXIX, 5. Ces deux versions sont également sujettes à caution ; la nôtre, purement conjecturale, a du moins l'avantage de ne rien changer au sens général.

[1] Nous traduisons ce texte à dessein tout à fait littéralement. L'expression en est très-énergique. C'est l'annonce péremptoire de la catastrophe, laquelle sera d'autant plus inévitable qu'elle va envelopper le pays de tous côtés.

te juger selon tes voies, te faire rendre compte de toutes tes abominations. Mon œil n'aura point pitié de toi et je serai sans miséricorde. Mais je te ferai rendre compte de tes voies, et tes abominations, je te les mettrai sous les yeux, pour que vous sachiez que moi je suis l'Éternel.

Voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel : Un malheur, un malheur unique va venir ! La fin vient ; elle vient, la fin, elle finit[2] par venir, elle va venir ! Ta destinée t'atteint, habitant du pays ! Le moment arrive, le jour est proche : c'est le cri d'alarme, et non le cri de joie qui retentit sur les montagnes. Tout à l'heure, prochainement, je vais déverser ma colère sur toi, satisfaire sur toi mon courroux, te juger selon tes voies, et te faire rendre compte de toutes tes abominations. Mon œil n'aura point pitié de toi et je serai sans miséricorde, je te rendrai selon tes voies[3], et tes abominations, je les mettrai sous tes yeux, pour que vous sachiez que c'est moi, l'Éternel, qui vous frappe.

Voici le jour ! Cela va venir ! La destinée pousse, la verge éclot, l'insolence fleurit, la violence s'élève[4], pour être la verge de l'impiété — et d'eux[5], rien ! de leur foule, rien ! de leur opulence, rien ! plus rien de leur magnificence ! Le moment arrive, le jour approche : que l'acheteur ne se réjouisse pas et que le vendeur ne s'afflige pas, car la colère va éclater sur toute la foule. Car le vendeur ne rentrera pas dans sa propriété, dût-il vivre avec les vivants ; car la prophétie regarde toute la foule : il n'y rentrera pas, et nul ne se fortifiera, à l'égard de sa vie, par son péché[6].

[2] Essai de rendre le jeu de mots de l'original, qui dit à la lettre : *elle s'éveille* (qeç bâ, bâ haqqeç, héqîç, baah).

[3] Comme ces lignes sont la reproduction textuelle des v. 3 et 4, les petites variantes (que nous avons conservées dans la traduction) sont très-probablement dues à des fautes de copiste, soit ici, soit plus haut.

[4] Les verbes sont destinés à comparer la catastrophe qui approche à une plante qui croîtrait rapidement. La *verge* est le châtiment divin, et plus spécialement la puissance chaldéenne qui en est l'instrument. Par suite, l'insolence et la violence doivent représenter cette même puissance.

[5] D'Israël rien ne restera.

[6] Ce passage est tant soit peu obscur. Évidemment il est question de la vente de biens-fonds, et l'auteur veut dire que l'acquisition d'une terre ne doit pas plus causer de joie à l'acheteur, que la nécessité de vendre ne doit affliger le vendeur, le pays tout entier devant tomber bientôt aux mains de l'étranger. Lors même que le vendeur vivrait longtemps (et comment attendre cela pour des impies ?), il ne recouvrera plus sa propriété. C'est peut-être une allusion à la coutume consacrée par la loi (Lév. XXV), qu'à la 50e année les biens-fonds retournaient à leurs premiers possesseurs.

On sonne la trompette, on prépare tout..... nul ne veut marcher au combat; car ma colère éclate sur toute la foule [7]. Au dehors l'épée, au dedans la peste et la famine; celui qui est aux champs mourra par l'épée ; celui qui est dans la ville, la famine et la peste le dévoreront. Et s'il en échappe quelques-uns, ils se sauveront dans les montagnes, où ils seront tous comme les colombes qu'on entend gémir dans la vallée, chacun à cause de ses péchés. Toutes les mains seront défaillantes, tous les genoux paralysés [8]. Ils se ceindront de cilice, l'effroi leur servira de manteau, la honte sera sur tous les visages et tous auront la tête rasée. Ils jetteront leur argent dans la rue, et leur or sera estimé comme de l'ordure [*leur argent ni leur or ne pourra les sauver, au jour de la colère de l'Éternel*] [9] ; ils ne pourront plus assouvir leur faim [10], ni remplir leur ventre — ç'avait été la cause [11] de leurs péchés ! Leur belle parure, ils en avaient fait un sujet d'orgueil, ils en firent leurs idoles abominables : voilà pourquoi j'en ferai de l'ordure ; je livrerai tout aux étrangers qui en feront leur butin, j'en ferai la proie des impies de la terre pour qu'ils le profanent [12] ! Je détournerai d'eux ma face, et l'on profanera mon trésor [13]; des brigands y pénétreront et le profaneront. Préparez les chaînes [14] ! car le pays est plein de meurtres non encore punis [15] et la ville est pleine de crimes. J'amènerai les plus méchants des païens, pour qu'ils s'emparent de leurs

7 Toute résistance sera inutile, ou plutôt elle ne sera guère tentée.

8 Litt.: s'en vont en eau; c'est-à-dire perdent toute consistance, toute vigueur. Tout ce qui suit est la description du malheureux sort des survivants, lesquels d'ordinaire, lors d'une catastrophe, sont estimés les plus heureux; ou bien plutôt, au lieu de continuer le tableau du sort des fuyards, l'auteur revient à la description des calamités du siége.

9 Les Septante ne connaissent pas cette phrase, qui est empruntée à Soph. I, 18, et par laquelle un glosateur a voulu expliquer celle qui précède. Mais l'explication est pâle et maladroite, car Ézéchiel a voulu dire évidemment que l'or n'a plus de valeur, la misère et la disette étant devenues excessives.

10 Litt.: leur appétit.

11 Litt.: l'achoppement. Ils avaient fait un mauvais usage de leurs richesses.

12 Les impies *de la terre*, c'est-à-dire des *autres* pays, sont les païens. Tout ce que ceux-ci touchent est profané.

13 Il est difficile de dire si l'auteur a voulu parler ici spécialement du *trésor* du temple; ou, comme l'ont pensé les anciens, du temple lui-même, considéré comme un lieu réservé (litt.: caché). Les Septante paraissent avoir eu devant eux un autre texte, en traduisant *l'objet de ma surveillance.*

14 L'apostrophe s'adresse aux exécuteurs des décrets de Dieu.

15 Litt.: *Causes* (judiciaires) *de sang* (versé); l'auteur veut parler en général de tous les crimes commis et provoquant la vengeance céleste.

maisons; je mettrai fin à l'orgueil des puissants [16] et leurs sanctuaires seront profanés. La ruine est là! Ils chercheront le salut, mais point de salut! Il viendra désastre sur désastre, il y aura rumeur sur rumeur [17] : ils demanderont des oracles au prophète, l'instruction manquera au prêtre, le conseil aux vieillards [18]. Le roi sera dans le deuil, le chef se vêtira d'épouvante [19], les mains du vulgaire trembleront. Selon leurs actes j'en userai avec eux, et d'après leurs jugements je les jugerai, pour qu'ils sachent que moi je suis l'Éternel!

V.

Et il arriva la sixième année, le cinquième jour du sixième mois [1], pendant que j'étais assis dans ma maison et que les sheikhs de Juda étaient assis en face de moi, que la main de l'Éternel vint me saisir. Et j'eus une vision, et je vis une forme qui semblait être de feu [2]; depuis ce qui paraissait être sa ceinture vers le bas, c'était du feu, et depuis sa ceinture vers le haut, c'était à voir comme une vive lumière, comme l'aspect de l'airain incandescent [3]. Et il étendit une forme de main, et me saisit par les boucles de mes cheveux et une force divine [4] me souleva entre la terre et le ciel, et me transporta à Jérusalem en extase [5], à l'entrée de la porte de l'intérieur [6] tournée vers le nord, à la place même où se trouve l'idole qui provoque la

16 Traduction conforme au texte. Nous inclinons cependant à changer celui-ci d'après les passages parallèles XXIV, 21; XXX, 18; XXXIII, 28. Lévit. XXVI, 19, où l'orgueil de *leur puissance* est le temple. Cette leçon est recommandée par le parallélisme.

17 Dans une ville assiégée, à défaut d'une connaissance certaine de ce qui se passe au dehors, les rumeurs alarmantes, les fausses nouvelles qui se suivent et s'entrecroisent, contribuent à entretenir l'anxiété des habitants.

18 Comp. Jér. XVIII, 18.

19 Comp. ci-dessus v. 18. La métaphore du vêtement est amenée par la mention du deuil.

1 Ce serait quatorze mois ou 413 jours après la date marquée au chap. I, 1, 2. A moins d'avoir recours à une année à intercalation, nous ne retrouvons donc pas les 437 jours d'intervalle qu'il nous faut d'après III, 15; IV, 5, 6. Mais ce ne serait là qu'une preuve de plus que ces actes symboliques n'appartiennent pas à la réalité.

2 On est tenté de lire *un homme* (*îs'* pour *es'*), avec les Septante.

3 Chap. I, 4, 27.

4 Chap. II, 2.

5 Litt.: dans les visions de Dieu.

6 Il est question sans doute d'une porte de communication entre la cour extérieure et la cour intérieure du temple, située au nord de celle-ci, dans la proximité du grand autel.

jalousie de Dieu[7]. Et là m'apparut la majesté du Dieu d'Israël, telle que je l'avais vue dans la plaine[8].

Et il me dit : Fils d'homme ! Lève tes yeux et regarde du côté du nord ! Et je regardai du côté du nord et j'aperçus, au nord de la porte de l'autel, cette idole de jalousie, à l'entrée. Et il me dit : Fils d'homme ! Vois-tu bien ce qu'ils font là ? De grandes abominations qu'Israël commet ici, de manière à s'éloigner de mon sanctuaire[9], mais tu en verras bien d'autres encore.

Puis il me conduisit à l'entrée de la cour, et je regardai et je vis un trou dans le mur. Et il me dit : Fils d'homme, pénètre par ce mur[10] ! Et quand j'y eus pénétré, j'y vis une porte ; il me dit : Viens, regarde les abominations impies qu'ils y pratiquent ! Et quand j'y fus entré, j'aperçus toutes sortes de figures de reptiles et d'animaux immondes, et toutes les idoles de la maison d'Israël gravées sur le mur tout autour. Et soixante-dix hommes d'entre les anciens d'Israël, Iaazanyahou, fils de S'afan, debout au milieu d'eux, se trouvaient en face d'elles, chacun son encensoir à la main, et il s'en élevait le parfum d'un nuage d'encens. Et il me dit : Vois-tu, fils d'homme, ce que les anciens d'Israël font en cachette, chacun dans sa chambre à images ? car ils disent : Iaheweh ne nous voit point ! Iaheweh a abandonné le pays !

Puis il me dit : Tu verras encore d'autres grandes abominations qu'ils pratiquent. Et il me conduisit à l'entrée de la porte septentrionale de la maison de Dieu, et là je vis assises les femmes qui pleuraient Ṭammouz[11]. Et il me dit : Le vois-tu bien, fils d'homme ? Mais tu verras de plus grandes abominations encore.

7 L'auteur ne nous dit pas quelle divinité représentait cette idole. En tout cas, c'était le symbole d'un culte étranger. L'idole se trouvait à l'extérieur, dans la seconde cour, et le prophète placé sous la porte, le dos tourné vers le temple, la voit devant lui.

8 Chap. III, 22.

9 Le sens de cette phrase est douteux. D'autres traduisent : de manière que je dois m'éloigner, etc., ou bien : choses qui seraient à éloigner.

10 Cette autre scène est manifestement idéale. L'auteur fait allusion à un culte dans lequel on encensait des divinités représentées par des figures d'animaux. Un pareil culte, sévèrement défendu depuis Josias, se pratiquait en cachette. (Voilà pourquoi le prophète est obligé d'y arriver par un trou du mur). Il doit avoir été très-répandu, car 70 sheikhs de Jérusalem y prennent part (chacun dans son domicile), entre autres un personnage désigné nominativement, et sans doute haut placé à cette époque, mais à nous inconnu. Le 70 hommes *réunis* dans ce trou, appartiennent nécessairement à la fiction, qui est clairement expliquée plus loin.

11 Un troisième culte, cette fois-ci familier à l'autre sexe, se pratique près de l'enceinte extérieure. Le Ṭammouz des Sémites est l'Adonis des Grecs, le soleil printanier, dont la mort est pleurée au solstice d'été (ailleurs le soleil en général, en tant qu'il vivifie la nature, et mourant en automne, pour renaître l'année suivante).

Puis il me conduisit dans la cour intérieure de la maison de Dieu, et à l'entrée même du temple, entre le vestibule et l'autel, je vis vingt-cinq hommes [12] qui tournaient le dos au temple de Dieu, la face vers l'orient, et qui adoraient le soleil à l'orient. Et il me dit : L'as-tu bien vu, fils d'homme ? Est-ce trop peu pour la maison de Juda de faire les abominations qu'ils pratiquent ici, pour qu'ils remplissent encore le pays de crimes et qu'ils m'irritent sans cesse ? mais ils portent la serpette à leur propre nez [13] ! Moi aussi j'agirai dans ma colère : mon œil n'aura point pitié et je serai sans miséricorde, et dussent-ils m'appeler à grands cris, je ne les écouterai point !

Puis je l'entendis crier à haute voix : Approchez, surveillants [14] de cette ville, chacun son arme exterminatrice à la main ! Aussitôt il parut six hommes, venant du côté de la porte supérieure [15] située au nord, chacun sa massue à la main ; et au milieu d'eux un homme vêtu de lin, avec une écritoire à la ceinture. Et ils vinrent se placer à côté de l'autel d'airain [16]. Cependant la majesté du Dieu d'Israël s'était élevée de dessus le Keroûb [17], sur lequel elle se trouvait, vers le seuil du temple, et s'adressant à l'homme vêtu de lin, qui avait l'écritoire à la ceinture, l'Éternel lui dit : Passe à travers la ville,

12 Et non pas : je vis *environ* 25 hommes. La particule ne doit pas marquer l'incertitude du nombre, mais faire allusion à l'état extatique du prophète. Ainsi plus haut, v. 2, il voyait quelque chose *comme* une main ; ici il voit *comme* 25 hommes, mais non en chair et en os.

13 Menace proverbiale. La serpette est l'instrument avec lequel on taille la vigne ; la porter à son nez, c'est se donner du mal à soi-même très-gratuitement (comp. Prov. XXIII, 2). — La traduction traditionnelle suppose que le prophète veut parler d'un rite *persan*, d'après lequel les adorateurs du soleil tenaient à la main un *rameau* (le mot hébreu pourrait avoir cette signification, XV, 2), en faisant leur prière et le portaient à la *bouche*. Mais les rites persans sont inconnus à Jérusalem au temps d'Ézéchiel, et le prophète en a fini avec la vision des 25 hommes et a commencé l'annonce du châtiment.

14 La suite fait voir qu'il s'agit d'êtres célestes, c'est-à-dire de personnifications de la vengeance divine. On traduit ordinairement : Faites approcher les châtiments. Les Rabbins déjà paraissent l'avoir compris ainsi ; mais alors on ne voit pas à qui le discours s'adresse. Le nombre de ces anges est de sept ; ce qui devint par la suite un nombre conventionnel pour ce qu'on finit par appeler les archanges.

15 Le temple étant situé sur la partie la plus élevée de Moriyah, la porte septentrionale supérieure est celle par laquelle on entre dans la cour intérieure, du côté du nord.

16 C'est le grand autel où se faisaient les sacrifices (VIII, 16).

17 *Le Keroûb*, ailleurs *les* Keroûbs, est ici l'ensemble de tous les phénomènes visionnaires décrits au chap. I. On peut hardiment traduire : le *char*, bien que le mot hébreu ne signifie pas proprement un véhicule (Ps. XVIII, 11).

à travers Jérusalem, et trace une marque[18] sur les fronts des hommes qui soupirent et gémissent à cause de toutes les abominations qui s'y commettent. Et aux autres il dit, devant mes oreilles : Suivez-le à travers la ville et frappez! que votre œil n'ait point pitié et soyez sans miséricorde! Vieillards, jeunes gens, vierges, enfants et femmes, tuez, exterminez-les, mais ne touchez à aucun de ceux qui portent la marque. Commencez près de mon sanctuaire même! Et ils commencèrent par les vieillards qui se trouvaient devant le temple[19]. Et il leur dit : Souillez le temple, et remplissez les cours de cadavres : sortez! Et ils sortirent et égorgèrent dans la ville.

Et pendant qu'ils égorgeaient, comme je restais seul[20], je me jetai la face contre terre, et je m'écriai en disant : Ah, Seigneur, Éternel! veux-tu donc exterminer tout ce qui reste d'Israël, en déversant ainsi ta colère sur Jérusalem! Et il me répondit : L'iniquité de la maison d'Israël et de Juda est grande au-delà de toute mesure; le pays est rempli de meurtres et la ville est pleine de prévarication : car ils disent : Iaheweh a abandonné le pays! Iaheweh ne le voit pas! Eh bien, mon œil aussi n'aura pas pitié et je serai sans miséricorde : je ferai retomber leurs actes sur leurs têtes! Sur cela, l'homme vêtu de lin, vint faire son rapport et dit : J'ai fait conformément à tes ordres.

Et je regardai encore et je vis sur le plancher[21] au dessus de la

[18] La marque s'appelle en hébreu *tav*, ce qui est en même temps le nom de la dernière lettre de l'alphabet, dont la forme, d'après les monuments les plus anciens, ressemblait à notre T (et au T grec), mais de manière à ce que la ligne perpendiculaire dépassait un peu la ligne horizontale. De là vient qu'on traduit quelquefois : *une croix*, en affectant d'y trouver une prédiction évangélique. Comp. du reste Apocal. VII.

[19] On aurait tort de demander qui étaient ces vieillards (ou anciens); ce n'étaient en tout cas pas ceux du chapitre précédent (v. 11, 16). L'auteur se représente naturellement que la cour du temple n'était jamais déserte, par conséquent, c'est là que commence l'accomplissement du décret divin. La présence d'un cadavre rend impur le lieu où il se trouve.

[20] On n'en voudra pas au prophète, au sujet de cette supposition, encore très-naturelle, que dans l'enceinte sacrée il ne s'était trouvé personne pour recevoir la marque! Il est le seul fidèle!

[21] Pour la description du trône de Dieu, des Keroûbs et des roues, voyez le chap. I. Il y a dans le présent morceau un manque de précision, en tant que Jéhova prend place sur le seuil du temple, à deux reprises différentes, IX, 3; X, 4, sans qu'il soit dit que dans l'intervalle il l'ait quitté pour reprendre son siége sur les Keroûbs. Pourtant la mention du trône, X, 1, paraît impliquer celle de la présence de Dieu, sans qu'on entrevoie le but de ces déplacements successifs. Il conviendra peut-être de dire qu'il n'y en a qu'un seul (IX, 3) et que le trône (X, 1) n'est pas occupé.

tête des Keroûbs comme une pierre de saphir; c'était à voir comme la forme d'un trône qui apparaissait au dessus d'eux. Et s'adressant à l'homme vêtu de lin, il dit : Va passer entre le rouage sous le Keroûb [22] et remplis tes mains de braises prises entre les Keroûbs, et répands-les sur la ville. Et il y alla devant mes yeux. Les Keroûbs se trouvaient placés à la droite du temple quand l'homme y alla, et la nuée [23] remplissait la cour intérieure. La majesté de l'Éternel s'était élevée de dessus le Keroûb, vers le seuil du temple, et le temple était rempli par la nuée et la cour était remplie de l'éclat de la majesté de l'Éternel. Et le bruit des ailes des Keroûbs se faisait entendre jusque dans la cour extérieure, pareil à la voix du Tout-Puissant, quand il parle [24]. Or, quand il eut donné ses ordres à l'homme vêtu de lin, en disant : Prends du feu d'entre le rouage, d'entre les Keroûbs, et qu'il fut venu se placer près de la roue, le Keroûb étendit sa main d'entre les Keroûbs [25], vers le feu qui était entre les Keroûbs, et en prit et le remit aux mains de l'homme vêtu de lin, qui le prit et s'en alla. (On voyait aux Keroûbs la forme d'une main d'homme sous leurs ailes) [26].

Et comme je regardais, je vis quatre roues à côté des Keroûbs, une roue à côté de chaque Keroûb; l'aspect en était comme celui d'une pierre de Ṭars'is. Et quant à leur figure, toutes les quatre avaient la même forme, comme si une roue était dans l'autre. Quand elles se mettaient en marche, elles allaient dans la direction de

22 Comp. IX, 3. Le *rouage* (d'autres traduisent : *tourbillon*) est le système complet des quatre roues, décrites I, 15 et suiv. et ci-dessous v. 9. Comme toute cette machine a une apparence de feu (I, 5, 13), la braise ardente s'y trouve naturellement.

23 Qui enveloppait la personne du Très-Haut et la dérobait à l'œil du mortel. Cette nuée pénètre dans l'intérieur du temple, tout en permettant à la lumière de se refléter au dehors. Les deux phénomènes signalent la présence de Dieu. Toute cette description porte sur l'état des choses, tel qu'il *était* au moment de l'ordre donné à l'égard de la braise.

24 C'est-à-dire, au tonnerre.

25 Si le texte n'est pas altéré ici, le style du moins est très-embarrassé. Comme l'agent principal arrive au char par un côté, il est naturellement en face d'*une* roue et d'*un* Keroûb (d'*entre* les quatre), seulement il est à remarquer que tout à l'heure *le* Keroûb (au singulier) représentait le système entier. Il conviendrait de traduire : l'un des Keroûbs étendit sa main entre les Keroûbs, etc.

26 Note supplémentaire, pour expliquer comment il pouvait être question de mains, dans cette occasion (comp. I, 8). Avec cette note, l'auteur s'engage de nouveau dans une description détaillée de toute l'apparition du char de Dieu, qui reproduit plus ou moins exactement celle du chap. I, et en attendant il n'arrive pas à continuer la narration relative à l'incendie de la ville, à laquelle le lecteur devait s'attendre après le v. 2.

leurs quatre côtés, et ne se tournaient pas en marchant; elles allaient toujours du côté où la tête était tournée sans se tourner en marchant[27]. Et tout leur corps, et leur dos, et leurs mains, et leurs ailes, et les roues étaient couverts d'yeux tout autour, à tous les quatre, leurs roues[28].

Or, ces roues, j'entendis qu'on leur criait : Tourbillon[29] ! Or chacun avait quatre faces, la face de l'un était la face du Keroûb, et la face du second était une face d'homme, et du troisième une face du lion, et du quatrième une face d'aigle[30]. Alors les Keroûbs s'élevèrent — c'étaient ces mêmes êtres que j'avais vus sur les bords du Kebar : quand les Keroûbs marchaient, les roues marchaient à côté d'eux; et quand les Keroûbs levaient leurs ailes pour s'élever au-dessus du sol, les roues aussi ne se détournaient point d'eux; s'arrêtaient-ils, elles s'arrêtaient, se levaient-ils, elles se levaient avec eux, car l'esprit de l'être était dans elles[31] — et la majesté

27 La *tête* est ici le côté des roues qui se trouve dans le sens de la direction à suivre. Il faut simplement retenir que ces roues sont à vrai dire une espèce de globes qui peuvent se mouvoir en tous sens, sans avoir besoin, pour changer de direction, de commencer par un mouvement préalable de circuit. Peut-être serait-il permis d'entendre par la *tête* celle des roues qui se trouvait être la première selon la direction à suivre, mais alors il faudrait supposer un mouvement en forme de losange.

28 Traduction littérale. Il est fort probable que le texte est ici altéré. En tout cas, la description des roues et des Keroûbs (lesquels n'avaient pas tous ces yeux dans le premier tableau) est amalgamée ici d'une manière très-embarrassante. Le mot qui nomme le *dos* des Keroûbs, était employé d'abord pour les *jantes* des roues. La dernière phrase peut signifier : chaque Keroûb avait sa roue à côté de lui. Dans les phrases suivantes, il est tour à tour question des roues et des Keroûbs, sans que le sujet soit toujours indiqué.

29 Ce mot que nous avons déjà rencontré plus haut, v. 2, comme le nom caractéristique de l'appareil de locomotion du trône de Dieu, est ici employé dans le sens d'un commandement de partir, comme si nous disions : Le roulement ! La rotation ! c'est-à-dire : Partez !

30 On pourrait croire que l'auteur change ici son symbolisme en ne donnant à chacun des quatre Keroûbs qu'un seul visage, comme le fait l'auteur de l'Apocalypse, chap. IV. Mais il dit positivement le contraire : chacun a quatre faces comme la première fois; il faudra donc biffer toute l'énumération qui manque aussi dans les Septante, et la considérer comme une glose maladroite, ou bien admettre que le prophète aurait aperçu une autre des quatre faces à chacun des quatre Keroûbs. D'après les lois de la perspective, ce ne serait pas impossible. Mais il y a encore une autre difficulté. Au lieu de la face du *taureau*, le texte nomme la face du *Keroûb*. Ne serait-ce pas là une faute de copiste ?

31 Pour tout ce passage, comp. I, 19 et suiv. C'est encore une parenthèse, et il est facile de remarquer qu'en laissant de côté toutes les intercalations du même genre, on obtient le récit très-simple de ce qu'on pourrait appeler le départ solennel de Jéhova de son temple, qu'il abandonne définitivement pour le livrer à la destruction.

de l'Éternel, ayant quitté le seuil du temple, se plaça au-dessus des Keroûbs, et les Keroûbs ayant levé leurs ailes, s'élevèrent du sol, sous mes yeux, en partant, les roues restant à leurs côtés, et cela s'arrêta à l'entrée de la porte orientale du temple[32], la majesté du dieu d'Israël étant au-dessus d'eux tout en haut. C'était bien là l'être que j'avais vu au-dessous du dieu d'Israël sur les bords du Kebar, et je reconnus que c'étaient des Keroûbs[33]. Ils avaient chacun quatre faces et quatre ailes, et sous leurs ailes une forme de mains d'homme. Et quant à la forme de leurs faces, c'étaient les faces que j'avais vues sur les bords du Kebar : c'étaient leurs figures, c'étaient eux. Chacun marchait droit devant lui.

Puis l'Esprit me souleva et m'emmena vers la porte antérieure du temple, celle qui regarde l'orient[34], et à l'entrée de cette porte, je vis vingt-cinq hommes, au milieu desquels j'aperçus Iaazanyah, fils de 'Azzour, et Platyahou, fils de Benayahou, les chefs du peuple[35]. Et il me dit : Fils d'homme ! Voilà ceux qui méditent le crime, et qui donnent de mauvais conseils dans cette ville[36]. Ils disent : Il ne

32 C'est-à-dire à la grande porte d'entrée, en face du portail et du vestibule.

33 Cette dernière note semble assez singulière. L'auteur veut-il insinuer que maintenant enfin, après une observation prolongée et plus attentive, il se rendit compte de la véritable forme et nature de ces êtres ? De fait, au 1er chapitre il ne s'était point encore servi du terme de Keroûb, qu'il emploie seulement dans le présent morceau. Or, il faut se rappeler que des figures de Keroûbs (mais nulle part décrites en détail) se trouvaient sculptées sur les murs du temple et dans le sanctuaire. Ézéchiel constaterait donc l'analogie ou l'identité des formes que leur éclat ne lui avait pas d'abord permis de voir assez distinctement.

34 Cela revient à dire que le prophète, dans son extase, suivit Jéhova et les Keroûbs à leur station actuelle.

35 Ce titre fait voir qu'il s'agit ici d'une autre catégorie de personnes qu'au chap. VIII, 16, où les 25 paraissent plutôt être des prêtres. Les noms propres désignent sans doute des personnages historiques, mais il ne s'en trouve pas de trace ailleurs.

36 Nous n'apprenons pas de quel genre de conseils il est question, ou plutôt la chose est exprimée dans la phrase suivante par une figure on ne peut plus obscure, et très-diversement interprétée. En lisant attentivement la suite, on est amené à penser qu'Ézéchiel fait allusion aux intrigues politiques qui ont fini par déterminer la catastrophe. Un parti, qui dominait le roi, méditait de secouer le joug des Babyloniens, soit avec le secours des Égyptiens, soit en se fiant aux moyens de défense de la capitale. — Mais les deux phrases mises dans la bouche de ces mauvais conseillers sont on ne peut plus énigmatiques. On a voulu voir dans la première une allusion au conseil donné par Jérémie (XXIX, 5) aux déportés : mais le sort des déportés ne pouvait guère préoccuper les meneurs de Jérusalem, et ils ne peuvent pas avoir voulu dire : Au lieu de vous établir à l'étranger pour tout de bon, revenez ! D'autres n'y voient que ce simple sens : Préparons-nous à la guerre et ne songeons pas à autre chose.

s'agit pas maintenant de bâtir des maisons ; voici le pot et nous sommes la viande ! Or donc, prophétise contre-eux, prophétise, fils d'homme ! Alors l'esprit de l'Éternel descendit sur moi, et il me dit : Dis : Voici ce que dit l'Éternel : Voilà comme vous parlez, maison d'Israël ! mais ce qui vous passe par l'esprit, moi je le sais : vous avez multiplié les meurtres dans cette ville, et vous avez rempli ses rues de cadavres. C'est pour cela, voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel : Les victimes que vous avez faites dans son sein, voilà la viande, et voilà le pot[37] ; quant à vous, on vous en fera sortir ! C'est l'épée que vous craignez ? et c'est l'épée que j'amènerai contre vous, parole du Seigneur, l'Éternel ! Oui, je vous en ferai sortir, et je vous livrerai aux mains des étrangers, et je ferai justice de vous ! C'est par l'épée que vous périrez, c'est sur la frontière[38] d'Israël que je vous jugerai, pour que vous sachiez que moi je suis l'Éternel ! Ce n'est pas cette ville qui sera pour vous le pot, et vous n'y serez pas la viande : c'est à la frontière d'Israël que je vous jugerai ! Pour que vous sachiez que moi je suis l'Éternel, moi dont vous n'avez pas voulu suivre les ordonnances, ni pratiquer les lois, mais plutôt les lois des peuples qui vous entourent.

Et pendant que je prophétisais, Platyahou, le fils de Benayah, mourut[39], et je me jetai la face contre terre, et je m'écriai à haute

Quant à l'image du pot et de la viande, elle doit avoir eu une signification proverbiale. Elle est ironiquement retorquée, v. 7, contre ceux qui l'emploient ici. Nous ne croyons pas que ce soit une exclamation du désespoir : Advienne que pourra ! nous restons ici et nous mourrons sur la brèche (nous nous laisserons cuire dans notre pot) ! Il nous semble plus probable que ces mots disent tout simplement : Nous sommes chez nous, on ne nous délogera pas. De là, plus loin la réplique qui les menace du contraire.

[37] La même image est appliquée dans un autre sens. Tout à l'heure la viande et le pot représentaient deux choses tenant naturellement ensemble, et faites l'une pour l'autre ; ici, il est parlé de la viande comme provenant de la *boucherie*. L'image est employée pour rappeler les nombreux meurtres judiciaires ou autres qui auront ensanglanté Jérusalem pendant les querelles politiques des derniers règnes, ou bien les malheurs amenés par les invasions réitérées de l'étranger. Les chefs du parti dominant en sont rendus responsables.

[38] Il ne faut pas voir là une allusion directe aux faits racontés Jér. LII, 24 et suiv., et en conclure que le présent morceau n'a été écrit qu'après l'événement. Le prophète veut dire que les murs de Jérusalem ne protégeront personne, quand Dieu se met du côté des ennemis, et qu'il saura encore frapper les rebelles après leur avoir ainsi prouvé leur impuissance.

[39] Cette mort subite (qu'on aurait d'ailleurs tort de combiner avec le massacre du chap. IX, 5 et suiv.) n'est pas un fait historique, mais typique. Elle représente ici la certitude et la promptitude de l'accomplissement des menaces divines. Le prophète, comme dans le passage cité tout à l'heure, est effrayé de cette catastrophe subite, et craint que ce ne soit le signal de l'anéantissement complet de la nation.

voix : Hélas, Seigneur, Éternel, tu veux donc exterminer ce qui reste d'Israël !

Et la parole de l'Éternel me fut adressée en ces termes : Fils d'homme ! Tes frères, tes frères, ce sont tes parents [40], c'est toute la maison d'Israël, tous ceux dont les habitants de Jérusalem disent : Ils ont été éloignés [41] d'auprès de Iaheweh, c'est à nous que ce pays a été donné en propriété ! Dis donc : Voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel : Oui, je les ai éloignés parmi les nations ; oui, je les ai dispersés dans d'autres pays ; mais je suis pour eux un sanctuaire en petit [42], dans les pays où ils sont allés. Dis donc : Voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel : Mais je vous rassemblerai d'entre les nations, et je vous recueillerai des pays où avez été dispersés, et je vous donnerai la terre d'Israël. Et quand ils y seront arrivés, ils en ôteront toutes ses idoles et toutes ses abominations. Et je leur donnerai à tous un même cœur, je mettrai en eux un esprit nouveau ; j'ôterai de leur corps le cœur de pierre et je leur donnerai un cœur de chair [43], pour qu'ils suivent mes ordonnances et qu'ils observent mes lois et les pratiquent, et qu'ils soient mon peuple et que je sois leur Dieu. Mais ceux dont le cœur est avec le cœur [44] de leurs idoles et de leurs abominations, je ferai retomber leurs actes sur leurs têtes, parole du Seigneur, l'Éternel !

Et les Keroûbs levèrent leurs ailes, les roues restant à côté d'eux, et au-dessus d'eux, tout en haut, était la majesté du dieu d'Israël. Et la majesté de l'Éternel s'éleva du milieu de la ville, et s'arrêta

40 Le sens est clair : N'intercède pas pour ceux de Jérusalem : tes véritables frères, auxquels tu dois t'intéresser et que tu devras rassurer, ce sont les exilés, ceux que cet exil a ramenés à Dieu, ou qui peut-être ont souffert sans l'avoir mérité. Les *parents*, litt.: les hommes du rachat, allusion aux institutions civiles qui imposaient aux proches parents certains devoirs (Lév. XXV, 24 ss. Ruth IV. Jér. XXXII, 7). Ici il s'agit sans doute des prêtres, tandis que la *maison* d'Israël comprend les laïcs.

41 Changement d'une voyelle. Le texte reçu dit : Éloignez-vous ! ce qui n'est guère acceptable, puisque la déportation n'avait pas eu lieu par ordre des Israélites restants. Ceux-ci, loin de se laisser avertir par le sort des autres, s'en félicitent, parce qu'ils sont maintenant les seuls occupants.

42 D'autres traduisent : pour peu de temps. L'antithèse, en tout cas, rappelle que le grand sanctuaire, c'est le temple de Jérusalem, dont ils sont privés pour le moment.

43 La pierre représente la dureté, l'opiniâtreté, la désobéissance. La chair est donc naturellement ici la qualité contraire : la bonne volonté, qui accepte les avertissements divins. Si désormais tous doivent avoir un même cœur, cela fait voir que parmi les exilés, au début, les dispositions n'avaient pas été les mêmes chez tous.

44 Locution en apparence singulière, mais qui s'explique par l'antithèse. On dit d'un homme qu'il est selon le *cœur* de Dieu. Cette phrase est ici appliquée à un sentiment religieux diamétralement opposé.

sur la montagne qui est à l'orient[45]. Et l'esprit m'emporta et me ramena au pays des Chaldéens auprès des déportés, en vision, en extase. Puis, la vision que j'avais vue, se dissipa. Et je racontai aux déportés tout ce que l'Éternel m'avait dit et montré.

VI[1].

Et la parole de l'Éternel me fut adressée en ces termes : Fils d'homme ! Tu demeures au milieu d'une race rebelle; ils ont des yeux pour voir et ne voient pas, des oreilles pour entendre et n'entendent pas, car ils sont une race rebelle. Or, toi, fils d'homme, fais-toi un attirail d'émigrant[2], et émigre en plein jour sous leurs yeux : peut-être reconnaîtront-ils qu'ils sont une race rebelle. Tu sortiras tes hardes en plein jour sous leurs yeux, comme un attirail d'émigrant, et toi, tu sortiras le soir sous leurs yeux, comme pour partir pour l'étranger. Sous leurs yeux tu feras une brèche dans le mur et tu feras sortir par là tes hardes[3]. Sous leurs yeux charge-les sur tes épaules et emporte-les dans l'obscurité, en couvrant ton visage pour ne pas voir le sol[4] : car je fais de toi un symbole prophétique pour la maison d'Israël.

45 Ce n'est pas à dire qu'Ézéchiel veut placer la résidence de Dieu sur la montagne des oliviers, ou que Dieu devait y rester pour contempler la prochaine ruine de Jérusalem. La vision est arrivée à son terme, l'extase cesse ; le dernier regard du prophète avant son réveil avait été tourné du côté où l'apparition paraissait se retirer.

1 Acte symbolique représentant le départ pour l'exil et le sort du roi Çideqiyah. Le morceau n'est pas daté. Il se sépare très-positivement du précédent, en ce qu'il accuse une disposition très-blâmable chez les exilés, et contredit ainsi ce qui est dit chap. XI, 14 et suiv. Il faudra donc lui assigner une date bien postérieure.

2 L'attirail d'un émigrant ne peut guère être autre chose ici qu'une besace avec des provisions, un paquet de hardes et un bâton. Comme plus loin il est ordonné à Ézéchiel de partir le *soir*, on devra combiner les deux indications, en disant qu'il a fait ostensiblement ses préparatifs en plein jour pour être remarqué et pour attirer l'attention, et qu'il s'est mis en route à la nuit tombante pour symboliser ce qui devait se passer à Jérusalem. Cependant avec tout cela il ne faut pas perdre de vue que ces actes symboliques ne se font que sur le papier pour les lecteurs, et non en réalité, de sorte que des détails de ce genre ne doivent pas être serrés de trop près.

3 Le roi de Juda tenta de se sauver de nuit avec sa famille et ses officiers, en quittant Jérusalem furtivement; cependant il n'est point parlé à cette occasion (Jér. LII, 7) d'une brèche faite exprès dans ce but. L'acte d'Ézéchiel ne représente donc que d'une manière générale une fuite exécutée par un chemin inusité, non surveillé.

4 Comme on ne peut guère marcher les yeux bandés, et comme l'auteur ne peut pas simplement vouloir dire qu'il doit partir à l'heure où personne ne voit plus rien, il faut combiner ce détail avec le fait que le roi, tombé aux mains des Chaldéens, eut les yeux crevés (Jér. LII, 11).

Et je fis comme il m'avait été ordonné; je portai dehors mes hardes en plein jour, comme attirail d'émigrant, et sur le soir je fis avec ma main une brèche dans le mur; je les emportai dans l'obscurité, en les chargeant sur mes épaules sous leurs yeux.

Le lendemain, la parole de l'Éternel me fut adressée en ces termes : Fils d'homme! N'est-ce-pas? la maison d'Israël, cette race rebelle, t'a dit : que fais-tu là?. Dis leur : Voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel : Cet oracle, c'est le prince à Jérusalem, et toute la maison d'Israël, dont ils font partie[5]. Dis : Moi je suis pour vous un symbole prophétique: ce que j'ai fait leur arrivera à eux, ils s'en iront en exil, en captivité. Et le prince qui est parmi eux emportera ses hardes sur l'épaule[6] dans l'obscurité et partira, on fera une brèche dans le mur pour le faire sortir, il se couvrira le visage, de manière que lui ne verra pas le pays, de ses yeux[7]. Je jetterai sur lui mon réseau, il sera pris dans mon filet, je le mènerai à Babel, au pays des Chaldéens, mais il ne le verra pas, et y mourra. Et tout ce qui l'entoure, ses auxiliaires et ses troupes, je les disperserai à tous les vents, je les poursuivrai l'épée dans les reins, pour qu'ils reconnaissent que moi je suis l'Éternel, quand je les aurai dispersés parmi les nations, et disséminés dans tous les pays. Cependant j'en laisserai survivre un petit nombre, à l'épée, à la famine et à la peste, pour qu'ils racontent toutes leurs abominations aux nations chez lesquelles ils viendront, et qu'on sache que moi je suis l'Éternel[8].

Et la parole de l'Éternel me fut adressée en ces termes : Fils d'homme, mange ton pain dans le trouble, et bois ton eau dans

[5] Cet oracle, c'est-à-dire la signification, l'objet de cet oracle, de cette menace exprimée d'une manière figurée. Le prince à Jérusalem, Çideqiyah, et non Iehoyakin, son prédécesseur, avec lequel Ézéchiel lui-même avait été déporté. *Ils* font partie d'Israël : les compagnons d'exil du prophète sont ainsi mis sur la même ligne que ceux de Jérusalem, contrairement à chap. XI, 14. Or, comme on ne pouvait plus les menacer d'un châtiment qu'ils subissaient déjà, cela revient à dire que puisqu'ils ne valent pas mieux que les autres, un seul et même sort leur est réservé à tous. On a voulu échapper à cette nécessité en changeant le texte, de manière à lui faire dire : la maison d'Israël qui *s'y* trouve (à Jérusalem).

[6] Ce sera donc bien peu de chose.

[7] Voyez la note sur le v. 6. Il n'est pas question de la honte que le roi aurait eue de fuir ainsi. Il avait certainement besoin de ses yeux pour fuir. L'auteur va expliquer lui-même sa pensée, exprimée deux fois, par une figure, et en termes propres.

[8] Les païens apprendront de cette manière que cette catastrophe est l'effet de la volonté du Dieu d'Israël lui-même, et ne l'attribueront pas à leur propre supériorité ou à celle de leurs dieux.

l'anxiété et dans la tristesse[9] ! Dis au peuple de ce pays : Voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel, des habitants de Jérusalem au pays d'Israël : Ils mangeront leur pain dans la tristesse et ils boiront leur eau dans la désolation, parce que leur pays sera désolé et dépouillé, à cause du crime de tous ses habitants ; les villes peuplées seront détruites et le pays sera un désert, pour que vous sachiez que moi je suis l'Éternel.

VII[1].

Et la parole de l'Éternel me fut adressée en ces termes : Fils d'homme ! Qu'est-ce que cette façon de parler que vous avez au pays d'Israël, quand vous dites : Le temps passe et toutes ces prophéties sont vaines[2] ! Dis-leur donc : Voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel : Je mettrai fin à cette façon de parler, et l'on ne tiendra plus ces propos en Israël. Dis-leur au contraire : Le temps approche, ainsi que l'accomplissement de toutes les prophéties. Car désormais il n'y aura plus de prophétie mensongère, ni de divination trompeuse dans la maison d'Israël. Car moi, je suis l'Éternel : je dis la chose que j'ai à dire, pour qu'elle s'accomplisse sans délai ; car c'est de votre temps encore, race rebelle, que je le dis et que je l'accomplis, parole du Seigneur, l'Éternel !

Puis la parole me fut adressée en ces termes : Fils d'homme ! Vois-tu, ceux d'Israël disent : La prophétie que celui-ci débite est à long terme ; c'est pour des temps éloignés qu'il fait ses prédictions ! Dis-leur donc : Voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel : Il n'y aura plus de délai pour mes paroles, ce que je dis s'accomplira, parole du Seigneur, l'Éternel !

Puis la parole de l'Éternel me fut adressée en ces termes : Fils d'homme ! Prophétise contre les prophètes d'Israël qui vont prophétisant ! Dis à ces prophètes qui s'inspirent eux-mêmes : Écoutez la parole de l'Éternel ! Voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel : Malheur à ces prophètes insensés, qui suivent leur propre

9 On voit facilement que ceci est encore une simple figure de rhétorique pour l'instruction du lecteur, et non un fait matériel. Sans compter qu'une pareille démonstration est assez difficile à accomplir, les habitants de Jérusalem n'en auraient rien vu. Le pain et l'eau représentent la nourriture en général, et ne sont pas destinés à indiquer la disette.

1 Contre les faux prophètes et ceux qui regardaient toutes les prophéties comme vaines ou prématurées.

2 Litt. : Les jours se prolongent et toute vision périt, c'est-à-dire rien n'est changé, et les menaces ne s'accomplissent pas.

esprit et ce qui ne leur a pas été révélé[3]. Tes prophètes, ô Israël, sont comme les chacals dans les ruines[4]. Vous ne montez pas à la brèche, ni n'entourez la maison d'Israël d'une clôture, afin de soutenir le combat à la journée de l'Éternel[5]. Leur prophétie est mensongère, leur divination trompeuse ; ils disent : C'est la parole de l'Éternel, et l'Éternel ne les a pas envoyés, en sorte qu'ils pourraient espérer de voir leurs discours ratifiés. Oui, ce sont des prophéties mensongères que vous annoncez, c'est une divination trompeuse que vous débitez ! Vous dites : c'est la parole de l'Éternel, quand moi je n'ai point parlé ! Or donc, voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel : Parce que vos discours sont mensongers et vos prophéties trompeuses, pour cela, voyez-vous, je m'en prendrai à vous, parole du Seigneur, l'Éternel ! Je leur ferai sentir ma main, à ces prophètes qui révèlent des mensonges et prédisent des faussetés : ils ne seront plus admis au conseil de mon peuple[6], ni inscrits sur les rôles de la maison d'Israël ; et ils n'entreront plus sur son territoire, pour que vous sachiez que moi je suis le Seigneur, l'Éternel. Attendu et parce que ils égarent mon peuple, en lui promettant le salut, quand il n'y a point de salut, et, quand il élève un mur, en l'enduisant de crépi[7], tu diras à ces badigeonneurs, qu'il tombera ! Qu'il vienne

[3] Litt. : ce qu'ils n'ont point *vu*. Voir, dans le style prophétique, c'est connaître par révélation.

[4] Il est difficile de dire quel doit être ici le terme de comparaison. On a pensé aux trous que les renards se creusent, de manière à miner au lieu d'édifier (mais alors que nous veulent ici les ruines ?), ou aux dégâts qu'ils font dans la vigne (du Seigneur ; allégorie usitée : mais même objection). L'auteur aurait-il simplement voulu dire que ces animaux *profitent* des ruines pour s'y cacher, tandis qu'un vrai prophète devrait songer à restaurer la théocratie ruinée ?

[5] La journée de Dieu est toujours le jugement, l'épreuve ; mais il ne s'agit pas de lui *résister* à lui ; il est question d'une épreuve à soutenir.

[6] On peut conclure de ce passage que les *faux prophètes* étaient quelquefois tout simplement des conseillers du gouvernement qui suivaient une politique téméraire et ruineuse, et, par cette raison, désapprouvée hautement par ceux qui défendaient les bons principes. — Quant à ce qui suit, il suffira de rappeler qu'il s'agit là de la perspective d'une restauration faite au profit d'une portion privilégiée du peuple (XI, 17) ; il y aura donc alors de nouveaux registres pour les citoyens admis.

[7] Cette métaphore ou allégorie a un double sens. La crépissure d'une paroi est l'image de l'hypocrisie ou du mensonge (Matth. XXIII, 37. Act. XXIII, 3) ; ici le mur lui-même (élevé par le peuple de Jérusalem) est une construction frêle et chancelante. Les faux prophètes (dit Ézéchiel) flattent le peuple et caressent ses illusions, lui promettant une heureuse issue, bien que sa ruine soit imminente. Plus loin, le *mur* représente sans doute la ville elle-même, qui périra dans le prochain cataclysme, ou bien encore le royaume avec son gouvernement.

une averse, que la grêle tombe, que l'ouragan éclate[8] — le mur croulera, et l'on vous dira : Où est maintenant le crépi dont vous l'avez enduit? Or donc, voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel : Je ferai éclater l'ouragan dans ma colère, l'averse viendra dans mon courroux, et la grêle, dans ma fureur, tombera pour détruire. Je renverserai le mur que vous avez enduit de crépi, je le jetterai par terre, de manière à mettre ses fondements à nu, et quand tout[9] tombera, vous périrez aussi, et vous reconnaîtrez que moi je suis l'Éternel ! Et quand j'aurai assouvi ma colère sur le mur et sur ceux qui l'ont enduit de crépi, on[10] dira d'eux : C'en est fait du mur ! c'en est fait des badigeonneurs, de ces prophètes d'Israël, qui prophétisaient pour Jérusalem et lui débitaient des visions de salut ! C'est le Seigneur, l'Éternel, qui le dit !

Et toi, fils d'homme, tourne tes regards vers les filles de mon peuple, qui prophétisent en s'inspirant elles-mêmes, et prophétise contre elles[11] ! Tu leur diras : Voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel : Malheur à vous qui cousez des coussinets sur toutes les jointures des mains, et qui faites des capuchons pour les têtes de toute taille, pour capturer des âmes : ce sont les âmes de mon peuple que vous capturez, pour sustenter les vôtres. Vous me desservez auprès de mon peuple, pour une poignée d'orge et un morceau de pain, pour faire mourir des âmes qui ne devraient pas mourir, et pour en faire vivre d'autres qui ne devraient pas vivre, en mentant à mon peuple qui

8 Le texte met ici la seconde personne : viens grêle, éclate ouragan ! Cette apostrophe peut être d'un grand effet rhétorique, mais elle ne s'adapte pas bien à l'ensemble.

9 En hébreu, il y a ici tout à coup le féminin (le mur est masculin), ce qui fait voir que l'auteur, oubliant son image, pensait à la ville. Nous avons préféré mettre un mot qui marque la transition, sans gêner la syntaxe.

10 Les voyelles demanderaient qu'on traduise : *je dirai*. Mais c'est sans doute une faute. Voyez v. 12.

11 Nous ne devons pas être surpris de trouver à côté des faux prophètes de fausses prophétesses, bien qu'il n'en soit pas question ailleurs. Ç'auront été des devineresses de bas étage, puisque nous apprenons plus loin qu'elles se contentaient d'une poignée d'orge et d'un morceau de pain pour salaire. Mais ce qui est dit ici sur leur compte est obscur au plus haut point. Non seulement il y a des mots sur la signification desquels on n'est pas suffisamment édifié (coussinets, capuchons), le texte est certainement fautif en plusieurs endroits (il dit : jointures de *mes* mains ; *dans* lesquels vous capturez les âmes *qui s'envolent*). Tout ce qu'on peut dire, c'est que l'auteur veut décrire les pratiques et usages de ces femmes, qui, à ce qu'il paraît, avaient un accoutrement particulier, ou qui voilaient même la tête de leurs dupes. Capturer les âmes, c'est d'abord tromper les gens ; ensuite, c'est leur faire courir des dangers sérieux en les égarant par le mirage de fausses espérances.

écoute vos mensonges. Pour cela, voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel : Voyez, j'en veux à vos coussinets au moyen desquels vous capturez les âmes, je les arracherai de vos bras, et je laisserai envoler les âmes que vous capturez. Je déchirerai vos capuchons, et je délivrerai mon peuple de vos mains pour qu'ils ne soient plus votre proie, et vous saurez que moi je suis l'Éternel ! Parce que vous affligez le cœur du juste par vos mensonges, quand moi je ne l'ai pas attristé, et que vous confirmez le méchant dans sa mauvaise voie, de manière qu'il ne la quitte pas pour se sauver, pour cela, vous ne débiterez plus vos prophéties mensongères et vous ne ferez plus vos prédictions et je délivrerai mon peuple de vos mains et vous saurez que moi je suis l'Éternel.

VIII[1].

Un jour, quelques-uns d'entre les sheikhs d'Israël vinrent chez moi et s'assirent en face de moi. Et la parole de l'Éternel me fut adressée en ces termes : Fils d'homme ! Ces gens-là ont pris leurs idoles à cœur, et mettent ainsi en face d'eux un achoppement qui les rend coupables : dois-je me laisser interroger par eux ? Pour cela, parle-leur et dis-leur : Voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel : Quiconque de la maison d'Israël prend ses idoles à cœur, et met ainsi en face de lui un achoppement qui le rend coupable, et puis s'adresse au prophète, moi, l'Éternel, je me charge de lui répondre moi-même[2], en vue de toutes ses idoles, de manière à saisir par leur cœur ceux d'Israël qui se sont détachés de moi, pour toutes leurs idoles[3]. Dis donc à la maison d'Israël : Voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel : Retournez et détournez, de vos idoles et de

[1] Après les faux prophètes qui mentent, viennent les vrais prophètes qui doivent se taire dans l'occasion. Dieu ne répond pas à ceux qui ne se donnent pas à lui de tout leur cœur. Nous apprenons ici que parmi les exilés il y avait des idolâtres ou du moins des gens qui ne rejetaient pas d'une manière bien décidée le culte étranger. Mais la présence des sheikhs pourrait également n'être qu'un cadre librement composé pour introduire la déclaration suivante.

[2] Nous rétablissons ici la leçon du passage parallèle v. 7. Le texte reçu a déjà été suspect aux Rabbins, qui ont essayé d'une autre correction conjecturale.

[3] La menace n'est pas énoncée avec une bien grande précision. Il est cependant clair que l'auteur distingue ici la réponse prophétique qu'on venait demander de la réponse directe de Dieu qui sera donnée seule. Celle-ci ne sera pas donnée en paroles, mais en châtiments. — *Saisir par le cœur,* est dit en vue de la phrase précédente, qui parlait d'idoles *prises à cœur.*

toutes vos abominations, détournez vos faces ! Car quiconque de la maison d'Israël, et d'entre les étrangers, qui demeurent au milieu d'Israël, se détache de moi, et prend ses idoles à cœur, et met ainsi en face de lui un achoppement qui le rend coupable, et puis s'adresse au prophète pour m'interroger sur ses affaires, moi, l'Éternel, je me charge de lui répondre moi-même [4] : Je fixerai mon regard sur cet homme-là, et je le ruinerai, en sorte qu'il devienne un avertissement pour d'autres et qu'il passe en proverbe, et je l'exterminerai du sein de mon peuple, pour que vous sachiez que moi, je suis l'Éternel ! Et le prophète — s'il devait s'être laissé entraîner à parler, c'est moi, l'Éternel, qui aurais entraîné ce prophète-là [5], et j'étendrais ma main contre lui et je l'extirperais du sein de mon peuple, d'Israël ! Et ils supporteront leur peine ; telle la peine de celui qui interroge, telle sera la peine du prophète, afin que la maison d'Israël ne s'écarte plus de moi, et ne se souille plus par tous ses péchés, mais qu'elle soit mon peuple, et que moi je sois son Dieu. C'est le Seigneur, l'Éternel, qui le dit !

IX [1].

Et la parole de l'Éternel me fut adressée en ces termes : Fils d'homme ! Si un pays pèche contre moi et me devient infidèle, et que j'étende ma main contre lui pour le priver de pain et lui envoyer la famine, et en exterminer hommes et bêtes, et qu'il s'y trouvât

[4] Cette réponse est formulée dans la ligne suivante, et fait voir qu'il ne s'agit pas de paroles ou d'oracles.

[5] Il a été posé en principe que le prophète en aucun cas ne doit répondre par un oracle à quiconque aurait des velléités de polythéisme et d'idolâtrie. Ce serait déroger à la dignité de Dieu et jeter la perle aux pourceaux. Cette règle est absolue. Le prophète commet donc une grave transgression s'il ne s'y soumet, et il ne manquera pas d'être puni ; car il se sera pour ainsi dire associé au péché des autres. Mais comme ceux-ci, en recevant la réponse demandée, pourraient croire qu'ils l'ont réellement obtenue de Dieu, et être ainsi confirmés dans leur mauvaise conduite, il leur est dit de plus que c'est Dieu lui-même qui a inspiré au prophète mal avisé et prévaricateur une réponse qui n'a point de valeur (1 Rois XXII, 20 et suiv.). Car le prophète ne peut ni ne doit rien dire sans le concours de Dieu, et celui-ci réclame Israël pour lui d'une manière exclusive.

[1] Ce morceau met en relief cette idée que la justice du juste ne saurait préserver le méchant du châtiment mérité. Il rétracte donc en quelque sorte la promesse faite autrefois à Abraham (Gen. XVIII, 23 et suiv.), que même la présence d'un petit nombre de justes profiterait à une majorité de pécheurs. Comp. aussi Jér. XV, 1.

ces trois hommes, Noé, Daniel et Job [2], ces hommes, par leur justice, ne sauveraient que leurs propres personnes, parole du Seigneur, l'Éternel! Si je faisais passer dans ce pays des bêtes féroces pour dévorer ses enfants, et qu'il devînt un désert, où personne ne passerait plus à cause de ces bêtes, ces trois hommes s'y trouvant, par ma vie! dit le Seigneur, l'Éternel, ils ne sauveraient ni fils ni filles : eux seuls seraient sauvés et le pays deviendrait un désert! Ou si j'amenais l'épée contre ce pays-là, si j'ordonnais à l'épée de passer par ce pays, pour en exterminer hommes et bêtes, ces trois hommes s'y trouvant, par ma vie! dit le Seigneur, l'Éternel, ils ne sauveraient ni fils ni filles, mais eux seuls seraient sauvés! Ou si j'envoyais la peste dans ce pays-là, si je déversais sur lui ma colère en faisant couler le sang [3], de manière à exterminer hommes et bêtes, et que Noé, Daniel et Job s'y trouvassent, par ma vie! dit le Seigneur, l'Éternel, ils ne sauveraient ni fils ni fille, ils ne se sauveraient qu'eux-mêmes par leur justice! Voici donc ce que dit le Seigneur, l'Éternel : A plus forte raison, quand j'aurai envoyé contre Jérusalem mes quatre terribles arrêts, l'épée, la famine, les bêtes féroces et la peste, pour en exterminer hommes et bêtes, et qu'il y est laissé un reste, des fils et des filles qui en soient emmenés, et qui arrivent auprès de vous, et que vous voyiez leurs faits et gestes, alors vous vous consolerez au sujet du malheur que j'aurai amené sur Jérusalem, de tout ce que je lui aurai fait souffrir; ils vous consoleront quand vous aurez vu leurs faits et gestes, et vous reconnaîtrez que ce n'est pas sans raison que je lui ai fait tout ce que je lui aurai fait : c'est le Seigneur, l'Éternel, qui le dit [4]!

[2] Il est de toute évidence que le prophète se sert ici de ces trois noms qui rappellent des héros de foi et de justice généralement connus, et appartenant comme tels à l'histoire. Pour Noé, cela ne fait pas de difficulté, puisque lui seul fut jugé digne d'être sauvé du déluge universel. La mention de Job fait voir, non que c'est un personnage historique, mais que le livre dont il est le héros est bien antérieur à l'époque d'Ézéchiel. Quant à Daniel, c'est pour nous un personnage absolument inconnu. Il est impossible de songer au héros du livre qui porte ce nom, puisque celui-ci (même d'après ce livre) aurait été à cette époque un tout jeune homme, un adolescent, dont on ne pouvait encore rien savoir ni dire au dehors de Babylone.

[3] Plus haut déjà (chap. V, 17), nous avons vu ces deux termes ensemble. Comme la guerre a été nommée à part, le sang représente peut-être une maladie particulière.

[4] La première partie de ce morceau était assez claire, la dernière ne l'est pas autant, et les interprétations les plus diverses ont été données des trois derniers versets. Voici celle qu'exprime notre traduction. Le prophète avait parlé hypothétiquement : si *un* pays est coupable, la présence de quelques justes ne le préservera pas du châtiment mérité. Maintenant il fait l'application de ce principe au cas donné de Jérusalem. Toutes ces calamités viendront frapper cette ville coupable, et concourront

X[1].

Et la parole de l'Éternel me fut adressée en ces termes : Fils d'homme ! Quelle valeur peut avoir le bois de la vigne en comparaison de tout autre bois, l'espèce de vigne qui est au nombre des arbres sauvages ? En prend-on du bois pour s'en servir pour quelque ouvrage ? en fera-t-on seulement une cheville pour y suspendre quelque objet ? Vois-tu, c'est au feu qu'on le jette pour qu'il soit consumé ! Quand le feu a consumé les deux bouts et attaqué le milieu, peut-il encore servir à quelque ouvrage ? Vois-tu, quand il était encore entier, on n'en pouvait rien faire ; à plus forte raison, quand le feu l'a consumé et qu'il est attaqué[2], il ne pourra plus servir à rien. Or donc, voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel : Comme le bois de la vigne sauvage[3], que j'ai destiné à être consumé par le feu, ainsi j'en ferai des habitants de Jérusalem. J'ai mes regards fixés sur eux : ils sont sortis du feu, et le feu les consumera, pour que vous reconnaissiez que moi je suis l'Éternel, quand je fixerai mes regards sur eux, et que je changerai le pays en un désert, parce qu'ils me sont devenus infidèles : c'est le Seigneur, l'Éternel, qui le dit !

à la dépeupler. S'il échappe quelques habitants, ils seront déportés et iront rejoindre les compagnons d'exil d'Ézéchiel. Quand ceux-ci auront fait la connaissance des nouveaux venus, ils comprendront que le châtiment de la patrie était mérité, que Dieu ne pouvait pas agir autrement. Ce qui nous gêne, c'est que l'auteur se sert du terme de *consoler*, pour exprimer l'idée de la conviction que Dieu avait eu raison. C'est là ce qui a dérouté les commentateurs, qui ont voulu voir dans ces nouveaux exilés des justes à mettre sur la ligne de Noé, de Job et de Daniel.

1 Comparaison de Jérusalem avec un morceau de bois inutile. Le choix de l'espèce (la vigne sauvage) est déterminé par l'usage que font les prophètes de la vigne franche dans des allégories analogues (És. V. Os. X. Jér. II, 21. Ps. LXXX). Pour Ézéchiel, Israël n'est pas une vigne qui produit de bons fruits. Le sens de l'allégorie est clair, le bois de la vigne vierge ne peut servir qu'au chauffage. On n'en fait ni meuble, ni outil, surtout quand il est déjà à moitié brûlé ou carbonisé. Ainsi ce qui *reste* d'Israël, après les catastrophes antérieures, n'est plus bon à rien, et périra aussi.

2 Par le feu, noirci, carbonisé. C'est évidemment d'une combustion incomplète qu'il s'agit. Israël a perdu les deux bouts de son territoire, ce qui reste est entamé, réduit à l'impuissance, et ne peut plus échapper à son sort.

3 Litt.: *arbre forestier*, en opposition avec la vigne, *arbre fruitier*.

XI [1].

Et la parole de l'Éternel me fut adressée en ces termes : Fils d'homme ! Fais connaître à Jérusalem ses abominations, et dis-lui : Voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel, à Jérusalem : Par ton origine et ta naissance, tu es du pays du Cananéen, ton père fut l'Amoréen et ta mère une Hittéenne. Et lors de ta naissance, le jour où tu fus mise au monde, ton nombril n'avait point été coupé, tu n'avais pas été baignée dans l'eau pour être nettoyée, tu n'avais point été frottée de sel, ni emmaillotée. Aucun œil n'avait eu pitié de toi pour te faire une de ces choses par compassion pour toi, mais tu avais été jetée par terre dans la campagne, sans égard pour ta vie, le jour où tu fus mise au monde [2]. Et je passais près de toi et je te vis comme tu t'agitais dans ton sang, et je te dis : Vis dans ton sang ! et je te dis dans ton sang : Vis ! Je fais de toi une foule innombrable comme ce qui germe dans les champs [3]. Et tu te développas et grandis, et parvins à la fleur de l'âge, ton sein se forma et ton poil poussa, mais tu étais nue et découverte. Et je passai près de toi et je te vis, et voilà que c'était ton temps, le temps des amours ; j'étendis mon manteau sur toi et je couvris ta nudité, je te fis un serment et je fis alliance avec toi (dit le

[1] L'histoire d'Israël (de Jérusalem) est résumée, au point de vue théocratique, comme celle d'une fille que Jéhova aurait trouvée autrefois dans l'abandon, qu'il aurait daigné élever à la dignité d'épouse, et qui lui serait devenue infidèle. Cette allégorie se rencontre dans d'innombrables passages et de nombreuses métaphores très-usuelles ; ici elle est appliquée à bien des détails qui peuvent blesser le goût moderne ; cependant, à moins d'effacer complétement la couleur de l'original et de lui enlever toute son énergie poétique et oratoire, nous n'avons pas cru devoir les voiler tout à fait.

[2] Le discours s'adresse à Jérusalem, mais en tout cas il s'agit des habitants et non de la ville, et ces habitants représentent en ce moment la nation israélite tout entière. L'allégorie est on ne peut plus transparente. Ézéchiel s'en tient à ce fait suffisamment établi par l'histoire et la philologie, que les Israélites étaient une tribu de Sémites dont l'origine peut être rattachée aux autres tribus de la Palestine (cananéennes, contrairement à Genèse X). Sans Jéhova ils n'auraient jamais été autre chose. L'abandon de la petite fille symbolise l'état d'abandon moral et spirituel des peuples païens, tout aussi bien que la faiblesse primitive de la nation.

[3] Cette dernière ligne doit être séparée de ce qui suit. Ce n'est qu'à la ligne suivante que l'enfant arrive à l'âge de la puberté ; il ne peut donc être question ici de sa nombreuse postérité autrement qu'au futur et à titre de promesse. La phrase précédente a été traduite de deux manières différentes, non-seulement pour éviter une froide tautologie, mais aussi en vue des accents. Il y a une double pensée : je te sauverai la vie, malgré ton sang (ton état misérable) ; et : en te voyant ainsi, je te dis, etc. Israël, malgré ses faibles origines, fut conservé et prospéra matériellement.

Seigneur, l'Éternel), et tu fus à moi[4]. Puis, je te fis baigner dans l'eau et je lavai le sang qui était sur toi et je t'oignis avec de l'huile. Je te revêtis d'étoffe bigarrée et je te chaussai de peau de phoque, et je fis un turban de lin fin, et je te couvris de soie[5]. Je t'ornai de parures, et je mis des bracelets à tes mains et un collier autour de ton cou. Je mis un anneau à ton nez et des boucles à tes oreilles, et un superbe diadème sur ta tête. Tu te parais d'or et d'argent; tes vêtements étaient faits de lin fin, de soie, et d'étoffes bigarrées; tu te nourrissais de fleur de farine, de miel et d'huile; tu fus de plus en plus belle et tu prospéras de manière à arriver à la dignité royale[6]. Ta renommée se répandit parmi les nations, à cause de ta beauté, car elle était parfaite, à cause de la magnificence dont je t'avais couverte, parole du Seigneur, l'Éternel[7]. Mais tu te fias à ta beauté et, profitant de ta renommée, tu te prostituas; tu prodiguas tes amours adultères à tous les passants; c'est à eux qu'appartenaient tes charmes[8]. Tu pris de tes habits et tu te fis des tabernacles rapiécés, et tu t'y prostituas d'une manière inouïe et illicite[9]. Et tu pris les objets de ta parure, de mon or et de mon

[4] Quand Israël fut devenu un peuple nombreux, Jéhova fit une alliance avec lui. Comme cette alliance est habituellement représentée par les prophètes sous l'image d'une union conjugale, Ézéchiel n'avait qu'à continuer son allégorie en entrant dans des détails, pour lesquels il serait oiseux de chercher une interprétation spéciale. L'époque du mariage est celle de l'alliance du Sinaï, et la perspective poétique ne fait voir que le beau côté de l'histoire ancienne. *La fleur de l'âge:* litt.: la beauté des joues. *Étendre le manteau* (le pan de l'habit) sur une femme, était un acte symbolique, et par suite une locution figurée pour parler de fiançailles et de mariage (Ruth III, 9). La *nudité* rappelle la servitude d'Égypte.

[5] D'après les Rabbins. Traduction de convention; il est peu probable que la soie ait été connue en Palestine du temps d'Ézéchiel.

[6] Il ne s'agit pas ici de la royauté historique et politique de David et de ses successeurs. L'allégorie continue: Israël était parmi les peuples, à l'égard de la distinction que lui accordait Jéhova, ce que la femme légitime et préférée est dans une grande maison, parmi les autres femmes.

[7] Toute cette longue description allégorique doit être considérée comme un résumé des bienfaits que Dieu avait répandus sur Israël: délivrance, abondance, richesse, gloire, etc. Il avait donc aussi le droit d'attendre en retour la soumission et la fidélité. Le revers du tableau sera une allégorie analogue.

[8] Israël s'égare, parce qu'il oublie qu'il doit tout à Jéhova; il est enivré par sa prospérité qu'il croit se devoir à lui-même. Les *passants* sont les dieux étrangers. A la rigueur on pourrait songer aux peuples païens eux-mêmes, avec lesquels Israël entretenait des relations qui déplaisaient à Dieu et qui entraînaient des conséquences fâcheuses pour la religion et les mœurs.

[9] D'une main impie, cette épouse infidèle, cousant ensemble les habits qu'elle devait à son époux, change sa garde-robe d'honneur en un tabernacle d'idoles. Il y a ici une allusion à ces petites tentes érigées sur les hauteurs (*hauts-lieux*) et dans lesquelles se trouvaient les images des dieux.

argent, que je t'avais donnés, et tu t'en fis des images d'hommes, et tu te prostituas avec elles[10]. Puis tu pris tes vêtements d'étoffe bigarrée et tu les en couvris, et mon huile et mes parfums, tu les déposas devant elles, en guise d'offrande de bonne odeur ; et mon pain que je t'avais donné, la fleur de farine, et l'huile, et le miel que je t'avais donnés à manger, tu les déposas devant elles, en guise d'offrande de bonne odeur : cela s'est fait ! dit le Seigneur, l'Éternel. Enfin tu pris tes fils et tes filles, que tu m'avais enfantés, et tu les leur immolas pour qu'ils les dévorassent : N'était-ce pas assez de tes adultères, pour que tu égorgeasses encore mes enfants, que tu leur donnas en les faisant passer par le feu en leur honneur[11] ? Et avec toutes tes abominations et tes débauches, tu ne te souvenais pas des jours de ta jeunesse, comme tu étais nue et découverte, comme tu t'agitais dans ton sang. Et puis, après toute ta scélératesse — malheur, malheur à toi ! dit le Seigneur, l'Éternel — tu te construisis un lieu de débauche, et tu te fis un pavillon dans chaque place publique ; à chaque angle de rue tu te construisis ton pavillon, tu déshonoras ta beauté, tu te livras[12] à tous les passants, tu multiplias tes adultères. Tu te prostituas aux fils de l'Égypte, tes voi-

[10] Comme l'allégorie fait ici d'Israël une femme, il est naturel que le prophète parle de préférence d'images d'*hommes* (de Baal), en faisant abstraction du culte d'Astarté, tout aussi fréquent. D'autres ont voulu y voir une allusion au culte du phallus, dont ce serait ici la seule trace dans l'histoire d'Israël. Il convient cependant de rappeler qu'il n'est pas non plus question ailleurs de statues de forme humaine. — Les offrandes, consistant essentiellement en produits du pays, appartenaient à double titre à Jéhova seul, comme au créateur et au maître ; c'était donc aussi un double crime d'en faire hommage à d'autres dieux.

[11] Les sacrifices d'enfants, brûlés en l'honneur du dieu Moloch, étaient fort en vogue chez les peuples cananéens. *Faire passer* (par le feu) était le terme technique pour ces sacrifices. — Israël, le peuple personnifié comme femme, est la mère des Israélites considérés comme individus.

[12] Litt.: *Disiunxisti crura tua.* — Tout ce passage peut être pris dans deux sens différents. On est tenté de le prendre au pied de la lettre, parce qu'on sait que le culte de plus d'une divinité ancienne, notamment chez les peuples sémites, favorisait et consacrait même la prostitution. Il manquerait même quelque chose au tableau, si ce trait avait été passé sous silence. Cependant on est arrêté par cette considération que les phrases suivantes, qui pourtant paraissent être dans une intime liaison avec celle que nous avons devant nous, prennent les mots d'adultère et de prostitution dans le sens politique, dans le sens que nous avons signalé dans la note sur le v. 15. Les *passants* seraient donc les nations voisines. — Nous avons employé le mot de *pavillon*, bien que le texte dise simplement *hauteur :* il s'agit en tout cas d'une construction quelconque consacrée à un usage religieux ; le terme ne préjuge pas la question que nous venons de soulever. En tout cas, l'allégorie même suppose la réalité des usages. Le mot hébreu que nous avons rendu par *lieu de débauche*, correspond exactement au latin *fornix,* pour toutes les acceptions.

sins aux corps vigoureux[13], et tu multiplias tes adultères pour m'irriter. Mais j'étendis ma main contre toi, et je retranchai de ce qui t'était destiné[14], et je te livrai à l'avidité de tes ennemies, des filles des Philistins, qui avaient honte de ta conduite criminelle. Puis tu te prostituas aux fils d'Ass'our, parce que tu n'en avais pas encore assez ; et tout en te prostituant à eux, tu ne fus pas encore rassasiée. Et tu multiplias tes adultères avec la Chaldée, ce pays de trafiquants[15], et même avec cela tu n'en eus pas encore assez. Que ton cœur est lâche ! dit le Seigneur, l'Éternel ; que tu aies fait tout cela, l'œuvre d'une impudente courtisane[16] ! que tu aies construit ton bordel au coin de toutes les rues, et que tu te sois fait ton pavillon sur chaque place publique ! Mais tu n'étais pas même comme une courtisane, en ce que tu dédaignais le salaire. Femme adultère ! A la place de ton mari tu prends des étrangers : mais tandis qu'à toutes les courtisanes on donne des cadeaux, toi, tu donnes tes cadeaux à tous les galants, tu les séduis par des dons pour qu'ils viennent chez toi de toutes parts pour faire la débauche avec toi. Pour toi, ce fut l'inverse des autres femmes à l'égard de la débauche : ce n'est pas après toi qu'on courait pour la luxure ; en donnant toi-même un salaire, et en n'en recevant point, ce fut l'inverse des autres[17] !

13 Litt.: *quorum grandia sunt membra.* — La religion égyptienne se distinguait surtout par le symbolisme grossier de son culte de la nature. De là, l'image grossière aussi. — Du reste, nous pensons qu'il s'agit ici principalement des relations politiques compromettantes et funestes par leurs conséquences.

14 Dans l'allégorie, c'est ce que le mari doit à sa femme, pour son entretien ; dans l'application historique, c'est le territoire promis, dont une partie tomba au pouvoir des Philistins.

15 Cette interprétation est faite d'après le passage parallèle XVII, 4. Canaan n'est pas ici un nom propre (Prov. XXXI, 24). Le *commerce* avec l'étranger, dans tous les sens de ce mot, était odieux aux prophètes. — D'autres traduisent : depuis la Phénicie jusqu'en Chaldée. Mais de cette manière, l'ordre chronologique serait interverti, car les relations religieuses et politiques avec les Phéniciens ont précédé l'époque assyrienne, et même la grammaire ne favorise pas cette interprétation.

16 La *lâcheté* n'est pas à prendre ici dans le sens d'un manque de courage, mais pour l'absence de toute vigueur morale. La fidélité étant une qualité active et énergique, l'infidélité est de la mollesse. — *Impudente*, litt. : maîtresse, c'est-à-dire secouant le frein de la décence.

17 Pour bien comprendre ce dernier reproche, il faut ne pas perdre de vue que les deux comparaisons, avec une femme mariée et adultère, et avec une courtisane libre, ont été plus ou moins entremêlées. Ici elles sont distinguées à dessein. Israël est pire qu'une femme publique qui se vend au premier venu ; c'est là une honte, mais ce n'est pas un crime commis contre un mari. Israël est mariée, et non contente de se jeter entre les bras des étrangers, elle les paie encore pour qu'ils viennent. C'est-à-dire que la nation payait encore, et très-chèrement, l'alliance des grandes puissances.

Or donc, courtisane, écoute la parole de l'Éternel ! Voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel[18] : Puisque tes trésors[19] ont été prodigués, et ta nudité découverte devant tes galants, dans ta luxure, et devant toutes tes idoles abominables, et à cause du sang de tes enfants que tu leur as donnés, pour cela, vois-tu, je vais rassembler tous tes galants auxquels tu as plu, et tous ceux que tu as aimés avec tous ceux que tu as dédaignés, et je les réunirai contre toi de toutes parts, et je découvrirai ta nudité devant eux, afin qu'ils la voient tout entière. Et je te jugerai d'après les lois sur les femmes adultères et meurtrières, et je ferai de toi un carnage de colère et de jalousie. Je te livrerai entre leurs mains, pour qu'ils démolissent ton bordel et renversent tes pavillons, et te dépouillent de tes habits, et enlèvent tes objets de parure, et te laissent là nue et découverte. Et ils feront siéger contre toi une assemblée publique, et t'enterreront sous un monceau de pierres, et te mettront en pièces avec leurs épées, et mettront le feu à tes maisons, et ils feront justice de toi en présence de beaucoup de femmes. Et je ferai en sorte que tu cesseras d'être une courtisane, et que tu ne payeras plus le salaire de ta honte. Et quand j'aurai assouvi ma colère sur toi, et que ma jalousie n'aura plus à s'attacher à toi, alors j'aurai du repos et je n'aurai plus à m'irriter. Puisque tu ne t'es pas souvenue des jours de ta jeunesse. et que tu m'as provoqué par toutes ces choses, moi aussi, vois-tu, je fais retomber tes actes sur ta tête, dit le Seigneur, l'Éternel, pour que tu ne commettes plus de crime après toutes tes abominations[20]. Vois-tu, quiconque voudra faire un

[18] Ici commence la seconde partie du discours, la description prophétique du châtiment. L'allégorie continue encore : L'épouse infidèle sera punie conformément à la loi, un jury populaire est formé de pères de famille ; l'époux outragé porte plainte, des témoins sont appelés. Déclarée coupable, l'accusée subit une dégradation publique, puis elle est lapidée. Mais à ces images se mêlent partout des termes propres, il est question d'épées, de ruines, d'incendie. Cela fait voir clairement de quel châtiment il est question pour Israël.

[19] Litt.: ton *airain*. Comme il n'est question nulle part dans l'Ancien Testament de paiements faits en cuivre, il est difficile de dire ce que l'auteur a eu en vue. On a proposé de changer le texte et d'y mettre un mot qui pût être rendu par *tes charmes* (v. 15) ; du moins, il y a dans cet autre passage le même verbe qu'ici, lequel, signifiant proprement *verser*, paraît fort peu s'accorder avec le substantif de notre texte. Si l'on ne veut pas toucher à celui-ci, il faut songer à tous les biens qu'Israël possédait et dont il a fait un mauvais usage.

[20] C'est là la traduction la plus simple de cette phrase tourmentée par les commentateurs. Autrefois on mettait le passé avec l'interrogation : *N'as-tu pas commis,* etc., ou bien : *tu n'as pas réfléchi,* etc. Ou encore : (*Je te punis*) *pour ne pas commettre moi-même un crime.* Mais les Rabbins ont bien vu que le verbe est à la seconde personne.

proverbe sur ton compte, le fera en disant : Telle mère, telle fille ! Tu es bien la fille de ta mère qui a rejeté son mari et ses enfants ; tu es bien la sœur de tes sœurs qui ont rejeté leurs maris et leurs enfants. Votre mère était Hittéene et votre père Amoréen. Ta grande sœur, c'est Samarie avec ses filles, qui demeure à la gauche ; ta petite sœur, qui demeure à ta droite, c'est Sodome avec ses filles[21]. Et tu n'as pas marché dans leurs voies et pratiqué leurs abominations un peu seulement : mais tu as fait pis qu'elles à tous égards. Par ma vie ! dit le Seigneur, l'Éternel : Sodome, ta sœur, avec ses filles, n'a point fait ce que vous avez fait, toi et les tiennes ! Voici quel était le crime de Sodome, ta sœur : l'orgueil, la bonne chère et l'indolente oisiveté, voilà ce qu'elle avait, elle et ses filles ; mais la main du pauvre et de l'indigent, elle ne la soutenait pas ; et elles devinrent fières et commirent des abominations devant moi ; mais je les fis disparaître, dès que je le vis[22]. Et quant à Samarie, elle n'a pas commis de moitié autant de péchés que toi ; tu as commis plus d'abominations qu'elle, et tu as fait absoudre tes sœurs par toutes les abominations que tu as commises[23]. Porte donc, toi aussi, la honte que tu as décrétée contre tes sœurs ; par tes péchés que tu as rendus plus abominables que les leurs, elles sont devenues plus justes que toi. Eh bien ! toi aussi sois couverte d'opprobre et porte

[21] L'allégorie est continuée par un nouveau tableau. Jérusalem (Juda), la femme adultère, n'a fait que suivre l'exemple donné par sa famille. Sa mère et ses sœurs n'ont pas fait mieux ; et pourtant on peut dire qu'elles ont fait moins mal. La mère, c'est Canaan (v. 3), les sœurs sont Samarie et Sodome, à gauche et à droite, c'est-à-dire au nord et au sud. Les termes de *grand* et *petit* ne peuvent pas se prendre dans le sens de l'âge (de l'ancienneté), car dans ce cas, ce serait tout juste la qualification opposée qu'il aurait fallu pour les deux sœurs. Il s'agit simplement de la grandeur politique. Que ces trois autres femmes aient rejeté leurs propres enfants, cela doit encore se rapporter aux sacrifices humains. Quant au rejet du mari, cela pouvait se dire de Samarie, qui faisait partie d'Israël. Sodome et Canaan étant païennes, elles n'ont pas de mari dans le sens de notre allégorie. On doit donc supposer qu'Ézéchiel regarde ici le paganisme en lui-même comme une infidélité, abstraction faite de toute alliance pareille à celle du Sinaï. — Les *filles* de Samarie et de Sodome ne doivent pas être identifiées avec les *enfants* rejetés. Ce sont les autres villes dépendantes de ces chefs-lieux.

[22] Les crimes de Sodome semblent à dessein amoindris ici, pour aggraver davantage, par la comparaison, ceux de Jérusalem.

[23] Les crimes de Samarie, qui étaient positivement les mêmes que ceux de Jérusalem, sont déclarés moindres, parce que celle-ci était privilégiée au point de vue théocratique ; elle possédait le temple, le culte légal, le sacerdoce légitime, la dynastie de David, les prophètes. La défection de Jérusalem était donc un péché plus grand, et faisait oublier celui de sa sœur, en le faisant paraître plus petit et plus pardonnable.

ta honte, puisque tu fais absoudre tes sœurs ! Mais quand je les restaurerai[24], quand j'aurai restauré Sodome et ses filles, et Samarie et ses filles, au milieu d'elles je te restaurerai, toi aussi, afin que tu portes ta honte, et que tu subisses l'opprobre de tout ce que tu as fait, en les consolant[25]. Tes sœurs, Sodome et ses filles, reviendront à leur premier état, et Samarie et ses filles reviendront à leur premier état, et toi aussi et tes filles, vous reviendrez à votre premier état. Ta sœur Sodome n'a point été dans ta bouche un avertissement[26], à l'époque de ton orgueil, avant que ta méchanceté fût découverte ; comme au temps des insultes des filles d'Aram et de toutes leurs voisines, des filles des Philistins qui t'outragèrent de toutes parts. De ton crime, et de tes abominations tu portes la peine, dit l'Éternel. Car ainsi dit le Seigneur, l'Éternel : J'en agis avec toi comme tu as agi toi-même, toi qui au mépris de ton serment as rompu l'alliance ! Mais moi, je veux me souvenir de l'alliance que j'ai faite avec toi aux jours de ta jeunesse[27], et je la ratifierai pour toi à jamais ! Et toi, tu te souviendras de tes actes, et tu en auras honte, quand tu recevras tes sœurs, celles qui sont plus grandes que toi et celles qui sont plus petites, et que je te les don-

24 Transition subite à un avenir plus éloigné. Ce qu'il y a de particulier ici, c'est que la restauration est aussi promise à Sodome. Le prophète reste conséquent avec lui-même. La sœur moins coupable ne devrait pas être punie plus sévèrement que celle qui l'était davantage. Cependant on aurait tort de voir ici autre chose que l'idée que la miséricorde divine est inépuisable, et de demander quand et comment devait être restaurée une population dont pas un seul individu n'avait survécu à la catastrophe.

25 La consolation, pour les deux sœurs, résulte de la punition même de Jérusalem. Elles voient la justice de Dieu égale pour tout le monde, et supporteront plus facilement un sort partagé par d'autres. Mais ce qui rend la phrase obscure, c'est cet *afin que* par lequel elle commence. Il faut évidemment le rattacher encore aux menaces précédentes, ce qui revient à dire que la restauration de Samarie et de Sodome précédera celle de Jérusalem, ou bien encore qu'on devra traduire : afin que tu *aies* expié, etc., *toi aussi,* lorsque le moment de la restauration sera venu.

26 Litt.: un bruit, une annonce. Elle aurait dû te servir d'exemple et te montrer les conséquences terribles de ta conduite. — Ce qui suit est très-difficile à comprendre. Notre traduction, toute littérale, exprime l'idée qu'autrefois déjà, du temps où les Syriens et les Philistins étaient les plus puissants ennemis d'Israël (*filles* — villes), un pareil avertissement aurait dû profiter à Jérusalem, avant que sa mesure fût comble. Mais nous ne pouvons nous défendre du soupçon que le texte est altéré, car ses différents éléments ne représentent pas une suite d'idées suffisamment nettes.

27 Il y a ici une apparente contradiction. Jéhova veut maintenir l'alliance qu'Israël a rompu, et pourtant il dit qu'il agira comme le peuple rebelle a agi lui-même. C'est qu'il faut distinguer entre le peuple actuel, qui subira le châtiment mérité, et le peuple de l'avenir, avec et pour lequel l'alliance sera renouvelée, par grâce.

nerai pour filles, mais non en vertu de ton alliance[28]. Et quand j'aurai ratifié mon alliance avec toi, tu reconnaîtras que je suis l'Éternel, afin que tu t'en souviennes et que tu aies honte, et que dans ta confusion tu n'ouvres plus la bouche, quand je t'aurai pardonné tout ce que tu as fait. C'est le Seigneur, l'Éternel, qui le dit.

XII[1].

Et la parole de l'Éternel me fut adressée en ces termes : Fils d'homme ! Propose une énigme, raconte une parabole à la maison d'Israël[2]. Dis : Voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel : Le grand aigle, aux grandes ailes et à la large envergure, couvert d'un plumage bigarré, vint au Liban et enleva la cîme du cèdre. Il arracha le plus haut de ses rejetons et l'emporta dans un pays de négoce, et le déposa dans une ville de marchands. Puis il prit une souche du pays et la mit dans un sol fertile, et la portant près d'une grande eau, il la planta dans une saulaie, pour qu'elle poussât et devînt une vigne plantureuse, humble de taille, de manière que ses branches se tournassent vers lui, et que ses racines fussent sous lui. Ainsi elle devint un cep qui forma des rameaux et étendit son feuillage[3]. Or, il y avait un autre grand aigle, aux grandes ailes, et

28 Par cette nouvelle alliance, Jérusalem se trouvera être la *mère de ses sœurs*, c'est-à-dire la métropole d'un nouvel empire dans lequel son ancienne et puissante rivale, Samarie, et les populations autrefois païennes, dont Sodome est ici le type, lui seront subordonnées. Mais elle n'aura pas obtenu ce privilége en vertu de son (ancienne) alliance, c'est-à-dire par son mérite et sous le bénéfice du contrat légal.

1 Allégorie représentant le sort du roi Çideqiyah, lequel, placé sur le trône de Jérusalem comme vassal du roi de Babylone, après la déportation de son neveu Iekonyah, s'engagea dans des intrigues politiques avec le roi d'Égypte dans l'espoir de secouer le joug des Chaldéens. Ézéchiel prédit l'issue malheureuse de ces tentatives.

2 Énigme et parabole sont deux expressions synonymes pour désigner une seule et même chose. Le second terme implique l'idée d'une comparaison, le premier la nécessité de deviner une chose plus ou moins cachée (litt.: de dénouer un nœud).

3 L'aigle est Neboukadreççar, le Liban est Jérusalem, le rejeton supérieur du cèdre est le roi Iekonyah, la ville des marchands est Babylone (le négoce est une occupation antipathique aux prophètes, à cause des rapports qu'il établissait avec des populations étrangères). La souche est Çideqiyah, dont la position politique est bien symbolisée par la forme d'une vigne rampant à terre, sans tuteur. Tout de même, à d'autres égards, cette vigne est parfaitement bien placée et dans un état prospère. (La saulaie est un terrain à eau stagnante où croissent des saules.) L'autre aigle est le roi d'Égypte. Plus le discours avance, plus les détails allégoriques s'effacent pour faire place à ce qui appartient plutôt à l'interprétation et au sens propre. — L'allégorie, ou,

au plumage bien fourni, et voilà que cette vigne, depuis le parterre où elle était plantée, recourba ses racines vers lui, et étendit vers lui ses branches, pour qu'il l'arrosât. Et pourtant elle était plantée dans un sol excellent, auprès d'une grande eau, de manière à pousser des sarments et à porter du fruit, et à pouvoir devenir une vigne superbe. Dis : Voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel : Cela réussira-t-il? On arrachera ses racines, on coupera ses fruits, de manière qu'ils se dessèchent; et tout le feuillage qu'il a poussé sèchera, et avec tous les efforts, et avec beaucoup de monde, il n'y aura pas moyen de le relever de ses racines[4]. Voyez! elle est plantée : prospérera-t-elle? mais dès que le vent d'est la touchera, elle sèchera complètement; elle sèchera sur le parterre où elle avait poussé.

Et la parole de l'Éternel me fut adressée en ces termes : Dis à cette race rebelle : Savez-vous ce que cela signifie? Dis : Voyez! le roi de Babel est venu à Jérusalem, et a mis la main sur son roi et ses officiers et les a emmenés chez lui à Babel. Puis il prit un rejeton de race royale et fit un pacte avec lui et lui fit prêter serment. Cependant il s'empara des principaux du pays, pour que ce fût un royaume humble, incapable de se soulever, de manière qu'il observât le pacte et subsistât. Mais il[5] se révolta contre lui, et envoya ses agents en Égypte, pour qu'on lui donnât des chevaux et une grande armée. Réussira-t-il? S'en tirera-t-il, celui qui a fait cela? Il a rompu le pacte et s'en tirerait? Par ma vie! dit le Seigneur, l'Éternel : C'est dans la résidence du roi qui l'a mis sur le trône, dont il a méprisé le serment, et dont il a rompu le pacte, c'est chez lui, à Babel, qu'il mourra! Et avec sa grande armée et ses nombreuses troupes, Pharaon ne fera rien pour lui pendant la guerre[6], quand on élèvera des retranchements et qu'on construira des tours, pour faire mourir une masse de monde. Il a méprisé le serment, et rompu le pacte pour lequel il avait cependant donné sa main : il a fait tout cela — il ne s'en tirera pas! Pour cela, voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel : Par ma vie! Mon serment qu'il a méprisé, mon pacte qu'il a rompu, je le ferai retomber sur sa tête! Je jetterai sur lui mon réseau; il sera pris dans mon filet, et je le mènerai à

si l'on veut, la fable, se compose d'éléments qui répondent assez bien à leur but, quand on les considère séparément : les grandes puissances comparées à des aigles, le roi d'Israël à un cèdre, la nation elle-même à une vigne. Mais l'ensemble est assez peu naturel : Un aigle qui plante une vigne, une vigne qui demande à être abreuvée par un aigle! La poésie hébraïque n'a pas trop besoin de la logique.

4 Pour lui faire prendre terre et lui donner les moyens de croître de nouveau.

5 Le nouveau roi.

6 Comp. Jérém. XXXVII, 15; XL, 30.

Babel[7], et là, je débattrai avec lui l'infidélité qu'il a commise à mon égard[8]. Et quant à l'élite[9] de toutes ses troupes, ils tomberont par l'épée, et ce qui en restera sera dispersé à tous les vents, pour que vous sachiez que c'est moi, l'Éternel, qui l'ai dit.

Voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel : Moi aussi je prendrai de la cîme du cèdre élevé, et je le placerai — de ses plus hauts rejetons j'arracherai un tendre rameau et je le planterai sur une montagne haute et élevée[10]. Je le planterai sur la hauteur la plus éminente d'Israël, pour qu'il pousse des branches et porte du fruit, et devienne un cèdre puissant, sous lequel viendront s'établir des oiseaux de toute espèce de plumage, et à l'ombre des branches duquel ils viendront demeurer[11]. Et tous les arbres de la campagne[12] reconnaîtront que c'est moi, l'Éternel, qui ai abaissé l'arbre élevé et élevé l'arbre humble, qui ai fait sécher l'arbre vert, et fait pousser l'arbre sec. Moi, l'Éternel, je le dis et je le fais !

XIII[1].

Et la parole de l'Éternel me fut adressée en ces termes : Qu'avez-vous, vous autres dans le pays d'Israël, à formuler ce proverbe : Les pères ont mangé du verjus et les dents des fils en ont été agacées[2] ? Par ma vie ! dit le Seigneur, l'Éternel : Vous ne devez plus répéter ce proverbe en Israël ! Voyez donc ! Toutes les personnes sont à moi : la personne du père est à moi, comme la personne du fils[3] ; c'est la personne coupable qui mourra. Celui qui est juste, qui pratique le droit et la justice, qui ne prend pas part aux banquets sur les hauteurs[4], qui ne dirige point ses regards vers les idoles de la maison d'Israël, qui ne déshonore point la femme de

7 Chap. XII, 13.

8 Un parjure est toujours un crime de lèse-majesté divine, lors même que le serment aurait été prêté à un étranger, à un païen.

9 Transposition d'une consonne. Le texte reçu parle de *fuyards*.

10 Prédiction messianique. Jéhova fera ce qu'a fait l'aigle de Babylone, mais dans un tout autre but.

11 Toutes les nations se mettront sous la loi et protection du roi d'Israël.

12 Les arbres de la plaine, c'est-à-dire les autres rois, désormais inférieurs au roi-cèdre de la montagne d'Israël.

1 Chacun est puni pour ses propres fautes, et celui qui est châtié ne doit pas en rejeter la cause sur autrui.

2 Jér. XXXI, 29.

3 Et je n'ai pas besoin de m'en prendre au fils, comme si je n'avais pas pu mettre la main sur le père.

4 Assistant à des sacrifices païens.

son prochain, qui ne touche point une femme dans son impureté [5], qui ne fait de tort à personne, qui rend son gage au débiteur [6], qui ne commet point de spoliation, qui donne son pain à celui qui a faim, et des vêtements à celui qui est nu, qui ne prête pas à usure et ne prend pas d'intérêt [7], qui s'abstient de toute injustice, qui décide selon la vérité dans un procès entre deux hommes, qui suit mes commandements et observe mes lois fidèlement, celui-là est juste, et il restera en vie, parole du Seigneur, l'Éternel. Mais s'il a donné le jour à un fils violent et meurtrier, et que celui-ci ne fît que l'une de ces choses-là, et ne fît point les autres [8], mais qu'il banquetât sur les hauteurs, qu'il déshonorât la femme de son prochain, qu'il fît du tort au pauvre malheureux, qu'il commît des spoliations, qu'il ne rendît point les gages, qu'il dirigeât ses regards vers les idoles, qu'il commît des abominations, qu'il prêtât à usure et prît des intérêts, pourrait-il rester en vie? Non, il ne resterait point en vie! Puisqu'il a commis toutes ces choses abominables, il doit périr [9], son sang retombera sur lui! Mais s'il [10] a donné le jour à un fils qui voit tous les péchés que son père a commis, et qui, les voyant, n'agit point de même, qui ne banquète pas sur les hauteurs, qui ne dirige point ses regards vers les idoles de la maison d'Israël, qui ne déshonore point la femme de son prochain, qui ne fait de tort à personne, qui ne prend pas de gage et ne commet point de spoliation, qui donne son pain à celui qui a faim et des vêtements à celui qui est nu, qui ne porte point sa main sur le malheureux [11], et ne prend pas d'intérêt ni d'usure, mais qui pratique mes lois et suit mes commandements, celui-ci ne mourra pas pour le péché de son père, il restera en vie. C'est son père qui mourra pour son péché, parce qu'il a commis des actes d'oppression,

5 Lév. XVIII, 19; XX, 18.

6 Deut. XXIV, 12.

7 Deut. XXIII, 20.

8 Cette dernière phrase a été diversement interprétée, et en tout cas le prophète a mal formulé sa pensée. Les *autres* choses sont, si nous ne nous trompons, les devoirs positifs énumérés plus haut; car il est à remarquer que les versets précédents contenaient deux espèces de commandements. Le méchant fils est donc censé commettre *un* crime et négliger *les* devoirs. D'autres mettent la phrase en parenthèse (tandis que *lui*, c'est-à-dire le père, n'en aurait rien fait).

9 Litt.: il doit être mis à mort. Mais il ne s'agit pas ici de peines civiles; c'est le châtiment providentiel qui est affirmé.

10 Ce n'est plus le même individu que celui qui avait été le sujet du premier tableau (v. 5 et suiv.), mais c'est celui qui a été le sujet du second (v. 10 et suiv.), c'est-à-dire le méchant fils de l'homme juste, qui, à son tour, est le père d'un fils juste.

11 Le v. 8 avait une autre leçon.

qu'il a dépouillé son frère, et qu'il a fait ce qui n'était pas bien, au milieu de son peuple. Que si vous disiez : Pourquoi le fils ne porte-t-il pas sa part de la coulpe du père? Mais c'est que le fils a pratiqué le droit et la justice ; il a observé tous mes commandements et les a pratiqués : il restera en vie! C'est la personne coupable qui mourra ; le fils ne portera pas sa part de la coulpe du père, et le père ne portera pas sa part de la coulpe du fils ; au juste reviendra sa justice, au méchant sa méchanceté. Et le méchant, s'il revient de tous les péchés qu'il a commis, et qu'il observe tous mes commandements et pratique le droit et la justice, il restera en vie, à cause de la justice qu'il aura pratiquée. Est-ce que je prends donc plaisir à la mort du pécheur? dit le Seigneur, l'Éternel, et non plutôt à ce qu'il revienne de sa voie et qu'il reste en vie? Et si le juste revient de la justice et fait mal, et s'il fait toutes les choses abominables que fait le méchant, pourrait-il rester en vie? Tous les actes de justice qu'il aura faits, il n'en sera plus question ; il mourra à cause des crimes et des péchés qu'il aura commis. Que si vous disiez : Le procédé du Seigneur n'est pas le bon ! écoutez donc, maison d'Israël! Mon procédé ne serait pas le bon? Ce sont les vôtres qui ne sont pas les bons[12] ! Quand un juste revient de sa justice et fait mal, et qu'il meure, c'est à cause du mal qu'il a fait qu'il meurt. Mais si le méchant revient de sa méchanceté et qu'il pratique le droit et la justice, il s'assurera la vie à lui-même. S'il y regarde et qu'il revienne de tous les péchés qu'il a commis, il restera en vie, il ne mourra point. Que si la maison d'Israël dit : Le procédé du Seigneur n'est pas le bon! mes procédés ne seraient pas les bons, maison d'Israël? Ce sont les vôtres qui ne sont pas les bons![13] ! Ainsi donc, maison d'Israël ! je vous jugerai chacun selon ses œuvres? dit le Seigneur, l'Éternel. Revenez, détournez-vous de tous vos péchés, pour que ce ne soit pas pour vous un achoppement qui vous rende coupables[14]. Jetez loin de vous tous vos péchés que vous avez commis : faites-vous un cœur nouveau et un nouvel esprit! Pourquoi voudriez-vous mourir, maison d'Israël? Car je ne prends point plaisir à la mort de celui qui meurt, parole du Seigneur, l'Éternel! Revenez donc et vivez !

[12] Nous avons choisi exprès ces mots *procédé* et *bon* (litt. ce serait: *voie pesée*, c'est-à-dire juste). Il ne s'agit pas de la conduite morale, mais des principes de jurisprudence. Chez les hommes, il arrive que les uns pâtissent pour les autres. Dieu procède d'après une autre règle.

[13] Cette répétition n'est pas oiseuse. Elle est destinée à confirmer l'assertion une fois faite, après en avoir déduit les motifs. Elle termine, pour ainsi dire, l'argumentation. Ce qui suit est l'application pratique.

[14] Ou plus exactement : punissables ; car l'idée d'un châtiment *inévitable* est au fond de l'avertissement.

XIV [1].

Toi ! prononce une complainte sur les princes d'Israël et dis :

Quelle lionne était ta mère !
Couchée entre les lions,
Au milieu de ses lionceaux
Elle élevait ses petits.

Et l'un de ses petits grandit [2],
Et devint un jeune lion ;
Il apprit à saisir sa proie,
Et dévora les hommes.

Mais les nations l'entendirent —
Dans leur fosse il fut pris,
On lui mit un anneau dans le nez
Et on le mena au pays d'Égypte [3].

Et voyant que son espoir
Etait vain et perdu,
Elle prit un autre de ses petits
Et en fit un jeune lion [4].

[1] Deux allégories relatives au sort de la nation et de ses rois. Il conviendra de les considérer séparément : autrement il en résulte une combinaison hybride comme celle du chap. XVII. Tout de même, en comparant la dernière ligne du chapitre à la première, on voit que, dans l'esprit du prophète, la séparation n'était pas absolue. Comme l'auteur déclare lui-même qu'il compose une complainte (un chant de deuil), nous croyons devoir représenter le texte sous la forme poétique, bien que la versification soit extrêmement libre et à peine reconnaissable.

[2] Texte reçu : Elle fit grandir. Les Septante rapportent le verbe au jeune lion. — Les deux jeunes lions dont parle l'allégorie sont incontestablement deux rois de Juda. La mère-lionne est donc la nation israélite, en tant qu'elle était semblable aux autres nations. Le prophète fait complétement abstraction de la constitution théocratique, et s'en tient aux tendances politiques de l'époque.

[3] Ioaḥaz, fils de Ios'iyah, est le seul roi de Juda qui fut déporté en Égypte. C'est donc de lui que l'auteur veut parler. Mais comme il n'a régné que trois mois, sans avoir l'occasion de faire des guerres agressives au dehors, nous ne savons à quoi l'auteur fait allusion dans la strophe précédente. Il faudra s'en tenir à l'idée générale d'un mauvais gouvernement, tel qu'il a pu s'établir sous un adolescent (2 Rois XXIII, 31 et suiv.).

[4] La nation, ne pouvant pas espérer de voir la restauration du prince dépossédé, dut lui donner un successeur. Ici, le tableau historique est tout à fait idéalisé. Le successeur de Ioaḥaz, son frère Ioyaqîm, ne fut pas choisi par la nation et ne fut point emmené à Babel. Ce n'est donc pas de lui qu'il est question. On a le choix entre Iekonyah et Çideqiyah, qui, tous les deux, furent déportés par les Chaldéens. Cependant il est

Et marchant au milieu des lions,
En jeune lion qu'il était,
Il apprit à saisir sa proie
Et dévora les hommes.

Il dévasta les châteaux[5],
Il désola les villes ;
Le pays avec ses habitants était muet d'effroi
Au bruit de ses rugissements.

Mais de toutes les contrées à l'entour
Les nations vinrent lui tendre
Et jeter sur lui leurs filets :
Dans leur fosse il fut pris.

Et on le mit en cage, l'anneau au nez,
Et on le mena vers le roi de Babel,
On le mena dans un château fort,
Pour que sa voix ne fût plus entendue sur les monts d'Israël.

Ta mère était pareille à une vigne....[6]
Plantée au bord des eaux ;
Elle était féconde et touffue
Par suite de l'abondance des eaux.

probable que ce morceau fut composé avant la destruction de Jérusalem, et nous nous en tiendrons par conséquent au premier de ces deux princes, à l'égard duquel nous devrons reproduire l'observation faite au sujet de Ioaḥaz (2 Rois XXIV, 8 et suiv.). L'histoire ne donne aucun détail sur ces courts règnes, et l'on a de la peine à comprendre comment ces jeunes et malheureux rois ont eu seulement le temps de commettre toutes les cruautés qui sont mises ici à leur charge.

[5] Nous prenons le mot *dévaster* dans la traduction grecque (*iéra*ʿ pour *iéda*ʿ) ; les *châteaux* se trouvent également par le changement d'une consonne (les Septante ont traduit : dans son audace). Le texte hébreu dit à la lettre : il coucha avec les veuves ; ce qui semblerait indiquer que le prince faisait mourir les hommes pour s'emparer de leurs femmes. Mais, dans ce cas, l'allégorie du lion, très-fidèlement conservée dans tout le reste du morceau, serait ici complétement mise de côté.

[6] Il y a dans le texte un mot de plus dont il est impossible de trouver le sens. La forme adoptée par les critiques juifs demanderait la traduction : *dans ton sang*. On a proposé tour à tour de mettre : *dans ta similitude* (rac. *damah*), ou *dans ta tranquillité* (rac. *damam*). Les Septante mettent : *comme une fleur*. D'autres conjectures sont plus hardies et ne sauraient être adoptées de but en blanc. Évidemment le texte est corrompu. — En disant : *ta* mère, le discours paraît s'adresser soit au roi nommé en dernier lieu, soit au peuple, soit même au prophète. En tout cas, cette mère est la même que celle de la première allégorie, c'est-à-dire la nation considérée comme personne unique. Voyez cependant la dernière note de ce chapitre.

Elle eut des rameaux puissants
Qui devinrent des sceptres de princes [7];
Elle s'éleva haute dans ses pampres épais [8],
Elle apparut grande avec ses sarments nombreux.

Mais elle a été arrachée avec fureur,
Elle a été jetée par terre,
Le vent brûlant de l'orient
A fait sécher ses fruits.

Ses rameaux puissants ont été brisés et flétris,
Le feu les a dévorés :
Maintenant elle est transplantée au désert [9]
Dans un sol aride et sec.

Un feu est sorti de sa branche touffue [10]
Et a dévoré ses fruits,
Il n'y a plus en elle de rameau puissant,
De sceptre pour gouverner [11] !

Voilà la complainte — elle en est devenue une [12].

[7] Allusion à la dynastie des Isaïdes, autrefois si puissante.

[8] D'autres traduisent : jusque dans les nues.

[9] Allusion à la déportation babylonienne.

[10] La branche la mieux garnie, la dynastie qui fut la cause de la ruine d'Israël.

[11] La vigne ne poussera plus de ces rameaux puissants, c'est-à-dire que la dynastie ne refleurira plus. Cette dernière assertion pourrait autoriser la critique à voir dans le second lion le roi Çideqiyah, le dernier Isaïde qui ait occupé le trône de Jérusalem. Nous préférons cependant la combinaison suivante: Le morceau appartient nécessairement au temps de ce dernier roi, comme tout ce qu'écrit Ézéchiel avant la destruction de Jérusalem, et ce serait lui aussi auquel le discours s'adresse, v. 2 et 10, en lui parlant de *sa* mère. Le sort des deux rois précédents (des deux jeunes lions) lui est représenté comme un exemple menaçant.

[12] Ceci paraît être une note ajoutée après coup, qui ferait allusion à la réalisation complète des prévisions prophétiques.

XV[1].

Et la septième année, le dix du cinquième mois, il vint des hommes d'entre les sheikhs d'Israël pour consulter l'Éternel. Et comme ils étaient assis devant moi, la parole de l'Éternel me fut adressée en ces termes : Fils d'homme ! Parle aux sheikhs d'Israël et dis-leur : Voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel : C'est donc pour me consulter que vous venez ? Par ma vie, je ne me laisserai pas consulter par vous ! dit le Seigneur, l'Éternel. Juge, juge-les, fils d'homme[2] ! Rappelle-leur les crimes de leurs pères ! Dis-leur : Voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel : Le jour où j'élus Israël, et où j'élevai ma main[3] vers la race de la maison de Jacob, et me fis connaître à eux au pays d'Égypte, en élevant ma main vers eux et en disant : Moi, je suis Iaheweh, votre dieu[4], en ce jour-là, j'élevai ma main vers eux pour les faire sortir du pays d'Égypte, vers une terre que j'avais choisie[5] pour eux, une terre ruisselant de lait et de miel, le plus beau de tous les pays. Et je leur dis : Jetez-là, chacun de vous, les idoles de son choix[6], et ne vous souillez pas avec les faux dieux de l'Égypte : moi, Iaheweh, je suis votre dieu ! Mais ils furent rebelles à mes ordres et ne voulurent point m'écouter ; aucun d'eux

[1] Une nouvelle série de discours, remplis de reproches contre les Israélites, et de menaces pour l'avenir, est introduite, comme celle qui a commencé au chap. XIV, par un incident (précisé chronologiquement, comp. chap. VIII, 1) au sujet duquel nous renvoyons les lecteurs à notre remarque sur le passage parallèle. Les sheikhs ne paraissent être mentionnés que pour la forme, car nous n'apprenons pas même ce qu'ils veulent. Au *prophète*, il faut un *auditoire :* or, dans la réalité, Ézéchiel est simplement écrivain ; son auditoire, ce sont les lecteurs. Cependant on peut dire que ses compagnons d'exil, et ses contemporains en général, auraient voulu entendre des consolations et recevoir des promesses. C'est le contraire qu'il doit leur annoncer. Le discours se divise naturellement en plusieurs parties, dont la première et la plus longue est une récapitulation de l'histoire d'Israël, dans le même sens que celle du chap. XVI, mais sans images et en termes propres. Vient ensuite l'annonce du châtiment (du triage) et enfin la perspective d'une restauration quand le châtiment aura produit son effet.

[2] L'assertion positive et péremptoire s'exprime en hébreu par la forme interrogative, qui ne serait pas comprise en français. Le prophète, représentant de Dieu, est chargé de proclamer l'arrêt.

[3] Geste du serment.

[4] Exod. VI, 6 et suiv.

[5] Litt.: explorée. Dieu avait pour ainsi dire parcouru le monde pour trouver la meilleure place.

[6] Litt.: *de ses yeux ;* comparez une expression analogue, chap. XVIII, 6. — Il est à remarquer qu'Ézéchiel nous représente les Israélites antérieurs à Moïse, et contemporains de ce prophète, comme adonnés au paganisme. Le Pentateuque n'en dit rien, mais la science moderne trouve cette assertion très-digne de foi. Comp. aussi Amos V, 25 et suiv. Jos. XXIV, 14.

ne jeta là les idoles de son choix, ni ne quitta les faux dieux de l'Égypte. Alors je me proposai de déverser sur eux mon courroux, et de satisfaire ma colère sur eux au pays d'Égypte même; mais j'agis par égard pour mon nom, pour qu'il ne fût pas avili aux yeux des peuples au milieu desquels ils se trouvaient, et en présence desquels je m'étais fait connaître à eux, à l'effet de les faire sortir du pays d'Égypte [7]. Je les fis donc sortir du pays d'Égypte et je les conduisis dans le désert. Et je leur donnai mes préceptes et je leur fis connaître mes commandements, que l'homme doit pratiquer pour s'assurer la vie [8]. Et de plus, je leur donnai mes sabbats [9], pour servir de signe entre moi et eux, pour qu'ils sussent que moi, l'Éternel, je les ai consacrés. Mais ils furent rebelles à mes ordres, la race d'Israël, dans le désert; ils ne suivirent point mes préceptes et méprisèrent mes commandements, que l'homme doit pratiquer pour s'assurer la vie, et ils profanèrent mes sabbats outre mesure. Alors je me proposai de déverser sur eux mon courroux dans le désert, pour les anéantir. Mais j'agis par égard pour mon nom, pour qu'il ne fût pas avili aux yeux des peuples, en présence desquels je les avais fait sortir. Oui, j'avais élevé ma main contre eux dans le désert [10], pour ne point les conduire dans la terre que je leur avais destinée, une terre ruisselant de lait et de miel, le plus beau de tous les pays, parce qu'ils avaient méprisé mes commandements

[7] Les Égyptiens et autres peuples auraient pu croire que le Dieu d'Israël était impuissant et ne pouvait pas accomplir ses promesses. C'est donc pour l'honneur de son nom qu'il opéra la délivrance d'Israël et non point parce que le peuple la méritait. Le Pentateuque ne dit rien non plus d'une espèce de rétractation qui aurait eu lieu dès avant le départ d'Égypte.

[8] Dans le sens d'Exod. XX, 12. C'est-à-dire d'une existence heureuse et protégée par la faveur de Dieu, surtout aussi (comme le contexte le réclame) en tant qu'il s'agit du peuple et non pas seulement des individus. Il ne faut pas traduire: *pour vivre selon eux*. Israël, à chaque stade de son histoire, était en face de la ruine; sans l'aide de Jéhova, il aurait péri immanquablement. Mais cette aide ne lui était assurée que conditionnellement.

[9] De toutes les institutions théocratiques, le sabbat est signalé de préférence, comme celle qui rappelait le plus fréquemment le lien qui unissait le peuple à son divin législateur, et qui était indépendante du culte du temple, de sorte qu'elle pouvait subsister même pour les exilés. Le participe à la fin de la phrase (*consacrés*) se rapporte aux Israélites et non aux sabbats.

[10] Comp. le récit Nombr. XIV, 11 et suiv. En parlant plus bas des *fils* (v. 18), le texte fait évidemment allusion au fait mentionné dans le passage cité v. 22. (Comp. aussi Nombr. XVI et XVII.) Du reste, après avoir distingué l'une de l'autre les premières générations, contemporaines de la sortie d'Égypte et de la conquête de Canaan, le prophète embrasse toutes les générations suivantes dans un seul tableau, Les répétitions monotones du discours sont destinées à mettre en relief la permanence des torts d'Israël et la longanimité de Dieu.

et qu'ils n'avaient pas suivi mes préceptes, mais qu'ils avaient profané mes sabbats, leur cœur étant attaché à leurs idoles. Mais mon œil eut pitié d'eux, et ne voulut point les perdre ; et je ne les exterminai point au désert. Et je dis à leurs fils dans le désert : Ne suivez pas les préceptes de vos pères, et n'observez pas leurs commandements, et ne vous souillez pas avec leurs idoles. Moi, Iaheweh, je suis votre dieu : suivez mes préceptes à moi, observez mes commandements et pratiquez-les ! Et sanctifiez mes sabbats, pour qu'ils servent de signe entre moi et vous, et que vous sachiez que moi, l'Éternel, je suis votre dieu. Mais ces fils furent rebelles à mes ordres ; ils ne suivirent pas mes préceptes et n'observèrent pas, de manière à les pratiquer, mes commandements, que l'homme doit pratiquer pour s'assurer la vie, et ils profanèrent mes sabbats. Alors je me proposai de déverser sur eux mon courroux, et de satisfaire ma colère sur eux dans le désert même. Mais je retirai ma main et j'agis par égard pour mon nom, pour qu'il ne fût pas avili aux yeux des peuples, en présence desquels je les avais fait sortir. Oui, j'avais élevé ma main contre eux dans le désert [11], pour les disséminer parmi les nations et les disperser dans tous les pays, parce qu'ils ne pratiquaient pas mes commandements et qu'ils méprisaient mes préceptes et profanaient mes sabbats, leur cœur étant attaché aux idoles de leurs pères. Aussi leur donnai-je des préceptes qui n'étaient pas bons, et des commandements qui n'assuraient point leur vie [12]. Je les souillai par leurs offrandes, en ce qu'ils y

[11] Déjà alors, je les ai *menacés par serment* de l'exil et de la dispersion. Ils ont donc été dûment avertis (comp. Deut. XXVIII, 25, 36, 64).

[12] Ce passage a donné bien des soucis aux commentateurs. Comment Dieu pouvait-il donner des lois qui n'étaient pas bonnes, et quelles étaient ces lois ? On songeait aux lois rituelles, comme si jamais un prophète hébreu eût fait de la polémique contre ces lois ! L'explication n'est pas trop difficile quand on sait se mettre au point de vue de la théologie de l'Ancien Testament. En tout état de cause, il est question d'un châtiment, infligé à Israël par la juste colère de Dieu. De même que la génération sortie d'Égypte avait fini par périr, sans que le peuple, pris en pitié par Jéhova, fût anéanti complétement (v. 17), de même cette seconde génération périt aussi, du moins en grande partie, et la pitié divine, préconisée au v. 22, ne profita pas à tous. Ce parallélisme évident des idées, qui n'est que peu dérangé par le changement rhétorique des formes, nous servira à déterminer le sens du passage douteux. Quelles sont les lois mauvaises auxquelles Ézéchiel fait allusion ? Mais il le dit en toutes lettres : Jéhova leur demanda leurs premiers nés (litt.: ce qui rompt la matrice), et cette fois, s'empressant d'obéir, ils devinrent eux-mêmes les instruments de leur punition, laquelle était le but de Dieu. *Ils y firent passer* leurs enfants (au feu), comme victimes immolées à Jéhova (non à Moloch). Ézéchiel parle donc de sacrifices humains du temps de Moïse, comme d'un fait positif et historique. Mais il va sans dire que ces sacrifices sont désapprouvés, comme le déclare le terme de *souillure*. Seulement (et c'est là ce qui a dérouté l'exégèse),

faisaient passer toute primogéniture ; c'est que je voulais les mettre dans la désolation, pour qu'ils reconnussent que moi je suis l'Éternel. Or donc, fils d'homme! Parle à la maison d'Israël et dis-leur : Voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel : Encore en ceci vos pères m'ont outragé dans leur rébellion criminelle : quand je les eus conduits dans le pays que je leur avais promis par serment, ils jetèrent les yeux sur toute colline élevée et sur tout arbre touffu, et y immolèrent leurs victimes, et y portèrent l'insulte de leur offrande, et y déposèrent le parfum de leur encens, et y versèrent leurs libations. Et je leur dis : Qu'est-ce que ces hauteurs où vous allez? Et pourtant ce nom est resté jusqu'à ce jour [13] ! Or donc, dis à la maison d'Israël : Voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel : Comment? c'est à la manière de vos pères que vous vous souillez ? c'est avec leurs idoles que vous frayez? c'est en apportant vos offrandes, en faisant passer vos enfants par le feu, que vous vous souillez avec tous vos faux dieux jusqu'à ce jour, et moi, je me laisserais consulter par vous, maison d'Israël? Par ma vie, dit le Seigneur l'Éternel, je ne me laisserai pas consulter par vous [14] ! Et ce qui vous est entré dans l'esprit, cela n'aura certainement pas lieu, quand vous disiez : Soyons comme les autres nations, comme les populations de tous les pays, adorant le bois et la pierre [15] !

Dieu lui-même est représenté comme l'instigateur du mal, quand il veut combler la mesure du criminel. Il avait endurci Pharaon, il dit aux Israélites d'immoler leurs enfants. Le résultat, dans les deux cas, c'est la gloire de son nom, fondée d'un côté sur une délivrance miraculeuse, de l'autre, sur un châtiment exemplaire, que les coupables sont amenés à s'infliger de leurs propres mains. Rien ne se faisant sans la volonté de Dieu, ces sacrifices d'enfants sont considérés comme l'effet de ses ordres. Il est vrai que la loi écrite (Exod. XIII, 12) parle d'une rançon à payer pour la primogéniture, mais cela même présuppose une coutume barbare, que le prophète envisage comme l'effet de la volonté vengeresse de Jéhova. (Comp. 2 Thess. II, 11. Actes VII, 42.)

[13] Cette dernière phrase a dû être traduite un peu librement, pour bien en faire ressortir la portée. Voici ce que le prophète veut dire : Malgré tout, les transgressions ont continué jusqu'à ce jour. Ces transgressions sont comprises toutes sous un seul fait ou exemple : le culte de ce qu'on est convenu d'appeler les *hauts-lieux*, qu'il ait eu lieu sur les montagnes ou dans les bocages, le culte illégal, hors du temple de Jérusalem. Le texte met le mot *Bamah* (le lieu consacré sur la hauteur) au singulier, mais certainement dans le sens collectif, et il n'est nullement question d'une localité unique et particulière. Le *nom* est resté, parce que la chose a subsisté aussi, malgré la défense.

[14] Retour au point de départ, v. 3. La solidarité de la génération actuelle avec celles qui l'ont précédée est établie ; les mêmes péchés sont à l'ordre du jour. Il n'y a pas de faveur à accorder à ceux qui viennent la réclamer aujourd'hui. Les sheikhs du v. 1 ne sont donc là que comme représentants de la totalité.

[15] Israël s'est proposé (a eu la fantaisie) d'adorer d'autres dieux. Cela ne sera pas ; car de deux choses l'une : ou bien il rentrera dans l'obéissance, ou il sera exterminé. Les deux cas seront réalisés, chacun partiellement. Cela est dit dans les lignes suivantes. Le *gouvernement* de Jéhova s'annonce ici comme une discipline sévère.

Par ma vie! dit le Seigneur, l'Éternel: d'une main puissante, et le bras étendu, et en déversant sur vous mon courroux, je vous gouvernerai! Je vous ferai sortir du milieu des peuples, je vous rassemblerai de tous les pays où vous êtes dispersés, d'une main puissante, et le bras étendu, et en déversant sur vous mon courroux, et je vous mènerai dans le désert des païens[16], et là, je plaiderai contre vous face à face. De même que j'ai plaidé contre vos pères dans le désert du pays d'Égypte, de même je plaiderai contre vous, parole du Seigneur, l'Éternel! Et je vous ferai passer sous le bâton[17] et je vous ferai rentrer dans les liens de l'alliance[18]. Et je séparerai de vous les rebelles, et ceux qui s'insurgent contre moi: du pays de leur séjour actuel je les chasserai, mais dans le pays d'Israël ils n'entreront pas, pour que vous sachiez que moi je suis l'Éternel. Quant à vous, maison d'Israël! voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel: Allez, que chacun adore ses idoles! mais après, si vous ne voulez pas m'écouter, vous ne profanerez plus mon saint nom par vos offrandes et vos idoles[19]. Mais ce sera sur ma sainte montagne, sur la haute montagne d'Israël, dit le Seigneur, l'Éternel, c'est là qu'ils m'adoreront, la maison d'Israël, tout ce qui sera dans le pays. Là je leur rendrai ma grâce; là je demanderai vos offrandes et les pré-

16 On ne voit pas trop ce que l'auteur veut dire par ce mot. Comme Israël doit *sortir* du milieu des peuples parmi lesquels il est dispersé, pour arriver à ce *désert des païens*, il est évident que ce terme ne désigne pas l'exil historique. S'agit-il d'une localité idéale (Joël IV, 2), d'une vaste plaine qui doit être le théâtre du jugement, et que l'auteur appellerait de ce nom pour faire pendant au *désert d'Égypte*, lieu où s'est opéré autrefois un premier triage de la nation (v. 13 et suiv.)? Cette localité serait ainsi placée entre les lieux où Israël se trouve aujourd'hui, et ce Canaan où ne doivent retourner que ceux qui sortiront graciés ou absous dans le procès en question.

17 Le berger fait passer les brebis sous sa houlette pour les compter (Jér. XXXIII, 13). Peut-être cette image doit-elle aussi rappeler le triage à faire. D'autres traduisent: la *verge*, pour accentuer l'idée du châtiment.

18 Si le texte hébreu est authentique (les Septante en ont un tout différent), le plus simple est de voir dans cette phrase l'idée d'un nouvel assujettissement à la loi si souvent violée. La suite fait voir que cela s'adresse précisément à ceux qui rentreront en grâce.

19 On a donné de ce verset toutes sortes d'explications. Il se trouve placé sur la limite des deux parties du discours, dont l'une prononçait des menaces et dont l'autre va ouvrir une perspective plus heureuse. La plupart des commentateurs rattachent notre texte (que les Septante déjà n'ont plus compris) à ce qui suit, en traduisant: mais après, certes, vous m'écouterez! ce qui ne s'accorde pas avec l'usage grammatical. Nous y voyons la fin des menaces: le prophète parle non plus de l'avenir, comme dans les lignes précédentes, mais de la situation actuelle: Continuez toujours! dit-il ironiquement, cela ne durera pas. Le moment approche où vous ne profanerez plus le temple de Jérusalem par des cultes idolâtres. La transition au dernier tableau est brusque, comme d'habitude.

mices de vos dons avec tout ce que vous me consacrerez. Comme à un doux parfum je me complairai en vous, quand je vous aurai retirés d'entre les nations, et que je vous aurai rassemblés de tous les pays où vous étiez dispersés, et je me glorifierai par vous aux yeux des nations. Et vous reconnaîtrez que moi je suis l'Éternel, quand je vous aurai ramenés dans la terre d'Israël, dans la terre que j'ai promise par serment à vos pères. Là, quand vous vous souviendrez de votre conduite, et des actes par lesquels vous vous êtes souillés, vous éprouverez du dégoût pour vous-mêmes, à cause de toutes les mauvaises choses que vous avez faites, et vous reconnaîtrez que moi je suis l'Éternel, quand j'en agirai avec vous par égard pour mon nom, et non selon votre mauvaise conduite et vos actions détestables, maison d'Israël! C'est le Seigneur, l'Éternel, qui le dit!

XVI.

Et la parole de l'Éternel me fut adressée en ces termes : Fils d'homme! Tourne ta face du côté méridional, et prêche vers le midi et prophétise sur la forêt de la campagne au sud, et dis à la forêt du sud : Écoute la parole de l'Éternel ! Ainsi dit le Seigneur, l'Éternel : Vois-tu, j'allume en toi un feu, qui consumera en toi tout bois vert et tout bois sec ; la flamme de l'embrasement ne s'éteindra pas et toutes les faces y seront brûlées, du sud au nord [1]. Et tout le monde verra que moi, l'Éternel, je l'ai allumée : elle ne s'éteindra pas !

Et je dis : Ah, Seigneur Dieu ! Ils me disent : cet homme ne fait que parler en énigmes [2].

Et la parole de l'Éternel me fut adressée en ces termes : Fils d'homme! Tourne ta face vers Jérusalem et prêche sur les lieux saints, et prophétise sur la terre d'Israël, et dis à la terre d'Israël :

[1] Cette nouvelle prophétie menaçante débute par une image ou allégorie. Du côté du midi il y a une vaste forêt qui doit être consumée par le feu. Ces paroles mystérieuses sont dictées au prophète qui est censé ne pas les comprendre lui-même. Comme ailleurs les hommes sont comparés à des arbres, la forêt est ici un peuple ; ce peuple habite une contrée méridionale. Ézéchiel vivant dans la haute Mésopotamie, le sud, pour lui, sera la Palestine. Les arbres secs et les arbres verts représentent la totalité de la population, les bons et les méchants indistinctement. Le feu est le symbole de la destruction, laquelle sera complète, de manière que toutes les *faces* de la forêt seront brûlées, le feu la saisissant de tous les côtés à la fois.

[2] Il ne faut pas conclure de là qu'Ézéchiel a commencé par adresser les paroles précédentes au public, sans trop les comprendre lui-même. Il s'adresse, comme partout, à des lecteurs censés ne pas comprendre le *mas'al* (l'allégorie), et va l'interpréter par une autre image un peu moins énigmatique.

Ainsi dit l'Eternel : Vois-tu, c'est à toi que j'en veux! Je vais tirer mon épée de son fourreau et exterminer de toi justes et méchants. C'est parce que je veux exterminer de toi justes et méchants, que mon épée sortira de son fourreau contre tout le monde, du sud au nord. Et tout le monde reconnaîtra que c'est moi, l'Éternel, qui ai tiré mon épée de son fourreau : elle n'y rentrera plus[3] ! Et toi, fils d'homme, gémis ! les reins brisés, et dans une amère douleur tu dois gémir devant eux. Et s'ils te demandent : Pourquoi gémis-tu? tu répondras : C'est à cause d'un message[4] — quand cela viendra, tous les cœurs fondront, toutes les mains défailliront, tous les esprits seront abattus, tous les genoux paralysés. Voyez! cela vient, cela se fait! C'est le Seigneur, l'Éternel, qui le dit.

Et la parole de l'Éternel me fut adressée en ces termes : Fils d'homme ! Prophétise et dis : Ainsi dit l'Éternel : Dis : L'épée, l'épée est aiguisée, elle est fourbie. C'est pour la boucherie et le carnage qu'elle est aiguisée, c'est pour briller comme l'éclair qu'elle est fourbie....... Il l'a donnée à fourbir, pour qu'on la saisisse de la main ; elle est aiguisée, l'épée, elle est fourbie, pour être remise à l'égorgeur. Crie et lamente-toi, fils d'homme! car c'est sur mon peuple qu'elle vient, sur tous les chefs d'Israël : ils sont livrés à l'épée avec mon peuple — frappe-toi la hanche!.......... c'est le Seigneur, l'Éternel, qui le dit[5] !

[3] L'explication de la précédente allégorie, telle qu'elle est donnée ici, ne soulève qu'une partie du voile qui couvre l'avenir. Nous apprenons bien qu'il s'agit de Jérusalem et de Juda, des deux catégories de ses habitants, et de leur ruine à tous. Mais l'image du feu étant simplement remplacée par celle de l'épée, on ne voit pas encore à quel événement il est fait allusion. Seulement on entrevoit qu'avec l'épée nous sommes plus près de la réalité qu'avec le feu. Il s'agira d'une guerre d'extermination.

[4] Les données plus précises qu'on demande et attend ne sont pas fournies immédiatement. Le *message*, au point de vue du prophète, c'est la révélation qu'il reçoit et qu'il doit proclamer; au point de vue de l'histoire, c'est la nouvelle ou la rumeur relative aux préparatifs et à l'arrivée des Chaldéens. Ce message est si terrible, que l'auteur commence par en peindre l'effet moral, avant d'en faire connaître l'objet. Cette tournure, comme l'allégorie du début, doit exciter dans l'âme du lecteur une curiosité pleine d'angoisse. Le prophète lui-même doit donner l'exemple et le signal de cette anxiété, en poussant des gémissements à rompre les reins (le cœur).

[5] Ce morceau serait très-simple, et nous pourrions nous borner à dire que c'est la reproduction poétique de ce que nous avons lu v. 6-10, s'il ne contenait deux phrases aujourd'hui intraduisibles et que nous avons remplacées par des points, aimant mieux avouer notre ignorance que d'offrir au lecteur une explication arbitraire et en tout cas conjecturale. Les mots hébreux, tels que nous les possédons, ne donnent pas de sens du tout, ce dont on se convaincra par la traduction littérale que voici : *Ou réjouissons-nous sceptre de mon fils elle méprise tout bois*, et v. 18 : *car épreuve et quoi si aussi sceptre elle méprise il ne sera pas*. On pourra se faire une idée de l'état du texte, quand

Et toi, fils d'homme, prophétise ! Frappe, main contre main ! Que l'épée se double et se triple[6] ! C'est l'épée aux cadavres, la grande épée aux cadavres[7], qui les cernera ! C'est pour faire fondre les cœurs, pour entasser les monceaux[8] à toutes leurs portes, que je fais vibrer l'épée. Ha ! elle est changée en éclair, elle est aiguisée pour le carnage. Serre-toi à droite, tourne-toi à gauche, partout où tes tranchants sont dirigés[9] ! Et moi aussi, je frapperai main contre main[10], et j'assouvirai ma rage. Moi, l'Éternel, je le dis !

Et la parole de l'Éternel me fut adressée en ces termes : Toi, fils d'homme, trace-toi deux chemins pour le passage de l'épée du roi de Babel ; ils doivent partir tous les deux d'un même pays ; puis tu graveras une main ; tu la graveras à l'entrée du chemin d'une ville. Tu traceras un chemin pour le passage de l'épée vers la capitale des Ammonites, et vers Juda, à Jérusalem, la très-forte[11]. Car le

on saura que les Septante ont traduit : v. 15 : *prêt à dissoudre tue méprise ôte tout bois...* v. 18 : *car il est justifié et quoi si une tribu est expulsée. cela ne sera pas.* Jérome a lu : 15 : *Toi qui meus le sceptre de mon fils tu as coupé tout bois....* 18 : *parce qu'il est éprouvé et cela quand il aura détruit le sceptre et ne sera pas.* Chaque commentateur moderne a essayé à son tour de faire disparaître l'obscurité, soit en changeant le texte, soit en donnant aux mots des significations qu'ils n'ont pas ailleurs. Nous désespérons d'y voir plus clair que d'autres. Nous dirons seulement que l'*épée* paraît être le sujet des deux phrases, et qu'elle paraît être mise en opposition avec le *sceptre*, comme avec quelque chose de plus faible qui ne lui oppose pas de résistance. Ce sceptre serait-il celui de Juda, par allusion à Genèse XLIX, 10. (Juda est appelé dans ce passage *mon fils*, parce que c'est Jacob qui parle.) Ce sceptre pourrait être désigné comme méprisant *tout bois*, c'est-à-dire tous les hommes (v. 3) ou tous les autres sceptres ? D'autres ont mieux aimé voir dans ce sceptre la puissance même de Babylone qui, dans son orgueil, méprise les autres. — Se frapper la hanche, est un geste de désespoir.

6 Le prophète est en quelque sorte l'exécuteur des volontés divines qu'il annonce. Il saisit l'épée et la brandit aux yeux du monde effrayé ; il la saisit, *main contre main*, c'est-à-dire des deux mains, et il frappe si rapidement de tous côtés, que l'épée semble se doubler et se tripler (litt. : se doubler pour la troisième fois).

7 Changement dans la coupe des mots — le texte reçu met : l'épée du grand cadavre. Le verbe *cerner* ne pouvait être employé que parce qu'au fond il ne s'agit pas d'une épée unique, mais d'une armée. Cela se dessine plus nettement dans les lignes suivantes.

8 Pour multiplier les achoppements, c'est-à-dire les cadavres entassés aux portes qu'il s'agit d'attaquer et de défendre.

9 Allocution à l'épée, c'est-à-dire à l'ennemi. L'épée à elle seule ne peut pas se serrer (litt. : s'unir).

10 Ici cette phrase, par un jeu de mots à la fois très-simple et très-expressif, marque le geste de l'applaudissement.

11 Ici enfin l'épée de l'allégorie prend la figure réelle et historique d'une puissance contemporaine. C'est le roi de Babel qui se met en campagne. Son approche et son

roi de Babel se tient à la naissance du chemin, à l'entrée des deux chemins, pour consulter le sort ; il secoue les flèches, il interroge ses pénates, il inspecte le foie[12]. Dans sa droite, il tient le sort : *Jérusalem*, pour y dresser ses béliers, pour s'ouvrir l'entrée par la brèche, pour faire retentir le cri du combat, pour dresser les béliers contre les portes, pour élever des remparts, pour construire des tours. Mais à eux, cela semblera une divination mensongère — ils ont serments sur serments ! — mais lui les fera souvenir de leur crime en les livrant[13]. Voici donc ce que dit le Seigneur, l'Éternel : Puisque vous me faites souvenir de votre crime, en mettant à nu vos méfaits, en montrant vos péchés dans tous vos actes, puisqu'on se souvient de vous, vous serez empoignés ! Et toi, qui es voué à l'épée, scélérat de prince d'Israël, toi, dont l'heure arrive avec

double but sont indiqués par un acte symbolique, analogue à celui du chap. IV. Le prophète reçoit l'ordre de tracer au burin (sur une planche ou brique) deux chemins, partant d'un même point (de Babel) et conduisant contre deux capitales, celle d'Israël, et celle de ses plus cruels et redoutables voisins. A l'endroit où les deux chemins se séparent, il y aura une *main*, un poteau-enseigne. Arrivé là, le roi de Babel consultera le sort pour savoir de quel côté il se dirigera d'abord. — Jérusalem est appelée la très-forte, par ironie.

12 De ces différents moyens de divination, l'inspection du foie de la victime est surtout connue par l'usage qu'en ont fait les Romains; les dieux pénates (*terafîm*) sont fréquemment nommés dans l'ancienne histoire d'Israël, même encore du temps de David. La *bélomantie*, ou divination au moyen des flèches, usitée encore chez les Arabes bien des siècles après, paraît avoir été un simple tirage au sort, les différentes réponses possibles étant inscrites sur des flèches dont on prenait l'une au hasard. Du moins, c'est l'explication la plus simple de ce qui est dit du sort : *Jérusalem*.

13 Ces lignes et celles qui suivent sont des plus obscures de ce morceau si riche en difficultés. Notre traduction, aussi exacte que le permettait l'incertitude de la construction syntactique, fera pressentir les embarras du commentateur. Voici le sens que nous croyons découvrir dans ce passage : La prédiction du siége de Jérusalem par le roi de Babel ne produit pas l'effet désiré sur le peuple. *Eux* (les Israélites), loin d'y croire, la regardent comme l'oracle d'un *devin menteur*. Cette disposition provoque davantage la colère de Dieu : *lui*, qui au lieu de repentir ne voit qu'obstination, les *fera souvenir de leur crime,* et Jérusalem sera *livrée,* saisie par la main du roi de Babel, *empoignée....* Quant à la phrase mise en parenthèse : « *ils ont serments sur serments !* » nous la prenons comme une retorsion ironique des discours des Israélites, qui à toutes les sinistres prédictions des prophètes répondaient : « Jéhova nous a fait serment, il ne manquera pas de nous protéger » (Jér. VII, 4 et suiv.). Nous convenons cependant que cette phrase a été très-diversement expliquée, par exemple de serments mensongers prêtés à Jéhova, de serments de vasselage prêtés au roi de Babel, sans compter les essais de rectification appliqués à un texte qui, du reste, manque dans la bible grecque.

le crime final[14], voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel : Oter la tiare, enlever la couronne ! ce ne sera plus cela : exalter ce qui est bas, abaisser ce qui est haut. Ruines, ruines, ruines ! voilà ce que j'en ferai. Elle aussi ne sera plus, jusqu'à ce que vienne celui à qui est le droit et auquel je le donne[15].

Et toi, fils d'homme, prophétise et dis : Voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel, au sujet des fils de ʿAmmon et de leurs insultes[16] ! Tu diras : L'épée, l'épée est tirée pour le carnage, elle est fourbie pour éblouir[17] comme l'éclair — tandis qu'on te berce de fausses visions, qu'on te prédit le mensonge ! — pour être portée au cou des méchants voués à la mort, dont l'heure arrive avec le crime final[18]. Rengaîne toujours ! C'est dans le lieu où tu es né, dans la terre de ton origine que je te jugerai. Je déverserai sur toi ma fureur ; du feu de ma colère je soufflerai sur toi ; je te livrerai à des hommes barbares, artisans de la destruction. Tu seras la proie du feu, ton sang coulera par tout le pays ; il ne restera de toi aucun souvenir : moi, l'Éternel, je le dis[19] !

14 Le roi Çideqiyah est *voué à l'épée*, litt.: frappé à mort, ce qu'il n'est pas besoin de prendre à la lettre. Son *crime final*, qui amène son *heure*, c'est son parjure politique, à moins qu'on ne veuille y voir le refus d'écouter les avertissements suprêmes des prophètes. Les menaces adressées au roi sont énoncées à l'infinitif, ce qui leur donne plus d'emphase. L'antithèse entre *exalter* et *abaisser* exprime d'une manière figurée ce qu'en langage moderne on appellerait une grande révolution. (Beaucoup de commentateurs veulent distinguer la tiare et la couronne, et y voir le pontificat et la royauté, comme *deux* institutions théocratiques qui doivent finir. Mais Ézéchiel n'a parlé nulle part de la première.)

15 Assez généralement on voit ici une prédiction messianique formulée de manière à rappeler le passage Gen. XLIX, 10 (comp. plus haut v. 15). Les textes d'Ézéchiel n'offrent point de parallèle assez explicite pour décider ce qu'il peut avoir eu en vue. — Les *ruines* sont sans doute celles de la ville, quoiqu'elle ne soit pas nommée.

16 Leur tour viendra aussi ; ils ont tort de manifester une joie maligne au sujet de la destinée de Jérusalem. La leur sera plus terrible encore, car elle sera définitive.

17 Conjecture. D'autres traduisent : pour achever (LXX), pour dévorer, etc.

18 Imitation des v. 14, 15, 30. — Disons cependant que le texte hébreu met : pour *te* porter, etc., ce qu'on prétend expliquer en disant que les ʿAmmonites massacrés doivent être jetés sur les cadavres des Israélites !

19 Les dernières lignes sont adressées au peuple des ʿAmmonites. Ils doivent *rengaîner*, c'est-à-dire ne pas songer à une défense désormais inutile. Le discours se termine comme il a commencé, par l'image de l'incendie.

XVII [1].

Et la parole de l'Éternel me fut adressée en ces termes : Et toi, fils d'homme, juge, juge [2] la ville des meurtres ! rappelle-lui toutes ses abominations ! Dis-lui : Voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel : Ville qui verses le sang dans tes rues, pour hâter ton heure, qui t'es fait des idoles pour te souiller [3], par le sang que tu as versé tu es devenue coupable, par les idoles que tu as faites tu t'es souillée : tu as fait approcher ton jour, tu es arrivée au terme de tes années [4]. C'est pour cela que je vais te livrer aux insultes des nations, à la dérision de tous les pays, voisins ou éloignés de toi, ils t'insulteront, impure de nom, chef-lieu du désordre ! Vois donc les chefs d'Israël ! ils sont là chez toi, chacun avec son bras, pour verser du sang [5] ; chez toi on méprise père et mère, chez toi on fait violence à l'étranger ; l'orphelin et la veuve, on les opprime chez toi. Tu avilis mes choses saintes [6] et tu profanes mes sabbats. Des délateurs sont là pour verser du sang ; on va chez toi banqueter sur les hauteurs [7] ; toute atrocité se commet dans ton sein. Tel souille la couche de son père, tel y abuse de la femme dans son impureté. L'un commet l'adultère avec la femme de son prochain, l'autre souille sa bru par l'inceste, un autre débauche sa sœur, la fille de son père [8]. Chez toi on accepte des présents pour verser du sang ; tu prends usure et intérêt [9], tu dépouilles les autres par malversation, et quant à moi, tu m'oublies, dit le Seigneur, l'Éternel. Mais vois-tu,

[1] Les crimes de Jérusalem et leur punition. — La mesure est comble, l'*heure* du châtiment approche. Ce sont deux crimes principaux, le meurtre (des prophètes ? des innocents en général ?) et l'idolâtrie que l'auteur reproche à Israël.

[2] Chap. XX, 4.

[3] Les actes du culte ont toujours le but de purifier le pécheur, de le réconcilier avec Dieu. Le culte d'Israël, tel qu'il était, ne pouvait avoir que l'effet contraire.

[4] Cela se dit ordinairement d'un vieillard décrépit dont les jours sont comptés. Ici, il s'y ajoute encore l'idée du châtiment.

[5] Si le discours parle d'abord des chefs (y compris les rois), les reproches s'adressent plus tard à tout le monde. Le *bras* est dit par opposition au *droit*. A défaut de celui-ci, c'est par la violence qu'on s'approprie ce qu'on convoite. Les meurtres paraissent être mentionnés comme un moyen de confiscation illégale, et la mention de délateurs et de présents acceptés par les juges nous signale les procédés ordinairement employés dans ces odieuses manœuvres.

[6] Temple, autel, sacrifices, fêtes, etc. Généralement le mot s'emploie des objets consacrés, prémices, etc. On les avilit en les détournant de leur destination.

[7] Comp. chap. XVIII, 6.

[8] Lév. XVIII, 8, 9, 15, 19.

[9] Chap. XVIII, 8, 13.

je frappe dans ma main[10] au sujet du gain que tu as fait et du sang versé chez toi. Ton courage résistera-t-il? tes mains tiendront-elles ferme[11] au jour où j'agirai contre toi? Moi, l'Éternel, je le dis et je le ferai! Je te disperserai parmi les nations, je te disséminerai dans tous les pays, j'ôterai de chez toi ta souillure entièrement, et tu seras avilie par toi-même aux yeux des nations, et tu reconnaîtras que moi je suis l'Éternel.

Et la parole de l'Éternel me fut adressée en ces termes : Fils d'homme! Pour moi la maison d'Israël est devenue de la scorie : tous ils sont de l'airain, et de l'étain, et du fer, et du plomb dans un fourneau; ils sont des scories d'argent[12]. Pour cela, voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel : Puisque vous êtes tous devenus des scories, voyez, je vais vous amasser dans Jérusalem : comme on amasse de l'argent et de l'airain, et du fer, et du plomb, et de l'étain dans un fourneau, pour y souffler le feu, afin de le faire fondre, de même je vous amasserai dans ma colère et dans mon ardeur : je vous y mettrai et je vous ferai fondre. Je vous rassemblerai et je soufflerai sur vous le feu de mon courroux et vous y serez fondus. Comme l'argent est mis en fusion dans un fourneau, de même vous y serez fondus, afin que vous sachiez que moi, l'Éternel, j'ai versé sur vous ma colère.

Et la parole de l'Éternel me fut adressée en ces termes : Fils d'homme! Dis-lui[13] : Tu es une terre non nettoyée, non arrosée, au jour de la colère! Ses princes[14] complotent dans son sein : comme le

[10] Geste d'indignation. D'autres traduisent : Je frappe de ma main *sur* le gain, et *sur* le sang — pour dire : je punis.

[11] Allusion à l'opiniâtreté avec laquelle jusqu'ici les avertissements des prophètes ont été rejetés.

[12] Pour cette allégorie, comp. És. I, 22 suiv. Jér. VI, 27 suiv. Cependant la chose essentielle dans l'image n'est pas ici, comme ailleurs, le but de l'opération, nous voulons dire la purification d'Israël symbolisée par le dégagement du métal précieux d'avec les divers éléments d'alliage. Il s'agit uniquement de la punition en elle-même. C'est la colère de Dieu et le feu tourmentant ces masses sans valeur, qui forment les deux termes de la comparaison. Jérusalem est le fourneau dans lequel sera entassé le grossier minérai. Dieu y mettra le feu et ces masses seront mises en fusion, c'est-à-dire anéanties quant à leur existence actuelle, réduites à un état qui les rendra méconnaissables, jetées au rebut. L'argent n'est mentionné que pour compléter le tableau ; il n'a rien à faire dans l'application de l'image.

[13] Au pays de Juda. Il est, au moral, ce que serait au physique un champ que ni la main du laboureur, ni la pluie du ciel n'aurait mis en état de rien produire de bon.

[14] D'après les LXX (comp. Soph. III, 3, 4). Le texte reçu porte *nabî* pour *nasî*. — L'auteur passe en revue toutes les classes de la société pour signaler la culpabilité universelle. Il parlera des prophètes plus bas, v. 28. Ce qu'il dit ici s'adapte beaucoup mieux à des hommes revêtus d'une puissance matérielle.

lion rugissant qui déchire sa proie, ils mangent les gens, ils enlèvent biens et richesses, ils y font nombre de veuves. Ses prêtres violent et profanent mes choses saintes ; ils ne distinguent pas ce qui est sacré de ce qui est commun, et ne font pas connaître la différence de ce qui est pur et impur ; ils voilent leurs yeux devant mes sabbats, et je suis déshonoré au milieu d'eux. Ses chefs sont là comme des loups qui déchirent leur proie, versant le sang et faisant périr les hommes pour gagner de l'argent. Et ses prophètes leur enduisent cela de crépi [15] ; ils ont des visions vaines et leur débitent des oracles mensongers ; ils disent bien : ainsi parle le Seigneur, l'Éternel — mais l'Éternel ne leur a point parlé. Le commun peuple exerce des violences et commet des rapines ; ils oppriment le faible et le pauvre, et vexent l'étranger injustement. J'ai cherché parmi eux un homme qui élevât un mur et se plaçât dans la brèche devant moi, pour que ce pays ne fût pas ruiné, mais je n'en ai point trouvé [16]. Aussi bien je verse sur eux mon courroux ; dans le feu de ma colère je les achève ; je fais retomber leurs forfaits sur leurs têtes, dit le Seigneur, l'Éternel !

XVIII [1].

Et la parole de l'Éternel me fut adressée en ces termes : Fils d'homme ! Il y avait deux femmes, filles d'une même mère : elles se prostituèrent en Égypte ; dans leur jeunesse elles se prostituèrent. Là, leurs mamelles furent pressées, et l'on porta la main sur leur

[15] Comp. chap. XIII, 10. — Au lieu d'avertir et d'exhorter, ils cachent le danger.

[16] L'image du *mur* et de la *brèche* nous met en présence d'une attaque hostile ; celle-ci est à redouter de la part de Dieu, vengeur de l'innocent et juge de toute iniquité. Le coupable lui-même est incapable de lui résister, mais s'il y avait un juste, un seul, qui pût se présenter avec un cœur pur et un front serein et intercéder pour les autres, Jéhova s'arrêterait et se laisserait fléchir. Comp. Gen. XVIII, 23 suiv.

[1] Nouvelle allégorie de la défection antithéocratique (religieuse et politique) d'Israël à l'égard de son Dieu. Comme au chap. XVI, l'allégorie se fonde sur l'assimilation de l'alliance théocratique au mariage, et de l'infidélité spirituelle à l'adultère. Il y a cependant dans les détails quelques éléments qui ne s'accordent pas bien ensemble. Le prophète veut distinguer les deux royaumes ou fractions de la nation ; il parle donc d'un mariage de Jéhova, non pas avec une seule femme (Israël), comme ailleurs, mais avec deux sœurs, filles d'une même mère, ce qui est même contraire à la loi (Lév. XVIII, 18) ; ensuite, l'alliance (conjugale) n'est contractée qu'au Sinaï, d'après les données de l'histoire ; pourtant ici il est dit qu'antérieurement déjà, en Égypte, les deux sœurs (la nation entière) était débauchées (idolâtres) ; ce qui n'empêcha pas l'accomplissement de l'alliance (*elles furent à moi*), dont la conséquence fut la formation d'un peuple nombreux (de deux royaumes). — Les crudités du langage ont dû être un peu voilées en quelques endroits.

sein virginal. Leurs noms sont : Oholah, la grande, et Oholîbah, sa sœur. Et elles furent à moi et enfantèrent des fils et des filles. Et leurs noms sont : Oholah, S'omerôn, et Oholîbah, Jérusalem[2]. Et Oholah me fut infidèle ; à ma place elle caressa ses amants, les Assyriens, ses bons amis, vêtus de pourpre, satrapes et seigneurs, tous beaux garçons, cavaliers montés sur leurs chevaux. Et elle leur voua ses amours adultères, à toute cette élite des enfants de l'Assyrie, et tout en les caressant elle se souillait avec leurs idoles. Et son dévergondage d'Égypte, elle n'y renonça pas non plus : car on avait couché avec elle dans sa jeunesse, on avait porté la main sur son sein virginal, on l'avait plongée dans la débauche. C'est pour cela que je l'ai livrée à ses amants, aux Assyriens qu'elle avait caressés[3]. Eux ont mis à découvert sa nudité ; ils lui ont pris ses fils et ses filles, ils l'ont elle-même égorgée avec l'épée, et elle est devenue la fable des femmes[4] après qu'on lui eut fait justice. Et sa sœur Oholîbah, quoiqu'elle l'eût vu, fit encore pis qu'elle dans ses débordements et son impudicité fut plus grande que celle de sa sœur. Elle caressa les fils de l'Assyrie, satrapes et seigneurs, ses bons amis, richement vêtus, cavaliers montés sur leurs chevaux, tous beaux garçons. Et je vis qu'elle se souillait : c'était le même train à toutes les deux[5]. Mais elle alla plus loin dans ses débauches : elle vit des hommes dessinés sur le mur, des images de Chaldéens

[2] Oholîbah — *(ma-tente-en-elle)* — Jéhova ayant élu domicile à Jérusalem ; Oholah — *(sa-tente-à-elle)* — le royaume des dix tribus s'étant séparé du sanctuaire national pour s'en faire un à part.

[3] Histoire du royaume de Samarie ou des dix tribus, lequel était détruit depuis plus d'un siècle à l'époque d'Ézéchiel. Il avait succombé sous les coups de ces mêmes Assyriens avec lesquels ses derniers rois avaient entretenu des relations politiques à la fois perfides et onéreuses. Notre auteur insinue que durant cette intimité le culte assyrien fut introduit dans le pays ; les livres historiques ne relèvent pas ce fait. Quoi qu'il en soit, ces liaisons politiques à elles seules étaient déjà considérées comme des actes de défection. Nous voyons ici les rois israélites et leurs sujets, éblouis par la puissance militaire des Assyriens, se jeter dans leurs bras en sacrifiant leur propre indépendance et finir pourtant par être étouffés dans l'étreinte des conquérants. En même temps on reprenait incessamment les intrigues diplomatiques avec les Pharaons d'Égypte, par lesquelles la sûreté du pays était plus compromise que sauvegardée.

[4] Les autres peuples la citent comme exemple de la plus profonde humiliation.

[5] C'est le pendant du tableau précédent. Les rois de Juda firent comme leurs collègues de Samarie ; eux aussi entretenaient des rapports avec l'Assyrie et acceptaient de l'étranger, avec l'appui politique plus ou moins illusoire, des mœurs dissolues et un culte criminel. (Voyez le commentaire sur Ésaïe VII.) La chronologie des événements n'est pas très-exacte dans ces tableaux, qui résument plutôt l'esprit que les faits de l'histoire de plusieurs siècles.

dessinés au vermillon, portant une ceinture autour des reins, d'amples tiares de couleur sur leurs têtes, tous semblables à des chevaliers, des portraits de Babyloniens originaires de la Chaldée ; et elle se prit d'amour pour eux à cette vue, et leur envoya des messagers en Chaldée [6]. Et ces Babyloniens vinrent coucher avec elle maritalement, et la souillèrent de leur luxure, et elle se souilla avec eux, jusqu'à ce qu'elle en fût dégoûtée [7]. Et comme elle faisait voir à découvert son impudicité et sa nudité, je fus dégoûté d'elle, comme je l'avais été de sa sœur. Et elle multiplia ses débauches, jusqu'à se rappeler les jours de sa jeunesse, où elle s'était prostituée sur la terre d'Égypte, et elle fut éprise de ses galants qui avaient des membres comme les ânes et la chaleur des étalons. Tu [8] reportais tes yeux sur l'infamie de ta jeunesse, en Égypte, où l'on portait la main sur tes mamelles, à cause de ton sein de jeune fille. Pour cela, Oholîbah, voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel : Je vais exciter contre toi tes amants, ceux-là même dont tu t'es dégoûtée, et je les amène contre toi de toutes parts [9] : les Babyloniens et toute la Chaldée, préfets, chefs et nobles [10], et avec eux les Assyriens, de beaux garçons tous, satrapes et seigneurs, chevaliers et conseillers,

6 Après la chute de l'empire assyrien, ce fut le tour de la puissance des Chaldéens, ces nouveaux conquérants qui vinrent s'établir à Babylone. A ce propos, l'auteur fait allusion à un fait qui appartient à l'histoire de l'art. Le texte dit clairement qu'avant l'époque où les rois de Jérusalem recherchèrent l'alliance des Chaldéens (par des messagers), on les connaissait déjà par des peintures murales dont les contours étaient exécutés au burin et qui représentaient des guerriers de cette nation. Sans doute, les rois, imitant en cela les princes de Ninive, avaient fait faire des dessins de ce genre dans l'intérieur de leur palais. Nous connaissons cet antique usage par le témoignage de Diodore de Sicile (II, 8) et par les fouilles faites de nos jours sur les bords du Tigre et du Nil. Le costume décrit est étranger. Les tiares ou mitres sont une espèce de bonnets (Hérodote I, 195) à bords ou pans flottants, ou descendant sur les épaules. Les *chevaliers* sont proprement des guerriers combattant sur des chars.

7 Quand elle s'aperçut enfin que les Chaldéens ne lui voulaient au fond aucun bien, au lieu de revenir à Jéhova, elle en revint aux amours de sa jeunesse ; elle intrigua avec les Égyptiens, dont la puissance contrebalançait alors celle des Babyloniens, afin de se soustraire au joug de ceux-ci avec l'aide des premiers. Les faits auxquels l'auteur fait allusion sont relatés au long dans l'histoire de Jérémie et des derniers rois de Juda.

8 La véhémence oratoire amène finalement l'apostrophe directe.

9 Juda, à son tour, sera châtiée comme Samarie ; elle le sera par ceux-là même avec lesquels elle avait entretenu des relations criminelles et auxquels, en dernier lieu, elle avait manqué de parole, espérant être protégée par l'Égypte.

10 Trois mots de signification douteuse ; peut-être d'origine étrangère. Beaucoup de commentateurs, en désespoir de cause, les ont pris pour des noms de peuplades (inconnues).

tous montés sur leurs chevaux. Et ils viendront contre toi avec armes[11], coursiers et équipages, et avec des masses de troupes ils rangeront contre toi tout autour boucliers, pavois et heaumes, et je leur remettrai le jugement pour qu'ils te jugent selon leur procédure. Et je dirigerai ma jalouse ardeur contre toi, afin qu'ils te traitent avec fureur; ils te couperont le nez et les oreilles, et ce qui restera de toi tombera par l'épée. Oui, ils enlèveront tes fils et tes filles, et ce qui restera de toi sera dévoré par le feu. Ils t'arracheront les vêtements et ils enlèveront tes objets de parure. Et je mettrai fin à ton infamie, à ta luxure égyptienne; tu ne lèveras plus les yeux vers eux et tu ne songeras plus à l'Égypte. Car ainsi dit le Seigneur, l'Éternel : Vois-tu, je te livre à ceux que tu hais, à ceux dont tu t'es dégoûtée afin qu'ils te traitent avec haine, et qu'ils t'enlèvent le fruit de tes peines, et qu'ils te laissent nue et dépouillée, et que la honte de ta luxure, et de ton infamie, et de tes débauches, soit mise à découvert[12]. Voilà ce qu'on te fera, pour t'être prostituée aux païens, pour t'être souillée avec leurs idoles. Tu as marché dans la voie de ta sœur — je te donnerai aussi sa coupe à boire[13] ! Voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel : Oui, tu la boiras, la coupe de ta sœur, cette coupe ample et profonde — [*elle deviendra l'objet de la risée et de la raillerie*[14]] — et d'une grande capacité! D'ivresse et d'affliction tu seras soûlée; c'est une coupe de désolation et de stupeur, que la coupe de ta sœur de S'omerôn. Et tu la boiras, et tu la lècheras, et tu en rongeras les tessons, et tu déchireras ton sein[15]. C'est moi qui le dis, parole du Seigneur, l'Éternel! Pour cela, voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel : Puisque tu m'as oublié, et que tu m'as jeté derrière ton dos, toi aussi porte la peine de ton crime et de ta luxure !

[11] Mot douteux et peut-être altéré par les copistes.

[12] La syntaxe et le dictionnaire auraient demandé une expression plus énergique. L'image de la courtisane une fois donnée, les applications de détail se dessinent en conséquence.

[13] La *coupe* à boire, c'est le symbole usité de la destinée. Cette image est développée dans les lignes suivantes.

[14] Ces mots qui se lient mal au reste du texte (le verbe est au féminin et la coupe en hébreu est masculin) et qui manquent dans les LXX, ont l'air d'être une glose. Tout au plus pourrait-on dire que c'est une parenthèse et que le sujet en est Oholîbâh elle-même.

[15] Après avoir vidé la coupe jusqu'à la dernière goutte (châtiment excessif, ruine complète), elle la brisera pour lécher les restes du contenu, et les fragments pourront encore servir à faire des meurtrissures sur la chair en signe de désespoir. L'*ivresse* est à la fois l'image de l'énormité du châtiment, et de l'excès de la stupeur qui en sera l'effet.

Et l'Éternel me dit : Fils d'homme! Prononce l'arrêt[16] d'Oholah et d'Oholîbah, et redis-leur leurs infamies! Car elles ont été adultères, et il y a du sang à leurs mains. C'est avec leurs idoles qu'elles ont commis l'adultère, et leurs fils mêmes qu'elles m'avaient enfantés, elles les leur ont offerts en pâture[17]. Elles m'ont fait plus encore : elle ont souillé mon sanctuaire en même temps, elles ont profané mes sabbats. Après avoir immolé leurs fils à leurs idoles, elles sont entrées le même jour dans mon sanctuaire pour le profaner. Voilà ce qu'elles ont fait dans l'enceinte de ma maison. De plus, elles ont envoyé vers des hommes venant de loin, auxquels un message fut adressé, et voilà, quand ils furent venus, ceux pour lesquels tu t'étais baignée, et avais fardé tes paupières, et mis tes parures, tu t'es assise sur un divan magnifique, devant lequel était placée une table, et tu y posas mes parfums et mon huile. Là, on entendait le bruit de la foule insouciante; aux gens de la masse du peuple venaient se joindre les ivrognes du désert : ils leur mettaient des bracelets aux mains, et de belles couronnes sur la tête[18]. Et je dis à cette courtisane usée : Elle continue donc ses débauches, elle

16 Chap. XX, 4.

17 Allusion au culte de Moloch et aux sacrifices d'enfants. Ce qui suit fait voir que ce culte marchait de front avec celui de Jéhova et ne l'excluait nullement. On allait d'une fête à l'autre.

18 Ces lignes sont on ne peut plus obscures et le texte est positivement altéré. Le grec, tout inintelligible qu'il est, peut du moins nous faire voir que la corruption est fort ancienne. Notre traduction s'en tient autant que possible à l'hébreu. Nous estimons que l'auteur, en parlant d'un message envoyé chez des hommes éloignés, revient tout simplement à ce qu'il avait dit au v. 16, et qu'il s'agit encore de reprocher aux deux sœurs — dont l'une cependant est apostrophée plus particulièrement, parce qu'elle est la seule survivante — leurs alliances avec les Assyriens et les Chaldéens. Mais ici l'allégorie de la courtisane revient : nous lui voyons faire sa toilette pour recevoir ses amants. Elle se baigne, elle met ses parures, elle met du fard sur les bords de ses paupières (2 Rois IX, 30), elle prépare un banquet, où l'on s'oint d'huile et où l'on brûle des parfums (choses qui auraient dû être réservées au créateur qui les avait données), etc. Les *ivrognes* (venus de l'autre côté) *du désert* seraient précisément ces étrangers. Mais ces ivrognes mêmes manquent dans plusieurs textes. Quant à la phrase qui parle de la *masse* du peuple, et d'une foule *insouciante*, nous n'en donnerons point d'explication, parce que nous ne croyons pas qu'Ézéchiel ait écrit les mots tels que nous les lisons. Les Septante parlent de musique, les modernes d'oracles, de Sabéens et de toutes sortes de choses. On a aussi pensé que l'auteur, oubliant pour un moment son allégorie, aurait pu vouloir décrire une scène de la place publique, où les caravanes étrangères seraient venues se mêler aux habitants de Jérusalem, excitant leurs convoitises mondaines par l'aspect des belles choses qu'ils leur offraient et donnant lieu, par leur présence, à des orgies. Tout cela nous paraît bien loin de la pensée du discours.

aussi[19] ! Mais on va chez elle comme chez une femme publique : oui, voilà comme on allait chez Oholah et Oholîbah, ces femmes perdues ! Mais des hommes de justice[20], ceux-là leur feront le procès ; le procès qu'on fait aux femmes adultères, et à celles qui ont versé le sang, car elles sont adultères et il y a du sang à leurs mains. Oui, voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel : On fera siéger[21] contre elles une assemblée publique, et on les livrera aux sévices et au pillage; on les enterrera sous un monceau de pierres et on les taillera en pièces avec l'épée, on massacrera leurs fils et leurs filles, et on mettra le feu à leurs maisons. Voilà comme je veux mettre fin aux désordres dans ce pays, afin que toutes les femmes soient averties et qu'elles n'imitent pas votre mauvaise conduite. On vous fera payer pour vos méfaits, et vous porterez la peine de votre idolâtrie, et vous saurez que moi je suis le Seigneur, l'Éternel.

XIX [1].

En la neuvième année, le dixième jour du dixième mois, la parole de l'Éternel me fut adressée en ces termes : Fils d'homme ! Note-toi la date de ce jour, de ce présent jour : c'est aujourd'hui que le roi

19 Cette phrase est, s'il se peut, plus obscure encore que la précédente, et notre traduction est purement conjecturale. Comme il est question d'une seule femme, nous songerons encore à Juda : il faut cependant remarquer que tantôt les deux sœurs reviendront ensemble. Nous croyons comprendre que le prophète veut nous représenter Jéhova au comble de l'indignation, déclarant que la mesure de Oholîbah est pleine, qu'elle aurait dû être lassée par ses propres excès et ne plus trouver personne qui voulût avoir commerce avec elle. — D'autres traduisent, dans le même sens : La prostitution elle-même va se prostituer !

20 Nous ne disons pas des hommes *justes*, car il s'agit des Chaldéens, instruments de la juste colère de Dieu. Ce sont des agents du juge. En général, dans toute cette péroraison, il faut se figurer comme dernière scène de l'allégorie un procès formel intenté pour adultère à l'épouse infidèle. Seulement les termes propres empruntés aux faits historiques viennent partout se combiner avec les figures ; le pillage, le massacre, l'incendie, appartiennent à un autre ordre d'idées que l'assemblée des juges, la lapidation, etc.

21 On pourrait bien traduire : *Fais siéger !* le prophète étant l'organe de la volonté de Dieu (v. 36). On remarquera d'ailleurs qu'Oholah (Samarie) est considérée comme existant encore. Cela prouve clairement que du temps d'Ézéchiel l'ancien territoire du royaume d'Éphraïm était encore peuplé d'Israélites.

1 Allégorie de la ruine de Jérusalem. Ce morceau, d'après la note chronologique mise en tête, aurait été écrit le jour même où l'armée des Chaldéens parut devant la ville. Nous estimons que cette note tient à la forme du discours. Ce jour, d'ailleurs, est resté gravé profondément dans la mémoire des Israélites (2 Rois XXV, 1. Jér. LII, 4), qui le fériaient par un jeûne (Zach. VIII, 19).

de Babel prend position devant Jérusalem. Raconte donc à cette race rebelle une parabole[2], et dis-leur : Voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel : Pose la chaudière, pose-la, et verses-y de l'eau, entasses-y ses morceaux, tous les bons morceaux, cuisse et épaule, remplis-la des meilleurs os, prends ce qu'il y a de meilleur dans le troupeau, mets aussi la rangée de bûches[3] dessous, fais-la bien bouillir, et que les os qui sont dedans soient cuits ! Pour cela, voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel : Malheur à la ville souillée de sang, à cette chaudière couverte de rouille et dont la rouille ne s'en va pas ! Vide-la morceau après morceau sans tirer au sort[4] ! Car son sang est resté chez elle, elle l'a versé sur la roche nue, elle ne l'a point répandu sur le sol pour le couvrir de terre[5]. C'est pour soulever l'indignation, pour exciter la vengeance, que j'ai fait verser[6] ce sang sur la roche nue, pour qu'il ne fût pas couvert. C'est pour cela que le Seigneur, l'Éternel, dit : Malheur à la ville souillée de sang ! Moi aussi je veux dresser un grand bûcher ! Amasse[7] le bois ! Attise el feu ! Fais cuire la viande ! Fais fondre la graisse[8], et que les os se

[2] Il ne s'agit donc pas d'un acte symbolique qu'Ézéchiel aurait fait en présence de témoins. — L'allégorie est assez simple au fond : la *chaudière*, c'est la ville, les *morceaux* de viande et les *os*, sont les habitants, la *cuisson*, c'est la destruction. (Comp. chap. XI, 3.) On remarquera que l'auteur ne perd pas de vue un instant le sens propre des figures, car il dit : *ses* morceaux (le pronom ne peut se rapporter qu'à la ville et non à la chaudière). Il en est de même des pronoms du v. 6, qui sont au féminin, et en hébreu la *ville* est un féminin, mais non la *chaudière*. (Vide-*la*, *sa* rouille, se rapporte donc nécessairement à la ville.)

[3] Correction nécessaire pour *os*. En hébreu, les deux mots se distinguent par une seule lettre.

[4] Tous les habitants doivent périr, sans que personne soit exempté.

[5] Le principal reproche adressé ici à Jérusalem concerne les meurtres restés impunis (la rouille qui ne s'en va pas, le sang non absorbé par la terre). Comp. XXIII, 37.

[6] Dieu lui-même a fait en sorte que la trace du crime ne fût pas effacée, afin que la vengeance divine eût son cours.

[7] Le prophète, organe des volontés de Dieu, reçoit l'ordre de préparer, c'est-à-dire d'annoncer la catastrophe. L'allégorie de tout à l'heure est continuée en partie, mais on voit clairement qu'il s'agit du sac de Jérusalem. Cependant l'application de l'image est double. Les viandes et les os qui doivent bouillir jusqu'à ce qu'ils soient réduits en une masse informe, sont les habitants ; puis la chaudière elle-même (la ville) doit être exposée au feu, seul moyen de la purifier de la rouille qui s'y est attachée (du sang versé, v. 7, 8). Toutes les peines que Dieu s'était données antérieurement pour corriger ce peuple ont été vaines.

[8] Phrase douteuse et diversement traduite. Le mot s'emploie ailleurs de la préparation des onguents.

consument! Puis pose-la vide sur les braises pour que l'airain s'échauffe et s'embrase, que l'ordure qui y est attachée se fonde, que sa rouille disparaisse! Toutes les peines ont été perdues : cette masse de rouille ne s'en va pas : au feu donc sa rouille! Ta souillure est criminelle : puisque j'ai voulu te nettoyer et que tu n'es pas devenue pure, tu ne le deviendras plus jusqu'à ce que j'assouvisse ma colère sur toi! Moi, l'Éternel, je le dis : cela viendra, et je le ferai! Je ne donnerai point de dispense, je n'épargnerai pas, je ne me repentirai pas! C'est selon tes faits et gestes qu'on te jugera, parole du Seigneur, l'Éternel [9]!

XX [1].

Et la parole de l'Éternel me fut adressée en ces termes : Fils d'homme! Vois-tu, je vais t'enlever l'objet chéri de tes yeux, par un coup soudain : mais ne porte pas le deuil et ne pleure point, et que tes larmes ne coulent point. Soupire en silence, pour les morts ne fais point de complainte. Ceins ton turban sur ta tête, mets tes souliers aux pieds, ne te voile pas la barbe, et ne mange pas les choses que les gens t'envoient.

Et après que j'eus parlé au peuple le matin, ma femme mourut le soir, et le lendemain je fis comme il m'avait été commandé [2]. Et le peuple me dit : Explique-nous ce que signifie ce que tu fais. Et je leur dis : La parole de l'Éternel me fut adressée en ces termes : Dis à la maison d'Israël : Voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel : Voyez, je vais profaner mon sanctuaire, l'orgueil de votre puissance,

[9] La traduction grecque ajoute ici ce qui suit : Oui, je te jugerai en raison du sang versé et de tes mauvaises pensées, impure que tu es, toi qui ne cesses de m'irriter.

[1] Autre symbole de la ruine de Jérusalem et de l'impression que cette catastrophe fait sur les exilés. Ce morceau doit se rattacher au précédent, d'après les indications chronologiques.

[2] Le prophète représente la mort subite de sa femme comme un symbole de la ruine de Jérusalem. Elle meurt le soir même du jour où il a raconté la parabole de la chaudière. Mais il ne prend pas le deuil, il ne fait rien de ce qu'on a coutume de faire en pareille occasion : il ne se découvre pas la tête pour y répandre de la poussière, il ne va pas pieds nus, il ne se voile pas la partie inférieure du visage, il n'accepte pas les mets envoyés par les amis et voisins (Jér. XVI, 7. Os. IX, 4. Deut. XXVI, 14). — Nous nous croyons autorisé à ne voir dans tout ce récit qu'une allégorie, et non un fait réel. A première vue, on pourrait dire que le prophète représente Jéhova, dont Israël est l'épouse, et qui a déclaré d'avance qu'il ne s'apitoierait pas sur le sort de ce peuple et de sa capitale. Mais il va en donner lui-même une explication plus spéciale.

l'objet chéri de vos yeux, les délices de vos âmes, et vos fils et vos filles que vous avez laissés tomberont par l'épée. Et vous ferez comme je viens de faire : vous ne vous voilerez pas la barbe, vous ne mangerez point les choses que les gens vous enverront, vous mettrez les turbans sur vos têtes et vos souliers aux pieds ; vous ne porterez pas le deuil et vous ne pleurerez pas, mais vous vous consumerez de langueur sous le poids de vos péchés, et vous gémirez l'un devant l'autre[3]. Et Iehezqel sera pour vous un symbole prophétique : tout ce qu'il a fait, vous le ferez aussi, et quand cela arrivera, vous reconnaîtrez que moi je suis le Seigneur, l'Éternel.

Et toi, fils d'homme ! Au jour où je leur ôterai leur puissance, leur joie la plus glorieuse, l'objet chéri de leurs yeux, le désir de leurs âmes, leurs fils et leurs filles, ce jour-là un fuyard viendra chez toi pour l'annoncer devant tes oreilles. En ce jour-là, ta bouche s'ouvrira en même temps que celle du fuyard : tu parleras et tu ne seras plus muet; tu seras pour eux un symbole prophétique et ils reconnaîtront que moi je suis l'Éternel[4] !

[3] Ces dernières phrases ont été interprétées de deux manières différentes. On a vu, dans cette absence du deuil chez les exilés, lors de la destruction du temple, la preuve de l'absence de repentir que le prophète aurait voulu leur reprocher, et l'on traduit en conséquence : vous murmurerez l'un contre l'autre, vous vous bornerez à de stériles récriminations mutuelles. Mais il se pourrait aussi qu'Ézéchiel ait voulu peindre un abattement, un désespoir tel, que l'on n'aura plus même la force morale de se livrer aux démonstrations ordinaires de la douleur. Cette version s'applique mieux que l'autre à la personne du prophète qui doit ici servir de symbole.

[4] Jusqu'ici la ruine de Jérusalem est simplement annoncée. Les exilés y croient-ils ? C'est chose douteuse. Aussi le prophète, à partir de ce moment, reste-t-il muet et n'y revient pas. Mais quand la catastrophe sera accomplie, un fuyard (un seul échappé !) viendra confirmer la prédiction. Alors Ézéchiel reprendra la parole et continuera sa mission. On n'a pas de peine à reconnaître que tout cela est de la rhétorique, et non de l'histoire.

XXI [1].

Et la parole de l'Éternel me fut adressée en ces termes : Fils d'homme! Dirige ta face contre les ʿAmmonites et prophétise contre eux, et dis-leur : Écoutez la parole du Seigneur Iaheweh! Voici ce que dit le Seigneur Iaheweh : Puisque vous avez crié aha! au sujet de mon sanctuaire, quand il fut profané, et du pays d'Israël, quand il fut dévasté, et de la maison de Juda, quand on les déporta, pour cela, voyez-vous, je vous livrerai aux fils de l'Orient [2], qui prendront possession de vos terres, pour établir chez vous leurs campements et leurs demeures : ce seront eux qui mangeront vos fruits et qui boiront votre lait. Et je ferai de Rabbah un pâturage pour les chameaux et des Benê-ʿAmmon [3] un bercail pour les moutons, pour que vous sachiez que moi je suis l'Éternel! Car voici ce que dit le Seigneur, Iaheweh : Puisque vous avez applaudi des mains et frappé des pieds, vous réjouissant si dédaigneusement au sujet du pays d'Israël, pour cela, voyez-vous, j'étends ma main contre vous et je vous donne en proie aux nations, et je vous retranche du nombre des peuples, je vous exterminerai du pays, je vous anéantirai, pour que vous sachiez que moi je suis l'Éternel!

Voici ce que dit le Seigneur Iaheweh : Puisque Moab dit [*ainsi que Séʿîr*] [4] : Voyez donc, il en est de Juda comme des autres peuples! pour cela, voyez-vous, je vais ouvrir le flanc de Moab, ses

[1] Ici commencent les menaces prophétiques contre les anciens ennemis d'Israël. Nous réunissons les quatre premiers morceaux comme formant entre eux une espèce d'ensemble, car ils s'occupent précisément des tribus voisines avec lesquelles les Israélites ont été en guerre le plus longtemps et presque sans interruption, et qui paraissent surtout s'être montrées hostiles dans ces derniers temps, à l'occasion des désastres qui amenèrent la ruine de Juda.

[2] Les Arabes du désert (Job I, 3, etc.).

[3] Nous conservons la formule hébraïque qui désigne proprement le peuple lui-même, mais qui est évidemment à prendre ici dans le sens du territoire. Rabbah (la grande) était le chef-lieu.

[4] Le territoire des Moabites, contigu à celui des ʿAmmonites, s'étendait à l'est de la mer morte. A l'époque d'Ézéchiel ils occupaient la contrée qui avait été autrefois possédée par les Rubénites. Les villes nommées dans le texte avaient appartenu à ces derniers avant la ruine du royaume d'Israël. — Le texte paraît altéré. Nous biffons (avec les Septante) le nom de Ṣéʿìr qui fait double emploi avec Édom, son synonyme, dont il sera parlé ci-après, et plus bas nous pensons que le nom des ʿAmmonites est à remplacer par celui des Moabites ; on comprend que le premier de ces noms, mentionné immédiatement auparavant, ait pu se glisser une seconde fois sous la plume d'un copiste.

villes sans exception[5], l'ornement du pays, Bêṯ-Ies'îmoṯ, Ba'al-Me'ôn et Qiryaṯaïm, aux fils de l'Orient, pour l'ajouter aux 'Ammonites; et je le leur livrerai pour qu'ils en prennent possession, et qu'il ne soit plus parlé des ['*Ammonites*] parmi les nations. Et je ferai justice de Moab, pour qu'il sache que moi je suis l'Éternel!

Voici ce que dit le Seigneur Iaheweh: Puisque Édom en a agi envers la maison de Juda d'une manière vindicative, et s'est rendu coupable en se vengeant d'eux, pour cela, voici ce que dit le Seigneur: J'étendrai ma main contre Édom, et j'en exterminerai hommes et bêtes. J'en ferai une solitude depuis Ṯêman, et jusqu'à Dedan ils tomberont par l'épée. Et je remettrai ma vengeance contre Édom entre les mains de mon peuple Israël, et ils en agiront avec Édom selon ma colère et ma fureur, pour qu'ils sachent ce que c'est que ma vengeance, dit le Seigneur, l'Éternel[6]!

Voici ce que dit le Seigneur Iaheweh: Puisque les Philistins en ont agi d'une manière vindicative, et qu'ils se sont vengés dédaigneusement, de manière à détruire, par suite de leur vieille inimitié, pour cela, voici ce que dit le Seigneur: Voyez-vous, j'étends ma main contre les Philistins, et j'extermine ces Crétois[7], et je ferai périr tout ce qui reste sur cette côte de la mer. J'exercerai sur eux une terrible vengeance, en les châtiant avec fureur, pour qu'ils reconnaissent que moi je suis l'Éternel, lorsque je leur ferai sentir ma vengeance.

XXII[1].

Et il arriva dans la onzième année....... [2], le premier du mois, que la parole de l'Éternel me fut adressée en ces termes: Fils

5 Le sens de cette phrase est fort douteux. Le texte met le mot *villes* deux fois, sans qu'on entrevoie pourquoi, et le fait précéder deux fois de la préposition *depuis*, sans qu'il suive un *jusqu'à*.

6 Édom avait pris une part active aux derniers événements (Jér. XLIX. Obad., v. 10 suiv. Ps. CXXXVII, 7), aussi son châtiment sera-t-il plus terrible. — Ṯêman et Dedan sont deux tribus ou districts édomites qui représentent ici la totalité de ce peuple. Implicitement le prophète insinue ou fait supposer une restauration préalable d'Israël.

7 Nous effaçons, bien malgré nous, un jeu de mots évidemment intentionnel, la notion d'*exterminer* s'exprimant en hébreu par les mêmes consonnes que le nom propre. Quant à celui-ci, voyez le commentaire sur 1 Sam. XXX, 14.

1 Suivent quatre morceaux contre les Phéniciens.

2 L'indication du mois manque, assurément sans la faute de l'auteur. La onzième année (du règne de Çideqiyah, ou depuis la première déportation) est l'époque de la prise de Jérusalem.

d'homme! Puisque Tyr dit au sujet de Jérusalem : «Aha! elle est brisée, la porte des nations[3], et c'est vers moi qu'on se tourne ! Je serai pleine — elle est déserte!» pour cela, voici ce que dit le Seigneur Iaheweh : Vois-tu, je m'en prends à toi, Tyr! je ferai lever contre toi des peuples nombreux, comme la mer fait lever ses flots, et ils détruiront les murs de Tyr, et abattront ses tours, et j'en balayerai la poussière, pour en faire une roche nue, une plage à étendre les filets au milieu de la mer[4] — c'est moi qui le dis, parole du Seigneur, l'Éternel! — et elle deviendra la proie des nations. Et ses filles[5] dans la campagne seront égorgées par l'épée, pour qu'on sache que je suis l'Éternel.

Car voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel : Voyez, je vais amener du nord contre Tyr le roi de Babel Neboukadreççar, le roi des rois, avec chevaux, chars et cavaliers, et une armée, une troupe nombreuse. Il égorgera avec son épée tes filles dans la campagne ; puis il construira contre toi des tours et élèvera des remparts, et dressera contre toi ses boucliers[6]. Il dirigera contre tes murs les coups de ses béliers, et il abattra tes tours avec ses fers. Avec la masse de ses chevaux il te couvrira de poussière ; du fracas de sa cavalerie, de ses roues et de ses équipages tes murs trembleront, quand il entrera dans tes portes comme on entre dans une ville prise d'assaut. Avec les sabots de ses chevaux il foulera tes rues, avec son épée il égorgera ta population, et tes puissantes colonnes[7] tomberont à terre. On pillera tes richesses, on ravira tes marchandises, on détruira tes murs, on abattra tes belles maisons, tes pierres, tes poutres, ta terre même, on jettera tout à l'eau. Et je ferai cesser

[3] Le contexte fait voir que cela doit signifier que jusque-là Jérusalem jouait un grand rôle dans le monde, et qu'elle était à un certain égard la rivale de Tyr. Il va sans dire que ce n'était pas comme ville commerçante. Il y a plutôt ici une antithèse entre un centre religieux et un centre d'affaires mondaines.

[4] Il faut se rappeler qu'à l'époque d'Ézéchiel le *port* de Tyr se trouvait sur une petite île, à peu de distance de la côte sur laquelle était située la *vieille ville* (Palætyros). Depuis l'époque où Alexandre assiégea la ville, cette île est rattachée à la terre ferme par un isthme d'origine artificielle.

[5] Les villes dépendantes de Tyr et situées sur la côte.

[6] Chap. IV, 2. — Les boucliers dont il est parlé ici, c'est ce que les Romains appelaient une tortue, quand un corps de troupes faisait avancer les machines de guerre, en se couvrant de manière que les boucliers formaient comme un toit d'écailles, une carapace, sans interstice. Dans la ligne suivante, les *béliers* sont nommés par conjecture, et les *fers* doivent être des crampons à longue tige, avec lesquels on arrachait les pierres des murs en commençant par le haut.

[7] Il s'agit sans doute d'obélisques, symboles de Ba'al. Aussi bien le texte dit-il littéralement : les colonnes de ta puissance, c'est-à-dire protectrices.

tes chants bruyants, et le son de tes luths ne sera plus entendu. Et je ferai de toi une roche nue, une plage à étendre les filets : tu ne seras plus rebâtie — c'est moi, Iaheweh, qui le dis, parole du Seigneur, l'Éternel !

Voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel, au sujet de Tyr : Au bruit de ta chûte, aux gémissements des mourants, au carnage qui se fera dans ton sein, les îles [8] trembleront. Les princes de la mer descendront de leurs siéges, ils ôteront leurs manteaux, ils se dépouilleront de leurs vêtements bigarrés, ils s'envelopperont d'angoisse, ils s'assiéront à terre, ils s'effrayeront à tout moment et seront frappés de stupeur à cause de toi. Ils éclateront en plaintes à ton sujet et diront : Comment as-tu péri, toi dont la résidence sortait de l'océan, ville glorieuse, toi si puissante sur mer, avec tes habitants qui inspiraient le respect à tous les autres [9]. Maintenant les îles tremblent au jour de ta chute, les îles de l'océan sont effrayées de ta fin. Car voici ce que dit le Seigneur : Quand je ferai de toi une ville ruinée, pareille à celles qui ne sont plus habitées, quand je ferai lever l'océan contre toi et que les vastes ondes te couvriront, alors je te ferai descendre auprès des morts au sépulcre [10], auprès du peuple de jadis, je te logerai dans le séjour souterrain, dans la solitude éternelle, avec les morts au sépulcre, pour que tu ne sois plus habitée, quand je rendrai de l'éclat à la terre des vivants [11]. D'un coup soudain je te frappe et tu n'es plus : quand on te cherchera, on ne te trouvera plus à tout jamais, parole du Seigneur, l'Éternel !

[8] Le prophète entend par ce mot toutes les terres baignées par la Méditerranée, avec lesquelles les Phéniciens faisaient le commerce, et surtout leurs propres colonies. Les *princes de la mer* sont les chefs de ces divers pays, n'importe l'exactitude du terme. Ce serait aller bien trop loin que de prendre l'auteur à partie sur ses connaissances historiques.

[9] *à tous les autres*, textuellement : à tous *ses* habitants, savoir à ceux des autres pays maritimes. Ce sens est aussi exprimé par les Septante. Seulement le pronom (*ses* habitants) ne s'accorde pas avec le substantif *mer*, ce qui a fait traduire à plusieurs : qui s'inspiraient du respect à eux-mêmes !

[10] C'est-à-dire : ce sera pour toujours !

[11] Il y aurait moyen de traduire : pour que tu ne siéges plus (en reine) et ne brilles plus sur la terre des vivants. Il n'y aurait qu'une voyelle à changer.

XXIII[1].

Et la parole de l'Éternel me fut adressée en ces termes : Toi, fils d'homme, fais entendre un chant plaintif sur Tyr et dis-lui : O toi qui résides aux abords de la mer, qui trafiques avec les nations, vers des îles nombreuses, voici ce que dit le Seigneur Iaheweh : Tyr, tu dis, je suis parfaite de beauté ! L'océan est ton domaine[2]; ceux qui t'ont bâtie t'ont faite bien belle. De cyprès de Sénîr ils ont construit tes deux parois, ils ont pris un cèdre du Liban pour t'en faire un mât, les chênes de Bas'an ont servi pour tes avirons, ton pont est fait d'ivoire incrusté dans le mélèze[3] des îles de Kittîm. La toile bigarrée d'Égypte formait tes voiles et te servait de pavillon, ta tenture était faite de pourpre bleue et rouge des îles d'Élîs'ah[4]. Les hommes de Sidôn et d'Arwad étaient tes rameurs, les plus intelligents qui se trouvaient chez toi, ô Tyr, étaient tes pilotes ; tu avais les vieux maîtres de G'ebal pour calfeutrer tes voies d'eau[5]. Tous les vaisseaux de mer avec leurs matelots arrivaient chez toi pour trafiquer avec toi. Persans, Lydiens et Libyens composaient tes forces comme gens de guerre[6], ils suspendaient[7] dans ton enceinte leurs casques et boucliers et te donnaient de l'éclat. Les enfants d'Arwad et tes propres guerriers garnissaient tes murs tout autour, des braves occupaient tes tours et suspendaient leurs armes à tes murs et achevaient de te rendre belle. Tars'îs'[8] était ton marché pour une masse de richesses ; c'est avec de l'argent, du fer, de l'étain et du plomb qu'elle payait tes marchandises. Iawan,

1 C'est ici le fameux morceau dans lequel Ézéchiel décrit la grandeur et la richesse de Tyr et de son mouvement commercial.

2 Dans les lignes qui suivent (v. 4-9), Tyr est représentée sous la figure d'un grand et beau vaisseau.

3 Conjecture. Il y a même à dire qu'on n'obtient un nom d'arbre, et l'idée de la marqueterie, que par un léger changement du texte qui cependant ne touche pas aux consonnes. — Les îles de Kittîm, comme le pluriel le fait voir, sont nécessairement plusieurs, et probablement les Sporades. Primitivement le nom désignait le port de Kition (la patrie du philosophe Zénon), dans l'île de Chypre.

4 Élîs'ah (l'Élide ?) correspond sans doute au Péloponnèse et aux îles adjacentes. La *tenture* est celle qui se déploie sur le pont pour abriter l'équipage.

5 Sidon, Aradus, Byblos (G'ebal), sont des endroits phéniciens bien connus, dont les habitants relevaient à cette époque des Tyriens. — Insensiblement l'allégorie est abandonnée et le discours prend les choses dans leur état naturel.

6 On sait que les Carthaginois aussi avaient à leur solde des mercenaires étrangers, et que notamment beaucoup de Grecs faisaient ce métier.

7 Cant. IV, 4. 1 Rois X, 16.

8 L'Espagne (colonie de Tartessus).

Toubal et Més'ek [9] trafiquaient avec toi; avec des esclaves et des objets d'airain ils faisaient l'échange avec toi. Ceux de Togarmah [10] payaient tes marchandises avec des chevaux de trait et de selle et des mulets. Ceux de Dedan [11] trafiquaient avec toi; de nombreuses îles te servaient de marché, elles te fournissaient des cornes d'ivoire et du bois d'ébène en paiement [12]. Aram était ton marché pour les nombreux produits de son industrie; là on payait tes marchandises avec l'escarboucle, la pourpre, les étoffes bigarrées, le coton, le corail et le rubis [13]. Juda et le pays d'Israël trafiquaient avec toi, et faisaient des échanges contre du froment de Minnit, des pâtisseries [14], du miel, de l'huile et du baume. Damas était ton marché pour du vin de Helbôn et de la laine blanche, contre les objets fabriqués chez toi et une masse de richesses. Wedan et Iawan d'Ouzal [15] payaient tes marchandises avec du fer forgé, du bois de cassier et d'acorus, qu'ils échangeaient. Dedan [16] faisait avec toi le commerce de housses pour monter à cheval. L'Arabie et tous les émirs de Qédar faisaient le commerce avec toi, en trafiquant

[9] La Grèce (Ionie), le Pont et la Colchide. La nomenclature des marchandises peut servir à nous orienter dans les indications géographiques. Il faut d'ailleurs observer que l'auteur nomme ici tour à tour des peuples lointains chez lesquels les Phéniciens allaient faire le commerce, et d'autres (surtout de l'intérieur) qui fréquentaient le marché de Tyr.

[10] L'Arménie.

[11] Arabes du désert.

[12] Ici il est question du commerce avec l'Inde, qui se faisait par l'entremise de caravanes arabes qui allaient des ports du golfe persique à ceux de la Méditerranée. Les *îles* sont, comme toujours, des pays lointains. Le texte dit ici : *marché de ta main*, ce que nous n'avons pas trouvé nécessaire d'exprimer à part. Peut-être l'auteur a-t-il voulu dire que ce commerce ne se faisait que *de main en main*, c'est-à-dire par des intermédiaires.

[13] Au lieu d'Aram (la Syrie et la Mésopotamie), quelques anciens ont lu Édom, et, de fait, ce peuple ne figure pas autrement dans la nomenclature. Les marchandises ne décident rien, car elles viennent en partie de plus loin, si tant est que nous sachions bien la signification des deux derniers mots.

[14] Mot hébreu absolument inconnu. D'autres mettent des confitures, des melons, des épiceries, etc. Minnit est une localité au-delà du Jourdain.

[15] Ouzal est une localité dans l'Arabie heureuse (Gen. X, 27). Si le texte n'est pas corrompu (les noms manquent dans les Septante), Wedan et Iawan doivent être aussi des peuplades de ces contrées.

[16] Tribu arabe différente (?) de celle du v. 15. — Dans cette même vaste contrée, nous rencontrons plus loin les Qédarites, les S'ebâites, etc., comme faisant le commerce de transit avec des provenances de l'Inde.

d'agneaux, de boucs et de béliers[17]. Les marchands de S'ebâ et de Ra'emah trafiquaient avec toi; c'est avec des parfums exquis, avec toutes sortes de pierres précieuses et de l'or qu'ils payaient tes marchandises. Haran, Kanneh et 'Éden, les marchands de S'ebâ, Ass'our, Kilmad faisaient le commerce avec toi, en trafiquant de riches étoffes, de manteaux de pourpre et bigarrés, d'écheveaux de fil et de cordes solidement tordues[18]. Les vaisseaux de Tars'îs' étaient tes caravanes[19] [*ton commerce*] : tu t'enrichissais, tu devenais puissante au milieu des mers.... Au milieu des vastes ondes tes rameurs t'ont conduite[20] : le vent d'est te brise au cœur de l'océan. Ta richesse, tes marchandises, ton commerce, tes matelots, tes pilotes, tes calfats, tes négociants, tous tes guerriers que tu as à bord, mêlés à toute la multitude qui te remplit, tous ils tombent au fond de la mer. Au moment de ta catastrophe, aux cris de tes pilotes, les plages tremblent. Ils quittent leurs vaisseaux, tous ceux qui manient la rame[21], les matelots, tous les pilotes navigateurs; s'arrêtant au rivage, ils font retentir leurs cris à ton sujet, ils éclatent en plaintes amères, ils répandent de la poussière sur leur tête, ils se roulent dans la cendre; pour toi ils se rasent le chef, ils revêtent le cilice; ils pleurent sur toi dans l'amertume de leur âme, plongés dans un deuil profond. Dans leur tristesse ils font

17 Les Septante ajoutent des chameaux. Mais il est peu probable que les Phéniciens eussent trouvé des débouchés pour cet article.

18 Il s'agit du commerce avec la Mésopotamie ; les deux premiers noms représentent les villes de Carrhæ et de Ctésiphon, les trois autres (car Ass'our ne peut pas être ici l'Assyrie) sont douteux. Si les marchands de S'ebâ ne se trouvent pas ici par suite de quelque méprise, il faut supposer que ces Arabes servaient d'intermédiaires entre les Phéniciens et les négociants des bords du Tigre et de l'Euphrate. Quant aux marchandises, presque tout est incertain. Le texte n'offre que des mots qui ne se trouvent pas ailleurs et la conjecture philologique a beau jeu.

19 La signification de ce mot n'est pas bien certaine. Si la traduction est juste, l'auteur a voulu dire que le commerce de Tyr se faisait par mer, comme ailleurs il se fait par terre. — Après les *caravanes,* le texte offre encore le mot *ton commerce,* qui a tout l'air d'une glose, ajoutée par une main qui voulait expliquer le mot précédent.

20 Ici le tableau change: après la splendeur, la ruine. C'est à dessein que cette seconde tirade commence précisément par les mêmes mots avec lesquels la première a fini. Dans ce qui suit, les verbes sont mis tantôt au prétérit, tantôt au futur, selon que le prophète se met au point de vue de la simple prédiction ou de la vision. Nous mettons partout le présent qui répond à la fois aux deux formes du discours. — Tyr, comparée à un vaisseau, sombre en pleine mer.

21 Cette nouvelle série de gens de mer, représentés comme se lamentant sur la ruine de Tyr, sont naturellement ceux qui faisaient le commerce avec elle et qui en ressentiront le contre-coup. Du bord du rivage, ils voient avec effroi le désastre du vaisseau qui est englouti par la mer.

entendre sur toi un chant funèbre, ils chantent ta complainte : «Qui était pareil à Tyr, à celle qui a péri au milieu de l'océan!» Tant que tes marchandises sortaient des mers [22], tu nourrissais des peuples nombreux ; avec la masse de tes biens et ton commerce tu enrichissais les rois de la terre. Maintenant que brisée tu as disparu des mers, tes marchandises sont au fond des eaux, et tout ton équipage y est tombé avec toi. Tous les habitants des îles sont dans la stupeur à cause de toi, leurs rois sont consternés et frissonnent. Les trafiquants étrangers te sifflent : d'un coup soudain tu es frappée, et c'en est fait de toi à jamais!

XXIV.

Et la parole de l'Éternel me fut adressée en ces termes : Fils d'homme! Dis au prince de Tyr : Voici ce que dit le Seigneur Iaheweh : Puisque ton cœur s'est enorgueilli et que tu dis : Je suis un dieu ; c'est dans une demeure de dieux que je réside au milieu de l'océan [1] ! tandis que tu n'es qu'un mortel, et non un dieu, et puisque tu penses être un dieu — certes, tu es plus sage que Daniel [2], aucun mystère n'est obscur pour toi, c'est par ta sagesse et ton intelligence que tu as fait fortune, et rempli tes magasins d'or et d'argent; par ton savoir-faire dans le trafic tu as augmenté ta fortune et à cause de ta fortune ton cœur s'est enorgueilli — pour cela, voici ce que dit le Seigneur : Puisque tu penses être un dieu, pour cela, vois-tu, j'amène contre toi des étrangers, les peuples les plus barbares : ils tireront l'épée contre ta belle sagesse et terniront ta splendeur. Ils te précipiteront dans la fosse et tu mourras, comme meurent les égorgés, au milieu de l'océan [3]. Diras-tu encore : Je suis un dieu! en face de tes meurtriers? tandis que tu n'es qu'un mortel, et non un dieu, entre les mains de celui qui t'égorge? De

22 Apportées à terre par des vaisseaux de tous les points d'un horizon sans bornes.

1 Il ne faut sans doute pas prendre ceci à la lettre et supposer que les rois de Tyr se faisaient rendre des honneurs divins. C'est plutôt l'orgueilleuse illusion que le prophète veut signaler, d'après laquelle les Tyriens se croyaient inattaquables dans leur île.

2 Comp. chap. XIV, 14. — Tout ce passage, qui forme une espèce de parenthèse, doit être pris dans un sens ironique; les *mystères* font allusion aux arts de l'industrie, aux inventions, peut-être même aux explorations lointaines. L'auteur ne conteste pas ces choses, mais il insinue que les Tyriens avaient tort de s'en prévaloir tant et si exclusivement.

3 Cette demeure de dieux, inattaquable !

la mort des incirconcis[4] tu mourras sous la main des étrangers : c'est moi qui le dis, parole du Seigneur, l'Éternel !

Et la parole de l'Éternel me fut adressée en ces termes : Fils d'homme ! Fais entendre un chant plaintif sur le roi de Tyr et dis-lui : Voici ce que dit le Seigneur Iaheweh :[5] Tu étais un cachet de forme parfaite, rempli de sagesse et d'une beauté accomplie ; tu te trouvais dans l'Éden, le jardin de Dieu ; des pierres précieuses de toute espèce te couvraient : le rubis, la topaze, le diamant, le chrysolithe, l'onyx, le jaspe, le saphir, l'escarboucle, l'éméraude : tes châsses et tes alvéoles étaient en ouvrage d'or ; tout cela était préparé dès le jour de ta naissance : c'est avec le Keroub protecteur aux ailes déployées que je t'avais placé, tu te trouvais sur la sainte montagne de Dieu, tu marchais au milieu de pierres de feu. Tu étais sans défaut dans tes voies, depuis le jour de ta naissance, jusqu'à ce que l'iniquité fût trouvée en toi. C'est par suite de ton vaste commerce que ton sein se remplit de forfaits et tu devins coupable ; aussi bien je te repousse de la sainte montagne de Dieu, et le Keroub protecteur te fait périr du milieu des pierres de feu. Ton cœur s'est enorgueilli à cause de ta beauté, tu as ruiné et ta sagesse et ta splendeur : aussi bien je te jette à terre, en face des

[4] Ézéchiel emploie ce terme dans un sens plus général, pour impur, profane, méchant (XLIV, 9) ; en tout cas ici par antithèse à la notion de Dieu.

[5] Les lignes qui suivent sont des plus obscures dans tout le livre d'Ézéchiel. Quand on lit les Septante : *(tu es un cachet de ressemblance, une couronne de beauté, né dans les plaisirs du paradis de Dieu, tu ceignais de belles pierreries* [suivent douze noms et de plus l'argent et l'or] *et d'or tu remplissais tes magasins,* etc.), on reconnaît facilement que le texte est altéré et qu'il était déjà inintelligible très-anciennement. En nous en tenant autant que possible à l'hébreu, tel que nos éditions l'offrent, voici ce que nous pouvons en tirer : Le roi de Tyr (représentant ici l'État et la nation, et non pas tel prince particulier) avait reçu de Dieu tout ce qu'un mortel peut désirer : beau pays, belle position, richesses, honneurs. Dieu l'avait pour ainsi dire associé à sa propre gloire, l'avait reçu dans son temple. Mais l'opulence, produit du commerce, l'avait dévoyé et perdu. Ces idées sont exprimées par plusieurs figures peu en harmonie les unes avec les autres, et qu'il convient, par conséquent, de séparer. Il y a d'abord l'image d'un cachet, que l'homme d'Orient porte au doigt sans s'en séparer jamais ; c'est un anneau d'or, garni d'alvéoles, dans lesquelles des pierres précieuses se trouvent enchassées. Ces pierres sont la sagesse, le savoir-faire commercial, la splendeur de Tyr. — La faveur divine est exprimée en second lieu par la mention du Keroûb sous les ailes duquel (Exod. XXXVII, 9) le roi de Tyr était abrité, sur la montagne de Dieu, qui est ici à prendre non pas pour celle du temple de Jérusalem, mais pour la résidence idéale du Très-Haut. Nous désespérons de découvrir ce que nous veulent les pierres de feu. Du reste, plusieurs obscurités s'éclaircissent dès qu'on maintient que l'auteur parle du roi d'une manière abstraite et qu'il passe sans cesse du roi à la ville ou à l'État.

rois je te donne en spectacle. Par tes crimes nombreux, par l'iniquité de ton trafic, tu as profané tes sanctuaires : aussi bien je fais sortir de ton sein un feu qui te dévore, et je te réduis en cendres sur le sol, aux yeux de tous ceux qui te voient. Tous ceux qui te connaissent parmi les nations sont dans la stupeur à cause de toi : d'un coup soudain tu es frappé, et c'en est fait de toi à jamais !

XXV [1].

Et la parole de l'Éternel me fut adressée en ces termes : Fils d'homme ! Dirige tes regards vers Sidôn et prophétise contre elle ! Et dis : Vois-tu, c'est à toi que j'en veux, ô Sidôn ! Je veux me glorifier au milieu de toi, pour qu'on sache que moi je suis l'Éternel, quand j'en ferai justice, et que je m'y manifesterai comme le Saint. J'y enverrai la peste, j'inonderai ses rues de sang, les morts joncheront son sol, quand l'épée se tournera contre elle de toutes parts, pour qu'on sache que moi je suis l'Éternel ! Alors il n'y aura plus pour la maison d'Israël d'épine qui pique et de ronce qui blesse, de la part de tous ses voisins qui la méprisent, pour qu'on sache que moi je suis le Seigneur, l'Éternel !

Voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel : Quand je recueillerai ceux de la maison d'Israël du milieu des peuples où ils sont dispersés, je me manifesterai comme le Saint aux yeux des nations, et ils demeureront dans leur patrie que j'ai donnée à mon serviteur Jacob : ils y demeureront en sécurité ; ils bâtiront des maisons et planteront des vignes, et demeureront en sécurité, quand j'aurai fait justice de tous ceux qui les méprisent à l'entour, pour qu'on sache que moi je suis le Seigneur, l'Éternel !

XXVI [1].

La dixième année [2], le douzième du dixième mois, la parole de l'Éternel me fut adressée en ces termes : Fils d'homme ! Dirige tes regards sur Pharaon, le roi d'Égypte, et prophétise contre lui et

[1] Ce dernier morceau, spécialement dirigé contre Sidôn, l'ancienne métropole des Phéniciens, plus tard dépassée par sa rivale Tyr, est plus faible de couleur que les précédents. Il se termine par quelques lignes qui forment une espèce d'épilogue à toute la série des oracles précédents.

[1] Troisième série d'oracles contre l'étranger. C'est le tour de l'Égypte, et le nombre de morceaux est de six, qui tous portent en tête une date précise.

[2] Du règne de Çideqiyah (chap. XXVI, 1), c'est-à-dire environ six mois avant la prise de Jérusalem.

contre toute l'Égypte, parle et dis : Voici ce que dit le Seigneur Iaheweh : C'est à toi que j'en veux, Pharaon, roi d'Égypte, grand crocodile[3], qui te blottis dans tes fleuves et qui dis : mon fleuve est à moi, c'est moi qui me le suis fait[4] ! Mais je te mettrai un anneau dans les mâchoires et j'attacherai à tes écailles les poissons de tes fleuves, et je te retirerai au désert, toi avec tous tes poissons attachés à tes écailles, et je te jetterai au désert, toi et tous les poissons de tes fleuves ; là tu resteras étendu sur la plage, tu ne seras ni ramassé ni recueilli[5]; c'est aux bêtes sauvages et aux oiseaux du ciel que je te donnerai en pâture, pour que tous les habitants de l'Égypte reconnaissent que moi je suis l'Éternel ! Parce que tu n'es qu'un roseau[6] pour servir d'appui à la maison d'Israël — quand ils te saisissent de la main, tu te casses et leur écharpes le côté, et quand ils s'appuient sur toi, tu te brises et tu leur fais chanceler le corps tout entier — pour cela, voici ce que dit le Seigneur : Vois-tu, j'amène contre toi l'épée, pour exterminer chez toi hommes et bêtes, et le pays d'Égypte deviendra un désert et une solitude, pour qu'on reconnaisse que moi je suis l'Éternel ! Puisque tu as dit : Le fleuve est à moi, c'est moi qui l'ai fait ! pour cela, vois-tu, j'en veux à toi et à tes fleuves, et je ferai du pays d'Égypte un désert aride, une solitude depuis Migdol jusqu'à Sewéneh[7], jusqu'aux confins de l'Éthiopie. Le pied de l'homme n'y passera point ; il n'y passera pas le pied d'un animal ; elle restera sans habitants quarante ans. Et je ferai de l'Égypte un désert au milieu de pays déserts, et ses villes seront ruinées au milieu de

[3] Le crocodile représente très-convenablement la puissance égyptienne, comme le monstre le plus redoutable de ce pays ; les poissons, dont il est question plus loin, sont les habitants. Du reste, il ne faut pas trop presser les détails de l'allégorie, qui s'applique tantôt à l'empire entier, tantôt au roi en particulier. Le Nil se divisant en un grand nombre de bras, l'emploi successif du singulier et du pluriel s'explique sans peine.

[4] Reproche analogue à celui du chap. XXVIII, 2. C'est l'arrogance païenne qui ne reconnaît pas la puissance suprême.

[5] Nous traduisons à la lettre, et l'on peut s'arrêter au sens prochain offert par le contexte. Cependant les Septante déjà y ont vu le refus de sépulture (*tiqqaber* pour *tiqqabeç*), et la phrase *rassembler avec ses pères* est bien connue.

[6] Les derniers rois de Juda espéraient pouvoir s'affranchir du joug des Chaldéens avec le secours des Égyptiens, mais ils furent toujours trompés par ceux-ci. Le *roseau* (le papyrus du Nil) est le symbole de la faiblesse, et même de la trahison. La tige, en se cassant, blesse la main qui s'y appuie.

[7] Du nord au sud. *Sewéneh*, Syène, s'est conservé dans le nom d'Assuan, endroit situé à quelque distance de l'ancien emplacement.

villes ruinées, pendant quarante ans[8], et je disperserai les Égyptiens parmi les nations et je les disséminerai dans toutes les contrées. Car voici ce que dit le Seigneur Iaheweh : Au bout de quarante ans, je rassemblerai les Égyptiens d'entre les peuples où ils auront été dispersés, et je restaurerai l'Égypte, et je les ramènerai au pays de Paṭros[9], au pays de leur origine, et ils y formeront un humble royaume. D'entre les royaumes ce sera le plus humble, et il ne s'élèvera plus au-dessus des autres nations, et je les amoindrirai, pour qu'ils ne prétendent plus dominer les peuples. Et ils ne seront plus, pour la maison d'Israël, l'objet d'une confiance, qui me ferait souvenir de leur faute, s'ils s'adressaient encore à eux. C'est pour qu'ils sachent que moi je suis le Seigneur, l'Éternel.

XXVII.

Et la vingt-septième année[1], le premier du premier mois, la parole de l'Éternel me fut adressée en ces termes : Fils d'homme, Neboukadreçe̥ar, le roi de Babel, a fait faire à son armée un rude service contre Tyr ; toutes les têtes sont chauves, toutes les épaules pelées ; mais ni lui ni son armée n'a eu son salaire pour le service qu'il y a fait[2]. Pour cela, voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel : Vois-tu, je donne à Neboukadreçe̥ar, roi de Babel, le pays d'Égypte, pour qu'il en emporte la richesse, et s'empare de son butin, et pille ce qu'il y a à piller : cela sera le salaire de son armée. Pour prix du service qu'il a fait, je lui donne le pays d'Égypte : car c'est

8 La fixation du nombre exprime l'idée que Jéhova détermine les destinées des nations à son gré, et que la génération actuelle passera avant la restauration.

9 La Thébaïde ou haute Égypte.

1 C'est-à-dire vingt-six ans après la première déportation. Cela nous conduit à l'an 572 av. J.-C., à une époque bien postérieure aux autres morceaux datés d'Ézéchiel.

2 Tout ce que nous savons par les anciens historiens, au sujet de la guerre de Neboukadreçe̥ar contre les Phéniciens, c'est qu'il assiégea Tyr pendant treize ans. On ne dit rien de la prise de la ville. Le texte semble insinuer que l'entreprise échoua. Pour épargner au prophète le reproche de s'être trompé dans ses prédictions (chap. 26 à 28), on suppose que Tyr tomba entre les mains des Chaldéens, mais que les habitants avaient auparavant mis leurs trésors en sûreté, de sorte que le butin fut maigre. De pareilles échappatoires sont ridicules. Tyr a aussi résisté à Alexandre, et existait encore du temps des croisades ; et l'Égypte n'est pas devenue un désert, et Neboukadreçe̥ar ne l'a pas conquise, et à la chute des Pharaons il n'est plus devenu un humble royaume, mais une province de l'empire des Perses, qu'Ézéchiel ne connaissait pas encore. Les prophéties doivent et peuvent se légitimer par leur sens idéal ; on a bien tort de les juger d'après les faits concrets de l'histoire. — Les têtes chauves et les épaules pelées représentent un travail dur et fatigant.

pour moi qu'ils ont travaillé[3], dit le Seigneur. En ce jour-là, je rendrai la puissance à la maison d'Israël[4], et à toi j'ouvrirai la bouche au milieu d'eux, pour qu'ils apprennent que moi je suis l'Éternel[5].

Et la parole de l'Éternel me fut adressée en ces termes : Fils d'homme! Prophétise et dis : Voici ce que dit le Seigneur : Lamentez-vous ! criez hélas ! en vue de ce jour. Car il est proche, le jour, il est proche, le jour de l'Éternel, le jour des sombres nuages, qui doit être le moment suprême pour les nations[6]. L'épée va fondre sur l'Égypte, et la terreur sur l'Éthiopie, quand l'Égypte sera jonchée de cadavres, qu'on enlèvera sa richesse, et que ses fondements seront renversés. Éthiopiens, Libyens, Lydiens, et tous les étrangers, et les Nubiens[7], et les fils des pays alliés, tomberont avec eux par l'épée.

Voici ce que dit l'Éternel : Ils tomberont, ceux qui ont été les appuis de l'Égypte; il sera humilié, l'orgueil de sa puissance : depuis Migdol jusqu'à Sewéneh[8], ils tomberont par l'épée, parole du Seigneur Iaheweh! Et ce sera un désert au milieu de pays déserts, et ses villes seront ruinées au milieu de villes ruinées, pour qu'on sache que moi je suis l'Éternel, quand je mettrai le feu à l'Égypte et que tous ses auxiliaires seront écrasés. En ce jour-là, des messagers iront de ma part en bateau porter l'épouvante dans l'insouciante Éthiopie, et la terreur les saisira, comme à la journée de l'Égypte, car la voici qui vient[9].

[3] La guerre contre Tyr, d'après les chapitres précédents d'Ézéchiel, était bien une entreprise commandée par Dieu, qui voulait punir les Tyriens. Si leur ville a succombé, peu importe que le butin ait été riche ou non, la volonté de Jéhova était faite et le roi de Babel était désormais un serviteur inutile. Nulle part ailleurs, les prophètes ne parlent d'un salaire dû par Dieu aux instruments de sa vengeance. Tout au contraire, ces instruments sont punis à leur tour, pour avoir voulu se faire payer trop cher leurs services. Si donc il est ici question d'un salaire, c'est que les circonstances étaient toutes différentes et que Tyr n'avait pas été prise.

[4] Litt.: Je lui ferai pousser une corne. La ruine de l'Égypte, de la puissance la plus odieuse aux prophètes, sera le signal de la restauration d'Israël, et alors une nouvelle série de prophéties sera adressée au peuple, réconcilié avec son Dieu.

[5] Ce qu'on vient de lire XXIX, 17-21, forme une espèce d'introduction qui doit motiver les menaces qui vont faire le vrai sujet du discours.

[6] Comp. Joël I, 15; II, 2. Soph. I, 7, 14, etc. En frappant l'Égypte, Jéhova prononce l'arrêt sur le paganisme en général.

[7] Conjecture pour *Kubiens*, qu'offre le texte hébreu, et que les Septante ont omis. Pour le reste, comp. XXVII, 10, et Jér. XXV, 20.

[8] Comp, XXIX, 10, 12.

[9] La nouvelle de la catastrophe se répandra de proche en proche, en remontant le Nil. Le reste de la phrase est un peu obscur, mais l'auteur a sans doute voulu dire qu'une journée comme celle de l'Égypte attend aussi l'Éthiopie.

Voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel : Je vais mettre fin à ce train[10] de l'Égypte par la main de Neboukadreççar, du roi de Babel. Lui et son armée avec lui, les peuples les plus barbares, seront amenés pour ravager le pays ; ils tireront l'épée contre l'Égypte, et joncheront le sol de cadavres. Et je mettrai ses fleuves à sec, et je livrerai le pays à des hommes méchants, et je le dévasterai avec tout ce qu'il contient, par la main des étrangers : moi, l'Éternel, je le dis !

Voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel : Je vais détruire les idoles, et chasser les faux dieux de Noph[11], et il n'y aura plus de prince égyptien, et je jetterai la terreur dans le pays d'Égypte. Et je dévasterai Patros, et je mettrai le feu à Ço'an, et je ferai justice de Nô. Et je déverserai ma colère sur Sîn, ce boulevard de l'Égypte, et je ferai cesser le train de Nô. Et je mettrai le feu à l'Égypte, Sîn tremblera, Nô sera envahie, et Noph sera aux ennemis en plein jour. Les jeunes guerriers d'On et de Pî-Béset tomberont sous l'épée, et leurs habitants[12] s'en iront en captivité. A Tefahnehés le jour s'obscurcira, quand j'y briserai les appuis[13] de l'Égypte et qu'il y sera mis fin à l'orgueil de sa puissance : un sombre nuage la couvrira et ses filles[14] s'en iront en captivité. Je ferai justice de l'Égypte, pour qu'on sache que moi je suis l'Éternel !

XXVIII.

Et la onzième année, le septième jour du premier mois[1], la parole de l'Éternel me fut adressée en ces termes : Fils d'homme ! J'ai brisé le bras de Pharaon, le roi d'Égypte, et il n'est point

10 Le *train*, c'est le bruit causé par la réunion des deux éléments de la foule et de l'opulence. Le mot hébreu est tour à tour employé dans ces deux sens.

11 Les villes d'Égypte sont plus connues sous leurs noms grecs : Noph (ailleurs Moph), Memphis ; Ço'an, Tanis ; Nô, Thèbes, capitale de Patros, la haute Égypte ; Sîn, Peluse ; On, Héliopolis ; Pî-Béset, Boubastis ; Tefahnehes (ailleurs Tahpanhes), Daphné. — Quant à On, le texte met d'autres voyelles (prononcez Aoun), ce qui lui donne le sens ironique : (ville d') idole. Le *train* de Nô (Hamôn-Nô) est peut-être un jeu de mots qui doit rappeler le nom du dieu Amôn, qui y avait son principal temple (Nah. III, 8).

12 Litt. : *elles*, ce qui se rapporte aux *villes*, et non aux femmes.

13 D'après les Septante (*mattot*). Le texte reçu dit : les jougs (*motot*).

14 Les bourgades et villages dépendants de ce chef-lieu.

1 Comp. XXIX, 1. — L'événement auquel il paraît être fait allusion ici, c'est-à-dire la tentative des Égyptiens de venir au secours de Jérusalem, est mentionné Jérém. XXXVII, 5. Les Chaldéens interrompirent le siége, allèrent battre le Pharaon Hophra sur la frontière, et puis revinrent à la charge.

pansé, de manière qu'on y appliquerait des remèdes, et qu'on y mettrait des bandages pour le panser, afin qu'il guérisse et saisisse l'épée. Pour cela, voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel : C'est à Pharaon, au roi d'Égypte, que j'en veux : je brise ses deux bras, celui qui est sain et celui qui est cassé [2], et je ferai tomber l'épée de sa main. Et je disperserai les Égyptiens parmi les nations, et je les disséminerai dans tous les pays. Mais je fortifierai les bras du roi de Babel, et je lui remettrai mon épée, et je briserai les bras de Pharaon, de manière qu'il gémisse devant lui, comme gémissent les mourants. Oui, je fortifierai les bras du roi de Babel, mais les bras de Pharaon tomberont, pour qu'on reconnaisse que je suis l'Éternel, quand je remettrai mon épée au roi de Babel et qu'il la tourne contre le pays d'Égypte. Et je disperserai les Égyptiens parmi les nations et je les disséminerai dans tous les pays, pour qu'on sache que moi je suis l'Éternel !

XXIX.

Et la onzième année, le premier jour du troisième mois, la parole de l'Éternel me fut adressée en ces termes : Fils d'homme ! Dis à Pharaon, au roi d'Égypte, et à son monde : A qui ressembles-tu dans ta grandeur [1] ? Vois-tu, l'Assyrie était un cèdre du Liban, aux branches belles et touffues, haut de taille, et élevant la cîme aux nues. Les eaux l'avaient fait grandir, l'onde l'avait fait croître ; elle faisait circuler ses courants tout autour de sa plantation et envoyait ses canaux vers tous les arbres de la campagne [2]. Aussi son tronc s'élevait-il au-dessus de tous les arbres de la campagne ; ses rameaux grossirent et son feuillage s'étendit par l'abondance des eaux. Dans ses branches [3], dans ses rameaux nichaient tous les oiseaux du ciel ;

2 En d'autres termes : la première défaite sera suivie d'une seconde, qui amènera la destruction complète de la puissance égyptienne.

1 La réponse à cette question est donnée sous la forme d'une allégorie. Cette allégorie raconte l'histoire de l'empire d'Assyrie sous l'image d'un grand cèdre, plus beau que tous les arbres du paradis (c'est-à-dire du plus puissant royaume sur la terre), mais qui a fini par être coupé. La morale de la fable est : que l'Égypte, qui n'est pas plus puissante que l'Assyrie ne l'a été, aura un sort pareil. — On ne s'étonnera pas de voir dans cette allégorie le sens propre (orgueil, cœur, les nations qui s'abritent, etc.), se mêler incessamment aux éléments figurés. Ces derniers mêmes ne sont pas tous bien homogènes, par exemple, il n'y a pas de *vastes eaux* sur le Liban, où croissent les cèdres.

2 Le texte est ici fort sujet à caution, et la traduction s'en tient au sens le plus conforme au reste. Les arbres de la campagne, qui sont censés recevoir leur eau du cèdre, sont les autres peuples dépendant des Assyriens.

3 Changement à l'égard des voyelles et de la coupe des versets.

outes les bêtes des champs venaient mettre bas à l'abri de son feuillage; à son ombre habitaient tous les grands peuples. Il était beau dans sa grandeur, dans la longueur de ses branches; ses racines touchaient à des eaux abondantes. Les cèdres ne l'éclipsaient pas dans le jardin de Dieu, les cyprès ne l'égalaient point pour les branches, les platanes n'avaient pas de feuillage comme le sien; aucun arbre du jardin de Dieu ne lui était comparable en beauté. Je l'avais fait beau par le grand nombre de ses branches; tous les arbres d'Éden, dans le jardin de Dieu, lui portaient envie. Pour cela, voici ce qu'a dit[4] le Seigneur, l'Éternel : Parce qu'il s'est tant élevé en hauteur, et qu'il a poussé sa cîme jusqu'aux nues, et que son cœur s'est enorgueilli de son élévation, je le livrerai à un chef[5] de nations, pour qu'il en fasse ce qu'il voudra : pour ses crimes je le repousse. Et les étrangers, les peuples les plus barbares, l'ont coupé et l'ont jeté là, ses branches jonchèrent les montagnes et les vallées, ses rameaux gisaient brisés dans tous les ravins du pays, et tous les peuples de la terre se retirèrent de son ombre et l'abandonnèrent. Sur ses débris[6] viennent s'abattre tous les oiseaux du ciel, et toutes les bêtes sauvages courent à son feuillage — afin qu'aucun de ces arbres bien arrosés ne s'enorgueillisse de son élévation, et ne pousse sa cîme jusqu'aux nues, et que ces buveurs d'eau ne s'en remettent pas à eux-mêmes dans leur orgueil : car tous ils sont voués à la mort, au séjour souterrain, parmi les mortels descendus dans la fosse[7].

Voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel : Lorsqu'il descendit dans le S'eôl, je provoquai un deuil, je couvris l'onde à cause de lui, j'arrêtai ses courants, les grandes eaux furent retenues, je vêtis de noir le Liban, et tous les arbres de la campagne languirent à cause de lui[8].

4 Nous mettons le prétérit, contre l'usage, car ce n'est pas aujourd'hui seulement que Dieu menace de ruine l'empire assyrien, qui n'existe plus depuis plus de trente ans. Beaucoup de commentateurs, préférant s'en tenir au présent, appliquent la prédiction aux Égyptiens, et quelques-uns vont même jusqu'à changer le texte de manière à en faire disparaître les Assyriens tout à fait. Le cèdre serait alors Pharaon.

5 L'auteur emploie un terme qui se traduit partout ailleurs par *Dieu*. Cela prouve que ce terme ne rend proprement que la notion de la force.

6 Ici l'image d'un arbre abattu se combine avec celle d'un cadavre.

7 C'est ici l'application de la parabole. Les *buveurs d'eau*, c'est-à-dire les arbres qui ont le pied (la racine) dans une couche de terre infiltrée d'eau, représentent naturellement les rois. L'exemple du cèdre assyrien doit leur servir d'avertissement. Ils sont mortels comme tout le monde, et leur orgueil n'est qu'une cause de plus de leur chute.

8 La catastrophe de l'empire assyrien eut naturellement un grand retentissement. Tout ce qui y tenait, de manière ou d'autre, en ressentit le contre-coup. De là ce deuil dont parle le texte. L'*onde* (qui nourrissait le cèdre) est *couverte* (de cilice !), c'est-à-dire arrêtée, tarie.

Par le bruit de sa chute je fis trembler les nations ; quand je le précipitai dans le S'eôl, auprès des habitants de la fosse et dans le séjour souterrain, tous les arbres d'Éden se consolèrent, tout ce qu'il y avait eu de plus beau au Liban, en fait de buveurs d'eau[9]. Eux aussi descendirent avec lui dans le S'eôl, auprès de ceux que l'épée avait tués, eux, jadis ses bras, et assis à son ombre au milieu des nations[10].

A qui ressembles-tu ainsi en gloire et en grandeur parmi les arbres d'Éden[11]?...... Ainsi tu seras précipité, avec les arbres d'Éden, dans le souterrain : parmi les incirconcis[12] tu seras jeté, avec ceux que l'épée a tués ! Tel sera Pharaon et tout son monde, parole du Seigneur, l'Éternel.

XXX.

Et la douzième année, le premier jour du douzième mois[1], la parole de l'Éternel me fut adressée en ces termes : Fils d'homme ! Fais entendre un chant plaintif sur Pharaon, le roi d'Égypte, et dis-lui : On te comparait à un jeune lion parmi les nations, et tu étais pareil au crocodile dans les fleuves[2], tu t'élançais dans les ondes, tu troublais les eaux avec tes pieds et tu t'ébattais dans leurs flots. Or, voici ce que dit le Seigneur Iaheweh : Je jetterai sur toi mon réseau, avec le concours de peuples nombreux, pour qu'ils te tirent dehors dans mon filet. Et je te laisserai là sur le sol, je te jetterai dans les champs, je ferai que tous les oiseaux du ciel

9 Bien d'autres rois avaient précédé l'Assyrien dans le séjour des morts, comme victimes des farouches conquérants de Ninive. Ils se consolent en voyant le maître partager leur propre sort (comp. Ésaïe XIV, 9 suiv.). Le mélange continuel de l'image des arbres et du sens propre, représenté ici surtout par le S'eôl, est très-gênant.

10 Nous n'affirmons pas que cette traduction soit à l'abri de toute objection. Si nous pouvons tirer un sens d'un texte très-obscur, sans le changer, il est question ici d'autres rois, naguère les alliés et auxiliaires de l'Assyrien.

11 La question du v. 2 est reprise. En apparence, elle ne reçoit pas de réponse. De fait, la réponse est donnée dans la parabole du cèdre. L'Égypte aura le sort de l'Assyrie.

12 Chap. XXVIII, 10.

1 Environ dix-huit mois après le sac de Jérusalem.

2 Il y a une antithèse entre les deux images. Le lion est un animal terrible, mais noble et digne d'admiration ; le crocodile, tout aussi dangereux, inspire en même temps un sentiment de dégoût. Il hante les marécages et basses eaux, qu'il trouble par ses mouvements (comp. XXIX, 3). On a tort de traduire : dans les *mers*. Le crocodile n'est pas un animal marin, et il est hors de propos de supposer l'auteur ignorant à cet égard. Toute vaste nappe d'eau (lac, Nil), s'appelle *iam* en hébreu.

s'abattent sur toi; de toi je rassasierai toutes les bêtes sauvages, de ta chair je couvrirai les montagnes, et je remplirai les vallées de ton sang [3]. De l'écoulement de ton sang j'abreuverai le sol des montagnes, et les ravins en seront remplis. Quand je t'éteindrai [4], je voilerai le ciel, j'envelopperai d'obscurité ses étoiles, je couvrirai le soleil d'un nuage, et la lune ne fera plus resplendir sa lumière. Oui, tous ces brillants flambeaux du ciel, je les envelopperai d'obscurité à cause de toi, et je couvrirai ton pays de ténèbres, parole du Seigneur, l'Éternel. Je porterai l'émotion dans le cœur de beaucoup de peuples, quand je ferai arriver chez eux la nouvelle de ta ruine, dans des pays que tu ne connais même pas; et je mettrai de grandes nations dans la stupeur à cause de toi; à cause de toi, leurs rois seront saisis de frissons, quand je brandirai mon épée devant leurs yeux, et ils trembleront à tout moment pour leur vie au jour de ta chute. Car voici ce que dit le Seigneur : L'épée du roi de Babel viendra contre toi ; c'est par des épées de guerriers que je ferai tomber ton monde ; eux tous, les plus barbares des peuples, détruiront la gloire de l'Égypte et tout son train sera anéanti. Et j'y ferai périr tout son bétail des bords de ses grands fleuves, et ni le pied de l'homme, ni le sabot de l'animal n'en troublera plus les eaux. Alors je les ferai baisser, et ses fleuves couler comme de l'huile [5] (parole du Seigneur, l'Éternel!), quand j'aurai fait du pays d'Égypte un désert, et qu'il sera dépouillé de tout ce qui le remplissait, quand j'aurai exterminé tous ses habitants, pour qu'on sache que moi je suis l'Éternel!

Voilà la complainte, et les filles des peuples la chanteront d'une voix plaintive; elles la chanteront pour plaindre l'Égypte et tout son monde. C'est le Seigneur, l'Éternel, qui le dit!

[3] D'après les Septante. Le mot hébreu est inconnu. Les manuscrits varient et les commentateurs ont proposé tour à tour de mettre : vermine, cadavre, monceau.

[4] Nouvelle image. Pharaon (la puissance égyptienne) est comparé à un astre brillant (Ésaïe XIV, 12). On n'a pas besoin pour cela de songer spécialement à la constellation du dragon. Car un dragon (serpent) n'est pas un crocodile.

[5] On a voulu voir ici une promesse de restauration. Mais les eaux basses avec ce mouvement ralenti font antithèse avec l'impétuosité d'un courant rapide et dévastateur, comme l'était l'Égypte conquérante.

XXXI.

Et la douzième année, le quinzième jour de ce mois[1], la parole de l'Éternel me fut adressée en ces termes : Fils d'homme ! Entonne le chant funèbre sur ce monde égyptien, et précipite-le, lui et les filles des nations puissantes, dans le séjour souterrain, auprès de ceux qui sont descendus dans la fosse[2] ! Vaux-tu mieux que d'autres[3] ? Descends ! couche-toi parmi les incirconcis ! Qu'ils tombent au milieu de ceux que l'épée a égorgés ! L'épée est tirée :[4] Entraînez-le avec tout son monde ! Les princes guerriers s'entretiennent de lui, avec ses auxiliaires, au fond du S'eôl, où sont descendus et couchés les incirconcis, égorgés par l'épée[5].

Là est Ass'our avec toute sa multitude : ses tombeaux tout autour, tous ils sont égorgés, frappés par l'épée. On lui a assigné son tombeau au fond du gouffre[6], et sa multitude est rangée à l'entour : tous ils sont égorgés, frappés par l'épée, pour avoir répandu la terreur dans le séjour des vivants.

1 Le mois n'est pas indiqué dans le texte, mais comme déjà le précédent morceau est daté du dernier mois de l'année, on n'a pas besoin de supposer une lacune dans le texte. On n'a qu'à accentuer l'article.

2 Cette seconde complainte décrit poétiquement la descente dans le S'eôl, de la puissance égyptienne condamnée à périr, et qui y va rejoindre les *filles* des autres puissantes nations (c'est-à-dire ces nations elles-mêmes, personnifiées dans autant de femmes), déjà antérieurement descendues au tombeau. C'est le prophète lui-même qu doit y précipiter l'Égypte, c'est-à-dire proclamer l'arrêt divin qui a décidé la chose.

3 Litt.: Plus que qui es-tu agréable? — La vivacité du discours amène des changements fréquents dans le choix des personnes: tantôt la parole s'adresse directement à l'Égypte, tantôt il en est question comme d'un tiers. Tantôt aussi le régime est au féminin (l'Égypte), tantôt au masculin (Pharaon). Ceci se reproduit dans tout le morceau. Le texte est passablement obscur par suite de cette circonstance, et déjà la version grecque le présente sous une tout autre forme.

4 Litt.: *est donnée* — savoir au roi de Babel, qui doit exécuter l'arrêt concernant l'Égypte. Les mots suivants sont adressés à ces mêmes exécuteurs, qui doivent *entraîner* l'Égypte au S'eôl.

5 La chute de Pharaon met en émoi les habitants de S'eôl qui l'y ont précédé ; parmi eux, il y en a qui avaient été ses auxiliaires (XXX, 8). Ces rois païens (XXVIII, 10) s'intéressent naturellement au sort de leur collègue, et y trouvent une consolation (XXXI, 16).

6 Le texte dit simplement: au fond de la fosse. Mais ce terme de fosse, qui marque dans l'origine chaque trou pratiqué dans le sol pour recevoir un corps mort, est employé poétiquement pour le S'eôl. On remarquera aussi que les idées de tombeau et de S'eôl s'entremêlent continuellement.

Là est 'Èlam[7] avec tout son monde, à l'entour de son tombeau : tous ils sont égorgés, frappés par l'épée ; incirconcis ils sont descendus au séjour souterrain, pour avoir répandu la terreur dans le séjour des vivants : ils portent leur opprobre parmi les habitants du S'eôl. Au milieu des égorgés on lui a assigné sa couche. [*avec tout son monde dont les tombeaux sont à l'entour, incirconcis tous, égorgés par l'épée : parce que la terreur était répandue par eux dans le séjour des vivants, ils portent leur oppobre parmi les habitants du S'eôl. Au milieu des égorgés on a assigné...* [8]]

Là est Més'ek-Toubal[9] avec tout son monde : ses tombeaux tout autour ; incirconcis tous, égorgés par l'épée, pour avoir répandu la terreur dans le séjour des vivants ! Mais ils ne reposent pas avec les guerriers tombés d'entre les incirconcis, qui sont descendus au S'eôl avec leurs armes, et auxquels on a mis les épées sous la tête[10] : leurs crimes sont restés sur leurs ossements, parce qu'ils ont répandu la terreur dans le séjour des vivants. Et toi, tu es écrasé au milieu des incirconcis et couché avec ceux qui sont égorgés par l'épée[11] !

Là est Édom, ses rois et tous ses émîrs, lesquels, malgré leur force, ont été mis avec ceux que l'épée a égorgés : ils sont couchés avec les incirconcis, descendus dans la fosse.

Là sont tous les princes du nord[12], et tous les Sidoniens, descendus parmi les égorgés, honteux malgré la terreur qu'inspirait leur force :

[7] 'Èlam n'apparaît point ailleurs dans la Bible comme une puissance indépendante ; autrefois ce pays (le Khousistan actuel) formait une partie de l'empire assyrien (És. XXII, 6). Du temps de Jérémie (XLIX, 34), il est menacé par les Chaldéens. Vers la fin de l'exil, nous le trouvons en marche contre Babylone de concert avec la Médie (És. XXI, 2).

[8] Les phrases mises entre crochets font évidemment double emploi avec ce qui précède. Elles ne sont pas même régulièrement terminées et manquent dans les Septante.

[9] Les peuples du Nord (XXVII, 13), communément appelés les Scythes. Il paraît que ces peuples avaient fait une invasion dans l'Asie sémitique, quelques dizaines d'années avant l'époque d'Ézéchiel (Hérodote, I, 106). Comp. l'introduction à Sophonie.

[10] Cela doit sans doute revenir à dire que la ruine de ces peuples a été plus ignominieuse que celle des autres. La sépulture honorable, telle qu'elle était réservée aux guerriers, auxquels on mettait les armes dans le tombeau, leur a été refusée, et le prophète y voit un surcroît de châtiment.

[11] Cette apostrophe serait adressée à Pharaon, d'après l'opinion traditionelle, de manière que la série des tableaux serait tout à coup interrompue. Nous ne voyons pas pourquoi ces paroles ne pourraient pas être adressées aux Scythes et à leur roi ?

[12] Comme il a déjà été question des peuples les plus septentrionaux connus alors, et que les *princes du nord* se trouvent ici associés aux Phéniciens, on supposera que l'auteur a songé aux voisins des Israélites dans cette même direction : aux Araméens de Damas.

incirconcis ils sont couchés avec ceux que l'épée a égorgés, ils portent leur opprobre parmi les habitants du S'eôl.

Pharaon les verra et se consolera au sujet de son monde : Pharaon et toute son armée périront par l'épée ! C'est le Seigneur, l'Éternel, qui le dit. Oui, je lui ai permis de répandre la terreur dans le séjour des vivants, mais le voilà couché au milieu des incirconcis, avec ceux que l'épée a égorgés, Pharaon et tout son monde ! C'est le Seigneur, l'Éternel, qui le dit.

XXXII [1].

La parole de l'Éternel me fut adressée en ces termes : Fils d'homme ! Parle aux enfants de ton peuple et dis-leur : Lorsque j'amène l'épée contre un pays et que les gens de ce pays prennent un homme d'entre eux et l'établissent comme sentinelle, et que, voyant l'épée arriver dans le pays, il sonne de la trompette et avertit le peuple, et si quelqu'un, tout en entendant le son de la trompette, ne se laisse pas avertir, et que l'épée vienne l'enlever, son sang retombe sur sa tête. Il a bien entendu le son de la trompette, mais il ne s'est pas laissé avertir : son sang retombe sur lui. Mais s'il s'est laissé avertir, il aura sauvé sa vie. Mais si la sentinelle, voyant l'épée arriver, ne sonnait point de la trompette, de sorte que le peuple ne fût point averti, et que l'épée vînt enlever quelqu'un d'entre eux, celui-ci serait bien enlevé par sa faute, mais je redemanderais [2] son sang à la sentinelle. Or, toi, fils d'homme, je t'établis comme sentinelle à l'égard de la maison d'Israël : quand tu entendras une parole de ma bouche, tu les avertiras de ma part. Quand je dirai au méchant : Méchant, tu mourras ! et que tu ne parles pas, afin de détourner le méchant de sa voie, lui, le méchant mourra pour son péché, mais c'est de ta main que je redemanderai son sang. Mais si tu as averti le méchant au sujet de sa voie, il mourra pour son péché, mais toi, tu n'en seras pas responsable [3]. Or, toi, fils d'homme, dis à la maison d'Israël : Vous ne faites que dire [4] : «Nos

[1] Ici commence la troisième série des discours d'Ézéchiel. La ruine de Juda et de Jérusalem est désormais un fait accompli, et une nouvelle perspective s'ouvre devant l'esprit du prophète. — Le morceau qu'on va lire forme une espèce de prologue ou de préambule destiné à marquer, par la voie de l'allégorie, la nature des devoirs d'un vrai prophète et les limites de sa responsabilité. Si la sentinelle, à l'approche de l'ennemi, ne fait pas son devoir, elle est responsable, mais les autres n'en pâtiront pas moins. Cette comparaison n'est parfaitement juste que dans l'application qui va en être faite au pécheur. Car ici le péché a d'avance mérité le châtiment, et c'est le prophète qui pâtira avec le coupable s'il ne l'avertit pas. Les deux éléments de la comparaison ne correspondent pas exactement.

[2] Ce n'est plus le peuple qui demanderait compte à la sentinelle, c'est déjà Dieu qui demande compte au prophète négligent.

[3] Reproduction à peu près textuelle du passage III, 17-19.

[4] Litt.: Voilà comme vous parlez, c'est à cela que reviennent vos discours. — Ces discours sont l'expression d'un profond découragement. Les restes du peuple se sentent coupables, et sous le poids d'un châtiment mérité. Ils ont perdu tout espoir de *vivre*, c'est-à-dire d'une restauration. Le prophète reçoit la mission de leur dire qu'il n'est jamais trop tard pour se repentir et pour rentrer en grâce auprès de Dieu.

méfaits et nos péchés nous accablent; c'est pour eux que nous dépérissons : comment pourrions-nous vivre?» Dis-leur : Par ma vie ! dit le Seigneur, l'Éternel, je ne prends certes pas plaisir à la mort du méchant, mais, au contraire, à ce que le méchant se détourne de sa voie, et qu'il vive. Détournez-vous, détournez-vous de vos mauvaises voies ! pourquoi mourriez-vous, maison d'Israël ! Et toi, fils d'homme, dis aux enfants de ton peuple [5] : La justice du juste ne le sauvera pas au jour où il péchera, et la méchanceté du méchant ne le fera pas tomber [6], au jour où il se détournera de sa méchanceté, et le juste ne pourra pas vivre pour cela-même [7] au jour de la transgression. Si je dis du juste : Certes, il vivra ! et que, se confiant en sa justice, il fasse le mal, il ne sera plus question de tous les actes de justice qu'il aura faits : il mourra à cause de l'iniquité qu'il aura commise. Et si je dis au méchant : Certes, tu mourras ! et que, se détournant de son péché, il pratique le droit et la justice, qu'il rende le gage [8], restitue la chose dérobée, et marche selon les commandements de la vie, de manière à ne plus faire le mal, certes, il vivra et ne mourra point ! Il ne sera plus question de tous les péchés qu'il aura commis : il aura pratiqué le droit et la justice — certes, il vivra ! Que si les enfants de ton peuple disent : Le procédé du Seigneur n'est pas le bon ! c'est leur procédé à eux qui n'est pas le bon. Si le juste revient de sa justice et fait le mal, c'est qu'il mourra pour cela. Mais si le méchant revient de sa méchanceté, et qu'il pratique le droit et la justice, c'est par là qu'il vivra. Et si vous dites : Le procédé du Seigneur n'est pas le bon ! moi je vous jugerai, chacun selon ses œuvres, maison d'Israël [9] !

5 Ce qui suit a déjà été dit dans un autre ordre d'idées, mais en partie dans les mêmes termes, chap. XVIII, 20 et suiv.

6 *Tomber*, juridiquement parlant, c'est être condamné.

7 Pour cela même qu'il aura été juste jusque-là.

8 Allusion aux procédés vexatoires de l'usurier.

9 Cette dernière phrase contient la réfutation de l'objection faite par le peuple. Juger d'après les œuvres, était le souverain principe de la justice israélite; donc le procédé de Jéhova était le bon. Il faut seulement sous-entendre que les dernières œuvres décident de la portée des premières, le juge étant censé avoir devant lui l'homme dans sa condition présente.

XXXIII.

Et la douzième année, le cinquième jour du dixième mois depuis notre déportation, il vint chez moi un homme qui s'était échappé de Jérusalem, et me dit : La ville est prise[1] ! Or, la main de l'Éternel m'avait saisi dès le soir avant l'arrivée du fuyard, et il m'ouvrit la bouche, jusqu'à ce qu'il arrivât chez moi le lendemain; et ma bouche étant ouverte, je ne fus plus muet[2].

Et la parole de l'Éternel me fut adressée en ces termes : Fils d'homme ! Les habitants de ces ruines dans la terre d'Israël prétendent dire : «Abraham a été seul et a possédé le pays; et nous, nous sommes nombreux, c'est à nous que le pays est donné en possession[3].» Dis-leur donc : Voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel : Vous mangez du sang, vous levez les yeux vers vos idoles, vous versez du sang, et vous posséderiez le pays[4] ? Vous vous fiez à votre épée, vous commettez des abominations, vous déshonorez la femme de votre prochain, et vous posséderiez le pays ? Eh bien, dis-leur : Voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel : Par ma vie! ceux qui sont dans ces ruines tomberont par l'épée, et ceux qui sont dans la campagne, je les donnerai aux bêtes pour les dévorer, et ceux qui sont dans les forts et dans les cavernes, mourront de la peste[5]. Et je ferai du pays un désert et une solitude; il sera mis fin à l'orgueil de sa puissance, et les montagnes d'Israël seront désertes, faute de

[1] La date a pu paraître erronée à quelques critiques, parce qu'elle suppose, entre l'événement et l'arrivée de la nouvelle, un intervalle de 18 mois (juillet 588 à janvier 586). Il pourrait y avoir erreur de copiste, les nombres onze et douze ne différant en hébreu que par la présence ou l'absence d'une seule lettre. Mais nous ne savons rien des moyens de communication entre la Palestine et les colonies juives de la Mésopotamie. Ensuite il faut remarquer que le morceau qui suit fait allusion à des circonstances qui ne se sont produites que postérieurement à la catastrophe.

[2] Chap. XXIV, 27. — L'auteur veut dire que ce n'est pas l'arrivée du fuyard qui lui ouvrit la bouche ; l'esprit de Dieu prévint ce moment, et *dès lors* il reprit sa mission auprès d'Israël.

[3] Malgré la ruine de la capitale, un parti de Judéens essaya de se maintenir dans le pays, non par des actes de repentir, mais par la violence (Jér. XLI). C'est d'eux qu'il est sans doute question ici. Mais ce n'est pas le nombre qui fait la force.

[4] Dans cette énumération de crimes à punir, il y a quelques redites : abomination et idolâtrie sont synonymes, et le sang versé peut être combiné avec ce qui est dit de l'épée. Pour manger *du sang*, le texte dit proprement : *sur* le sang, c'est-à-dire *avec*, ce qui était une horreur païenne aux yeux de la loi.

[5] Cela revient à dire que la totalité périra et que Dieu saura les trouver, quelque part qu'ils cherchent un refuge.

passants. Et ils reconnaîtront que moi je suis l'Éternel, quand je ferai du pays un désert et une solitude, à cause de toutes les abominations qu'ils ont commises.

Et toi, fils d'homme, les enfants de ton peuple[6] s'entretiennent de toi le long des murs et aux portes des maisons, et l'un parle à l'autre, et chacun à son voisin, en disant : Venez donc et écoutez quelle est la parole qui vient de l'Éternel! Et ils accourent vers toi, comme la foule accourt, et vont s'asseoir en face de toi [*mon peuple*[7]] ; ils écoutent tes paroles, mais n'en font rien; ils font ce qui flatte leur goût et leur cœur poursuit leur intérêt. Vois-tu, pour eux, tu es comme une musique agréable, une belle voix, un excellent joueur; ils écoutent tes paroles, mais ne les mettent pas en pratique. Mais quand cela viendra — et cela viendra! — alors ils reconnaîtront qu'un prophète a été au milieu d'eux!

XXXIV[1].

Et la parole de l'Éternel me fut adressée en ces termes : Fils d'homme! Prophétise contre les bergers d'Israël! Prophétise, et dis-leur, à ces bergers : Voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel : Malheur aux bergers d'Israël, qui se sont repus eux-mêmes! Ne sont-ce pas les brebis que les bergers doivent paître? Le lait[2], vous vous en nourrissez; la laine, vous vous en habillez; la bête engraissée, vous la tuez; mais les brebis, vous ne les paissez pas! Celles qui étaient infirmes, vous ne les soutenez point; celle qui était malade, vous ne la guérissiez point; celle qui était blessée, vous ne la pansiez point; celle qui était égarée, vous ne la rameniez point; celle qui était perdue, vous ne la cherchiez point; c'est avec violence que vous les gouverniez et avec dureté! Aussi bien se sont-

6 Ici il s'agit des déportés, voisins du prophète. Eux aussi n'ont point les dispositions propres à les conduire au salut. Les avertissements d'Ézéchiel excitent leur curiosité, mais leurs cœurs ne sont pas touchés par ses paroles. — *Le long des murs*, à l'intérieur, sur les divans.

7 Ces mots ne se rattachent à rien dans la phrase, les Septante les omettent, et le texte paraît avoir souffert.

1 Contre les mauvais bergers du *troupeau*. L'allégorie est l'une des plus fréquentes de l'Ancien Testament (comp. surtout Jér. XXIII) et se retrouve chez d'autres peuples. Les bergers ne sont pas exclusivement les rois, mais tous ceux dont le devoir aurait été de veiller à la prospérité de la nation. Ils auraient dû *paître* les brebis, se dévouer aux intérêts de tous; ils n'ont songé qu'aux leurs propres, pour *se repaître* eux-mêmes.

2 Leçon des LXX (*ḥalab* pour *ḥéleb*). La graisse ferait double emploi.

elles dispersées, faute de berger; et en se dispersant, elles sont devenues la pâture de toutes les bêtes sauvages. Mes brebis errent par toutes les montagnes, sur tous les côteaux élevés; par tout le pays[3] mes brebis sont éparses, et personne ne les recherche et personne ne s'en enquiert. Pour cela, vous, bergers, écoutez la parole de l'Éternel! Par ma vie, dit le Seigneur, l'Éternel, je vous le jure, puisque mes brebis ont été ravies, et qu'elles sont devenues la pâture de toutes les bêtes sauvages, faute de berger, et que mes bergers ne se sont point enquis de mes brebis, mais qu'ils se sont repus eux-mêmes, au lieu de paître mes brebis.....[4] pour cela, vous, bergers, écoutez la parole de l'Éternel! Voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel: Voyez, j'en veux à ces bergers, c'est d'eux que je réclamerai mes brebis; je leur ôterai la conduite du troupeau, pour qu'ils cessent de se repaître eux-mêmes; je sauverai mes brebis de leur gueule, pour qu'elles ne leur servent plus de pâture. Car voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel: Eh bien! moi-même je veux m'enquérir de mes brebis et les inspecter. Comme un berger inspecte son troupeau, lorsqu'il se trouve au milieu de ses brebis éparses, ainsi j'inspecterai mes brebis, et je les retirerai de tous les lieux où elles ont été dispersées, au jour de l'orage et des ténèbres. Je les recueillerai d'entre les peuples, je les rassemblerai dans tous les pays et je les ramènerai dans leur patrie, pour les faire paître sur les montagnes d'Israël, dans les ravins, et dans toutes les demeures du pays[5]. C'est dans un bon pâturage que je les ferai paître; c'est sur les hauteurs du plateau d'Israël que sera leur pacage; là, dans de belles prairies elles se reposeront, et elles brouteront de grasses herbes sur les montagnes d'Israël. Moi-même je veux paître mes brebis, moi je veux leur assigner la place du repos, dit le Seigneur, l'Éternel. Celle qui se perdra, je la chercherai; celle qui s'égarera, je la ramènerai; celle qui se blessera, je la panserai; celle qui sera

[3] Le *pays* et non *la terre*. Le premier terme est conforme à l'allégorie, le second parlerait directement de l'exil.

[4] L'arrêt menaçant avait été introduit par une formule de serment, et l'arrangement syntactique de cette tirade doit nous faire envisager le 10e verset comme le conséquent ou complément du 8e. Mais l'antécédent s'allongeant dans le but de donner plus d'emphase au discours, la phrase finit par s'interrompre, et la reprise de l'exorde amène une autre tournure.

[5] L'allégorie, dès l'abord très-transparente, prend de plus en plus les formes du discours propre, et l'on voit clairement qu'il s'agit d'une restauration d'Israël. Le jour de l'*orage* (litt.: du nuage), c'est la catastrophe politique qui a englouti le trône des Isaïdes et le temple de Jérusalem. Les *demeures* ne peuvent être que des villes et des villages. Avec ces termes, on sort du bercail; on y est ramené avec les côteaux et les ravins.

malade, je la soutiendrai ; mais les grasses et les puissantes, je les exterminerai, je les paîtrai avec justice[6]. Quant à vous, mes brebis, voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel : Voyez, je vais faire justice en faveur d'une brebis contre l'autre, contre les béliers et les boucs. Est-ce trop peu pour vous, de brouter le bon pâturage, pour fouler encore avec vos pieds le reste de votre pâture ? et de boire l'eau reposée, pour troubler encore ce qui reste avec vos pieds ? de sorte que mes brebis doivent manger ce que vos pieds ont foulé, et boire ce qu'ils ont troublé ? Pour cela, voici ce que vous dit le Seigneur, l'Éternel : Voyez, je vais faire justice en faveur de la brebis maigre contre la brebis grasse. Puisque vous avez heurté du côté et de l'épaule, et frappé de vos cornes toutes les brebis faibles, jusqu'à ce que vous les eussiez chassées dehors, moi je viendrai au secours de mes brebis, pour qu'elles ne deviennent plus votre proie, et je ferai justice en faveur de l'une contre l'autre[7]. Et j'établirai sur elles un berger unique qui les paîtra : mon serviteur David[8]. C'est lui qui les paîtra, c'est lui qui sera leur berger. Et moi, l'Éternel, je serai leur Dieu, et mon serviteur David sera prince au milieu d'elles : c'est moi, l'Éternel, qui le dis ! Et je ferai avec elles une

[6] Ici l'allégorie prend une tournure moins naturelle. Les brebis grasses qui doivent être malmenées par la *justice* du berger, sont les Israélites qui se sont engraissés aux dépens des autres, dont la maigreur (effet de la misère et gage de l'humilité) est pour le bon berger un motif de prédilection. Avoir pu prospérer dans le malheur général, est un crime à punir. Dans la phrase suivante, il faut bien observer que les brebis sont divisées en deux catégories, les maigres et les grasses (dans le sens qui vient d'être indiqué, comp. v. 20), et que les boucs et béliers (les chefs et riches) sont tous placés d'un même côté. Notre traduction s'est appliquée à faire ressortir ce rapport par le choix des prépositions, qui sont trop décolorées en hébreu.

[7] L'allégorie devient ici très-pittoresque, tout en perdant de son coloris par le mélange déjà signalé des termes propres et figurés. Nous assistons à une scène champêtre, où les brebis les plus fortes, et surtout les mâles, s'emparent de la meilleure partie du pâturage et se pressent les premiers autour du bassin, gâtant l'herbe et l'eau avant que les faibles et les jeunes qui surviennent puissent en avoir leur part. On remarquera d'ailleurs que l'allégorie est changée en ce sens, que les personnes menacées du jugement sont ici des boucs et des brebis grasses, après avoir été des bergers. Le mot de *proie*, dans la dernière ligne, nous fait sortir tout à fait de l'image. Plus le discours avance, plus les brebis sont remplacées par les hommes ; ce qui se fait voir aussi par le singulier mélange du masculin et du féminin, que notre traduction a dû effacer en partie. Le roi, la fécondité des arbres fruitiers, le joug brisé, les railleries des nations, tout cela n'a plus rien à faire avec le troupeau, quoique l'auteur n'oublie pas celui-ci tout à fait, si bien qu'il finit par où il avait commencé.

[8] Non pas certes celui de l'histoire, auquel ont pensé plusieurs commentateurs, mais un second David (comp. Os. III, 5. Jér. XXX, 9). Il sera l'*unique* berger, l'ancienne séparation des tribus devant cesser.

alliance de salut, et je ferai disparaître du pays les bêtes sauvages, pour qu'elles demeurent dans la campagne et dorment dans les bois en toute sécurité. Je les établirai tout autour de ma montagne [9], j'y ferai tomber la pluie en son temps ; ce seront des pluies de bénédiction. Les arbres de la campagne donneront leurs fruits, et la terre donnera ses produits, et ils seront en sécurité dans leur patrie, et ils reconnaîtront que moi je suis l'Éternel, quand je briserai les bois de leur joug et que je les délivrerai des mains de leurs tyrans. Ils ne seront plus la proie des peuples, ni la pâture des bêtes sauvages ; ils demeureront en sécurité et nul ne viendra les effrayer. Et je leur ferai une végétation de renom, pour qu'ils ne soient plus enlevés par la famine, et qu'ils n'aient plus à supporter les railleries des nations. Et ils reconnaîtront que moi, l'Éternel, leur dieu, je suis avec eux, et qu'eux, la maison d'Israël, sont mon peuple. C'est le Seigneur, l'Éternel, qui le dit. Et vous, mes brebis, troupeau de mon pâturage, vous êtes des hommes, moi je suis votre dieu [10] : c'est le Seigneur, l'Éternel, qui le dit.

XXXV [1].

Et la parole de l'Éternel me fut adressée en ces termes : Fils d'homme ! Dirige tes regards sur les montagnes de Séʿîr [2], et prophétise contre elles ! Dis-leur : Voici ce que dit le Seigneur Iaheweh : Voyez ! c'est à vous que j'en veux, montagnes de Séʿîr ! je vais

[9] Texte des Septante. Le texte hébreu semble dire : Je ferai d'eux et des alentours de ma montagne une bénédiction. Ce dernier mot pourrait s'être glissé ici mal à propos, et n'appartenir qu'à la ligne suivante, où il est à sa place.

[10] Cette dernière phrase est assez singulière. Il est impossible de se figurer que l'auteur ait éprouvé le besoin de dire à ses lecteurs qu'il entendait parler d'hommes et non de bêtes ; tout au plus on pourrait supposer qu'il veut faire une antithèse entre les hommes et Dieu, pour accentuer davantage la grâce condescendante de celui-ci. Nous inclinons cependant à biffer le mot *hommes*, avec les Grecs qui traduisent simplement : Vous êtes mes brebis, les brebis de mon pâturage, et moi, etc.

[1] Prophétie en deux tableaux concernant les montagnes des Édomites et celles des Israélites, dont la destinée ultérieure et définitive est toute différente. A son tour, Ézéchiel s'occupe des griefs de sa nation contre ses voisins méridionaux, après avoir effleuré le sujet en passant (XXV, 12). Ils avaient servi d'instruments à la justice vengeresse de Jéhova, en coopérant à la ruine de Juda, mais cela même était un motif de plus pour que leur tour vînt aussi.

[2] Les montagnes de Séʿîr sont la chaîne rocheuse qui s'étend de la mer morte à la mer rouge, et qui forme la lisière orientale de la presqu'île du Sinaï. Ces montagnes sont personnifiées ici, parce qu'elles représentent le peuple qui y est établi.

étendre ma main contre vous et faire de vous un désert et une solitude. Vos villes, je les réduirai en ruines, et vous-mêmes vous serez un désert, pour que vous sachiez que moi je suis l'Éternel! Parce que vous gardez une inimitié éternelle, et que vous avez livré à l'épée les enfants d'Israël, à l'heure de leur ruine, au moment du crime final[3], pour cela, par ma vie, dit le Seigneur, je vous mettrai à sang, et le sang vous poursuivra[4] : vous n'avez pas eu horreur du sang, le sang vous poursuivra. Je ferai des montagnes de Sé'ïr un désert et une solitude, j'en exterminerai tout allant et venant. Je joncherai leurs hauteurs de cadavres : vos collines, vos vallées, tous vos ravins seront encombrés d'hommes égorgés par l'épée. Je ferai de vous un désert éternel, vos villes resteront inhabitées, pour que vous sachiez que moi je suis l'Éternel! Parce que vous disiez : «Ces deux peuples, ces deux pays, c'est à nous qu'ils seront, nous en prenons possession!» bien que Iaheweh fût là[5], pour cela, par ma vie, dit le Seigneur, je vous traiterai selon votre rage et votre envie avec laquelle vous avez agi contre eux dans votre haine, et je me ferai connaître parmi eux[6], lorsque je vous jugerai. Et vous saurez que moi, l'Éternel, j'ai entendu toutes les insultes que vous avez proférées contre les montagnes d'Israël, en disant : «Elles sont ruinées, c'est à nous qu'elles sont données en pâture!» Et comme vous avez fait les insolents contre moi avec vos discours, et comme vous avez tenu contre moi propos sur propos, moi j'ai tout entendu! Voici donc ce que dit le Seigneur Iaheweh : Quand la terre entière se réjouira, de vous je ferai un désert! Comme vous avez triomphé de ce que l'héritage d'Israël était ravagé, je vous traiterai de même : vous serez un désert, montagnes de Sé'ïr, et tout Édom, pour qu'on sache que moi je suis l'Éternel!

[3] Chap. XXI, 30. C'est celui qui comble la mesure et qui amène le châtiment.

[4] Le sang d'Israël qui demande vengeance. Les Septante omettent la ligne suivante, qui est une redite assez oiseuse et qui pourrait bien n'être qu'une glose. La répétition fréquente du mot *sang* (*dam*) doit faire allusion au nom d'*Édom* (le roux), selon quelques interprètes. Cependant ce dernier nom ne se trouve que dans la seconde moitié de ce morceau.

[5] Il est plus que probable qu'après la ruine de Juda, les Édomites s'emparèrent d'une partie de son territoire, à l'ouest de la mer morte; le prophète paraît faire allusion à ce fait, et y trouve un second motif de récrimination contre ce peuple, qui osait empiéter sur le territoire de Jéhova. En disant les *deux* pays (Éphraïm et Juda), l'auteur tient moins compte des faits que des prétentions.

[6] Parmi les Israélites qui auront lieu d'applaudir à cet acte de vengeance. Les LXX cependant mettent : parmi *vous*, et cette leçon paraît préférable.

Mais toi, fils d'homme, prophétise à l'égard des montagnes d'Israël[7] et dis : Montagnes d'Israël, écoutez la parole de l'Éternel ! Voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel : Puisque l'ennemi a dit à votre sujet : «Ha ! ha ! et ces antiques hauteurs[8], elles sont notre propriété à nous ! » pour cela prophétise et dis : Voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel : Attendu et parce que l'on vous tombe dessus avec avidité[9] de toutes parts, pour que vous deveniez la propriété du reste des nations, et qu'on vous fait passer par la bouche des gens et leurs mauvais propos, pour cela, montagnes d'Israël, écoutez la parole du Seigneur, l'Éternel! Voici ce que dit le Seigneur aux montagnes et aux collines, aux ravins et aux vallées, à ces ruines désolées, et à ces villes abandonnées, qui sont devenues la proie et la risée du reste des peuples à l'entour.... pour cela, voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel : Pour sûr ! c'est dans l'ardeur de ma jalousie que j'ai parlé contre le reste des peuples et contre Édom tout entier, qui se sont adjugé mon pays comme propriété, de gaîté de cœur et dans l'insolence de leur âme, pour le livrer au pillage. Pour cela, prophétise sur la terre d'Israël, et dis aux montagnes et aux collines, aux ravins et aux vallées : Voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel : Voyez ! c'est dans ma jalousie et dans ma colère que j'ai parlé, parce que vous avez dû supporter l'opprobre des nations. Pour cela, voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel : Je lève ma main et je le jure : Les nations à l'entour de vous, elles aussi supporteront leur opprobre ! Et vous, montagnes d'Israël, vous pousserez vos rameaux, et vous porterez vos fruits pour mon peuple d'Israël, car ils sont près de revenir ! Car voyez, je viens à vous, je me tourne vers vous, et vous serez cultivées et ensemencées ; je multiplierai sur vous les hommes, la maison d'Israël tout entière ; les villes seront repeuplées, les ruines seront rebâties. Je multiplierai sur vous hommes et bêtes, ils seront nombreux et féconds, je vous repeuplerai comme dans les anciens temps, et je vous ferai du bien, plus encore qu'autrefois, pour que vous reconnaissiez que moi je suis l'Éternel. Je ferai venir vers vous des hommes, Israël, mon peuple, pour qu'ils

[7] Ce morceau ne doit pas être séparé du précédent, dont il fait la contrepartie. Les montagnes d'Israël sont personnifiées à leur tour, et les promesses qui leur sont faites complètent les menaces lancées contre celles d'Édom.

[8] C'est aux principales hauteurs du pays que se rattachaient les grands souvenirs de la nation. Dans la bouche des ennemis, il y a donc ici une ironie ; dans celle du prophète, une assurance. Les promesses de Jéhova sont immuables comme ces montagnes.

[9] Les verbes hébreux expriment l'idée d'une chasse à outrance (relancer, de manière à être essoufflé soi-même). Il faut oublier que cela s'adresse à des montagnes.

prennent possession de vous, et vous deviendrez son héritage et vous ne leur enlèverez plus leurs enfants[10]. Voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel : Parce qu'on dit de vous : Anthropophages et infanticides que vous êtes ! pour cela, vous ne dévorerez plus d'hommes et vous n'enlèverez plus les enfants[11] de votre peuple : parole du Seigneur, l'Éternel ! Je ne vous ferai plus entendre les insultes des nations, et vous n'aurez plus à supporter l'opprobre des peuples [*et vous ne ferez plus broncher votre peuple*] : c'est le Seigneur, l'Éternel, qui le dit !

XXXVI [1].

Et la parole de l'Éternel me fut adressée en ces termes : Fils d'homme ! Tant que ceux de la maison d'Israël demeuraient dans leur pays, ils le souillaient par leurs faits et gestes : leur conduite me faisait l'effet de l'impureté des femmes[2]. Et je déversai sur eux ma colère, à cause du sang qu'ils avaient versé sur la terre, et des idoles dont ils l'avaient souillée. Et je les dispersai parmi les nations, et ils furent disséminés dans tous les pays : j'en fis justice selon

10 Dans le texte original, le singulier se substitue ici tout à coup au pluriel, et, plus loin, le féminin au masculin. C'est que le discours s'adresse d'abord *aux* montagnes, puis *à la* montagne, c'est-à-dire au plateau de Canaan considéré dans son ensemble, enfin *au* pays, sans que le point de vue change. Nous n'avons pas cru nécessaire d'exprimer toutes ces variations. Le pays est représenté comme ayant enlevé (fait périr ou déporter) les enfants. La ruine des individus est la conséquence des crimes de la nation, et celle-ci est personnifiée en quelque sorte dans le pays. Peut-être cependant suffira-t-il de ramener la phrase à cette simple idée : tu ne les verras plus périr. — D'autres y ont vu une allusion aux guerres incessantes qui dévoraient la population, et qui désormais feraient place à une paix éternelle.

11 Leçon marginale, recommandée par le texte grec et exigée par ce qui précède. Le texte hébreu reçu lit : *vous ne ferez plus broncher* (*ṭekas'lî* pour *ṭes'aklî*). Plus loin, cette phrase est reproduite sous cette même forme, et d'une manière très-oiseuse. Comme elle manque dans la version grecque, et qu'elle dérange même la tournure rhétorique de cette péroraison, nous la considérons comme une glose marginale destinée primitivement à remplir une lacune accidentelle dans les lignes précédentes, et ensuite insérée à un endroit mal choisi. Peut-être n'était-ce que l'indication de la variante que nous venons de signaler.

1 La promesse de la restauration est motivée par l'intérêt personnel qu'a Jéhova de revendiquer son honneur, que les païens pouvaient croire compromis par la ruine d'Israël. Celle-ci n'était pas l'effet de l'impuissance de Dieu, mais du péché des hommes. Il les fera donc rentrer en grâce et manifestera sa grandeur par leur restauration, mais les sanctifiera en même temps pour prévenir une rechute.

2 La menstruation sert souvent de terme de comparaison pour ce qui est dégoûtant au point de vue moral, ou même pour le suprême degré de la misère (Lament. I, 9).

leurs actes. Et chez toutes les nations où ils vinrent, ils compromirent mon saint nom, en ce qu'on disait d'eux : «C'est là le peuple de Iaheweh, ils ont dû sortir de son pays!» Or, j'ai dû prendre en pitié [3] mon saint nom que compromettaient ceux de la maison d'Israël, chez les nations où ils étaient venus. Pour cela, va dire à ceux de la maison d'Israël : Voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel : Ce n'est pas à cause de vous que je le fais [4], maison d'Israël! mais pour l'amour de mon saint nom que vous avez compromis chez les peuples où vous êtes venus. Et je veux glorifier [5] mon grand nom compromis parmi les nations, et que vous, vous avez compromis parmi elles, pour qu'elles reconnaissent que moi je suis l'Éternel (c'est le Seigneur, l'Éternel, qui le dit!) alors que je me serai glorifié en vous, à leurs yeux [6]. Et je vous recueillerai d'entre les nations, je vous rassemblerai de tous les pays, et vous ramènerai dans votre patrie. Et je répandrai sur vous de l'eau pure [7], pour que vous soyez purifiés de toutes vos souillures; et de toutes vos idoles je vous purifierai. Et je vous donnerai un cœur nouveau, je mettrai un nouvel esprit au-dedans de vous : j'ôterai ce cœur de pierre de votre corps, et je vous donnerai un cœur de chair [8]. C'est mon esprit que je mettrai au-dedans de vous, et je

3 Locution qui sent un peu l'anthropomorphisme. Le sens est : j'ai dû songer à sauvegarder l'honneur de mon nom (et voilà pourquoi j'ai pris la résolution de les ramener chez eux). Nous disons *compromettre* et non *profaner*, parce que le prophète ne veut pas faire des reproches aux Israélites au sujet de leur mauvaise conduite pendant l'exil; mais qu'il veut insinuer que les païens ont très-mal jugé les événements.

4 La restauration sera donc un acte de la grâce et nullement l'effet d'un mérite. Mais pour que, par cet acte, la sainteté de Dieu ne soit pas compromise réellement, deux conditions sont posées, ou, si l'on veut, deux bienfaits octroyés à Israël. Il sera purifié des souillures non encore suffisamment expiées, et il lui sera donné un nouvel esprit pour lui rendre désormais l'obéissance facile. On reconnaît ici les éléments du point de vue évangélique, mais il conviendra aussi de remarquer que l'analogie a ses limites. Le prophète se renferme dans son horizon national, et nous n'avons pas le droit de séparer d'une manière trop absolue l'idée religieuse de son enveloppe plus substantielle.

5 Réhabiliter. La langue hébraïque se sert du terme de *sanctifier*, parce qu'elle n'en a pas d'autre.

6 Le texte reçu dit : à *vos* yeux. Mais la variante, en tout cas préférable, est suffisamment recommandée par les anciens témoins.

7 L'image est empruntée aux lustrations usitées dans le culte. Si l'auteur a songé à celles prescrites pour la consécration des prêtres, il exprimerait ici l'idée du sacerdoce universel. En tout cas, le rite plus récent du baptême se fonde sur des passages comme celui-ci.

8 D'une substance moins dure, se laissant façonner par la main de Dieu.

ferai en sorte que vous suiviez mes lois, et que vous observiez mes commandements et les pratiquiez. Et vous demeurerez dans le pays que j'ai donné à vos pères, et vous deviendrez un peuple à moi, et moi je serai votre dieu. Et je vous délivrerai de toutes vos souillures [9]; j'appellerai le grain et je le multiplierai, et je ne vous imposerai plus de famine. Je multiplierai les fruits des arbres et les produits des champs, pour que vous n'ayez plus à supporter la honte de la famine parmi les nations [10]. Et quand vous vous souviendrez de votre mauvaise conduite et de vos œuvres, qui n'étaient pas bonnes, vous éprouverez du dégoût pour vous-mêmes [11], au sujet de vos péchés et de vos infamies. Ce n'est pas à cause de vous que je le fais, dit le Seigneur, l'Éternel ; sachez-le bien ! Soyez honteux et confus de votre conduite, maison d'Israël ! Voici donc ce que dit le Seigneur, l'Éternel : Lorsque je vous aurai purifiés de tous vos péchés, je repeuplerai les villes, et les ruines seront rebâties, et cette terre désolée sera cultivée. Aulieu qu'elle est un désert aux yeux des passants, on dira : Ce pays-là, naguère si désolé, est comme le jardin d'Éden, et ces villes désertes, dévastées et ruinées, sont fortifiées et peuplées. Et les nations qui resteront autour de vous reconnaîtront que c'est moi, l'Éternel, qui ai rebâti ce qui était ruiné, et replanté ce qui était ravagé. Moi, l'Éternel, je l'ai dit et je le ferai ! Voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel : En ceci encore je me laisserai implorer [12] par la maison d'Israël, pour le leur accorder : Je les multiplierai, les hommes, comme un troupeau. Comme un troupeau consacré, comme le troupeau de Jérusalem au jour de ses grandes fêtes, ainsi seront ces villes désertes, remplies d'un troupeau d'hommes, et ils reconnaîtront que moi je suis l'Éternel [13] !

9 Et des conséquences qu'elles ont eues pour vous, comme le fait voir la suite du discours.

10 Les dieux étant regardés comme les auteurs de la fécondité, les païens pouvaient voir dans chaque famine en Palestine, non un châtiment, mais une preuve de l'impuissance du Dieu d'Israël, et se moquer à la fois de lui et de son peuple. — Le grain appelé et répondant à l'appel, est ici personnifié.

11 Chap. XX, 43.

12 Litt.: rechercher. Cela revient à dire : je ferai ce qu'ils désireront.

13 Le dernier trait du tableau, c'est l'accroissement rapide et réjouissant d'une population aujourd'hui décimée et risquant de s'éteindre. Il est comparé à celui d'un troupeau de moutons dont la fécondité était proverbiale. Notre traduction serait plus claire, s'il nous était permis de mettre à la place du mot *troupeau*, celui du texte, le *bétail*. Du bétail d'hommes, ce sont des hommes semblables au bétail pour le nombre des naissances. De pareilles comparaisons choquent notre goût. Le *troupeau consacré*, litt.: le *bétail des rites sacrés*, ce sont ces innombrables moutons immolés aux fêtes annuelles de Pâques. La comparaison porte encore sur le nombre et nullement sur la consécration.

XXXVII[1].

La main de l'Éternel me toucha et il m'emmena en esprit[2] et me plaça au milieu de la plaine[3], et elle était toute remplie d'ossements. Et il m'en fit faire le tour, et je les voyais gisant en grand nombre sur le sol de la plaine, et ils étaient tout desséchés. Et il me dit : Fils d'homme! Ces ossements pourront-ils bien revivre? Et je répondis : Seigneur, Éternel, c'est toi qui le sais[4]! Puis il me dit : Prophétise sur ces ossements et dis-leur : Vous, ossements desséchés, écoutez la parole de l'Éternel! Voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel, à ces ossements : Voyez, je vais faire entrer en vous un souffle, pour que vous viviez ; je mettrai sur vous des nerfs, et je vous recouvrirai de chair, et je vous envelopperai d'une peau, et je mettrai en vous un souffle, pour que vous viviez et que vous reconnaissiez que moi je suis l'Éternel. Et je prophétisai comme j'en avais reçu l'ordre, et il se fit un bruit pendant que je prophétisais, et voilà qu'avec fracas les ossements se rejoignirent les uns aux autres. Et quand je les regardai, je vis sur eux des nerfs, puis ils se couvrirent de chair, et par-dessus la peau vint les envelopper, mais il n'y avait point de souffle en eux. Alors il me dit : Prophétise vers le souffle, prophétise, fils d'homme, et dis au souffle : Voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel : Viens, souffle, des quatre vents[5], et souffle dans ces cadavres d'hommes tués, pour qu'ils revivent! Et je prophétisai, comme il me l'avait ordonné, et le souffle entra en eux, et ils revinrent à la vie, et ils se dressèrent sur leurs pieds, une grande, grande multitude. Alors il me dit : Fils d'homme! Ces

1 La restauration d'Israël, symbolisée sous l'image d'une résurrection des morts, ou plutôt, pour ne rien introduire d'étranger au texte, d'un retour à la vie, par l'effet de la puissance miraculeuse de Dieu, des restes épars des corps d'une multitude qui avait péri d'une mort violente et qui gisaient sur le champ de bataille. Par cette dernière circonstance, tout aussi bien que par l'explication que le texte donne lui-même, on voit que rien n'était plus étranger à la pensée de l'auteur que de prédire la résurrection universelle, comme le veulent la théologie et l'exégèse traditionnelles.

2 Il convient de rappeler qu'en hébreu un seul et même mot (*rouah*) exprime les notions de souffle, vent, respiration (souffle vital), esprit et force divine. Dans une traduction moderne, on a tort de s'obstiner à s'en tenir à une seule de ces expressions.

3 Chap. III, 22.

4 Humainement parlant, c'est impossible; la toute-puissance divine est réservée.

5 Le *souffle* (vital) est un élément ou principe analogue au vent ; aussi bien vient-il des *quatre vents*, c'est-à-dire de toutes parts, et comme une portion de la masse totale de l'air ; comme Israël lui-même reviendra de partout. Comp. d'ailleurs l'histoire de la création de l'homme, Gen. II, laquelle est directement rappelée au v. 4, où Jéhova parle de *son* souffle qu'il inspire aux corps pour les faire vivre.

ossements-là, c'est la maison d'Israël. Ils disent : nos ossements sont desséchés, notre espérance est minée, nous sommes perdus ! Pour cela, prophétise et dis-leur : Voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel : Voyez, je vais ouvrir vos tombeaux et vous en faire sortir, ô mon peuple, et je vous ramènerai dans la terre d'Israël ; pour que vous reconnaissiez que moi je suis l'Éternel, quand j'ouvrirai vos tombeaux et que je vous en ferai sortir, ô mon peuple ! Et je mettrai en vous mon souffle, pour que vous reveniez à la vie, et je vous replacerai dans votre patrie, afin que vous reconnaissiez que moi, l'Éternel, je l'ai dit et fait : c'est la parole de l'Éternel !

XXXVIII[1].

Et la parole de l'Éternel me fut adressée en ces termes : Toi, fils d'homme, prends une pièce de bois et écris dessus : «De Juda et des Israélites ses associés» ; puis, prends encore une pièce de bois et écris dessus : «De Joseph, bois d'Éphraïm, et de tous les Israélites ses associés[2].» Puis rapproche-les l'une de l'autre, de manière que ce soit une seule pièce de bois, réunie en ta main. Et lorsque les enfants de ton peuple s'adresseront à toi pour dire : Explique-nous donc ce que cela doit signifier ! tu leur diras : Voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel : Voyez, je prends le bois de Joseph[3], qui est entre les mains d'Éphraïm, et les tribus d'Israël ses associés, et je les mettrai avec le bois de Juda, pour en faire un seul bois, et pour qu'ils soient réunis dans ma main. Et en tenant dans ta main les pièces de bois sur lesquelles tu auras écrit, de manière qu'ils les voient, tu leur diras : Voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel : Voyez,

[1] La nation, ainsi restaurée et ramenée dans sa patrie, formera dès lors une unité sous un seul roi (XXXIV, 23). Ceci est encore représenté par un acte symbolique, malheureusement assez peu clair. Ézéchiel doit prendre deux pièces de bois, y inscrire les noms des deux portions du peuple, séparées politiquement depuis des siècles, et les *réunir*. Mais on n'apprend rien sur la forme de ces bois, ni sur le mode de leur réunion, bien que celui-ci dépende de celle-là.

[2] Joseph représente l'unité des deux plus puissantes tribus du royaume septentrional, Éphraïm et Manassé ; Éphraïm cependant est encore nommé à part, comme se trouvant d'ancienne date à la tête de la ligue. A côté de chacune des deux tribus prédominantes, il y en avait d'autres, ses *associés*. Avec Juda, par exemple, se trouvait Siméon et une partie de Benjamin. (*De* Juda, sous-entendez : *Bois*.)

[3] Le *bois* de Joseph, qui est entre les mains d'Éphraïm, ne peut pas être le morceau de bois que le prophète a en main, mais c'est le royaume représenté par celui-ci. De même le *bois* de Juda est l'autre royaume. La phrase cependant n'est pas bien clairement exprimée, le texte disant : je les mettrai *sur lui* (sur quoi?) avec le bois de Juda.

je vais prendre les enfants d'Israël de chez les peuples où ils sont allés, je les rassemblerai de toutes parts et je les ramènerai dans leur patrie, et je ferai d'eux un seul peuple dans le pays, sur les montagnes d'Israël; un seul roi régnera sur eux tous, ils ne redeviendront plus deux peuples, et ne se diviseront plus en deux royaumes; ils ne se souilleront plus par leurs idoles et leurs faux dieux et tous leurs péchés; et je les délivrerai de toutes leurs transgressions[4], par lesquelles ils se sont rendus coupables; je les purifierai, et ils deviendront un peuple à moi et je serai leur dieu. Et mon serviteur David sera leur roi, et ils auront tous un seul berger; ils suivront mes lois, ils observeront mes commandements et les pratiqueront. Et ils demeureront dans le pays que j'ai donné à mon serviteur Jacob, et que vos pères ont habité aussi; ils y demeureront, eux et leurs fils et leurs neveux à tout jamais, et mon serviteur David sera leur prince à tout jamais[5]. Et je ferai avec eux une alliance de salut; ce sera avec eux une alliance éternelle, et je les mettrai......[6], et je les multiplierai, et j'établirai mon sanctuaire au milieu d'eux à tout jamais. Ma demeure sera au-dessus d'eux[7], et je serai leur dieu, et ils deviendront un peuple à moi. Et les nations reconnaîtront que c'est moi, l'Éternel, qui sanctifie Israël, quand mon sanctuaire sera au milieu d'eux à tout jamais!

XXXIX[1].

Et la parole de l'Éternel me fut adressée en ces termes : Fils d'homme! Dirige tes regards sur Gog au pays de Magog, le prince de Rôs', Més'ek et Ṭoubal, prophétise contre lui, et dis : Voici ce que dit le Seigneur Iaheweh : C'est à toi que j'en veux, Gog, prince de Rôs', Més'ek et Ṭoubal! Je vais t'attirer en te mettant des anneaux dans les mâchoires, et te faire marcher, toi et toute ton

4 Leçon des Septante. Comp. XXXVI, 29.

5 Comme le nom de David ne représente pas ici un individu, mais un type, cette promesse n'implique pas la durée indéfinie d'un seul règne. Et cela d'autant moins, que les Israélites de l'avenir doivent se succéder par une série de générations, et qu'à eux l'immortalité terrestre n'est pas promise non plus. Comme divers passages des prophètes plus anciens dépassent cette perspective, relativement limitée, Ézéchiel aurait certainement été plus explicite s'il avait entendu parler du Messie dans le sens théologique.

6 Il manque un mot dans le texte. Les Septante ont omis la phrase entière.

7 *Au-dessus:* dans le sens idéal de la protection immédiate et permanente; mais ce sens se rattache au fait que le sanctuaire de Jérusalem dominait une partie de la ville.

1 Dernière levée de boucliers du monde païen contre la théocratie restaurée, et sa ruine définitive et complète.

armée, chevaux et cavaliers, tous dans le plus bel accoutrement, une foule immense, avec boucliers et rondaches, tous l'épée à la main : Persans, Éthiopiens, Libyens avec eux, tous avec casques et boucliers, Gomer avec tous ses bataillons, ceux de Ṭogarmah, du fond du nord, avec tous leurs bataillons, des peuples nombreux, tes alliés [2] ! Prépare-toi et tiens-toi prêt, toi et toutes tes troupes, rassemblées autour de toi, et sois leur chef [3] ! Après un long temps tu seras sommé, au bout des années tu viendras dans un pays [4] retiré de l'épée, recueilli d'entre des nations nombreuses, sur les montagnes d'Israël, longtemps désertes ; maintenant il est ramené de chez les nations, et tous y demeurent en sécurité : — tu t'avanceras, tu viendras comme l'ouragan, comme la nuée orageuse, pour couvrir le pays, toi et tous tes bataillons, et des peuples nombreux avec toi !

[2] Après la chute des empires qui ont été avec Israël dans des rapports hostiles, il restait encore, dans un horizon plus lointain, des nations presque inconnues qui ne connaissaient ni ne reconnaissaient Jéhova. Aussi longtemps qu'elles subsistaient, la paix et le bonheur promis au peuple de Dieu n'étaient pas absolument assurés. Il faut donc que le paganisme soit exterminé tout à fait. Il va sans dire que ce n'est pas Israël que le prophète chargera de cette besogne, mais Israël doit du moins en être témoin et y reconnaître un nouveau bienfait de son tout-puissant protecteur. Ces peuples sont donc *amenés*, par la volonté même de Dieu, sur le terrain où ils doivent subir une éclatante défaite. Pour donner à son tableau des formes concrètes, Ézéchiel nomme principalement des contrées septentrionales, au sujet desquelles on avait des notions plus ou moins vagues, mais qui du moins fournissaient un certain nombre de noms propres : Gomer (la Cimmérie), c'est-à-dire les Celtes ou Kymri, établis à cette époque quelque part dans le voisinage de la mer Noire ; Més'ek, Ṭoubal, Ṭogarmah (XXVII, 13 suiv.) ; Rôs' est inconnu, on l'a identifiée avec le mont Taurus, en Asie mineure, et avec la Tauride (Crimée), d'où il n'y avait pas trop loin aux *Russes*. Magog paraît avoir été un nom plus général, comme celui de la Scythie chez les Grecs. Le caractère tout fantastique de cette nomenclature se reconnaît surtout à la présence des Perses et des peuples de l'extrême sud. — Le roi-chef de cette cohue de nations porte également un nom de fantaisie qu'Ézéchiel a formé d'une manière très-simple, en prenant *Magog* dans le sens de : *pays de Gog*, la lettre *M* placée devant les racines exprimant souvent la notion du lieu. — (Pour l'anneau dans les mâchoires, voy. XXIX, 4. Gog est un monstre qu'on dompte par des moyens de ce genre. Il faut qu'il vienne, qu'il le veuille ou non.)

[3] Avec le texte hébreu, il n'y a guère moyen de traduire autrement, bien qu'on ne voie pas pourquoi le prophète installe comme chef un personnage qui l'est déjà, et surtout comment le vocable *mis'mar* (la garde) puisse avoir cette signification. Les Septante nous suggèrent une tout autre interprétation, en changeant le pronom : tu seras pour *moi* une réserve, je te tiens en réserve pour un moment futur, où je te ferai agir selon ma volonté. En effet, de cette manière on comprend pourquoi Gog doit se tenir prêt, et l'on rend aussi au verbe suivant sa véritable signification : tu seras *visité*, ce qui ne veut pas dire puni, mais : tu recevras un message, un ordre, une sommation.

[4] Sans doute, il doit venir dans le *pays*, mais on voit que l'auteur avait plutôt en vue les habitants.

Voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel : En ce temps-là, des pensées[5] s'élèveront dans ton cœur et tu concevras des projets criminels. Tu diras : «Je veux marcher contre ce pays de villages[6], je veux aller chez ces hommes paisibles qui demeurent en sécurité, restant tous sans murailles, et n'ayant ni portes ni verroux[7]», pour piller et faire du butin, pour porter ta main sur ces ruines repeuplées, sur un peuple recueilli d'entre les nations, qui travaille pour son gain et profit[8], et qui demeure au centre de la terre[9]. S'ebâ et Dedan, et les tranfiquants de Tars'îs' et leurs jeunes lions te diront : C'est donc pour piller que tu viens? c'est pour faire du butin que tu as assemblé tes troupes? pour emporter de l'or et de l'argent? pour t'emparer du gain et du profit? pour faire un grand butin[10]? Pour cela, prophétise, fils d'homme, et dis à Gog : Voici ce que dit le Seigneur Iaheweh : Oui, en ce jour, tandis que mon peuple d'Israël demeure en sécurité, tu l'apprendras[11] ! Tu viendras de ton endroit, du fond du nord, toi, et des peuples nombreux avec toi, tous à cheval, une foule immense, nne armée nombreuse : tu marcheras contre mon peuple d'Israël, comme la nuée orageuse, pour couvrir le pays ; ce sera au bout d'un long temps, et je te ferai venir dans mon pays pour que les nations apprennent à me connaître quand je me glorifierai sur toi[12], sous leurs yeux, Gog!

Voici ce que dit le Seigneur : Tu es bien celui dont j'ai dit autrefois, par l'organe de mes serviteurs, les prophètes d'Israël, qui

[5] Litt.: des choses.

[6] Israël, vivant en sécurité, n'aura plus de forteresses.

[7] C'est ici qu'il faut mettre les guillemets, ce qui suit étant formulé dans la seconde personne. Tout au plus on pourrait encore mettre dans la bouche de Gog les mots: pour piller et faire du butin, qui formeraient alors une antithèse avec la description suivante du pays et des habitants.

[8] C'est-à-dire qui se livre aux arts de la paix et ne songe pas à attaquer les autres. (Il ne s'agit pas de troupeaux, comme on peut le voir par la phrase suivante.)

[9] Chap. V, 5.

[10] Le but de cette tirade incidente n'est pas trop clair. En tout cas, les peuples commerçants qui y sont nommés (XXVII, 12, 20, 22) ne peuvent pas être considérés comme se réjouissant de l'expédition des barbares; tout au contraire, ils sont mécontents et révoltés d'une entreprise qui les dérange et menace également. L'auteur a pu vouloir exprimer, d'une manière dramatique, cette idée que le monde civilisé tout entier juge cette invasion comme elle méritait de l'être. — Les *jeunes lions* sont sans doute les chefs.

[11] Savoir, ce qui est dit à la fin du v. 16. Tu apprendras à qui tu as affaire. Au lieu de ce mot, les Septante ont mis: tu te mettras en route, ce qui donnerait un sens plus simple et plus facile.

[12] Chap. XXXVI, 23.

alors prophétisaient pendant des années, que je t'amènerais contre eux[13] ! Mais ce jour-là, le jour où Gog entrera sur la terre d'Israël (parole du Seigneur, l'Éternel!), ma colère éclatera[14]. C'est avec indignation, dans l'ardeur de mon courroux que je le dis[15] : Oui, en ce jour il y aura un grand tremblement dans la terre d'Israël; devant moi[16] trembleront les poissons de la mer, et les oiseaux du ciel, et les bêtes des champs, et toute la vermine qui grouille sur le sol, et tous les hommes qui sont sur la terre, et les montagnes s'écrouleront, et les rochers tomberont, et tous les murs seront renversés. Et contre lui, vers toutes mes montagnes, j'appellerai l'épée[17] — parole du Seigneur, l'Éternel ! — ils tourneront l'épée l'un contre l'autre ; je plaiderai contre lui au moyen de la peste et du carnage, de l'averse qui submerge et des pierres de la grêle ; je ferai pleuvoir le feu et le soufre sur lui et sur ses bataillons, et sur les nombreux peuples qui sont avec lui. Et je me montrerai dans ma grandeur et dans ma gloire, et je me ferai connaître à de nombreuses nations, pour qu'elles sachent que moi je suis l'Éternel.

Toi donc, fils d'homme ! prophétise contre Gog et dis : Voici ce que dit le Seigneur Iaheweh : C'est à toi que j'en veux, Gog, prince de Rôs', Més'ek et Ṭoubal ! Je vais t'attirer, et te pousser, et te faire marcher du fond du nord, et t'amener sur les montagnes d'Israël ; et je t'arracherai l'arc de ta main gauche, et je ferai tomber tes flèches de ta main droite. Sur les montagnes d'Israël tu tomberas, toi et tous tes bataillons et les peuples qui sont avec toi : aux oiseaux de proie de toute espèce et aux bêtes sauvages je te donne en pâture. Dans les champs tu gîras, c'est moi qui le dis, parole du Seigneur, l'Éternel ! Et je lancerai un feu contre Magog,

[13] Le nom de Gog n'a été prononcé par aucun prophète antérieur, mais ils avaient souvent prédit une levée de boucliers des nations païennes en général contre Israël, laquelle serait suivie d'un jugement décisif de la part de Jéhova (voyez, par ex. Joël IV, Zach. XIV).

[14] Litt.: la chaleur me montera au nez.

[15] D'autres traduisent: que j'ai dit (alors), en supposant qu'Ézéchiel a eu tout spécialement en vue ce qui est dit d'un tremblement de terre. Joël IV, 16. Zach. XIV, 5.

[16] A mon apparition personnelle, en ma présence, quand je viendrai juger, la nature entière sera saisie de terreur.

[17] La destruction de l'armée de Gog aura lieu dans le pays d'Israël qu'il était venu envahir ; c'est là que Dieu appelle l'épée vengeresse. — Mais quelle épée ? En aucun cas celle d'Israël qui n'en aura plus. En face d'un tableau de fantaisie, de pareilles questions sont oiseuses. Jéhova lui-même a des armes plus efficaces pour appuyer sa *plaidoirie*, c'est-à-dire pour soutenir sa cause. — Les traits de la peinture qui suit sont empruntés à l'histoire de Gédéon, de Sodome, etc.

et contre ceux qui habitent les îles en sécurité[18], pour qu'ils apprennent que moi je suis l'Éternel ! Et je ferai connaître mon saint nom au milieu de mon peuple, d'Israël, et je ne laisserai plus compromettre mon saint nom, mais les nations sauront que moi je suis l'Éternel, le saint d'Israël. Voyez ! cela vient, cela arrive, dit le Seigneur, l'Éternel : c'est là le jour dont j'ai parlé.

Alors les habitants des villes d'Israël sortiront, et allumeront et brûleront armes, boucliers et rondaches, arcs et flèches, javelots et lances, et avec cela ils entretiendront un feu durant sept années. Ils n'iront point chercher du bois dans la campagne, ni en couper dans la forêt ; mais c'est avec ces armes qu'ils entretiendront leurs feux, et ils s'empareront des dépouilles de ceux qui les ont dépouillés, et pilleront les pillards, parole du Seigneur, l'Éternel ! Et en ce jour j'assignerai pour Gog un lieu en Israël où sera son tombeau, la vallée du passage[19], en avant de la mer, ce qui fermera le passage. Là on enterrera Gog et toute sa foule, et on l'appellera vallée de la foule de Gog. Et ceux d'Israël mettront sept mois à les enterrer, pour

[18] La destruction du conquérant et de son armée devient le signal de la ruine des pays lointains d'où il est sorti. Magog est sa patrie, les *îles* sont tous les pays éloignés, tant au point de vue géographique, qu'à celui de la théocratie. La sécurité des peuples païens est la conséquence de leur ignorance à l'égard du vrai Dieu.

[19] Le passage qui suit présente plusieurs obscurités. Il est facile de voir que le prophète veut dire que le nombre des morts sera si grand, qu'on mettra sept mois à les enterrer, et qu'alors encore on parcourra le pays pour relever les corps qui auraient d'abord échappé à l'attention des fossoyeurs. Cette opération aura pour but de purifier le pays, non pas seulement dans le sens hygiénique, mais encore dans celui de la pureté religieuse, qui veut éloigner jusqu'aux dernières traces du paganisme. — Le texte paraît corrompu en plusieurs endroits ; une fois nous avons dû employer les crochets, et nous ne sommes pas sûr de la leçon à l'égard de quelques autres phrases. Tout d'abord il est difficile de dire où, dans la pensée du prophète, doit être le tombeau commun des païens. Le texte reçu dit : la vallée *des passants*, et puis il y a une phrase qui parle de *boucher* ou *fermer* les passants. Pour donner un sens tant soit peu plausible à ces mots, nous avons substitué l'abstrait au concret, et nous songeons à la vallée du Jourdain, près de Jéricho, où était le *passage* ordinaire d'une rive à l'autre. Le cimetière établi là fermait ce passage, et Israël se trouvait séparé, comme les prophètes le voulaient, du monde du dehors. Nous avouons cependant qu'il nous reste des doutes au sujet de cette interprétation. Les rabbins ont pu se tromper sur la pensée du prophète. Il se présente ici une conjecture assez simple, c'est de lire *ʿAbarîm* au lieu de *ʿOberîm* (changement de voyelles). *ʿAbarîm* est un district à l'*orient* de la mer (morte), sur le territoire des Moabites. Les Israélites ne devaient-ils pas porter ces cadavres hors de la terre sainte, et puis boucher la vallée ? Et ce nom de ʿAbarîm, ne pourrait-il pas, de manière ou d'autre, être replacé là où nous avons mis entre crochets des *passants* impossibles ? — (Israël aura la gloire d'enterrer les cadavres et de purifier le pays, comme Jéhova a eu celle de le sauver en tuant les envahisseurs.)

purifier le pays, et toute la population les enterrera, et ce sera leur gloire, au jour où je serai glorifié moi-même, dit le Seigneur, l'Éternel. Et l'on commettra des hommes exprès qui parcourront le pays, enterrant [*les passants*] ceux qui seront restés gisants sur la terre, pour la purifier; au bout des sept mois, ils feront cette recherche. Et si en parcourant le pays, ils arrivent à voir des ossements d'hommes, ils élèveront à côté une enseigne, jusqu'à ce que les fossoyeurs viennent les enterrer à la vallée de la foule de Gog; le nom de l'endroit sera Foule [20]; et ils purifieront le pays.

Et toi, fils d'homme, voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel : Dis aux oiseaux de toute espèce, et à toutes les bêtes sauvages : Rassemblez-vous, arrivez, venez en masse de toutes parts, à mon festin, que je vous prépare, à mon grand festin sur les montagnes d'Israël; vous aurez de la chair à manger, et du sang à boire [21] ! C'est la chair des guerriers que vous mangerez, c'est le sang des princes de la terre que vous boirez : béliers, moutons, boucs, bœufs, tous engraissés en Bas'an. Vous mangerez de la graisse à satiété, vous boirez du sang à vous enivrer, au festin que je vous ai préparé. A ma table vous pourrez vous rassasier : cheval et cavalier, capitaine et soldats ! parole du Seigneur, l'Éternel !

* *
*

Voilà [22] comme je veux manifester ma gloire parmi les nations; toutes elles verront le jugement que j'exercerai; elles verront ma main que je leur ferai sentir ! Et la maison d'Israël reconnaîtra que moi, l'Éternel, je suis leur dieu, aujourd'hui et à l'avenir. Et les nations reconnaîtront que c'est pour sa propre faute qu'Israël a été

20 Ces derniers mots sont une véritable énigme, surtout avec la traduction ordinaire : Hamonah (foule) sera aussi le nom d'une ville. Comment le mot *foule* peut-il, après de pareils faits, devenir un nom propre, sans y ajouter ce qu'il y avait de plus essentiel ? Nous nous trompons fort, ou nous avons ici quelque chose de primitivement étranger au texte, une glose dont le but nous échappe. Les Septante ont traduit : *car la* ville se nommera foule.

21 Il va sans dire que ce troisième tableau précède chronologiquement le second, ou du moins lui est parallèle. Les fossoyeurs ne trouveront plus que les os nus laissés par les vautours et les hyènes. — Nous disons *festin* et non *sacrifice;* car ce n'est pas un acte religieux dont l'auteur parle. Les animaux égorgés pour la fête sont cette fois des meilleurs, des pièces d'élite.

22 La péroraison semble plutôt appartenir à toute la série des discours relatifs à la restauration (chap. XXXIII suiv.) qu'à ce dernier exclusivement. Car celui-ci se mettait dès l'abord (XXXVIII, 8) au point de vue de la restauration déjà accomplie, tandis qu'ici le prophète se maintient à celui de la réalité historique.

déporté : parce qu'ils avaient été coupables envers moi, j'avais voilé ma face devant eux; je les ai livrés à leurs ennemis, et ils sont tous tombés par l'épée. J'en ai agi envers eux selon leurs souillures et leurs crimes, et j'ai voilé ma face devant eux. Pour cela, voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel : Maintenant je veux restaurer Jacob; je prends en pitié toute la maison d'Israël, et veux revendiquer l'honneur de mon saint nom. Et ils auront supporté [23] leur opprobre, et tous les péchés dont ils se sont rendus coupables envers moi, lorsqu'ils demeureront dans leur patrie en sécurité, et que personne ne les effrayera plus. Lorsque je les ramènerai de chez les nations, et que je les recueillerai dans les pays de leurs ennemis, et que je me glorifierai par eux, aux yeux des peuples nombreux, alors ils reconnaîtront que moi, l'Éternel, j'ai été leur dieu, et quand je les ai déportés chez les nations, et quand je les ai rassemblés dans leur patrie, sans en laisser un seul en arrière. Et jamais je ne voilerai plus ma face devant eux, après avoir répandu mon esprit sur la maison d'Israël : c'est le Seigneur, l'Éternel, qui le dit!

[23] Cette phrase offre une certaine difficulté si l'on traduit simplement : *ils supporteront*. Car il est positivement question de l'avenir. Ordinairement on se tire d'affaire en interprétant ce mot : *ils auront honte*, ils se repentiront. D'autres changent la leçon (*nas'ou* pour *nasou*), *ils oublieront*. On pourrait à la rigueur traduire : *On pardonnera* (litt.: on ôtera), etc. Mais ce pronom *on*, pour désigner Dieu, ne se recommande guère. Nous avons préféré mettre le futur passé dans ce sens : ils auront été punis; supporter les péchés, c'est en sentir les conséquences.

XL [1].

La vingt-cinquième année depuis notre déportation, au commencement de l'année, le dix du mois, quatorze ans après la ruine de la ville [2], ce jour-là même, la main de l'Éternel me toucha, et il m'y transporta. C'est en extase qu'il me transporta dans le pays d'Israël, et qu'il me plaça sur une très-haute montagne, sur laquelle il y avait, du côté du midi, comme une masse de constructions [3]. Et quand il m'y eut transporté, j'y vis un homme dont l'aspect était comme celui de l'airain [4] : il tenait dans sa main un cordeau de lin et une perche à mesurer, et était placé à la porte. Et cet homme m'adressa la parole : Fils d'homme, ouvre les yeux et regarde, prête l'oreille et écoute, et fais attention à tout ce que je vais te faire voir; car c'est pour te le faire voir que tu as été transporté ici, et ce que tu vas voir, annonce-le à la maison d'Israël !

[1] C'est ici le dernier morceau du livre d'Ézéchiel, et en même temps le plus long et le plus fameux : le tableau de l'organisation de la future théocratie idéale, telle qu'elle devait être établie après la restauration du peuple dans sa patrie ; il comprend la description du nouveau temple, les règlements concernant le sacerdoce, le culte, les sacrifices, les redevances, enfin la répartition du territoire entre les tribus.

[2] L'année correspond à la 574e av. J.-C. Le mois n'est indiqué que par une formule inusitée ailleurs, mais qui, sans doute, nous ramène au printemps, l'usage de commencer l'année en automne étant postérieur à l'époque d'Ézéchiel.

[3] Et non pas une *ville*. Dans ce qui suit, il est exclusivement question du temple et de ses dépendances. Le prophète, venant du nord, et transporté jusqu'à la porte de cet édifice, l'aperçoit nécessairement du côté du midi. La hauteur de la montagne n'est pas à prendre dans ce sens, qu'Ézéchiel aurait vu le temple d'en haut, d'un point plus élevé : car il est *devant* et *dans* l'enceinte sacrée. Il s'agit plutôt de l'élévation idéale (théocratique) de Sion.

[4] Chap. I, 4, 27. — L'*homme* qui sert ici de conducteur au prophète paraît devoir être Jéhova lui-même, dans la pensée du narrateur, si l'on compare chap. XLIV, 2, 5. Sans doute, d'après les autres visions analogues dans ce livre, on ne s'attend pas à une participation si directe de l'Être suprême à une besogne telle qu'elle va être décrite, mais rien n'indique que l'auteur ait voulu parler de quelque ministre subalterne (Voy. cependant XLIII, 1 suiv. et la note 73)

Et[5] je vis un mur qui régnait tout autour du temple[6], et l'homme tenait dans sa main la perche à mesurer, longue de six coudées (à raison d'une coudée et d'une palme[7]), et il mesura la largeur[8] de la construction une perche, et la hauteur une perche.

Puis il alla vers la porte[9] qui regardait dans la direction de

5 La description du temple offre de grandes difficultés, d'abord à cause des termes d'architecture qui ne sont pas tous bien connus et que les Grecs déjà ont simplement transcrits en hébreu; ensuite parce qu'il manque certains éléments que l'auteur passe sous silence; enfin à cause de l'état du texte qui n'est pas partout bien sûr. Les Septante ont souvent des leçons très-différentes. Nous tâcherons de rendre la chose aussi claire que possible, sans pouvoir promettre d'y réussir absolument. Pour l'ensemble, on peut dire que le temple de Salomon, qu'Ézéchiel avait bien connu, a pu fournir le modèle, mais beaucoup de détails sont sans doute ajoutés ou modifiés par l'imagination du prophète. L'obscurité provient peut-être en partie de ce que les formes et dimensions du premier temple sont supposées connues.

6 On remarquera qu'il est parlé ici du temple sans autre indication préliminaire. Cela prouve que l'auteur, dès l'abord, l'avait eu en vue comme le centre de la théocratie.

7 Il est probable (2 Chron. III, 3) que la coudée ou aune a changé de grandeur dans la suite des temps et qu'elle a été primitivement plus longue. Le rapport entre l'ancienne et la nouvelle aune a dû être 7 : 6, nous voulons dire que les 6 palmes ou 24 doigts qui les composaient formaient d'abord une longueur telle, qu'elle dépassait d'une palme ou de 4 doigts la longueur de l'aune nouvelle. Ézéchiel emploie ici l'ancienne mesure, et sa *perche* mesure neuf pieds ou près de trois mètres.

8 L'épaisseur du mur. — Il ne parle pas de la longueur du mur, ni de la forme de l'enceinte. Pour orienter nos lecteurs, nous dirons tout de suite qu'ils doivent se représenter le tout comme un carré, avec trois portes à l'est, au nord et au sud. L'étendue pourra être calculée plus tard.

9 La description commence par un détail : il s'agit de la porte orientale par laquelle le prophète est conduit du dehors dans la cour du temple, et dont il va nous donner les dimensions. Cette porte n'est pas une simple ouverture du mur, mais une construction assez compliquée. Voici ce qu'il y a de plus clair : L'ensemble forme une espèce de corridor large de dix coudées (v. 11) et long de cinquante (v. 15). Ce corridor, à cause de sa longueur même, ne paraît pas avoir été couvert d'un bout à l'autre; mais il l'aura été à l'entrée, et surtout à la sortie, du côté de la cour intérieure, puisqu'il est question là d'un vestibule. De chaque côté de ce corridor il y a trois chambres pour des gardiens, de six coudées en long et en large chacune, et couvertes de toits, et entre ces corps de garde (ouverts, à ce qu'il paraît, du côté du corridor, mais séparés de lui par une barrière placée à une coudée en avant, et empiétant ainsi sur le passage) il y a un mur massif de cinq coudées. Cela donne 10 coudées pour les intervalles, 18 pour les trois chambres, 6 pour le seuil d'entrée (dont le texte indique la *largeur* v. 6, c'est-à-dire la dimension du dehors vers l'intérieur du corridor), autant pour le seuil de la porte intérieure, 8 pour le vestibule ou portique qui précédait cette seconde porte; enfin 2 pour les piliers de cette porte, avançant dans la cour; total 50. — Il reste cependant quelques obscurités : 1° Une répétition en apparence

l'orient et en monta les degrés, et il mesura le seuil de la porte, large d'une perche [*un seuil, large d'une perche*]; et le corps de garde long d'une perche et large d'une perche; et entre les corps de garde cinq coudées, et le seuil de la porte, à côté de la porte, à côté du vestibule vers le temple, une perche. [*Et il mesura le vestibule de la porte vers le temple, une perche.*] Et il mesura le vestibule de la porte, huit coudées, et ses piliers, deux coudées; le vestibule de la porte était vers le temple. Les corps de garde de la porte orientale étaient au nombre de trois de chaque côté, tous les trois de la même dimension; et les piliers des deux côtés avaient aussi la même dimension. Et il mesura la largeur de l'ouverture de la porte, dix coudées, la longueur de la porte, treize coudées. Et devant les corps de garde il y avait une barrière d'une coudée, de côté et d'autre, et le corps de garde avait six coudées de chaque côté. Et il mesura la porte depuis le toit d'un corps de garde, jusqu'à l'autre toit, vingt-cinq coudées en largeur, de porte à porte. Et il fit[10] les piliers de soixante coudées, et au pilier succédait la cour qui régnait tout autour. Et du front de la porte d'entrée, au front du vestibule de la porte intérieure, il y avait cinquante coudées. Et il y avait des fenêtres à barreaux immobiles aux corps de garde et à leurs piliers, vers l'intérieur de la porte, tout autour, et au pilier des palmiers[11].

oiseuse au v. 5, que nous avons mise en parenthèse, et qui manque dans le grec. 2° Le v. 8 paraît faire double emploi et manque dans les LXX. 3° Les piliers des v. 8, 10 et ceux du v. 15, sont-ce les mêmes? Mais ces derniers regardent la cour et sont de hauteur colossale, comment se trouvent-ils nommés à côté des corps de garde? 4° Les mesures des v. 8 et 9 se contredisent. 5° Qu'est-ce que les 13 coudées du v. 11? 6° Comment trouver les 25 coudées du v. 13? La profondeur des deux corps de garde opposés est de 12 coudées, la largeur du corridor de 10. Supposons 3 coudées pour l'épaisseur des murs extérieurs; mais que veulent dire ces mots: *de porte à porte*? Les corps de garde avaient-ils dans le fond des issues vers la cour, la construction tout entière dépassant de 44 coudées l'épaisseur du mur d'enceinte, et formant ainsi saillie vers l'intérieur? (Comp. v. 14.)

10 Il les *fit*, est une singulière expression, bien qu'on comprenne que l'auteur n'ait pas pu dire: il *mesura*, puisqu'il s'agit évidemment d'énormes obélisques haut de 30 mètres sur une base d'un seul mètre, et placés à l'issue intérieure du corridor. Les LXX n'ont pas un mot de tout cela, et à sa place un texte encore moins intelligible, et leurs chiffres sont différents. Notre traduction des v. 14 et 15 est purement conjecturale et reste sujette à caution. (Le singulier *au pilier* est sans doute à prendre dans le sens collectif, pour le pluriel.)

11 La position des fenêtres crée aussi des difficultés sérieuses. L'auteur ne dit pas trop clairement où elles étaient pratiquées et dans quelle forme. Le plus simple sera de supposer, non des fenêtres de façon moderne, mais des ouvertures de peu de dimension, semblables à des meurtrières, donnant sur la cour, pour permettre aux gardiens

Puis il me conduisit dans la cour extérieure et là je vis des cellules et un dallage régnant tout autour de la cour; il y avait trente chambres sur le dallage. Le dallage s'étendait sur les côtés des portes, en largeur égale à la longueur de celles-ci: c'était le dallage inférieur. Et il mesura la largeur depuis le front de la porte inférieure, jusqu'à la cour intérieure, au dehors, cent coudées [12] [*l'orient et le nord* [13]].

Et quant à la porte qui regardait dans la direction du nord, à la cour extérieure, il en mesura la longueur et la largeur [14], et ses corps de garde, au nombre de trois de chaque côté, et ses piliers, et ses parois avancées, le tout de la même dimension qu'à la première porte, cinquante coudées en long et vingt-cinq en large. Et ses fenêtres, et ses parois avancées, et ses palmiers étaient de la même dimension qu'à la porte qui regardait dans la direction de l'orient; on y montait par sept marches, en face desquelles se trouvait le

de la surveiller, et pratiquées non-seulement dans les trois murs de chaque corps de garde, mais encore dans les *parois avancées*, c'est-à-dire dans les pans de mur qui séparaient les corps de garde les uns des autres et qui formaient des avances vers le corridor, par la raison que les corps de garde étaient complétement ouverts de ce côté-là. Du reste, le mot que nous traduisons ainsi est d'une signification plus que douteuse. — Les *palmiers* sont sculptés sur les pilastres à surface plane.

12 En sortant par la porte intérieure du corridor, on se trouve dans une (première) cour, nommée ici la cour extérieure. Cette cour est large de 100 coudées, mais cette distance n'est pas à prendre entre les deux murs d'enceinte des cours elles-mêmes; elle est prise entre les bâtiments-portes, dont nous connaissons déjà le premier, comme faisant sur la cour une saillie de 44 coudées; un bâtiment semblable, conduisant de la première cour à la seconde, sera indiqué plus bas. Pour avoir la largeur totale de la cour, il faut donc ajouter aux 100 coudées les longueurs des deux propylées. C'est à cela que doit se rapporter le mot *au dehors* du v. 19. — Dans toute la largeur des 44 coudées, il règne autour de la cour, adossé au mur d'enceinte extérieur, un *dallage* ou pavé en mosaïque. Ce dallage est appelé *inférieur*, c'est-à-dire appartenant à la cour inférieure, parce qu'on montait à l'autre par des marches. — Les trente chambres sont assises sur cette bande de dalles; mais sont-ce 30 édifices séparés, ou un moindre nombre, avec compartiments? Le texte ne le dit pas (comp. Jér. XXXV et XXXVI. 2 Rois XXIII, 11. Néh. X, 38 et suiv., etc.). Et ces 30 chambres sont-elles toutes le long du mur oriental, ou (comme le texte paraît l'insinuer) réparties au moins sur les trois côtés qu'on pouvait embrasser d'un même coup d'œil en sortant du corridor oriental?

13 Texte fautif. Les LXX lisaient: jusqu'à la porte qui regardait au dehors vers l'orient. Et il me conduisit vers le nord.

14 Les deux portes du nord et du sud sont décrites plus sommairement, parce qu'elles sont de tous points semblables à celle de l'est, qui était la principale, parce qu'elle était en face de l'entrée du temple. Il s'agit toujours encore des portes qui, de la ville, donnent entrée à la cour extérieure.

portail[15]. Et en face de la porte septentrionale et de la porte orientale, il y avait une porte pour la cour intérieure, et il mesura d'une porte à l'autre cent coudées[16].

Puis il me conduisit du côté du sud, et j'y vis une porte dans la direction du sud, et il mesura ses piliers et ses parois avancées, qui avaient les mêmes dimensions. Et il y avait des fenêtres, ainsi qu'à ses parois avancées, tout autour, comme les autres fenêtres, et sa longueur était de cinquante coudées et sa largeur de vingt-cinq. Et son escalier était de sept marches, en face desquels se trouvait le portail, et il y avait des palmiers, un de chaque côté à ses piliers. Et il y avait une porte à la cour intérieure dans la direction du sud, et il mesura d'une porte à l'autre, dans la direction du sud, cent coudées.

Puis il me conduisit à la cour intérieure par la porte méridionale, et il mesura cette porte, qui avait les mêmes dimensions[17]. Ses corps de garde, ses piliers et ses parois avancées avaient les mêmes dimensions. Et il y avait des fenêtres, ainsi qu'à ses parois avancées, tout autour; et sa longueur était de cinquante coudées et sa largeur de vingt-cinq. [*Et des parois avancées tout autour, longues de vingt-*

15 Il n'était pas parlé de marches à la porte orientale. Doit-on supposer que de ce côté-là on entrait de plain-pied dans le corridor? C'est peu probable, parce que dans la réalité la colline du temple était surtout abrupte à l'est. — Le mot de *portail* est choisi à tout hasard; le texte offre le terme que nous traduisons ailleurs par paroi avancée.

16 Voyez la note sur le v. 19. — Dès à présent nous constatons les dimensions suivantes du nord au sud : Deux bâtiments-portes de 50 coudées (y compris l'épaisseur du mur d'enceinte et la largeur du seuil extérieur, mais indépendamment des escaliers), et deux fois 100 coudées entre les portes opposées de la première et de la seconde cour; ensemble 300 coudées ou 150 mètres: reste à connaître la dimension de la cour intérieure et la grandeur de la saillie de ses portes (XL, 47; XLI, 13, 14). Nous n'apprenons pas où les portes extérieures traversaient le mur d'enceinte, mais il est naturel de supposer que c'était tout juste au milieu de la ligne. De cette manière, nous arrivons à nous figurer le point central de tout le grand carré, au milieu de la cour intérieure qui précède le temple, celui-ci, avec ses dépendances, se trouvant ainsi situé vers l'ouest, dans la partie occidentale du plan.

17 Le texte ne dit pas, mais nous oblige de supposer, que les bâtiments-portes intérieurs faisaient saillie sur la première cour. Voilà donc encore deux fois cinquante coudées à ajouter à l'étendue précédemment trouvée de cette cour. La construction de ces trois portes intérieures est de tous points semblable à celle des portes extérieures; seulement, si nous comprenons bien certaines phrases fort obscures (v. 31, 34, 37), il faudra admettre que les diverses parties de ces édifices se trouvaient placées en sens inverse : ainsi aux premières propylées les piliers-obélisques se trouvent à l'intérieur, aux secondes, ils sont également dirigées vers la grande cour, et décorent l'entrée comme ils décoraient d'abord la sortie.

cinq coudées et larges de cinq coudées[18].] Et ses piliers [19] regardaient la cour extérieure, et il y avait des palmiers, et son escalier était de huit marches.

Puis il me conduisit à la cour intérieure dans la direction de l'orient[20], et il mesura la porte qui avait les mêmes dimensions. Ses corps de garde, ses piliers et ses parois avancées avaient les mêmes dimensions. Et il y avait des fenêtres, ainsi qu'à ses parois avancées, tout autour ; sa longueur était de cinquante coudées et sa largeur de vingt-cinq. Et ses piliers regardaient la cour extérieure, et il y avait des palmiers, et son escalier était de huit marches.

Puis il me conduisit à la porte du nord, et la mesura, dans les mêmes dimensions, ses corps de garde, ses piliers, et ses parois avancées ; et il y avait des fenêtres tout autour ; sa longueur était de cinquante coudées et sa largeur de vingt-cinq. Et ses piliers regardaient la cour extérieure, et il y avait des palmiers, des deux côtés, et son escalier était de huit marches.

Et une chambre avec une porte se trouvait aux piliers des portes[21] : là on devait laver l'holocauste. Et dans le vestibule de la porte il y avait de chaque côté deux tables, pour y immoler les victimes pour les holocaustes et les sacrifices de péché et d'expiation. Et sur le côté nord, au dehors, quand on montait à la porte, il y avait deux tables, et de l'autre côté du vestibule également deux tables : soit quatre tables d'un côté et quatre tables de l'autre, sur les côtés de la porte, en tout huit tables sur lesquelles on devait immoler. De plus, quatre tables pour l'holocauste, en pierre de taille, longues d'une coudée et demie et larges d'une coudée et demie, et hautes d'une coudée, sur lesquelles on devait déposer les instruments avec

18 Cette phrase donne des dimensions incompatibles avec les autres et manque dans les Septante.

19 Ce seraient les deux grands obélisques. Nous trouvons ce sens en changeant ici et au v. 34 *êlamaw* en *êlaw*, d'après le passage parallèle v. 37. D'autres, au contraire, changent la leçon de ce dernier verset d'après celle des v. 31 et 34, mais en lisant *oulamô* (simple changement de voyelle), *son vestibule* (v. 7). Quel que soit l'expédient qu'on adopte, il en résultera que, en venant de la cour aux deuxièmes propylées, on se trouvait *d'abord* en face du vestibule ou des obélisques, qu'on avait *fini* par traverser en sortant des premières. C'est donc, comme nous disions, l'arrangement inverse.

20 C'est-à-dire par la porte orientale. Comp. v. 20.

21 Même incertitude de la leçon : piliers ou vestibule. Puis on n'apprend pas de quelle porte il est question ? Les LXX, qui ont un tout autre texte, ne parlent que d'une seule porte ; d'après l'hébreu, on peut supposer qu'il y avait une chambre pour l'usage indiqué à chacune des trois portes (intérieures).

lesquels on immolerait l'holocauste et les autres victimes [22]. Et les crochets, longs d'une palme, étaient fixés à l'édifice tout autour, et sur les tables, la chair des offrandes [23]. Et en dehors de la porte intérieure [24] il y avait deux chambres, dans la cour intérieure, l'une du côté de la porte septentrionale ayant sa façade tournée au sud, l'autre du côté de la porte méridionale ayant sa façade tournée au nord. Et il me dit : Cette chambre qui a la façade tournée au sud est pour les prêtres qui font le service du temple, et la chambre qui a la façade tournée au nord est pour les prêtres qui font le service de l'autel. Ce sont les descendants de Çadoq, les plus proches de l'Éternel, pour le servir, d'entre les lévites [25]. Et il mesura la cour [26], un carré de cent coudées de long et de cent coudées de large, et l'autel était placé devant le temple.

Puis il me conduisit dans le vestibule du temple, et il mesura le pilier du vestibule, cinq coudées de chaque côté, et la largeur de la porte, trois coudées de chaque côté. La longueur du vestibule était de vingt coudées et la largeur de onze coudées : on y montait par dix marches, et des colonnes étaient contre les piliers, une de chaque côté [27].

22 En tout douze tables à une seule porte (et autant aux deux autres portes?), dont quatre dans l'intérieur du vestibule, et en dehors, dans la cour, probablement vers les murs de ce même vestibule, quatre autres, deux de chaque côté ; enfin quatre en pierres (les autres étant en bois?), dont la place n'est pas indiquée. — Comme le texte dit formellement : celui qui *montait* à la porte avait deux tables au nord, cela ne peut s'entendre que de la porte orientale. L'auteur veut-il dire qu'aux deux autres portes il n'y avait point de tables ?

23 On peut juger de la clarté du sens et de la certitude du texte, en comparant la version grecque qui dit : Et leur bord (de ces tables) était d'une palme, et des barrières étaient fixées à l'intérieur tout autour et au-dessus des tables il y avait des toits pour les préserver contre la pluie et la chaleur. On comprend que des descriptions aussi peu lucides par elles-mêmes devaient donner lieu à des méprises de plus en plus inextricables dans les copies. Même observation pour le verset suivant, où nous avons simplement suivi la leçon des Grecs, celle du texte hébreu résistant à toute interprétation compatible avec les versets suivants.

24 C'est-à-dire quand on l'avait dépassée pour entrer dans la seconde cour.

25 Ézéchiel est le premier auteur hébreu qui fasse une distinction entre les prêtres et les lévites (voir l'introduction critique au Pentateuque). Les *prêtres* forment dans la caste ou tribu entière une espèce d'aristocratie. Ce sont les familles qui faisaient remonter leur origine au prêtre Çadoq, qui était préposé au sanctuaire de David. C'est probablement de là aussi que vient le nom des Sadducéens.

26 La cour intérieure. En comparant ce qui a été dit dans les notes 16 et 17 de la page 128, on trouve ainsi un diamètre total, pour toute l'enceinte sacrée, de 500 coudées ou 250 mètres.

27 Après avoir traversé la cour intérieure, on arrive à l'édifice sacré lui-même, lequel se compose ici, comme le temple de Salomon, de trois parties : vestibule, sanctuaire et

Puis il me conduisit dans le sanctuaire, et en mesura les piliers ; six coudées en largeur de chaque côté, c'était la largeur d'un pilier. Et la largeur de la porte était de dix coudées, et les parois latérales de la porte étaient de cinq coudées de chaque côté. Et il en mesura la longueur de quarante coudées et la largeur de vingt coudées [28].

Puis il entra à l'intérieur, et il mesura le pilier de la porte deux coudées, et la porte six coudées, et la largeur [des parois latérales [29]] de la porte, sept coudées. Et il en mesura la longueur de vingt coudées et la largeur de vingt coudées, en face du sanctuaire, et il me dit : Ceci est le saint des saints [30].

Puis il mesura le mur du temple, six coudées [31], et la largeur de

Saint des saints. D'abord le vestibule : on y monte par *dix* marches (leçon des Septante, avec changement d'une seule lettre ; le texte hébreu n'a pas de chiffre, mais un relatif qui ne donne pas de sens). A côté de cet escalier sont placées deux colonnes, une de chaque côté, sans doute dans les angles formés par le mur antérieur et l'escalier. La partie de ce mur antérieur, qu'on avait devant les yeux en arrivant à l'escalier, est désignée ici par le nom de piliers. La porte (à deux battants) ayant six coudées de large, la largeur totale de cette partie de l'édifice est de seize coudées à l'extérieur, de onze à l'intérieur, ce qui fait deux coudées et demie pour l'épaisseur des murs. Si ces explications sont justes (l'état du texte grec pourrait en faire douter), il s'ensuit que la *longueur* est à prendre dans le sens de l'est à l'ouest, et non du nord au sud, bien que l'auteur n'en dise rien, et qu'au temple de Salomon ç'ait été tout juste le contraire. Autrement la *largeur* du pilier serait plutôt l'épaisseur des parois latérales de la porte, et la *longueur* du vestibule, la distance de la première à la seconde porte.

28 Le sanctuaire. La longueur encore une fois à prendre de l'est à l'ouest, dans le sens de celui qui traverse cette salle pour aller dans la suivante. La largeur de vingt coudées est celle de l'espace libre à l'intérieur, celle de la porte en offrait tout juste la moitié ; les parois latérales de cinq coudées ont donc été mesurées à l'intérieur, des deux côtés de l'entrée, car 10 + 5 + 5 font 20. Les piliers de six coudées donnent en même temps l'épaisseur des murs de l'édifice, qui mesurait ainsi trente-deux coudées de largeur à l'extérieur. Il n'est rien dit ici de la hauteur. (Au v. 3 nous lisons avec les Septante : c'était la largeur d'un *pilier*. Le texte hébreu dit : du tabernacle. Or, il n'est nulle part ici question d'un tabernacle.)

29 Texte des Septante : deux fois sept coudées, plus six de la porte, pour le mur de séparation entre les deux salles, cela fait tout juste les vingt coudées qu'il faut d'après les dimensions précédemment indiquées. Les deux coudées du pilier doivent être entendues de l'épaisseur.

30 Le mortel n'entre pas lui-même dans ce lieu réservé au Très-Haut. Le Saint des saints forme un carré, de sorte qu'il était superflu d'ajouter que la largeur est prise sur le mur de séparation.

31 Épaisseur du mur.

l'édifice latéral[32], quatre coudées, tout autour du temple. Les chambres latérales, l'une attenant à l'autre, étaient au nombre de trente, trois fois; elles se rattachaient à un mur qui entourait le temple, du côté de ces chambres, pour qu'elles y fussent engrenées, mais elles ne s'engrenaient pas dans le mur même du temple[33]. Et l'édifice s'élargissait à mesure que l'on montait dans les chambres latérales, car il y avait une galerie à la maison tout autour à chaque étage supérieur : par cette raison, la largeur de l'édifice était plus grande vers le haut[34], et ainsi on montait de l'étage inférieur à l'étage supérieur par celui du milieu. Et je vis que les fondements de l'édifice latéral s'élevaient tout autour à la hauteur d'une perche entière, six coudées[35]..... La largeur du mur extérieur de l'édifice latéral était de cinq coudées[36], et la place libre entre les

32 Déjà au temple de Salomon était adossée une construction qui régnait *tout autour* de l'édifice sacré, c'est-à-dire plus exactement sur les trois côtés du nord, du sud et de l'ouest; la façade, du côté du vestibule, étant naturellement libre. Cet édifice se composait de trois étages de chambres, chaque étage à raison de trente pièces. La description détaillée qui va en être donnée est on ne peut plus obscure; on n'apprend pas même d'où les chambres recevaient le jour, et quant à leur dimension, elles n'avaient que deux mètres de large (d'après le texte), et ne pouvaient en avoir trois de long (d'après les données antérieures), puisque la double longueur de tout l'édifice, ajoutée à sa largeur, ne donne au total que quatre-vingt-deux mètres courants.

33 Dans le temple de Salomon, le mur du temple proprement dit formait des saillies et était plus fort en bas qu'à chaque étage supérieur, de sorte que les poutres qui portaient les différents étages de chambres latérales n'entraient pas dans le corps du mur, mais étaient simplement posées sur ces saillies. Ici il paraît que l'auteur veut décrire un autre système de construction, savoir un mur de revêtement, distinct du mur propre du temple. Cependant nous ne sommes pas sûr de l'avoir bien compris.

34 Même réserve à faire. La construction du texte est embrouillée au plus haut point, les Septante ont un tout autre texte, et le sens du mot principal que nous traduisons par *galerie* est incertain. D'après l'étymologie, cela doit être quelque chose qui entoure, qui forme le tour, etc. Nous avons songé à une galerie, parce que nous ne voyons pas comment on aurait eu accès à toutes ces chambres si petites, pour lesquelles il n'est question que de deux escaliers tournants, sur les soixante pièces des deux étages supérieurs. A première vue, on serait tenté de songer plutôt à des avances, ce qui expliquerait mieux encore la largeur croissante des étages.

35 Cela doit peut-être dire que les chambres du rez-de-chaussée étaient à six coudées au-dessus du sol? Après cette phrase, il y a encore un terme d'architecture dont nous ne savons que faire. On traduit : jonction, côté, mur mitoyen, etc., sans obtenir un sens tant soit peu plausible. Les Septante mettent *des intervalles,* en joignant le mot à la phrase suivante.

36 Ce passage pourrait suffire à lui tout seul pour nous faire douter de l'intégrité du texte. Quelle construction, que celle d'une galerie de petites chambres de deux mètres de large, flanquées vers l'intérieur et vers le dehors de deux murs dont l'épaisseur est d'un côté de trois mètres, de l'autre de deux mètres et demi, sans qu'on apprenne le moindre petit mot ni sur leur hauteur, ni sur leurs fenêtres !

chambres latérales du temple et les salles avait une largeur de vingt coudées tout autour du temple [37]. Et à l'édifice latéral il y avait des portes donnant sur la place libre, savoir une porte dans la direction du nord, et une porte dans la direction du sud, et la largeur de la place libre était de cinq coudées tout autour [38].

Et l'édifice placé devant l'arrière-cour, dans le coin vers l'occident, avait soixante-dix coudées de large, et le mur de cet édifice était large de cinq coudées tout autour et long de quatre-vingt-dix coudées. Et il mesura le temple : cent coudées en long; et l'arrière-cour avec son édifice et ses murs : cent coudées en long. Et la largeur du front du temple et de l'arrière-cour vers l'orient : cent coudées [39].

C'est ainsi qu'il mesura la longueur de l'édifice placé devant l'arrière-cour, ce qui était derrière, et ses galeries [40] des deux côtés,

37 On se rappelle que devant le temple il y a une cour longue et large de cent coudées (XL, 47) ou cinquante mètres. Une cour d'égale dimension suit celle-là, et contient l'édifice sacré lui-même, avec ses attenances latérales. Cet édifice, dans son ensemble, y compris l'épaisseur de tous ses murs, mesurait (d'après les chiffres du texte) cinquante coudées en largeur et vingt-cinq de plus en longueur (voir les notes 27 suiv., p. 130). Avec les vingt coudées d'espace libre, au nord, au sud et à l'ouest, nous n'arrivons qu'à quatre-vingt-dix coudées en largeur, et à quatre-vingt-quinze en longueur. Il y aurait donc quelque part une inexactitude dans l'évaluation des détails, ou dans les données du texte reçu. Voyez cependant la note suivante. (Quant aux *salles* mentionnées ici, il en sera question plus loin.)

38 Encore une difficulté ! Qu'est-ce que cet espace libre de cinq coudées à côté de celui de vingt coudées du verset précédent ? Il est d'autant plus regrettable que la distinction nous échappe, que ces cinq coudées compléteraient précisément les mesures indiquées pour l'ensemble.

39 En revenant à ce qui a été dit page 128, note 16 et 17, et page 130, note 26, nous constatons qu'il manque encore une surface carrée de cent coudées dans la direction de l'est à l'ouest, la grande cour extérieure mesurant deux cents, la cour intérieure cent, et le temple avec sa place libre également cent, et la dimension totale devant être de cinq cents coudées. De même, dans le sens du nord au sud, nous n'avons encore que deux fois deux cents pour la grande cour. Notre texte parle donc de ce carré complémentaire. Il le désigne par un terme inconnu, dont le sens étymologique serait : *séparation*, et que nous traduisons à tout hasard par *arrière-cour*. Il y avait une localité semblable, désignée cependant par un autre nom, au temple de Salomon (2 Rois XXIII, 11. 1 Chron. XXVI, 18). On ne sait rien de précis sur la destination de cette localité. On voit seulement ici qu'il y avait là encore un grand édifice, mais dont nous ignorons les dimensions hormis une seule. Cet édifice doit également avoir été entouré d'une place libre, mais du côté de sa plus grande dimension, puisque celle-ci est de soixante-dix coudées, tandis que l'espace entier (y compris toutefois l'épaisseur du mur d'enceinte) était de cent coudées.

40 Mot absolument inconnu et traduit à tout hasard, surtout en vue de la phrase suivante, où il pourrait être question des galeries régnant autour de l'édifice latéral du

cent coudées. Et le sanctuaire intérieur et les vestibules de la cour étaient lambrissés [41], et les fenêtres à barreaux immobiles ; et les galeries autour, sur les trois côtés opposés au seuil [42], étaient en lambris de bois tout autour, depuis le plancher jusqu'aux fenêtres, et les fenêtres étaient barrées [43]. Et au-dessus de la porte jusqu'à la paroi intérieure du temple, et vers le dehors [44], sur toute l'étendue du mur, tout autour, dans la salle intérieure et extérieure, il y avait des sculptures [45], représentant des Keroûbs et des palmiers ; chaque fois un palmier entre deux Keroûbs ; et chaque Keroûb avait deux faces, une face humaine vers le palmier d'un côté, et une face de lion vers le palmier de l'autre côté [46] : ainsi c'était sculpté sur tout le temple tout autour. Depuis le sol jusqu'au dessus de la porte, les Keroûbs et les palmiers étaient sculptés sur [47] le mur du sanctuaire. Le sanctuaire avait des poteaux carrés [48], et le devant du Très-saint présentait le même aspect [49]. L'autel [50] était de bois, haut de trois coudées : sa longueur de deux coudées [et sa largeur de deux

temple (p. 133, note 24). Il y a cependant à objecter que là l'auteur se sert d'une tout autre expression. Les anciens traduisaient : *portiques, péristyles*, etc. Du reste, tout ce qui se lit v. 15 à 17 est dans un désordre inextricable, et le texte suspect au plus haut degré.

41 Traduction des Septante. En hébreu on lit : *les seuils* (*spîm* pour *spnîm*).

42 Nous supposons que cela veut dire les trois côtés du nord, de l'ouest et du sud, le seuil, ou la porte d'entrée, étant à l'est.

43 Cette phrase a l'air d'être une glose destinée à expliquer le terme employé plus haut pour le même objet.

44 Comme les sculptures ne peuvent s'être trouvées qu'à l'intérieur des salles et non du côté de la cour, sur le mur de pierre, le *dehors* et le *dedans* dans notre texte doivent s'entendre des deux compartiments du temple, le sanctuaire et le Saint des saints ; la *paroi intérieure* est alors le fond de cette dernière salle, opposé à la porte d'entrée.

45 Traduction conjecturale. Le texte hébreu dit : *mesures*. Les Septante ont omis le mot. Pour plus de détails, nous renvoyons nos lecteurs à la description du temple de Salomon, 1 Rois VI.

46 Le fait qu'on ne voyait que deux faces, semble prouver qu'il ne s'agit pas de bas-reliefs, mais de simples contours burinés dans les planches. Autrement on aurait bien pu sculpter une troisième face au milieu. Ce qui suit paraît devoir être entendu de plusieurs rangées de figures superposées l'une à l'autre, et non de figures aussi hautes que la salle.

47 Correction conjecturale pour : *et* le mur. Les Rabbins proposent de biffer le mot *sanctuaire*, et de joindre le *mur* au verset suivant.

48 Aux portes ?

49 Les Septante : devant le Très-saint un aspect, comme l'aspect d'un autel, etc.

50 Dans le sanctuaire, devant le Saint des saints, il y avait un autel où l'on brûlait de l'encens : voyez la description du temple de Salomon, 1 Rois VII, 48.

coudées[51]]; il avait ses angles[52]; son socle[53] et ses parois étaient de bois. Et il me dit : C'est là la table placée devant l'Éternel. Et il y avait deux portes : au sanctuaire et au Très-saint. Et ces portes avaient deux battants, tous les deux mobiles; deux battants à une porte, et deux battants à l'autre porte. Et sur elles, sur les portes du sanctuaire, étaient sculptés des Keroûbs et des palmiers, comme ils étaient sculptés sur les murs. Et sur le devant du vestibule, en dehors, il y avait un perron de bois[54] et des fenêtres à barreaux immobiles, et des palmiers étaient des deux côtés sur les parois latérales du vestibule, et aux chambres latérales du temple et aux perrons[55].

Puis il m'emmena dans la cour extérieure, dans la direction du nord, et me conduisit dans la salle[56] qui était devant l'arrière-cour, en face de l'édifice, du côté du nord, en face d'une étendue en longueur de cent coudées, vers le nord, la largeur étant de cinquante coudées, en face des vingt coudées de la cour intérieure et en face du dallage de la cour extérieure [*galerie contre galerie en trois étages*[57]]. Et devant ces salles, vers l'intérieur, il y avait une allée

51 Addition du texte grec.

52 Appelées ailleurs *cornes*, c'est-à-dire saillies aux quatre coins supérieurs.

53 D'après le grec. L'hébreu met : sa longueur.

54 Comp. 1 Rois VII, 6.

55 Ce dernier mot ne présente pas de sens bien clair. Les Septante ne l'ont pas du tout; d'autres y voient des chambranles, des poutres, etc.

56 Voici une nouvelle partie du système, sur la position de laquelle les commentateurs n'ont pas pu tomber d'accord, et dont la description laisse encore beaucoup à désirer relativement à la lucidité. En tout cas, nous n'identifierons les *salles* dont il est parlé ici, ni avec les *cellules* du chap. XL, 17, ni avec les *chambres* du v. 44 du même chapitre, bien qu'en hébreu il y ait partout le même terme, que nous avons à dessein rendu de différentes manières, pour ne pas trop embrouiller la description. Les salles dont il est parlé ici ne se trouvent ni dans le petit espace libre qui règne autour du sanctuaire, ni dans l'arrière-cour, mais elles occupent une partie du terrain de la grande cour extérieure. Elles sont au nombre de deux, l'une au nord du temple, l'autre au sud ; elles sont longues de cent coudées, larges de cinquante ; de leurs longues façades, l'une est tournée vers la cour du temple et l'édifice de l'arrière-cour, l'autre vers la grande cour extérieure. Ce sont des édifices à trois étages, et cela nous explique pourquoi le texte emploie tantôt le singulier (pour la construction entière), tantôt le pluriel (pour les trois étages). Elles doivent être censées placées de manière que les cent coudées de leur longueur ne soient pas identiques soit avec les cent coudées de la cour du temple, soit avec les cent coudées de l'arrière-cour, mais que cette étendue se répartisse, n'importe dans quelle proportion, sur ces deux cours, car il est dit à la fois qu'elles sont en face de l'arrière-cour et de son édifice, et en face des vingt coudées (de l'espace libre) de la cour intérieure.

57 Ces mots ne donnent pas de sens en cet endroit. Ils doivent être une glose sur ce qui est dit au v. 5, glose insérée mal à propos dans un contexte tout différent.

large de dix coudées, et longue de cent coudées, les portes regardant le nord [58]. Et les chambres supérieures étaient raccourcies (parce que les galeries empiétaient sur elles) comparativement à celles d'en bas et à celles du milieu de l'édifice : car elles étaient à trois étages et n'avaient point de colonnes pareilles aux colonnes des cours, et pour cette raison elles étaient en retrait sur celles d'en bas et sur celles du milieu, relativement à leur plancher [59]. Et une cloison extérieure, parallèle aux salles, donnait perpendiculairement sur la cour extérieure, devant les salles, dans une longueur de cinquante coudées [60]. Car la longueur des salles sur la cour extérieure était de cinquante coudées, mais elle était de cent coudées du côté du sanctuaire. Et quant à la porte [61] de ces salles, l'entrée était du côté de l'est, quand on y arrivait de la cour extérieure. Dans le sens de la largeur de l'enceinte de la cour, dans la direction du sud, devant l'arrière-cour, en face de l'édifice, il y avait aussi des salles [62],

58 Les portes de ces édifices donnent dans la grande cour et non dans l'intérieur de l'enceinte sacrée. L'allée dont il est parlé, doit être un trottoir longeant l'édifice. Pour ce qui est de la longueur de *cent coudées,* nous la prenons dans le texte grec. L'original ne parle que d'une *seule* coudée (*amh aḥṭ* pour *mah amṭ*), ce qui ne donne pas de sens. Avec tout cela, le mot : *vers l'intérieur,* reste inexpliqué. Ce ne peut être ni l'intérieur de la salle, ni l'intérieur de l'enceinte sacrée. L'auteur aurait-il simplement voulu désigner l'intérieur de la grande cour ?

59 Il faut deviner ici bien des choses que le texte ne décrit pas explicitement. L'édifice était autrement construit que celui dont il a été parlé chap. XLI, 6 suiv. Ici, il ne s'agit pas d'avances, ou de galeries extérieures, régnant autour des chambres, mais la galerie de chaque étage supérieur reposait sur une partie du plafond de l'étage immédiatement inférieur, de sorte que l'édifice se rétrécissait par degrés (pyramidalement). Nous ignorons ce que c'est que les *colonnes des cours,* qui n'ont point été mentionnées antérieurement. Les Grecs parlent de colonnes *extérieures.* Mais l'existence d'une colonnade dans l'une des cours n'expliquerait rien ici. On a proposé de lire : les colonnes des *chambres latérales* (XLI, 6, deux lettres à changer), et de supposer que l'auteur avait oublié plus haut de dire que les avances ou galeries saillantes de l'édifice latéral du temple étaient soutenues par des colonnes.

60 Les cinquante coudées représentent la *largeur* des salles, bien que le texte emploie le mot de longueur. Car les cloisons qui les isolent de la grande cour forment, avec le mur de séparation entre celle-ci et les cours intérieures, un angle droit.

61 Leçon des Septante. L'hébreu dit : *Au dessous* des salles était.... — Le côté de l'est est la façade de 50 coudées. La porte se trouvait donc soit dans, soit derrière la cloison dont il vient d'être parlé.

62 C'est l'édifice correspondant du côté du *sud* (texte grec) et non de l'*est,* comme on lit dans le texte vulgaire. Il est (comme le premier) dans le sens de la *largeur* de la grande cour; expression qui s'explique, parce que l'auteur se représente ici la longueur (du grand carré) dans le sens du nord au sud. La description est encore un peu embrouillée, mais en fin de compte elle doit être absolument parallèle à la première.

ayant une allée devant elles, pareille à celle des salles du nord, en longueur et en largeur, relativement à leurs issues et dimensions. Et comme les portes de celles-ci étaient aussi les portes des salles méridionales : il y avait une entrée au commencement de l'allée, savoir de l'allée en face de la cloison correspondante, vers l'est, quand on y arrivait.

Et il me dit : Les salles du nord et les salles du sud placées devant l'arrière-cour sont des salles sacrées, dans lesquelles les prêtres qui approchent l'Éternel doivent manger les saintes offrandes ; ils y déposeront les saintes offrandes, et ce qui est donné en provenances végétales, et pour les péchés et pour l'expiation[63] : car ce lieu est sacré. Quand les prêtres entrent[64], ils ne doivent pas sortir du sanctuaire dans la cour extérieure ; mais ils doivent déposer là leurs vêtements, dans lesquels ils officient, car ils sont sacrés, et revêtir d'autres habits, et puis se rapprocher du peuple[65].

Et lorsqu'il eut achevé de mesurer la construction intérieure[66], il m'emmena vers la porte dirigée vers l'orient[67] et mesura tout autour[68]. Il mesura du côté de l'orient, avec sa perche à mesurer, cinq cents perches d'un bout à l'autre ; il mesura du côté du nord, cinq cents perches d'un bout à l'autre ; il mesura le côté du sud, cinq cents perches ; il se tourna du côté de l'ouest et mesura cinq

63 L'auteur fait ici l'énumération des différentes espèces de sacrifices dont les prêtres recevaient leurs parts, et fait connaître en même temps la destination des salles qu'il vient de décrire. Pour ce qui est des détails de cette nomenclature liturgique, nous y arriverons dans l'explication des premiers chapitres du Lévitique. Disons seulement ici que le *minehah* est toute offrande non sanglante, les autres catégories se distinguent moins par la nature du sacrifice que par ses motifs. — Il est parlé d'un *dépôt,* parce que avant de manger il faut apprêter.

64 Pour leur service.

65 Ici encore il y a une difficulté particulière. La chose serait bien simple, si les prêtres avaient eu à officier dans l'intérieur du temple, et si l'auteur avait pris la peine de parler de communications intérieures entre les susdites salles et la cour du temple. Mais, abstraction faite de cette lacune, le service de l'autel se faisait tout juste dans la grande cour. Peut-être l'auteur a eu en vue ici de prescrire aux prêtres de ne pas dépasser, pendant leurs fonctions, l'*allée* qui longeait leurs salles (v. 4), le peuple se tenant nécessairement en dehors de cette allée.

66 Tout l'ensemble des édifices décrits jusqu'ici, et non pas seulement le temple proprement dit.

67 Par laquelle on était entré primitivement.

68 Le texte dit : et *le* mesura tout autour. Mais quoi? ce n'est pas la porte, sans doute. L'auteur veut parler d'un espace non encore mesuré. Ce ne peut être qu'une cour ou enceinte extérieure, dont les constructions précédemment nommées formaient le centre.

cents perches, avec sa perche à mesurer. Il mesura ainsi vers les quatre côtés. Et il y avait un mur tout autour, long de cinq cents et large de cinq cents, pour séparer le sacré du profane[69].

Et il me conduisit à la porte, à celle qui était tournée vers l'orient. Et voilà que la majesté du Dieu d'Israël arrivait du côté de l'orient, et sa voix[70] était comme celle de l'océan, et la terre resplendissait de son éclat. C'était une apparition pareille à celle que j'avais vue alors que je vins pour la destruction de la ville; une apparition comme celle que j'avais vue sur les bords du Kebar[71]. Et je me jetai la face contre terre. Et la majesté de l'Éternel arriva au temple par la porte tournée vers l'orient. Et une force divine[72] me souleva et me transporta dans la cour intérieure, et voilà que le temple était rempli de l'éclat de Dieu. Et j'entendis quelqu'un qui me parlait depuis le temple, et un homme se trouvait placé à côté de moi[73]. Et il me dit: Fils d'homme! C'est ici la place de

69 Beaucoup d'interprètes ont compris ceci, après les LXX, du mur décrit XL, 5, en supprimant le mot *perches* ou en le remplaçant par le mot *coudées*. En effet, le grand carré dont nous nous sommes occupé jusqu'ici avait 500 coudées de chaque côté. Mais Ézéchiel veut certainement dire autre chose. Il veut séparer *le sacré du profane*, non par un simple mur, comme cela peut se faire pour toute propriété privée, mais par une large place libre et non surbâtie. Autrement l'opération du mesurage aurait été superflue après tout ce qui avait été dit. Or, voici les superficies que le texte nous permet de calculer. Le carré intérieur est de 500 coudées en long et en large, soit de 625 ares (la coudée à 50 centimètres), le grand carré, de 500 perches de côté (la perche à 3 mètres), aura 225 hectares. La proportion a paru excessive, mais elle doit précisément faire ressortir cette distance du sacré au profane, qui est au fond de l'image.

70 Le tonnerre annonce l'arrivée du Très-Haut. Car autrement il ne parle pas encore en ce moment.

71 Chap. VIII et suiv.; chap. I. La vision du char aux Keroûbs. — On pourrait traduire plus exactement encore : lorsque je vins pour *détruire* la ville. Car le prophète, organe des volontés divines, est censé les accomplir en les proclamant. Cette tournure prouve clairement que la vision du chap. IX doit être prise dans le sens d'une prédiction, et que tout l'appareil visionnaire appartient à la forme de celle-ci.

72 Chap. II, 2.

73 On a beaucoup discuté la question de savoir s'il s'agit ici de plusieurs personnes ou d'une seule, et si celle-ci est Dieu ou un ange. Voici à cet égard notre manière de voir. La théologie des prophètes se place toujours et partout au point de vue du monothéisme le plus absolu; c'est toujours Dieu lui-même qui parle et qui agit (comp. p. 124, note 4). Mais le plus souvent les manifestations de sa volonté revêtent des formes concrètes, sensibles, visibles, multiples même (voy. les 7 *hommes* du chap. IX), sans qu'il faille en venir pour cela à la conception judaïque et vulgaire de ce qu'on appelle des *anges*. Ainsi, par exemple, Ézéchiel *entend* d'abord la voix venant du temple, c'était naturellement la voix de Dieu, et au même moment il *voit*

mon trône, la place où je poserai mes pieds, où j'établirai ma demeure au milieu des enfants d'Israël, à tout jamais : et la maison d'Israël ne souillera plus mon saint nom, ni eux, ni leurs rois, par leur idolâtrie, par les charognes de leurs rois [74], leurs hauts-lieux, dont ils plaçaient le seuil près de mon seuil, et la porte à côté de la mienne, rien qu'un mur me séparant d'eux, et ils souillaient ainsi mon saint nom par les abominations qu'ils commettaient : mais je les exterminai dans ma colère ! Maintenant ils éloigneront de moi leur idolâtrie et les charognes de leurs rois, et moi je demeurerai au milieu d'eux à tout jamais. Toi, fils d'homme ! Fais connaître ce temple à la maison d'Israël, pour qu'ils aient honte de leurs péchés, et qu'ils mesurent [75] sa forme parfaite. Et s'ils ont honte de tout ce qu'ils ont fait, montre-leur le plan de ce temple, et sa disposition, ses issues et ses entrées, toutes ses formes [76], ses règles et ses lois, et décris-le sous leurs yeux, pour qu'ils retiennent son plan et ses règles, et qu'ils les pratiquent.

Voici l'ordonnance du temple : Sur le sommet de la montagne, tout son territoire, tout à l'entour, est sacré. Voilà la loi du temple [77].

près de lui un personnage qui lui tient un discours, dont la rédaction ne laisse aucun doute sur l'identité de l'interlocuteur. Le prophète, après avoir entendu l'*appel*, reçoit l'*enseignement;* mais ces deux faits viennent de la même source ou *bouche*, seulement l'un est plus direct et plus immédiat que l'autre et en même temps plus précis ; voilà pourquoi il *voit*, après avoir *entendu*.

[74] On a cru qu'Ézéchiel voulait blâmer ici la coutume des rois d'Israël, de se faire enterrer dans le voisinage immédiat du temple. Mais outre que ce fait n'est nulle part directement attesté, le contexte fait voir qu'il s'agit d'autre chose. La *charogne* est un terme de dédain pour un corps *mort;* ici il est pris pour désigner les faux dieux, en opposition avec le Dieu *vivant*. Les cultes idolâtres s'étaient installés dans l'enceinte même du temple (chap. VIII), et c'étaient les rois eux-mêmes qui les favorisaient ou les toléraient du moins : ce sont eux qu'on en rend ici responsables. Il est superflu de prendre le mot *roi* dans le sens de Dieu (*Méleк* — *Molek*).

[75] A la place de ces mots : *qu'ils mesurent*, les LXX ont lu : son aspect (c'est-à-dire sa forme), ce qui se rattache très-bien soit à l'impératif précédent, soit au substantif qui va suivre. Si l'on veut conserver la leçon vulgaire, il faut prendre le verbe *mesurer* dans le sens d'*étudier*, ce qui semble assez hasardé après le fréquent emploi du même mot dans son sens propre. L'intention du prophète ne peut pas avoir été d'inviter ses lecteurs à refaire ses plans et calculs.

[76] Ce mot est répété deux fois dans le texte vulgaire. — Les règles et les lois dont il est parlé ne sont pas les dimensions que nous connaissons, mais l'ordonnance du culte qui va être exposée.

[77] Premier principe fondamental : Le grand carré tout entier (XLII, 15 suiv.) est sacré. Nous avons à dessein varié l'expression, en disant *ordonnance* pour tout ce qui va suivre chap. XLIII-XLVI, et *loi*, pour ce premier statut mis en tête des autres.

Voici les mesures de l'autel[78] en coudées (la coudée à raison d'une coudée et d'une palme[79]): le socle, une coudée, et une coudée en largeur; et il se termine par un rebord d'un empan, qui va tout autour[80]. Et voici la hauteur de l'autel : depuis le socle de terre, jusqu'au gradin inférieur, deux coudées, la largeur étant d'une coudée, et depuis le petit gradin jusqu'au grand gradin, quatre coudées, la largeur étant d'une coudée. Et l'âtre[81], quatre coudées ; et pardessus l'âtre, les quatre cornes. Et l'âtre, douze en longueur sur douze en largeur ; un carré relativement à ses quatre côtés. Et le gradin, quatorze en longueur sur quatorze en largeur, relativement à ses quatre côtés. Et tout autour une balustrade d'une demi-coudée, et le socle[82] d'une coudée tout autour ; et les marches du côté de l'orient[83].

78 Les prescriptions prophétiques relatives au culte commencent par le plan du futur *autel*. Il s'agit du grand autel des sacrifices, placé dans la cour intérieure en avant du vestibule du temple (XL, 47). Les données mathématiques sont encore obscures et incomplètes, les termes techniques incertains, le texte corrompu et surchargé de variantes (LXX), enfin, la description telle, que chaque commentateur a pu y voir autre chose. Nous nous bornerons à des indications générales, en nous éloignant aussi peu que possible de la leçon reçue.

79 Chap. XL, 5.

80 On peut juger de la certitude de l'interprétation, quand on voit qu'au lieu d'un *socle*, on a pu trouver ici une excavation dans la surface de l'âtre, pour recevoir le feu. D'après l'étymologie, le terme doit signifier quelque chose de bombé. Le socle (si socle il y a) est d'une coudée, nous supposons de hauteur; quant à la largeur, ce ne peut être que l'étendue par laquelle il dépasse la partie de l'autel placée au-dessus. Cette largeur d'une coudée étant encore mentionnée plusieurs fois, nous en concluons que la construction tout entière est en gradins, c'est-à-dire formée de plusieurs parallélépipèdes superposés et diminuant de dimension, comme cela résulte, du reste, clairement des v. 16 et 17. Le texte distingue évidemment deux de ces parallélépipèdes (outre le socle), l'un ayant 2 coudées (de haut) et l'autre 4.

81 Notre texte offre ici plusieurs variantes dans l'orthographe du mot, ce qui a donné lieu à l'opinion qu'il s'agit de deux parties différentes : *Hareël*, montagne de Dieu, et *Ariël*, âtre de Dieu, la première estimée être un troisième parallélépipède, le second, la surface même de l'autel. Nous nous en tenons aux Grecs, qui ont mis partout le second terme (comp. Ésaïe XXIX, 1), mais en lui donnant (avec notre texte) la forme d'un parallélépipède de 4 coudées de haut, sur 12 de long et de large. A la rigueur, on pourrait identifier le second gradin avec l'âtre, d'autant plus que le texte ne donne la longueur et la largeur que pour deux gradins.

82 Le terme est le même qu'au v. 13. S'agit-il aussi du même objet ? Nous n'osons l'affirmer.

83 La hauteur totale étant de 11 (ou 7) coudées, et les gradins trop distants l'un de l'autre, il faut des marches pour arriver à officier sur l'âtre (comp. 2 Chron. IV, 1).

Et il me dit: Fils d'homme! Ainsi dit le Seigneur, l'Éternel: Voici les rites de l'autel[84], pour l'époque où il sera construit, à l'effet d'y offrir des holocaustes et d'y asperger du sang: tu donneras[85] aux prêtres lévitiques, à ceux de la famille de Çadoq[86], qui s'approchent de moi pour me servir (dit le Seigneur, l'Éternel), un animal mâle de race bovine pour sacrifice de péché. Puis tu prendras de son sang et tu en mettras sur les quatre cornes de l'autel, et sur les quatre angles des gradins et sur la balustrade tout autour, et tu accompliras l'expiation et la propitiation. Puis tu prendras ce taureau du sacrifice de péché, pour qu'on le brûle à l'endroit désigné du temple[87], en dehors du sanctuaire. Et le second jour, tu feras venir un bouc sans défaut, pour le péché, pour qu'ils fassent l'expiation de l'autel, comme ils l'auront faite avec le taureau. Quand tu auras accompli cette expiation, tu feras venir un animal mâle de race bovine, sans défaut, et un bélier sans défaut, du menu bétail, et tu les présenteras à l'Éternel, pour que les prêtres jettent sur eux du sel et les immolent en holocaustes à l'Éternel. Durant sept jours[88], tu feras immoler un bouc pour le péché, chaque jour, et l'on immolera un animal mâle de race bovine, et un bélier du menu bétail, sans défaut. Durant sept jours, on fera la propitiation de l'autel et on le purifiera, et on le consacrera[89]. Et au bout de ces jours, à partir du huitième jour, les prêtres immoleront sur l'autel vos holocaustes et vos sacrifices d'actions de grâces, et je vous accorderai ma faveur, parole du Seigneur, l'Éternel.

Puis il me reconduisit vers la porte extérieure du sanctuaire tournée vers l'orient[90]. Or, elle était fermée. Et l'Éternel me dit:

84 Probablement l'auteur ne veut pas parler des rites permanents, mais seulement de la première inauguration. Comp. 2 Chron. VII, 9. Exod. XXIX, 37.

85 Le prophète, représentant de Dieu, organise la cérémonie et la préside, c'est-à-dire qu'il en trace d'avance la norme.

86 Voyez page 130, note 25, et surtout chap. XLIV, 15 suiv.

87 Cet endroit pourrait bien s'être trouvé dans l'arrière-cour.

88 Il ne résulte pas clairement du texte comment on doit compter ces 7 jours, puisque le bouc est nommé pour la première fois le *second* jour, et que les holocaustes semblent ne devoir commencer qu'après les sacrifices d'expiation. Peut-être doit-on se représenter les deux rites comme se combinant depuis le commencement. Du reste, les prescriptions formulées ici diffèrent à plusieurs égards de celles de la loi. Exod. XXIX et Lév. VIII.

89 Litt.: on lui remplira les mains. *Remplir les mains*, est un terme technique pour la consécration ou installation des prêtres, auxquels on remettait à cette occasion les insignes ou instruments de leur office. Ce terme est ici appliqué à l'autel même.

90 Ce serait la porte entre les deux cours (XL, 32), en face du grand autel. Il est cependant plus probable que le *sanctuaire* désigne ici l'ensemble de l'enceinte sacrée, de sorte qu'il faut songer à la porte orientale de la grande cour (XL, 6).

Cette porte restera fermée, et ne sera pas ouverte, et personne n'y passera ; c'est parce que l'Éternel, le Dieu d'Israël, y a passé, qu'elle restera fermée. Le prince seul, parce qu'il est prince, y prendra place pour le festin sacré : il entrera par le chemin du vestibule de cette porte et sortira par le même chemin [91].

Puis il me conduisit vers la porte du nord [92], en face du temple, et comme je regardais, voilà que la majesté de l'Éternel remplissait le temple, et je me jetai la face contre terre. Et l'Éternel me dit : Fils d'homme ! Fais attention, et regarde de tes yeux et écoute de tes oreilles tout ce que je vais te dire relativement à tous les rites du temple et à ses règles, et fais attention à l'entrée du temple, ainsi qu'à toutes les issues du sanctuaire [93]. Et tu diras à ces rebelles, à la maison d'Israël : Voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel : C'en est assez de toutes vos abominations, maison d'Israël ! d'avoir introduit des étrangers, incirconcis de cœur et incirconcis de chair, pour qu'ils fussent dans mon sanctuaire et profanassent ma maison, quand vous veniez m'offrir mon repas, la graisse et le sang, et qu'ils rompissent mon alliance, avec toutes vos abominations : et au lieu de faire vous-mêmes le service de mes choses saintes, ce sont eux que vous en chargiez à votre place dans mon sanctuaire [94] ! Or, voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel : Aucun étranger, incirconcis de cœur et incirconcis de chair, ne doit entrer dans mon sanctuaire, d'entre tous les étrangers qui demeurent au milieu d'Israël. Même les Lévites, qui se sont éloignés de moi, quand Israël s'égarait en me quittant pour suivre ses idoles, ils en porteront la peine. Dans mon sanctuaire, ils serviront de gardes aux portes du

91 *Le* prince est le prince régnant, le roi Isaïde de la future théocratie, et non pas le Messie unique et immortel. Pour le *festin sacré* (litt.: pour manger devant l'Éternel) : cela veut dire pour les repas solennels qui suivent les sacrifices. Ces repas, le prince les prendra dans le vestibule de cette porte, lequel donnait sur la grande cour ; c'est donc aussi du côté de cette cour qu'il entrera et sortira, et non par la porte orientale proprement dite, c'est-à-dire par l'ouverture extérieure. Évidemment, comme tout le monde, il aura pénétré dans la grande cour par la porte du nord ou par celle du midi.

92 Ici nous songeons à la porte mitoyenne entre les deux cours.

93 Les entrées et issues pourraient bien être prises dans un sens figuré : *entrer et sortir*, correspond à la notion de converser, besogner, avoir des affaires ou des relations, etc. Comp. 1 Sam. XXIX, 6. Act. IX, 28. Ce seraient donc ici les usages règlementaires.

94 Les livres historiques ne mentionnent rien de ce genre. Mais le texte est clair et formel et l'on doit supposer que, soit antérieurement, soit dans les derniers temps encore, les Lévites se mettaient au service des cultes étrangers, et des étrangers païens étaient employés pour les services subalternes du culte de Jéhova.

temple, et feront la besogne de la maison[95]; ils auront à égorger pour le peuple les victimes du sacrifice, et seront au service des gens; parce qu'ils se sont mis à leur service devant leurs idoles et qu'ils sont ainsi devenus pour la maison d'Israël une occasion de péché, pour cela, je lève ma main contre eux[96], parole du Seigneur, l'Éternel! et ils en porteront la peine. Et ils n'auront point accès auprès de moi pour officier devant moi, et pour s'approcher de mes choses saintes, de tout ce qui m'est consacré[97]; mais ils subiront leur opprobre pour les abominations qu'ils ont commises. Et je ferai d'eux les serviteurs du temple, à l'égard de toute la besogne qui doit s'y faire. Mais les prêtres lévitiques, les fils de Çadoq[98], qui ont fait le service de mon sanctuaire, alors que les enfants d'Israël se sont égarés et m'ont abandonné, ce sont eux qui auront accès auprès de moi pour me servir; ils se présenteront devant moi pour m'offrir la graisse et le sang: parole du Seigneur, l'Éternel! Eux seuls entreront dans mon sanctuaire, eux s'approcheront de ma table pour me servir, et feront mon service. Et quand ils entreront par les portes de la cour intérieure, ils revêtiront des habits de lin[99], et n'auront sur eux rien qui soit de laine, pendant qu'ils officieront aux portes de la cour intérieure et près du temple. Ils auront sur la tête des turbans de lin, et sur les reins des caleçons de lin, et ne s'habilleront point de manière à se mettre en sueur. Et quand ils sortiront dans la cour extérieure pour rejoindre le peuple, ils ôteront leurs vêtements dans lesquels ils auront officié et les déposeront dans les salles du sanctuaire, et revêtiront d'autres habits, pour ne pas mettre le peuple, par leurs vêtements, dans un état de consécration[100]. Ils ne se raseront pas la tête et ne laisseront pas croître leur chevelure, mais ils porteront les cheveux courts[101].

95 La grosse besogne, le service de domestiques, les sacrifices privés, mais non la participation à ce qui se faisait à l'intérieur et officiellement.

96 Pour jurer.

97 Particulièrement des parties des victimes qui devaient être consumées sur l'autel, ce que le prophète a hardiment appelé plus haut: le *repas* de Dieu.

98 Chap. XL, 46.

99 Chap. XLII, 14. Comp. Exod. XXVIII, 39 suiv. Lév. XVI, 23.

100 Le prêtre officiant (revêtu de ses habits sacerdotaux) est soumis à certaines règles et abstinences, que la loi n'imposait pas aux laïques. Le sens de la phrase est donc que l'attouchement de ces habits sacrés par quelqu'un de la foule, le mettrait (inutilement, mais nécessairement) dans l'obligation de s'imposer les mêmes devoirs. C'était là une conséquence du principe de la sainteté du ministère et de la pureté de la caste.

101 Pour ceci et ce qui suit, comp. Lév. X et XXI, où cependant les prescriptions ne sont pas toutes identiquement les mêmes.

Et aucun prêtre ne boira du vin lorsqu'il devra entrer dans la cour intérieure. Ils ne prendront pour femmes, ni des veuves, ni des personnes répudiées, mais seulement des vierges de race israélite ; cependant ils pourront prendre des veuves qui auront été mariées à des prêtres. Et ils instruiront mon peuple, et lui apprendront à distinguer ce qui est sacré ou profane, pur ou impur. Et ils seront juges des procès, et les jugeront d'après mes statuts. Ils observeront mes lois et commandements à l'égard de toutes mes fêtes et sanctifieront mes sabbats. Et ils ne s'approcheront pas d'un homme mort, parce que cela les rendrait impurs : cependant pour un père ou une mère, pour un fils ou une fille, pour un frère ou une sœur non-mariée, il leur est permis de contracter l'impureté. Et après la purification d'un tel[102], on lui comptera encore sept jours, puis quand il rentrera au sanctuaire, à la cour intérieure, pour y officier, il offrira un sacrifice de péché : c'est le Seigneur, l'Éternel, qui le dit. Et leur patrimoine sera que moi je suis leur patrimoine[103] ; et vous ne leur donnerez point de propriété en Israël : moi je serai leur propriété. Les offrandes, les sacrifices de péché et d'expiation, voilà ce dont ils vivront[104], et tout ce qui aura été l'objet d'un vœu[105] en Israël, leur appartiendra. Et les prémices de toutes les primeurs de toutes choses, et tout ce qui est présenté comme offrande, de tout ce que vous offrirez, appartiendra aux prêtres, et vous leur donnerez aussi les prémices de votre mouture, pour que la bénédiction repose sur votre maison[106]. Les prêtres ne mangeront point d'animaux morts naturellement ou déchirés par d'autres, ni oiseaux, ni quadrupèdes[107].

Et lorsque vous répartirez le pays en lots de propriété[108] vous consacrerez à l'Éternel, comme domaine sacré, une portion du terri-

102 Pour le laïc, la purification durait sept jours. Nomb. XIX, 11 et suiv. La pureté du prêtre était donc doublement garantie.

103 Comp. Nomb. XVIII, 20. Deut. X, 9 ; XVIII, 1.

104 Lév. VII, 6, et autres passages.

105 Nous ne sommes pas sûr de la justesse de cette interprétation. L'auteur fait peut-être allusion au cas prévu Lév. XXVII, 21, mais là il est question de propriété foncière, laquelle paraît exclue par le contexte.

106 Nomb. XV, 21 ; XVIII, 13, 19. Exod. XXXIV, 26, etc.

107 Lév. XXII, 8.

108 Nous verrons plus loin qu'Ézéchiel comprend, dans ses visions d'avenir, une nouvelle répartition du territoire de Canaan, entre les douze tribus. Ici il s'occupe de la portion du pays réservée à *Dieu* (le domaine sacré), sur lequel se trouvera le sanctuaire précédemment décrit, le reste étant donné en *usufruit* à la caste sacerdotale. Nous insistons sur ce terme d'usufruit, quoique le texte ne l'emploie pas, parce que autrement il y aurait contradiction avec XLIV, 28.

toire, d'une longueur de vingt-cinq mille et d'une lárgeur de vingt mille[109]. Ce sera un domaine sacré dans toute l'étendue de ses limites. Sur ceci, il y aura pour le sanctuaire un carré de cinq cents sur cinq cents, autour duquel il y aura un rayon libre de cinquante coudées[110]. Et sur cette étendue, vous en mesurerez une de vingt-cinq mille en longueur et de dix mille en largeur, et là dedans sera le sanctuaire, le lieu très-saint. Ce sera la partie sacrée du territoire, elle sera pour les prêtres qui font le service du sanctuaire et qui ont accès auprès de l'Éternel pour le servir ; ce sera pour eux une place pour des maisons, et pour le sanctuaire un lieu saint. Et vingt-cinq mille en long et dix mille en large seront pour les lévites qui servent au temple : ce sera leur domaine, des bourgades pour y habiter[111]. Et pour domaine de la ville[112], vous assignerez cinq mille en largeur et vingt-cinq mille en longueur parallèlement au domaine sacré : cela appartiendra à toute la maison d'Israël. Et au prince, des deux côtés, du domaine sacré et du domaine de la ville,

109 Ici, deux observations importantes. On remarquera que la mesure n'est déterminée qu'à l'égard du chiffre et non quant à l'instrument. Or, nous prétendons qu'il s'agit de perches et non de coudées. Cela résulte du v. 2, où le carré réservé à l'enceinte sacrée est de 500 de chaque côté, où il ne peut être question que de perches, comp. XLII, 20. Ensuite nous verrons que les 25,000 sont à mesurer de l'ouest à l'est, de la Méditerranée au Jourdain. Si c'étaient des coudées, cela ne ferait que 12 à 13 kilomètres ; si ce sont des perches, cela donne 75 kilomètres, ce qui est à peu près la largeur moyenne du pays. — Notre seconde observation est celle-ci. Nous avons mis, d'après les LXX, *vingt* mille (perches) de large, pour le domaine sacré (du nord au sud) ; le texte hébreu n'en met que *dix*, ce qui est évidemment une faute, puisque immédiatement après, ce domaine est subdivisé en deux parties égales, *chacune* de dix mille perches de largeur, pour les prêtres et pour les Lévites (v. 3 et 5).

110 Pour que les maisons des prêtres ne viennent pas s'adosser aux murs de l'enceinte sacrée. Car celle-ci est au milieu de la portion des prêtres.

111 La portion donnée en usufruit aux Lévites est tout aussi grande que celle des prêtres, mais comme ils sont plus nombreux, ils seront d'autant moins riches. Les derniers mots de la phrase sont pris dans le texte grec ; l'hébreu (*vingt salles* ou *chambres*) ne donne pas de sens acceptable. (Lisez *s'a'rîm ls'bṭ* au lieu de *'aṣrîm ls'kṭ.*) On remarquera qu'en parlant des prêtres, l'auteur avait nommé des maisons, ici il parle de villes ou de villages. D'après cela, on jugera de la proportion du nombre et des revenus.

112 Jérusalem aura son domaine propre, sa banlieue à elle, et n'appartiendra pas à l'une des 12 tribus exclusivement (comme la ville de Washington dans le district de Columbia, dans les États-Unis). Comme les trois districts décrits jusqu'ici ont la même longueur de 25,000 perches, et en largeur 10 + 10 + 5 mille, on voit que ce grand domaine communal et sacré forme un carré régulier de 562,500 hectares. — Pour ne pas embrouiller les choses, nous nous servons du terme de domaine pour les deux portions, celle de Dieu et celle de la ville. Le texte réserve pour la première le terme liturgique d'offrande de préciput.

le long du domaine sacré et le long du domaine de la ville, du côté de l'ouest vers l'ouest et du côté de l'est vers l'est, une longueur égale à l'une des portions, de la limite de l'ouest à la limite de l'est. Ce sera là son territoire, sa propriété en Israël, et mes princes n'opprimeront plus mon peuple, et ils laisseront le pays à la maison d'Israël, à ses tribus [113]. Voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel : C'en est assez, princes d'Israël ! Abstenez-vous de violences et d'oppression, pratiquez le droit et la justice, soulagez mon peuple et ne l'évincez plus [114] : c'est le Seigneur, l'Éternel, qui le dit ! Ayez des balances et des mesures justes, êfah et baṭ ; l'êfah et le baṭ auront la même capacité, de manière à contenir chacun la dixième partie du ḥomer. Le ḥomer en règlera la capacité. Et le sicle sera de vingt g'érah : vingt sicles, vingt-cinq sicles, quinze sicles, ce sera pour vous la mine [115]. Voici ce que vous aurez à prélever comme redevance [116] : un sixième d'êfah de chaque ḥomer

113 Les anciens rois avaient surchargé le peuple d'impôts et de redevances (1 Rois IV). A l'avenir, ils auront leur domaine privé et les redevances ne seront pas onéreuses (v. 13 suiv.), de manière qu'il n'y aura pas d'exactions et de charges établies sur le sol. La détermination du domaine royal est encore un peu obscure. Voici comment nous la comprenons. Le domaine communal et sacré formant un carré régulier de 75 kilomètres en long et en large, il restait à l'ouest vers la mer, et à l'est vers le Jourdain, deux bandes de terre longues (du nord au sud) de 75 kilomètres aussi, et d'une largeur non déterminée, mais peu considérable. En supposant cette largeur seulement d'un kilomètre, c'étaient encore deux beaux lots, chacun de 7500 hectares. Les *limites* dont parle le texte, sont les limites naturelles de Canaan.

114 Les princes se considéraient comme les véritables propriétaires du sol et *évinçaient* leurs sujets pour s'adjuger leur patrimoine. On voit par cet arrangement qu'il n'est pas question d'un Messie unique et permanent, mais d'une dynastie continuant l'ancienne.

115 Le sens général du passage est que les poids et mesures doivent être justes et ne jamais servir à la fraude (Deut. XXV, 13 suiv.). L'auteur ne se contente pas de dire cela en théorie, il indique aussi le rapport normal entre les unités de mesures et leurs multiples ou subdivisions. Le ḥomer était une mesure de capacité d'environ deux hectolitres. Le *déci*-ḥomer s'appelait êfah pour les grains, baṭ pour les liquides. La phrase concernant le sicle est inintelligible : nous savons que 50 sicles faisaient une mine, et 60 mines un talent. Le sicle pesait 15 grammes. Nous devons cependant faire remarquer que ces diverses données ne sont pas absolument sûres, parce que déjà les évaluations de Josèphe et des Rabbins ne s'accordent pas tout à fait. Les calculs des modernes diffèrent aussi. Il y a des savants qui portent le *ḥomer* à 4 hectolitres et le sicle à 14,5 grammes. L'énumération de 20, 25 et 15 sicles rend toute détermination incertaine, et doit être considérée comme l'effet d'une corruption du texte. Les LXX ont deux leçons différentes, toutes les deux également confuses.

116 Le mot hébreu employé ici s'applique ordinairement aux offrandes sacrées. Ici, il est positivement question du préciput du prince. Celui-ci cependant aura à faire les frais des sacrifices.

de froment, et un sixième d'êfah de chaque homer d'orge; et la norme pour l'huile [*le bat, l'huile*]. un dixième de bat de chaque kor (dix bats faisant un homer) [*car dix bats font un homer*[117]], et une tête de bétail[118] sur deux cents, prise des pâturages bien arrosés d'Israël, pour les offrandes[119], holocaustes et sacrifices d'actions de grâces, à l'effet de faire avec tout cela la propitiation. C'est le Seigneur, l'Éternel, qui le dit. Toute la population du pays sera tenue à cette redevance envers le prince d'Israël. Et le prince sera chargé des holocaustes, des offrandes et des libations, aux grandes fêtes, aux nouvelles lunes, et aux sabbats, à toutes les solennités de la maison d'Israël. C'est lui qui fera[120] les sacrifices de péché et d'actions de grâce, les offrandes et les holocaustes, pour faire la propitiation pour la maison d'Israël.

Voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel : Le premier jour du premier mois, tu prendras un animal mâle de race bovine, sans défaut, pour la sanctification[121] du sanctuaire. Et le prêtre prendra du sang de la victime et en mettra sur les chambranles du temple, et aux quatre coins de l'autel aux gradins, et sur les chambranles de la porte[122] de la cour intérieure. Et tu en feras de même le septième jour du mois, pour décharger ceux qui auront péché par erreur ou simplicité, afin de faire propitiation pour le temple. Le quatorzième jour du premier mois, vous aurez la pâque, une fête de sept jours[123]; on mangera du pain sans levain. Ce jour-là, le prince offrira, pour lui et pour tout le commun peuple, un taureau comme sacrifice de péché; et durant les sept jours de la fête il offrira, en holocauste à l'Éternel, sept taureaux et sept béliers sans défaut, chaque jour, durant les sept jours, et comme sacrifice de péché, un

117 Les mots entre crochets ne peuvent être que des gloses ou fautes de copistes. — Le *kor* est un terme d'usage plus récent pour le homer. Pour les grains, la redevance était donc d'un soixantième de la récolte, pour l'huile, un centième.

118 Moutons et chèvres. Le texte ne parle pas des bœufs, sans qu'on puisse dire pourquoi. Car on en élevait et on en employait dans les sacrifices.

119 Voyez la note sur XLII, 13 (note 63).

120 Il ne s'agit pas là de fonctions sacerdotales, mais de la fourniture des objets.

121 La langue française n'a pas de mot pour exprimer brièvement le sens du terme hébreu, lequel dénote l'acte d'un sacrifice institué pour ôter (faire pardonner) le péché (en allemand: *die Entsündigung*). Le sanctuaire est censé souillé par les péchés du peuple, le sacrifice doit opérer la purification, on pourrait presque dire la désinfection.

122 De laquelle? Doit-on prendre le mot comme un collectif?

123 Texte grec. L'hébreu parle de *semaines* au pluriel (*s'bou'ôt* pour *s'ibe'at*), les copistes ayant sans doute songé à la *fête des semaines*, c'est-à-dire à la Pentecôte, qui n'est pas autrement mentionnée ici.

bouc par jour; et comme offrande, il y ajoutera un êfah[124] par taureau et un êfah par bélier, et d'huile un hîn par êfah. Le quinzième jour du septième mois, lors de la fête[125], il en fera de même durant sept jours, à l'égard du sacrifice de péché, de l'holocauste, de l'offrande et de l'huile[126].

Voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel : La porte de la cour intérieure, qui est tournée vers l'orient, restera fermée pendant les six jours ouvrables ; elle sera ouverte le jour du sabbat et le jour de la nouvelle lune. Et le prince, arrivant du dehors vers le vestibule de la porte, se placera sous le linteau de la porte, pendant que les prêtres offriront son holocauste et son sacrifice d'action de grâce ; et après qu'il se sera prosterné sur le seuil de la porte, il sortira, et la porte ne sera pas fermée avant le soir. Et le commun peuple se prosternera devant l'Éternel à l'entrée de cette porte, les jours de sabbat et de nouvelle lune. Et l'holocauste que le prince offrira à l'Éternel le jour de sabbat, sera de six brebis sans défaut, et d'un bélier sans défaut ; l'offrande consistera en un êfah pour le bélier ; pour les brebis, l'offrande sera facultative[127] ; quant à l'huile, ce sera un hîn par êfah. Et le jour de la nouvelle lune, ce sera un animal mâle de race bovine, sans défaut, et de plus six brebis et un bélier, tous sans défaut. Il y joindra comme offrande un êfah pour le taureau, et un êfah pour le bélier, et pour les brebis selon qu'il voudra, et quant à l'huile, ce sera un hîn par êfah. Et quand le prince entrera, ce sera du côté du vestibule de la porte, et il sortira aussi par ce même chemin. Et quand le commun peuple entrera, pour se présenter devant l'Éternel aux solennités, celui qui sera entré par la porte du nord, pour aller se prosterner, sortira par la porte du sud, et celui qui sera entré par la porte du sud, sortira par la porte du nord ; on ne s'en retournera pas par la porte par laquelle on sera entré, mais on sortira en marchant droit devant soi[128].

124 De farine. Chaque sacrifice sanglant était accompagné d'une *offrande* non sanglante, consistant en farine et huile. Le *hîn* est la sixième partie du *bat*.

125 Des tabernacles.

126 Les prescriptions du texte diffèrent beaucoup de celles de la loi mosaïque. Nous trouverons l'occasion de revenir à ce fait, dans l'introduction au Pentateuque.

127 Litt.: un don de sa main. Plus bas on lit dans le même sens : ce que sa main atteindra. D'autres y trouvent le sens : selon ses moyens.

128 Dans tout ceci, il doit être question des portes mitoyennes entre les deux cours, car c'est dans la cour intérieure que s'accomplissaient les rites sacrés. La porte assignée au prince doit être celle de l'est, bien que le texte ne le dise pas. — On peut d'ailleurs se demander si le règlement de police ici promulgué aurait pu empêcher la confusion, les jours de grande affluence, dans un espace qui, du nord au sud, n'avait que 50 mètres d'étendue.

Et le prince entrera avec eux quand ils entreront, et sortira [129] quand ils sortiront. Et aux grandes fêtes et aux solennités, l'offrande sera d'un êfah par taureau et d'un êfah par bélier, et pour les brebis elle sera facultative, et quant à l'huile, ce sera un hîn par êfah. Et si le prince veut faire un sacrifice volontaire à l'Éternel, holocauste ou d'action de grâces, on lui ouvrira la porte tournée vers l'orient, et il fera son sacrifice, holocauste ou d'action de grâces, comme il le fait au jour du sabbat; et quand il sera sorti, on fermera la porte derrière lui. Journellement tu immoleras à l'Éternel une brebis âgée d'un an, et sans défaut, tu l'immoleras en holocauste chaque matin. Et comme offrande, tu y joindras chaque matin un sixième d'êfah, et un tiers de hîn d'huile pour humecter la farine, comme offrande à l'Éternel. Ce seront là des règles perpétuelles et permanentes. Et vous ferez ainsi à l'égard de la brebis et de l'offrande et de l'huile, chaque matin : ce sera l'holocauste perpétuel.

Voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel : Si le prince veut faire à l'un de ses fils un don d'une partie de son domaine, elle appartiendra à son fils, elle sera sa proprieté héréditaire. Mais, s'il veut faire un don d'une partie de son domaine à l'un de ses serviteurs, elle lui appartiendra jusqu'à l'année de libération, puis elle fera retour au prince. Il n'y a que les fils auxquels l'héritage restera [130]. Le prince ne prendra rien du territoire appartenant au peuple, de manière à les évincer de leur propriété. C'est sur sa propriété à lui qu'il constituera l'apanage de ses fils, afin que personne de mon peuple ne soit expulsé de sa propriété.

Puis il me conduisit par l'entrée qui était à côté de la porte, vers les salles attenant au sanctuaire, et réservées aux prêtres, du côté du nord, et il y avait là un emplacement à l'extrémité occiden-

129 Texte grec. L'hébreu met le pluriel, très-mal à propos, ce semble. Il s'agit de la simultanéité de l'entrée et de la sortie, et non de la localité.

130 La chose est parfaitement claire, mais le texte hébreu contient deux fautes de copistes corrigées ici d'après les Septante. Au v. 16, nous avons ainsi mis : un don *d'une* partie, etc., comme cela se lit aussi au v. 17, tandis que les Rabbins lisent : un don, c'est son domaine.... La préposition s'était perdue. Vers la fin du v. 17, nous biffons, au contraire, un suffixe en disant : il n'y a que l'héritage des fils qui leur restera, au lieu de : *son* héritage seul, etc. — De fait, le prince peut constituer des apanages héréditaires pour sa famille, sur son domaine; mais il ne peut pas l'aliéner en faveur d'autres personnes. A l'égard de ces dernières, il peut faire des concessions temporaires. L'année de *libération,* autrement le jubilé, est la 50e, si tant est qu'Ézéchiel ait eu ici en vue les dispositions du code civil que nous lisons Lév. XXV, 10 suiv.

tale[131] ; et il me dit : C'est ici l'emplacement où les prêtres font cuire les viandes des sacrifices de péché et d'expiation, où ils font frire les offrandes[132], pour ne point les emporter à la cour extérieure, de manière à mettre le peuple dans un état de consécration[313].

Puis il me conduisit dans la cour extérieure, et me fit passer devant les quatre coins de la cour, et à chaque coin de la cour je vis encore une cour[134]. Dans les quatre coins de la cour il y avait de petites cours[135], de quarante[136] de long sur trente de large ; toutes les quatre ayant les mêmes dimensions. Et autour de toutes les quatre il y avait un mur, et sous les murs, tout autour, étaient pratiqués des âtres. Et il me dit : C'est ici la cuisine où les serviteurs du temple font cuire les victimes du peuple.

Puis il me reconduisit à la porte du temple, et je vis qu'il jaillissait de l'eau de dessous le seuil du temple vers l'orient, car la façade du temple était à l'orient, et l'eau descendait de dessous le côté méridional[137] du temple, au sud de l'autel. Puis il me fit sortir par la porte septentrionale, et me fit faire le tour au dehors jusqu'à la porte extérieure tournée du côté de l'orient[138], et j'y vis les eaux jaillissant du côté méridional[139]. Lorsque l'homme sortit vers l'orient, il tenait à la main un cordeau, et quand il eut mesuré mille coudées, il me fit passer par l'eau, et l'eau allait aux chevilles ; et il mesura

131 On se rappelle les salles décrites chap. XLII, v. 1 et suiv., où les prêtres revêtaient leurs habits sacerdotaux. Ces salles longeaient en partie l'arrière-cour, en partie la cour régnant autour du temple ; leur longueur étant la même que celle de chacune de ces cours, il est évident qu'il devait rester derrière elles, vers l'ouest, un espace libre dont il n'a point encore été question. Cet espace, ce sont les cuisines dont parle notre texte.

132 De la farine et de l'huile on faisait des gâteaux.

133 Voyez la note sur XLIV, 19 (note 100).

134 Nous revenons ici au grand mur d'enceinte (XL, 5), aux quatre angles intérieurs duquel il y a donc d'autres cours (petites), qui servent de cuisines pour la préparation des festins, c'est-à-dire des repas consacrés par un sacrifice préalable.

135 Le texte offre ici un adjectif inconnu (*qtrôt*), que l'on traduit au hasard par couvertes, découvertes, fermées, divisées en compartiments, etc. Nous proposons de lire *qtnôt* (petites). Les Septante l'omettent tout à fait.

136 Coudées.

137 Le côté méridional est ici la partie de la façade orientale, entre la porte et l'angle sud-est. L'autel, comme on sait, est placé devant cette façade. L'eau descend, parce que l'édifice sacré occupe la place la plus élevée du carré.

138 La porte orientale étant fermée (XLIV, 1), il faut faire extérieurement le grand tour, en sortant au nord, jusqu'à la place où le ruisseau sortait sous le mur d'enceinte dans la direction de l'est.

139 C'est-à-dire entre la porte orientale et l'angle sud-est du grand mur.

encore mille, et me fit passer par l'eau, et l'eau allait aux genoux ; et il mesura encore mille, et me fit passer, et l'eau allait aux hanches ; et il mesura encore mille, et c'était un ruisseau que je ne pouvais passer, car l'eau était trop haute, de l'eau à passer à la nage, un ruisseau non guéable[140]. Et il me dit : L'as-tu bien vu, fils d'homme? et il me reconduisit au bord du ruisseau[141]. Comme nous revenions[142], je vis sur le bord du ruisseau, des deux côtés, des arbres en grand nombre. Et il me dit : Cette eau coule vers le district oriental, et descend dans la lande, et arrive à la mer ; c'est dans la mer qu'elle débouche, pour que les eaux de celle-ci soient assainies[143]. Et toutes sortes d'êtres animés qui se meuvent, vivront partout où arrivera le ruisseau dans la mer[144], et le poisson sera excessivement nombreux, quand cette eau y viendra ; car elle sera assainie et il y aura vie partout où le ruisseau arrivera. Des pêcheurs se placeront au rivage, depuis 'Èn G'edî jusqu'à 'Ên 'Eglaïm[145] ils étendront leurs filets sur la plage, et il y aura des poissons de l'espèce de ceux de la grande mer, excessivement nombreux. Ses marais et ses lagunes ne seront point assainis ; ils sont destinés à donner du sel[146]. Et sur les bords du ruisseau, des deux côtés, il croîtra toute espèce d'arbres fruitiers, dont le feuillage ne se fanera pas et dont les fruits ne finiront pas ; ils en produiront de nouveaux

140 La crue de cette eau sans affluents est nécessairement miraculeuse ; et c'est précisément ce que le prophète veut insinuer. Le pays d'Israël, qui dans la réalité est si aride aux environs de Jérusalem, doit désormais être fécondé par des moyens providentiels extraordinaires.

141 Comme Ézéchiel n'a jamais quitté ce bord, le texte veut dire sans doute, que l'*homme* le fit sortir de l'eau, où il avait vainement essayé de passer.

142 Correction de la dernière lettre du mot, à moins qu'on ne veuille biffer l'avant-dernière, dans lequel cas on pourra traduire : comme je revenais.

143 Une eau qui coule de Jérusalem vers l'est (par ex. le Qidrôn) traverse la partie aride de Juda, le désert dont il est si souvent parlé dans la bible, et se jette dans la mer morte. Ce sont les eaux de la mer morte qui ont besoin d'être rendues potables, et non celles du Jourdain. La *lande* n'est donc pas la plaine de Jéricho. (Nous lisons : *el hayyam* hémah *mouçaïm*, au lieu des mots inintelligibles du texte.)

144 Lisez : *nahal iam*. En hébreu, il y a *nahalaïm*, les *deux* ruisseaux.

145 Le premier de ces endroits se trouvait sur la côte occidentale de la mer morte, vers le sud ; l'autre aura été du même côté vers le nord. On sait que la mer morte ne contient pas de poissons.

146 Les Israélites tiraient leur sel de ces contrées, où on le trouve même sur les côtes sous forme crystallisée. L'assainissement de la mer ne doit pas priver le peuple d'un objet aussi précieux.

tous les mois, parce que cette eau sort du sanctuaire, et les fruits serviront de nourriture et les feuilles de médicaments [147].

Voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel : Ceci sera la délimitation d'après laquelle vous répartirez le pays entre les douze tribus d'Israël. Vous en aurez votre part l'un comme l'autre [*Joseph deux parts* [148]] ; puisque j'ai levé la main [149] pour le donner à vos pères, ce pays-ci vous échoit en héritage. Voici quelles seront les limites du pays : du côté du nord, depuis la grande mer dans la direction de Ḥetlôn jusque vers Çedad, Ḥamaṭ, Berotah, Sibraïm, qui est entre les frontières de Dammeṣq et de Ḥamaṭ, Ḥaçer du milieu, qui est sur la frontière du Ḥaouran. La frontière ira depuis la mer jusqu'à Ḥaçar-'Ènôn, sur la frontière de Dammeṣq, et au nord, dans la direction du nord, Ḥamaṭ sera la frontière. Voilà pour le côté du nord [150]. Quant au côté de l'orient, entre le Ḥaouran, et Dammeṣq et G'ile'ad, et entre le territoire d'Israël, il y a le Jourdain ; depuis la frontière, vous mesurerez jusqu'à la mer orientale. Voilà pour le côté de l'orient [151]. Quant au côté du midi, au sud : depuis Ṭamar jusqu'aux Eaux des querelles à Qades', vers la rivière qui se jette

147 On aurait bien tort de chercher dans ce tableau autre chose que la forme concrète de l'idée du bonheur dont jouira le peuple de Dieu après sa restauration. Les détails ne supportent pas le contrôle de la science et celle-ci n'a rien à y voir, et aurait grand tort de chicaner le prophète au sujet des poissons de mer vivant désormais dans l'eau douce. Il n'a pas songé à de pareilles différences, et n'a eu en vue que la grandeur, tout en attribuant à tous ses poissons les qualités qui en rendent quelques-uns propres à la nourriture de l'homme.

148 *L'un comme l'autre*, se rapporte aux tribus et non aux individus . La conception idéale du prophète suppose l'égalité absolue des tribus, dont plusieurs n'existaient plus même en réalité. Une glose marginale, aussi juste que superflue, assigne deux portions à Joseph (Manassé et Éphraïm), comme c'est toujours le cas quand Lévi ne compte pas parmi les douze. L'inauthenticité de cette glose se reconnaît par ce que dans le texte reçu elle se trouve insérée à une fausse place.

149 Pour jurer.

150 Il s'agit ici des limites du pays d'Israël dans son entier, abstraction faite des subdivisions pour les tribus. Nous ne pouvons pas indiquer la ligne de démarcation sur nos cartes, la plupart des noms cités nous étant inconnus. Il suffit cependant de dire que le territoire de Damas, de Hamath et du Haouran, que nos cartes indiquent, reste en dehors.

151 Ici l'obscurité n'est que dans l'expression. La frontière orientale est formée par le Jourdain et les trois lacs par lesquels il passe. Tout le pays à l'est du Jourdain, que les Israélites avaient pourtant occupé depuis Moïse et Josué, reste en dehors (comp. XXXIX, 11). Cette frontière naturelle exclut donc non seulement Damas et le Haouran, mais encore le district de G'ile'ad ; et l'on mesurera, c'est-à-dire on délimitera le pays depuis la frontière (du nord), ou plutôt depuis l'angle nord-est jusqu'à la mer morte.

dans la grande mer. Voilà pour le côté du sud, au midi [152]. Quant au côté de l'ouest, c'est la grande mer depuis la frontière [153] jusqu'à vis-à-vis de Hamaṭ. Voilà quel est le côté de l'ouest. Et vous répartirez ce territoire entre les tribus d'Israël, et vous le distribuerez au sort par lots entre vous et les étrangers qui sont établis au milieu de vous et qui ont formé des familles au milieu de vous. Vous les considérerez comme indigènes parmi les enfants d'Israël; ils auront leurs lots au sort avec les tribus d'Israël [154]. Et vous donnerez à l'étranger son lot dans la tribu avec laquelle il demeure : c'est le Seigneur, l'Éternel, qui le dit.

Voici maintenant les noms des tribus [155] : A la limite septentrionale, du côté du chemin de Heṭlôn, dans la direction de Ḥamaṭ, vers Ḥaçar-'Ênôn sur la frontière de Dammeṣq, vers le nord du côté de Ḥamaṭ, de l'est à l'ouest : Dan, un. Et sur la frontière de Dan, de l'est à l'ouest : As'er, un. Et sur la frontière d'As'er, de l'est à l'ouest : Nefṭalî, un. Et sur la frontière de Nefṭalî, de l'est à l'ouest : Menass'eh, un. Et sur la frontière de Menass'eh, de l'est à l'ouest : Éphraïm, un. Et sur la frontière d'Éphraïm, de l'est à l'ouest : Ruben, un. Et sur la frontière de Ruben, de l'est à l'ouest : Juda, un. Et sur la frontière de Juda, de l'est à l'ouest, il y aura

152 La double dénomination du sud et du midi s'explique parce que l'un de ces mots (*Negb*) était devenu le nom propre de la partie méridionale de Canaan et signifiait dans l'origine le pays sec. Tamar doit avoir été situé quelque part vers la pointe méridionale de la mer morte (1 Rois IX, 18). Pour les Eaux des querelles, voyez Nomb. XX, 13. La rivière qui se jette dans la Méditerranée, à l'angle même que forme ici l'Asie avec l'Afrique, est le Wadî el Arish de nos cartes.

153 Qui vient d'être indiquée.

154 Il s'agit là sans doute de diverses petites tribus depuis longtemps incorporées à la nation, même au point de vue religieux, comme les Rékabites, les Qénites, les Kalébites, etc.

155 La division du territoire est tout à fait idéale : chaque tribu reçoit la même portion ; il n'est pas question d'une différence en nombre ou en puissance. La position géographique des tribus est absolument autre que dans l'histoire. Chaque portion va de la Méditerranée aux lacs ou au Jourdain, et les lignes de démarcation sont des lignes droites, comme sur les cartes des états de l'intérieur de l'union américaine. L'énumération des tribus commence par le nord. On remarquera, dans cette énumération : 1° Que sept tribus sont logées au nord du domaine sacré, et cinq au sud, contrairement au principe de symétrie qui règle toutes les autres combinaisons de ce tableau. C'est probablement parce que dans la réalité l'ancienne Jérusalem était plus rapprochée de la frontière méridionale que de celle du nord. 2° Que les dimensions des portions de tribus ne sont point énoncées en chiffres; le fait est que le prophète se borne à l'indication générale des limites, à l'orient et à l'occident (v. 18, 20), et au principe de répartition égale pour l'étendue du nord au sud. Le domaine sacré seul est déterminé plus exactement.

le domaine que vous consacrerez [156], de vingt-cinq mille de largeur, et sa longueur sera comme l'une des autres portions de l'est à l'ouest, et le sanctuaire sera au milieu. Le territoire que vous consacrerez à l'Éternel sera long de vingt-cinq mille et large de dix mille. Et voici à qui appartiendra le domaine sacré : aux prêtres, au nord vingt-cinq mille, à l'ouest une largeur de dix mille, à l'est une largeur de dix mille, et au sud une longueur de vingt-cinq mille, et le sanctuaire de l'Éternel sera au milieu [157], aux prêtres, à qui est consacré d'entre les fils de Çadoq, qui ont fait mon service, et ne se sont point égarés lorsque les enfants d'Israël se sont égarés, comme se sont égarés les Lévites [158]. C'est à eux qu'appartiendra une portion prélevée sur le domaine consacré, un territoire sacré par excellence, sur la frontière des Lévites. Et les Lévites auront, le long de la frontière des prêtres, vingt-cinq mille en long et dix mille en large. Chaque longueur sera de vingt-cinq mille, et la largeur de dix mille [159]. Et ils [160] n'en vendront rien, et il n'y aura pas d'échange, et cette terre-prémice ne passera pas en d'autres mains, car elle est consacrée à l'Éternel. Et les cinq mille qui resteront en largeur, le long des vingt-cinq mille, formeront un terrain profane, pour la ville, habitations et banlieue, et la ville sera au milieu [161]. Et voici ses dimensions : le côté nord aura quatre mille

156 Chap. XLV, 1 suiv. Les vingt-cinq mille perches de largeur sont à prendre du nord au sud ; la longueur n'est pas énoncée ici en chiffres, parce que, pour le moment, l'auteur y comprend les deux bandes latérales réservées au prince et dont la largeur est inconnue. On remarquera qu'en parlant de l'ensemble, l'auteur nomme *longueur* la ligne de l'est à l'ouest, et *largeur* celle du nord au sud; tandis que plus loin, en parlant de la portion des prêtres, c'est le contraire, parce qu'il prend toujours la plus grande ligne pour la longueur.

157 Ce mot de milieu ne sera pas à prendre dans le sens rigoureux et mathématique, lors même que l'on placerait le domaine des prêtres *entre* celui des Lévites et celui de la ville. Mais il serait même possible que ce domaine fût au nord des deux autres, puisque toute l'énumération suit la direction du nord au sud.

158 Chap. XLIV, 10.

159 C'est là la traduction exacte du texte, et le sens doit être que la portion des Lévites et celle des prêtres seront égales entre elles en longueur et en largeur. Pour trouver le sens exprimé par plusieurs traducteurs : la totalité de la longueur, etc. (en hébreu *kol haorek*), c'est-à-dire les dimensions des deux domaines *réunis*, il faudrait non seulement y mettre l'article qui manque, mais nécessairement changer les dix mille en vingt mille. Cela serait sans doute possible, car la même variante (ou faute) s'est trouvée XLV, 1.

160 Le sujet, c'est la caste sacerdotale en général. Car il est impossible de supposer que les prêtres eussent eu le droit d'aliéner leur portion.

161 Chap. XLV, 6. Mathématiquement tout est juste, mais la description n'est pas claire. Le domaine sacré forme un carré de vingt-cinq mille perches de côté ; deux

cinq cents, le côté sud quatre mille cinq cents, le côté est quatre mille cinq cents, et le côté ouest quatre mille cinq cents, et il y aura une banlieue autour de la ville, de deux cent cinquante vers le nord, de deux cent cinquante vers le sud, de deux cent cinquante vers l'est, et de deux cent cinquante vers l'ouest[162]. Et ce qui reste de la longueur, le long du domaine sacré, dix mille vers l'est et dix mille vers l'ouest, parallèlement au domaine sacré, ses produits seront pour les gens[163] de la ville, et les gens de la ville, qui seront de toutes les tribus d'Israël, le cultiveront. Tout le domaine réservé sera de vingt-cinq mille sur vingt-cinq mille; vous en prélèverez un quart[164] pour la propriété de la ville. Et au prince[165] appartiendra ce qui reste des deux côtés du domaine sacré et de la propriété de la ville, le long des vingt-cinq mille du domaine réservé jusqu'à la limite orientale, et vers l'ouest, le long des vingt-cinq mille jusqu'à la limite occidentale, attenant aux lots, au prince. Et le domaine sacré et le sanctuaire du temple sera au milieu.

parallélogrammes de dix mille perches de largeur sont donnés aux prêtres et lévites, reste un troisième pour la ville, aussi long que les autres, mais de moitié moins large. Comme la ville aura quatre mille cinq cents perches de côté, plus 2×250 d'espace libre (banlieue) autour (total cinq mille), il s'ensuit que la ville occupera toute la largeur du parallélogramme, et que de chaque côté il restera, pour les champs à cultiver, un petit parallélogramme de dix mille de long sur cinq mille de large.

162 Si l'auteur prenait des coudées pour mesure, la ville serait déjà considérable, car elle formerait un carré (sans la banlieue) de deux mille deux cent cinquante mètres de côté. Mais nous maintenons qu'il s'agit de perches (à trois mètres), ce qui fait treize mille cinq cents mètres. Il ne faut pas se récrier sur cette étendue colossale, puisque le prophète suppose toute la population de son grand parallélogramme (dix mille hectares) agglomérée dans sa ville. Ce qui est bien plus étonnant, ce sont les *trois* portes sur une longueur de treize kilomètres.

163 Nous choisissons ce terme vague, parce que nous ne savons pas ce que le prophète veut dire. Il se sert d'un terme qu'on a tour à tour traduit par : habitants, ouvriers, cultivateurs, adorateurs. En tout cas, il ne peut pas être question de distinguer deux classes d'habitants, dont l'une posséderait les terres et l'autre les maisons. L'idée principale et dominante est que Jérusalem appartiendra en commun à toutes les tribus, qui toutes y auront leurs représentants.

164 L'auteur veut dire, une portion équivalant au *quart* de ce qu'aura la caste sacerdotale. Car le domaine de la ville sera un *cinquième* de la superficie totale du domaine réservé (tant sacré que profane).

165 Comp. XLV, 7. Nous traduisons ici un peu librement, le texte étant sans doute altéré en quelques endroits. A l'explication donnée page 146, note 113, nous n'avons que peu de chose à ajouter. Ces mots : *attenant aux lots, au prince,* trahissent une faute quelconque de copiste, mais on entrevoit que l'auteur a voulu dire que les deux bandes du territoire cédé au prince, attenant dans leur longueur au domaine réservé, sont contiguës aux lots des tribus les plus voisines, Juda au nord, Benjamin au sud.

Ainsi de la propriété des Lévites et de la propriété de la ville, situées entre ce qui appartient au prince, celui-ci aura ce qui va de la frontière de Juda à la frontière de Benjamin. Et le reste des tribus, de l'est à l'ouest[166] : Benjamin, un. Et sur la frontière de Benjamin, de l'est à l'ouest : S'ime'ôn, un. Et sur la frontière de S'ime'ôn, de l'est à l'ouest : Yissakar, un. Et sur la frontière de Yissakar, de l'est à l'ouest : Zebouloun, un. Et sur la frontière de Zebouloun, de l'est à l'ouest : Gad, un, Et sur la frontière de Gad, du côté du sud au midi, la frontière sera depuis Ṭamar aux Eaux des querelles à Qadès' vers la rivière qui est sur la grande mer[167]. Voilà le territoire que vous distribuerez au sort par lots[168] entre les tribus d'Israël, et voilà leurs portions, dit le Seigneur, l'Éternel. Et voici quelles seront les issues de la ville : du côté du nord, l'étendue sera de quatre mille cinq cents, et les portes de la ville seront nommées d'après les tribus d'Israël[169]. Trois portes au nord, la porte de Ruben, une, la porte de Juda, une, la porte de Lévi, une. Et du côté de l'est, quatre mille cinq cents, et trois portes, savoir la porte de Joseph, une, la porte de Benjamin, une, la porte de Dan, une. Et le côté du sud, quatre mille cinq cents d'étendue, et trois portes : la porte de S'ime'ôn, une, la porte de Yissakar, une, la porte de Zebouloun, une. Le côté de l'ouest, quatre mille cinq cents ; ses portes, trois : la porte de Gad, une, la porte d'As'er, une, la porte de Neftali, une. Circonférence, dix-huit mille[170]. Et le nom de la ville sera désormais : Ici l'Éternel[171] !

166 Cette phrase pourrait donner lieu à un mal-entendu. L'énumération des tribus va toujours du nord au midi (v. 1 suiv.). Quand l'auteur dit *de l'est à l'ouest*, il veut rappeler que chaque territoire s'étendait sur toute la largeur de Canaan.

167 Chap. XLVII, 19.

168 La distribution *au sort* ne peut concerner que les patrimoines individuels des familles. Car les lots des tribus sont déterminés d'avance.

169 La nomenclature des douze tribus est ici une autre que dans la répartition du territoire. Là, pour avoir la douzaine, Lévi étant mis à part, Joseph a été divisé en deux (Éphraïm et Manassé). Ici, l'auteur revient naturellement aux noms des douze frères, fils de Jacob.

170 Quatre fois quatre mille cinq cents.

171 Et non pas : Désormais l'Éternel sera ici. Car dans le sens théocratique, il y a bien été antérieurement aussi. Jérusalem prendra un nom tout autrement sacré et religieux que celui qu'elle avait porté autrefois, et ce nom ne sera pas un mensonge.

XIV

ANONYME

(Livre d'Ésaïe. Chap. XXIV-XXVII.)

VERS 570 AVANT JÉSUS-CHRIST

INTRODUCTION

Les quatre chapitres qui, dans le volume des prophètes, tel qu'il nous est parvenu, suivent immédiatement la collection des oracles contre les nations étrangères attribués au prophète Ésaïe, et précèdent les discours du même prophète relatifs à l'invasion de Sanhérib, ne sauraient lui appartenir également. Ils accusent un état de choses tout différent de celui qu'a connu le contemporain du roi Ézéchias, et sont écrits dans un style qui ne rappelle le sien en aucune façon. Ils forment d'ailleurs un seul tout, bien que le point de vue de l'auteur semble changer à chaque instant, et que le tableau on ne peut plus sombre de la situation actuelle du peuple israélite soit à chaque instant traversé par l'éclat d'une perspective brillante, d'un avenir glorieux de revanche et de restauration. Ainsi, malgré cette variété de couleurs, ou ces changements dans les dispositions de l'écrivain, la division traditionnelle du texte en plusieurs sections est superflue et gênante.

Mais ce qui est bien plus embarrassant pour le lecteur que cette fréquente et brusque transition d'un point de vue à l'autre, c'est la difficulté de trouver dans l'ensemble de ce petit écrit des indications assez claires pour servir à préciser l'époque de l'auteur. Plus d'un commentateur, même parmi ceux qui ne songent pas à l'attribuer à Ésaïe, a cru pouvoir s'arrêter en deçà

de la ruine de Jérusalem, en renvoyant, par exemple, à Ninive les imprécations formulées par le prophète contre la puissance qui avait dévasté Canaan, ou en rapportant la désolation du pays dont il y est question aux premières incursions des Chaldéens. D'autres sont allés chercher l'explication à une époque postérieure à la chute de Babylone. Il y en a même eu qui y ont vu le reflet des événements accomplis vers le temps des Macchabées. Ces divergences ont de quoi nous surprendre à première vue; cependant elles s'expliquent quand on en vient à constater que l'auteur ne réussit guère, par la façon dont il s'exprime, à préciser toujours sa position relativement au temps qu'il veut décrire. On n'a qu'à comparer plusieurs traductions choisies au hasard, pour se convaincre que dans un grand nombre de passages elles mêlent ensemble les passés, les présents et les futurs, ou emploient tour à tour ces différentes formes du verbe, sans qu'on voie pourquoi l'une a été substituée à l'autre. Qu'on ajoute à cela la probabilité que nous ne possédons plus le texte dans sa pureté primitive, et qu'il n'existe de l'auteur inconnu rien que ces quatre pages, et l'on ne sera pas trop étonné des tâtonnements de la critique.

En présence de pareilles difficultés, ce serait une grande présomption que de se faire fort de dissiper tous les doutes légitimes, ou de prétendre qu'on a enfin trouvé une explication désormais inattaquable. Ce que nous offrirons ici à nos lecteurs, ce sera donc encore une simple hypothèse, un essai de rendre un peu moins obscurs des textes qui ont tant exercé la sagacité des savants. Il soutiendra peut-être la comparaison avec ceux qui l'ont précédé ou qui lui font concurrence, mais, sans doute, il n'en clora pas la liste.

Pour s'orienter dans l'étude de la composition dont il s'agit, il est avant tout nécessaire qu'on tâche d'arriver à distinguer ce qui, pour l'auteur, appartient au passé de ce qui est encore à venir. A l'égard de la première catégorie de faits, nous pensons que la solution du problème n'est pas trop difficile. Il nous semble même impossible, à moins d'un parti pris, de méconnaître que l'auteur a écrit après la catastrophe qui a mis fin au royaume de Juda. En effet, il se complaît dans la description d'un état des choses, tel qu'il a dû se présenter aux yeux du spectateur à quelque distance de l'événement. Le pays est ruiné et désert, ses habitants sont dispersés (XXIV, 1; XXVII, 8), la ville et son

temple sont détruits (XXIV, 10; XXVII, 9 suiv.), les anciens péchés de la nation, ses infidélités qui ont excité la colère du ciel, ont porté leurs fruits (XXIV, 5; XXVI, 14), ils ont été cruellement expiés. Ces traits, assez vagues si l'on veut, puisqu'ils ne sont précisés par aucun nom propre, par aucune peinture de détails, nous semblent pourtant suffire pour nous autoriser à songer de préférence à l'événement capital de l'histoire israélite. Aucune autre calamité publique n'a pu aussi profondément affecter les esprits; et l'on voit clairement qu'il ne s'agit plus ici de menaces et de pronostics, comme chez les prophètes antérieurs, mais d'une accablante réalité, qui a même pu faire taire les justes récriminations et désarmé la sainte colère des orateurs de Jéhova. Lisez Jérémie et Ézéchiel, et vous verrez que jusqu'à la veille du jour suprême de Jérusalem, le ton des prophètes était un autre; mais ce qu'ils avaient eu à blâmer et à maudire, pour leurs successeurs, les prophètes anonymes de l'exil, ce n'était plus qu'un souvenir, triste et douloureux, sans doute, mais pâlissant devant l'énormité du châtiment.

Nous sommes donc convaincu que notre auteur a écrit après la ruine de Jérusalem. Peut-être réussirons-nous à déterminer son époque d'une manière un peu plus précise encore. En examinant attentivement son discours, nous avons cru trouver quelques traces, légères à la vérité, mais pourtant dignes d'être relevées, qui peuvent nous guider dans nos recherches. Elles nous permettent de supposer que cet écrit est bien antérieur à ceux des autres auteurs anonymes dont nous allons nous occuper tout à l'heure. Il est vrai que la haine de Babylone, si ardente chez ceux-ci, ne l'est guère moins ici; elle y aboutit également à des vœux de vengeance, à des prédictions de ruine. Mais tout cela reste dans les généralités abstraites et rien ne nous fait encore pressentir que l'orage qui doit réaliser ces prophéties se prépare dans un bref délai, ou plutôt qu'il assombrit déjà l'horizon, comme vont le proclamer, avec une satisfaction triomphante, les témoins des victoires de Cyrus. Notre prophète est beaucoup plus rapproché, ce nous semble, du début que de la fin de la période de l'exil. Les images de désolation sont vivantes encore, le sol est encore ensanglanté, et l'on est amené à se représenter l'auteur comme témoin oculaire des tableaux qu'il esquisse, et non comme partageant le sort des déportés ou des fuyards (XXIV, 16; XXVI, 18, 21). Il paraît s'intéresser de préférence à

ceux de ses compatriotes qui ont réussi à se sauver et qui ont ainsi pu échapper à la captivité (XXIV, 13 suiv.), et c'est là ce qui nous explique comment au milieu des scènes de douleur qu'il dépeint, il peut encore entendre retentir des accents de joie et de contentement. Tant qu'il ne donne pas libre carrière à son imagination, il en est encore à s'armer de patience, à désirer un temps meilleur (XXVI, 11, 20), au lieu de se le représenter comme déjà arrivé. Dans tous ces éléments, nous reconnaissons volontiers des traits de la réalité, et ce sont eux seuls qui doivent et peuvent nous orienter sur la situation du moment. Le reste, et c'est encore une partie notable de l'écrit entier, est un produit de l'imagination; et ce qui y est dit des destinées ultérieures de l'empire ennemi, actuellement victorieux, ne saurait être envisagé comme un fait déjà acquis à l'histoire, à moins qu'on ne veuille aussi considérer comme tel le tableau tout idéal de l'avenir d'Israël, qui manque ici tout aussi peu qu'ailleurs.

Voyez, l'Éternel dévaste le pays et le rend désert [1];
Il en bouleverse la face
Et disperse les habitants.
Il en est du prêtre comme du peuple,
Du maître comme de l'esclave,
De la maîtresse comme de la servante,
Du vendeur comme de l'acheteur,
De l'emprunteur comme du prêteur,
Du débiteur comme du créancier.
Le pays est pillé et vidé, vidé et pillé,
C'est l'Éternel qui a prononcé cet arrêt.
Le pays gémit et se flétrit,
La patrie se flétrit et languit,
L'élite des habitants languit [2] :
La terre était profanée sous ses habitants [3],
Car ils avaient transgressé les commandements,
Ils avaient violé la loi,
Ils avaient rompu l'alliance séculaire.
C'est pour cela que la malédiction a dévoré le pays,
Et ses habitants en portent la peine :
C'est pour cela que les habitants sont consumés,
Et il n'y reste que peu de monde.

[1] Le discours commence par une description de la désolation du pays de Canaan. Celui-ci est représenté comme entièrement ruiné, de sorte qu'aucune portion des habitants, aucune classe de la société, n'est exempte des effets désastreux qu'a amenés la catastrophe.

[2] L'auteur cherche à racheter la monotonie généralement peu poétique de son style, par des allitérations et des rimes que nous essayons de reproduire tant bien que mal, tandis que la généralité des traducteurs néglige ces formes artificielles.

[3] Le prophète signale la cause du malheur général ; celui-ci est le châtiment infligé à un peuple rebelle à Dieu. Aussi bien les verbes passent maintenant du présent au plusqueparfait. La traduction littérale : *sous* ses habitants, conserve un trait ordinairement négligé. La terre qui *porte* les méchants est pour ainsi dire souillée par leur contact, sous leurs pas. La malédiction qui *dévore*, rappelle le tableau précédent, qui peignait aussi une végétation anéantie, et les habitants *consumés* sont eux-mêmes assimilés à des plantes qui périssent.

Le raisin est en deuil, la vigne languit;
Les cœurs naguère joyeux soupirent,
Il a cessé, le plaisir des tambourins,
Il se tait, le bruit des réjouissances,
Le plaisir de la harpe a cessé.
Plus de chanson, quand on boit du vin :
Le jus exquis semble amer aux buveurs [4].

Elle est ruinée, une cité de désolation [5] :
L'entrée des maisons est fermée.
Dans les rues, on crie après le vin [6],
Toute joie a disparu.
Les plaisirs sont allés en exil.
Dans la ville, il reste la désolation,
Les portes enfoncées sont en ruines.

Oui, il en est dans ce pays,
Au milieu de ces populations,
Comme quand on abat les olives,
Quand on grapille à la fin de la vendange [7].
Eux, ils élèvent la voix et crient,
Ils acclament la majesté de l'Éternel des bords de la mer.
Oui, dans les îles, glorifiez l'Éternel,
Le nom du dieu d'Israël, sur les côtes de la mer.

4 En présence d'une pareille catastrophe, toutes les réjouissances ont naturellement cessé. Le tableau est un peu idéal. La vigne et le raisin (litt.: le *vin*) sont en deuil, est une prosopopée hardie, qui prête à la plante et à son fruit une conscience et la participation au plaisir.

5 L'auteur ne nomme pas Jérusalem; mais une ville qui a rompu *l'alliance séculaire* avec Jéhova, ne saurait se trouver hors de Canaan, et dans ce pays nous n'avons guère le choix. (L'entrée est fermée par les décombres.)

6 Pour étancher une soif ardente. Voyez És. V, 13. Joël I, 5.

7 L'auteur reprend l'idée déjà précédemment exprimée (v. 6), qu'un très-petit nombre d'hommes ont pu se sauver dans cette tourmente. La comparaison avec le grapillage des raisins porte sur la petite proportion. Heureux, dit-il, ceux qui ont ainsi échappé ! Par une fiction poétique très-belle, il les entend pousser des cris de joie, après avoir pu gagner la côte et les îles ; ils remercient Jéhova de leur salut. Il est question dans Jérémie (XL, 11) de ce même fait du salut cherché dans la fuite en temps utile. (*Dans les îles,* conjecture faite d'après une variante des Septante, l'hébreu ne donnant point de sens.)

Du bout de la terre. nous entendons leurs chants :
«Gloire au Juste !»
Mais moi je dis[8] :
Malheur à moi ! Malheur à moi ! Hélas !
Les pillards pillent,
Au pillage pillent les pillards[9] !
Frayeur, fosse et filet,
Sur vous qui restez au pays !
Celui qui fuit au cri de la frayeur,
Tombe dans la fosse,
Celui qui sort de la fosse,
Est pris dans le filet.

C'est que les écluses du ciel se sont ouvertes[10],
Et les fondements de la terre s'ébranlent.
La terre est fracassée avec fracas,
La terre éclate en éclats,
La terre s'agite et chancelle,
La terre vacille, vacille comme un homme ivre.
Elle se balance comme un hamac :
Sa faute pèse sur elle,
Elle tombe sans pouvoir se relever[11].

8 L'auteur est évidemment de ceux qui n'ont pas pu fuir, et qui ont été enveloppés dans la catastrophe.

9 Voici encore quelques lignes pleines d'assonnances et d'allitérations comme l'auteur paraît les aimer. Des trois mots : *paḥad paḥat wa-paḥ*, nous n'avons pu conserver que la répétition de l'initiale. Encore le mot de frayeur ne rend-il qu'imparfaitement le texte. Il ne s'agit pas de ce qu'on éprouve, mais de ce qui épouvante. C'est le cri terrible de l'ennemi. En voulant lui échapper, on tombe dans la fosse comme l'animal poursuivi par le chasseur. Le même jeu de mots se lit chez un prophète contemporain. Jér. XLVIII, 43.

10 Le tableau prend des proportions hyperboliques. De la ruine du royaume de Juda, l'auteur passe à la description d'un cataclysme général. La terre entière (qui d'après la cosmologie hébraïque est immobile) semble devoir être mise en pièces et perdre l'équilibre. Il s'agit évidemment d'un acte plus terrible encore de la puissance divine. Les allitérations reviennent plus inimitables que tout à l'heure, mais non pas plus heureuses. Le *hamac* (le *'irzâl* des Arabes) est le gîte de nuit des gardes champêtres, suspendu aux branches des arbres.

11 Le jugement récemment accompli sur Juda devient un jugement universel ; comme il sera question ultérieurement d'une restauration d'Israël, on voit bien que ces derniers mots ne s'appliquent pas à ce peuple.

Et en ce jour-là, l'Éternel regardera
Après l'armée d'en haut, là-haut,
Et après les rois de la terre, sur la terre[12].
Ils seront amassés, entassés, enfermés dans le souterrain,
Emprisonnés dans la prison ;
A la longue enfin, il leur sera demandé compte !
Et la lune rougira, et le soleil aura honte,
Car Iaheweh Çebaôṭ règne
Sur la montagne de Sion et à Jérusalem:
Sa gloire luit à ses anciens [13].

Éternel, tu es mon dieu;
Je veux t'exalter, célébrer ton nom :
Car tu as accompli des merveilles,
Tes desseins de jadis, ta fidélité, ta foi[1] !
Tu as changé la ville en une ruine,
La forte cité en un monceau de décombres,
Le palais des barbares n'est plus une ville :
Jamais il ne sera rebâti !

C'est pourquoi une nation puissante t'honore[2],
La cité d'un peuple sauvage te révère.

[12] Les rois sont ceux qui ont fait du mal à Israël, l'armée d'en haut (plus loin, la lune et le soleil), ce sont les divinités sidérales, adorées par ces mêmes rois et leurs peuples. Les astres (les dieux) seront confondus dans leur impuissance, les rois seront emprisonnés (dans le tombeau). Il y a encore beaucoup d'allitérations dans le texte.

[13] Ces *anciens* sont les Israélites qui, en leur qualité d'élite de la nation restaurée, sont représentés comme entourant le trône de Jéhova (à Jérusalem) dans la nouvelle théocratie.

[1] Le point de vue du prophète est celui d'une époque où la vindicte céleste a déjà atteint Babel. Cette ville est représentée comme détruite, le royaume chaldéen anéanti, comme la fin du morceau précédent le prédisait. Ce que Jéhova avait résolu depuis longtemps, ce qu'il avait annoncé d'avance, il l'a fait, il a ratifié ses promesses, il s'est montré fidèle et véridique.

[2] Ce doit être la nation victorieuse qui a renversé l'empire chaldéen. Tout païens qu'ils étaient, ils reconnaissent la grandeur du Dieu qui leur a donné la victoire. Le prophète ne les nomme ni ne les connaît de nom, mais il va sans dire qu'ils sont puissants et terribles. Plus ils viennent de loin, plus ils doivent être cruels et sauvages. Il y avait donc aussi du danger pour les Israélites eux-mêmes. Mais leur Dieu les protège.

Tu as été un refuge pour le faible,
Un refuge pour le malheureux dans sa détresse ;
Un abri contre l'orage,
Un ombrage contre la chaleur, [tempête[3].
Quand le souffle des sauvages battait les murs comme la
Comme la chaleur dans la terre aride,
Tu fais cesser les clameurs des barbares ;
Comme la chaleur sous l'ombre d'un nuage,
Les chants des sauvages s'affaissent.

Et Iaheweh Çebaôṭ prépare
A tous les peuples sur cette montagne
Un festin de mets gras, un festin de vins vieux,
De mets gras et moelleux, de vins vieux et clarifiés[4].
Et il ôte sur cette montagne
Le voile qui voile les peuples,
La couverture qui couvre les nations[5].
Il anéantit la mort pour toujours[6] :
Le Seigneur, l'Éternel essuie les larmes de tous les visages,
Il ôte l'opprobre de son peuple de tout le pays ;
C'est l'Éternel qui le dit.

[3] Ce passage est très-obscur, et en tout cas par la faute de l'auteur qui désigne positivement deux nations différentes par les mêmes adjectifs. Il est de fait, que ceux dont le palais doit être détruit ne sont pas les mêmes que ceux qui révéreront Jéhova. Pourtant les *deux* termes différents par lesquels ces deux peuples sont désignés aux v. 2 et 3, sont appliqués à un seul et même peuple au v. 5 (barbares et sauvages). Les commentateurs entendent cette dernière phrase des Babyloniens, oppresseurs d'Israël, à la tyrannie desquels Dieu mettra fin. Nous avons essayé de donner à toute la strophe un autre sens. Ce seraient les conquérants, qui, après avoir inspiré d'abord une terreur même aux Israélites exilés, seraient apaisés par le Dieu protecteur de ces derniers, de manière à se montrer cléments pour eux, au moment même où ils se déchaînaient comme la tempête contre les murs de Babylone. Il nous reste des doutes sur la justesse de cette interprétation.

[4] Le festin représente le bonheur des temps prochains de la théocratie victorieuse et paisible, auquel sont conviés les peuples étrangers. *La* montagne ne saurait être que celle de Sion, bien qu'en ce moment elle soit couverte de ruines. L'image du festin devint très-populaire dans la suite, et finit par être une formule théologique. Le texte offre des assonnances inimitables.

[5] Le voile est le symbole du deuil et de la tristesse.

[6] On est autorisé à prendre ce mot à la lettre. (Comp. XXVI, 19.) Tout de même, c'est plutôt un désir qu'une espérance, et après tout il s'agit de la restauration nationale et non de la résurrection des individus.

Et l'on dira en ce jour-là :
Voyez ! c'est notre Dieu,
En qui nous avons espéré qu'il nous sauverait ;
C'est l'Éternel en qui nous avons espéré.
Soyons dans l'allégresse, réjouissons-nous de son secours !
Car la main de l'Éternel reposera sur cette montagne
Et Moab sera broyé sur place,
Comme la paille est broyée dans la mare [7].
Et quand là dedans il étendra ses mains,
Comme le nageur les étend pour nager,
On refoulera son orgueil [8],
Et les efforts de ses mains.
Et la citadelle élevée de tes murs,
On l'abattra, on la renversera,
On la jettera à terre dans la poussière.

En ce jour-là. on chantera ce cantique
Dans la terre de Juda :
Nous avons une ville forte,
Il nous donne son secours en guise de mur et de fossé.
Ouvrez les portes,
Pour qu'il entre un peuple juste et fidèle [9].
C'est au cœur ferme [10],
C'est à lui que tu réserves le salut,
Parce qu'il se confie en toi.
Confiez-vous en l'Éternel à tout jamais,
Car en Iaheweh vous avez un rocher des siècles !

[7] Protection efficace d'un côté, vengeance sanglante de l'autre. C'est le côté politique de la perspective. L'image est empruntée à ce qu'il y a de plus vil et de plus abject dans le ménage campagnard. Quand les grands tyrans seront abattus, le tour des petits ennemis viendra aussi. Moab et Édom sont toujours nommés par les prophètes de cette époque comme les voisins qui s'étaient le plus attiré la haine des Judéens accablés. (Le texte dit : *dans les eaux du fumier*, une note critique des Rabbins recommande de lire : *dans le fumier*.)

[8] Cette traduction est justifiée par le passage parallèle És. XVI, 6. Autrement il serait plus conforme à l'allégorie de dire : *son soulèvement*, c'est-à-dire ses efforts de sortir du bourbier et de se relever.

[9] Tout cela est un tableau idéal et purement poétique. La nouvelle Jérusalem n'a pas besoin de murs, et pourtant il est question de portes ; elle est déjà rebâtie, et pourtant on y convie ceux qui doivent l'habiter.

[10] Litt. : *le sentiment* (la pensée) *étayé* ; ce sont les Israélites restés fidèles.

Il a humilié ceux qui trônaient si haut ;
La ville élevée, il l'a renversée,
Il l'a renversée à terre,
Il l'a jetée dans la poussière.
Elle est foulée par les pieds,
Les pieds des faibles,
Sous les pas des malheureux[11].

La voie du juste est unie[1],
Tu nivelles et aplanis l'ornière du juste.
Oui, sur la voie de tes jugements,
Nous t'attendons, ô Éternel !
Ton nom, ton souvenir est le désir de l'âme.
De mon âme je te désire pendant la nuit,
De mon esprit, qui est en moi, je te cherche ;
Car quand les jugements éclatent sur la terre,
Les habitants du monde apprennent la justice.
Si le méchant est gracié, il n'apprend pas la justice :
Il fait le mal dans le pays du droit[2],
Et ne voit pas la majesté de l'Éternel.

Éternel ! ta main était levée — ils ne l'ont pas vue[3] :
Qu'ils la voient, qu'ils soient confondus !
Que le zèle pour ton peuple,
Que le feu dévore tes ennemis !

[11] On remarquera ici, et dans ce qui suit, la forme particulière de la phrase. L'auteur reprend dans chaque ligne un mot emprunté à la ligne précédente. C'est un artifice de versification comme les assonances qu'il recherche ailleurs. (Comp. l'introduction au Psautier, page 33.)

[1] Ici, le poëte visionnaire retombe dans la prose des réalités, ce qui prouve en même temps que tous les tableaux précédents de la chute de Babylone n'étaient encore que de beaux rêves. La strophe commence par une maxime de théodicée, un axiome : Le juste doit être heureux. Donc nous, tes adorateurs fidèles, et moi qui parle, en particulier, nous t'attendons sur le chemin des jugements, nous espérons que tu vas sanctionner cet axiome par le fait, en punissant nos tyrans, et en nous rendant de nouveau heureux.

[2] Le pays du droit, c'est là où le droit seul devrait régner, là où Jéhova règne, où demeurent les siens.

[3] Ceci paraît être une allusion à la chute de l'empire assyrien, laquelle n'a pas servi de leçon à celui de Babylone.

Éternel ! tu nous donneras le salut ;
Car tu nous as fait aussi tout ce qui nous est arrivé.
Éternel, notre dieu !
D'autres maîtres que toi ont dominé sur nous,
Mais c'est par toi seul que nous voulons invoquer ton nom[4].
Les morts ne ressuscitent pas,
Les ombres ne reviennent pas à la vie :
Aussi y as-tu regardé, et les as-tu exterminés,
Et effacé jusqu'à leur mémoire[5].

Veuille accroître ton peuple, ô Éternel,
Veuille accroître ton peuple et te glorifier,
Veuille étendre les limites de son pays[6] !
Éternel ! dans la détresse ils ont regardé à toi ;
Ils se sont répandus en prières quand tu les châtias.
Comme une femme enceinte, quand son terme approche,
Se tord et crie dans ses douleurs,
Ainsi nous étions devant toi, Éternel !

Nous portâmes la charge, nous fûmes en travail,
Quand nous enfantâmes, c'était du vent :
La patrie n'a pas été sauvée,
Il ne naquit point d'habitants pour le pays[7].

[4] L'antithèse évidente entre les *autres* maîtres et Jéhova nous oblige de voir dans les premiers les faux dieux, et non les Babyloniens. Cela convient parfaitement au contexte. Nous confessons nos torts, nous promettons de ne plus y revenir, de n'invoquer le nom de dieu que *par* toi, en te nommant tel exclusivement. C'est en vue de cette promesse et de ce repentir que nous espérons le pardon et la restauration.

[5] La génération rebelle et idolâtre, qui a provoqué la colère de Jéhova, n'est plus ; elle a reçu son châtiment, elle ne reviendra pas. C'est la confirmation explicite et une espèce de garantie des promesses de tout à l'heure.

[6] La traduction par l'optatif est impérieusement demandée par le contexte, et autorisée par les règles de la syntaxe. Dieu se glorifie lui-même, en faisant du bien à ceux qui lui sont fidèles.

[7] L'image d'un enfantement servait tout à l'heure (comme souvent ailleurs) à représenter une grande calamité, à cause de la douleur qui accompagne l'un et l'autre. Elle est employée ici d'une autre manière encore. Les douleurs d'un accouchement se terminent du moins par la joie que fait naître l'enfant nouveau-venu ; la calamité essuyée par Israël n'a encore rien amené de pareil. La terre de Juda est encore dépeuplée comme le lendemain de la catastrophe de sa capitale.

Puissent tes morts revivre [8] !
Puissent mes cadavres ressusciter !
Réveillez-vous, poussez des cris de joie,
Vous qui demeurez dans la poussière,
Que ta rosée soit une rosée de l'aurore [9],
Et que la terre enfante de nouveau ses ombres !

Va, mon peuple, retire-toi dans ta chambre [10],
Et ferme les portes derrière toi !
Cache-toi un petit instant,
Jusqu'à ce que le courroux soit passé.
Car bientôt l'Éternel va sortir de son lieu,
Pour demander compte de ses crimes à l'habitant de la terre,
Et la terre découvrira le sang versé [11],
Et ne cachera plus les corps des victimes.
En ce jour-là, l'Éternel viendra trouver,
Avec son épée lourde, grande et puissante,
Le Léviathan, le serpent glissant,
Le Léviathan, le serpent aux grands replis,
Et tuera le monstre marin [12].

[8] Les morts de Dieu, les Israélites pieux qui ont péri. Car les infidèles sont positivement exclus, v. 14. *Mes* cadavres : c'est le peuple qui parle des siens qui sont morts. Si un pareil vœu ne se réalisait point, la nation ne se relèverait pas de sa destruction. Les survivants seuls n'y peuvent rien.

[9] La rosée est l'image de la multitude, surtout de la population, Psaume CX, 3. D'autres traduisent : rosée de végétation, ce qui donnera le même sens. L'auteur exprime le *désir* que la population détruite par la catastrophe politique revienne à la vie et repeuple la patrie. On aurait tort de voir ici un enseignement positif, une croyance arrêtée à la résurrection. (Comp. Ézéch. chap. 37.)

[10] Patience et résignation pour un temps encore. Le grand changement, décrit d'avance plus haut dans de si brillantes couleurs, ne tardera pas à survenir.

[11] En ce moment, la Palestine était inondée de sang ; beaucoup d'innocents avaient péri, leur sang n'est pas vengé encore. Quand le jour de la revanche arrivera, la terre rendra le sang absorbé, rejettera les cadavres de son sein, pour qu'ils crient vengeance. Tout cela ne se rapporte en aucune façon à l'idée d'une résurrection.

[12] L'empire babylonien est comparé à un monstre du monde animal, ou symbolisé sous cette figure, comme nous en voyons d'autres exemples dans Ézéch. XXIX ; XXXII. Dan. VII Apoc. XIII. Les épithètes appartiennent à l'image et non pas à la puissance politique. Léviathan est le nom hébreu de toute grande bête vivant dans l'eau, cétacé, serpent ou crocodile.

En ce jour-là,
Chantez la belle vigne[13] :
«Moi, Iaheweh, j'en suis le gardien,
Je l'arrose à tout moment.
Pour qu'on ne s'avise d'y pénétrer,
Je la garde nuit et jour.
Je ne suis plus en colère[14] :
Ah, s'il me venait ronces ou épines,
Je marcherais sur elles au combat,
Je les brûlerais toutes,
A moins qu'on ne s'en tienne à ma protection[15],
Qu'on ne fasse la paix avec moi,
Qu'on ne fasse avec moi la paix.»

A l'avenir, Jacob poussera des racines,
Israël fleurira et s'épanouira,
Et le pays entier sera rempli de ses fruits[16].
L'a-t-il donc frappé comme il a frappé son bourreau?
En a-t-il fait un carnage comme le carnage de ses meurtriers[17] ?
C'est par la dispersion, par l'exil, qu'il lui a fait son procès,
De son souffle terrible il l'a emporté au jour de l'ouragan[18].
C'est par là que fut expié le péché de Jacob,
Et tel est l'effet de la punition de sa faute[19],

13 Le texte paraît fautif. Nous suivons la leçon *ḥemd* (pour *ḥemr*, ce qui signifierait: vigne au vin). Comp. Amos V, 11, et surtout És. V, 1. La vigne est le symbole d'Israël. Le chant lui-même est mis dans la bouche de Dieu, ce qui est assez peu naturel.

14 L'allégorie n'est pas strictement observée. Les mots de *colère, combat,* et toute la dernière phrase (v. 5), font voir qu'il s'agit de protéger Israël contre des ennemis extérieurs.

15 Qu'on reconnaisse mon autorité suprême.

16 C'est encore, si l'on veut, l'allégorie de la vigne; cette plante, par la nature de sa croissance, représentait bien une population qui augmente et s'étend.

17 Israël a été châtié, meurtri, ruiné, c'est vrai ! mais ce n'est rien en comparaison du châtiment infligé aux Babyloniens. (Dans le second hémistiche, *meurtriers*, suppose la leçon *hôregâv* au lieu de *harougâv*. Nous avons dû abandonner la tâche de reproduire les assonances.)

18 D'après ce qui précède, ce genre de punition doit être regardé comme un effet de la clémence de Dieu, parce qu'il n'est pas irréparable.

19 La punition, à la lettre : l'éloignement. L'auteur veut dire : c'est par l'exil qu'Israël a été puni, et cet acte de Dieu a eu cet effet.

En ce qu'il a fait des pierres de l'autel
Des morceaux de chaux cassés,
Pour que les Baals et les Astartés ne se relèvent plus[20].

Oui, elle est déserte, la ville forte,
Séjour délaissé, solitaire comme la lande :
Le bétail y va paître et s'y reposer,
Et brouter les arbustes qui y croissent.
Quand les broussailles se dessèchent on les brise,
Les femmes viennent y mettre le feu..... [21]
Car ce n'a pas été un peuple sage :
Aussi son créateur n'a-t-il pas eu pitié de lui,
Son auteur ne lui a pas fait grâce !

Mais en ce jour-là, l'Éternel fera sa récolte [22]
Depuis les flots du grand fleuve jusqu'au ruisseau de l'Égypte,
Et vous serez recueillis tous,
L'un après l'autre, enfants d'Israël.
Et en ce même jour, on sonnera de la grande trompette,
Et ils viendront, ceux qui étaient perdus au pays d'Ass'our,
Ceux qui étaient dispersés au pays d'Égypte,
Et ils adoreront l'Éternel
Sur la sainte montagne de Jérusalem.

20 Ce châtiment a été consommé par la ruine de Jérusalem et de son temple profané par l'idolâtrie. Le peuple lui-même subsiste encore.

21 Tableau de la désolation du pays. Là où autrefois il y avait une ville, une belle campagne, il n'y a plus que la vaine pâture, et des plantes sauvages. Les animaux l'occupent à défaut de laboureurs, et quelques pauvres ménages y vivent misérablement.

22 Litt.: *il abattra* (les olives); cela veut dire qu'il recueillera les siens et les ramènera dans la patrie. Le *grand fleuve* est l'Euphrate, représentant ici l'orient et le nord. Le *ruisseau de l'Égypte* formait la frontière méridionale du pays de Canaan, et représente le sud et l'ouest.

XV

ANONYMES

VERS 540 AVANT JÉSUS-CHRIST

INTRODUCTION

Nous réunissons ici, sous une seule rubrique, plusieurs pièces, qui très-vraisemblablement ne sont pas toutes du même auteur, mais qui paraissent appartenir à une même époque, savoir à celle qui a précédé immédiatement la chute de Babylone. Elles ont été recueillies, plus tard, par des personnes qui n'en connaissaient pas l'origine et qui les ont jointes aux discours de plusieurs prophètes plus anciens. Nous allons les passer en revue, en nous bornant ici à une notice sommaire, les textes étant généralement si clairs, que le commentaire même ne trouvera guère à discuter des questions douteuses.

I.

(Ésaïe XIII, 1-XIV, 23.)

Babylone est menacée d'une guerre à outrance ; le moment du compte à rendre est venu pour la cité criminelle ; sa destruction est décidée et la délivrance d'Israël est prochaine. Ces données, si simples, forment le cadre d'une des plus brillantes poésies de la littérature prophétique des Hébreux. L'auteur nous montre d'abord Jéhova lui-même, appelant les peuples aux armes ; il peint la terreur qui s'empare de la nature entière, à l'approche de la lutte suprême dont elle va être spectatrice ; il en décrit l'issue avec les couleurs les plus vives, et nous offre un tableau animé de l'opulente capitale après la conquête, tableau dont les traits peuvent se vérifier aujourd'hui encore en maint endroit

de l'orient, où les siècles ont entassé tant de ruines. Enfin, il termine en mettant dans la bouche des Israélites, affranchis du joug de leurs cruels vainqueurs, un chant satyrique adressé au dernier monarque babylonien, dont le corps est resté gisant sous un tas de cadavres, et dont l'ombre descend au séjour des morts, où règne ordinairement un si morne silence, et où son arrivée provoque un mouvement étrange parmi les nombreuses victimes qui l'y ont précédé.

Pour ce qui est de l'époque de cette pièce, peu de mots suffiront pour la déterminer. Israël est aujourd'hui réduit à l'état de servitude (XIV, 3), mais dès que Babylone, qui va partager le sort de Sodome (XIII, 19), aura été frappée du coup mortel, le peuple retournera en liberté dans son antique patrie (XIV, 3). L'auteur nomme même les Mèdes comme les exécuteurs de la sentence de Jéhova (XIII, 17). Nous en conclurons que Cyrus était déjà en marche, et que ses premières vitoires assuraient son triomphe définitif.

II.

(Ésaïe XXI, 1-10.)

La même situation se dessine dans le petit morceau qui forme aujourd'hui la première moitié du vingt-unième chapitre de notre livre du prophète Ésaïe. Il est trop court pour permettre à son auteur de donner libre carrière à son génie poétique ; mais les quelques lignes dont il se compose, contiennent l'esquisse d'un véritable drame, qui aurait mérité de ne pas rester à l'état d'ébauche. Un ouragan s'élève du côté du désert, et de son sein le prophète entend les paroles brèves et énigmatiques d'un oracle, qui annonce l'arrivée des Mèdes et des Perses et la cessation des soupirs d'Israël. La terreur saisit ses entrailles à cette nouvelle, qui pourtant est une nouvelle heureuse pour lui et les siens, tandis que les Babyloniens insouciants se livrent aux plaisirs des festins d'où soudain ils sont appelés aux armes. En attendant, le prophète se place en sentinelle et voit arriver l'armée des conquérants libérateurs : il termine en proclamant la chute de Babylone. Nous sommes enclin à penser, ou plutôt nous sommes presque convaincu que l'auteur est le même que celui de la pièce précédente.

III.

(Ésaïe XXXIV.)

C'est un oracle contre le peuple édomite, qui est menacé de la vengeance du ciel, pour ce qu'il a fait de mal à Israël. On sait que cette nation, autrefois tour à tour alliée ou sujette des Hébreux, avait pris une part très-active au sac de Jérusalem, et nous rencontrons plus d'une page, tant chez les prophètes que dans les psaumes, où la haine des vaincus, provisoirement impuissants à se venger, et le désir des représailles éclatent avec une sauvage énergie.

L'auteur débute par l'annonce d'une espèce de jugement général, à prononcer par Jéhova contre tous les peuples païens; mais bientôt ce sont les Édomites seuls qu'il prend à partie, et il se complaît dans la description de la terrible catastrophe, qui changera leur pays en un désert et leurs villes en des monceaux de ruines. Cette description serait un très-beau morceau poétique, si elle ne reproduisait pas trop exactement les traits du tableau que nous avons déjà eu sous les yeux au chap. XIII. Est-ce un même auteur qui se serait ainsi copié lui-même, ou bien l'un des deux a-t-il imité l'autre?

IV.

(Ésaïe XXXV.)

Description poétique du retour des Israélites de Babylone au pays de Canaan. Que ce retour, au point de vue de l'auteur, soit encore à venir, cela se voit sans peine aux couleurs tout idéales du tableau, qui nous représente la nature même comme se revêtant de ses plus riches attraits, dans les terres à parcourir par la caravane des émigrants, lesquelles, dans la réalité, n'ont jamais offert aux voyageurs que le triste aspect de la solitude et de l'aridité. Mais on comprendra aussi que cette exaltation de l'espérance a dû être l'effet de l'attente fiévreuse de la grande révolution politique qui approchait, et dont la perspective inspirait aussi les autres poëtes dont nous venons de parler.

Beaucoup de commentateurs sont d'avis que les deux morceaux, dont il a été question en dernier lieu, et qui se suivent aussi dans le recueil, ne doivent pas être séparés, que le second était destiné à compléter le premier. Il est de fait qu'en thèse générale les prophéties menaçantes servent d'introduction à celles qui leur sont opposées, et que les promesses de restauration et de bonheur sont d'ordinaire précédées de peintures sombres et terribles. La brusque transition de l'une à l'autre partie, qu'on pourrait faire valoir pour soutenir l'opinion contraire, n'est pas un argument péremptoire. Car cette absence de toute liaison des idées est précisément le caractère le plus frappant dans ce genre de littérature, et la conception que la ruine des uns amènerait le triomphe des autres, et cela surtout sans que ceux-ci aient besoin d'y intervenir eux-mêmes, cette conception, qui est pour ainsi dire l'une des lois de la pensée prophétique, suffirait presque à elle seule pour souder ensemble deux pièces qui, à première vue, sont tout-à-fait étrangères l'une à l'autre.

V.

(Jérémie L, LI.)

L'opinion des savants est moins généralement arrêtée à l'égard d'un dernier écrit que nous croyons devoir placer ici, et qui se trouve compris dans le recueil des prophéties de Jérémie, dont il forme les derniers chapitres. A la différence des pièces que nous venons d'énumérer, celle-ci, non seulement porte en tête le nom de son auteur présumé, mais est suivie d'une notice historique, destinée à faire connaître les circonstances dans lesquelles elle aurait été écrite et l'usage qui a dû en être fait immédiatement après sa publication. Il semblerait, d'après cela, qu'il ne s'agit pas ici simplement d'une méprise de la part d'un collecteur plus récent, ou du dernier rédacteur de l'œuvre de Jérémie, mais d'une composition pseudépigraphe proprement dite, et c'est là ce qui a fait hésiter plusieurs critiques éminents, qui se sont efforcés de revendiquer les droits d'auteur de l'illustre écrivain désigné par la tradition, et d'écarter, tant bien que mal, les indices qui paraissent autoriser le doute.

Cependant le jugement à porter sur l'origine de ce morceau, comme de tous ceux qui précèdent, doit avant tout se fonder sur le texte lui-même, et sur les données qu'il fournit relativement au point de vue de l'auteur. Or, à cet égard il ne saurait y avoir de doute : pour notre auteur, la terrible catastrophe appartient au passé; Jérusalem est détruite, le sang d'Israël est répandu et demande vengeance (LI, 34 suiv.); le peuple est dans l'exil et soupire après Sion (L, 5); ce sont ses péchés qui l'ont conduit jusque-là, mais ils seront pardonnés (L, 6 suiv., 20); il retournera dans sa patrie (L, 19), bien que pour le moment ses oppresseurs refusent de le relâcher (L, 33). Mais bientôt, après un petit laps de temps (LI, 33), la situation va changer. Jéhova va rendre à Babel et à tous les habitants de la Chaldée, le mal qu'ils ont fait à Juda (LI, 24); il vengera son temple (L, 28; LI, 11, 51). Déjà l'ennemi, choisi par lui pour accomplir ses desseins, se met en route; Dieu lui-même l'appelle et l'excite (L, 14, 26 suiv.); il vient du nord (L, 3, 9; LI, 48), des extrémités de la terre (L, 41; LI, 27); il est appelé par son nom, sous lequel l'histoire le connaît aussi, celui des Mèdes (LI, 11, 28). Déjà ils sont assez proches pour que le prophète puisse presser ses compatriotes de fuir la ville et le pays voués à la ruine (L, 8, 28; LI, 6, 45). Tout cela retrace la même situation que celle dessinée dans les autres discours auxquels nous joignons celui-ci, et si tout à l'heure nous n'avons pu nous refuser à l'évidence résultant de tant de détails nullement équivoques, il en sera de même à l'égard du morceau présent.

Mais il y a un argument plus décisif encore à faire valoir en faveur de notre manière de voir. La note historique, ajoutée à la fin du discours, prétend rapporter celui-ci à la quatrième année du roi Çideqiyah, c'est-à-dire à la septième avant la destruction de Jérusalem. Jérémie l'aurait remis à une personne qui se rendait à Babylone, en lui enjoignant d'en faire lecture (on ne dit pas à qui), puis d'y attacher une pierre et de le jeter dans l'Euphrate en disant : Voilà comment Babylone s'abîmera. Il y a ici plusieurs remarques à faire. D'abord, il importe de rappeler qu'il se trouve dans le livre du prophète Jérémie d'autres discours, soit de cette même quatrième année de Çideqiyah, soit en général des premiers temps de son règne (chap. XXVII-XXIX), qui expriment de la manière la plus formelle la certitude que la puissance babylonienne subsistera

longtemps encore, que la génération présente n'avait point à se bercer d'espérances illusoires quant à un retour prochain, que les déportés devaient au contraire se résigner à leur sort, créer des établissements, cultiver les champs et fonder des familles dans leur nouvelle patrie. Loin de prévoir alors le glorieux avénement de la Perse et les victoires de Cyrus, il prédit au contraire la ruine de ce pays (XLIX, 34). Et qu'on ne dise pas, que tout en reléguant dans un avenir éloigné la catastrophe qui devait enfin amener la délivrance d'Israël, il pouvait la prédire à l'époque même où il recommandait à ses malheureux frères la patience et la soumission. Le texte s'oppose à cette combinaison ; car les deux éléments ne sont pas rapprochés l'un de l'autre, comme ils auraient dû l'être dans cette supposition : ils sont séparés, indépendants l'un de l'autre, et le second, celui qui offre la perspective d'un meilleur avenir, au lieu d'être adressé à la génération qui devait en profiter, est soustrait à sa connaissance, plongé au fond de l'Euphrate plus d'un demi siècle avant l'accomplissement, et par cela même comme non avenu. On pourrait même se demander comment il a pu être connu de la postérité, si ce qui en est dit ici doit être pris au pied de la lettre. Mais nous ne nous arrêterons pas à des questions de ce genre, en tout cas oiseuses. Il nous semble que l'appendice historique, qui à première vue crée la difficulté, la fait disparaître, en nous mettant sur la voie de la seule explication plausible. En face de l'assertion que Jérémie, tout en prédisant de la manière la plus positive la ruine de Babylone, tout en recommandant aux déportés, et de la manière la plus énergique, de fuir au plus vite la ville irrévocablement condamnée, aurait jugé à propos de se contenter d'une rapide lecture de sa prophétie cinquante ans avant l'accomplissement, et de la détruire aussitôt, de manière qu'il n'en pouvait rester ni trace matérielle, ni impression dans les esprits d'une génération qui naissait à peine, en face d'une pareille assertion, disons-nous, il n'y a que deux partis à prendre : ou bien il faut dire qu'un inconnu vivant à la fin de l'exil, et voulant mettre ses propres inspirations sous le patronage d'un nom illustre, a mis à son écrit et le titre et le post-scriptum que nous y lisons aujourd'hui, et qui étaient destinés à gagner l'attention du public ; ou bien il faut admettre qu'une prophétie anonyme, analogue à celles que nous venons de passer en revue, a été mal à propos attribuée à Jérémie par

des lecteurs qui l'admiraient, sans en connaître l'origine, et que cette opinion, en s'accréditant, a donné lieu à la légende relative au sort du manuscrit, légende d'autant plus facilement conçue, qu'il s'agissait d'expliquer comment la prédiction n'avait paru que longtemps après la mort du prophète.

L'une comme l'autre explication peut encore se prévaloir du fait que l'auteur a largement exploité le livre de Jérémie, de sorte que des lecteurs familiarisés avec l'ouvrage de ce prophète (comme il doit y en avoir eu certainement, à l'époque indiquée et plus tard), ont pu être très-facilement amenés à reconnaître ici sa main et son esprit. Comparez entre autres L, 30, 40 suiv., avec VI, 22 suiv.; XLIX, 18 suiv., 26, et surtout LI, 19 suiv., avec X, 12 suiv. Mais le vrai Jérémie n'aurait pas fait abstraction à ce point de ses propres prédictions, formulées précisément à l'époque à laquelle celle-ci est supposée avoir été écrite, et qui interdisaient aux Israélites toute espèce de spéculation ou d'espérance illusoire à l'égard des destinées de Babylone.

Du reste, tout en reconnaissant la vivacité des tableaux et l'énergie de la diction qui distinguent ce morceau, nous devons faire remarquer le peu d'ordre et de suite dans les idées qui en constituent le fond. Ce défaut est tellement sensible, qu'il va en quelques endroits jusqu'à gêner l'intelligence du point de vue auquel l'auteur se place pour contempler les événements, soit présents, soit futurs, dont il se préoccupe. C'est là précisément ce qui a pu engager plusieurs critiques éminents à tenter la défense de la thèse de l'authenticité.

I[1].

(Ésaïe XIII, 1-XIV, 23.)

« Sur la hauteur déboisée élevez un signal !
Appelez-les à grands cris !
Faites signe de la main,
Pour qu'ils entrent dans les portes des tyrans !
C'est moi qui ai mandé mes bataillons sacrés,
J'ai appelé mes guerriers, ministres de ma colère,
Mes fiers triomphateurs[2]. »

Quel bruit, quel tumulte dans les montagnes,
Comme d'un peuple nombreux !
C'est le bruit tumultueux des empires,
Des nations rassemblées !
C'est Iaheweh Çebaôt
Qui passe en revue sa troupe guerrière !
Ils viennent d'un pays lointain,
Du bout du monde[3],
L'Éternel et les instruments de sa colère,
Pour dévaster la terre entière.

[1] Prédiction de la ruine de Babylone et de l'empire babylonien. Cette catastrophe est l'effet de la volonté de Jéhova, qui veut châtier les tyrans oppresseurs de son peuple. Israël est déporté, et gémit dans l'exil. Le prophète ranime les espérances de ses frères, en leur annonçant l'approche de l'armée victorieuse des Perses et des Mèdes sous la conduite de Cyrus.

[2] Par un mouvement rhétorique d'une grande beauté, le prophète introduit d'abord Jéhova lui-même, qui appelle cette armée et qui exhorte les Israélites à l'appeler à leur tour, et à reconnaître en elle ses libérateurs. Ces peuples étrangers sont les bataillons *sacrés* de Jéhova ; ils ont reçu de lui-même la mission de punir l'insolence des Chaldéens, et la présence de l'Éternel a sanctifié d'avance la bataille qui va commencer (allusion à l'usage de faire précéder le combat d'une cérémonie religieuse).

[3] Litt. : du bout des cieux. Car la Perse et la Médie sont des pays lointains où jamais Israélite n'a encore pénétré, et où la voûte du ciel semble s'appuyer sur les bords du disque terrestre.

Lamentez-vous, car le jour de l'Éternel approche :
C'est la ruine qui vient du Roi[4] !
Aussi toutes les mains tombent-elles de faiblesse ;
Tout cœur d'homme est abattu[5].
Ils sont épouvantés,
L'angoisse, la douleur les saisit,
Ils se tordent comme une femme en travail ;
L'un l'autre ils se regardent stupéfaits[6],
Leurs faces sont pâles comme la flamme[7].

Voyez ! le jour de l'Éternel arrive,
Jour terrible de rage et de colère ardente,
Pour réduire le pays en désert
Et en exterminer les coupables.
Les astres du ciel et ses Orions
Ne font plus briller leur lumière ;
Le soleil reste sombre à son lever,
Et la lune ne jette plus d'éclat[8].

« Et je punirai la terre pour ses crimes,
Et les impies pour leur iniquité ;
Je mettrai fin à l'orgueil des insolents,
Et des tyrans j'humilierai l'arrogance.
Je rendrai les hommes plus rares que l'or,
Les mortels plus rares que le métal d'Ophir.

[4] Les mots *ruine* et *roi* (litt. : le Tout-Puissant) ont été choisis pour imiter l'allitération dans l'original. En français, de pareils jeux de mots dans le style pompeux des prophètes doivent manquer leur effet. L'auteur veut dire : Ce n'est pas un malheur ordinaire.

[5] Litt.: se fond.

[6] Description animée de la terreur qui règne à Babylone à l'approche de l'ennemi. Ce ne sera pas une simple défaite accidentelle, ce sera un *jour de l'Éternel*, une de ces terribles péripéties de l'histoire qui changent la face du monde ; un vrai jugement céleste.

[7] La lueur de la flamme doit faire contraste avec la couleur naturelle, avec le teint basané des hommes. C'est donc de la pâleur et non de la rougeur que l'auteur veut parler.

[8] Description plus détaillée de la catastrophe. Le jour qui l'amène est personnifié ; il vient terrible, furieux, le visage en feu (*à la lettre*), comme un homme poussé par la colère et la vengeance. Et quel jour ! Un jour sans soleil, sans lune, sans étoiles, les constellations les plus brillantes s'éclipsant, un jour sombre et lugubre comme les ruines qu'il va faire.

Pour cela, je ferai trembler les cieux,
Et la terre bondira de sa place,
Devant la fureur de Iaheweh Çebaôt,
Au jour de son ardente colère[9].

«Et pareil à la gazelle pourchassée,
Au troupeau que nul ne rallie,
Chacun se tournera vers son peuple,
Chacun fuira vers son pays[10].
Quiconque se laissera saisir sera égorgé,
Quiconque sera pris périra par l'épée.
Leurs nourrissons seront écrasés à leurs yeux,
Leurs maisons pillées, leurs femmes violées.

«Voyez! j'excite contre eux les Mèdes,
Qui n'estiment pas l'argent,
Et ne font point cas de l'or.
Mais leurs arcs mettront en pièces les jeunes guerriers,
Ils n'épargneront pas le fruit des entrailles,
Des enfants leur œil n'aura pas pitié.»

Alors Babel, l'ornement des royaumes,
L'orgueilleuse parure des Chaldéens,
Sera pareille à Sedom et à 'Amorah,
Quand Dieu les renversa.
Jamais personne n'y demeurera plus,
Elle restera inhabitée d'âge en âge;
L'Arabe n'y dressera point sa tente,
Et les pâtres n'y feront pas leur halte.
Ce sont les animaux de la steppe qui s'y établiront,
Ses maisons se rempliront de fouines;
Les autruches s'y logeront,
Et les satyres y feront leurs danses[11];

9 La description elle-même est mise dans la bouche de Dieu pour faire plus d'effet. Toutes les horreurs commises d'ordinaire dans une ville envahie par des barbares, se présentent à l'imagination du prophète. Le ciel et la terre s'ébranleront de frayeur à la vue de ce spectacle. Le carnage sera tel, que les hommes survivants seront plus rares que l'or. Les conquérants n'accepteront aucune rançon et ne feront pas même des prisonniers pour les vendre.

10 Les nombreux étrangers qui se pressent dans la superbe capitale se disperseront dans toutes les directions, comme un troupeau de bêtes sans défense surprises par une panique.

11 Les satyres sont des espèces de démons à l'aspect hideux, à la peau velue, semblables à des boucs, dont l'imagination populaire peuplait les solitudes du désert. Chap. XXXIV, 14. Apoc. XVIII, 2. Tob. VIII, 3.

Les chacals hurleront dans ses palais,
Les renards dans ses châteaux de plaisance.
Son temps approche
Et ses jours ne seront pas prolongés.

Car l'Éternel aime Jacob,
Et Israël est encore son élu :
Ils les rétablira dans leur patrie,
Et l'étranger s'attachera à eux
Et se joindra à la maison de Jacob[12].
Et les peuples les prendront
Et les ramèneront dans leur pays ;
Et la maison d'Israël se les appropriera,
Comme ses esclaves et servantes sur la terre de l'Éternel,
Et ils retiendront captifs leurs ravisseurs,
Et seront les maîtres de leurs tyrans.

Et quand l'Éternel te fera reposer
De ta corvée et de ta tribulation,
De la dure servitude à laquelle tu étais asservi,
Alors tu feras entendre ce chant[13]
Sur le roi de Babel, et tu diras :

Comment le tyran est-il enfin en repos!
La tourmente a cessé!
L'Éternel a brisé la verge des impies,
Le sceptre des despotes,

[12] Babylone étant détruite, la délivrance d'Israël, son retour en Palestine, est un fait assuré. Mais ce retour sera en même temps une éclatante compensation des maux endurés pendant l'exil. Les rôles changeront. A son tour, Israël aura des sujets. Les Babyloniens chassés de chez eux, d'autres peuples encore, étonnés de ce soudain changement de fortune, se joindront aux exilés et se mettront sous leur protection, pour jouir au moins de la paix et de la sécurité qu'ils ne trouvent plus chez eux. Ils formeront le cortége triomphal du peuple de Dieu rentrant dans sa patrie et là ils se trouveront dans la position des Cananéens du temps de Salomon, 1 Rois IX, 20 s.

[13] Le terme français n'exprime pas bien le sens du mot hébreu. *Mas'al* est toujours une comparaison, c'est-à-dire un morceau littéraire qui rapproche, dans un but déterminé, des objets divers, destinés à frapper l'esprit par cette juxta-position. Telles sont les fables, les paraboles, les proverbes, les énigmes. Ici nous pourrions mettre la *satyre*, parce que c'est au moyen d'un parallélisme injurieux, avec des métaphores et des images blessantes que l'auteur donne un relief rhétorique à ses invectives. C'est du reste un morceau d'une grande valeur littéraire et d'une vivacité toute dramatique, dans lequel divers interlocuteurs prennent tour à tour la parole.

Qui frappait les peuples dans sa rage
De coups sans trêve ;
Qui tyrannisait les nations dans sa colère
Avec sa domination impitoyable !

Toute la terre est en paix et tranquille,
Tout éclate en cris de joie :
Les cyprès mêmes se réjouissent à ton sujet,
Les cèdres du Liban :
« Depuis que tu es tombé,
Le bûcheron ne monte plus vers nous[14] ! »

Le S'eôl dans ses profondeurs s'émeut pour toi,
A ton arrivée, il excite les ombres ;
Il fait lever de leurs siéges tous les princes de la terre,
Tous les rois des nations.
Tous ils élèvent leur voix
Et te disent :
« Toi aussi tu t'es donc évanoui comme nous,
Tu es devenu notre égal[15] ! »

Ton faste est descendu dans la tombe
Avec les sons de tes guitares ;
Sous toi les vers forment ta litière,
Et la vermine est ta couverture[16].

[14] Le morceau commence par un éclat de joie de ce que l'oppression a cessé, de ce que celui qui ne laissait pas de repos aux autres, soit en repos lui-même (ironiquement). Une domination odieuse est brisée et la liberté est rendue au monde. La nature inanimée elle-même prend part à la réjouissance universelle. Les forêts majestueuses du Liban se félicitent de n'être plus dévastées pour servir au conquérant qui y cherchait du bois pour ses machines de guerre (Hab. II, 17).

[15] La scène change brusquement. Du haut du Liban, nous descendons dans les profondeurs de la terre. Le poëte représente le moment où le monarque déchu et égorgé arrive dans la demeure des ombres. Ce lieu, ordinairement plongé dans un morne silence, s'émeut à la nouvelle de son approche. Le S'eôl personnifié excite lui-même ses hôtes apathiques à aller à sa rencontre. Les rois naguère exterminés par celui de Babel l'accueillent avec une amère dérision et le raillent sur sa faiblesse actuelle.

[16] La scène de l'enfer amène naturellement l'idée du tombeau. Le poëte peint le spectacle dégoûtant de la putréfaction qui remplace le faste insolent, les fêtes brillantes de la cour de Babel.

Comment es-tu tombé du ciel,
Fils brillant de l'aurore !
Comment es-tu abattu et jeté par terre,
Toi qui terrassais les peuples[17] !

Et toi, tu disais dans ton cœur :
« Je monterai au ciel ;
Au-dessus des étoiles de Dieu
J'élèverai mon trône ;
Je m'assiérai sur la montagne sacrée
Au fond du septentrion,
Je monterai sur les sommets des nues,
Je serai l'égal du Très-Haut[18] ! »

Ha ! c'est dans le S'eôl que tu seras précipité,
Au fond du sépulcre !
Ceux qui t'y verront, te contempleront,
Jetteront sur toi un regard curieux :
« Est-ce là l'homme qui ébranla la terre ?
Qui fit trembler les empires ?
Qui fit du monde un désert et dévasta les villes,
Et ne relâcha point ses captifs ? »

Tous les rois des peuples reposent avec honneur
Chacun dans son mausolée[19] :

17 Hier pareil à l'étoile la plus brillante du ciel (dans le texte hébreu, il y a cette leçon absurde : Hurle, fils de l'aurore), aujourd'hui gisant à terre dans la poussière ; hier défiant les dieux et prétendant être leur égal, aujourd'hui plongé dans la nuit du tombeau ; quel contraste et quelle leçon ! — Ce passage présente un certain intérêt de curiosité. Les anciens traducteurs ayant très-bien compris que l'*astre brillant, fils de l'aurore*, est la planète Vénus, ont traduit tout bonnement dans ce sens (Vulg. *Lucifer*). Mais comme les pères de l'Église expliquaient tout ce passage, non du roi de Babel, mais du diable jeté du haut du ciel dans l'enfer, il en est résulté que la mythologie chrétienne a donné à l'ange déchu le nom de Lucifer.

18 La montagne sacrée (litt. : *de l'assemblée*) au fond du nord, c'est le séjour des dieux, d'après les conceptions mythologiques des anciens peuples. Chez les Hindous, cette montagne s'appelle Mérou, chez les Parses Albordj, chez les Grecs c'est l'Olympe, chez les anciens Germains le Brocken, et les traditions relatives à l'Ararat ne sont pas trop éloignées de ce cercle d'idées. On remarquera que dans les phrases mises ici dans la bouche du roi de Babel, les expressions monothéistes familières à l'auteur se trouvent mêlées à celles qu'exigeait le costume.

19 Le roi de Babel n'aura pas même les honneurs de la sépulture, tandis que les guerriers, nobles et officiers, qui périront avec lui dans le combat suprême, et dont les corps formeront sur le sien comme un linceul sanglant, seront ensevelis honorablement.

Mais toi, tu es jeté loin de ton sépulcre,
Comme une branche vile,
Sous un linceul de morts égorgés par l'épée,
Qui descendront dans leurs tombeaux maçonnés,
Toi, une charogne foulée aux pieds!
Tu ne seras pas réuni avec eux dans la tombe,
Désolateur de ton pays, bourreau de ton peuple!

Qu'elle ne soit plus jamais nommée,
Cette engeance de scélérats!
Faites un carnage de ses fils,
Pour les crimes de leurs pères,
De peur qu'ils ne se relèvent pour conquérir la terre,
Et que le monde se remplisse de tyrans [20]!

Oui, je m'élèverai contre eux,
Dit Iaheweh Çebaôt,
J'exterminerai de Babel le nom et le fond,
La place et la race, dit l'Éternel [21].
J'en ferai le domaine du hérisson
Et des marais d'eau [22],
Et je la balaierai avec le balai de la destruction,
C'est l'Éternel qui le dit !

La *branche vile* qu'on coupe en élaguant un arbre et qu'on jette comme inutile, ne cadre pas bien avec le reste des images. Il faut faire abstraction de la signification propre, et ne songer qu'au *rejeton* abhorré d'une famille ou d'une nation.

20 C'est ici qu'on marque le plus convenablement la fin du chant annoncé v. 4. Ordinairement on s'arrête au v. 20 et même la coupe des strophes ou vers y est faite autrement. La versification, généralement très-régulière, se continue jusqu'au bout.

21 Après le chant, Jéhova prend la parole, le prophète revenant au point de vue de la prédiction de l'avenir, après avoir décrit la catastrophe comme déjà accomplie. Nous avons cherché à imiter les allitérations de l'original. Littéralement ce serait : le nom et le reste, la progéniture et la race.

22 Le système de canalisation, qui entretenait la fécondité du territoire de Babylone, tombant en ruine, la campagne se change soit en désert aride, soit en marécages.

II.

(Ésaïe XXI, 1-10.)

Oracle relative au désert de l'Euphrate[1].

Pareil à l'ouragan, quand il éclate au midi,
Ça vient du désert, du pays redoutable[2].
Une terrible vision m'a été révélée[3] :
«Le ravisseur ravit,
Le destructeur détruit ;
Élance-toi, ʿÊlam !
Serrez, Mèdes !
Je vais faire cesser les soupirs[4] !»

Aussi mes reins sont-ils remplis de douleurs ;
Des convulsions me saisissent comme une femme en travail,
Je suis tourmenté, à ne plus entendre,
Je suis éperdu, à ne plus voir.

[1] Le collecteur des diverses pièces qui forment aujourd'hui la seconde partie du livre d'Ésaïe (XIII-XXIII) paraît avoir aimé les inscriptions figurées ou plutôt avoir choisi pour sa rédaction certains mots du texte (comp. XXI, 13; XXII, 1 ; XXX, 6), au lieu d'indiquer le contenu purement et simplement par un nom propre. Ici, il s'agit d'annoncer l'arrivée de l'armée de Cyrus et la chute de Babel. Le *désert* est mentionné accidentellement dans la première phrase ; et pour ce qui est de l'Euphrate (si tant est qu'on doive traduire ainsi le mot *mer*, comp. XIX, 5), on a voulu signifier par là le vrai sujet de l'oracle.

[2] L'auteur ne dit pas quoi ? Nous allons apprendre qu'il s'agit d'une invasion ennemie. La réticence est d'un grand effet rhétorique. Le *désert* est ici la partie sud-est de la Mésopotamie. Le *midi* est nommé, parce que les commotions atmosphériques sont plus terribles à mesure qu'on avance vers le sud.

[3] *Vision*, dans le style prophétique, équivaut à *révélation*.

[4] Ces cinq courtes lignes sont précisément la révélation annoncée. C'est à dessein que les paroles présentent une certaine obscurité et en même temps des assonnances, de manière à frapper à la fois l'oreille et l'imagination. ʿÊlam (la Perse) et la Médie, réunies sous le sceptre de Cyrus, entrent en campagne contre Babylone et vont y mettre le siége. C'est le moment de la délivrance pour Israël.

Mon esprit s'égare;
L'horreur me fait trembler;
Le crépuscule que je désirais, m'épouvante[5].

On dresse la table, on étend le tapis,
On mange, on boit —
«Debout, chefs, oignez le bouclier[6]!»

Car voici ce que le Seigneur m'a dit :
«Va placer une sentinelle
Pour qu'elle regarde et annonce[7]!»
Et elle vit des troupes de chevaux, deux à deux,
Des troupes d'ânes, des troupes de chameaux;
Et elle écoutait, et écoutait longtemps[8].
Puis elle cria d'une voix de lion :
«Sur ma tour, Seigneur[9], je fus sans cesse de jour,
A mon poste je restai toutes les nuits :
Voici qu'il vient des hommes à cheval
Sur des coursiers, deux à deux!»

Et il éleva la voix et dit[10] :
Elle est tombée, Babel, elle est tombée!
Toutes ses idoles, on les brise contre terre!

[5] Le premier sentiment qui s'empare du prophète israélite, à la nouvelle qu'il reçoit, est celui de la terreur. Car il prévoit que la délivrance de son peuple devra être précédée d'une effroyable lutte. Les jours à passer encore jusqu'à la catastrophe finale, seront des jours d'angoisse, et l'approche de chaque nuit, moment désiré dans les pays chauds, ne fait qu'accroître les craintes.

[6] Tableau incident qui doit peindre l'insouciance des Babyloniens, et faire pressentir leur perte. C'est au milieu des festins que les surprend le cri d'alarme.

[7] Fiction poétique destinée à introduire d'une manière plus dramatique la description de l'armée de Cyrus s'avançant sur Babylone. La sentinelle, comme on va voir plus loin, est après tout le prophète lui-même.

[8] Les troupes d'animaux se distinguent de plus loin que les hommes. C'est donc par celles-là que la description commence. Les chevaux (montés) marchent deux à deux, les bêtes de somme vont librement. L'armée s'approchant, la sentinelle finit par entendre aussi du bruit, et lorsqu'elle ne peut plus douter, elle fait son rapport.

[9] D'après notre texte hébreu, c'est Dieu (*Adonaï*). C'est donc en réalité le prophète lui-même qui fait son rapport à Jéhova, comme pour dire que sa volonté est faite. D'après la fiction, le rapport devrait être fait par la sentinelle au prophète (*Adonî*). La première version est positivement préférable.

[10] Ici on voit clairement qu'il ne s'agit pas d'une simple sentinelle. Il n'y a que le prophète qui puisse annoncer l'avenir. En sa qualité de mortel, il a *vu* venir les

O toi, mon peuple, qui es foulé aux pieds,
Qui es battu comme le blé dans l'aire [11],
Ce que j'ai appris de l'Éternel des armées, du Dieu d'Israël,
Je te l'annonce.

ennemis, en sa qualité d'organe du Dieu révélateur, il *sait* que ces ennemis seront victorieux. Autrement, on pourrait mettre dans la bouche de Dieu lui-même les deux premières lignes qui suivent.

[11] Litt.: *fils de mon aire;* on sait que les épis étaient battus, foulés ou plutôt hachés, au moyen de machines particulières, pour en détacher les grains. C'est l'image des mauvais traitements subis par les déportés.

III.

(Ésaïe XXXIV.)

Approchez, peuples, pour entendre,
Vous, nations, prêtez l'oreille !
Que la terre écoute, et ce qui la remplit,
La campagne et tous ses rejetons[1] !
Car l'Éternel est en colère contre tous les peuples,
Et sa fureur éclate contre toute leur masse :
Il les maudit, les livre au carnage.
Leurs morts gisent sans sépulture,
Leurs cadavres exhalent la puanteur ;
Les montagnes ruissellent de leur sang[2].
    L'armée céleste se dissout[3],
Le ciel est roulé comme un écrit,
    Et tous ses astres tombent
Comme la feuille morte de la vigne,
Comme le feuillage flétri du figuier.

[1] On traduit ordinairement *têbel* par l'*univers*, mais c'est faute d'une expression meilleure ; car c'est proprement la terre *productive*, et pas autre chose. Ici, il faut d'autant plus s'arrêter à cette idée, qu'il s'agit des plantes qui doivent écouter tout aussi bien que les hommes et les animaux. L'auteur de cette pièce a des prosopopées très-hardies.

[2] Litt.: *Se fondent*, à force d'être imprégnées ou inondées de sang. L'exorde du poëme menace tous les peuples, bien entendu, les ennemis d'Israël.

[3] Pour comprendre pourquoi le ciel lui-même doit être anéanti avec ses astres, on n'a qu'à se rappeler que ceux-ci étaient l'objet des cultes païens. L'*armée céleste*, c'est la totalité des étoiles ; le ciel, étendu comme une tente, est *roulé* comme pour être emporté, et à cette occasion, les étoiles qui y sont fixées comme des clous, se détachent et tombent à terre (Ps. CIV, 2). D'après une autre image, les étoiles se *dissolvent*, comme de la poussière, ou comme de la cire.

Quand mon épée se sera enivrée au ciel [4],
Voyez, sur Édom elle va fondre,
Sur le peuple que j'ai maudit, pour en faire justice.
L'épée de l'Éternel est teinte de sang,
Elle s'enduit de graisse,
Du sang des boucs et des agneaux,
De la graisse des reins des béliers,
Car l'Éternel fait son festin à Boçrah,
Son grand abattis dans la terre d'Édom [5].
Les buffles y passent avec le reste,
Bœufs et taureaux ensemble ;
La terre s'abreuve de sang,
Le sol est saturé de graisse.

Car c'est un jour de vengeance pour l'Éternel,
Une année de représailles pour la cause de Sion [6].
Ses torrents se changeront en poix,
Son sol en soufre,
Sa terre deviendra de la poix brûlante [7] ;
Ni la nuit, ni le jour elle ne s'éteindra,
Sa fumée s'élèvera éternellement,

4 Ceci est un peu obscur. On comprendrait que l'auteur dît : Quand les *autres* nations (v. 2, 3) auront été punies, le tour des Édomites viendra aussi. Mais la mention du ciel paraît faire allusion à ce qui a précédé immédiatement (v. 4), et où l'épée n'avait rien à faire. Les deux tableaux paraissent se confondre dans l'imagination exaltée du poëte. Du reste, la poésie orientale personnifie l'épée ; elle a une *bouche,* elle *boit* du sang, donc elle peut aussi *s'enivrer.*

5 La ruine du peuple édomite, dont Boçrah était l'une des villes principales, est comparée à un grand sacrifice, où l'on immole des hécatombes ; les animaux nommés dans le texte représentent le peuple voué à la destruction. L'auteur, en multipliant les noms, a voulu, sans doute, exprimer l'idée de la totalité, des diverses classes, etc. C'est ce qui nous explique aussi la mention des *buffles,* qui ne servaient jamais aux sacrifices ; ils doivent faire comprendre que rien n'échappera.

6 La *cause*, l'affaire, le procès. La destruction de Jérusalem, à laquelle les Édomites avaient pris une si large part, est représentée comme le sujet d'une plainte introduite devant le juge qui doit faire droit à la partie lésée.

7 Il s'agit encore du châtiment à infliger à Édom. Les images sont empruntées à la tradition relative à Sodome et Gomorrhe, et cela d'autant plus naturellement, que les deux pays sont voisins et que celui des Édomites présente, au dire des voyageurs modernes, des traces d'activité volcanique. Dans les vers suivants, les pronoms se rapportent au *pays*, et non à la *poix.*

D'âge en âge elle restera déserte,
A tout jamais personne n'y passera.
Le pélican et le hérisson en prendront possession,
Le héron et le corbeau y auront leur demeure [8].
On y appliquera le cordeau de la destruction
Et le niveau de la ruine [9].
Ses nobles — il n'y en aura plus pour acclamer un roi,
Tous ses chefs auront disparu.
Ses palais se couvriront d'épines,
L'ortie et le chardon se logeront dans ses forts.

Elle deviendra la demeure des chacals,
Le repaire des autruches,
Les bêtes du désert [10] s'y donneront rendez-vous,
Le satyre y rencontrera son compagnon,
Oui, Lîlîṭ hantera ces lieux
Et y trouvera son repos [11].
Là nichera le serpent et pondra ses œufs,
Il les couvera et rassemblera ses petits sous son ombre [12].
Oui, là se réuniront les vautours,

8 Pour ces noms d'animaux, nous suivons l'interprétation aujourd'hui reçue ; elle n'est rien moins que sûre. Pour le pélican, on met aussi le *kata*, espèce de caille du désert d'Arabie ; pour le *hérisson*, le butor ; pour le *héron* (ou la grue), le hibou. En tout cas, avec les oiseaux qui ont besoin d'eau pour leur genre de nourriture, l'auteur change d'image. Car ce n'est pas dans une terre qui brûle qu'on trouvera des étangs.

9 Troisième image. Pour bâtir, l'architecte emploie le cordeau et le niveau (en hébreu : la *pierre*, probablement suspendue à un fil pour trouver la ligne perpendiculaire ou horizontale). Ici, ces mêmes instruments sont entre les mains de quelqu'un qui *édifie* la ruine.

10 En hébreu, il y a deux mots : *çî* et *î*; ce sont évidemment deux espèces d'animaux ainsi appelés d'après leurs cris. Le second est ordinairement pris pour une espèce de la race canine, par conséquent un animal parent du chacal ou du renard. On a désespéré de déterminer le premier.

11 Lîlîṭ et les satyres (hébreu : boucs), sont des êtres fabuleux dont l'imagination populaire peuplait le désert. Lîlîṭ, dans la mythologie arabe, est la première femme d'Adam et la mère des démons. Le Talmud en parle comme les Grecs parlaient d'Empousa, et des Lamies qui dérobaient les enfants pour sucer leur sang.

12 Tout n'est pas certain dans ce distique. *Qippoz* est probablement une espèce particulière de serpent ; mais on ne sait pas trop bien de quelle ombre l'auteur veut parler, de celle des ruines, ou de celle du serpent même.

Ils se chercheront l'un l'autre[13].
    L'Éternel les appellera tous,
Et pas un d'entre eux ne fera défaut,
    Aucun ne manquera l'autre ;
Car sa bouche à lui les aura mandés,
Son souffle les aura rassemblés.
C'est lui qui jette le sort pour eux,
Sa main leur distribue les parts au cordeau[14] ;
Ils en prendront possession pour toujours,
D'âge en âge ils y auront leur demeure.

13 Cette ligne et la suivante expriment un autre texte que celui qui se lit dans nos bibles hébraïques. Voici ce dernier :

Oui, là se réuniront les vautours,
    L'un et l'autre.
Cherchez sur le livre de l'Éternel et lisez :
    Pas un d'entre eux, etc.

On voit que la seconde ligne reste ainsi incomplète, et quant à la troisième, il est difficile de dire dans quel livre (autre que celui du prophète même) les lecteurs doivent lire tout cela. Les Septante expriment également une leçon différente. Les changements à faire sont on ne peut plus simples et laissent les consonnes à peu près intactes. Lisez à la fin du 15ᵉ verset : *daras'ou*, au lieu de *dirs'ou*, au commencement du 16ᵉ. — Lisez : *'al mispar* (selon leur nombre, c'est leur totalité), au lieu de *mé'al séfer*. — Enfin : *yiqrâ* suivi du *w* conjonctif, au lieu de *ouqraou*. On a été plus loin et on a transporté la ligne : *aucun ne manquera l'autre*, à la fin du 15ᵉ verset corrigé, ce qui se recommande à première vue.

14 Dieu distribue aux animaux le pays d'Édom, comme ailleurs on le fait pour de nouveaux colons.

IV.

(Ésaïe XXXV.)

Il se réjouit, le désert aride,
La lande est dans l'allégresse,
Elle fleurit comme le narcisse.
Elle s'épanouit en fleurs et tressaille ;
Quelle allégresse ! quelle jubilation !
La splendeur du Liban lui est prêtée,
La magnificence du Carmel et de S'arôn :
On y voit la splendeur de l'Éternel,
La magnificence de notre Dieu[1].

Fortifiez les mains languissantes !
Les genoux qui fléchissent, affermissez-les !
Dites à ceux dont le cœur est agité :
      Courage ! N'ayez pas peur !
Voici votre Dieu ! Mettons-nous en route[2] !
Elle vient, la compensation de Dieu ;
Il vient lui-même pour vous sauver !

Alors les yeux des aveugles se dessilleront,
Et les oreilles des sourds seront ouvertes ;
Alors le perclus bondira comme un chevreuil,
Et la langue du muet poussera des cris de joie[3] ;

[1] Le grand désert, que doivent traverser les exilés retournant dans leur patrie, se change pour eux en une campagne belle et fleurie. Ses sites désolés deviennent des plaines riantes. C'est la gloire du Dieu sauveur lui-même qui s'y reflète. Comp. XXXIII, 9.

[2] Nous lisons *naqoum* pour *naqam*. Il n'est pas question de *vengeance* dans toute cette pièce. La *compensation*, c'est la liberté après une longue servitude, et non les représailles, dont l'objet ne serait pas même indiqué.

[3] Il n'est pas question là d'un changement moral, car il va sans dire que le poëte ne parle ici que de ceux auxquels Jéhova accordera ses bienfaits. Ce sont les infirmités physiques qui disparaîtront avec les défauts de la nature extérieure.

Car dans le désert il jaillira de l'eau,
Et des ruisseaux dans la lande.
Le mirage deviendra une nappe d'eau,
Et l'aride Sahara aura ses fontaines.
Dans les lieux où les chacals ont leur gîte
Il y aura une place pour les joncs et les roseaux[4].

Là il y aura une route frayée,
La voie sacrée sera son nom;
Aucun impur n'y passera,
Elle sera pour eux seuls,
Ceux qui la suivent, même les imprudents, ne s'égarent point[5].
Là il n'y aura point de lion,
Nulle bête féroce n'y mettra le pied,
Ni ne s'y trouvera.
Les affranchis y marcheront,
Les rachetés de l'Éternel retourneront;
Ils arriveront à Sion dans l'allégresse;
Une joie éternelle couronnera leur tête,
Les transports et la joie y entreront,
La tristesse et les soupirs fuiront!

4 D'après la Vulgate et la traduction syriaque. Le sens est : dans l'aride solitude il poussera, à la suite de cette irrigation miraculeuse, une herbe telle, qu'elle aura les dimensions des roseaux; ou bien l'humidité sera telle, qu'au lieu d'un rare tapis d'herbes, il y aura des plantes de marais. Le texte hébreu est traduit ordinairement : *Dans le séjour des chacals, leur gîte, il y a place pour les joncs et les roseaux*, ce qui est une phrase assez singulière. Les Septante ont tout autre chose, et le texte paraît fautif (*ḥaçîr* pour *ḥaçer*).

5 Elle conduit sans faute à Jérusalem, de sorte qu'il n'y a pas à craindre qu'on se trompe de direction. Comp. du reste És. XI, 16; XIX, 23.

V.

(Jérémie L, LI.)

La parole que prononça l'Éternel sur Babel, sur le pays des Chaldéens, par l'organe du prophète Jérémie.

Annoncez-le parmi les nations! Proclamez-le! Érigez un signal! Publiez-le! Ne cachez rien! Dites : Babel est prise! Bel est confondu, Merodak[1] abattu! Ils sont confondus, ses faux dieux; elles sont abattues, ses idoles! Car il s'avance contre elle un peuple du nord, qui va changer le pays en une solitude, de manière qu'il n'y aura plus d'habitants, ni homme, ni bête : tout est fini, tout a disparu!

En ces jours-là, en ce temps-là, dit l'Éternel, les enfants d'Israël viendront, eux et les enfants de Juda tous ensemble; ils iront en pleurant[2] chercher l'Éternel, leur Dieu. Ils demandent Sion; c'est de ce côté que se tourne leur face. « Venez! attachons-nous au Seigneur par un pacte éternel qui ne s'oubliera pas! »

Mon peuple était un troupeau de brebis qui se perdaient; leurs bergers les avaient égarées, les avaient laissées errer sur les montagnes; elles allaient d'une hauteur à l'autre, oubliant leur bercail. Quiconque les trouvait en faisait festin, et leurs ennemis[3] disaient : Il n'y a pas de mal! C'était parce qu'elles avaient péché contre l'Éternel, le vrai pacage, l'espoir de leurs pères, Iaheweh.

Fuyez[4]! sortez de Babel et du pays des Chaldéens! Pareils à des

[1] Divinités (planétaires) des Babyloniens.

[2] De repentir.

[3] Ce mot ne cadre pas bien avec l'allégorie qu'il explique. Par contre, dans la phrase suivante, l'auteur revient à celle-ci d'une manière presque trop hardie pour notre goût, en appelant Jéhova le vrai pacage, que les brebis avaient abandonné. Dans les *hauteurs* on reconnaît les lieux de culte.

[4] L'exhortation est adressée à tous ceux qui sont les victimes des Babyloniens, avant tout aux Israélites déportés, qui doivent tâcher d'échapper à la catastrophe.

béliers, mettez-vous à la tête du troupeau[5] ! Car, voyez-vous, je vais susciter et faire marcher contre Babel une ligue de grandes nations du nord, pour l'assiéger ; c'est ainsi qu'elle sera prise : leurs flèches sont autant de guerriers victorieux, qui ne manquent point leur coup[6]. Le pays des Chaldéens sera livré au pillage, et les pillards en auront tout leur soûl, parole de l'Éternel ! Mais réjouissez-vous toujours[7], livrez-vous à l'allégresse, spoliateurs de mon héritage ! Gambadez comme la génisse qui piétine sur l'aire ! Hennissez comme des étalons ! Votre mère[8] va être dans une grande confusion, votre patrie va rougir ! Voyez ! elle sera à la queue des nations, un désert, une lande, une solitude ! C'est la colère de l'Éternel qui la privera d'habitants, et en fera une vaste solitude : tous ceux qui passent près de Babel, la contempleront avec stupeur, en ricanant à propos de ses malheurs[9].

A vos rangs contre Babel, tout autour, vous tous qui bandez l'arc ! Tirez contre elle, n'épargnez point les flèches, car elle s'est rendue coupable envers l'Éternel. Poussez le cri de guerre contre elle de tous côtés : elle se rend[10], ses créneaux tombent, ses murs s'écroulent, car c'est la vengeance de l'Éternel même ! Vengez-vous sur elle ! Faites lui ce qu'elle a fait à d'autres ! Exterminez dans Babel, quiconque sème, quiconque tient une faucille au temps de la moisson[11] ! Pour échapper à l'épée destructrice, chacun se dirige vers son peuple, chacun s'enfuit dans sa patrie[12].

5 Quand le troupeau sort du bercail, c'est à qui sera à la tête de la marche, et les mâles, les plus forts, gagnent les devants.

6 Cette dernière phrase se rapporte proprement aux flèches qui ne *reviennent pas vides* (2 Sam. I, 22), c'est-à-dire, qui exécutent la mission dont elles sont chargées.

7 Ironie. Les Chaldéens, aujourd'hui dans l'ivresse de leurs récentes victoires, vont bientôt être surpris par un retour de la fortune.

8 Votre *patrie*, mot que nous nous sommes permis de mettre dans le texte, qui dit deux fois : *mère*.

9 Jér. XIX, 8.

10 C'est la signification ordinaire de la phrase : *tendre la main*. S'il était permis de lui donner le sens de : *pencher de côté*, comme on l'a proposé, le prophète ferait allusion à la chute de Jéricho, et le *cri de guerre* serait plutôt le son des trompettes. En tout cas, la prise de Babylone est représentée comme un acte personnel de Dieu.

11 Cela revient à dire que le pays tout entier sera un désert sans culture. Babel est ici mis pour la Babylonie, du moins pour le district immédiatement dépendant de la capitale.

12 Jér. XLVI, 16. Il doit être question ici de gens originairement étrangers à Babylone et qui se hâtent d'échapper à la catastrophe. On songera de préférence à des commerçants et à tous ceux que leurs intérêts ou leurs plaisirs attiraient dans une riche et splendide capitale.

Israël est une brebis pourchassée, des lions se sont mis à ses trousses : le premier l'a mangée, c'était le roi d'Ass'our ; voilà l'autre qui en ronge les os, c'est Neboukadreççar, le roi de Babel. Pour cela, voici ce que dit Iaheweh Çebaôt, le dieu d'Israël : Voyez, je vais en demander compte au roi de Babel et à son pays, comme j'ai demandé compte au roi d'Ass'our, et je ramènerai Israël à ses pâturages [13], pour qu'il aille paître au Carmel et en Bas'an, qu'il se rassasie à cœur joie sur les hauteurs d'Éphraïm et de G'ile'ad ! En ces jours-là, en ce temps-là, parole de l'Éternel ! on recherchera le péché d'Israël — il aura disparu, et les fautes de Juda — on ne les trouvera plus : car je pardonnerai à ceux que j'aurai épargnés.

Sus au pays doublement rebelle ! En avant, contre lui et les habitants de ce lieu qui demande ma visite [14] ! Dégaîne après eux, et extermine-les ! dit l'Éternel. Fais tout ce que je t'ordonne !.... Clameur de bataille dans le pays ! Ruine immense ! Comme il est brisé et mis en pièces, ce marteau du monde entier ! Comme cette Babel est devenue un objet de stupeur pour les peuples ! J'ai tendu le filet, et tu t'y es prise, ô Babel, sans t'en douter ; tu es attrapée, tu es saisie, parce que tu as provoqué l'Éternel. Il a ouvert son arsenal, il en tire les armes de sa colère, car il a sa besogne, le Seigneur dieu des astres, au pays des Chaldéens. Arrivez-y de toutes parts ! enfoncez ses greniers [15], jetez tout sur un tas comme des gerbes, livrez-le à la destruction ! qu'il n'en reste rien ! Égorgez

[13] Les deux parties de l'allégorie ne s'accordent que dans l'image de la brebis ; autrement il y aurait à dire qu'une brebis mangée ne revient plus au pâturage. C'est que *la* brebis représente ici une idée collective. — Tout de même les deux parties de la comparaison sont également pittoresques ; on remarquera surtout qu'*Israël* comprend les deux portions de la nation, les tribus déportées par les Assyriens, et Juda déporté récemment par les Chaldéens. Les noms géographiques représentent la Palestine entière, *jadis* occupée par la nation.

[14] Le discours s'adresse nécessairement à l'ennemi qui doit accomplir la volonté vengeresse de Jéhova sur Babylone. Cet ennemi n'est pas autrement désigné ici ; il sera nommé plus bas. Notre texte offre quelques expressions très-difficiles à traduire. L'empire babylonien est d'abord appelé le pays de *Merataïm* (deux rébellions), et les Babyloniens, habitants de *Peqôd* (visite). Ces deux mots sont évidemment des noms propres symboliques, inventés à propos par l'auteur. Les *deux rébellions* nous rappellent les deux catastrophes d'Israël, déjà mentionnées au v. 17, en ce sens qu'elles sont ici représentées comme des actes dirigés contre Dieu et son peuple, et outrepassant la mission donnée aux instruments de la colère divine. La *visite*, c'est l'acte par lequel Jéhova vient demander compte à quelqu'un de ses faits et gestes.

[15] Les greniers sont mis ici pour tous les endroits dans lesquels on conserve ses biens de toute espèce. Il s'agit donc d'un pillage, suivi d'une destruction (par le feu) d'un tas de choses ramassées dans la ville conquise.

tous ses taureaux [16] ! Traînez-les à la boucherie ! Malheur à eux ! Leur jour est venu, le moment du compte à rendre ! Écoutez les cris des fuyards, qui s'échappent du pays de Babel, pour annoncer à Sion la vengeance de l'Éternel, notre Dieu, la vengeance pour son temple.

Appelez les archers contre Babel ! Vous tous qui bandez l'arc, campez autour d'elle ! Que nul n'échappe ! Rendez-lui selon ses actes ! Faites-lui ce qu'elle a fait aux autres, car c'est contre l'Éternel qu'elle a fait l'insolente, contre le saint d'Israël. Aussi sa jeunesse va-t-elle tomber sur ses places et tous ses guerriers périront en ce jour, parole de l'Éternel [17] ! Vois-tu, c'est à toi que j'en veux, insolente ! dit le Seigneur, le dieu des astres : ton jour est venu, le moment où je te demanderai tes comptes ! L'insolente va chanceler et tomber, et personne ne la relèvera : je mettrai le feu à ses villes [18], afin qu'il dévore tout à l'entour.

Voici ce que dit l'Éternel : Ils sont bien opprimés, les enfants d'Israël et les enfants de Juda, tous ensemble ; leurs ravisseurs les retiennent et refusent de les relâcher. Mais leur libérateur [19] est puissant ; Iaheweh Çebaôṯ est son nom. Oui, il plaidera leur cause de manière à donner la paix à la terre et la guerre aux habitants de Babel [20].

Épée ! sus aux Chaldéens ! dit l'Éternel ; aux habitants de Babel, à ses chefs, à ses sages ! Épée ! sus aux menteurs [21], pour que la tête leur tourne ! Épée ! sus à ses guerriers, pour que le cœur leur faille ! Épée ! sus à ses chevaux, à ses chars, à toute sa cohue d'étrangers, pour qu'ils deviennent des femmes [22] ! Épée ! sus à ses trésors, pour qu'ils soient pillés ! Épée [23] ! sus à ses canaux, pour

16 La population mâle.

17 Jér. XLIX, 26.

18 Il faudra probablement lire : *à sa forêt;* il n'y aurait guère qu'une lettre à changer. (Comp. Jér. XXI, 14.)

19 Litt.: Celui qui les revendique comme lui appartenant (non pas : leur vengeur).

20 En hébreu, il y a un jeu de mots dans les deux vocables que nous avons traduits par *paix* et *guerre ;* à la lettre, ce serait *repos* et *trouble.* La ruine des farouches conquérants amènera une période de repos et de bonheur.

21 Devins.

22 Image de la faiblesse.

23 Sans doute l'*épée* ne dessèche pas les eaux, mais elle n'attaque pas non plus les trésors. Il est évident que le dépeuplement du pays, suite naturelle des ravages de la guerre, amènera la ruine de tous ces beaux travaux de canalisation qui rendaient l'ancienne Babylone si florissante, tandis qu'elle n'est plus aujourd'hui qu'un désert. Les Rabbins ont méconnu cette association des idées et ont lu *ḥorb* (sécheresse) pour *ḥerb* (épée).

qu'ils se dessèchent ! Car c'est un pays d'idoles, et ils font gloire de leurs horreurs[24]. Pour cela, les bêtes du désert y séjourneront, les autruches s'y établiront ; à tout jamais personne n'y demeurera, elle sera inhabitée d'âge en âge[25]. Ce sera comme la destruction, par Dieu, de Sedom et de ʿAmorah et des villes voisines, dit l'Éternel ; il n'y demeurera plus personne, pas un mortel n'y séjournera[26] !

Voyez ! un peuple[27] va venir du nord ; une grande nation, des rois nombreux, se mettent en mouvement depuis les extrémités de la terre. Ils tiennent en main l'arc et le javelot ; ils sont cruels et sans pitié. Le bruit qu'ils font, c'est comme la mer qui mugit. Ils sont montés sur des chevaux, rangés en bataille comme un guerrier, contre toi, fille de Babel ! La rumeur en est arrivée au roi de Babel et les bras lui en sont tombés ; l'angoisse l'a saisi, une douleur pareille à celle de l'enfantement.

Voyez[28] ! Il s'élance comme un lion des broussailles du Jourdain sur la campagne verdoyante, et soudain je les en chasse, et j'y placerai comme maître celui que j'aurai choisi. Car qui est mon égal ? qui me mettra en cause ? et quel est le pâtre qui me tiendrait tête ? Écoutez donc le dessein de l'Éternel qu'il a formé contre Babel, et ses projets qu'il a médités contre le pays des Chaldéens ! Oui, pour sûr, on les entraînera, ces chétifs moutons ! oui, pour sûr, la campagne sera désolée à cause d'eux ! Au cri : Babel est prise ! la terre tremble, et l'écho en retentit parmi les nations.

Voici ce que dit l'Éternel : Voyez ! je vais susciter contre Babel et contre les habitants de la Chaldée[29] le souffle de la destruction, et j'envoie contre Babel des ennemis qui vanneront[30] et videront le

24 Dans le sens français de ce mot : idoles horribles, laides, affreuses.

25 Comp. És. XIII, 20 ; XXXIV, 14.

26 Jér. XLIX, 18.

27 Jér. VI, 22 et suiv.

28 Jér. XLIX, 19 et suiv.

29 Au lieu du nom simple de la Chaldée (L, 10) le texte met un nom symbolique ou artificiel : *Leb qamaï*, c'est-à-dire *cœur de mes adversaires*. Ce mot est formé de celui de *kasdîm*, au moyen d'une permutation de lettres analogue à celle qui a changé *Babel* en *S'és'ak* (Jér. XXV, 26). On a remplacé la première lettre de l'alphabet par la dernière, la seconde par l'avant-dernière, et ainsi de suite. C'est un jeu assez singulier et on a de la peine à comprendre comment de pareils artifices du langage ont pu préoccuper le prophète au moment d'une émotion comme celle qui lui a dicté le présent morceau. Ou bien une main plus récente se serait-elle amusée à ce jeu, pratiqué quelquefois par les Rabbins ?

30 Il y a ici plusieurs métaphores étrangères les unes aux autres et qui se succèdent de manière à empiéter l'une sur l'autre. D'abord, c'est l'idée d'un ouragan destructeur ;

pays ; car ils la cernent de tous côtés au jour de son malheur. Que l'archer cesse de bander l'arc, qu'il ne soit pas trop fier de sa cuirasse [31] ! N'épargnez point sa jeunesse ! Exterminez toute son armée ! Que les cadavres gisent dans le pays des Chaldéens, et que percés de coups ils jonchent les campagnes (car Israël n'est pas veuve de son Dieu, ni Juda de Iaheweh Çebaôṭ [32]), car leur pays est rempli de crimes envers le Saint d'Israël.

Fuyez [33] ! sortez de Babel ! sauvez-vous tous, pour ne pas périr pour son crime ! Car c'est le moment de la vengeance pour l'Éternel ; il va lui payer ce qui lui est dû. Babel était une coupe d'or dans la main de l'Éternel : elle enivrait la terre entière, les nations buvaient de son vin ; aussi les nations furent-elles en délire [34]. Soudain Babel tombe et se brise : gémissez sur elle, prenez du baume pour ses plaies, peut-être guérira-t-elle [35] !

« Nous avons voulu guérir Babel, mais elle n'a pu l'être ! Laissez-la ! Allons chacun dans son pays ! car son arrêt touche au ciel et s'élève jusqu'aux nues. » L'Éternel a mis au jour la justice de notre cause : Venez, que nous racontions en Sion l'œuvre de l'Éternel, notre dieu [36] !

puis il y a l'image du van, dans lequel on sépare le grain de la balle en le secouant ; l'ennemi (*zar*) vient vanner (*zérah*) les Babyloniens comme le ferait un vent violent ; immédiatement après, il est question d'un siége et d'un massacre.

31 Cette phrase, que les Rabbins déjà n'ont pas comprise, comme le prouve leur manipulation singulière du texte, est traduite ici comme exprimant l'idée de l'inutilité de toute résistance.

32 Nous mettons la parenthèse, pour pouvoir rapporter aux Chaldéens ce qui vient après. Les commentateurs soupçonnent ici une altération du texte, et une interpolation faite par une main étrangère. Nous disons *veuve ;* les nations sont des femmes.

33 Chap. L, 8.

34 Sur l'image de la *coupe,* voyez la note sur Jér. XXV, 19. Il s'agit toujours du vin de la colère divine que Jéhova fait boire à ceux qu'il veut châtier ; seulement ici ce vin est versé aux autres nations par la main de Babel, qui est l'instrument de Dieu dans cette occasion. La coupe est d'*or,* parce que Babel est une ville opulente, une puissance riche et respectée. L'image de la coupe est d'ailleurs abandonnée aussitôt ; ce qui se *brise,* c'est la puissance, et non la coupe.

35 Nouvelle image : Babel est personnifiée, et sa chute devient une maladie, sa défaite une blessure. C'est le prophète qui parle, et ses paroles sont de l'ironie pure.

36 Ces phrases sont un peu obscures et paraissent devoir être mises dans des bouches différentes. Ce que nous mettons entre guillemets doit être le discours des anciens alliés de Babylone, qui auraient vainement combattu pour elle et qui l'abandonnent maintenant à son malheureux sort. Dans la phrase suivante, c'est évidemment Israël qui parle. Un arrêt qui touche au ciel, n'est pas nécessairement un incendie ; l'élévation est une image pour la grandeur de la catastrophe.

Fourbissez vos flèches ! Endossez l'armure ! L'Éternel excite l'esprit des rois de la Médie, car c'est contre Babel qu'il médite un projet ; il veut la détruire — c'est la vengeance de l'Éternel, la vengeance pour son temple [37]. Vers les murs de Babel érigez le signal ! Faites bonne garde ! Placez des vedettes ! Disposez des embuscades [38] ! Car l'Éternel l'a projeté, et il accomplira ce dont il a menacé les habitants de Babel. O toi, qui es assise sur le grand fleuve, ville aux grands trésors ! Ta fin est arrivée, ta mesure est pleine [39] ! Iaheweh Çebaôṭ a juré par lui-même : Pour sûr, je te remplirai d'hommes comme de sauterelles, et ils feront entendre sur toi leur hourra [40] ! [*C'est lui qui a fait la terre avec sa puissance, qui a fondé le monde avec sa sagesse, et qui, avec son intelligence, a fait la tenture des cieux. Au bruit des masses d'eau qu'il verse du ciel, quand il fait monter les nuages des bouts de la terre, qu'il fait éclater la foudre en ondées, et lance la tempête hors de ses réservoirs, l'homme est ébahi et privé de raison, l'orfèvre a honte de son idole ; son image de fonte est un mensonge, une chose vaine et inanimée, une œuvre de duperie : quand il leur sera demandé compte, ils disparaîtront. Il n'en est pas ainsi de la part de Jacob : il est le créateur de l'univers, et* (Israël) *est sa tribu propre ; Iaheweh Çebaôṭ est son nom* [41]].

37 Chap. L, 28.

38 Tous ces impératifs s'adressent aux ennemis qui doivent aller détruire Babylone par ordre de Dieu. Le nom de la Médie était apparu avant celui des Perses à l'horizon de l'Asie occidentale ; mais *les* rois (au pluriel) prouve qu'actuellement ces derniers y sont aussi.

39 Traduction purement conjecturale. La *mesure pleine* est une figure empruntée aux liquides versés dans un vase. Mais le texte ne parle pas de cela. Il dit à la lettre : Elle est venue, ta fin, l'*aune de ta coupure*, ce qui veut dire peut-être : le fil a atteint sa longueur et doit être coupé. Ce serait une image comme celle qui se retrouve dans le mythe des Parques.

40 Ces hommes comparés à des sauterelles ne peuvent être que des ennemis, invincibles à cause de leur nombre même ; et le verbe *remplir* se justifie quand on se rappelle que Babel n'est pas seulement une ville, mais un royaume.

41 Toute cette tirade, entièrement étrangère au contexte, qu'elle interrompt même d'une manière fâcheuse, est littéralement copiée de Jérémie, ch. X, v. 12 ss., à l'exception du seul nom d'Israël, que nous mettons en parenthèse, et dont l'absence ne peut être due qu'à une erreur de copiste. Il est bien difficile de dire ce qui a pu engager un rédacteur quelconque à insérer ici tout ce morceau. A la rigueur, les premières lignes pourraient se rattacher au nom de Jéhova, *qui a juré* de détruire Babel, et qui est assez puissant pour le faire. Mais le reste s'écarte trop du sujet. L'auteur aurait-il répété ici la phrase du chap. X, 12, et quelque lecteur par trop savant aurait-il trouvé bon d'y ajouter aussi les versets suivants ?

Tu étais pour moi une massue[42], une arme de guerre : avec toi j'écrasais les nations, avec toi je détruisais les royaumes, avec toi j'écrasais le cheval et son cavalier, avec toi j'écrasais le char et son conducteur, avec toi j'écrasais l'homme et la femme, avec toi j'écrasais le vieillard et l'enfant, avec toi j'écrasais l'adolescent et la vierge, avec toi j'écrasais le berger et son troupeau, avec toi j'écrasais le laboureur et son attelage, avec toi j'écrasais capitaines et satrapes. Mais je rends à Babel et à tous les habitants de la Chaldée, et sous vos yeux, tout le mal qu'ils ont fait à Sion, parole de l'Éternel !

Vois-tu, c'est à toi que j'en veux, mont dévastateur, dit l'Éternel, qui as dévasté la terre entière ! J'étends ma main sur toi, et je te roule en bas des rochers, et je fais de toi une montagne incendiée[43], et l'on ne prendra plus de toi de pierres pour fonder, ni de pierres pour édifier, mais tu seras un désert perpétuellement, parole de l'Éternel !

Érigez un signal dans le pays ! Faites sonner le clairon parmi les nations ! Appelez les peuples à inaugurer[44] la guerre ! Convoquez contre elle les royaumes d'Ararat, de Minnî et d'As'kenaz[45] ! Rangez contre elle les bataillons ! Faites avancer la cavalerie comme un essaim de sauterelles aux ailes redressées[46]. Appelez les peuples à inaugurer la guerre contre elle, les rois de la Médie, leurs capitaines et leurs satrapes, et tout le pays de leur domination !

42 Description animée, mais un peu surchargée de répétitions monotones, des conquêtes de Neboukadreççar, et du genre de gloire qui revient aux conquérants.

43 Les commentateurs modernes voient généralement ici l'image d'un volcan, en se fondant surtout sur ce que les cratères sont sujets à s'écrouler, et sur ce que la lave et la pierre-ponce ne peut pas servir à des constructions. Cependant il y a lieu de se demander si dans l'horizon géographique des écrivains de l'Ancien Testament, les volcans étaient chose assez connue pour servir à la rhétorique? Nous en doutons, et nous croyons que dans ce passage, comme dans tant d'autres, des images différentes sont mêlées ensemble : L'empire babylonien est comparé à une haute *montagne* (comparaison d'autant plus idéale, que la capitale était située dans une immense plaine). Cette montagne s'écroule — l'empire est abattu. Ensuite, la ville est la proie des *flammes*, et la destruction est définitive, les ruines ne se relèveront plus. — Enfin, la *dévastation* dont il est question, n'est pas celle d'une éruption volcanique, mais celle des guerres décrites dans les versets précédents.

44 Par les sacrifices d'usage. Jér. VI, 5.

45 Contrées septentrionales, les plus éloignées du monde connu alors, l'Arménie, le Pont, la Colchide. — Le *signal* est dressé dans ces pays, aux lieux de rassemblement, pour former l'armée d'invasion contre Babel.

46 L'adjectif hébreu correspond à la désignation scientifique d'*orthoptères*. Comp. aussi Nah. III, 17.

Et la terre tremble, elle est en travail : car ils vont s'accomplir, les desseins de l'Éternel contre Babel, de changer le pays en un désert sans habitants. Les guerriers de Babel cessent de combattre, ils se tiennent dans leurs citadelles, leur courage s'est alangui, ils sont devenus des femmes..... Les maisons prennent feu [47], les portes sont enfoncées ; courrier sur courrier accourt, messager sur messager, pour porter au roi de Babel le message que sa ville est prise de toutes parts, que les passages sont occupés, que les lagunes [48] sont en feu, que la panique s'est emparée des soldats....

Car voici ce que dit l'Éternel, le Dieu d'Israël : La fille de Babel est comme une aire quand on la foule ; un moment encore, et le temps de la moisson vient pour elle [49].

« Il m'a mangée [50], il m'a consumée, Neboukadreççar, le roi de Babel ; il a fait de moi un vase vide, il m'a engloutie comme un monstre marin ; il a rempli son ventre de ce que j'avais de plus précieux ; il m'a expulsée de chez moi ! » Que le peuple de Sion dise : Puisse ce crime retomber sur Babel ! Que Jérusalem dise : Ma chair et mon sang sur les habitants de la Chaldée !

Pour cela, voici ce que dit l'Éternel : Moi, je vais plaider ta cause, je me charge de ta vengeance ! Je déssécherai sa mer, je ferai tarir sa source [51]. Babel sera un monceau de pierres, un repaire de chacals [52], une solitude, un objet de dérision, sans habitants. Les voilà tous qui rugissent comme des lions, qui grondent comme les jeunes lionceaux : dans leur rage, moi je leur préparerai un festin, je les enivrerai de manière qu'ils crient, et puis qu'ils s'en-

47 Transition brusque de la description du découragement des défenseurs, à celle du succès des assaillants.

48 La ville de Babel était défendue par des ouvrages destinés à mettre les abords sous eau, peut-être même par des marais naturels. Ce qui est dit ici d'un embrasement des lagunes, est sans doute une exagération poétique, qui doit représenter l'incendie des faubourgs comme tellement violent, que les fossés même sont déssechés. Les *passages* sont, ou les ponts de l'Euphrate, ou les autres points par lesquels on avait accès dans l'intérieur, par exemple les digues jetées sur les susdites lagunes.

49 Encore deux images diverses de la destruction. L'*aire* est une place dont la surface est dure et sans trace de végétation. La *moisson* est l'acte par lequel celle-ci est enlevée.

50 Ces paroles sont mises dans la bouche des Israélites, victimes de la première déportation. Elles renferment encore des éléments très divers : en termes propres, l'expulsion de la patrie ; en termes figurés, la destruction représentée par un vase qu'on vide, et par un monstre qui dévore.

51 La source est toujours une image de la fécondité et de la prospérité. La mer en est ici le superlatif. On peut songer à la puissance ou à la population.

52 Jér. IX, 10.

dorment d'un sommeil éternel, dont ils ne se réveilleront plus, parole de l'Éternel[53] ! Comme des moutons je les traînerai à la boucherie, comme des béliers ou des boucs.

Comme S'es'ak[54] est prise ! comme elle est saisie, celle qui était la gloire du monde entier ! comme cette Babel est devenue un objet de stupeur pour les peuples ! La mer s'est précipitée sur Babel : de la masse de ses flots elle est couverte[55]. Ses villes sont devenues une solitude, une région nue et aride, un pays où personne ne demeure, où aucun mortel ne passe. Je vais regarder après le Bel de Babel, je lui ferai dégorger ce qu'il a englouti[56], et les nations n'afflueront plus vers lui.

Les murs de Babel tombent ! Sortez de là, mon peuple ! Sauvez-vous tous, devant l'ardente colère de l'Éternel ! Et que votre cœur ne défaille pas ! Ne vous effrayez point des bruits qui traverseront la terre, quand un bruit surgit en telle année, et en une autre année tel autre bruit, quand la violence règnera sur la terre, qu'un roi s'élèvera contre l'autre[57] ! Pour cela, voyez-vous, il vient un temps où je regarderai après les idoles de Babel, et tout ce pays sera dans la confusion, et tous ses morts joncheront le sol. Le ciel et la terre, et tout ce qui s'y trouve, éclatera en cris de joie, quand du nord les dévastateurs fondront sur elle, dit l'Éternel. Babel aussi doit tomber, ô vous, les égorgés d'Israël ! De Babel aussi il en tombe, ô vous, les égorgés du monde entier ! Vous qui avez échappé à l'épée, partez, ne vous arrêtez pas ! Au loin souvenez-vous de l'Éternel, et que Jérusalem vous revienne en mémoire !

« Nous sommes confus, nous avons appris l'outrage, la honte

53 Cette phrase renferme deux tableaux : Aujourd'hui, les Babyloniens sont pareils à des lions qui dévorent leur proie dans leur tanière, on entend leurs cris sauvages ; bientôt il en sera autrement..... La scène change, la transition se fait par l'image du festin ; mais il n'est plus question de lions, ce sont des hommes qui s'enivrent en buvant le vin de la colère de Dieu, cette ivresse leur donne le vertige, ils crient, ils se démènent, et puis ils tombent ivres-morts pour ne plus se relever.

54 Comp. les notes sur Jér. XXV, 26, et sur le 1er verset du présent chapitre.

55 L'inondation est l'image de la plus entière ruine. Nous aussi nous parlons ainsi d'un cataclysme.

56 Le temple de Bel à Babylone renfermait alors les trésors et les vases sacrés enlevés à Jérusalem.

57 La catastrophe définitive est annoncée par de sinistres événements précurseurs, des guerres, des calamités de toute espèce. Loin de se laisser effrayer par là, les Israélites y verront une garantie de l'issue désirée (Matth. XXIV, 6 et suiv.).

couvre nos visages, car des étrangers sont entrés dans les lieux saints de la maison de l'Éternel[58]. »

Pour cela, voyez-vous, il vient un temps, dit l'Éternel, où je regarderai après leurs idoles, et où dans tout le pays gémiront ceux qu'on égorge. Quand Babel monterait au ciel, et qu'elle rendît inaccessible son rempart élevé, de moi il lui viendrait des dévastateurs, parole de l'Éternel!

Écoutez! des cris du côté de Babel[59]! ruine immense au pays des Chaldéens! C'est l'Éternel qui détruit Babel, et qui met fin à tout son grand bruit; comme les flots mugissants de l'océan, tel retentit le vacarme de ces cris[60]! Oui, il est arrivé contre elle, contre Babel, le dévastateur : ses guerriers sont saisis, ses arcs sont brisés, car l'Éternel est un Dieu de rémunération, il rend et paie! « Et j'enivrerai[61] ses chefs et ses sages, ses capitaines et ses satrapes et ses guerriers, de manière qu'ils s'endorment d'un sommeil éternel, dont ils ne se réveilleront plus! » C'est le roi qui le dit, lui dont le nom est Iaheweh Çebaôṭ.

Voici ce que dit l'Éternel : Les murailles de Babel, toutes larges qu'elles sont, seront rasées à fleur de terre ; et ses portes, toutes hautes qu'elles sont, seront consumées par le feu : Voilà comment les peuples travaillent pour le néant, et comment au profit du feu les nations se fatiguent[62]!

---

58 Les paroles mises entre guillemets sont censées prononcées par les Israélites vivant en ce moment dans l'exil, et invités plus haut à se préparer au retour. C'est une tournure très-poétique, pour rappeler la cause de la vengeance à exercer contre Babel.

59 Tableau prophétique de l'accomplissement de toutes ces menaces.

60 Il s'agit des cris de guerre des ennemis auxquels Babel est livrée. Aussi le texte dit-il littéralement : leurs flots mugissent comme l'océan.

61 Comp. v. 39.

62 La portée de cette dernière phrase, que celle-ci ait été un lieu commun proverbial, ou que l'auteur l'ait empruntée à Habaqouq (II, 13), n'est bien comprise qu'autant qu'on y joint ce qui précède dans cet autre passage. Le dernier mot : *se fatiguent*, se lit encore à la fin du texte au v. 64. Cela prouve que la note finale du livre (dans sa forme actuelle) : *Jusqu'ici les discours de Jérémie*, se trouvait placée dans l'origine immédiatement après l'oracle, et que la note historique qui va suivre n'y a été ajoutée que plus tard en marge. Un copiste travaillant machinalement aura intercalé cette note de manière à séparer le dernier mot de son texte, et un correcteur subséquent, en le rétablissant, aura oublié de le biffer là où il était déplacé.

L'ordre[63] que le prophète Jérémie donna à Ṣerayah, fils de Nériyah, fils de Maḥséyah, lorsqu'il se rendit à Babel avec Çideqiyahou, le roi de Juda, la quatrième année de son règne (Ṣerayah était chambellan).

Jérémie écrivit dans un livre tous les malheurs qui devaient arriver à Babel, tous les discours ci-dessus écrits contre Babel. Et Jérémie dit à Ṣerayah : Quand tu arriveras à Babel, tu verras, et tu feras lecture de tous ces discours, et tu diras : « Éternel ! c'est toi qui as déclaré, relativement à ce lieu-ci, qu'il serait détruit, de manière que personne n'y demeurera plus, ni homme, ni bête, mais que ce serait une solitude à tout jamais ! » Et quand tu auras achevé de faire la lecture de cet écrit, tu y attacheras une pierre, et tu le jetteras dans l'Euphrate, en disant : « Voilà comment Babel s'abîmera, sans plus se relever du malheur que j'amènerai contre elle ! »

63 Cette note historique se rattache au morceau précédent, dans ce sens qu'elle raconte l'emploi spécial que le prophète en aurait fait dans une occasion particulière. Le roi de Juda se rendant à Babel, sans doute dans l'intention de faire la cour au suzerain (en 594 av. J.-C.), son chambellan, qui était frère de Barouk, et par conséquent familier de Jérémie, dut l'accompagner. Le prophète est censé lui remettre son oracle contre Babel (chap. L, LI.), en lui enjoignant d'en faire lecture à Babel même, à haute voix, sans doute, et de le jeter ensuite dans l'Euphrate. Évidemment cela devait être un acte symbolique, et dans l'hypothèse de l'authenticité, nous serions autorisés à ne voir dans tout ce récit qu'une espèce d'allégorie. Mais voyez plutôt la note précédente et l'introduction (page 182).

XVI

ANONYME

(Ésaïe XL-LXVI)

536 AVANT JÉSUS-CHRIST

INTRODUCTION

Aux morceaux détachés que nous venons d'étudier, vient encore se joindre un écrit plus long, on pourrait dire un véritable volume, puisqu'il ne le cède en étendue, parmi les livres prophétiques, qu'aux seuls recueils de Jérémie et d'Ézéchiel. L'auteur de cet ouvrage, dont malheureusement l'histoire n'a pas conservé le nom, peut à juste titre être placé sur la même ligne que les deux illustres écrivains que nous venons de nommer, et qui ne l'ont précédé que de quelques dizaines d'années. Ce sont là, à vrai dire, les trois grands prophètes d'Israël, non pas dans le sens vulgaire que la tradition attache à cette désignation, en comptant les pages qui nous sont restées d'eux, mais dans celui de l'élévation des idées qu'ils proclament, de l'énergie de l'activité qu'ils déploient et de l'influence qu'ils peuvent avoir exercée. Tous les trois ont vécu et travaillé pendant la période du plus profond abaissement de leur peuple, et c'est justement ce qui forme, pour ainsi dire, le piédestal de leur grandeur ; et leur gloire est d'autant plus éclatante dans les annales de la littérature hébraïque, qu'ils n'ont point eu de successeurs qui les aient égalés. Mais ils ne se distinguent pas moins entre eux par des qualités diverses, comme nous l'avons déjà constaté à l'égard des deux premiers, et celui dont nous allons nous occuper n'est pas le moins intéressant des trois.

Mais avant tout, il importe d'établir sa personnalité. Son œuvre est comprise dans ce qui forme aujourd'hui les vingt-sept derniers chapitres du livre d'Ésaïe (XL-LXVI). Jusque vers la fin du siècle passé, l'idée qu'on pût avoir là un écrit distinct, appartenant à un autre âge, composé pour des besoins tout différents et dans une situation complétement changée, cette idée n'était venue à personne, ou du moins n'avait été produite qu'avec une hésitation peu faite pour lui gagner des suffrages. L'Ésaïe du huitième siècle bénéficiait de tous les éloges, de toute l'admiration qu'on prodiguait volontiers à son successeur anonyme, et surtout de la prédilection que les docteurs de l'Église professaient pour celui-ci, à cause de l'usage que les apôtres avaient fait de quelques-uns de ses textes. Ce n'est que peu à peu que les doutes sur l'origine véritable de cette dernière partie du volume se firent jour; mais ils n'ont cessé depuis de gagner du terrain, et aujourd'hui on peut bien dire que les résultats positifs auxquels ils ont fini par aboutir, ont été adoptés par la grande majorité des savants, pour lesquels la tradition n'est pas le critère décisif dans les questions historiques.

Déjà une inspection superficielle du livre d'Ésaïe, tel qu'il nous est parvenu, semble devoir provoquer ces doutes. En effet, lorsque la main d'un rédacteur y ajouta l'appendice historique tiré des livres des Rois (Ésaïe, XXXVI-XXXIX), et destiné à servir, soit de supplément, soit de commentaire à l'œuvre du prophète, celle-ci n'a pu comprendre que ce qui forme aujourd'hui les chapitres I à XXXV, et toute la dernière partie n'y a certainement pas encore figuré. Or, nous avons prouvé ailleurs, que cet appendice n'a guère pu y avoir été mis avant la fin de l'exil, et qu'il l'a été probablement plus tard. Ce qui vient après, n'a donc obtenu sa place actuelle qu'à une époque comparativement très-récente, et il conviendra d'examiner de quel droit ou pour quel motif cette place peut lui avoir été octroyée. Cette question se présente d'autant plus naturellement que l'écrit est anonyme. Aucune inscription ne nomme l'auteur, ni n'indique son époque; aucune allusion personnelle dans le corps de l'ouvrage ne supplée à ce défaut; aucun savant des premiers temps de la synagogue, où cependant l'on s'est déjà beaucoup occupé des monuments de l'ancienne littérature, n'a osé hasarder n'importe quelle conjecture. C'est bien certainement comme œuvre anonyme qu'il a passé à la postérité. Comment donc le

nom d'Ésaïe, plutôt que tout autre, a-t-il pu être attaché à cette composition ? Dès qu'une fois on eut entrevu la vérité, il a été facile de constater que ce ne sont ni des analogies littéraires, des ressemblances de style et de méthode, ni des rapports historiques ou des coïncidences de faits, qui ont pu amener la méprise. C'était le pur effet du hasard, ou plutôt de l'absence totale de critique dans les écoles juives, dont les arrangements plus ou moins arbitraires sont ensuite devenus des articles de foi pour les docteurs chrétiens. Le Talmud affirme qu'à une certaine époque, sans doute ancienne, le livre d'Ésaïe (et nous comprenons qu'il s'agit là du vrai Ésaïe) se trouvait placé après ceux de Jérémie et d'Ézéchiel, lesquels ont dû former dans l'origine le noyau du recueil des prophètes, comme intéressant plus particulièrement les Israélites déportés. Comme c'était de beaucoup le moins étendu des trois, on y aura joint notre écrit anonyme, qui se recommandait également à plusieurs égards à l'attention des générations suivantes, lesquelles y trouvaient de quoi se consoler des malheurs et des humiliations du présent. On forma de cette manière trois volumes à peu près égaux, auxquels vint se joindre comme quatrième la collection de ceux que nous appelons les douze petits prophètes et qui ont toujours été comptés pour un seul livre, tant par les rabbins que par les Pères de l'Église. Cette adjonction une fois faite, sa raison d'être aura été bientôt oubliée, et l'absence d'un titre spécial en tête de la seconde partie, jointe au besoin factice de donner un nom à chaque écrit biblique, aura fait considérer l'inscription de la première comme se rapportant au volume entier.

Quelle que soit la valeur de cette conjecture, c'est désormais un fait acquis à l'histoire de la littérature hébraïque, que nous possédons dans notre ouvrage anonyme la dernière et la plus belle composition de la période de l'exil. Rien n'est facile comme d'administrer la preuve de cette assertion.

Voici quel est le tableau que l'auteur fait de la situation de la Palestine et des Israélites, telle qu'elle se présentait à ses yeux : Jérusalem et son temple sont en ruines (XLIV, 26 suiv. ; LI, 3 ; LII, 9 ; LVIII, 12), et cela depuis longtemps (LXIV, 9 suiv. ; LXI, 4, etc.) ; le pays de Canaan est devenu un désert (LXII, 4). Partout dans ces mêmes passages et dans d'autres encore, il est parlé de rebâtir bientôt les villes et leurs murs (XLIV, 28 ; LX, 10, etc.). Le peuple a été la proie de l'ennemi, il est déporté, captif,

enchaîné (XLII, 22 suiv.; LII, 2 suiv.). Mais l'époque d'Ésaïe et des Assyriens appartient à un passé lointain (LII, 4, 5). Le culte public a cessé; il n'en est question nulle part; le jeûne et le sabbat sont les seules manifestations religieuses que le prophète peut constater et recommander (LVI, 2; LVIII, 1 suiv.). Ces événements, aujourd'hui accomplis, sont mis en regard des anciennes prophéties que l'auteur se plaît à rappeler, pour prouver la véracité de Dieu et de ses organes, et pour donner créance aux nouvelles prédictions consolantes qu'il vient publier à son tour (XLII, 9; XLV, 19 suiv.; XLVI, 10; XLVIII, 3 suiv., 16). Car désormais Israël a assez souffert; il a expié ses péchés et a payé l'amende au double (XL, 2). Jéhova veut maintenant lui rendre sa grâce: c'est de lui annoncer sa prochaine délivrance, sa brillante restauration, que le Seigneur charge ses messagers (XL, 1; XLIV, 26), et c'est un message réjouissant qu'ils ont à lui apporter (LII, 7 suiv.), c'est une perspective ravissante qu'ils ont à lui offrir (LX).

Ainsi le point de vue de l'auteur est bien nettement déterminé. Il parle des anciens égarements de la nation, non point pour les châtier avec une sainte colère, comme l'avait dû faire son illustre devancier, mais pour expliquer comment le dieu de l'alliance avait été obligé d'accomplir ses menaces d'autrefois, et de permettre la catastrophe dont on déplorait aujourd'hui les conséquences. Il retrace, dans un langage simple et sans charger les couleurs, ce que ses lecteurs savaient et sentaient tout aussi bien que lui. Mais quand ses regards se portent au-delà des limites de l'horizon des réalités, il donne libre carrière à son imagination, et l'on distingue parfaitement bien les tableaux fantastiques de l'avenir de ceux qu'il peint d'après l'expérience.

Ces observations, qui portent sur l'ensemble des éléments historiques qu'on peut recueillir dans les textes, sont plus particulièrement confirmées par les allusions, ou plutôt les données très-explicites qu'on y rencontre concernant les événements politiques connus par d'autres sources. Il n'est plus question des Assyriens, dont la prépondérance guerrière de plus en plus menaçante causait des soucis à Ésaïe. Ils ont disparu de la scène. C'est l'empire des Chaldéens qui l'occupe maintenant (XLVII, 5; XLVIII, 20, etc.). Mais déjà il est sur son déclin; sa chute est prochaine. Déjà paraît le héros que Jéhova a choisi pour accomplir sur la superbe Babylone une vengeance réparatrice.

Il a commencé sa course victorieuse, et Israël peut dès à présent saluer en lui son libérateur. Il est annoncé d'abord d'une manière moins précise (XLI, 2, 25), mais bientôt il est nommé par le nom sous lequel l'histoire le connaît. C'est Cyrus, l'oint du Seigneur, l'exécuteur de ses desseins (XLIV, 28; XLV, 1 suiv.; XLVI, 11).

Après ces arguments, il est superflu d'en faire valoir encore d'autres, par exemple celui de la diversité du style qui distingue cet ouvrage des discours d'Ésaïe, et qu'il est impossible de méconnaître, mais dont nous ne ferons pas usage ici, parce que cela nous conduirait à des détails philologiques assez fastidieux et hors de propos dans un ouvrage destiné au grand public. Nous nous bornerons à quelques observations générales, qui trouveront leur place dans la suite de cette introduction. Mais nous ferons remarquer dès à présent, comme un nouvel élément de conviction, que dans aucun des successeurs de l'ancien Ésaïe on ne trouve la moindre trace d'une connaissance quelconque des prophéties dont nous nous occupons en ce moment. Cela est surtout vrai à l'égard de Jérémie, qui a pourtant beaucoup étudié les auteurs antérieurs, et dont les discours reflètent souvent ses lectures. Comment ces remarquables prédictions, qui contenaient même des noms propres inconnus au temps d'Ésaïe, auraient-elles passé inaperçues, si tant est qu'elles existassent déjà ? Comment se fait-il que les sinistres appréhensions du prophète d'Anatot aient été si peu partagées par ses contemporains ? qu'il ait pu être tant raillé et persécuté pour avoir fait entrevoir ce qu'un autre aurait déjà décrit antérieurement comme une réalité positive ? que ses amis, qui pour le défendre en appellent à un oracle ancien, n'aient trouvé à citer qu'une phrase obscure de Michée, du contemporain d'Ésaïe (Jér. XXVI, 17 suiv.; comp. Mich. III, 12), tandis qu'ici ils auraient pu puiser à pleines mains des affirmations bien autrement précises ?

Nous maintenons donc que ce livre prophétique a été écrit dans les tout derniers temps de l'existence de l'empire babylonien, à une époque où les conquêtes de Cyrus avaient déjà rendu fameux le nom du premier fondateur de la nouvelle monarchie médo-persane, où l'on pouvait prévoir que ses armes se tourneraient bientôt contre Babylone, et où surtout les espérances des Juifs, qui n'avaient pas oublié leur patrie, se portaient au devant

d'un prince ennemi de leurs ennemis. Cependant il se présente ici une question chronologique, qui n'a pas été résolue de la même manière par tous les commentateurs, et qui tient intimement à une question littéraire, que nous aussi, nous ne croyons pas devoir en séparer.

Tout le monde s'accorde à dire que le livre forme un ensemble, qu'il ne se décompose pas, comme ceux de la plupart des autres prophètes, en une série de morceaux indépendants les uns des autres, et qui peuvent s'expliquer isolément. A peu de chose près, tout s'y tient : les mêmes tableaux, les mêmes promesses reviennent à chaque instant, et l'auteur ne sort guère d'un certain cercle d'idées, assez restreint, mais dont la monotonie est heureusement rachetée par la vivacité du coloris et surtout par la haute portée des aspirations. Cependant cette appréciation générale a été modifiée par quelques interprètes en deux sens opposés. Les uns sont allés jusqu'à vouloir découvrir dans l'ouvrage un plan artificiel, d'après lequel toutes les parties étaient savamment disposées, de manière à combiner les ressources de l'art oratoire avec celles d'une méthode dialectique, comme on n'en rencontre de trace nulle part ailleurs dans la littérature hébraïque, pas même dans le livre de Job. On a même voulu profiter à cet effet de la division des chapitres, telle qu'elle a été introduite dans nos bibles au treizième siècle, et constater ainsi que le livre se décompose naturellement en trois fois neuf sections, à chacune desquelles on octroyait gratuitement un caractère particulier, et que le fameux 53[me] chapitre se trouvait placé tout justement au milieu, comme le point culminant de toute la prophétie. Ce sont là des jeux d'esprit qui ne reposent sur aucun fondement solide. La division des chapitres est fautive en plus d'un endroit, comme le commentaire le démontrera ; les préoccupations méthodiques de nos *voyants* modernes étaient absolument étrangères à ceux de l'antiquité ; le but prochain et essentiel de l'ouvrage est méconnu, dès qu'on veut en faire un traité de théologie messianique, et l'intelligence des textes, loin d'être avancée, ne peut être que faussée quand on subordonne le tout à l'une des conceptions spéciales de l'auteur, l'une des plus belles, sans doute, et des mieux senties, mais qui, après tout, n'est pas la clef de voûte de l'édifice de ses espérances.

Du côté opposé nous pouvons tout aussi peu nous familiariser avec la pensée de ceux qui prétendent entrevoir, dans les

tableaux de l'auteur, la marche même des événements politiques, qu'il aurait suivie du regard et retracée en écrivant. Cela revient à dire que les différentes parties n'auraient pas été écrites en une même année, que les unes remonteraient au commencement de la guerre avec les Perses, d'autres dateraient de l'époque de la prise de Babylone, d'autres enfin n'auraient été composées qu'après le retour des exilés en Palestine. Malheureusement on n'est pas parvenu à s'accorder sur la distribution à faire en conséquence de ce principe, ce qui prouve que les données du texte ne favorisent point de pareilles combinaisons. On s'est même trouvé obligé de renverser complétement l'ordre actuel des chapitres, que rien pourtant ne nous autorise à attribuer à une main étrangère, pour arriver à établir cette chronologie supposée ou plutôt imaginée. Et la réalisation des vœux exprimés par le prophète est restée tellement au-dessous de ses brillantes promesses, que nous ne concevons pas comment on a pu vouloir les lui faire écrire ou éditer après l'amère déception qu'il aurait éprouvée.

Nous aussi, nous croyons que le livre n'a pas été écrit d'un seul jet; nous n'y reconnaissons aucun plan préconçu et fidèlement suivi; mais nous sommes convaincu qu'il reflète partout une seule et même situation, celle d'un peuple, ou du moins d'une élite du peuple, puissamment excitée, exaltée même, par la perspective d'une révolution imminente, laquelle, en mettant fin à l'odieuse domination des vainqueurs chaldéens, amènerait sans doute aussi un changement profond dans la position des vaincus. Le prophète semble avoir concentré toutes ses pensées, toute sa vitalité spirituelle sur cette perspective : il reprend la plume à tout instant, tantôt pour redire ce qu'il a déjà proclamé, tantôt pour ajouter un nouveau trait à ses peintures. La gloire d'un Dieu, dont les promesses, presque oubliées dans la détresse générale, vont enfin recevoir une éclatante confirmation; les priviléges d'un peuple élu entre tous et dont les fautes ont été si cruellement expiées; une restauration dont l'éclat dépasserait tout ce que l'histoire disait de merveilleux des splendeurs d'autrefois; le besoin de se préparer dignement à un tel avenir : voilà les idées qui se pressaient le plus fréquemment sous la plume de cet écrivain. Mais elles lui reviennent selon l'inspiration de chaque jour, et leur succession assez irrégulière n'affaiblit nulle part l'impression sympathique qu'elles sont

capables de produire, alors surtout que le lecteur moderne ne peut s'empêcher de comparer ces brillantes espérances du moment avec les tristes expériences d'un lendemain qui dure encore. Là, le retour devenu une marche triomphale, le désert à traverser changé en paradis, les frères dispersés revenant de toutes les parties du monde, la ville renaissant de ses cendres plus belle que jamais, et devenant le centre religieux, politique et commercial de l'univers, un nouveau ciel, enfin, et une nouvelle terre, avec la paix, la longévité et toutes les bénédictions — et ici, des siècles de misère, d'oppression et d'exil !

Nous pensons donc que le livre est sorti des mains de l'auteur tel qu'il est, et nous ne saurions y voir une collection de morceaux épars, qu'une main étrangère aurait recueillis et arrangés à quelque époque postérieure. Les réserves que nous venons de faire expliquent suffisamment l'absence d'un plan arrêté, l'apparent décousu et les fréquentes répétitions qu'on constate sans peine dans l'ouvrage.

Il y a cependant un passage qui a soulevé des doutes sérieux relativement à son origine. Dans la seconde moitié du 56e chapitre et dans la première du 57e (la division des chapitres est ici en tout cas complétement manquée), nous trouvons un tableau de l'idolâtrie du peuple israélite, qu'on a eu bien de la peine à croire copié sur l'état des choses, tel qu'un prophète vivant à la fin de l'exil a pu l'avoir sous les yeux : d'autant plus que partout ailleurs notre auteur, quand il vient à parler de ces tristes égarements de l'ignorance et de la frivolité, adopte plutôt le ton de la raillerie et du persifflage, tandis qu'ici la véhémence de l'invective rivalise avec la crudité de la peinture. De la lecture de cette page, on reçoit l'impression qu'un émule d'Ézéchiel, vivant à Jérusalem même, et ayant sous les yeux les plus honteux débordements d'un culte abominable, en est encore à prédire aux chefs, aussi aveugles que criminels, d'une nation qui courait à sa perte, une catastrophe imminente, laquelle pourtant est consommée depuis longtemps au moment où a dû être écrit tout ce qui précède et tout ce qui suit. Cette impression a suggéré à la critique moderne le soupçon d'une interpolation, ou du moins l'idée que l'auteur lui-même aurait emprunté à quelque prophète plus ancien un tableau composé en vue de besoins analogues, mais dont il n'aurait pas jugé nécessaire d'effacer tous les traits de détail, qui peut-être ne cadraient pas absolument avec la

situation actuelle. Nous avons de la peine à nous approprier cette manière de voir. Une interpolation, toujours possible en thèse générale, n'a de raison d'être que si elle est motivée par un but pratique. Mais la présence de ce morceau peut s'expliquer, si l'on admet que parmi les déportés il y en ait eu un plus ou moins grand nombre qui, vivant au milieu des Babyloniens, sans sanctuaire à eux, et ayant dû renoncer à toutes les formes du culte national (lesquelles, pour bien des gens, sont l'essence même de la religion), auraient pris part aux rites, aux extravagances, aux scandales même du culte local (voyez par ex. le chap. XLVI). Ainsi, malgré quelques obscurités ou difficultés de détail, nous ne nous sommes pas cru obligé d'élaguer ce morceau, et notre commentaire essaiera de l'expliquer comme formant une partie intégrante du livre.

Nous avons déjà dit que le style de cet écrivain diffère d'une manière notable de celui d'Ésaïe. Il est plus coulant, plus égal, plus transparent, mais aussi beaucoup plus prolixe. Il affecte un certain lyrisme et néglige moins les règles fondamentales de la versification hébraïque; mais il ne s'élève guère à la mâle beauté des anciens modèles, et les tournures les plus ingénieuses et les plus frappantes de la pensée perdent une partie de leur valeur, en devenant presque des formules stéréotypes. C'est en vain qu'on cherche ici cette richesse d'idées alliée à la brièveté concise de l'expression, cette variété exubérante d'images, qui fait à la fois l'ornement et la difficulté des anciens livres prophétiques; et si certains tableaux sont travaillés avec plus de soin, et récréent l'imagination sans demander trop d'efforts à l'intelligence, le fond n'en est pas nouveau dans la plupart des cas et la vivacité des couleurs en fait le seul mérite. Cependant nous ne ferons pas à l'auteur le reproche de la monotonie. Il ne serait justifié qu'autant qu'on s'arrêterait à l'idée qu'il se serait tracé d'avance un plan pour sa composition, idée que nous avons dû écarter. Il en sera d'autant moins question, si l'on veut bien remarquer que l'horizon du prophète, en tant qu'il est éclairé par l'espérance, se présente tantôt comme appartenant déjà aux réalités du moment prochain, tantôt comme l'objet de la simple prédiction, voire même seulement de la prière et d'une pieuse aspiration. Ces fluctuations du sentiment répandent sur un cercle d'idées comparativement étroit une apparence de variété qui ne laisse pas de rehausser l'attrait de l'ensemble.

Mais si le style et la forme du livre peuvent laisser quelque chose à désirer, ce défaut est facilement oublié quand on s'en tient à l'esprit qui y règne, et surtout quand on s'arrête à certaines idées dominantes et plus particulièrement accentuées. Nous ne voulons pas insister sur la pureté de la notion de Dieu que nous y rencontrons dans maint passage sublime. A cet égard, nous nous bornerons à constater que si tous les prophètes d'Israël rivalisent dans la glorification du Très-Haut, celui-ci, bien que venu après tant d'autres, sait faire briller la majesté de Jéhova d'un éclat nouveau : le ciel est son trône, la terre son marche-pied; pour lui, toute demeure faite de main d'homme est mesquine, le Liban trop pauvre en bois et en bêtes, pour lui offrir des sacrifices dignes de lui. On dirait que la destruction du temple et la cessation des rites de l'autel a fait grandir la personne de celui à qui l'un et l'autre avaient été consacrés. Mais voici deux autres conceptions que nous tenons à signaler d'avance à l'attention de nos lecteurs, deux idées qui sont propres à notre auteur, et qui lui assignent, à lui, le dernier venu dans la série des grands maîtres, une place d'honneur à côté des deux illustres écrivains auxquels nous aimons à l'associer de préférence. C'est d'abord la conviction intime et la déclaration explicite qu'Israël est destiné à devenir la lumière du monde païen. Cette déclaration est d'autant plus remarquable, et cette conviction d'autant plus digne d'admiration, qu'elles se produisent ici au moment de la plus profonde humiliation d'un peuple décimé, dispersé, déshérité de tout ce qui autrefois lui donnait quelque consistance. C'était bien une situation où le découragement et le désespoir nous auraient peut-être moins étonnés que ce cri de victoire anticipé, et cette énergie avec laquelle un simple individu, au milieu des ruines de sa patrie, songe sérieusement à imposer à ceux qui ont échappé au cataclysme, la tâche de conquérir le monde par les armes de la vérité. L'autre idée, à la fois plus belle encore et plus tragique, c'est celle de la solidarité nationale. Cette solidarité impose, il est vrai, à ceux qui sont restés fidèles au devoir, une lourde part du malheur public qu'ils n'ont point mérité; mais par cela même elle profite aussi aux vrais coupables en les déchargeant d'autant. Chez une nation pour laquelle l'idée de la plus stricte justice rémunératrice faisait le fond de toute religion et de toute morale, c'est un phénomène aussi édifiant que nouveau, de voir

le juste trouver une espèce de satisfaction à savoir que ses malheurs à lui ont pu servir à abréger, à racheter ceux qui à bon droit seraient revenus à d'autres.

Ces deux idées, que nous venons de mettre en relief, sont devenues concrètes sous l'image, ou, si l'on veut, dans la figure du Serviteur de Dieu, lequel, avec une courageuse résignation, supporte les douleurs et les misères du temps dont d'autres ont été la cause, et qui, jusque dans des angoisses mortelles, ne songe qu'à sa mission de répandre sur la terre la vérité et par elle la liberté; continuant son œuvre avec une patience infatigable et sans bruit, se gardant de briser le roseau froissé, et entrevoyant même dans le lumignon fumant le flambeau qui doit éclairer l'avenir. Qui pourrait s'étonner qu'une autre génération, voyant enfin ce flambeau luire au monde d'un éclat bien plus beau que le prophète ne l'avait prévu, ait trouvé, dans les paroles et dans les images de celui-ci, des prédictions directes et intentionnelles relativement au plus grand et au plus saint des martyrs de tous les temps? Voilà comment Ésaïe est devenu pour les écoles chrétiennes le plus grand des prophètes, l'évangéliste de l'Ancien Testament, le héraut du *Messie* souffrant. Ne marchandons pas ce terme, quoiqu'il exprime une erreur, en tant qu'il s'agit de notre livre. Celui-ci ne sait rien d'un Messie, d'un roi à venir, dans le sens théocratique. Le serviteur de Dieu dont il parle, est un personnage contemporain, il a même un passé à lui dans l'histoire nationale. Il est de plus un être collectif et non un individu, l'organe sans cesse mourant et renaissant de la pensée de la Providence. Mais, dans un sens plus large, tout Messie est condamné à souffrir et l'humanité ne se renouvelle et ne se rapproche de son but idéal qu'à travers les douleurs d'un enfantement sans cesse réitéré.

Nous ignorons donc, et nous ignorerons toujours, le nom de l'auteur de ce livre, qu'un pur hasard peut-être, ou tout au plus le caprice d'un collecteur, a joint à celui d'Ésaïe, sans prétendre le moins du monde l'attribuer à cet ancien auteur. Ce n'est que l'inadvertance des Rabbins plus récents et le besoin d'avoir un nom propre pour garant de la prophétie, qui ont causé une confusion dont on n'a commencé à s'apercevoir qu'après un laps de vingt siècles. L'auteur restera anonyme; nous ne l'appellerons pas le second Ésaïe et encore moins le faux Ésaïe, ces deux désignations étant également déplacées et mal fondées. On a

hasardé de nos jours quelques conjectures pour remplacer ce nom par celui d'un contemporain de l'exil. Qu'y a-t-on gagné? Dût-il même y avoir quelque lueur de probabilité en faveur d'un personnage connu quelconque de cette époque (ce qui n'est pas le cas), cela ne pourrait guère ajouter à l'intérêt qui s'attache à cet ouvrage. Mais surtout ne jugeons pas celui-ci, et les espérances qu'il caresse et qu'il recommande, au point de vue de l'histoire qui leur a donné un si triste démenti. Si notre inconnu n'a pas su trouver la vraie mesure pour apprécier les conditions de la réalité et l'issue probable ou même nécessaire des faits dont il était le témoin, si peut-être il a été la première victime de ses illusions, il ne sera pas pour cela à nos yeux un simple pauvre rêveur devant lequel on passerait en haussant les épaules. Nous comprenons que le peuple choisi par la Providence pour conserver le trésor des révélations jusqu'au jour de la maturité et de l'expansion, ait eu besoin, après sa chute profonde et désespérante, d'une impulsion nouvelle et extraordinaire, qui lui permît de se préparer à la seconde partie de sa tâche, à travers les épreuves qui l'attendaient encore.

Consolez, consolez mon peuple !
Dit votre Dieu [1].
Rassurez Jérusalem et proclamez
Que le temps de sa servitude est accompli,
Que son péché est pardonné,
Qu'elle a reçu de la main de l'Éternel,
Le double pour tous ses méfaits [2].

Une voix crie [3] :
Par le désert frayez le chemin de l'Éternel!
Aplanissez, à travers la lande, une route pour notre Dieu !
Que toute profondeur soit exhaussée,
Que toute montagne, toute colline s'abaisse,
Que ce qui est inégal se change en plaine,
Et les crêtes escarpées en vallons [4],
Pour que la gloire de l'Éternel apparaisse
Et que tous les mortels ensemble l'aperçoivent !
C'est la bouche de l'Éternel qui le dit.

[1] Le discours est censé adressé aux prophètes, qui reçoivent la mission d'annoncer à Israël la fin de l'exil.

[2] Les péchés de Jérusalem sont enfin expiés par de longues souffrances : le temps de sa servitude (litt.: de son service militaire), de sa lutte contre l'adversité, est accompli. Cet exorde, qui indique le but principal de tout le livre, devient plus significatif quand on se rappelle que Jérusalem n'existait plus au moment où cette consolation est annoncée. Le *double* pour les méfaits, c'est une punition on ne peut plus sévère. La fin des tribulations, c'est le retour des déportés dans la patrie.

[3] Quelle voix? Le prophète ne le dit pas. Toujours est-il qu'elle parle au nom de Dieu, puisque plus loin (v. 5) les paroles qu'elle prononce sont attribuées à Jéhova lui-même. Les Septante ont altéré le sens en mettant : *Une voix crie au désert*. Jéhova ne demeure pas au désert.

[4] Jéhova lui-même veut se mettre à la tête de la caravane qui reprendra le chemin de Jérusalem à travers le désert (És. XXXV, 8), comme il l'avait fait autrefois à la sortie d'Égypte. La peinture est naturellement tout idéale, mais il faut s'en tenir à l'idée et ne pas vouloir contrôler le poëte par la géographie.

Une voix dit : Prêche !
Et je répondis[5] : Que dois-je prêcher?
«Tous les mortels sont comme l'herbe,
Et toute leur beauté comme la fleur des champs :
L'herbe se dessèche, la fleur se fane,
Quand le souffle de l'Éternel y passe;
[*Oui le peuple est comme de l'herbe*[6]].
L'herbe se dessèche, la fleur se fane,
Mais la parole de notre Dieu subsiste à jamais[7] !»

Montez sur une haute montagne,
Pour annoncer la bonne nouvelle à Sion[8] !
Élevez la voix avec force,
Pour l'annoncer à Jérusalem!
Élevez-la, n'ayez pas peur,
Dites aux villes de Juda : Voici votre Dieu!
Voyez, le Seigneur, l'Éternel, vient avec puissance;
Son bras exerce son pouvoir[9],
Voyez, il apporte avec lui sa récompense,
Et son salaire le précède.
Tel qu'un berger, il va paître son troupeau;
Dans son bras il recueillera les agneaux,

[5] D'après les Septante et avec un simple changement de voyelle. Le texte hébreu a : *on* répondit.

[6] Cette ligne, qui manque dans le texte grec, a l'air d'être une glose ajoutée d'abord en marge par un lecteur qui voulait l'appliquer au peuple d'Israël. Mais l'auteur exprime une idée bien plus générale.

[7] Ces derniers mots sont la pointe du discours. Dieu a promis la restauration d'Israël, anciennement déjà et par la bouche d'autres prophètes. Sa parole *subsiste,* elle ne saurait tromper, elle n'est point vaine et mensongère. Si tout au monde passe, si les hommes, à cet égard, ne valent pas mieux que l'herbe et la fleur, l'Éternel et sa parole sont au-dessus de toute chance d'altération et de changement.

[8] Répétition de l'ordre donné aux prophètes au v. 1. L'original exprime le nom des *messagers de la bonne nouvelle* au féminin singulier, c'est-à-dire (d'après la syntaxe française) à la forme collective : le corps, l'assemblée des messagers. Les traducteurs commettent généralement la faute de méconnaître ce fait et de représenter Sion elle-même comme la messagère. Mais Sion qui, en ce moment même, doit apprendre l'heureuse nouvelle, ne peut pas l'annoncer. Comp. LXII, 11.

[9] Le bras de Dieu, symbole de sa puissance, agit ici comme un être personnel, d'après la volonté de Dieu. Il apporte avec lui la récompense promise, c'est-à-dire la liberté.

Et les portera dans son sein;
Doucement il conduira les brebis qui allaitent[10].

Qui[11] a mesuré les eaux dans le creux de sa main,
Ou compassé les cieux avec ses doigts?
Qui a jaugé la poussière de la terre,
Ou pesé les montagnes au crochet,
Et les collines à la balance?
Qui a compassé l'esprit de l'Éternel?
Qui fut son conseiller pour l'instruire?
Avec qui a-t-il délibéré pour qu'il l'enseignât,
Pour qu'il lui apprît le bon chemin,
Pour qu'il lui apprît la sagesse,
Et lui fît connaître la voie de l'intelligence[12]?

Voyez les peuples!
Ils sont comme une goutte au seau,
Comme un grain de poussière dans la balance!
Voyez les îles!
Il les emporte comme une motte de terre!
Le Liban ne suffirait pas pour les bûchers,
Ni tout ce qui y vit pour les sacrifices.
Tous les peuples sont devant lui comme un rien;
Il les estime comme le néant, comme le vide[13]!

[10] Le trajet du désert n'est pas sans peines et sans dangers. Dieu prendra soin des siens, comme le pâtre des agneaux faibles ou malades. L'allégorie entre ici dans des détails qu'il ne faut pas vouloir interpréter littéralement.

[11] Après avoir dit ce que Dieu *veut* faire, le prophète insiste aussi sur ce qu'il le *peut*.

[12] La grandeur de Dieu est exaltée ici dans le but spécial d'inspirer à Israël la confiance dans ses promesses, mais en même temps avec l'arrière-pensée de rendre le polythéisme ridicule et méprisable. — La grandeur de Dieu résulte pour l'homme de la contemplation de l'univers, incommensurable pour l'esprit des mortels, petit et chétif pour l'esprit de Dieu. Celui-ci le mesure, le pèse, le compasse, comme les hommes ne peuvent faire qu'à l'égard de choses de petite dimension. (Comp. Job XXXVIII, 4 ss.) Comme le monde, Dieu lui-même est incommensurable pour l'homme; sa sagesse, sa puissance dépassent toute conception (Ps. CXXXIX, 6. Rom. XI, 34. 1 Cor. II, 16), et la réponse à toutes les questions posées dans le texte se fait d'elle-même.

[13] On songera ici de préférence aux grands empires, en face desquels la petite nation israélite semble s'effacer complétement. C'est pour rassurer son peuple que le prophète introduit cette pensée. Ainsi la grandeur de Dieu dépasse, dans cette seconde sphère comme dans la première, tout ce qui, aux yeux de l'homme, se revêt de l'apparence de la grandeur. Pour honorer un tel Dieu, le Liban n'a pas assez de bois, ni assez de bêtes pour les holocaustes!

Et à qui voulez-vous comparer Dieu ?
Quel pendant mettrez-vous à côté de lui ?
L'idole ! l'artiste la fond ;
L'orfèvre la revêt d'or ;
Il y soude des chaînettes d'argent.
Le donateur indigent
Choisit un bois qui ne pourrisse point,
Cherche un habile artiste
Pour faire faire une image qui ne chancelle pas[14].....

Vous ne le savez donc pas ?
Vous ne l'avez pas entendu ?
On ne vous l'a donc pas dit depuis longtemps ?
Vous n'avez pas réfléchi sur les fondements de la terre[15] ?
Il siége au-dessus du disque de la terre ;
Ses habitants lui apparaissent comme des sauterelles ;
Il étend les cieux comme un tapis,
Il les déploie comme une tente pour y demeurer[16].
Il met les princes au néant,
Il fait disparaître les puissants de la terre.
A peine sont-ils plantés,
A peine sont-ils semés,

[14] Description ironique de la fabrication des idoles, destinée à donner du relief au tableau précédent. Les faux dieux sont faits par la coopération de plusieurs personnes qui y mettent chacune du sien. Le plus pauvre même peut se faire son Dieu, il a soin seulement de prendre du bois qui dure, pour que le Dieu, un beau jour, ne tombe en poussière. Puis on a soin du centre de gravité, et on y met des chaînes pour qu'il soit solide sur ses pieds. Le prophète abandonne à ses lecteurs de faire l'application pratique de ces faits.

[15] Ce morceau forme l'antithèse de celui qui précède. La grandeur du vrai Dieu est opposée à la ridicule faiblesse des idoles. Est-il donc besoin de parler encore de cette différence ? Israël serait-il assez ignorant pour qu'on dût encore la lui apprendre ? Mais l'enseignement traditionnel et la contemplation de la nature font connaître également le Dieu unique qui a promis de sauver son peuple, et qui saura tenir sa promesse. Les *fondements* de la terre sont mentionnés comme le problème cosmologique le plus insoluble (Job XXXVIII, 6), et qui suffit à lui seul pour obliger le mortel à s'incliner devant la majesté du Créateur.

[16] La grandeur de Dieu est établie par la comparaison avec la petitesse de la terre. Son trône est si élevé, que la terre se dessine dans son regard comme un disque qu'il embrasse d'un seul coup d'œil, et sur lequel les hommes circulent comme des insectes. Au-dessus, le ciel est déployé comme une tente (És. XXXIV, 4. Ps. CIV, 2). Les proportions de l'univers sont d'autant plus grandioses qu'on les compare à des objets du ménage humain.

A peine leur tronc a-t-il pris racine dans le sol,
Que déjà il souffle sur eux et ils se dessèchent,
Et la tempête les emporte comme de la paille[17] !
Et à qui voulez-vous me comparer?
De qui dois-je être l'égal? dit le Saint.
Levez vos yeux vers le ciel et regardez!
Qui a créé ces astres?
C'est celui qui fait avancer leur armée bien comptée,
Qui les appelle tous par leur nom,
Auquel pas un ne manque,
A cause de sa grande puissance et de sa force infinie[18].

Pourquoi donc, ô Jacob, dis-tu,
Pourquoi t'écries-tu, ô Israël :
«Ma destinée reste étrangère à l'Éternel;
Ma cause passe inaperçue devant mon Dieu! »
Tu ne sais donc pas?
Tu n'entends donc pas?
L'Éternel est toujours Dieu :
Il a créé les extrémités de la terre,
Il ne se fatigue, ni ne se lasse;
Sa sagesse est insondable[19].
Il donne de la vigueur à celui qui est fatigué;
Il multiplie les forces de ceux qui les ont perdues.
Les jeunes gens se lassent et se fatiguent,
Les jeunes guerriers faiblissent et chancellent,
Mais ceux qui espèrent en l'Éternel renouvellent leurs forces;
Ils s'élancent au vol comme les aigles,
Ils courent et ne se lassent,
Ils marchent et ne sont point fatigués.

---

[17] La grandeur de Dieu est établie ensuite par sa supériorité sur les grands de la terre, qui ne sont rien dès qu'il le veut. Pour la comparaison avec les arbres, voyez És. X, 33. Rien au monde ne résiste à Dieu. Donc la puissance des Chaldéens ne doit pas paraître invincible.

[18] Un troisième sujet de méditation, proposé dans le même but, c'est le ciel étoilé, où l'œil de l'homme s'égare dans le pêle-mêle de ces milliers de points lumineux, et où la main puissante de Dieu établit l'ordre le plus parfait. Les étoiles s'avancent (*sortent*, se lèvent) comme une armée qui défile; leur maître les connaît toutes (Ps. CXLVII, 4) et les retient toutes dans les rangs, ce qui ne réussit à aucun chef de guerriers.

[19] Dieu commande aux astres, aux rois, à l'univers, et il ne trouverait point les moyens de relever son peuple de sa profonde misère? Il ne faut là, de la part de celui-ci, que la foi et l'espérance; Jéhova lui donnera la vigueur d'une autre jeunesse.

Iles, écoutez-moi en silence,
Et vous, peuples, qui renouvelez vos forces!
Qu'on s'approche, qu'on vienne parler —
Allons ensemble plaider notre cause[1]!

Qui l'a suscité de l'orient,
Lui sur les pas duquel accourt la victoire[2]?
Qui lui livra les peuples,
Et lui soumit les rois?
Qui lui donna une épée comme contre la poussière,
Un arc, comme contre la paille qui s'envole?
Il les poursuit, il traverse en paix
Un chemin que ses pieds n'ont jamais foulé.
Qui a fait cela? qui l'a opéré?
C'est celui qui jadis a évoqué les générations :
C'est moi l'Éternel, le premier,
Moi qui suis avec les derniers[3].
Les îles le voient et ont peur;
Les extrémités de la terre tremblent.
Ils viennent, ils s'approchent;
Ils s'aident l'un l'autre,
L'un crie à l'autre : Courage!
Le sculpteur encourage le fondeur,
Le batteur d'or exhorte le forgeron.
On dit de la soudure : C'est bien!
On y fiche des clous, pour que cela ne branle pas[4]......

[1] Le morceau se rattache à celui qui précède par une transition simple et naturelle. Jéhova veut délivrer Israël des mains des peuples païens. Il s'agit de savoir qui sera le plus fort. Les *îles* sont les pays les plus éloignés dans l'horizon géographique d'Israël, par conséquent aussi les plus éloignés du vrai Dieu. Leur contestation avec lui est représentée comme une action judiciaire. Les païens sont sommés de rassembler toutes leurs forces pour se mesurer avec leur adversaire. Les arguments que Jéhova va faire valoir sont surtout les deux suivants : 1° il a déjà commencé à préparer matériellement la délivrance de son peuple, v. 2 ss.; 2° il a prédit les faits qui vont s'accomplir, v. 21 ss.

[2] Il s'agit de Cyrus (XLV, 1), qui a déjà commencé ses expéditions victorieuses. Ses exploits sont d'autant plus remarquables qu'il traverse des pays nouveaux pour lui et son armée, et par cela même plus difficiles à vaincre. Ses victoires lui sont devenues tellement faciles, qu'on dirait qu'il n'a eu à combattre que de la paille.

[3] C'est-à-dire éternel, immuable.

[4] A l'approche du conquérant libérateur, les peuples oppresseurs s'émeuvent et tremblent. Ils font des efforts pour résister. Et quels efforts! Ils apprêtent leurs idoles et en fabriquent de nouvelles. Ils espèrent vaincre l'oint du Seigneur au moyen de

Et toi, Israël, mon serviteur,
Jacob, toi que j'ai élu,
Race de mon ami Abraham[5] !
Toi que j'ai saisi aux bouts de la terre,
Que j'ai appelé depuis ses lisières,
Auquel j'ai dit : Tu es mon serviteur,
Je t'ai élu et non rejeté :
N'aie pas peur, car je suis avec toi ;
Ne regarde pas autour de toi, car je suis ton Dieu !
Je te fortifie, je viens à ton secours,
Je te soutiens de ma droite victorieuse.
Vois, ils seront honteux et confondus,
Tous ceux qui s'irritent contre toi ;
Ils seront anéantis,
Ils périront, ceux qui te cherchent querelle.
Tu les chercheras et ne les trouveras plus,
Tes adversaires ;
Ils ne seront plus, ils auront disparu,
Ceux qui t'ont fait la guerre.
Car moi, l'Éternel, ton Dieu,
Je fortifie ta droite ;
Je te dis : N'aie pas peur !
Moi je viens à ton secours !
N'aie pas peur, vermisseau de Jacob,
Peuplade d'Israël[6] !
Moi je viens à ton secours, parole de l'Éternel !
Ton rédempteur, c'est le Saint d'Israël.

quelques images fondues ou plaquées, qui risqueraient elles-mêmes de tomber au premier choc si on n'y mettait des clous ! (Le *batteur d'or* et le *forgeron*, litt.: celui qui polit avec le marteau et celui qui frappe des coups.)

[5] L'approche victorieuse de Cyrus, qui effraie l'empire chaldéen, remplit de joie le peuple d'Israël. Celui-ci reçoit ici le nom honorifique de *Serviteur de Dieu,* nom qui lui sera donné dans toute la suite de ce livre, quoi qu'en disent les théologiens. Il va sans dire que le prophète, en employant ici ce terme, a en vue les fidèles, la partie saine de la nation, ceux qui sont la vraie race d'Abraham, imitant la foi et l'obéissance du patriarche. Celui-ci s'appelle l'*ami* de Dieu, d'un nom devenu populaire en Orient, si bien que le Qorân et la géographie le connaissent. La ville de Ḥébrôn, où Abraham est enterré, d'après la légende, s'appelle aujourd'hui *El'-Khalîl* (l'ami).

[6] Ces expressions : *vermisseau, peuplade,* sont choisies pour marquer la faiblesse naturelle d'Israël, et pour faire d'autant mieux ressortir la grandeur merveilleuse de la révolution qui se prépare.

Vois, je fais de toi une herse aiguë[7],
Neuve et garnie de pointes :
Tu laboureras les montagnes et tu les broieras;
Tu réduiras les coteaux en menue paille.
Tu les vanneras, pour que le vent les emporte,
Et que l'ouragan les disperse :
Mais toi, tu te réjouiras en l'Éternel;
Tu te glorifieras au sujet du Saint d'Israël.

Les pauvres et les malheureux
Cherchent de l'eau sans en trouver;
Leur langue se dessèche de soif.
Moi, l'Éternel, je les exaucerai :
Dieu d'Israël, je ne les délaisserai point.
Je ferai jaillir des ruisseaux sur les hauteurs dénudées,
Des fontaines au sein des vallées.
Je changerai le désert en un lac d'eau,
Et la terre aride fera couler des sources.
Je mettrai dans la steppe le cèdre et la cassie,
Le myrte et l'olivier;
Je planterai dans la lande le cyprès,
Le platane et le sapin tout ensemble,
Pour qu'ils voient et sachent,
Et reconnaissent et comprennent tous,
Que la main de l'Éternel a fait cela,
Que le Saint d'Israël l'a opéré[8].

7 Il s'agit proprement de la machine à battre le blé et à hacher la paille (És. XXVIII, 27). On a pensé que l'auteur veut désigner les ennemis eux-mêmes en parlant de montagnes et de coteaux. On pourrait cependant supposer qu'il s'agit proprement du blé étendu sur le sol, qui est décrit comme inégal et accidenté, parce qu'il n'y a pas de plaines véritables en Palestine. En tout cas, les termes de *vanner, disperser, paille,* favorisent cette dernière interprétation. L'allégorie reste la même.

8 Le contexte semble devoir recommander l'interprétation allégorique de ce passage. La *soif* est le symbole de la détresse; il y aurait ainsi là simplement une annonce figurée de la délivrance, c'est-à-dire la reproduction, sous une forme plus poétique, de la promesse faite tout à l'heure directement. D'autres commentateurs, se fondant sur des passages comme chap. XXXV et XL, 3, ont préféré l'interprétation littérale, d'après laquelle il s'agirait du retour des déportés dans leur patrie. Le voyage à travers les déserts de l'Arabie ne doit effrayer personne; Jéhova y guidera son peuple et y pourvoira à sa subsistance. Il lui donnera de l'eau à boire et les arbres pour s'abriter, là où ces deux choses manquent aujourd'hui. En tout cas, avec cette interprétation, la liaison des différentes parties du texte ne serait pas très-intime.

Venez plaider votre cause, dit l'Éternel [9],
Exposez vos arguments, dit le roi de Jacob.
Qu'ils les exposent,
Qu'ils nous disent ce qui doit arriver!
Vos prédictions, dites-nous ce qu'elles sont,
Pour que nous y ayons garde et que nous en voyions l'issue.
Ou bien faites-nous entendre l'avenir,
Dites-nous ce qui aura lieu par la suite,
Afin que nous reconnaissions que vous êtes des dieux!
Oui, faites quelque chose, de bien ou de mal,
Que nous le voyions, et le considérions ensemble!
Voyez, vous n'êtes rien du tout;
Votre œuvre est du néant :
Abomination à qui vous choisit!

Moi je l'ai suscité du nord, et il vient [10];
De l'orient, lui qui invoque mon nom :
Il marche sur les satrapes, comme sur de la boue;
Comme le potier foule l'argile.
Qui a prédit cela jadis, pour que nous le sussions?
Autrefois, pour que nous pussions dire : C'est vrai!
Certes, nul ne l'a dit, nul ne l'a proclamé,
Nul n'a entendu vos paroles!
Le premier, j'ai dit à Sion : Voyez, les voici!
Et à Jérusalem j'ai envoyé la bonne nouvelle.
Je regarde et ne vois personne,
Parmi eux, aucun qui sache donner un avis.
Je les interroge, pour qu'ils me répondent :
Voyez, tous ils ne sont rien;
Leur œuvre est du néant;
Leurs idoles sont vent et vanité!

---

9 Voilà le second argument de Jéhova, annoncé au commencement du chapitre. Lui seul sait l'avenir : il l'a prédit, sa prédiction s'est accomplie. Il le prédit encore, sa prédiction s'accomplira de même. Les faux dieux en font-ils autant? Jéhova s'adresse directement à eux, pour les défier, comme s'ils étaient des êtres réels. Il leur pose trois questions : Qu'avez-vous prédit autrefois pour que nous en constations l'issue? Que pouvez-vous prédire aujourd'hui? Que pouvez-vous faire, en général, que ce soit bien ou mal? Il y a là une gradation décroissante. On se contenterait du moindre acte de puissance, qui prouverait qu'il y a quelque chose de réel dans ces prétendus dieux!

10 Voyez plus haut chap. XLI, 2. Cyrus est représenté comme adorateur du vrai Dieu. Il pouvait apparaître comme tel quand on tenait compte de la différence radicale entre la religion des Perses et les cultes sémitiques. — Les satrapes représentent ici les provinces de l'empire chaldéen déjà conquises.

Voyez mon serviteur que je soutiens,
Mon élu, en qui mon âme prend plaisir!
Je mets mon esprit en lui,
Pour qu'il fasse part aux peuples de ce qui est juste[1].
Il ne crie point, il n'élève point la voix,
Il ne se fait pas entendre dans la rue;
Il ne brise pas le roseau froissé,
Et le lumignon fumant, il ne l'éteint point[2]:
Fidèlement il fait connaître ce qui est juste.
Il ne se lasse ni ne se décourage
Qu'il n'ait établi la justice sur la terre,
Et les îles attendent son instruction[3].

Voici ce que dit Dieu, l'Éternel,
Qui créa les cieux et les déploya,
Qui étendit la terre avec ses produits,
Qui donna la vie au peuple qu'elle porte,
Et le souffle à ceux qui y passent :

[1] La série des promesses (XLII-XLV) relatives à la restauration morale d'Israël commence par une déclaration solennelle concernant la vocation du serviteur de Dieu qui doit être le médiateur et l'organe de cette restauration. Nous savons déjà par XLI, 8, 9, que le prophète désigne par ce nom de serviteur de Dieu Israël lui-même; non pas, sans doute, le peuple tel qu'il était, avec tous ses défauts, mais le peuple idéal, réalisant l'idée théocratique, le noyau sain de la nation qui, avec ses prophètes pour guides, fera rentrer les masses dans les voies de Dieu et exercera une influence salutaire sur les païens mêmes. Ce texte exprime donc l'idée du prophétisme, rattachée, non plus à quelques individus privilégiés, mais à la totalité des vrais fidèles. L'esprit de Dieu est versé sur eux tous (Joël III, 1 suiv. Actes II, 15 suiv.), et c'est surtout à l'égard des autres nations qu'Israël doit exercer son saint ministère, de même qu'autrefois les prophètes l'ont exercé à l'égard de leur propre peuple. Le mot : *ce qui est juste*, se traduirait en langage moderne par : *ce qui est vrai et bien*, l'unité et la souveraineté de Dieu et sa volonté sainte.

[2] L'activité prophétique d'Israël n'a rien de violent, de tumultueux. Le peuple élu exerce son ministère avec persévérance et fidélité, mais en même temps par les voies de la douceur et de la persuasion. Ni la force, ni le bruit n'accompagnent son œuvre. Ceux auxquels il doit s'adresser sont représentés, non comme hostiles et puissants, mais comme faibles; ils sont comparés à des roseaux déjà entamés, à des mèches presque éteintes. Ranimer même la plus petite étincelle, relever la plus faible tige, voilà bien une œuvre de bienfaisante restauration. Quelle différence entre cette tâche et celle de broyer et de terrasser la résistance ! Dès à présent on voit qu'à l'horizon religieux du judaïsme il apparaîtra deux Messies qui ne se ressembleront pas (Matth. XII, 20. Apoc. II, 27).

[3] Les îles, XLI, 1.

Moi, l'Éternel, je t'appelle à la victoire ;
Je te prends par la main,
Je te fais et t'établis pour l'alliance du peuple,
Pour lumière aux nations,
Afin d'ouvrir les yeux aveugles,
De retirer les captifs de la prison,
De la geôle, ceux qui demeurent dans les ténèbres[4].

Je suis l'Éternel, c'est là mon nom ;
Je ne cède mon honneur à nul autre,
Ni ma gloire aux idoles.
Les choses prédites autrefois sont arrivées ;
Voyez, j'en annonce de nouvelles :
Avant qu'elles ne germent, je vous les fais connaître[5].

Chantez à l'Éternel un nouveau cantique[6],
Sa louange aux bouts de la terre,
Vous qui parcourez la mer, et tout ce qui la remplit,
Les îles au loin et leurs habitants !
Que la steppe l'entonne avec ses bourgades,
Les hameaux où campe Qédar ;
Que ceux de Sélaʿ poussent des cris de joie,
Que du haut de leurs montagnes ils fassent éclater l'allégresse !
Qu'ils donnent la gloire à l'Éternel,
Et proclament sa louange dans les îles !

[4] La cécité, les ténèbres, la prison, sont des images destinées à représenter l'état actuel des choses ; la vue recouvrée, la prison ouverte, l'alliance établie en forment la contre-partie. C'est le peuple-prophète qui est chargé d'amener ce nouvel état des choses. En traduisant à la lettre l'alliance *du* peuple et la lumière *des* nations (comp. XLIX, 8), nous faisons la part de ce qui restait à désirer pour les masses israélites ; rien n'empêche cependant de faire abstraction de celles-ci et de voir dans *le* peuple (au singulier), la grande famille de l'humanité.

[5] Ces lignes introduisent une nouvelle prédiction de la délivrance certaine d'Israël, laquelle est assurée d'avance par le fait de l'accomplissement des prédictions antérieures (comp. XLI, 22).

[6] La délivrance est si certaine, que dès à présent le prophète provoque des chants de triomphe et d'actions de grâces. Ils doivent retentir, non pas seulement de la bouche des Israélites qui y sont directement intéressés, mais encore des étrangers, voisins de Canaan, qui seront les simples spectateurs de leur gloire et de celle de Jéhova. Pour Qédar, voyez És. XXI, 17. Pour Sélaʿ, És. XVI, 1. Ce qui remplit les mers, ce ne sont pas certes les poissons, mais les navigateurs et les habitants des côtes (*îles*) les plus reculées.

L'Éternel part comme un héros,
Comme un guerrier il excite son ardeur;
Il appelle, il pousse le cri du combat,
Contre ses ennemis il s'élève en vainqueur!

«Longtemps je me suis tu,
J'ai gardé le silence, je me suis contenu :
Comme la femme en travail, je vais respirer,
Pousser mon souffle haletant[7].
Je dévasterai montagnes et coteaux,
Je ferai sécher toute leur verdure.
Je changerai les fleuves en terre ferme,
Je dessécherai les lacs[8].
Je conduirai les aveugles par un chemin qu'ils ignorent,
Je les mènerai par des sentiers inconnus.
Je changerai devant eux les ténèbres en lumière,
Et les aspérités en plaine.
Voilà les choses que je ferai,
Et je n'y manquerai point.
Mais ils reculeront et rougiront de honte,
Ceux qui se fient aux idoles,
Qui disent à l'image de fonte : Tu es mon dieu!»

Écoutez, vous qui êtes sourds!
Aveugles, regardez et voyez!
Qui est aveugle, si ce n'est mon serviteur?
Qui est sourd comme le ministre que je veux envoyer?
Qui est aveugle comme mon familier,
Aveugle comme le serviteur de l'Éternel[9]?

[7] Jéhova lui-même prend la parole pour dire que sa patience est à bout, qu'il n'attendra pas plus longtemps pour frapper le grand coup et délivrer son peuple. On traduit communément : Je vais *crier* comme la femme en travail, etc. Mais un pareil cri ne pourrait être que celui de la douleur, ce qui est ici hors de propos. Il s'agit plutôt de l'état qui suit la crise, où la respiration longtemps contenue reprend enfin son cours normal, mais avec un certain effort. Du reste, on voit par ce qui suit que l'auteur prend ici ce *souffle* dans le sens de la violence et, par conséquent, comme un agent de destruction.

[8] Image de la destruction vengeresse qui frappera les oppresseurs d'Israël. L'absence d'eau est la plus grande des calamités en Orient. — La suite peint le retour miraculeux du peuple ainsi délivré.

[9] Apostrophe adressée à cette partie du peuple qui, malgré les terribles avertissements de l'histoire, n'était pas rentrée dans le devoir, mais était restée sourde et aveugle en face des ruines, comme en face des prophéties. Ce passage est surtout

Vous avez vu tant de choses sans y faire attention,
Ouvrant les oreilles sans rien entendre !
L'Éternel avait daigné, dans sa grâce,
Donner une instruction grande et magnifique....
Et voilà ce peuple pillé et ruiné!
Tous ils sont enchaînés dans leurs trous,
Jetés au fond des prisons[10],
Livrés au pillage sans que personne les délivre,
Dépouillés, et nul ne dit : Restituez !

Qui d'entre vous prend garde à cela?
Qui y fait attention et écoute pour l'avenir ?
Qui livra Jacob au pillage,
Et Israël aux ravisseurs?
N'est-ce pas l'Éternel, contre lequel nous avons péché ?
Dont ils ne voulaient pas suivre les voies,
Ni écouter l'instruction?
Mais il fit fondre sur eux le feu de sa colère
Et la violence de la guerre :
Elle les entoura de ses flammes, sans qu'ils se ravisassent,
Elle les consuma, sans qu'ils le prissent à cœur !

Mais à présent, voici ce que dit l'Éternel,
Qui t'a créé, ô Jacob,
Qui t'a formé, ô Israël :
Ne crains rien, car je t'ai racheté,
Je t'ai appelé par ton nom, tu es à moi[11] !

intéressant, parce qu'il détermine explicitement la portée du terme de *Serviteur de Dieu,* si fréquemment employé dans ce livre. Nous voyons que c'est à la fois le ministre que Jéhova veut envoyer aux nations pour les amener au vrai Dieu, l'organe et le dépositaire de ses révélations, le *familier* de l'Éternel (le mot hébreu est à peu près identique, pour l'étymologie comme pour le sens, avec celui de *Moslem),* et le sourd et l'aveugle qu'il a instruit en vain. Une pareille définition est incompatible avec l'interprétation traditionnelle, qui veut que le Serviteur de Dieu soit le Christ, mais elle va à merveille au peuple d'Israël qui réunissait en lui-même ces qualités si diverses.

10 Ces mots de *trous* et de *prisons* ne doivent pas nous faire prendre le change sur le véritable état des choses à Babylone. Le séjour dans ce pays d'exil est *comparé* à une captivité, mais il n'en est pas une dans le sens propre du mot. Les Israélites sont des déportés, mais ils ne se trouvent pas dans des cachots.

11 Malgré la punition méritée et essuyée (chap. XLII), Israël sera sauvé, car il est le peuple élu. Jéhova l'*a* racheté (au passé), autrefois déjà en le faisant sortir d'Égypte, il l'*a* appelé pour faire avec lui son alliance, Israël lui appartient toujours et Dieu ne manquera pas à sa parole.

Tu passerais par les flots, que je serais avec toi,
Par les ondes, qu'elles ne t'entraîneraient point!
Tu traverserais le feu, que tu ne serais pas consumé,
Et la flamme ne te brûlerait pas [12]!
Car moi, l'Éternel, je suis ton Dieu,
Le Saint d'Israël, ton sauveur :
Pour toi, je donne l'Égypte comme rançon,
Kous' et Sebâ pour te remplacer [13].

Parce que tu es cher à mes yeux
Et précieux, et que je t'aime,
Je livre des hommes à ta place,
Et d'autres peuples, en échange de ta vie.
Ne crains rien, car je suis avec toi :
Du Levant je ramènerai ta race,
Et du Couchant je te rassemblerai.
Au Nord je dirai : Rends-les !
Et au Sud: Ne les retiens pas!
Ramène mes fils d'au loin,
Et mes filles des bouts de la terre,
Tous ceux qui portent mon nom,
Que j'ai créés pour ma gloire,
Que j'ai faits et formés [14] !

Qu'on fasse venir ce peuple aux yeux aveugles,
Ces sourds qui ont pourtant des oreilles!
Que toutes les nations s'assemblent,
Que les peuples se réunissent [15] !

12 Les promesses pour l'avenir sont formulées d'une manière figurée : les eaux et le feu représentent tous les périls qui pourraient encore assaillir le peuple de Dieu; aucun ne l'arrêtera plus, il triomphera de tous. Il n'est pas nécessaire de demander à quels dangers réels le prophète a songé ici.

13 Le vainqueur de Babylone (XLI, 2; XLV, 1) devenait par le fait maître d'Israël et souverain de Canaan. Ses titres, à cet égard, étaient parfaitement légaux. Jéhova veut donc lui payer une rançon pour son peuple, et cette rançon consistera dans d'autres pays qui seront livrés aux Perses, l'Égypte et l'Éthiopie, pays païens, auxquels Dieu ne devait rien et dont il pouvait disposer librement.

14 Les membres de la nation, dispersés par suite des catastrophes antérieures, sont ramenés tous dans la commune patrie, lors de la prochaine restauration (comp. chap. LX).

15 Après avoir promis la délivrance, Jéhova en revendique la gloire pour lui seul. A cet effet, il demande que tous, Juifs et païens, se présentent, comme qui dirait sur la place publique, devant le juge, et fassent valoir leurs titres. Les païens n'ont rien

Qui d'entre eux annonce de telles choses?
Qu'ils nous fassent connaître leurs prédictions d'autrefois !
Qu'ils produisent leurs témoins et se justifient,
Afin qu'on les entende et qu'on dise : C'est vrai !
C'est vous qui êtes mes témoins, dit l'Éternel;
Toi, mon serviteur que j'ai élu[16] :
Pour que vous le sachiez et me croyiez,
Que vous reconnaissiez que c'est moi;
Qu'avant moi aucun Dieu n'a existé,
Et qu'après moi il n'y en aura pas d'autre.
Moi, moi je suis l'Éternel;
Il n'y a de sauveur que moi seul!
C'est moi qui ai prédit, sauvé, instruit;
Nul étranger n'est intervenu —
Vous m'en êtes témoins, dit l'Éternel —
C'est moi qui suis Dieu!
Oui, je le suis de tout temps,
Et de ma main nul ne se sauve :
Ce que je fais, qui peut le défaire?

Voici ce que dit l'Éternel,
Votre rédempteur, le Saint d'Israël :
C'est à cause de vous que j'envoie vers Babel,
Pour les faire déguerpir tous en fuyards,
Ces Chaldéens, sur les navires dont ils sont si fiers[17],

à produire à l'honneur de leurs dieux, qui n'ont rien prédit et n'ont rien pu faire (XLI, 21 suiv.); les Juifs sont obligés de déclarer, malgré leur aveuglement actuel, que Jéhova a fait autrefois des prédictions aujourd'hui accomplies, qu'il a instruit et sauvé son peuple, qu'aucun dieu étranger n'est intervenu dans ces actes, qu'aucun même n'a jamais existé.

16 C'est Israël *seul* qui peut parler d'anciennes prédictions accomplies, mais c'est un témoignage à rendre au vrai Dieu.

17 Les promesses déjà formulées au commencement du chapitre sont ramenées naturellement par la liaison des idées. Elles comprennent deux séries de faits : la ruine de Babel (des Chaldéens), contre laquelle Jéhova *envoie* Cyrus, et la délivrance d'Israël. Le premier fait n'est qu'un moyen pour arriver au second. La dernière ligne du texte (litt.: *sur les navires de leur allégresse*) paraît avoir souffert dans les copies. Notre traduction s'en écarte aussi peu que possible. Les navires seraient ceux de la marine marchande de l'Euphrate, source de la richesse des Babyloniens. Avec quelques légers changements, on a obtenu le sens : Je changerai leurs cris de joie en gémissements; mais c'est sans faire disparaître ce qui dans la phrase est insolite ou obscur.

Moi, l'Éternel, votre Saint,
Le créateur d'Israël, votre roi!

Voici ce que dit l'Éternel
Qui sait frayer un chemin par la mer,
Une route à travers les ondes en fureur;
Qui laisse arriver chevaux et chars,
Troupes et capitaines —
Et les voilà tombés tous, pour ne plus se relever,
Expirés, éteints comme une mèche [18]!
Ne pensez plus aux choses passées,
Ne songez plus aux histoires d'autrefois!
Voyez, je vais faire du nouveau;
Tantôt cela se produira et vous le contemplerez :
Oui, je vais faire un chemin par le désert,
Des rivières dans la steppe;
Les bêtes sauvages me remercieront,
Les chacals et les autruches,
De ce que j'aurai donné de l'eau au désert,
Des rivières à la steppe,
Pour désaltérer mon peuple, mon élu.
Le peuple que je me suis créé,
Il racontera ma gloire.

Et pourtant, ô Jacob!
Ce n'est pas moi que tu as invoqué,
Ce n'est pas pour moi, ô Israël [19]!
Que tu t'es mis en peine.
Tu ne m'as pas amené l'agneau de tes holocaustes,
De tes sacrifices tu ne m'as point honoré;
Je ne t'ai pas molesté pour des offrandes,
Ni mis en peine pour de l'encens;

[18] Allusion au passage de la mer rouge. On remarquera que les verbes sont au présent, pour élever les faits arrivés une fois dans le cours de l'histoire, à la hauteur d'attributs permanents. L'auteur veut faire dire à Jéhova : Je le pourrais encore, mais je ferai mieux que cela.

[19] Israël n'a mérité en aucune façon le bienfait qui lui est annoncé. Avant la catastrophe, le peuple n'a cessé de provoquer la colère de Jéhova, et depuis, certes, il n'a guère changé. Le culte, soit nécessité, soit négligence, a chômé. La *peine* n'a pas été du côté des hommes (dans le sens matériel); elle a été du côté de Dieu (dans le sens moral).

Tu n'as pas, à prix d'argent, acheté pour moi des parfums ;
De la graisse de tes victimes tu ne m'as pas rassasié.
C'est toi qui m'as molesté par tes péchés,
Qui m'as mis en peine par tes méfaits !
Et moi, moi j'efface tes iniquités, pour l'honneur de moi,
Et ne veux plus me souvenir de tes péchés[20].
Rappelle-moi tes titres, plaidons notre cause !
Expose-la, toi, pour te justifier[21] !
Ton premier père a péché,
Tes médiateurs m'ont désobéi,
Et j'ai dû mettre à la porte ces princes du sanctuaire,
Livrer Jacob à l'anathème, et Israël à l'opprobre.

Et maintenant écoute, Jacob, mon serviteur,
Israël, toi que j'ai élu[22] !
Voici ce que dit l'Éternel, qui t'a fait et formé,
Qui t'a secouru depuis ta naissance[23] :
N'aie pas peur, mon serviteur Jacob,
Mon bon enfant[24], toi que j'ai élu !

20 Aujourd'hui donc, s'il s'agit d'une délivrance, elle se fera par pure grâce, pour la seule gloire du Seigneur.

21 Ou bien, peut-être, Israël aurait-il à réclamer contre ce jugement ? Jéhova aurait-il oublié les mérites et les vertus de ce peuple ? Alors qu'on les lui rappelle ! Mais on s'en gardera bien. De père en fils ils ont toujours été rebelles, les masses comme les chefs. — Le premier *père*, n'est ni Adam ni Abraham, comme le veulent les commentateurs, mais c'est la première génération historique d'Israël, celle que Moïse a conduite au désert; les *médiateurs* sont les prophètes, les prêtres, les rois. En vue de leur caractère théocratique ils sont appelés princes du sanctuaire. Le juge suprême n'a pu que punir, et il l'a fait. (*Mettre à la porte*, litt. : profaner.)

22 Les cinq premiers versets du chap. XLIV sont considérés par les uns comme l'exorde du discours suivant, par les autres comme la péroraison de celui qui précède. Comme il s'agit ici de promesses générales de restauration, cette dernière manière de voir nous paraît préférable. Ces promesses s'adressent, non pas au peuple juif en masse, et tel qu'il existait sous les yeux du proppète, mais à la partie saine de la nation, à ce noyau d'où devait sortir l'Israël idéal de l'avenir que les prophètes n'ont jamais perdu de vue, même au milieu des plus déplorables égarements et des plus accablantes calamités.

23 *Depuis ta naissance* comme nation, pendant tout le cours de ton histoire, à partir de la sortie d'Égypte. Cela confirme l'interprétation que nous venons de donner de l'avant-dernier verset du chapitre précédent.

24 Les Septante traduisent : *mon petit Israël;* d'autres prennent *Ies'ouroûn* pour un nom propre. Nous le considérons comme diminutif de *ias'ar*, juste, droit, bon : c'est donc un terme d'affection qui se retrouve encore Deut. XXXII, 15; XXXIII, 5. Comp. És. XLI, 14.

Car je répandrai de l'eau sur ce qui est altéré,
Et des ruisseaux sur la terre aride[25];
Je répandrai mon esprit sur ta race,
Et ma bénédiction sur tes rejetons,
Afin qu'ils poussent au milieu de l'herbe,
Comme des saules sur le bord des courants d'eau.
Tel dira : Je suis à l'Éternel!
Tel se réclamera du nom de Jacob;
Tel marquera sa main pour l'Éternel,
Et prendra Israël comme surnom[26].

Voici ce que dit l'Éternel, le roi d'Israël,
Et son rédempteur, Iahcweh Çebaôṭ :
Moi je suis le premier et le dernier,
Et hors moi il n'y pas de Dieu[1].
Qui est-ce qui prophétise comme moi,
Depuis que j'ai établi ce peuple antique?
Qu'il le dise, qu'il l'étale devant moi!
L'avenir, les choses futures, qu'on les fasse connaître!
Ne craignez rien! Ne vous effrayez pas!
Ne vous l'ai-je pas fait savoir dès lors[2]?

[25] Ceci n'est pas à entendre dans le sens propre d'une nouvelle fécondation de Canaan; c'est une allégorie expliquée par les lignes suivantes. C'est la nation qui sera restaurée par la bénédiction de l'Éternel, malgré les sombres apparences du temps présent. Comp. chap. XLI, 17.

[26] Ces dernières lignes sont généralement entendues de la propagation du culte de Jéhova parmi les païens. Le texte ne s'oppose pas à cette interprétation, et l'idée elle-même est familière aux prophètes. Mais elle est étrangère à l'ensemble du morceau. Nous y voyons donc simplement l'assertion que les Israélites ne connaîtront bientôt de plus grand bonheur que d'appartenir à Jéhova, de plus grande gloire que de porter le nom national, aujourd'hui avili. La phrase *marquer la main*, fait allusion à la coutume ancienne de *tatouer* le bras des esclaves pour constater le nom de leur maître (comp. Gal. VI, 17).

[1] Les promesses ont besoin d'une garantie. Elle est fournie par le fait qu'il n'y a qu'un seul Dieu, donc aussi une unique source de vérité. La vérité se constate par l'accomplissement des prophéties (XLI, 22 suiv). Or, Jéhova seul a fait des prédictions que l'événement a vérifiées. Depuis les origines du peuple d'Israël, dont l'histoire embrasse déjà tant de siècles, Jéhova a parlé à ce peuple, lui a fait connaître ses destinées, ses chances conditionnelles de bonheur et de malheur, et il n'a pas reçu de démenti. Quel dieu en a fait autant?

[2] Il ne s'agit pas d'une antiquité reculée, puisqu'on invoque le témoignage des contemporains. *Dès lors*, c'est déjà antérieurement, à l'époque où les prédictions furent faites.

Ne l'ai-je pas prédit ? N'êtes-vous pas mes témoins ?
Y a-t-il un dieu hors moi?
Donc non plus de rocher, que je sache[3] !

Les fabricants d'idoles, tous, ils ne sont rien,
Et leurs mignons ne sont bons à rien,
Et leurs témoins eux-mêmes ne voient rien
Et ne savent rien, pour leur propre honte[4].
Qui est-ce qui fabrique un dieu,
Ou fond une idole, pour qu'elle ne soit bonne à rien[5] ?
Voyez, tous ses compagnons seront confondus ;
Ces artistes sont des mortels :
Qu'ils s'assemblent tous, qu'ils se lèvent....
Ils trembleront, ils seront confondus tous à la fois[6].

Le forgeron avec ses outils travaille sur la braise[7] ;
Il le façonne avec les marteaux,
Il travaille à force de bras ;
Il souffre même la faim, il est sans force ;

3 Le *rocher* du salut, son fondement inébranlable et digne de confiance. Tout ce morceau est encore un défi jeté au polythéisme, comme la suite du discours va le prouver. Les faux dieux, qui n'ont rien pu promettre ou prédire, ne peuvent pas non plus protéger.

4 Comp. pour ce morceau XL, 19 suiv.; XLI, 7. Le texte est un peu plus difficile qu'ailleurs à cause des termes techniques, peut-être a-t-il aussi souffert dans ses éléments, comme l'attestent les variantes tant de l'hébreu que du grec. Le terme de *mignons* (favoris) pour les idoles, semble indiquer qu'il s'agit principalement de petites figures, telles qu'on les avait dans les maisons particulières. — Le second distique a été très-diversement interprété. Nous le prenons dans le sens du v. 18, de manière à voir dans les *témoins*, les adorateurs des idoles. Eux et leurs dieux, les uns valent les autres. D'autres traduisent : ces dieux sont leurs propres témoins, ils font voir par eux-mêmes ce qu'ils sont.

5 Cette phrase exprime l'idée : Qui peut être assez sot pour travailler à une œuvre aussi ingrate ?

6 Le jour viendra où cette absolue inutilité des idoles se manifestera à la honte des idolâtres. Au moment du danger, ils auront beau se préparer à la résistance, aucun dieu ne sera là pour les sauver. Les *compagnons* des idoles sont les adorateurs des images. Les *artistes* eux-mêmes sont mortels, et ils prétendent faire des dieux !

7 Texte obscur et corrompu, dans lequel il manque en tout cas un verbe, que nous avons remplacé, par conjecture, en introduisant la préposition *avec*. Plusieurs commentateurs pensent que l'auteur veut d'abord raconter la fabrication des outils, pour passer à celle des idoles au verset suivant. Nous croyons, au contraire, que le régime du verbe *façonner*, qui n'est désigné que par un pronom, est le *dieu*.

Il ne boit pas d'eau, il se fatigue[8].
Le sculpteur en bois étend la ficelle,
Il le dessine avec le poinçon[9],
Le façonne avec les rabots,
Le dessine avec le compas,
Le forme à l'image d'un homme,
Pareil à une belle figure d'homme,
Pour occuper une maison[10].

On coupe des cèdres,
On prend le rouvre et le chêne ;
On fait son choix parmi les arbres de la forêt.
On plante un cyprès que la pluie fera grandir[11].
Puis cela sert à l'homme à faire du feu,
Il en prend pour se chauffer ;
Il en brûle aussi pour cuire son pain,
Il en fait aussi un dieu et se prosterne,
Il fabrique une idole et l'adore[12].
Il brûle la moitié au feu,
Avec l'autre moitié il apprête sa viande ;
Il fait rôtir son rôt et se rassasie.
De plus, il se chauffe et dit : Ah bien !
J'ai bon chaud, je sens le feu[13] !

8 Il oublie de manger et de boire, il s'éreinte et se fatigue dans son importante besogne. (Il sue sang et eau pour faire un dieu.)

9 Au moyen de la ficelle, il marque les dimensions du bloc de bois dont il aura besoin ; avec le poinçon, il y trace les contours grossiers de la figure, et ainsi de suite. L'ironie est plus incisive par la longueur des détails.

10 Puisque c'est un homme, il faut qu'il ait aussi son logis.

11 Le tableau est reproduit à un autre point de vue, et de plus haut. Les dieux sculptés sont des meubles comme d'autres, faits du même bois. De plus, il faut dû temps aux arbres (et aux dieux) pour croître, pour arriver à terme. Les noms des arbres sont ici en partie choisis au hasard, en partie même la leçon est incertaine.

12 *Olim truncus eram ficulnus, inutile lignum, quum faber, incertus scamnum faceretne Priapum, maluit esse deum.* Hor., Sat., I, 8. Le texte dit : et *les* adore, l'auteur songeant sans doute à la pluralité des idoles.

13 En apparence, ce n'est ici qu'une répétition oiseuse des lignes précédentes. Mais à y regarder de près, on reconnaît que l'auteur a voulu renchérir sur son premier tableau. D'abord il avait fait trois parties égales de son bois : pour le chauffage, pour l'âtre et pour la sculpture. Maintenant les deux premiers emplois absorbent les *deux moitiés* du bois, comme étant les choses les plus importantes dans le ménage. S'il *reste* un bout, ce sera pour le dieu.

Et du reste il fait un dieu, son idole;
Il l'adore, il se prosterne, il lui adresse sa prière,
Il dit : Sauve-moi, car tu es mon dieu!

Ils ne savent rien, ils n'entendent rien[14],
Car leurs yeux sont fermés de manière à ne pas voir,
Leurs cœurs endurcis et inintelligents.
On ne rentre pas en soi-même,
On n'a pas le bon sens et la sagesse pour se dire :
«J'en ai brûlé la moitié au feu,
J'ai fait cuire mon pain sur les braises,
J'y ai rôti la viande que j'ai mangée,
Et du reste je ferais une abomination?
J'adorerais un morceau de bois!»
Il se repaît de cendres[15];
Son cœur trompé l'égare,
De manière qu'il ne se sauve pas en disant :
«C'est bien là une tromperie à laquelle je tiens!»

Songe à cela, Jacob,
Toi, Israël, car tu es mon serviteur.
Je t'ai formé, tu es mon serviteur,
Israël, tu ne seras pas oublié par moi[16].
Je fais disparaître tes péchés comme un nuage,
Tes méfaits comme un brouillard :
Reviens à moi, car je te rachète[17].

14 Les idolâtres, v. 9. — Leurs yeux (et leurs cœurs) sont *fermés*, litt.: enduits, de manière à ne pouvoir s'ouvrir. Le cœur, dans la psychologie hébraïque, est le siége de l'intelligence. Il s'agit ici d'une callosité spirituelle.

15 Manger des choses qui ne nourrissent pas, cela revient à dire, courir après des chimères. — Un simple effort de la réflexion suffirait pour lui faire comprendre l'absurdité de ses coutumes, mais il est tellement fasciné par l'illusion, et asservi par le préjugé, que cet effort salutaire n'est pas même tenté.

16 C'est ce sens passif que les anciens interprètes juifs ont voulu exprimer par les voyelles qu'ils ont mises dans le texte. Il est inutile de changer celui-ci pour lui faire exprimer l'idée : Ne m'oublie pas!

17 La certitude du pardon et la proximité de la délivrance permettent au prophète d'en parler comme d'un fait accompli. Mais en français, cela s'exprime par le présent et non par le prétérit. Les nuages et les brouillards représentent ce qu'il y a de plus fugitif au monde. On méconnaît tout à fait la portée de la comparaison, en faisant parler l'auteur de nuages épais.

Réjouissez-vous, cieux, car l'Éternel l'accomplit ;
Poussez des cris, profondeurs de la terre !
Montagnes, éclatez de joie ;
Toi, forêt, avec tous tes arbres [18] !
Car l'Éternel rachète Jacob,
En Israël il manifeste sa gloire.

Voici ce que dit l'Éternel, ton rédempteur,
Qui t'a formé lors de ta naissance [19] :
Moi je suis l'Éternel, créateur de l'univers ;
Moi seul je déploie les cieux,
J'affermis la terre — qui est avec moi [20] ?
C'est moi qui dissipe les prestiges du mensonge,
Qui fais éclater la sottise des devins,
Qui rembarre les sages et confonds leur savoir [21].
C'est moi qui confirme la parole de mon serviteur,
Qui ratifie le conseil de mes messagers [22] ;
Qui dis de Jérusalem, qu'elle soit habitée,
Et des villes de Juda, qu'elles soient rebâties :
Je veux relever leurs ruines !
C'est moi qui dis à l'océan : Dessèche-toi,
Je veux que tes courants tarissent [23] !

[18] L'univers entier est invité à prendre part à la joie que doit causer à Israël sa prochaine restauration, et à célébrer la gloire du Dieu libérateur.

[19] La naissance d'Israël, c'est l'époque de la sortie d'Égypte, où la nation *devint* le peuple de Dieu et commença, pour ainsi dire, une nouvelle existence. Les lignes qui suivent accumulent les épithètes à la gloire de Jéhova en vue d'une prédiction nouvelle et tout à fait positive, qui doit être introduite plus solennellement.

[20] *Qui est avec moi?* C'est la leçon primitive qui est recommandée par le parallélisme (*Moi seul*). Nous ne voyons pas ce que le sens gagne à la leçon marginale (*de ma part*), préférée par quelques traducteurs. — Le ciel est *déployé* comme une tente, la terre *affermie*, solidement étendue, comme l'aire sur laquelle on bat le blé.

[21] Les païens avaient leurs devins, les Israélites leurs faux prophètes, qui les trompaient sur l'avenir. Jéhova met au néant leurs mensonges, démontre la vanité de leurs prédictions, par l'événement qu'il règle, et envoie promener ces prétendus sages, en leur disant de se taire.

[22] Par contre il confirme, en les réalisant, les promesses faites en son nom par son serviteur, ses messagers. Le singulier est immédiatement expliqué par le pluriel. Il s'agit des vrais prophètes, surtout de ceux de l'époque présente. S'il n'y a pas de faute dans le texte, et que l'on veuille presser le singulier, on dira que l'auteur a en vue certaines prophéties spéciales, qui auraient formé le point de départ des siennes, par ex. Jérémie XXX-XXXIII, ou L, LI, ou bien encore qu'il parle de lui-même.

[23] Allusion au passage de la mer rouge. Voyez la note sur XLIII, 16. Tous les obstacles, même les plus insurmontables, seront vaincus quand Jéhova fera rentrer son peuple dans sa patrie. Il n'est pas nécessaire de mettre l'Euphrate à la place de la mer (litt.: de la *profondeur*).

Je dis à Kores' : Tu es mon berger [24] !
Il accomplira toute ma volonté,
En disant à Jérusalem : Sois rebâtie !
Et au temple : Sois fondé !

Voici ce que l'Éternel dit à son oint, à Kores' [25].
Dont il a saisi la main
Pour terrasser devant lui les nations,
Et délier les ceintures des rois ;
Pour ouvrir les portes devant lui,
De sorte qu'aucune ne lui soit fermée :
Moi je marcherai devant toi,
J'aplanirai les chemins âpres,
Je briserai les portes d'airain,
Je mettrai en pièces les verroux de fer [26].
Je te donnerai des trésors cachés,
Enfouis dans les lieux secrets [27],
Afin que tu saches que moi je suis l'Éternel,
Le Dieu d'Israël qui t'appelle par ton nom.
C'est à cause de mon serviteur Jacob,
D'Israël, mon élu,
Que je t'ai appelé par ton nom,
Que je t'ai donné ton titre, bien que tu ne m'aies pas connu [28],

24 Enfin, le prophète prononce le nom du héros auquel Dieu confie son œuvre, après l'avoir annoncé précédemment d'une manière plus obscure (XLI, 2). Le *berger* rappelle le troupeau de Jéhova, lequel était en ce moment sans pasteur.

25 Ce morceau, qui se rattache à celui qui précède, proclame la mission de Cyrus comme lui étant confiée par Jéhova, et par cela même comme nécessairement victorieuse. Cyrus est honoré ici d'un *titre* (l'Oint, Mas'iaḥ) qui jadis était réservé aux rois Isaïdes, et qui, *plus tard*, appartiendra exclusivement au roi idéal de l'avenir.

26 Le triomphe de Cyrus est peint dans des termes en partie propres, en partie figurés. Parmi ces derniers, il y a les *ceintures* des rois à délier, c'est-à-dire leur puissance à briser. La ceinture (comp. v. 5) est le symbole de la force, en ce qu'elle achève l'accoutrement du guerrier.

27 Les trésors cachés peuvent être pris à la lettre des richesses entassées par les rois chaldéens de Babylone.

28 Le choix fait de Cyrus pour l'exécution des arrêts divins, n'est pas dû à son mérite, car il ne connaît point Jéhova, mais à la libre volonté de celui-ci. Aussi bien Cyrus n'est-il pas, comme Israël, l'objet des préoccupations de Dieu. Ses succès ne doivent que rehausser la gloire de celui qui tient dans ses mains les destinées des peuples. Le prophète ne veut pas dire que Cyrus est directement appelé à faire triompher le monothéisme.

L'Éternel, c'est moi, et nul autre :
Hors moi il n'y a point de dieu.
Je te mets la ceinture, bien que tu ne m'aies pas connu,
Pour qu'on sache au levant et au couchant
Que hors moi il n'y a rien,
Que moi je suis l'Éternel et nul autre,
Celui qui forme la lumière et crée les ténèbres [29],
Qui donne le salut et cause le malheur,
Moi, l'Éternel, je fais tout cela.

Faites dégoutter, ô cieux, d'en haut,
Nuages, faites ruisseler le bonheur !
Que la terre s'ouvre et fasse pousser le salut,
Et germer le bonheur à son tour [30] !
Moi, l'Éternel je fais cela.

Malheur à qui dispute contre son créateur,
Lui, un tesson parmi les tessons de la terre [31] !
L'argile dira-t-elle à celui qui la forme : Que fais-tu ?
Ton œuvre dira-t-elle : Il n'a pas de mains ?!
Malheur à qui dit à son père : Pourquoi m'as-tu engendré ?
Ou à sa mère : Pourquoi m'as-tu mis au monde [32] ?
Voici ce que dit l'Éternel,
Le Saint d'Israël, qui l'a formé :
Ils me questionnent sur les choses à venir !

29 D'après le parallélisme, il s'agit ici du bonheur et du malheur dans le sens politique.

30 Le ciel et la terre à l'envi se préparent à faire naître le *bonheur* pour le peuple de Dieu. Le parallélisme et la tendance générale du texte nous font préférer cette expression à celle de *justice*. C'est en s'obstinant à traduire partout de la même manière des mots d'une signification si diversement nuancée, qu'on risque de décolorer le texte et de le changer en une phraséologie sans sens précis.

31 Le salut promis à Israël est aussi certain que glorieux, mais la promesse rencontre des incrédules, parce que les choses ne vont pas assez vite à leur gré. Ils oublient que Dieu seul est l'ordonnateur des événements et qu'il ne souffre pas de contrôle téméraire. Il a déjà été question de ces doutes (XL, 27), et le prophète y reviendra encore. Ce manque de confiance est une provocation qui offense la majesté du Tout-Puissant ; c'est comme si un vase d'argile voulait raisonner contre le potier qui le façonne, et dire qu'il n'a pas de mains. Jéhova *forme* Israël, comme le potier *forme* son vase. L'homme qui prétend disputer avec le Très-Haut, devrait se souvenir qu'il n'est pas plus qu'un *tesson,* un objet sans force et sans valeur, comme tous ses semblables.

32 Une pareille contestation de l'homme avec Dieu serait tout aussi absurde et criminelle, que si un enfant voulait quereller ses parents au sujet de son existence.

Pour mes enfants vous me donnez des òrdres,
Pour l'œuvre de mes mains [33].
Moi j'ai fait la terre,
J'ai créé l'homme sur elle ;
Mes mains à moi ont déployé les cieux,
Et je commande à toute leur armée.
C'est moi qui l'ai suscité pour la victoire [34],
J'aplanirai tous ses chemins ;
Il rebâtira ma ville, et relâchera mes exilés,
Sans rançon et sans présent :
C'est Iaheweh Çebaôṯ qui le dit.

Voici ce que dit l'Éternel :
Le revenu de l'Égypte et le profit de l'Éthiopie,
Et les Sabéens à la haute taille,
Ils passeront à toi et t'appartiendront ;
Ils marcheront à ta suite, ils viendront enchaînés,
Ils se prosterneront devant toi et te supplieront :
«Ce n'est que chez toi qu'il y a un Dieu ;
Nul autre, non, point de Dieu [35] !»

Oui, tu es un Dieu impénétrable,
Dieu d'Israël, Sauveur [36] !

33 Pour ce verset, différemment compris, nous tenions à rester fidèles à l'esprit du contexte. C'est Jéhova qui se récrie sur les prétentions de l'impatience et de l'incrédulité. *Questionner*, c'est demander, exiger l'accomplissement, ne plus vouloir attendre avec résignation, prescrire à Dieu comment il doit procéder. D'autres mettent les verbes à l'impératif : consultez-moi sur l'avenir (et vous aurez une réponse rassurante), confiez-moi le soin de mes enfants.

34 Moi, le maître de l'univers, j'ai pris mes mesures ; Cyrus est en route, et tout se fera comme je le veux et comme je l'ai dit.

35 La restauration d'Israël amènera avec elle deux autres faits encore : la soumission des peuples étrangers, qui viendront apporter à Jérusalem leurs richesses, acquises par le commerce, et ensuite la conversion de ces mêmes peuples au culte de Jéhova. L'auteur en nomme deux (comp. XLIII, 3), à titre d'exemple, et des plus éloignés de la sphère d'action de Cyrus. Les *Sabéens* (d'après l'orthographe du texte) sont les peuples du Nil supérieur, de l'Abyssinie (de l'ancienne Éthiopie), que les anciens s'accordent à représenter comme une race de haute taille, par conséquent terribles comme ennemis, utiles comme sujets. — Le sujet auquel s'adresse le v. 14, étant au féminin, doit être la ville de Jérusalem.

36 Le prophète reprend ici la parole et déclare que les décrets de Jéhova sont aujourd'hui encore un mystère, et non complétement révélés, mais ne tarderont pas à l'être par l'accomplissement même. Alors arrivera le double résultat de la confusion des idolâtres, et de la restauration des pieux adorateurs du vrai Dieu, aujourd'hui plongés dans l'opprobre.

Ils seront tous confondus, couverts de honte,
Ils s'en iront tous honteux, ces fabricants d'idoles!
Israël sera sauvé par l'Éternel,
Sauvé pour toujours;
Vous ne serez plus confondus,
Plus couverts de honte, aux siècles des siècles!

Car voici ce que dit le Seigneur, le créateur des cieux,
Ce Dieu qui a formé la terre,
Qui l'a faite et fondée,
Qui ne l'a pas créée pour rien,
Mais qui l'a formée pour être habitée :
Moi je suis l'Éternel; il n'y en a pas d'autre!
Ce n'est pas en secret que j'ai parlé,
Dans un endroit obscur de la terre;
Je n'ai pas dit à la race de Jacob :
Vous me chercherez en vain!
Moi, l'Éternel, je dis la vérité,
J'annonce les choses directement[37].

Rassemblez-vous et venez,
Approchez-vous tous, fuyards des nations[38]!
Qu'ils sont ignorants, ceux qui traînent leur idole de bois,
Qui invoquent un dieu impuissant!
Parlez donc, exposez, oui, délibérez ensemble :
Qui a jadis annoncé cela?
Qui l'a prédit autrefois[39]?

37 La terre n'a pas été créée *pour rien*, pour être vide, comme l'est aujourd'hui la patrie d'Israël, ruinée par la guerre. Le but de la création est une garantie de plus pour l'accomplissement de la promesse. De plus, celle-ci n'a pas été faite *en secret*, de manière à craindre le grand jour, comme étant sujette à caution, mais publiquement et solennellement. Enfin, elle n'a pas été faite pour tromper Israël, comme pour se moquer de sa crédulité et lui dire: Cherchez-moi toujours (le verbe est à l'impératif dans l'original), et grand bien vous fasse!

38 Les païens aussi sont invités à écouter la parole de Dieu. Les *fuyards des nations* sont ceux qui auront échappé à la catastrophe imminente de la conquête persane, et qui par cela même sont avertis qu'il n'y a de salut qu'en Jéhova et non dans leurs idoles. — Ces fuyards sont censés n'être pas encore complétement convaincus; ils sont sommés de se présenter devant le vrai Dieu, pour *exposer* (XLI, 21) leur croyance et les raisons à l'appui.

39 Jéhova leur oppose, comme plusieurs fois déjà, le fait qu'il a prédit les événements, et que sa prédiction s'est trouvée ratifiée.

N'était-ce pas moi, l'Éternel,
Hors lequel il n'y a point de dieu,
De dieu véridique et sauveur, si ce n'est moi ?

Tournez-vous vers moi pour être sauvées,
Vous, toutes les extrémités de la terre[40],
Car moi je suis Dieu, et nul autre !
Je jure par moi-même
(C'est la vérité qui sort de ma bouche,
Une parole irrévocable !)
Que c'est devant moi que tous les genoux doivent fléchir,
Que toutes les langues doivent jurer.
En l'Éternel seul, dira-t-on, il y a salut et force ;
A lui viendront, pleins de honte,
Tous ceux qui le haïssaient.
C'est en l'Éternel qu'obtiendra justice,
Que se glorifiera toute la race d'Israël.

Bel tombe, Nebo est renversé ;
Leurs images que vous portiez
Sont chargées sur des bêtes de somme,
Un fardeau qui les fatigue.
Ils tombent, ils sont renversés tous ensemble ;
Ils ne peuvent sauver cette charge,
Ils vont eux-mêmes en exil[1].

40 Les peuples les plus lointains finiront par reconnaître le seul vrai Dieu. Celui-ci le proclame d'avance, comme une vérité absolue et indubitable. Mais la gloire d'Israël, du serviteur élu de Dieu, qui aura été l'organe de Dieu pour annoncer cette conversion générale, sera inséparable de cette grande révolution.

1 Ce morceau, plus isolé que les autres de ce qui l'entoure, est encore inspiré au prophète par les extravagances de l'idolâtrie à laquelle les Israélites se livraient au moment même où les faux dieux allaient recevoir le coup mortel. Israël est mis en demeure de choisir entre la fidélité à son vrai Dieu, comme unique condition du salut, et un culte auquel est réservé l'opprobre et la ruine. — Bel et Nebo (les planètes Jupiter et Mercure ?), les principales divinités des Babyloniens, nommées ici à la place de toutes les autres, vont périr ; leurs images seront renversées, leurs temples pillés et détruits, dès que Cyrus, l'exécuteur des desseins de Dieu, sera arrivé victorieux. Les idoles, autrefois portées en procession, avec des démonstrations de respect, sont chargées sur des chameaux et des ânes, pour être emportées avec le reste du butin. Les dieux ne peuvent se défendre, ils partent eux-mêmes avec leurs images, avec lesquelles le prophète les identifie volontiers, en s'appuyant sur la superstition populaire, tout autant que sur sa foi religieuse.

Écoutez-moi, maison de Jacob,
Vous tous, qui restez de la maison d'Israël !
Vous que j'ai portés depuis le sein maternel,
Dont je me suis chargé depuis votre naissance,
Pour lesquels je serai le même jusqu'à votre vieillesse,
Que je porterai encore en cheveux blancs ;
Vous que j'ai créés et dont je me suis chargé,
Que je porterai encore et que je sauverai —[2]
A qui voulez-vous me comparer et m'égaler ?
A qui m'assimiler, pour que nous soyons égaux?.....
...Ils tirent l'or de leur bourse[3],
Ils pèsent l'argent dans la balance,
Ils engagent un orfèvre pour qu'il en fasse un dieu,
Puis ils se prosternent et l'adorent !
Ils le prennent sur leurs épaules, ils le transportent,
Ils le mettent à sa place pour qu'il y reste :
Puis on l'invoque, et il ne répond pas ;
Il ne peut sauver de la détresse !

Songez-y et ravisez-vous,
Rebelles, ayez cela à cœur !
Rappelez-vous le passé, le temps de jadis ;
Que c'est moi qui suis Dieu et nul autre,
Que je suis Dieu et n'ai point d'égal.
Dès le commencement j'annonce la fin,
Dès l'abord, ce qui n'est point encore :
Je parle — ma volonté s'accomplit ;
Tout ce que je veux, je le fais !
De l'Orient j'appelle l'aigle[4],
D'un pays lointain, l'homme de mon dessein :
Je l'ai dit et je l'exécuterai,
Je l'ai préparé et je le ferai !

[2] En présence d'une pareille catastrophe, Israël ne reviendrait-il pas à son Dieu ? L'invitation, pour être plus pressante, représente ce Dieu comme un père qui a choyé et porté son enfant depuis sa naissance. La comparaison est d'autant plus poétique qu'elle forme un contraste avec le tableau des faux dieux qui ont besoin eux-mêmes d'être portés par les hommes. La *naissance* et la *vieillesse*, les deux époques extrêmes de la vie, résument pour ainsi dire toute l'histoire d'Israël.

[3] Cette nouvelle description de la fabrication des idoles (comp. XL, 19 suiv.; XLIV, 9 suiv.) est une réponse ironique à la question qui précède. Serait-il possible que de pareils dieux fussent jugés les égaux du Tout-Puissant, qui non seulement fait ce qu'il veut, mais qui seul aussi peut le prédire ?

[4] Chap. XLI, 2 ; XLIV, 28 ; XLV, 1.

Écoutez-moi, gens au cœur dur,
Vous qui êtes loin du salut [5] !
Je fais approcher mon salut, il n'est pas loin,
Et ma délivrance ne tardera point :
Je donnerai à Sion ma délivrance,
Et ma gloire à Israël !

Descends de ton trône pour t'asseoir dans la poussière,
Vierge, fille de Babel [1] !
Assieds-toi à terre, fille des Chaldéens,
Désormais on ne t'appellera plus
La délicate, la voluptueuse.
Prends les meules, et va moudre la farine ;
Ote ton voile, retrousse ta robe,
Découvre tes jambes, pour passer les rivières !
Que ta nudité soit découverte,
Qu'on voie ta honte !
Je tirerai vengeance, je n'épargnerai personne !
[*Dit*] [2] notre rédempteur,
Iaheweh Çebaôṭ est son nom,
Le Saint d'Israël.
Assieds-toi en silence, cache-toi dans l'obscurité,
Fille des Chaldéens,
Désormais on ne t'appellera plus
La reine des empires !

[5] On pourrait à la rigueur mettre la *justice* à la place du *salut*, mais la ligne suivante exige qu'on s'en tienne à cette dernière signification, que nous avons d'ailleurs rencontrée plusieurs fois déjà. Seulement il est clair qu'il s'agit ici d'une qualité morale, d'une absence de mérite, tandis que plus loin il est question d'un effet matériel de la grâce.

[1] La catastrophe qui menace Babylone est annoncée de nouveau, et cette fois-ci sous une forme en partie allégorique. L'empire (ou la capitale) est représenté comme une reine fièrement assise sur son trône, entourée de tout le luxe de la royauté et se complaisant dans une entière sécurité. Mais elle va être détrônée, plongée dans la misère d'une condition infime. Elle deviendra esclave, et sera mal vêtue, employée aux services les plus durs du ménage, à moudre le grain pour le pain quotidien, exposée à traverser les ruisseaux, de manière à paraître nue devant les regards des passants. Tout ceci est à prendre dans un sens purement allégorique, pour représenter l'esclavage, la déportation, l'opprobre.

[2] Ce mot est nécessaire à l'intelligence du contexte, et même à la construction de la phrase.

J'étais irrité contre mon peuple,
J'ai profané mon héritage,
Je te les ai livrés !
Mais toi, tu n'as pas eu pitié d'eux :
Sur un vieillard tu as fait peser ton joug outre mesure.
Tu disais : Je serai toujours la reine !
Au point que tu n'y réfléchissais pas,
Que tu ne songeais pas à la fin[3].

Or, écoute ceci, voluptueuse,
Toi qui es assise en sécurité,
Qui dis en ton cœur : Je suis sans pareille !
Je ne deviendrai pas veuve,
Je ne connaîtrai point la perte des enfants[4] !
Mais ces deux choses te viendront soudain le même jour,
La perte des enfants et le veuvage ;
Elles viendront, sans que rien y manque,
Malgré la puissanee de tes sortiléges !
Tu te fiais à ta malice ;
Tu disais : Personne ne me voit !
Ta propre prudence et ta ruse t'ont trompée,
Quand tu disais : Je suis sans pareille !
Mais le malheur viendra sur toi,
Et tu ne sauras le conjurer ;
La ruine te surprendra,
Et tu ne pourras la prévenir par un sacrifice ;
La désolation tombera soudain sur toi,
Sans que tu t'y attendes !

Tiens t'en donc à tes enchantements,
A tous tes nombreux sortiléges,
Auxquels tu t'es exercée depuis ta jeunesse :

3 Pourquoi ce cruel châtiment de Babylone ? Jéhova, justement irrité contre son peuple, s'était servi des Chaldéens pour le punir. Mais ceux-ci ont dépassé la mesure. Dans leur orgueil, ils ne se sont pas avisés qu'ils n'étaient les maîtres que par et sous le bon plaisir du dieu d'Israël. Ils ont agi comme s'ils devaient l'être toujours, et ont jeté sur les épaules d'un *vieillard* un fardeau trop lourd même pour un jeune homme (terme figuré de mesure comparative).

4 L'auteur revient à sa première allégorie. Le sort de Babylone sera celui d'une femme délaissée, sans famille et sans appui. Mais cette femme est ici représentée, non plus comme une reine, mais comme une sorcière. Ellé pratiquait les arts magiques et y voyait sa force. Mais au jour de la catastrophe, ce seront là des secours bien trompeurs. Allusion aux sciences cultivées à Babylone.

Peut-être te seront-ils utiles,
Peut-être inspireras-tu de la terreur !
Si tu es lasse de toutes tes consultations [5],
Qu'ils se lèvent donc, qu'ils te sauvent,
Ceux qui compassent le ciel et observent les étoiles,
Qui à chaque nouvelle lune
T'apprennent ce qui doit arriver !
Ah ! ils seront comme la paille que le feu dévore ;
Ils ne se sauveront pas eux-mêmes de la flamme :
Ce ne sera point une braise pour se chauffer,
Un feu pour s'asseoir devant !
Voilà à quoi te servira
Ce à quoi tu t'es exercée depuis ta jeunesse ;
Tes trafiquants fuiront chacun de son côté [6] :
De sauveur, tu n'en as point !

Écoutez ceci, maison de Jacob [1] !
Vous qui vous nommez du nom d'Israël,
Et qui êtes sortis de la source de Juda ;
Qui jurez par le nom de l'Éternel,
Et qui glorifiez le Dieu d'Israël,
Mais sans fidélité et sans sincérité —

[5] Babylone, comme personne, est distinguée ici du corps de ses devins et astrologues. L'auteur suppose qu'elle finira par se lasser de ses propres sortiléges, si inutiles après tout, et, reprenant la même idée au sens propre et concret, il ajoute qu'*alors* elle appellera à son secours les sages dans lesquels seuls elle a mis sa confiance jusqu'ici.

[6] Dans ces deux lignes, le texte paraît avoir été altéré. Dans nos imprimés, les mots : *depuis ta jeunesse,* sont précédés de ceux-ci : *tes trafiquants.* D'après céla, on admet généralement que l'auteur veut distinguer deux catégories de personnes, les astrologues qui seront brûlés (« *voilà ce que deviendront ceux avec qui,* » etc.), et les trafiquants qui fuiront. D'autres ont proposé de rayer simplement le mot : *tes trafiquants,* comme une fausse interprétation marginale du reste. Nous nous bornons à transposer les deux mots et nous considérons la première ligne comme une simple reproduction de la 3e du v. 12.

[1] Cette apostrophe amène encore un morceau détaché et qui peut être considéré comme un résumé de tout ce qui précède : les prédictions faites et accomplies, l'impuissance des faux dieux, la délivrance par Cyrus, présentée comme un pur effet de la grâce, la perspective des temps plus heureux. La forme même de l'allocution fait ressortir ce dont Jéhova se plaint le plus : ce n'est pas une défection positive et hostile, mais une rébellion pratique jointe à la prétention de porter un nom sacré.

Car ils se nomment d'après la ville du sanctuaire,
Et se réclament du Dieu d'Israël,
Dont le nom est Iaheweh Çebaôt[2] ! —

Les événements précédents[3], je les annonçai jadis,
Ma bouche les proclama, je les publiai,
Soudain j'ai agi et ils sont arrivés.
Parce que je savais que tu es revêche,
Que ton cou est une barre de fer,
Et ton front d'airain,
Je te l'ai annoncé autrefois,
Avant que cela n'arrivât, je te l'ai fait savoir,
Pour que tu ne dises pas : C'est mon idole qui l'a fait,
C'est mon Dieu sculpté ou fondu qui l'a ordonné !
Tu l'as entendu — vois-le, tout cela[4] !
Et vous autres, ne le confesserez-vous pas ?

Désormais je t'apprends des choses nouvelles,
Des choses cachées que tu ne connais point[5].
C'est maintenant qu'elles vont naître,
Elles n'ont point été,
Avant ce jour tu n'en as rien appris,
Pour que tu ne dises pas : Eh, je savais bien !
Non, tu ne savais rien !
Non, tu ne les connaissais pas !
Jamais ton oreille ne s'y est ouverte !
Car je savais que tu es infidèle,
Qu'on te nomme Rebelle depuis ta naissance !

2 Le second verset forme une espèce de parenthèse, une exclamation d'étonnement, qui ne reçoit sa véritable signification que par la dernière ligne du verset précédent.

3 Et non pas : les *prédictions* précédentes. Il s'agit de la ruine de Jérusalem, prédite autrefois et accomplie. De même, la restauration prédite aujourd'hui, s'accomplira à son tour.

4 Israël a entendu les prédictions, il peut en voir l'accomplissement parfait ; osera-t-il nier la chose ?

5 Ce n'est pas seulement le retour de la captivité (car celui-ci avait été prédit maintes fois par les anciens prophètes déjà), mais surtout le rôle qu'Israël devait jouer dans l'histoire théocratique de l'avenir (XLII ; XLIX). De ceci il n'avait jamais encore été question, et pour cause. Le peuple n'était pas digne d'une telle communication, infidèle et rebelle qu'il était toujours.

C'est à cause de mon nom que je me patiente,
C'est pour ma gloire que je me contiens,
De manière à ne pas t'anéantir[6].
Vois, je t'ai fait fondre sans obtenir d'argent,
Je t'ai éprouvé dans le creuset du malheur.
C'est pour moi, pour moi seul que je le fais,
Et mon honneur — combien est-il profané[7] ! —
Je ne le cèderai à nul autre.

Écoute-moi, Jacob,
Et toi Israël, que j'ai appelé :
C'est moi qui suis,
Moi le premier, moi aussi le dernier[8].
C'est ma main qui a fondé la terre,
Ma droite a tendu les cieux :
Je les appelle, et les voilà devant moi !
Assemblez-vous tous et écoutez :
Qui d'entre les autres a prédit cela ?
«Celui que l'Éternel aime
Accomplira sa volonté sur Babel,
Et sera son bras contre les Chaldéens[9] !»
Moi, moi je l'ai promis, et je l'ai appelé,
Je l'amène et sa marche réussira.

Approchez et écoutez ceci[10] :
Dès l'abord je n'ai point parlé en secret,

6 Cette strophe forme une espèce de parenthèse. Israël n'est guère plus digne aujourd'hui. Ses malheurs n'ont pas produit une guérison radicale. Le minérai jeté dans ce *creuset*-là n'a pas donné de métal pur. A vrai dire, Dieu pourrait donc continuer à punir, anéantir même ce malheureux peuple. S'il ne le fait pas, c'est qu'il veut revendiquer son honneur à la face du monde, qui attribuerait à son impuissance la ruine définitive de ses élus.

7 Il y a ici dans le texte une petite lacune qu'on fait ordinairement disparaître en intercalant ces mots : *mon nom*. Nous arrivons au même but en transposant (dans la traduction) le mot *honneur* avant la parenthèse.

8 Exhortation pressante adressée au peuple, pour qu'il reconnaisse enfin Jéhova comme seul vrai Dieu éternel, créateur et révélateur.

9 Ces trois lignes résument la prédiction, que Jéhova seul a faite, et non les faux dieux.

10 C'est le prophète qui prend ici la parole. Il rappelle que dès les premiers moments où les événements actuels se préparaient, c'est-à-dire dès la première apparition de Cyrus à l'horizon politique, il a pris la parole pour annoncer un heureux dénouement, et qu'il a continué ce ministère jusqu'à ce jour. On peut objecter que

Depuis que cela se fait je suis là,
Et maintenant le Seigneur, l'Éternel,
M'envoie encore avec son esprit.
Ainsi dit l'Éternel, ton rédempteur,
Le Saint d'Israël :
Moi, l'Éternel, je suis ton Dieu,
Qui t'enseigne ce qui t'est salutaire,
Qui te dirige dans la voie à suivre.
Ah, si tu écoutais mes commandements,
Ton bonheur serait comme un fleuve,
Ta prospérité comme les flots de la mer;
Ta race serait comme le sable,
Les fruits de tes entrailles nombreux comme ses grains :
Son nom ne serait point aboli ni effacé devant moi [11] !

Sortez de Babel ! Fuyez les Chaldéens [12] !
Annoncez cela à grands cris, publiez-le,
Portez-le jusqu'à l'extrémité de la terre !
Dites : L'Éternel rachète son serviteur Jacob !
Ils ne souffrent pas de la soif
Dans les déserts par où il les conduit;
Il fait couler pour eux de l'eau du rocher,
Il fend le roc et l'eau jaillit........

Point de salut, dit l'Éternel, pour les impies !

---

l'auteur n'a jamais encore parlé à la première personne du singulier (voyez cependant chap. XL, 6), et que les deux lignes suivantes seraient bien placées dans la bouche de Dieu. Mais on pourrait aussi rattacher les trois premières lignes à la strophe précédente, et commencer le discours du prophète avec la 4e.

11 Le prophète ne se borne pas à promettre ; sa mission est aussi d'avertir et de réprimander ceux qui en ont besoin. Il met donc dans la bouche de Dieu un mot qui contient à la fois un reproche et un vœu. Il ne tient donc plus qu'au peuple lui-même d'obtenir par l'obéissance ce que son Dieu lui réserve. Car en tout cas, les indignes n'y auront point part (v. 22). *Son* nom, celui de la race d'Israël.

12 Péroraison. Le prophète se place en esprit au point de vue de ce moment à venir où la délivrance s'accomplit effectivement. Israël alors se hâte de quitter cette terre de servitude et d'idolâtrie. L'heureuse nouvelle se répand dans le monde entier. Le retour dans la patrie sera accompagné des mêmes miracles qui signalèrent autrefois le trajet du désert de l'Arabie.

Iles, écoutez-moi,
Peuples lointains, prêtez l'oreille !
L'Éternel m'a appelé dès ma naissance,
Dès le sein de ma mère, il a nommé mon nom.
Il a fait ma bouche pareille à une épée tranchante,
Me mettant à couvert à l'ombre de sa main ;
Il a fait de moi une flèche polie,
Me serrant dans son carquois.
Et il m'a dit : Mon serviteur, c'est toi, Israël,
Par lequel je serai glorifié [1].

Mais moi je disais : C'est en vain que j'ai travaillé ;
Inutilement, sans fruit, j'ai consumé ma force.
Toutefois mon salaire est auprès de l'Éternel,
Et ma récompense auprès de mon Dieu [2].

Or, l'Éternel m'a dit,
Lui qui me forma dès ma naissance pour être son serviteur,
Pour ramener Jacob vers lui,
Et rassembler Israël —
Je suis honoré aux yeux de l'Éternel
Et mon Dieu est ma force [3] —

[1] Ce nouvel exorde est parallèle à celui du chap. XLII, avec cette légère différence que ce qui était alors offert en perspective plus ou moins lointaine, est présenté ici comme actuel. De plus, le *serviteur de Dieu*, rempli de la certitude de sa mission, parle ici à la première personne, ce qui donne à l'exorde une vivacité toute poétique. Ce serviteur est explicitement nommé par son nom : c'est Israël, dans le sens que nous avons déterminé dans la première note sur le chap. XLII. Quand Israël parle de sa naissance (comp. XLIV, 2; XLVI, 3), c'est des origines de la nation qu'il est question, plus particulièrement de l'époque de Moïse et du Sinaï, où cet *appel*, cette dénomination comme peuple de Dieu, a été inaugurée (comp. XLI, 9 ; XLIII, 1). Les images du v. 2 sont destinées d'un côté à peindre la mission spéciale échue à Israël de faire la conquête spirituelle du monde par la parole (*épée, flèche*), de l'autre côté, à constater la protection efficace de Dieu qui en assure l'effet (*ombre, carquois*). La première de ces images est reproduite Hébr. IV, 12. Apoc. I, 16.

[2] D'après les apparences, Israël, cet Israël par excellence dont il vient d'être parlé, pouvait dire que tous ses efforts antérieurs avaient été vains, que l'état moral des masses était toujours le même. Malgré cela, il ne perd pas courage. Ce que l'Éternel a promis ne manquera pas de venir. Le *salaire*, la *récompense*, c'est ce qui est dû, réservé, promis (XL, 10). La mission prophétique auprès de la nation juive d'abord, ensuite auprès des peuples étrangers, aura des résultats positifs et brillants.

[3] Tout ce verset est une espèce de périphrase de la notion du Dieu révélateur, qui a choisi Israël pour son prophète et qui, à cet effet, lui donne la gloire et la force. Partout il faut ici soigneusement distinguer les deux notions diverses qui s'attachent

Il m'a dit : Ce n'est pas assez que tu sois mon serviteur,
Pour rétablir les tribus de Jacob
Et ramener les sauvés d'Israël :
Je veux faire de toi la lumière des nations,
Pour que mon salut arrive jusqu'au bout de la terre[4] !

Ainsi dit l'Éternel, le rédempteur d'Israël, son saint,
A celui qui est méprisé des hommes,
Détesté des peuples, esclave des puissants —
Les rois le verront et se lèveront,
Les princes se prosterneront,
A cause de l'Éternel, qui est fidèle,
Du Saint d'Israël, qui t'a élu[5] —
Ainsi dit l'Éternel :
Au temps de grâce je t'exauce,
Au jour de salut je viens à ton secours ;
Je te forme et t'établis pour l'alliance du peuple
Pour restaurer le pays,
Pour répartir les héritages dévastés ;
Pour dire aux captifs : Sortez !
A ceux qui sont dans les ténèbres : Paraissez[6] !
Ils viendront paître sur les chemins,
Sur toutes les hauteurs ils trouveront leur pâturage.

au nom d'Israël. Historiquement, c'est la masse de la nation, dont beaucoup de membres sont coupables et dégénérés ; dans le sens idéal, c'est le noyau régénérateur, personnifié dans notre texte et parlant à la première personne. Les promesses messianiques s'adressent à ce dernier élément. — Au v. 5, il y a une variante. Dans le texte on lit : Pour qu'Israël *ne* soit *pas* enlevé (anéanti) : Les anciens critiques juifs ont corrigé cette leçon par une note placée en marge et que nous avons exprimée dans notre traduction.

4 De ces deux promesses, la première seule est amplifiée dans ce qui suit.

5 On remarquera que nous mettons en parenthèse la seconde moitié du 7e verset, de manière que le 8e reprend simplement la phrase interrompue et ne commence pas un nouveau morceau ou discours. La parenthèse est une affirmation anticipée de l'accomplissement glorieux de la promesse. Aujourd'hui le serviteur de Jéhova est méprisé et esclave, tantôt il sera exalté par son Dieu, au grand étonnement du monde confondu et convaincu.

6 Ce morceau, qui, au fond, n'offre rien de bien nouveau, est clair et transparent dès qu'on ne perd pas de vue la distinction à faire des *deux* sens du nom d'Israël, dont nous avons parlé dans les notes précédentes. D'un côté, il y a le vrai Israël, aujourd'hui méprisé (v. 7), qui doit être exaucé et avoir son jour de salut (v. 8), pour être (le médiateur de) l'*alliance* du peuple avec Jéhova réconcilié (XLII, 6) et faire ainsi cesser l'exil ; de l'autre côté, il y a les masses qui doivent être sauvées et dont le retour est poétiquement décrit (v. 9 suiv.).

Ils n'auront ni faim ni soif;
Le mirage et le soleil ne leur feront pas de mal.
Car celui qui a pitié d'eux les guidera,
Et les conduira vers des eaux jaillissantes.
Je tracerai des chemins par toutes mes montagnes,
Et mes routes seront frayées [7].
Voyez, ceux-ci viennent de loin,
Et ceux-là du nord et de l'occident,
Et ceux-là de la terre des Siniens [8]!
Réjouissez-vous, cieux! Terre, sois dans l'allégresse!
Montagnes, éclatez de joie!
Car l'Éternel veut consoler son peuple,
Et prendre en pitié ses fidèles opprimés!

Sion a dit : L'Éternel m'a abandonnée,
Le Seigneur m'a oubliée [9]!
Une femme oublie-t-elle son nourrisson,
Sans avoir pitié du fruit de ses entrailles?
Elle-même serait oublieuse,
Que moi je ne t'oublierais point!
Vois-tu, je t'ai gravée dans mes mains;
Tes murs, je les ai toujours devant les yeux [10].

[7] Il est ici question d'abord d'une nouvelle répartition du territoire de Canaan, comme autrefois sous Josué; ensuite le peuple est comparé à un troupeau conduit par Dieu même, et trouvant partout sur son chemin de bons pâturages et des eaux vives, des chemins aisés et ombragés, où les fatigues et les périls du désert auront disparu (És. XXXV, 7; XL, 3, 4, etc.).

[8] Les exilés de Babylone ne seront pas les seuls à rentrer. Des quatre points cardinaux (XLIII, 5, 6) reviendront des membres dispersés de la nation. Les *Siniens* doivent avoir été un peuple lointain du sud ou de l'orient. On a songé aux Chinois, dont le nom aurait pu être prononcé à Babylone par des négociants voyageurs, sans qu'on ait besoin de supposer qu'à cette époque les Juifs soient déjà venus jusqu'en Chine. Il n'y a cependant aucune trace sûre d'un rapport quelconque entre les Babyloniens et les Chinois.

[9] La situation réelle, actuelle, forme un cruel contraste avec les promesses brillantes qui viennent d'être formulées. C'est donc une transition naturelle que d'introduire Jérusalem se plaignant de son triste état, pour amener, par antithèse, une répétition plus énergique encore de la consolation. Cette dernière est exprimée d'une manière touchante, en ce que Jéhova affirme qu'il oubliera Sion tout aussi peu, et moins encore, s'il se peut, qu'une mère n'oubliera son enfant.

[10] La locution figurée : *graver dans les mains*, est parfaitement expliquée par le parallélisme. La mention des *murs*, des *ruines*, etc., fait voir que l'horizon du prophète se circonscrit ici dans les limites d'une restauration matérielle et qu'il n'est pas question de ce que les théologiens chrétiens y ont voulu voir.

Tes enfants accourent à la hâte,
Tes destructeurs, tes dévastateurs te quittent.
Lève tes yeux et regarde autour de toi :
Ils se rassemblent tous, ils viennent vers toi.
Par ma vie, dit l'Éternel,
Tu t'en revêtiras comme d'une parure,
Tu t'en ceindras comme la jeune mariée [11].
Oui, tes ruines et tes solitudes,
Et ta campagne ravagée,
Tantôt elle sera trop étroite pour tes habitants,
Quand tes désolateurs seront loin de toi.
Tu les entendras dire devant toi,
Les enfants de ton veuvage [12] :
La place est trop étroite ;
Rangez-vous, que je m'établisse !
Et tu diras en toi-même :
Qui m'a enfanté ceux-ci [13] ?
J'avais perdu les miens,
J'étais stérile, captive, répudiée —
Mais ceux-ci, qui les a élevés ?
Voyez, j'étais restée seule,
Ceux-ci, où étaient-ils ?
Voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel :
Je vais lever ma main vers les peuples,
Et ériger mon signal vers les nations,
Pour qu'ils apportent tes fils sur leurs bras,
Et qu'ils chargent tes filles sur leurs épaules [14].

[11] L'allégorie est bien transparente. Jérusalem est comme une mère qui a perdu ses enfants, et qui croit que son époux l'a oubliée. Mais voici que les enfants reviennent en nombre ; la place, aujourd'hui une affreuse solitude, devient trop étroite pour les recevoir tous. Avec eux revient la joie et le bonheur, symbolisés par les habits de fête et la parure, dont la mère semble revêtue quand elle est entourée de ses enfants.

[12] Nous mettons *veuvage*, la langue française ne possédant pas de mot simple pour exprimer la position d'une mère qui a perdu ses enfants. Le choix du terme se justifiera de plus par la note suivante.

[13] Qui m'a *enfanté* ceux-ci ? et non : Qui me les a *engendrés*? Les Juifs revenant de Babylone, et presque tous nés à l'étranger, n'étaient pas, à vrai dire, les enfants de Jérusalem. Elle n'est que leur mère adoptive, ou spirituelle et théocratique. Ce serait complétement sortir de l'allégorie, et chose assez singulière, de lui faire dire, en sa qualité de femme : qui est le père de ces enfants ? Il est vrai que le verbe est au masculin, mais on remarquera qu'à cet enfantement est opposée la stérilité.

[14] Nouvelle application de l'image. Les exilés rentrants sont représentés comme des enfants nouveaux-nés, qui ne marchent pas encore, qui ont besoin des gens de service.

Des rois les garderont pour toi,
Et leurs princesses seront tes nourrices.
Ils se prosterneront devant toi, la face contre terre,
Et lècheront la poussière de tes pieds :
Et tu reconnaîtras que moi je suis l'Éternel,
Et que mes fidèles ne seront point déçus !

«Enlèvera-t-on au puissant sa proie !
Le butin du vainqueur sera-t-il repris [15] !»
Voici ce que dit l'Éternel :
Oui le butin sera enlevé au puissant,
Et la proie du vainqueur sera reprise !
C'est moi qui plaiderai contre tes adversaires ;
Et tes enfants, c'est moi qui les sauverai.
Et je ferai manger à tes oppresseurs leur propre chair [16] ;
De leur sang ils s'enivreront comme de vin doux.
Et tous les mortels reconnaîtront
Que moi, l'Éternel, je suis ton sauveur,
Que celui qui te rachète est le héros de Jacob !

Ce dernier élément du tableau amène immédiatement une perspective d'un autre genre. Les rois mêmes s'inclineront devant la majesté du peuple de Dieu et de sa sainte cité.

15 Parallèlement à l'exorde du morceau précédent (v. 14), les premiers mots de celui-ci sont mis dans la bouche de la nation éplorée et désespérée. La puissance de Babylone est encore telle, que toutes les promesses données semblent vaines. Il y a cependant dans ce distique une petite difficulté. Le texte hébreu paraît dire : le butin du *Juste*, et on entend par là le butin pris sur les justes, c'est-à-dire sur Israël. Mais le prophète ne peut pas appeler les Israélites vaincus par Neboukadreççar, les *Justes*. Et le *butin* doit être identique avec la *proie*. C'est donc la nation elle-même et non son mobilier. Donc le « *Juste* » est identique avec le *puissant*, c'est-à-dire avec l'empire babylonien. Or, comme la réponse de Jéhova reproduit mot pour mot la question, avec une seule variante (la proie du *violent*), il est naturel de supposer une altération du texte et de substituer ce dernier terme à l'expression suspecte de la question. Le terme de *vainqueur* rend positivement l'idée de l'auteur. Nous serions même enclin à attribuer cette signification au mot du texte (XLI, 2, 10; XLII, 6; XLV, 12), de manière à n'avoir pas besoin de changer celui-ci. Dans ce cas, le terme serait changé exprès : Israël aurait dit : Peut-on enlever au *vainqueur* son butin ? Jéhova répondrait : Oui, il sera enlevé à ce *tyran* !

16 *Manger sa chair, boire son sang*, est à prendre dans le sens de la réciprocité et symbolise l'idée d'une ruine par la guerre civile.

Ainsi dit l'Éternel :
Où est l'acte de divorce de votre mère,
Par lequel je l'aurais répudiée?
Ou quel est celui de mes créanciers
Auquel je vous aurais vendus[17]?
Voyez, c'est pour vos péchés que vous avez été vendus,
C'est pour vos méfaits que votre mère a été répudiée.
Pourquoi, quand je venais, n'y avait-il personne?
Quand j'appelais, personne ne répondait?

Ma main est-elle donc trop impuissante pour vous délivrer?
N'ai-je pas la force de vous sauver?
Voyez! Par ma menace je dessèche la mer,
Je change les fleuves en landes[18],
Leurs poissons pourrissent faute d'eau
Et périssent de soif.
Je revêts les cieux de ténèbres,
Et je leur donne le cilice pour couverture[19]!

---

17 Les trois premiers versets du 50e chapitre se rattachent encore au morceau précédent. Ils répondent également aux doutes exprimés aux v. XLIX, 14 et 24, mais d'une manière moins directe. Si plus haut Jérusalem se plaignait à tort d'être une femme oubliée par son mari, ici elle est censée avoir dit que ce mari a fait divorce avec elle par caprice, en se bornant à lui remettre l'acte exigé par la loi (Deut. XXIV), et sans autre motif. La même idée revient sous une seconde image. Les Israélites, enfants de Jéhova, sont censés avoir dit que leur père les a vendus à l'étranger, comme cela arrivait dans l'occasion, quand un père de famille n'avait plus d'autre moyen de satisfaire ses créanciers. A ces plaintes sous-entendues, Jéhova répond que le malheur qui a frappé Israël (malheur symbolisé par les images du divorce et de la vente à l'étranger) n'est pas arrivé, parce que lui aurait agi par caprice ou pour payer ses propres dettes, mais par la faute du peuple même. La délivrance sera donc l'effet du pardon, et si elle s'est fait attendre, ce n'est pas par suite de l'impuissance de Dieu.

18 Chap. XLIII, 16; XLIV, 27. — S'il l'a fait autrefois à l'égard de la mer, lors de la sortie d'Égypte, pour frayer une route à Israël, il le fera encore à l'égard de l'Euphrate, soit pour reconduire les siens, soit pour ouvrir la ville à Cyrus.

19 Image des calamités qui vont fondre sur Babylone.

Le Seigneur, l'Éternel, m'a donné la langue des disciples,
Pour que je susse ranimer les abattus par ma parole,
Il me réveille, matin après matin,
Il excite mon oreille à l'écouter comme ses disciples [1].
Le Seigneur, l'Éternel, m'a ouvert l'oreille,
Et je n'ai point été rebelle, je n'ai point reculé.
J'ai présenté mon dos à ceux qui me frappaient,
Mes joues à ceux qui m'arrachaient la barbe;
Je n'ai point caché ma face devant l'outrage et le crachat [2].

Mais le Seigneur, l'Éternel, m'aidera;
C'est pourquoi je ne succombe pas à l'opprobre,
C'est pourquoi j'ai rendu ma face semblable au roc,
Sachant que je ne serai point confondu.
Il n'est pas loin, celui qui me rendra justice!
Qui me cherche querelle? Comparaissons ensemble!
Qui est ma partie adverse? Qu'il se présente [3]!
Voyez, le Seigneur, l'Éternel, m'aidera.
Qui osera me déclarer coupable!
Ha! ils passeront tous comme un vieux vêtement
Rongé par les teignes [4]!

[1] D'après la première impression qu'on reçoit à la lecture de ce morceau, on dirait que c'est le prophète qui parle en son nom particulier, en rappelant la mission qu'il a reçue, l'incrédulité qu'il a rencontrée, les outrages qu'il a subis, la patience qu'il y a opposée, et persistant dans les promesses faites aux uns et dans les menaces adressées aux autres. Mais, toute réflexion faite, nous pensons plutôt que la personne qui parle ici est la même que celle que nous avons entendue au chap. XLIX. C'est *le Serviteur de Jéhova,* dans le sens idéal et collectif, qui se compare ici *aux disciples,* c'est-à-dire aux prophètes, suscités autrefois isolément et individuellement. C'est le *peuple-prophète* qui parle. Il a compris et interprété les volontés de Dieu, depuis la catastrophe jusqu'à ce jour, mais sans être écouté; il a souffert, pour sa part, outre les malheurs communs à tous, les injures des méchants, des incrédules. Mais il est resté inébranlable dans sa foi et dans ses espérances.

[2] Ce tableau peut être emprunté à la réalité (voyez Néh. XIII, 25, et l'histoire de la passion de N. S.). L'emportement des Juifs incrédules et aigris par le malheur, a pu se porter à des excès contre leurs compatriotes plus résignés et prêts à renvoyer la responsabilité à qui de droit. Cependant rien n'empêche de voir ici une simple peinture dramatique.

[3] Le rapport entre les deux classes d'Israélites, dont nous venons de parler, est représenté comme celui de doux plaideurs devant le juge. La partie saine de la nation (les v. 10, 11 font voir clairement qu'il ne s'agit pas d'individus, mais de classes) est sûre de gagner le procès.

[4] Le sort définitif des adversaires est peint sous des images étrangères à l'allégorie précédente. Leur ruine est comparée à celle d'un habit qui périt par vétusté, ou par

Quiconque d'entre vous craint l'Éternel
Et écoute la voix de son serviteur,
S'il marche dans les ténèbres, privé de lumière,
Qu'il se confie à l'Éternel et s'appuie sur son Dieu[5] !
Mais vous tous, qui allumez le feu,
Et qui vous armez de flèches embrasées,
Allez vous-mêmes dans la flamme de votre feu,
Et contre les flèches que vous allumez !
C'est de ma part que cela vous arrive,
Que vous serez couchés sur le lit de douleur !

Écoutez-moi, vous qui poursuivez la justice,
Qui recherchez l'Éternel !
Regardez le rocher, où vous avez été taillés,
La carrière creusée, d'où vous avez été extraits !
Regardez Abraham, votre père,
Et Sarah qui vous a enfantés !
Il était seul, quand je l'appelai,
Et je l'ai béni et multiplié[1].
Aussi l'Éternel va-t-il consoler Sion ;
Il a pitié de ses ruines.
Il va changer son désert en paradis,
Et sa solitude en jardin de Dieu.
On y trouvera la joie et l'allégresse,
Les cantiques de louange et le son de la musique.

les insectes ; plus loin, à un embrasement, à la mort causée par des projectiles enflammés : sort d'autant plus cruel, qu'ils se le seront préparé à eux-mêmes, en croyant agir contre ceux qu'ils méconnaissaient injustement.

[5] Le serviteur de Dieu fait un appel à ceux d'entre les Israélites qui jusqu'ici ne se sont point encore ouverts à l'espérance (qui n'ont pas encore entrevu la lumière, dans les ténèbres qui les enveloppent), et les exhorte à se rattacher à lui, à ce noyau privilégié et prédestiné, qui dès à présent jouit du bonheur en perspective.

[1] Paroles d'encouragement adressées aux fidèles au sujet des espérances de restauration. Elles se fondent sur l'histoire des origines de la nation. Abraham n'était qu'un individu isolé, sans héritiers encore, quand Dieu l'appela, et il devint un grand peuple. Ainsi, sur les ruines de Jérusalem s'élèvera une nouvelle et populeuse cité. La comparaison des premiers parents avec une carrière d'où l'on tire les pierres pour une construction, est sans analogie dans les textes hébreux, mais elle se rattache à d'autres locutions plus usitées.

Écoutez-moi, mon peuple!
Ma nation, prête-moi l'oreille!
Un enseignement émanera de moi,
Et je poserai ma loi comme lumière des peuples [2].
Ma victoire [3] est proche, mon salut arrive,
Et mes bras vont juger les peuples :
C'est moi que les îles attendent [4],
C'est en mon bras qu'elles espèrent.
Levez vos yeux vers le ciel,
Et regardez la terre à vos pieds :
Le ciel se dissipera comme la fumée,
La terre passera comme un vieux vêtement,
Et ses habitants périront comme la vermine :
Mais mon salut reste à jamais,
Et ma victoire ne sera pas abattue [5].

Écoutez-moi, vous qui connaissez la justice!
Peuple, qui gardes mon instruction dans ton cœur!
Ne craignez pas les insultes des hommes,
Ne vous laissez pas abattre par leurs outrages!
Car la teigne les rongera comme un vêtement,
Le ver les mangera comme la laine,
Mais ma victoire restera à jamais,
Et mon salut d'âge en âge!

Lève-toi, lève-toi,
Revêts-toi de force, bras de l'Éternel!
Lève-toi, comme aux jours d'autrefois,

[2] Mention incidente de la promesse, déjà plusieurs fois reproduite, de la conversion des païens.

[3] Nous maintenons cette expression, comme nous l'avons fait plus d'une fois déjà ; car il ne s'agit pas autant d'une qualité que d'un acte, et d'un acte par lequel les malheurs d'Israël seront vengés, et la tyrannie des Chaldéens punie. Au point de vue du prophète, ce n'était que *justice*, mais l'emploi de ce terme n'aurait pas exactement rendu la pensée de l'auteur.

[4] Il y a deux classes de peuples, outre les Israélites ; les oppresseurs et conquérants, dont ceux-ci ont eu à souffrir : ils vont périr (v. 8) ; et les nations lointaines (les *îles*, XLI, 1 ; XLII, 4) et inoffensives, qui ne demandent pas mieux que de vivre en paix avec le peuple de Jéhova et sous l'égide de celui-ci.

[5] Ce terme est choisi, parce qu'il doit se reproduire, au verset suivant, dans une phrase différente, mais telle que nous ne voulions pas effacer l'allusion.

Comme aux âges de l'antiquité[6]!
N'est-ce pas toi qui as abattu l'Égypte,
Qui as frappé à mort le monstre des eaux[7]?
N'est-ce pas toi qui as mis la mer à sec,
Les flots du vaste océan?
Qui as fait des gouffres de la mer
Un chemin pour y faire passer les affranchis?

[*Les rachetés de l'Éternel retourneront;*
Ils arriveront à Sion dans l'allégresse;
Une joie éternelle couronnera leur tête,
Les transports et la joie y entreront,
La tristesse et les soupirs fuiront[8].]

C'est moi, c'est moi qui vous console[9]?
Qui es-tu, pour avoir peur de l'homme périssable,
Du mortel qui passe comme l'herbe?
Pour oublier l'Éternel, ton créateur,
Qui déploie les cieux et fonde la terre?
Pour trembler incessamment et chaque jour
Devant la rage de l'oppresseur,
Quand il te vise pour te perdre?

Où est-elle, cette rage de l'oppresseur[10]?
Bientôt le prisonnier sera relâché :
Il ne périra point dans son cachot[11],
Et son pain ne lui manquera pas.

6 L'impatience du prophète de voir réaliser ses espérances, lui dicte cette sollicitation pressante. Ce qui tout à l'heure, dans la bouche de Dieu, était le gage de la délivrance (la sortie miraculeuse d'Égypte), devient ici, dans celle du prophète, le motif de l'espoir, on pourrait dire, d'une espèce de provocation.

7 L'Égypte est désignée ici d'abord par un nom symbolique intraduisible, que nous avons expliqué dans la note sur És. XXX, 7, ensuite par le symbole du crocodile. Comp. Éz. XXIX, 3.

8 Le v. 11 est littéralement copié de És. XXXV, 10, et comme il interrompt l'enchaînement naturel du discours, nous n'hésitons pas à y voir une glose étrangère à ce texte.

9 Voici la réponse de Jéhova aux sollicitations impatientes formulées tout à l'heure. Pourquoi avoir peur? Je suis toujours là!

10 Que peut-elle? Combien durera-t-elle?

11 Litt.: Celui qui est courbé (assujetti), sous-entendez, parce qu'il a les pieds dans les ceps, il ne mourra point dans la fosse, dans le trou.

Moi je suis l'Éternel ton Dieu,
Qui soulève la mer et fais mugir ses ondes ;
Iaheweh Çebaôṭ est mon nom[12] !
Je mets mes paroles dans ta bouche,
De l'ombre de ma main je te couvre,
Pour planter des cieux et fonder une terre,
Et pour dire à Sion : Mon peuple, c'est toi[13] !

Réveille-toi ! réveille-toi !
Lève-toi ! Jérusalem !
Toi qui, de la main de l'Éternel,
As bu la coupe de sa colère,
Bu et vidé le calice de l'enivrement[14] !
De tous les fils qu'elle avait enfantés,
Nul ne la guida ;
Nul ne la saisit par la main,
De tous les enfants qu'elle avait élevés.
Deux coups te frappèrent —
Qui pouvait assez te plaindre ? —
Le ravage et la ruine, la famine et l'épée —
Qui suis-je, pour te consoler[15] ?
Tes enfants défaillants gisaient aux coins des rues,
Comme des chevreuils pris dans le filet,
Ivres de la colère de l'Éternel,
Du courroux de ton Dieu.

12 La certitude de la délivrance est fondée sur la toute-puissance de Dieu.

13 Le *serviteur de Jéhova* (celui-là même qui vient d'être représenté comme prisonnier), doit lui-même créer le monde de l'avenir (LXV, 17 ; LXVI, 22), parce que les prophètes sont censés *faire* ce qu'ils annoncent par ordre de Dieu (Jér. I, 10). Il reçoit ici de nouveau la mission déjà plusieurs fois formulée, et avec l'assurance de la protection divine dans son ministère ; mais l'horizon s'élargit et il ne s'agit de rien moins que d'une transformation de l'univers.

14 La promesse de Dieu ayant été solennellement renouvelée, Jérusalem est exhortée à prendre courage, à sortir de son état de torpeur. Elle est comparée à une personne ivre, incapable de se soutenir et de marcher, et couchée par terre sans connaissance. Mais son ivresse ne provient pas d'un excès de vin (v. 21), elle a bu jusqu'à la lie la coupe de la colère de Dieu (comp. Ézéch. XXIII, 32 suiv. Apoc. XIV, 10 ; XVI, 19, etc.). Les enfants qui n'ont pas voulu la guider, lorsqu'elle se trouvait dans cet état, ce sont ses chefs, ses rois, ses prophètes qui, se trouvant eux-mêmes dans cet état d'ivresse, n'ont pas pu la diriger dans le bon chemin. On remarquera que l'image est tour à tour appliquée à la ville personnifiée, et à ses habitants.

15 Le prophète, tout en insinuant que le châtiment était mérité, se sent pris de pitié pour un sort si affreux.

Or donc, écoute ceci, malheureuse,
Toi qui es ivre, mais non de vin !
Ainsi dit ton Seigneur, l'Éternel,
Ton Dieu qui prend fait et cause pour son peuple :
Vois ! J'ôte de tes mains la coupe de l'enivrement,
Le calice de ma colère :
Tu n'y boiras plus désormais !
Je le mettrai dans la main de ceux qui t'affligent,
De ceux qui t'ont dit :
A terre ! que nous passions dessus !
Auxquels tu as dû présenter ton dos en guise de sol,
Comme un chemin pour les passants [16] !

Lève-toi, lève-toi, revêts ta force [17], Sion !
Revêts tes beaux habits, Jérusalem, ville sainte !
Car désormais l'impur non circoncis ne te foulera plus.
Secoue la poussière,
Lève-toi, Jérusalem, captive [18] !
Ote les chaînes de ton cou,
Fille de Sion, prisonnière !
Car voici ce que dit l'Éternel :
Vous avez été livrés gratuitement —
Ce n'est pas avec de l'argent que vous serez rachetés [19] !

Car voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel :
Jadis mon peuple descendit en Égypte pour y séjourner ;
Puis l'Assyrien l'opprima sans droit.

16 Ceci n'est qu'une image, puisqu'il s'agit d'une ville et d'un peuple ; mais cette image est empruntée à une coutume constatée par l'histoire et mentionnée plus d'une fois dans la phrase bien connue, où les ennemis terrassés sont comparés à un marchepied. (Ps. CX, 1, etc.)

17 On traduit ordinairement : *ta parure*, d'après le parallélisme, mais il n'est pas nécessaire d'abandonner la signification propre du mot. La phrase, telle que nous l'avons rendue, forme l'antithèse naturelle de la description allégorique, LI, 20.

18 Ici nous croyons devoir faire une concession aux exigences du parallélisme. Le texte dit plutôt : *assieds-toi*. Mais cela cadre mal avec l'expression : mets-toi debout ! On peut regarder le mot hébreu (*s'bî*) comme un substantif : *captivité* de Jérusalem, c'est-à-dire : citoyens de Jérusalem, aujourd'hui exilés. Le même mot reparaît dans la ligne suivante.

19 Jéhova, maître et propriétaire de Canaan et d'Israël, n'a pas été indemnisé dans le temps par les conquérants babyloniens, donc il reprendra son bien purement et simplement, sans rien payer de son côté.

Et aujourd'hui, qu'ai-je à faire ici, dit l'Éternel,
Quand mon peuple est enlevé gratuitement [20] ?
Ses tyrans, dit l'Éternel, poussent des cris sauvages,
Et toujours et sans cesse mon nom est outragé.
Aussi mon peuple connaîtra-t-il mon nom,
Oui, aujourd'hui même il saura
Que c'est moi qui dis : Me voici !

Qu'ils sont les bien-venus sur les hauteurs,
Les pas du messager qui annonce la paix,
Du héraut de la joie, du messager du salut,
Qui dit à Sion : Ton Dieu règne [21] !
Et tes gardiens de crier [22] :
Tous ensemble ils poussent des cris de joie,
Car ils voient face à face,
Comme l'Éternel retourne à Sion.
Éclatez de joie, réjouissez-vous ensemble,
Ruines de Jérusalem !
Car l'Éternel a pitié de son peuple,
Et rachète Jérusalem.

20 Deux fois déjà, dans les siècles passés, Israël, opprimé par l'étranger, a été délivré par son Dieu. En Égypte, les Israélites étaient non pas des vaincus, mais des habitants paisibles, indignement asservis. La domination assyrienne, il est vrai, était un châtiment, mais du moins les conquérants n'avaient pas de droit personnel à faire valoir, Jéhova pouvait intervenir dès que cela lui plaisait : aujourd'hui, à l'égard des Chaldéens de Babylone, que fera-t-il ? Il vengera son honneur et réclamera son peuple, auquel il veut pardonner. On voit ici très-clairement que l'auteur est contemporain de l'empire babylonien, qui déjà touche à sa fin, et que, pour lui, la domination assyrienne appartient à un passé déjà lointain.

21 *Le* messager de paix et de salut, n'est pas ici un personnage particulier, par exemple un prophète, c'est la personnification des promesses faites dans tout ce livre (comp. XL, 9 ; XLI, 27). *Ton Dieu règne*, cela veut dire : Il veut enfin se montrer comme le roi puissant qu'il est ; il reprend visiblement le pouvoir dont il paraissait s'être démis (v. 10).

22 Les *gardiens* pourraient être des sentinelles censées placées sur les ruines de Jérusalem et annonçant ici l'arrivée du Dieu restaurateur. Mais on pourra aussi s'en tenir au point de vue général de l'auteur, qui se trouve à Babylone. Ce seront alors les prophètes qui, les premiers et même d'avance, ont eu connaissance de l'heureux changement qui se prépare et qui le saluent ici au moment de l'accomplissement. Le mieux sera de voir dans ces gardiens, comme dans le messager, des prosopopées destinées à donner à la prophétie les allures du drame. C'est l'accueil joyeux fait à la promesse de Dieu. En tout cas, ce passage nous révèle l'existence, à cette époque, d'une pluralité de prophètes.

L'Éternel découvre son bras saint
Aux yeux des nations,
Et les extrémités de la terre
Voient la victoire de notre Dieu!

Partez! partez! sortez d'ici [23]!
Ne touchez rien d'impur!
Quittez ces lieux! Purifiez-vous,
Vous qui portez les vases de l'Éternel!
Mais vous ne partirez pas à la hâte,
Vous ne vous en irez pas comme des fuyards :
Car c'est l'Éternel qui marche à votre tête,
C'est le Dieu d'Israël qui est votre arrière-garde!

Voyez! mon serviteur prospérera [1],
Il sera élevé, exalté, haut placé.

[23] Comp. chap. XLVIII, 20. Ce ne sera pas une fuite, comme lors de la sortie d'Égypte, ce sera une marche triomphale, solennelle; car on emportera les vases sacrés autrefois enlevés du temple, et Jéhova lui-même dirigera et protégera la marche.

[1] Le morceau suivant est le plus célèbre de tout ce livre, parce que la théologie chrétienne y a vu de tout temps une prédiction directe de la passion du Christ, et comme cette idée ne se rencontre pas ailleurs dans les livres des prophètes, ce passage unique a d'autant plus préoccupé les commentateurs et les apologistes. Déjà dans le Nouveau Testament lui-même, les citations empruntées à notre texte, et les simples allusions qui y sont faites, sont assez nombreuses. Voyez Marc XV, 28. Luc XXII, 37. Jean XII, 38. Actes VIII, 32. Rom. X, 15; XV, 21. 1 Cor. XV, 3. Mais c'est surtout la phrase, d'après laquelle le *Serviteur de Dieu* a porté *nos* maladies et souffert pour *nos* péchés, qui a donné, aux yeux de la théologie chrétienne, une importance majeure à cette péricope, bien que les apôtres eux-mêmes en aient donné deux interprétations différentes (Matth. VIII, 17. 1 Pierre II, 22 suiv.). L'exégèse des Pères a su trouver, en outre, dans notre texte une série de prophéties très-directes que les apôtres ne paraissent point avoir découvertes, par exemple une description de la figure naturelle de Jésus (v. 14), la mention du sang rédempteur dont le monde serait aspergé (v. 15), l'arrivée des Mages (v. 15), la flagellation (v. 5), le silence observé devant Hérode et Pilate (v. 7), la sépulture dans le caveau du riche Joseph (v. 9), etc. On n'a pas besoin de s'arrêter à ces jeux d'esprit, qui ne soutiennent pas l'examen scientifique, pour reconnaître, entre le tableau tracé par le prophète, et la position qu'occupe Jésus dans l'histoire de l'humanité régénérée et sauvée, une analogie frappante, surtout quand on laisse de côté les détails pour s'en tenir à l'idée fondamentale d'un rachat, d'un salut de celui qui avait encouru le châtiment et la ruine, par le sacrifice de l'innocent, et la solidarité généreuse et dévouée du fidèle serviteur de Dieu. Mais à ce point de vue, il y aurait lieu de dire que la réalisation

De même que beaucoup ont eu horreur de lui,
(Tant sa figure était défaite et méconnaissable
Et sa forme n'était plus celle d'un homme !)
De même il fera lever en sursaut des peuples nombreux ;
Devant lui, les rois fermeront la bouche :
Car ils verront ce qui ne leur avait pas été raconté,
Ils apercevront ce qu'ils n'avaient pas entendu [2].

Qui a cru à ce qui nous était annoncé?
La puissance de l'Éternel, à qui s'est-elle révélée [3]?
Il poussait devant lui comme le rejeton,
Comme la racine, sortant d'un sol aride [4] :

historique de l'idée du prophète, dans la personne du fondateur du christianisme, est bien plus riche encore que la prophétie : relativement aux souffrances endurées, à l'absence complète de tout péché, à la mission de restaurer Israël, et par lui le monde entier, il faudrait convenir que la perspective de notre auteur n'embrasse que des tableaux assez vagues et pâles, en comparaison des faits évangéliques. Cependant la question, pour nous, n'est pas là. Nous avons uniquement à examiner le sens premier et prochain du texte, d'après l'intention de l'auteur ; c'est donc par l'analyse consciencieuse de ce texte que nous commencerons, en nous réservant d'y joindre ultérieurement quelques réflexions générales.

[2] Nous constatons ici avant tout que l'auteur distingue clairement *deux époques* dans l'histoire du *Serviteur de Dieu*, dont il parle : un temps d'humiliation et de souffrance, et un temps de gloire et de prospérité. Ces deux époques sont marquées dans le texte par l'emploi des temps divers des verbes. L'époque malheureuse, au point de vue du prophète, appartient au passé, l'époque heureuse à l'avenir. C'est donc absolument la même conception que celle que nous avons rencontrée à chaque page de ce livre depuis la première ligne. Comme le morceau commence par la perspective de la prospérité prochaine, il se rattache par cela même de la manière la plus intime à celui qui précède, et qui se terminait par la description du retour triomphal de Babylone en Canaan. (Pour l'antithèse entre le plus profond abaissement du *Serviteur*, et les honneurs que lui rendront les rois, comp. XLIX, 7, 23.)

[3] Dans ce distique, tout aussi bien que dans le précédent, il est question du changement glorieux, inouï, inattendu, qui va se faire dans les destinées du *Serviteur de Dieu*, avec cette différence, que les *rois* et les *peuples* ne l'apprendront que par l'accomplissement, leurs dieux et leurs prophètes n'en ayant rien su ni dit antérieurement (XLIII, 9; XLIV, 7; XLV, 21), tandis qu'à *nous* (Israël), Jéhova l'avait fait annoncer, mais personne n'avait voulu y croire. La *puissance* (litt.: le bras) de Jéhova est placée ici pour l'effet qu'elle devait produire.

[4] Le prophète s'arrête d'abord (v. 2-10) à la description du profond abaissement du *Serviteur de Dieu*. A cet effet, il le compare à une faible plante, placée dans un sol desséché, lequel ne suffit pas à sa nourriture. Une telle plante est misérable et étiolée, et semble toujours près de périr. (*Devant lui*, à la face de Jéhova, qui, tout en l'abaissant, ne le perdait pas de vue.)

Il n'avait ni forme, ni beauté pour captiver nos regards,
Ni figure, pour que nous y prissions plaisir.
Il était méprisé et abandonné des hommes,
Un homme de douleur, familiarisé avec la maladie,
Comme quelqu'un devant qui on se couvre la face;
Il était méprisé, nous n'en tenions pas compte[5].

Cependant c'étaient nos maladies qu'il portait,
Nos douleurs, dont il s'était chargé.
Et nous le croyions frappé de Dieu,
Battu et humilié.
Et il était meurtri pour nos péchés,
Écrasé pour nos méfaits;
Il supportait le châtiment qui fait notre salut,
Et par ses plaies nous étions guéris.
Nous étions tous errants comme des brebis,
Nous suivions chacun son propre chemin,
Et l'Éternel faisait retomber sur lui notre faute à tous[6].

[5] Le même fait est maintenant représenté par une autre allégorie, à laquelle l'auteur s'arrêtera plus longtemps. Le *Serviteur de Dieu* est comparé à un homme placé dans les conditions les plus déplorables relativement à sa santé physique. Cette image avait déjà été employée au début de ce morceau (LII, 14); elle est reprise ici et appliquée sous plusieurs formes. D'abord mauvaise mine et absence de beauté, puis douleur et maladie, enfin même le mépris et l'horreur, avec lesquels l'indifférence et l'égoïsme accueillent ceux qui souffrent — tout vient le frapper, l'abattre, l'expulser pour ainsi dire du rang des hommes. (On comprend que la *maladie* puisse être nommée pour symboliser des malheurs d'un autre genre; ce qui serait assez singulier, c'est que ce terme eût été choisi pour désigner la mort du Christ sur la croix.) Il importe encore de faire remarquer qu'il y a ici partout antithèse entre le sujet principal du tableau, et ceux qui sont désignés par le pronom *nous*. Il ne saurait y avoir de doute relativement à la portée de ce pronom : le prophète parle évidemment au nom de la masse du peuple israélite, de ses contemporains. Cela résultera clairement de la strophe suivante.

[6] En effet, *nos* péchés, *nos* méfaits, etc., ne peuvent être que ceux d'Israël dont il est question partout et toujours chez les prophètes, et notamment aussi dans ce livre. *Nous étions* errants comme des brebis qui n'obéissent plus à la voix du berger, c'est bien l'allégorie la plus simple et la plus fréquente pour peindre les rapports du peuple rebelle avec Jéhova. Par suite, le *châtiment*, dont le texte parle, est précisément celui qu'Israël avait encouru et subi, et dont le terme est aujourd'hui arrivé. Et ce châtiment, cette calamité nationale est encore une fois appelée une *maladie*, une douleur, absolument comme cela avait été le cas quelques lignes plus haut. Mais si la nation avait mérité le châtiment, le *Serviteur de Dieu*, qui le subissait, lui, d'une manière si visible et si cruelle, n'avait rien fait pour le provoquer; loin de là, il souffrait à la place des coupables qui auraient dû périr, et qui se trouvent guéris,

Maltraité et humilié, il n'ouvrait point la bouche,
Pareil à l'agneau qu'on mène à la boucherie ;
Comme la brebis muette devant le tondeur,
Il n'ouvrait point la bouche[7].
A l'angoisse et au jugement il fut enlevé,
Et parmi ses contemporains, qui songeait
Qu'il était arraché à la terre des vivants,
Que le coup le frappait pour le péché de mon peuple[8] ?

c'est-à-dire réhabilités et sauvés, précisément parce que lui supportait les coups qui auraient dû les frapper. En disant : *nous* étions *guéris,* l'auteur fait voir que la *maladie* (dans le sens allégorique) avait aussi atteint les vrais coupables, mais qu'elle n'a pas été mortelle, précisément parce que l'innocent la subissait aussi. Partout et toujours, dans ce passage, la *maladie* n'est pas le péché, mais le châtiment.

[7] Cette strophe est beaucoup moins claire que les autres. Cependant les premières lignes n'offrent point de difficulté. On peut se demander si la répétition assez oiseuse d'une même phrase n'est pas due à l'inadvertance des copistes. Cependant elle ne gêne pas. Le *Serviteur* a non seulement souffert une peine qu'il n'avait pas encourue, mais il l'a soufferte patiemment. L'image de l'agneau étant expliquée par l'auteur lui-même, nous nous garderons d'en aller chercher ailleurs l'interprétation. L'animal est *muet* devant le tondeur et le boucher ; le silence est un trait caractéristique de la patience et de la résignation. La phrase si familière à la théologie chrétienne : l'agneau qui *porte* les péchés du monde, a une autre origine, et provient elle-même d'une fausse traduction (Jean I, 29).

[8] Ces quatre lignes ont été très-diversement traduites et expliquées ; cependant on s'accorde, et avec raison, à y trouver la mention de la mort du *Serviteur*, dont la triste destinée avait été décrite auparavant, et de la sépulture duquel il est question immédiatement après. Ce fait établi, la solution de toutes les difficultés philologiques de détail est d'une importance relativement inférieure. Voici le sens qu'exprime notre traduction : Il finit par mourir, par être enlevé, arraché à cette vie de douleur, sans que ses contemporains se préoccupassent de son sort et reconnussent qu'ils étaient eux-mêmes la cause de ses malheurs. Le *jugement*, combiné avec l'*angoisse,* est précisément la destinée malheureuse qui échut au *Serviteur,* par l'effet d'une volonté supérieure ; mais il ne faut pas croire que l'auteur, en disant : il fut enlevé à l'angoisse, ait voulu exprimer un fait consolant, comme nous parlons aujourd'hui d'une mort libératrice, dans des cas de maladies douloureuses. Aux yeux des Israélites, la mort n'est jamais un bien, et elle est signalée ici comme le dernier degré de l'abaissement. Aussi d'autres ont-ils préféré dire : *Par* l'angoisse et le jugement il a été enlevé. Mais les commentateurs ont été surtout arrêtés par la seconde ligne, à l'égard de laquelle les traductions sont généralement le résultat de la simple conjecture. Nous devons maintenir que le mot hébreu *dôr* signifie la *génération,* c'est-à-dire la totalité des hommes qui vivent en même temps ; cependant il serait possible de construire la phrase autrement que nous ne l'avons fait : Qui songe (aujourd'hui) à sa génération (à son siècle)? Car il a été arraché, etc. Ce qui reviendrait à dire : Il est mort et même oublié. La traduction : qui songe à son *habitation* (qui dira ce qu'il est devenu), se prévaut du sens que le mot a au chap. XXXVIII, 12, mais ne présente pas un sens bien acceptable. — Enfin, il est à remarquer que le 8e verset se termine en hébreu

On lui assigna son tombeau parmi les impies,
Parmi les riches, quand il fut mort [9],
Bien qu'il n'eût point commis de crime,
Et qu'il n'y eût pas de mensonge dans sa bouche.

L'Éternel a voulu que la maladie l'accablât —
Ah ! tu ne donneras pas sa vie en expiation [10] !

par un pronom mis au pluriel, qu'il faudrait traduire à la lettre : le coup *les* frappait. C'est là un indice très-important à noter, qu'au fond *le* Serviteur n'est pas un individu, mais un personnage collectif, comme nous l'avons vu plus d'une fois déjà (comp. aussi pour ce même pronom, la note sur XLIV, 15). Les défenseurs de l'interprétation exclusivement christologique proposent de traduire : il a été arraché, etc., à cause du péché de mon peuple, à cause du coup qui *les* devait frapper ; ou encore : de mon peuple *que* le coup devait frapper.

9 Le fait d'un enterrement parmi les impies vient s'ajouter à tout ce qui précède, de manière à clore la série des maux endurés par le *Serviteur de Dieu*. Seulement il n'est pas du tout nécessaire de songer à une sépulture ignominieuse. Les *impies* sont ici, comme ailleurs, les païens, et l'auteur veut dire que *le Serviteur* ne fut point *assemblé avec ses pères* (selon l'expression consacrée), mais mourut à l'étranger, au milieu d'un peuple ennemi et idolâtre. La ligne parallèle a bien embarrassé les interprètes. Comme le texte exprime le mot *riche* au singulier (collectif), on a cru pouvoir rapprocher cette phrase du fait que Jésus a été enterré dans le caveau d'un homme riche, de Joseph d'Arimathée, sans remarquer que de cette manière on introduisait dans le texte une contradiction. C'est pour ces raisons que beaucoup de commentateurs ont remplacé le mot *riches* par celui de *malfaiteurs*, soit en proposant de changer le texte, soit en revendiquant cette dernière signification pour le mot, tel que le texte l'offre. Or, il est certain que les riches sont souvent caractérisés comme méchants, et les pauvres comme les pieux par excellence ; surtout les dominateurs païens, qui tenaient Israël sous le joug de la servitude, et se montraient hostiles à sa foi religieuse, sont ainsi dépeints dans les monuments littéraires contemporains. Nous pourrions donc ici, sans changer le texte, entendre par les *riches*, les superbes conquérants qui avaient détruit Jérusalem, le peuple babylonien qui étalait un luxe insolent sous les yeux de ceux qu'il avait dépouillés. Nous convenons que cette explication est sujette à caution, mais celle qui est recommandée par la tradition est impossible, car elle introduit arbitrairement une antithèse entre le premier et le second vers du distique, que rien n'indique dans le texte : On *voulait* lui assigner un tombeau *parmi* les malfaiteurs, *mais* il se trouva *avec* un riche, lors de sa mort, *parce qu*'il n'avait pas commis de crime. — Au lieu de : *quand il fut mort* (litt.: dans sa mort), on a proposé de lire, par le simple changement d'une voyelle : *son sépulcre*. Mais la signification de *bamah* (hauteur), comme sépulcre, est plus que douteuse, bien qu'on puisse dire que de cette manière le parallélisme serait plus régulier. (Il y a d'ailleurs à ce mot un suffixe de pluriel, de sorte qu'il faudrait traduire exactement : dans *ses* morts. Ceci nous fait encore revenir à l'idée d'un sujet collectif qui pouvait mourir plus d'une fois.)

10 Nouvelle évolution de la pensée. De la description du malheur *passé*, enduré par le *Serviteur de Dieu*, le prophète passe à la contemplation de l'avenir, qui lui présente des images bien différentes. La première ligne du v. 10 résume le passé, en revenant

Il verra des neveux, il prolongera ses jours,
Et l'œuvre de l'Éternel réussira entre ses mains!
Délivré de ses angoisses, il verra, il se rassasiera:
Par son intelligence, mon juste serviteur
Fera absoudre beaucoup d'autres,
Et se chargera de leurs iniquités[11].
C'est pourquoi je lui donnerai sa part parmi les grands,
Avec les puissants il partagera le butin[12],

à l'image de la *maladie*. C'était bien la volonté de Jéhova que les choses se passassent ainsi, — *mais*, etc. L'antithèse est introduite par une formule d'adjuration, extrêmement fréquente dans l'Ancien Testament. A la lettre : *Si tu donnes....!* c'est-à-dire : tu ne donneras pas ! Cela exprime clairement l'espoir, ou plutôt la certitude, que la *vie* du *Serviteur* ne sera pas définitivement perdue. Or, comme tout à l'heure il était mort et enterré, cela fait voir de nouveau qu'il s'agit au fond d'un être collectif, d'une catégorie ou classe, qui, tout en traversant les plus douloureuses épreuves et tout en y succombant (individuellement), avait pourtant la chance de survivre. (*Voir des neveux*, est une phrase bien connue pour désigner la longévité; jamais elle ne s'emploie de la vie éternelle ou d'une progéniture purement spirituelle et posthume.) Tout cela nous explique comment *le Serviteur*, enlevé aux angoisses par la mort, peut être représenté comme délivré de ses angoisses tout en vivant.

11 L'*œuvre de Dieu* qui réussira entre ses mains, qu'il conduira à bonne fin, précisément parce qu'il a souffert, c'est, comme le texte le dit ici, d'un côté le pardon obtenu pour les vrais coupables, de l'autre la restauration morale qu'il opérera à l'égard de ceux qui avaient provoqué la colère de Dieu (voyez XLII ; XLIX). C'est une œuvre de prophète, œuvre d'illumination des ignorants, d'excitation au repentir, de propagation de la connaissance du vrai Dieu.

12 Avec ces images, le discours revient aux conceptions familières aux prophètes, qui ne séparent point la grandeur politique de la nation restaurée de leur perspective d'avenir et de l'amélioration morale et religieuse du peuple. Le *butin* ne saurait figurer les païens convertis, car alors il faudrait demander quels sont les *puissants*, avec lesquels ce butin doit être partagé. L'auteur veut dire : l'Israël de l'avenir, restauré et réconcilié, comptera au nombre des nations puissantes et victorieuses; car son royaume sera *de ce monde :* c'est par une humiliation mortelle, un châtiment destructeur, dont les vrais coupables n'ont pas été les seules victimes, que cet ordre de choses aura été acheté.

En effet, comme nous l'avons fait entendre à plusieurs reprises, le *Serviteur de Dieu*, dont il est parlé dans ce morceau, n'est pas un personnage unique, un individu ; ce n'est pas le *Messie*, promis et attendu ailleurs par les prophètes. Car : 1° Les souffrances endurées par le *Serviteur* appartiennent positivement au passé. 2° La *maladie* (le châtiment), qu'il supporte sans l'avoir méritée, c'est la catastrophe nationale et ses conséquences. 3° Notre auteur ne parle nulle part *du* Messie, dans le sens prophétique et théologique ; ce nom n'est donné par lui qu'à Cyrus, l'oint du Seigneur, choisi pour délivrer Israël à Babylone : XLV, 1. 4° Les prophètes, en général, ne parlent nulle part d'un Messie destiné à souffrir, toujours et invariablement d'un Messie restaura-

Parce qu'il s'est livré à la mort,
Et qu'il fut compté parmi les pécheurs,
Bien qu'il portât les péchés de plusieurs,
Et qu'il intercédât pour les coupables.

---

teur, victorieux et glorieux. 5° Il est impossible de détacher notre chapitre du reste du livre, de manière à revendiquer pour lui une signification particulière, étrangère au reste. 6° Or, partout ailleurs, *le Serviteur de Dieu* est Israël : XLI, 8, 9 ; XLII, 1 ; comp. avec XLIII, 1, 10 ; XLIV, 1, 2, 21 ; XLV, 4 ; XLVIII, 20 ; XLIX, 3, 5. 7° Les souffrances sont expressément signalées comme celles du peuple et du passé : XLII, 22 ; comp. L, 6 ; LI, 7. 8° *Le Serviteur* n'a pas été exempt de fautes : XLII, 19 ; XLIV, 22 ; L, 1 (comp. chap. LVII suiv.). 9° L'antithèse entre l'humiliation et la glorification est explicitement rapportée à la nation : XLIX, 7 ; LIV, 7, 8 ; LVII, 12 ss., etc. 10° L'auteur déclare formellement que dans le nombre de ceux qui périrent, il y a eu aussi des *justes*, désignés dans la même phrase, au singulier et au pluriel : LVII, 1. 11° Il affirme que parmi ses compatriotes déportés à Babel, il y avait des hommes fidèles et souffrant le mépris des autres : LI, 7.

De tout cela il résulte, qu'on pouvait donner au *Serviteur* des qualifications en apparence contradictoires : parler de lui tantôt au singulier, tantôt au pluriel ; d'un côté, comme absolument innocent, de l'autre, comme n'étant point sans défaut ; ici, comme mort, là, comme vivant ; enfin, qu'il pouvait même tour à tour être introduit comme parlant à la première personne, et comme l'objet des réflexions d'un tiers. La difficulté serait très-embarrassante, si tous les tableaux et discours de ce livre se tenaient comme les paragraphes d'un traité scientifique ; elle disparaît en grande partie, dès qu'on veut bien se souvenir que tout en se subordonnant à une idée mère, ils sont pourtant jusqu'à un certain point indépendants les uns des autres, et conçus essentiellement dans un style rhétorique et poétique. Ainsi le *Serviteur de Dieu* est à prendre tantôt dans un sens plus général, pour la masse, du moins pour la majorité du peuple ; tantôt plus exclusivement pour le noyau resté pur et fidèle. Ce noyau est considéré tantôt au point de vue de l'histoire, comme ayant été enveloppé dans une catastrophe qu'il n'avait pas concouru à attirer ; tantôt au point de vue de l'avenir, comme le germe d'un peuple nouveau, comme un foyer de lumière pour le monde (XLII, 1 suiv. ; XLIV, 3 ; XLIX, 1 suiv. ; L, 4 suiv. ; LIII, 11 ; LIX, 21). Ce qui a dérouté l'exégèse, c'est, outre l'usage que les apôtres et les Pères ont pu faire de notre texte spécial, d'après les principes bien connus de leur herméneutique, qui leur permettaient d'isoler chaque passage, la circonstance que dans la présente péricope l'auteur sépare plus nettement qu'ailleurs les diverses catégories de la nation, et que, se plaçant lui-même comme de raison parmi les survivants, il parle du Serviteur comme d'une génération passée. Et pourtant, c'est précisément cette dernière circonstance (qu'il s'agit du *passé*) qui a été absolument négligée par l'interprétation chrétienne orthodoxe.

Réjouis-toi, stérile, qui n'as point enfanté!
Éclate en cris de joie et d'allégresse,
Toi qui n'as pas été en travail!
Car les enfants de la femme délaissée
Seront plus nombreux que ceux de la mariée,
Dit l'Éternel[1].
Élargis la place de ta tente,
Et qu'on déploie les tentures de ta demeure :
Ne les resserre pas!
Allonge tes cordes, affermis tes pieux[2]!
Car tu t'étendras à droite et à gauche ;
Ta race dépossédera les nations[3],
Et peuplera les villes désertes.

N'aie pas peur, car tu ne seras plus confondue,
N'aie pas honte, car tu n'auras plus à rougir :
Mais tu oublieras l'affront de ta jeunesse,
Et l'opprobre de ton veuvage, tu ne t'en souviendras plus[4].

[1] Le morceau précédent débutait et finissait par la promesse de la restauration, qui fait, comme nous avons vu, le fond de tout le livre. Cette promesse se produit ici de nouveau et sous des images nouvelles. Le discours s'adresse soit à Jérusalem, soit à la Palestine entière, soit encore à la nation israélite elle-même. En tout cas, c'est une prosopopée qui introduit Israël sous la figure d'une femme naguère abandonnée par son mari justement jaloux, et qui, après avoir perdu ses enfants, ne connaît plus ni les douleurs ni les joies de la maternité. Cet état va changer, une nouvelle famille va naître, et tellement nombreuse, que l'ancienne demeure ne suffit plus pour la recevoir. Tout cela se rattache à LIII, 10 : *le serviteur de Dieu verra des neveux*.

[2] La poésie se sert de préférence de l'image de la *tente*, d'abord parce qu'elle a l'attrait de l'antiquité, et puis, parce que la tente, plus restreinte par sa nature, est plus facilement agrandie selon les besoins.

[3] Après avoir été réduit aux abois, Israël, réconcilié avec Jéhova, deviendra conquérant à son tour.

[4] L'auteur, continuant son allégorie, peint la réconciliation d'Israël avec Jéhova comme celle d'une femme, aimée d'abord, puis répudiée, avec son mari. La séparation a été cruelle, mais passagère, la rentrée en grâce est durable et aura bientôt fait oublier les amertumes de l'intervalle. Pour l'exorde du v. 4, comp. XLI, 10, 14 ; XLIII, 1, etc., passages qui font voir que la *femme*, le *serviteur*, et Israël, sont un seul et même sujet. L'*affront de la jeunesse* et l'*opprobre du veuvage* sont ordinairement mis en opposition et interprétés l'un par la servitude d'Égypte, l'autre par l'exil babylonien. Mais nous ne voyons pas ce que la première aurait à faire ici. Le parallélisme permet, et exige même, qu'on donne le même sens aux deux phrases. Israël est l'*épouse de la jeunesse* (v. 6) que Jéhova a choisie autrefois, à une époque reculée, mais qu'il a répudiée depuis à cause de ses infidélités. Ce divorce, mérité par la jeune femme, était pour elle un affront ; depuis, elle est considérée *comme* veuve, son mari n'existant plus pour elle. Il y a là deux images diverses qui se confondent.

Car ton époux, c'est ton créateur;
Iaheweh Çebaôṭ est son nom.
Ton rédempteur est le Saint d'Israël,
Il s'appelle le Dieu de l'univers [5].
Car telle qu'une femme abandonnée et attristée,
L'Éternel te rappelle;
Comme l'épouse de la jeunesse, qu'il a répudiée :
C'est ton Dieu qui le dit.

«Pour un peu de temps je t'ai abandonnée,
Mais dans mon grand amour je te reprends [6].
Dans l'effusion de ma colère
J'ai caché ma face un moment devant toi,
Mais dans ma miséricorde éternelle [7] j'ai pitié de toi;»
Dit l'Éternel, ton rédempteur.
«Il en sera pour moi comme du déluge de Noé;
Au sujet duquel j'ai juré
Que le déluge de Noé ne passerait plus sur la terre [8] :
Ainsi je jure de ne plus m'irriter contre toi,
De ne plus te maudire!
Quand les montagnes se retireraient [9],
Quand les collines s'ébranleraient,
Ma grâce ne se retirerait point de toi,
Et mon alliance de salut serait inébranlable!»
Dit l'Éternel qui te chérit.

«Malheureuse, battue de la tempête, privée de consolation!
Vois! Je poserai tes pierres dans la galène,
Et je te fonderai sur des saphirs.
Je te ferai des créneaux de rubis,
Et des portes d'escarboucles,

5 En dehors de l'allégorie, il est question de Jéhova comme du Dieu tout-puissant, qui, par cela même, peut sauver et affranchir, dès qu'il le veut. Il a *créé* Israël, soit en donnant miraculeusement des enfants aux patriarches, soit en en faisant une nation dans des circonstances exceptionnelles et à jamais mémorables.

6 Je te *reprends,* litt.: je te rassemble; l'auteur sortant de l'allégorie et songeant aux Israélites déportés qui doivent rentrer dans leur patrie.

7 Ce sens paraît exigé par les versets suivants. Autrement, et en vue de ce qui précède, on aurait pu dire : miséricorde ancienne, amour d'autrefois, sens que l'hébreu a aussi.

8 Voyez Gen. IX, 11.

9 Les montagnes sont l'image de la durée indéfinie et de l'immutabilité.

Et toute une enceinte de pierres précieuses[10].
Et tous tes enfants seront instruits par l'Éternel[11],
Et grand sera le bonheur de tes fils.

Tu seras sûre et forte de salut[12] :
Bannis toute peur, car tu n'as rien à craindre,
Toute angoisse, elle ne doit pas te toucher!
Si l'on s'avisait de comploter, ce ne serait pas de mon aveu ;
Quiconque complotera contre toi, devant toi tombera.
Vois, c'est moi qui fais le forgeron,
Qui souffle le feu de la braise
Et en fais sortir l'arme pour sa besogne,
C'est moi aussi qui fais le destructeur pour dévaster[13].
Toute arme, forgée contre toi, manquera son but ;
Toute langue, estant contre toi en justice,
Tu la verras condamner[14] :
C'est là l'apanage de mes serviteurs ;
Leur salut de par moi, dit l'Éternel.

---

10 A la promesse d'une éclatante restauration nationale, se rattache le tableau particulier de la reconstruction de Jérusalem, tableau dont les détails, reproduits ailleurs avec des couleurs plus fantastiques encore (Tobie XIII, 16 suiv. Apoc. XXI, 18 suiv.), n'ont sans doute pas été pour le prophète des réalités grossièrement matérielles. Il suffit de s'arrêter à l'idée générale d'une future splendeur, qui dépassera tout ce que les temps antérieurs avaient connu en ce genre. Au lieu de pierres de taille vulgaires, on emploiera tout ce que la terre recèle de plus précieux ; le mortier même sera remplacé par la galène (ou l'alquifoux), cette composition métallique dont les dames de l'Orient se servaient pour farder de noir les bords de leurs paupières.

11 La restauration morale est nécessairement inséparable de la restauration matérielle et nationale. Israël sera un peuple de saints et de prophètes.

12 Aussi bien désormais Israël sera-t-il à l'abri de tout danger du dehors. Jéhova, n'ayant plus à se plaindre de son peuple, n'appellera plus, pour le châtier, les nations qui autrefois lui ont servi d'instruments à cet effet. Si l'une ou l'autre méditait encore une attaque, elle en porterait la peine, car ce ne serait pas de l'aveu de Dieu. — La première ligne est ordinairement traduite : *Tu seras consolidée par la justice.* Cette idée est étrangère au contexte. Le v. 17 fait voir clairement ce que l'auteur veut dire par le mot que nous traduisons par salut. Ce sont précisément ces avantages et priviléges garantis à Israël par son maître réconcilié.

13 Sans ma permission il ne se fabriquera pas d'armes, à plus forte raison aucune arme ne sera victorieuse contre Israël ; sans ma permission il n'y aura ni guerre, ni invasion.

14 La guerre, au point de vue théocratique, est une espèce de contestation judiciaire devant le tribunal de Dieu. L'image du procès vient donc ici se joindre à celle des armes d'une manière très-naturelle. Ni l'un ni l'autre acte d'hostilité n'atteindra son but.

Hé! vous tous, qui avez soif, venez aux eaux!
Vous qui n'avez pas d'argent,
Venez, achetez du pain et mangez!
Venez, achetez sans argent,
Sans payer, du vin et du lait!
Pourquoi dépensez-vous de l'argent,
Pour ce qui n'est pas du pain?
Et le fruit de votre labeur,
Pour ce qui ne rassasie point?
Écoutez-moi donc, et mangez ce qui est bon,
Et que votre appétit se délecte de bonne chère[1]!

Prêtez l'oreille et venez à moi!
Écoutez, pour que votre âme vive,
Et que je vous octroie un pacte éternel,
Les faveurs inaltérables de David[2].
Voyez, je l'ai fait législateur des peuples,
Chef et commandeur des nations : [pas,
Vous aussi, vous appellerez des peuples que vous ne connaissez
Et des peuples qui ne vous connaissent pas accourront vers vous,
Pour l'amour de l'Éternel, ton Dieu,
Et pour le Saint d'Israël, parce qu'il t'aura glorifié[3].

[1] Cette exhortation ne saurait être prise dans un sens purement matériel et littéral. Il est vrai que la future fécondité de Canaan pouvait être poétiquement représentée comme telle, que la terre nourrirait ses habitants sans les obliger au travail; mais le poëte même ne pouvait pas dire qu'à Babylone les déportés ne trouvaient pas de quoi se rassasier pour leur argent. La *bonne chère* (litt.: la graisse) et *ce qui n'est pas du pain*, doivent donc se prendre au sens figuré, et par conséquent il en sera de même de ce qui précède (comp. XLIV, 3). S'il n'y avait eu que le choix entre la richesse et la misère matérielle, il n'aurait pas fallu des exhortations si pressantes. Au contraire, c'étaient les intérêts mondains qui retenaient beaucoup d'Israélites et les rendaient indifférents aux espérances de leurs prophètes. Les idées de patrie, de nationalité, le culte régulier, les institutions théocratiques, avaient perdu leur empire sur bien des esprits, qui préféraient se nourrir, à prix d'argent, de *choses qui ne rassasient point*, tandis que les prophètes leur offraient en perspective, dans l'antique patrie et à l'ombre du sanctuaire rétabli, des jouissances plus grandes, et gratuites comme le pardon de Jéhova.

[2] Les *faveurs* autrefois accordées au grand roi, doivent être renouvelées à l'égard du peuple entier, dans un pacte solennel; elles seront désormais *inaltérables*, et le pacte subsistera, parce que la nation, enfin corrigée, ne mettra plus son Dieu dans la triste nécessité de les lui retirer encore une fois.

[3] De même que David était souverain de beaucoup de peuples étrangers, de même Israël se verra à la tête des nations (LIV, 3), paisiblement converties par le spectacle de sa glorieuse restauration, laquelle est avant tout la gloire de Jéhova lui-même.

Cherchez l'Éternel, pendant qu'il se laisse trouver,
Invoquez-le, tandis qu'il est proche!
Que le méchant abandonne sa voie
Et l'homme d'iniquité ses pensées;
Qu'il se convertisse à l'Éternel, pour qu'il ait pitié de lui,
Et à notre Dieu, car il pardonne largement[4].

Car mes pensées ne sont pas vos pensées,
Et vos voies ne sont pas mes voies,
Dit l'Éternel.
Mais autant les cieux sont élevés au-dessus de la terre,
Autant mes voies le sont au-dessus de vos voies,
Et mes pensées au-dessus des vôtres[5].
Oui, de même que la pluie et la neige
Descendent du ciel et n'y retournent pas,
Sans avoir arrosé la terre,
Sans l'avoir fécondée et fait pousser ses germes,
Sans avoir donné la semence au semeur
Et du pain à qui veut manger,
De même il en est de ma parole qui sort de ma bouche :
Elle ne retourne pas vers moi sans effet[6],
Sans avoir fait ce que j'ai voulu,
Et avoir accompli sa mission.

[4] Les promesses sont faites sous condition. C'est par le repentir et l'amendement qu'Israël s'assurera le bénéfice des grandes choses qui vont s'accomplir. Préoccupé qu'il est du besoin de consoler les affligés, le prophète se plaît généralement à peindre l'avenir avec de brillantes couleurs, et revient plus rarement à cette prédication morale. Ici, celle-ci se rattache de très-près à la prédiction messianique, en tant que le principal obstacle qui s'opposait à la conversion des méchants, c'était qu'ils ne voulaient pas croire à cet avenir. Le doute et l'incrédulité étaient pour eux tantôt les motifs, tantôt les effets de la perversité. C'est donc à ces doutes que le prophète va s'attaquer.

[5] La certitude de la promesse se fonde sur l'immutabilité de la volonté divine, laquelle, par cette qualité même, se distingue de la volonté humaine, variable, indécise, sujette à des retours de toute espèce. Entre l'une et l'autre, la distance, à cet égard, est aussi grande que celle de la terre au ciel. La comparaison ne porte pas, comme on le croit vulgairement, sur la mystérieuse profondeur des décrets de Dieu, insondables pour l'intelligence humaine. (Le premier *autant* n'est point exprimé dans l'original.)

[6] La parole de Dieu, une fois prononcée, doit avoir son effet. Elle est introduite ici, par forme de prosopopée, comme un messager envoyé pour remplir une mission. Elle ne revient pas *vide* (traduction littérale), sans résultat matériel. Telle la pluie ne remonte pas au ciel d'où elle est descendue, etc. L'une et l'autre ne remontent vers leur maître qu'après avoir exécuté ses ordres. Elles remontent parce que le Maître aura à s'en servir encore. Le retour en Canaan est donc assuré, par la raison qu'il a été annoncé.

Oui, vous partirez avec joie,
Vous serez reconduits en paix :
Les montagnes et les collines
Éclateront d'allégresse devant vous,
Et tous les arbres de la campagne applaudiront.
A la place des broussailles croîtra le cyprès,
A la place de la bruyère s'élèvera le myrte :
Ce sera à la gloire de l'Éternel
Un monument éternel, indestructible [7].

Ainsi dit l'Éternel :
Respectez le droit et pratiquez la justice,
Car mon salut est près de venir,
Et ma délivrance de se manifester [1].
Heureux l'homme qui agit ainsi,
Et le mortel qui s'y applique,
Observant le sabbat sans le profaner,
Et préservant sa main de faire le mal [2]!

Que l'étranger, qui s'est attaché à l'Éternel, ne dise pas :
Certes, l'Éternel m'exclura de son peuple [3]!

[7] Le retour sera une marche heureuse et triomphale, pour laquelle la nature triste et sauvage du désert se parera d'attraits jusque-là inconnus (comp. XXXV, 1 ss.; XLI, 18 ss., etc.). Des arbres d'une verdure permanente remplaceront des plantes viles et chétives même dans la bonne saison, et y resteront dès lors comme un monument de la puissance libératrice du Dieu d'Israël. Dans ce tableau poétique, la nature elle-même s'anime et s'associe aux joies des pèlerins qui passent, et la prosopopée orientale, hardie jusqu'à la témérité, lui prête une bouche pour parler et des mains pour applaudir. Les psalmistes ont imité ce passage (XCVI, 11, 12; XCVIII, 7, 8).

[1] Pour les rapports généraux entre ce morceau et le reste du livre, nous aurions à reproduire l'observation faite sur chap. LV, 6, 7. On remarquera que chez notre prophète, comme partout ailleurs dans l'Ancien Testament, le devoir découle du contrat synallagmatique entre Jéhova et Israël; il est exigé du peuple, parce que Dieu aussi est fidèle à sa promesse.

[2] La mention du *sabbat* pourrait sembler trahir une idée assez matérielle de la piété demandée à Israël. Cependant cette institution pouvait être considérée comme une espèce de signe de ralliement pour le peuple, à une époque où les sacrifices avaient cessé.

[3] Le bienfait de la restauration ne sera pas limité à la race de Jacob. Le culte du vrai Dieu avait pénétré chez d'autres peuples, dès avant la ruine de Jérusalem, et sans doute aussi depuis l'exil. Cette liaison sera consacrée dans le futur ordre de choses. Ce sera la foi et non la naissance qui décidera du droit de cité dans la nouvelle Jérusalem. Il est à noter que la loi (Deut. XXIII) était moins large.

Et que l'eunuque ne dise pas :
Moi je suis un arbre sec [4] !
Car voici ce que l'Éternel dit aux eunuques :
Ceux qui observent mes sabbats,
Qui aiment ce qui m'est agréable,
Et qui tiennent ferme à mon pacte,
Je leur donnerai dans ma maison et dans mes murs,
Un monument et un nom qui vaudra mieux que fils et filles [5],
Un nom éternel et qui ne périra point.
Et les étrangers, qui s'attacheront à l'Éternel,
Pour le servir [6], pour aimer son nom,
Et pour être ses sujets —
Quiconque observe le sabbat, sans le profaner,
Et tient ferme à mon pacte —
Je les conduirai vers ma sainte montagne,
Et je les réjouirai dans ma maison de prière.
Leurs sacrifices et leurs holocaustes seront agréés sur mon autel,
Car ma maison sera appelée une maison de prières,
Pour tous les peuples !

Parole du Seigneur Iaheweh,
Qui rassemble les dispersés d'Israël :
J'en recueillerai d'autres encore vers ceux que j'ai rassemblés [7] !

---

4 Les eunuques étaient exclus de la communauté par la loi (Deut. XXIII, 2). A cet égard aussi, Jéhova dérogera à la lettre de son code, pourvu que les qualités essentielles ne manquent pas aux citoyens de son royaume. Il est parfaitement hors de propos d'expliquer ce passage par la supposition que, pendant l'exil, des enfants israélites auraient été mutilés pour servir dans les harems des Babyloniens. L'auteur veut simplement exprimer l'idée que les anciennes prescriptions légales seront abolies et que Jéhova agréera tous ceux qui obéissent à sa loi, sans distinction d'origine (Actes X, 34).

5 Les enfants perpétuaient le nom des pères; à défaut d'enfants, on cherchait à attacher sa mémoire à un monument (2 Sam. XVIII, 18). La faveur de Dieu vaut mieux que tout cela, et sa bénédiction sera telle que le souvenir ne s'en effacera point.

6 On peut traduire : pour être ses ministres, et trouver ici l'idée du sacerdoce universel.

7 Ces dernières lignes sont une espèce d'oracle spécial et solennel, qui résume en deux mots ce qui vient d'être dit d'une manière plus imagée. — Elles terminent une série de morceaux dans lesquels les tableaux de la restauration idéale occupent le premier rang. Avec le morceau suivant commence une autre série de discours polémiques contre ceux qui sont indignes de voir l'accomplissement des promesses et qui, par leur perversité, en retardent la réalisation. La coupe des chapitres est ici complétement fausse.

Bêtes des champs, venez toutes vous repaître,
Vous toutes, bêtes de la forêt !
Ses gardiens sont tous aveugles,
Ils ne remarquent rien ;
Tous ils sont des chiens muets,
Ils ne peuvent pas aboyer ;
Ils rêvent, ils s'étendent, ils aiment à sommeiller ;
Et ces chiens sont gloutons et insatiables.
Ce sont des bergers sans intelligence,
Tous ils vont leurs chemins à eux,
Chacun après son profit, l'un comme l'autre [1].
«Venez, je vais chercher du vin !
Nous allons boire une rasade du meilleur !
Et comme cela demain encore,
Il y aura grande bombance [2] !»

Le juste périt et personne ne le prend à cœur,
Les gens de bien sont enlevés, sans que personne y regarde.
Mais c'est au malheur que le juste est enlevé :

[1] Les premiers que l'auteur prend à partie, ce sont les chefs même de la nation, prêtres, prophètes, ou anciens, qui, au lieu de faire leur devoir en veillant sur le bien-être moral des autres classes, leur donnent l'exemple de la dissipation, de l'indifférence, d'une dangereuse sécurité, de tous les vices. La forme du discours est allégorique. Israël est comparé à un troupeau, ses chefs sont tour à tour assimilés à des *chiens* et à des *bergers* (gardiens), deux images dont la juxtaposition trop immédiate est un défaut au point de vue rhétorique, mais ne change rien à la figure. Au lieu de veiller et d'aboyer à l'approche du danger, les chiens sommeillent et se taisent, le troupeau est à la merci des bêtes féroces. Aussi le discours commence-t-il par un appel à celles-ci, pour les engager à profiter de cette négligence (le texte hébreu imprimé dit : Bêtes des champs, venez manger les bêtes de la forêt, ce qui ne peut être que l'effet d'une étrange méprise de la critique rabbinique). Il va sans dire que c'est là une tournure oratoire et non une déclaration positive et intentionnelle, car ni Jéhova ni le prophète ne veut que le troupeau périsse au moment où il doit être sauvé. L'auteur est du reste tellement absorbé par le tableau que son imagination a créé, qu'il ne dit pas même de qui il parle, et le peuple d'Israël, dont le nom n'est pas prononcé, est introduit par un simple pronom. — Outre la négligence, le prophète reproche aux chiens la gloutonnerie, aux bergers, l'avidité, ce qui le fait sortir insensiblement du cadre de son allégorie, de manière à rentrer dans la peinture des réalités.

[2] Un second tableau, aux couleurs tout aussi vives, remplace tout à coup le premier. Les paroles de ce verset, mises dans la bouche de quelque homme considérable en Israël, peignent à merveille la dissolution des mœurs des hautes classes, et la coupable insouciance qui a remplacé le salutaire découragement, la tristesse du repentir, des premiers temps après la catastrophe.

Il entre dans la paix, il repose sur sa couche,
Lui qui suivait son droit chemin[3].

Mais vous, approchez ici, fils de la sorcière,
Engeance issue de l'adultère et de la prostitution[4] !
De qui vous moquez-vous?
A qui faites-vous la grimace et tirez-vous la langue[5] ?
N'êtes-vous pas les enfants de l'infidélité,
Une race bâtarde[6] ?

[3] C'est ici l'une des conséquences de l'état des choses décrit dans les versets précédents. La partie saine de la nation souffre par et pour les fautes des autres (chap. LIII), et en tout cas plus que les méchants qui savent se consoler des malheurs communs et publics par des moyens honteux et criminels, et en se moquant des justes. Mais la mort de ceux-ci est encore un bonheur pour eux, dans de pareilles circonstances ; c'est une consolation que d'échapper ainsi à de nouvelles calamités. Le malheur *auquel* (devant lequel) le juste est enlevé, ne peut être qu'un malheur prochain, national. La perspective du prophète est donc ici tout autre que de coutume. Le peuple, tel qu'il est, a besoin avant tout d'une nouvelle épreuve, d'une douloureuse purification, que les hommes sages et vertueux peuvent redouter. La plupart des traductions ont compris la phrase de manière à dire : C'est *par la méchanceté* que le juste est enlevé.

[4] Cette partie du discours présente quelques difficultés de détail et est parfaitement inintelligible dans les traductions ordinaires. Elle est dirigée contre l'idolâtrie, à laquelle s'adonnait une partie des Israélites pendant l'exil. Comme d'habitude, cette défection religieuse est représentée comme une infidélité conjugale, et dépeinte avec des traits empruntés soit à une hideuse réalité, soit à un ordre d'images plus dégoûtantes encore. Le culte de certaines divinités sémitiques étant accompagné d'orgies et d'infamies de tout genre, il est difficile de dire au juste ce qui appartient ici à la pure allégorie. Tout ce passage, v. 4-10, diffère du reste du livre, et pour le fond et pour la forme. Ailleurs, le polythéisme idolâtre provoque seulement la raillerie de la part de notre prophète ; ici, la description présente plutôt des analogies avec certains passages de Jérémie et d'Ézéchiel (XXIII).

D'abord les idolâtres sont apostrophés en termes évidemment figurés. *Sorcellerie* et *prostitution* sont ici synonymes de paganisme. La rhétorique orientale aime à exprimer la qualité par des mots qui indiquent la plus proche parenté, tels que père, fils, frère, etc. Les *fils* de la sorcière sont donc des sorciers ; or, la sorcellerie est une pratique païenne, odieuse à Jéhova (Deut. XVIII, 10). De même pour le reste.

[5] Dieu prend fait et cause pour son prophète, qui est l'objet de la raillerie de ces misérables. Car, à vrai dire, c'est lui-même qui a parlé par la bouche de son ministre, c'est donc lui qu'on ose ainsi outrager. *Faire la grimace*, litt.: ouvrir la bouche large.

[6] Les *enfants* de l'infidélité sont des infidèles. Nous avons dit, dans le sens de toute cette allégorie, race *bâtarde*, Jéhova ne voulant pas les reconnaître comme ses enfants. A la lettre, il y a dans le texte : race de *mensonge*, ce qu'on pourrait prendre pour menteurs, c'est-à-dire adorateurs des faux dieux. Au fond, c'est la même idée.

Brûlant de luxure dans les bosquets [7],
Sous tout arbre verdoyant,
Immolant des enfants dans les ravins,
Dans les creux des rochers ?
Des cailloux du ruisseau tu fais ton trésor [8] :
Voilà, voilà ton apanage !
C'est à eux que tu verses tes libations,
Que tu portes tes offrandes —
Sont-ce là des choses dont je doive être satisfait ?
Sur le sommet de la montagne tu dresses ta couche,
C'est là que tu montes pour faire ton festin [9].

7 A partir d'ici, nous avons bien certainement une description, en partie sérieuse et sévère, en partie ironique et railleuse, de l'idolâtrie babylonienne et en général sémitique. Il y a d'abord les deux faits positifs et littéralement vrais de la prostitution en l'honneur de la déesse Mylitta (Hérodote, I, 199), et des sacrifices d'enfants en l'honneur du dieu Moloch. Aussi n'avons-nous pas hésité à employer dans la traduction des termes propres et expressifs. Le texte hébreu dit un peu obscurément : *brûlant dans les térébinthes* (l'arbre sacré de la déesse), et non pas : s'enflammant pour les faux dieux, comme on lit dans plusieurs traductions. La phrase : *sous tout arbre verdoyant*, est usuelle, et consacrée par Jérémie et le Deutéronome. Elle est donc employée ici, comme les térébinthes ou bosquets, moins pour signaler une circonstance historique essentielle, que comme un élément poétique du tableau.

8 Ici, la phrase change ; les verbes sont mis à la seconde personne du singulier au féminin. Cela revient à dire que le discours s'adresse à cette même classe d'Israélites, considérée comme une femme, comme l'épouse infidèle de Jéhova, d'après la prosopopée bien connue. Nous aurons donc à ramener les traits du tableau aux différentes cérémonies du culte païen. — Et d'abord, il faut se rappeler que les peuples sémitiques avaient dans leurs lieux saints, non des statues de forme humaine, comme les Grecs, mais souvent des pierres plus ou moins informes, peut-être des aérolithes, qui leur servaient de fétiches, qu'ils enduisaient d'huile et autour desquelles ils accomplissaient leurs rites sacrés, soit en plein air, soit dans des chapelles ou temples destinés, avant tout, à abriter ces objets de leur vénération. Telle a été dans l'origine la pierre noire de la Caaba à la Mecque, telle la figure mentionnée aux Actes XIX, 35, et d'autres. Par mépris, le prophète les appelle des *cailloux du ruisseau*, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus vil et de plus vulgaire. Cette signification du mot est garantie par 1 Sam. XVII, 40. (Ordinairement on traduit : *dans les clairières de la vallée*, ce qui ne cadre pas avec le reste de la phrase. De pareils dieux, voilà ton *trésor !* litt.: ta *part*, ton bien-fonds.) Il y a dans l'original un jeu de mots intraduisible, en ce que les mêmes radicales donnent les mots *caillou* et *part*.

9 Un autre théâtre du culte sémitique, ce sont les cîmes des montagnes, ce que nous appelons, d'après les livres des Rois, les hauts-lieux. Ici le mot de *couche*, et tout ce qui va s'y rattacher, est à prendre purement dans le sens allégorique. L'auteur veut parler de l'adultère religieux, c'est-à-dire du polythéisme idolâtre. Tout ce qui suit est à l'avenant. La couche nuptiale de l'épouse de Jéhova devient un lit de prostitution. — C'est à dessein que nous mettons un *festin* à la place du *sacrifice*, sans vouloir exclure

C'est derrière la porte et le linteau
Que tu as inscrit ton mémorial[10],
Car loin de moi tu découvres ta couche,
Tu y montes — tu l'as faite large ! —
Tu pactises avec eux, tu les aimes, tu veux voir[11]....
Tu cours vers ton roi avec de l'huile,
Tu emportes une masse d'onguents ;
Tu envoies tes messagers au loin,
Tu les fais descendre jusqu'au S'eôl ;
Tu te fatigues par la longueur du chemin,
Mais tu ne dis pas : C'est en vain !
Tu trouves encore des forces dans tes membres,
C'est pourquoi tu ne te lasses point[12].

ce dernier. Tout au contraire. Mais comme les sacrifices, même dans le culte légitime de la théocratie, étaient souvent terminés par des festins, et qu'au point de vue du prophète, le culte païen présentait plutôt le caractère d'une orgie que d'une cérémonie religieuse, le terme de festin, autorisé d'ailleurs par le dictionnaire hébreu, s'appliquait mieux à l'ensemble.

10 C'est une allusion à la loi (Deut. VI, 9 ; XI, 20), qui prescrit d'écrire sur les portes les paroles qui proclament l'unité de Dieu. C'était là le *mémorial*, le symbole religieux, l'adage sacramentel du peuple, qui, de cette manière, ne devait jamais perdre de vue le principe fondamental de sa religion. Le prophète dit : vous écrivez cela *derrière* la porte pour ne pas le voir. D'autres ont voulu voir là des *monuments* ou figures de faux dieux.

11 Les mots *loin de moi* suffisent à eux seuls pour justifier notre interprétation de tout ce passage. — La *largeur* de la couche rappelle la pluralité des dieux. Le reste est en partie obscur, en partie de nature à devoir rester dans l'ombre. *Amas concubitum eorum, aspicis manum, quæ vox vix aliud significare potest quam membrum virile, quod apud veteres sub phalli nomine suas habebat religiones, et hoc loco sermonis vehementiæ et cruditati satis accommodatum videtur. Ezechiel propheta frequentius talia profert.*

12 Ces deux derniers versets parlent de pèlerinages vers des sanctuaires éloignés, dans lesquels les fatigues de la route devraient déjà faire faire des réflexions aux insensés qui s'y astreignent. Mais ils sont tellement entichés de leurs superstitions, qu'ils parviennent même à vaincre l'épuisement de leurs forces, tandis qu'ils ont peur du moindre effort à faire dans le sens de la volonté du vrai Dieu. Le *roi*, c'est le dieu suprême des Sémites, adoré sous différents noms par les diverses tribus. L'*huile* et les *onguents* sont ou bien des objets à consacrer au dieu, ou, si l'on veut rester dans l'allégorie, les cosmétiques de la prostituée. Les *messagers* rappellent les caravanes de pèlerins qui emportent aussi les offrandes de ceux qui restent à la maison. Le S'eôl pourrait être ici une simple hyperbole, pour renchérir sur le terme parallèle *au loin* ; autrement il faudrait songer à des divinités particulières, ce qui nous semble hors de propos.

Et qui crains-tu donc [13] ?
De qui as-tu peur, pour me renier ainsi ?
Pour ne plus te souvenir de moi ?
Pour ne plus penser à moi ?
N'est-ce pas, je me taisais, et trop longtemps [14] ?
Voilà pourquoi tu ne me crains plus !
C'est moi pourtant qui t'annonce le salut —
Quant à ceux de ta façon, ils ne te serviront pas !
A tes cris, ton tas de dieux te sauverait [15] !
Mais le vent les emportera tous,
Un souffle les enlèvera.
Mais celui qui se fie à moi, héritera le pays,
Et possédera ma sainte montagne :
Et l'on dira : Frayez, frayez, aplanissez le chemin !
Enlevez tout achoppement du chemin de mon peuple [16] !

Car ainsi dit le Très-Haut [17],
Dont le trône est éternel, dont le nom est saint :
Ma demeure est élevée et sainte,
Mais elle est aussi avec l'homme contrit et découragé,
Pour ranimer les courages,
Pour ranimer les cœurs contrits.
Car je ne veux pas quereller toujours
Et être sans cesse en colère,

[13] Quels sont donc les dieux que tu me préfères ? que peuvent-ils, en comparaison de moi ?

[14] Le silence de Jéhova, si le prophète le prend au sérieux, serait le temps du châtiment d'Israël, où le peuple paraissait abandonné de son Dieu, et n'espérait plus de salut par son intervention. Mais ce pourrait être aussi une ironie : car, à vrai dire, même à cette époque, les prophètes se succédaient sans interruption.

[15] Le *tas de dieux* est nommé par le traducteur seul ; le texte dit simplement : *tes amas* ou *tes bandes*. Mais il nous a semblé qu'il ne saurait être question ici de l'armée babylonienne grossie par les Juifs rénégats. L'antithèse doit être partout entre Jéhova et les faux dieux.

[16] A partir du v. 11, le prophète est revenu à son ton ordinaire, et les idées de grâce, de pardon, de restauration, qui certes n'étaient guère motivées par ce qui précédait immédiatement, reprennent le dessus.

[17] Ce qui suit peut être regardé comme une espèce de péroraison. Après les promesses et les menaces faites précédemment, ces dernières strophes résument la double perspective de restauration et de punition définitive, et le chapitre se termine avec la formule solennelle et terrible que nous avons déjà trouvée à la fin de la première série de discours, chap. XLVIII, 22.

Car l'esprit s'évanouirait devant moi,
Et ce souffle, que j'ai créé[18].

C'est à cause de son avidité que j'étais en colère,
Irrité, je le frappais, en me cachant,
Tandis que lui, se détournant, se dirigeait à son gré[19].
J'ai vu ses voies, mais je veux le guérir,
Je veux le guider,
Le consoler, lui et ses affligés[20],
Et faire naître sur ses lèvres le fruit de la gratitude[21].
Salut, salut, dit l'Éternel,
A qui est loin, à qui est près !
Oui, je le guérirai !
Mais les impies sont comme la mer agitée,
Quand elle ne peut se calmer,
Et que ses ondes rejettent la vase et le limon[22].

Point de salut, dit mon Dieu, pour les impies !

---

18 Le même Dieu qui remplit l'univers, ne dédaigne pas de s'abaisser jusqu'au faible mortel dont le cœur contrit a besoin de consolation, après avoir été éprouvé par le malheur, à cause de ses péchés. Cette idée donne à la péroraison un éclat particulier. Le terme de *quereller* (disputer, plaider), rappelle encore une fois l'allégorie d'un procès entre Jéhova et ses adversaires. Sa grâce se manifeste, parce qu'il a pitié de ses créatures, qui ne supporteraient pas longtemps son courroux. La vie n'est qu'un *souffle*, que le créateur inspire à chaque être qui naît, et qu'il lui laisse aussi longtemps qu'il le veut bien. *Esprit* et souffle sont ici synonymes, et il n'est pas le moins du monde question d'*âmes* personnelles, dans le sens moderne. Le texte met le pluriel, parce qu'il est question d'une pluralité d'hommes, mais l'usage de notre langue n'admet pas ce pluriel.

19 Le sujet est toujours le même, *celui* qui a provoqué la colère de Dieu et qui maintenant doit aussi connaître sa grâce. Si on lui reproche l'*avidité* (chap. LVI, 11), ce sera à titre d'exemple, à côté d'autres péchés, ou bien on donnera au mot un sens plus large, que l'auteur lui-même semble indiquer, en disant (à la lettre) les *voies du cœur*, qui sont naturellement opposées aux voies de Dieu.

20 *Lui et ses affligés*, c'est le peuple considéré tour à tour comme un tout et comme une multitude.

21 C'est nous qui ajoutons ces mots : *de la gratitude*, parce que autrement la phrase contiendrait une métaphore trop peu intelligible. En tout cas, le *fruit des lèvres*, c'est la parole. Si l'on ne veut pas accepter ce complément, on peut encore supposer que les trois lignes suivantes (*Salut.... guérirai*) doivent être mises dans la bouche des consolés, et seraient ainsi *le* fruit de leurs lèvres. Mais cela nous plaît moins.

22 Tel est aussi le *fruit des lèvres* des impies, pour lesquels, par conséquent, il n'y a point de salut.

Crie à plein gosier, ne te ménage pas!
Comme une trompette élève ta voix!
Déclare à mon peuple son péché,
Et à la maison de Jacob ses méfaits[1]!
Et c'est moi qu'ils cherchent jour par jour :
Connaître mes plans, voilà ce qu'ils désirent,
Comme un peuple qui aurait exercé la justice,
Et non pas abandonné la loi de son Dieu[2]!
Ils me demandent des arrêts de salut,
Ils réclament l'approche de Dieu :
«Pourquoi avons-nous jeûné, et tu ne le vois pas?
«Nous sommes-nous mortifiés, et tu n'y as pas égard[3]?»

Voyez donc! Au jour de votre jeûne vous allez à vos affaires,
Et vous pressez tous vos travaux!
C'est pour vous quereller et vous disputer que vous jeûnez,
Pour frapper d'un poing criminel!
Vous ne jeûnez pas en ce jour,
De manière à faire écouter votre voix au ciel[4].

[1] La formule par laquelle ce chapitre commence, le fait reconnaître pour un morceau nouveau qui se détache de ce qui précède, malgré l'analogie du sujet. C'est Jéhova qui parle, en s'adressant pour la forme au prophète, mais ayant en vue les Israélites auxquels le discours va être adressé plus directement. Les formes rhétoriques du début sont destinées à rehausser la solennité de la déclaration.

[2] Les Israélites de Babylone sont représentés comme attendant avec impatience le moment de la délivrance, et revenant chaque jour avec leurs sollicitations pressantes (*chercher* n'est pas à prendre ici dans le bon sens que ce mot a ailleurs, c'est plutôt consulter, importuner par des questions). Ils font des instances pour que Jéhova prononce enfin l'*arrêt* suprême qui doit les affranchir, et en demandant cela, ils se posent comme si de leur côté ils avaient accompli tous leurs devoirs, comme si Dieu était leur obligé.

[3] La loi ne prescrivait d'autre jeûne national et officiel que celui de la grande fête de l'expiation. Mais nous savons par le prophète Zacharie (VII, 2 suiv.; VIII, 19), que les déportés en avaient institué d'autres, en commémoration des jours néfastes de la ruine du temple et de la ville de Jérusalem. On se prévaut ici de ces jeûnes, bien qu'on s'en acquittât seulement comme d'un devoir onéreux et sans que le cœur y eût sa part de contrition et de regrets.

[4] Le prophète ne condamne pas le jeûne, mais il le rejette là où il n'est qu'une forme purement extérieure d'un culte auquel le cœur ne s'associe pas, comme il va le déclarer plus loin. Mais ici il constate d'abord que la pratique extérieure même laisse à désirer. Non seulement il n'y a ni contrition, ni recueillement : les *affaires* (commerciales ou autres) continuent comme de coutume, les *travaux* manuels (d'autres traduisent les *travailleurs*, ouvriers, mercenaires) sont, on dirait, plus pressés encore ; les mauvaises passions, *querelles, disputes*, rixes, au lieu d'être réduites au silence, semblent se produire plus librement.

Est-ce là un jeûne comme je l'aime?
Un jour de mortification pour l'homme?
Pencher la tête comme un roseau,
Se coucher sur le cilice et la cendre,
Est-ce là ce que vous appelez un jeûne,
Un jour qui plaise à l'Éternel?

Voici le jeûne que j'aime :
C'est de rompre les chaînes de l''injustice,
De dénouer les liens de l'oppression,
De renvoyer libres les maltraités,
Et de briser toute servitude[5].
C'est de partager ton pain avec l'affamé,
D'héberger les malheureux sans asile;
Quand tu vois un homme nu, de le couvrir,
De ne point te dérober à ton prochain.
Alors ton beau jour poindra comme l'aurore,
Et ta guérison avancera promptement[6] :
Ton salut marchera en tête,
Et la gloire de l'Éternel sera à l'arrière-garde[7].
Alors, quand tu appelleras, l'Éternel t'exaucera,
Quand tu l'imploreras, il dira : Me voici!

Si tu bannis de ton milieu l'oppression,
Le dédain railleur[8] et les paroles criminelles;

[5] Il y a une autre manière de jeûner (c'est-à-dire ici, de faire acte de religion) que Jéhova aime davantage, c'est de s'abstenir du mal et de faire le bien. Relativement aux quatre premières lignes qui suivent, et qui sont évidemment synonymes (*les liens de l'oppression*, litt.: les nœuds du joug), on pourrait s'étonner que les déportés aient pu se rendre coupables de pareilles vexations. Cependant l'inégalité de la fortune et de la condition sociale devait se produire parmi eux comme partout, et il sera permis de songer à des créanciers inexorables, à des maîtres durs, à des injustices et des fraudes de toute espèce.

[6] Il y a là deux métaphores bien connues. La *guérison* nous rappelle que plus haut le malheur était appelé une maladie (LIII, 4 suiv.); pour le *beau jour*, le texte met simplement le jour, ou la lumière, comme plus bas les ténèbres se mettront pour le malheur. Nous avons supprimé une troisième métaphore, qui aurait trop choqué le goût moderne. Le texte dit : ta guérison *germera*.

[7] Comp. LII, 12. La guérison d'Israël devant être une restauration politique, un retour en Palestine, il est question ici d'une marche triomphale à travers le désert (v. 11), comparée à celle du peuple de Moïse qui avait été guidé par la présence personnelle de Jéhova. C'est lui encore qui ouvrira et fermera la marche, et le parallélisme fait voir que le *salut* est personnifié, et peut être pris pour le Sauveur.

[8] Litt.: L'acte (d'*étendre*) de montrer les gens au *doigt*. Il est naturel de supposer que l'objet de ces moqueries seraient les fidèles et pieux Israélites. Se moquer du malheur des autres, au lieu de venir à leur secours, c'est le comble de la méchanceté.

Si tu offres à l'affamé ce que tu désires toi-même,
Et que tu rassasies le cœur défaillant [9],
Alors ton beau jour se lèvera dans les ténèbres,
Et ta nuit se changera en la clarté du midi.
L'Éternel te conduira constamment,
Il te rassasiera dans les déserts arides,
Il donnera de la vigueur à tes membres,
Et tu seras comme un jardin bien arrosé,
Comme une source dont les eaux ne font jamais défaut [10].
Les tiens rebâtiront les ruines antiques ;
Ce que tes aïeux avaient fondé, tu le rétabliras :
On t'appellera le réparateur des brêches,
Le restaurateur des chemins de la patrie [11].

Si tu cesses de fouler aux pieds le sabbat,
De faire ta besogne au jour qui m'est consacré ;
Si tu appelles le sabbat tes délices,
Et vénérable ce qui est consacré à l'Éternel ;

9 On est tenté de traduire : Si tu offres à l'affamé ton *âme,* et que tu rassasies l'*âme* affligée, de manière à faire parler l'auteur, d'une manière figurée, de toute espèce de consolation fraternelle et sympathique. Mais nous croyons devoir nous en tenir au sens propre et matériel, qui est recommandé par le v. 7. Le mot hébreu *nefs'* signifie très-fréquemment l'*appétit* (en parlant des hommes et des animaux) ; or, les deux membres du distique correspondent de manière à exprimer, un peu elliptiquement sans doute, l'idée de donner ce qu'on a à celui qui n'a pas ; litt.: donner (l'objet de) son appétit (ou désir) à l'appétit de l'autre. La phrase que nous avons rendue très-librement par le *cœur défaillant,* est le passif de celle des v. 3 et 5, que nous avons traduite par *mortifier.* C'est proprement l'*appétit comprimé* (par le jeûne volontaire ou forcé). La traduction littérale serait ici impossible. Au v. 11, c'est encore la même chose.

10 Le 11ᵉ verset reproduit l'idée du 8ᵉ, en y ajoutant de nouvelles images. Les *membres* fortifiés rappellent les fatigues d'une longue marche à travers des contrées qui n'offrent ni asile ni confort. Mais elles se changeront en jardins et se couvriront de ruisseaux non intermittents (litt.: qui ne trompent pas). Par une métonymie hardie, ce tableau allégorique est transporté du désert au peuple qui doit le traverser. C'est Israël qui sera un jardin, et qui se trouvera (comme nous disons aussi) dans un état florissant.

11 Le texte parle de ruines *antiques* et des *aïeux*, parce que la majorité des contemporains du prophète n'étaient nés qu'après la catastrophe. La seconde ligne, qui devrait proprement se traduire : *Les fondements des générations*, fait allusion à ce fait, que les fondements étaient à peu près tout ce qui restait encore de Jérusalem. Le parallélisme nous défend de traduire : tu poseras de nouveaux fondements qui dureront pendant de nombreuses générations. La dernière ligne devrait se traduire à la lettre : Celui qui reconduit (par) les chemins à l'habitation.

Si tu le respectes en laissant là tes affaires,
En ne pas poursuivant tes affaires ou plaidant tes querelles [12],
Alors tu auras ta joie en l'Éternel :
Je te reconduirai en triomphe vers les hauteurs de ton pays [13],
Je te ferai jouir de l'héritage de ton père Jacob!
Oui! C'est la bouche de l'Éternel qui le dit!

Non, la main de l'Éternel n'est pas trop courte pour sauver,
Ni son oreille trop dure pour entendre!
Mais ce sont vos méfaits qui mettent des barrières
Entre vous et votre Dieu;
Ce sont vos péchés qui lui font cacher sa face,
Pour ne pas vous entendre [1].
Car vos mains sont souillées de sang,
Et vos doigts de crimes ;

[12] Les derniers versets reviennent au reproche de violation du sabbat, dont il a déjà été parlé ci-dessus, LVI, 2. *Si tu cesses*, etc. Le texte porte à la lettre : Si tu retires ton pied du sabbat. Au lieu de *besogne, affaires*, les anciennes traductions mettaient : *volonté, caprices*, etc. Mais l'autre sens, en tout cas plus naturel, est assuré. A la fin nous avons mis : *plaider des querelles*, en songeant soit à des procès pour intérêts mondains, soit à des disputes vulgaires (ci-dessus v. 4). Le substantif hébreu signifie souvent un *procès*, une *cause* judiciaire, jamais une parole *vaine*, comme on l'explique communément.

[13] Reconduire en *triomphe*, litt.: [illegible] *voiture* (et non : *à cheval*). Les *hauteurs* sont le nom caractéristique du pays (ou plat[illegible]au) de Canaan, comme nous disons : les steppes de la Russie, les plaines de la Lombardie. L'auteur ne veut pas dire que la voiture passera de préférence, comme par escalade, par les sommets des montagnes.

[1] L'idée exprimée dans le chapitre précédent est reproduite ici avec de nouvelles couleurs. Si le salut promis et espéré ne s'est pas encore montré, si Israël gémit toujours encore sous le joug de ses cruels oppresseurs, la faute n'en est pas à Jéhova, comme si sa puissance ne suffisait pas pour opérer la délivrance, ou qu'il fût trop loin de son peuple pour entendre ses plaintes. La faute en est à ce peuple même. A ce propos, l'auteur fait encore un tableau bien sombre de l'état moral des Israélites, tel qu'il se présentait vers l'époque de Cyrus. L'exil qui avait frappé une génération déjà corrompue, exerça bien une influence salutaire sur quelques hommes, dont la conscience avait été réveillée par le châtiment divin, mais les masses, jetées au hasard au milieu d'une nation étrangère, privées de tout ce qu'il y a de moralement bienfaisant dans le sentiment de la nationalité et dans l'attachement au sol de la patrie, les masses, disons-nous, n'y avaient point gagné. Le texte fait allusion à divers crimes, mais les accusations sont générales et les détails nous manquent ; nous devons cependant reconnaître que la situation a dû être bien triste pour inspirer de pareilles invectives.

Vos lèvres profèrent le mensonge,
Votre langue murmure l'iniquité.
Nul n'assigne l'autre avec justice,
Nul ne plaide avec droiture ;
On se fie à l'imposture, on dit des mensonges,
On a conçu l'intrigue et l'on enfante le forfait[2].
Ce sont des œufs de basilic qu'ils couvent,
Des toiles d'araignée qu'ils tissent :
Celui qui mange de leurs œufs doit mourir,
Qui les écrase — il en éclora une vipère.
Leurs tissus ne peuvent servir de vêtements,
On ne saurait se couvrir de leur ouvrage[3] :
Leurs faits sont des forfaits,
Et leurs mains pleines d'actes de violence.
Leurs pieds courent au mal ;
Ils ont hâte de verser le sang innocent ;
Leurs pensées sont des pensées criminelles,
La destruction et la ruine sont sur leur chemin.
La voie de la paix, ils ne la connaissent point ;

[2] Nous aurons à songer ici de préférence à des actes d'injustice, de spoliation, ou au moins de dureté, peut-être de meurtre, commis par la voie indirecte des intrigues judiciaires, des faux témoignages, des dénis de justice. L'*assignation* déjà est faite dans de mauvaises intentions, le *plaidoyer* est un tissu de mensonges, l'arrêt un forfait. La plupart des termes employés par l'auteur signifient proprement le *néant*, la *vanité ;* ils s'appliquent ensuite à l'idée de mensonge, et arrivent ainsi à désigner finalement ce qui est le but du mensonge : le crime.

[3] La pensée indiquée tout à l'heure revêt une forme allégorique à partir de la fin du 4e verset. Les images de la *conception* et de l'*enfantement* en amènent d'autres plus expressives encore. Le *basilic* est le symbole de la méchanceté insidieuse qui fascine ses victimes avant de les dévorer. *Couver* des œufs de basilic, c'est donc s'étudier à mal faire. Il ne faut pas s'arrêter à la forme de ces images, mais s'en tenir aux idées qu'elles représentent, et surtout considérer celles-ci isolément. Car personne ne *mange* des œufs de basilic, lesquels, du reste, ne contiennent pas de poison, et desquels il ne sortira jamais des *vipères*. Le prophète, qui savait cela tout aussi bien que nous, entend par la première phrase qu'on s'expose à la ruine, quand on se laisse prendre à l'appât des mensonges imaginés pour faire tomber un malheureux dans le piége. L'*œuf écrasé* ne représente pas la légitime défense de l'innocent, mais l'apparition au grand jour de ce qui était caché auparavant, et la vipère qui en sort, c'est l'effet mortel d'une machination bien calculée. La *toile d'araignée* ne doit pas nous faire songer à sa fragilité (Job VIII, 14), mais à son but ; ce tissu n'est pas un vêtement, mais un piége. Le reste n'a pas besoin d'explication. La *paix* résume toutes les idées de bien-être, de bonheur, de salut. Ici, il faut nécessairement y rattacher une notion morale. Les *chemins tortus* rendent la même pensée, d'après une autre métaphore bien connue, et dans une forme négative.

Il n'y a point de justice dans leurs ornières ;
Ils se font des sentiers tortus :
Quiconque y marche, ne connaît point la paix.

Voilà pourquoi l'arrêt reste loin de nous,
Et le salut ne nous arrive point[4] :
Nous attendons la lumière, et nous voilà dans l'obscurité,
La clarté du jour — et c'est dans les ténèbres que nous marchons.
Nous tâtonnons, comme des aveugles, après le mur ;
Comme des gens sans yeux, nous allons à tâtons.
Nous trébuchons en plein midi comme dans le crépuscule.
Dans l'abondance comme des mourants[5].
Nous grondons tous comme des ours ;
Comme des colombes, sans cesse nous gémissons[6].
Nous attendons l'arrêt, et il ne vient pas ;
Le salut — il s'éloigne de nous !

[4] Trois fois, dans ce morceau (v. 9, 11, 14), le prophète répète que c'est à cause des péchés énumérés plus haut, que Jéhova retarde le moment de la délivrance promise. L'*arrêt* dont il parle, c'est précisément l'intervention du juge suprême qui doit mettre fin aux tribulations d'Israël et bouleverser l'empire de ses oppresseurs. Les traducteurs ont généralement méconnu ce sens et se sont obstinés à voir ici, non le *salut* qui devait venir de Jéhova, mais la *justice* qui manquait aux hommes. Si l'auteur emploie un terme qui a aussi le sens de justice, c'est que Dieu devait venger ou dédommager ceux qui souffraient encore sans l'avoir mérité. C'est précisément en vue de ces derniers que le prophète parle communicativement, à la première personne, de ces mêmes péchés, tout à l'heure l'objet de ses invectives, par la raison qu'il se sait toujours membre du corps de la nation ; mais on s'aperçoit qu'il sépare au fond sa cause et ses sentiments de ceux des vrais coupables. C'est la faute de ceux-ci, si *nous* aussi nous attendons la fin de nos maux, l'aurore d'un nouveau jour.

[5] L'image de la *nuit* (du malheur) amène le tableau des hommes marchant à tâtons comme des aveugles, pour exprimer l'idée d'une faible lueur d'espérance, qui reste seule encore. Nous avons ici la preuve la plus palpable que ce livre n'a pas été écrit d'un trait, mais a été inspiré par des situations et des perspectives changeant d'un jour à l'autre. Autrement, la contradiction avec les brillants tableaux du commencement, qui vont revenir tout à l'heure, serait trop choquante. — Au lieu de l'*abondance*, réclamée par l'étymologie et le parallélisme, beaucoup de commentateurs mettent l'obscurité. Le sens est : Jéhova nous avait fait de si belles promesses, nous pouvions d'avance nous réjouir de leur prochain accomplissement : et voilà que par notre faute ces espérances s'évanouissent, notre perspective se voile, et nous sommes comme des gens qui meurent de faim au milieu de l'abondance.

[6] La voix sourde de ces animaux est interprétée par l'esprit poétique de l'antiquité comme la manifestation d'un sentiment de tristesse.

Car nos méfaits sont nombreux devant toi,
Et nos péchés rendent témoignage contre nous [7] :
Oui, nos méfaits nous sont présents,
Et nos fautes, nous les connaissons :
        Désobéir à l'Éternel et le renier,
        Nous détourner de notre Dieu,
        Parler oppression et révolte,
Concevoir et méditer des paroles de mensonge [8]....
        Aussi l'arrêt est-il retardé,
Et le salut se tient-il à distance :
Car la bonne foi trébuche sur la place publique,
        Et la droiture n'y a pas accès.
        La bonne foi a disparu,
Et celui qui s'abstient du mal est la proie des autres.

                Et l'Éternel le vit,
Et il fut irrité de cette absence de justice [9].
        Il vit qu'il n'y avait personne,
Il s'étonna qu'il n'y eût personne qui intervînt :
Et ce fut son bras à lui qui lui vint en aide,
        Et sa puissance qui le soutint [10].

[7] Les péchés sont personnifiés et censés se présenter devant le tribunal de Dieu comme des témoins à charge.

[8] Cette énumération de péchés, que le prophète fait au nom de son peuple, comme une espèce de confession (mais que nous nous garderons bien d'attribuer aux hommes peints dans la première partie du chapitre), mentionne aussi l'apostasie. Cela ne saurait nous surprendre ; cependant il n'est peut-être question que de la défection morale. Toujours est-il que les méfaits judiciaires prédominent encore, et reviennent surtout vers la fin, où, par une seconde prosopopée, non moins belle, la *bonne foi* et la *droiture* ne réussissent pas à pénétrer dans la *place publique* (où se jugeaient les procès), ou s'y heurtent contre des obstacles qui les font tomber.

[9] La transition entre ce passage et le précédent est très-brusque, et l'association des idées peut échapper à un lecteur superficiel et moins habitué à la lecture des prophètes. On le voit aussi par la coupe des versets, qui est mal faite en cet endroit. L'auteur dit d'abord que l'état des choses, tel qu'il l'a décrit plus haut, n'échappa pas à Dieu, qui dut s'en indigner. Mais cette indignation ne fut pas le seul sentiment qu'il éprouvât. Il avait engagé sa parole pour la délivrance de son peuple, et voilà que cette délivrance était en quelque sorte rendue impossible et sa promesse illusoire, par la faute d'Israël même. C'était Israël qui devait conquérir cette grâce, par un repentir sincère et une application constante à ses devoirs.

[10] Rien de tout cela n'avait eu lieu. Personne ne venait se présenter devant le juge pour *intervenir*, pour plaider la cause d'Israël, pour solliciter l'accomplissement des promesses, en établissant ses titres. Jéhova dut s'en *étonner*, rester muet de colère et

Il se revêtit de puissance, comme d'une cuirasse,
Mit le casque du salut sur sa tête,
Des habits de vengeance pour cotte d'armes,
Et se drapa de zèle jaloux comme d'un manteau[11].
Telles les actions, telles il les payera :
Colère à ses ennemis, revanche à ses adversaires,
Aux îles lointaines, il payera la revanche[12] !
A l'Occident, on craindra le nom de l'Éternel,
Et sa majesté, à l'Orient,
Quand il viendra, comme un fleuve en furie,
Que fouette le souffle de Dieu[13].
Mais pour Sion, il viendra comme rédempteur,
Et pour ceux de Jacob qui se repentiront :
C'est l'Éternel qui le dit.

de regret. Mais comme ses promesses sont immuables, il se fit un devoir d'en amener l'accomplissement par lui-même et directement. Il ne veut pas faire attendre plus longtemps ceux qui lui sont restés fidèles, il va frapper les oppresseurs païens, reconduire dans leur patrie ceux qui se seront repentis, et faire une nouvelle alliance avec une race purifiée. On comprend, sans que le prophète le dise, que les Juifs méchants et opiniâtres seront enveloppés dans la nouvelle catastrophe et qu'il n'y aura de sauvés que les justes et les réconciliés. — On remarquera encore que l'auteur, dans ce nouveau tableau prophétique, met ses verbes au prétérit. La grande action a donc déjà commencé. Nous savons, par les chapitres précédents (XLI; XLV, etc.), quels sont les événements politiques contemporains qui sont signalés comme les premières scènes du drame qui doit changer les destinées d'Israël. Cependant le futur reparaît bientôt et précise la portée des phrases précédentes. — *Son bras lui vint en aide,* cela veut dire, il vainquit sans avoir besoin d'un secours étranger. Le parallélisme fait voir qu'il faut traduire *puissance*, force victorieuse, autorité de juge (et non : justice, dans le sens ordinaire de ce mot).

11 Les qualités morales ou physiques sont représentées, dans le langage poétique, comme des pièces d'habillement ou d'armure. Cette phrase dit donc simplement que Dieu s'apprête à venger son peuple et que l'issue de la lutte est décidée d'avance.

12 Les *actions*, auxquelles il est fait allusion, c'est la destruction de Jérusalem et de son temple, et la déportation de ses habitants. Cette *revanche* (ou *revenge,* comme on devrait écrire) frappera non seulement les Chaldéens eux-mêmes, auteurs directs de la ruine d'Israël, mais aussi les *îles,* les pays lointains de l'occident, qui en ont profité en achetant aux vainqueurs les habitants réduits en esclavage (Joël IV, 6, etc.).

13 Ce verset est très-diversement traduit et interprété. D'autres lui donnent *Cyrus* pour sujet, ou bien un *ennemi* d'Israël que Dieu mettra en fuite. Nous nous sommes laissé guider par le contexte, qui veut que ce soit Dieu qui soit comparé à un fleuve impétueux, poussé en avant par le *souffle de Dieu,* c'est-à-dire par la tempête; il est tel contre les Chaldéens — tandis que pour Israël il vient comme un libérateur.

Et moi, voici mon pacte avec eux, dit l'Éternel :
Mon esprit qui repose sur toi —
Et mes paroles que j'ai mises dans ta bouche,
Elles ne quitteront point ta bouche,
Ni la bouche de tes fils, ni celle des fils de tes fils,
Dit, l'Éternel, d'ores à tout jamais[14] !

Lève-toi! Sois radieuse ! Car ton beau jour vient,
Et la gloire de l'Éternel rayonne sur toi.
Vois! La terre est couverte de ténèbres,
Et les nations sont dans l'ombre de la nuit :
Mais sur toi rayonne l'Éternel,
Et sa gloire apparaît au-dessus de toi[1] !

Les peuples marchent vers ta lumière,
Et les rois vers l'éclat de ton aurore.
Lève tes yeux et regarde autour de toi :
Ils s'assemblent tous, ils viennent à toi,
Tes fils arrivent de loin,
Et tes filles sont portées sur les bras.

[14] La transition d'une personne à l'autre (mon pacte avec *eux*, mon esprit sur *toi*) ne doit pas nous dérouter. C'est toujours Israël, l'Israël de l'avenir, à qui s'adresse cette déclaration. Les bienfaits qui lui sont accordés, et qui sont résumés ici dans les notions d'esprit et de paroles, c'est-à-dire à la fois de loi objectivement donnée, et de disposition subjective pour l'obéissance, ces bienfaits lui sont assurés pour toujours, et par son entremise ils parviendront à d'autres nations encore (XLIX, etc.).

[1] Ce chapitre se rattache à la dernière partie du précédent. Ce qui venait d'être dit sous la forme d'une promesse prophétique, se présente ici sous celle d'une peinture apocalyptique. C'est la description de la nouvelle Jérusalem. Le prophète la voit devant lui et en exalte la splendeur. Le discours s'adresse directement à Jérusalem : celle-ci est considérée comme une personne douée de sentiment et d'intelligence, et non comme un amas de maisons. Le début du texte nous offre le spectacle d'une nuit profonde qui enveloppe le monde, symbole des malheurs actuels et de la situation historique d'Israël. Tout à coup les premiers rayons du soleil levant paraissent à l'horizon ; c'est la majesté du Très-Haut qui enfin se manifeste. Elle éclaire un point privilégié de la terre, les ruines de sa cité : *Lève-toi*, crie le prophète, chasse le sommeil de tes paupières ! Le jour de la résurrection est arrivé. — Les traits du tableau qu'on va lire ne se suivent pas dans un ordre régulier. La poésie ne s'astreint pas servilement aux lois de la logique. Cependant nous distinguerons facilement trois scènes ou groupes, sur lesquels le prophète porte tour à tour son regard, et qui représentent la richesse, la puissance, et la sainteté de la nouvelle cité. Il voit celle-ci rebâtie, et ne s'arrête pas à la description préalable de la reconstruction.

Quand tu le verras, tu brilleras,
Ton cœur tresaillera et s'épanouira.
Car la richesse de la mer sera dirigée sur toi,
Et les trésors des peuples te reviendront[2].
Une caravane de dromadaires te couvre,
Les jeunes chameaux de Midyan et de 'Êfah;
De S'ebâ on vient en masse,
Apporter de l'or et de l'encens,
Et proclamer les louanges de l'Éternel.
Tout le bétail de Qédar se rassemble chez toi,
Les béliers de Nebayoṭ se mettent à ton service :
Ils montent sur mon autel, pour mon plaisir,
Pour que je glorifie le temple de ma gloire.
Qui sont ceux-là, volant comme une nuée,
Comme des pigeons vers leur colombier !
C'est que les îles attendent mon signal[3],
Les vaisseaux de Tars'îs' en tête,

[2] L'idée dominante dans ce premier tableau, est celle que les peuples étrangers viendront apporter leurs richesses à Jérusalem, pour rehausser la splendeur de la ville. Cela est dit très-clairement v. 5, 6, 7, 9. Les *richesses de la mer* ne sont ni les poissons, ni les perles, mais les marchandises précieuses apportées par mer des pays lointains. Les *caravanes de chameaux* représentent le commerce de terre. Les noms propres sont ceux de diverses peuplades de l'Arabie, dont les unes faisaient le commerce de transit entre le golfe persique et les ports de la Méditerranée, les autres amenaient leurs troupeaux. — Mais dans ce cadre se dessinent deux autres faits d'une nature moins matérielle. D'abord, il est question (v. 4, 9) du retour heureux de tous les Israélites déportés en divers pays et réduits en servitude (LIX, 18). C'est bien là ce que les vaisseaux de la grande mer (*Tars'îs'*, l'Espagne) apportent de plus précieux. Ainsi toute la nation se trouvera de nouveau réunie dans sa patrie, pour jouir d'un bonheur si longtemps attendu, si chèrement acheté. Jérusalem ayant été représentée comme une mère à laquelle ses enfants sont rendus, ceux-ci deviennent, sous le pinceau de l'allégorie, des nourrissons qu'on porte sur les bras (XLIX, 23). — En second lieu, cette affluence d'étrangers aura aussi un but religieux (v. 6, 7, 9). Les païens viendront à Jérusalem, pour offrir des sacrifices à Jéhova, et pour rendre hommage à un Dieu qui aura manifesté sa gloire d'une manière si éclatante. Cet élément revient très-fréquemment chez les prophètes, mais cela ne nous autorise pas à ne voir dans les autres éléments, plus matériels et d'une portée plus immédiatement nationale, que des descriptions mystiques de biens purement spirituels.

[3] Pour bien comprendre cette phrase, il ne faut pas perdre de vue qu'au v. 5 le *futur* prophétique a remplacé le *présent* apocalyptique : Jérusalem *verra* ce que le prophète *voit* dès à présent. Puis le présent reparaît v. 6 suiv. Le v. 8 entremêle ces deux points de vue. Car il dit que les îles (de la Méditerranée, c'est-à-dire les pays baignés par cette mer) *attendent* (en ce moment encore) le *signal* que Jéhova va leur transmettre, pour renvoyer les captifs et y joindre leurs offrandes, et pourtant on voit (déjà) leurs vaisseaux accourir en nombre, comme une volée de pigeons, etc.

Pour ramener de loin tes enfants,
Apportant leur or et leur argent,
Pour le renom de l'Éternel, ton Dieu,
Pour le Saint d'Israël, quand il l'aura glorifié !

Les fils de l'étranger rebâtiront tes murailles,
Et leurs rois se mettront à ton service,
Car dans ma colère je t'ai frappée,
Mais dans ma grâce je prends pitié de toi.
Tes portes seront toujours ouvertes,
De jour, ni de nuit, elles ne seront fermées,
Pour laisser entrer les trésors des peuples,
Et leurs rois amenés captifs.
Car ils périront, le peuple et le royaume,
Qui refuseront de te servir,
Ces peuples-là seront détruits et ruinés[4].
La parure du Liban viendra vers toi,
Le cyprès, le platane, le sapin, tous ensemble,
Pour orner le lieu qui m'est consacré,
Pour que j'honore la place où reposent mes pieds[5].
Ils viendront vers toi en s'inclinant,
Les fils de tes oppresseurs,
Ils se prosterneront aux plantes de tes pieds,
Ceux qui t'ont honnie ;
Ils t'appelleront la cité de l'Éternel,
Le Sion du Saint d'Israël.

[4] Israël, après sa restauration, ne sera pas seulement riche, il sera aussi puissant, maître des peuples qui ont été jusque là ses oppresseurs. Il est question ici d'autres peuples que dans le morceau précédent, et nous aurons à songer aux alliés des Chaldéens, aux voisins des Israélites, avec lesquels ceux-ci avaient été autrefois continuellement en guerre. Ils seront réduits au rang des serfs, obligés de travailler à la corvée, comme les Cananéens du temps de Salomon. De là, plusieurs traits particuliers du tableau : ils travailleront à la reconstruction des murs qu'ils ont renversés ; ils n'auront que le choix de servir ou de périr ; ils te présenteront humblement leurs hommages de sujets ; ils te nourriront, comme une mère nourrit ses enfants, c'est-à-dire de manière que tu n'auras plus besoin de travailler. — Les *portes* toujours ouvertes, pourraient l'être à cause de l'affluence des étrangers qui viennent apporter leurs tributs ; mais elles peuvent aussi représenter la sécurité de la ville, qui n'a plus d'attaque à craindre, ses ennemis étant réduits et ses citoyens convertis. Les rois *captifs* (d'autres mettent : conduits, c'est-à-dire accompagnés d'un cortége) semblent recommander cette seconde application de l'image.

[5] Nous mettons ce trait en rapport direct avec la reconstruction du temple, et non avec l'embellissement du désert, comme c'était le cas dans le passage analogue, XLI, 19.

Au lieu que tu es abandonnée,
Haïe et solitaire [6],
Je te rendrai glorieuse à jamais,
Les délices des générations futures.
Tu suceras le lait des peuples,
Le sein des rois te nourrira [7],
Et tu reconnaîtras que moi, l'Éternel, je suis ton sauveur,
Ton rédempteur, moi, le héros de Jacob.
Au lieu de l'airain, je mettrai de l'or,
Au lieu du fer, je mettrai de l'argent ;
De l'airain au lieu du bois,
Du fer au lieu des pierres [8] !

Je te donnerai pour magistrat la paix,
Et pour gouverneur la justice :
On n'entendra plus parler de crime dans ton pays,
De ravage et de ruine dans ton territoire [9] ;
Tes murs, tu les nommeras Salut,
Et les portes, Gloire.

6 Litt.: *et personne n'y passe.* L'auteur oublie que jusqu'ici il avait parlé de Jérusalem comme d'une femme. Il songe évidemment ici à la *ville.* Immédiatement après, elle est représentée comme un enfant à la mamelle, parce que c'est l'idée de la population (des enfants de la ville) qui prédomine.

7 La *mamelle* des rois est une image repoussée par le goût de l'occident; mais la rhétorique orientale et surtout hébraïque, préoccupée exclusivement de l'idée qu'elle veut exprimer, n'est point choquée par des combinaisons hybrides ou hétérogènes.

8 L'époque messianique surpassera en splendeur celle de Salomon même, qui était renommé pour les masses de bois, de pierres et de métaux qu'il avait fait venir à Jérusalem pour ses constructions aujourd'hui ruinées. Jéhova remplacera tout cela par des matériaux plus précieux.

9 La dernière partie du tableau nous offre le spectacle de la régénération morale de Jérusalem. Ses habitants seront un peuple de justes. La paix et la justice *règneront*, expression française qui rend jusqu'à la forme de la pensée du texte. Nous observerons seulement que la *paix* et la *justice* pourraient très-bien être remplacées par le *bonheur* et le *salut* (sens dans lequel nous avons rencontré ces mots précédemment à plusieurs reprises). Alors il serait plutôt question des conséquences de la régénération que de sa nature. Cette interprétation semble favorisée par toute une série d'images analogues. Ainsi les *murs* et les *portes* de Jérusalem s'appellent *salut* (victoire) et *gloire;* la possession de Canaan est assurée au peuple, etc. En général on doit remarquer que le changement moral est plutôt supposé que décrit; mais cela s'explique par ce que le prophète a surabondamment parlé du triage que Jéhova ferait du peuple, du châtiment qui frapperait les méchants et du privilége réservé aux fidèles. Le fait même de la restauration de Jérusalem suppose donc ce triage déjà accompli, et le tableau prophétique pouvait se borner à faire contempler les prérogatives accordées aux citoyens de la cité de Dieu, sans s'arrêter à ce qui constituerait le caractère moral de ceux-ci.

Tu n'auras plus le soleil pour te luire le jour,
De sa lueur la lune ne t'éclairera plus :
C'est l'Éternel qui sera ta lumière à jamais,
Et ton Dieu sera ta clarté.
Ton soleil ne se couchera plus,
Et ta lune ne s'éclipsera plus,
Car l'Éternel sera ta lumière à jamais [10],
Et tes jours de deuil sont au complet.
Ton peuple sera tout un peuple de justes ;
Ils posséderont le pays pour toujours ;
Rejeton que je plante,
Oeuvre de mes mains, pour ma gloire !
Le plus petit deviendra un millier,
Le moindre un peuple puissant [11] :
Moi, l'Éternel, je le ferai bientôt, en son temps !

L'esprit du Seigneur, l'Éternel, est sur moi :
C'est qu'il m'a oint pour porter une bonne nouvelle aux malheureux [1],
Il m'envoie panser les cœurs brisés,
Proclamer la liberté pour les captifs,
Pour les prisonniers, la délivrance,

10 Les portes et les murs ne sont nommés que pour rendre plus naturelle la description d'une *ville;* car nous savons déjà que celle-ci n'est plus attaquée et restera constamment ouverte. Aussi, en les nommant, l'auteur a plutôt en vue d'introduire, comme traits caractéristiques de son tableau, les idées représentées par les noms qu'il donne à ces portes et à ces murs. Une protection plus efficace est assurée à Jérusalem par la présence personnelle de Jéhova, dont l'éclat éclipsera l'astre du jour.

11 Israël ayant été décimé par tant de calamités, l'augmentation de la population, et de cette population saine et sainte qui jusqu'ici n'avait jamais formé qu'une faible minorité, est un des éléments, les plus fréquemment reproduits, de la perspective prophétique (comp. LIV, 1).

1 L'objet de ce nouveau morceau ne diffère pas de celui du morceau précédent : c'est toujours la promesse d'une glorieuse restauration nationale. Mais le début prouve qu'elle doit être regardée comme une prophétie nouvelle et spéciale, car il y a une espèce d'exorde. — *Oindre* est une cérémonie religieuse de consécration pour un ministère spécial. Aussi l'auteur explique-t-il lui-même ce terme, en exposant le but de sa mission. Les *malheureux* sont naturellement des Israélites retenus à Babylone, *captifs* en ce sens, qu'il ne leur était pas permis de rentrer dans leur patrie.

Annoncer une année de grâce de l'Éternel,
Un jour de vengeance de notre Dieu [2],
Pour consoler tous les affligés,
Pour mettre et donner aux affligés de Sion
Parure pour ordure,
Huile de joie au lieu de désespoir
Habits de fête au lieu de deuil [3],
Afin qu'on les appelle térébinthes de bénédiction,
Plantation de l'Éternel, pour sa gloire [4] !

Ils rebâtiront les antiques ruines ;
Les débris du temps des aïeux, ils les relèveront ;
Ils renouvelleront les villes détruites,
Les ruines de plus d'une génération.
Des étrangers seront là pour paître vos troupeaux,
Des hommes du dehors seront vos laboureurs et vos vignerons.
Mais vous, vous serez nommés prêtres de l'Éternel,
On vous appellera ministres de notre Dieu :
Vous jouirez de la richesse des peuples,
Et vous vous pavanerez dans leur splendeur [5].

[2] L'*année* et le *jour* sont des termes généraux et vagues ; toutefois il conviendra de faire observer que le second, qui marque un temps plus court, est appliqué à la *vengeance,* Dieu devant accomplir ses châtiments d'une manière soudaine et immédiatement complète ; tandis que le temps plus long est mis en rapport avec sa grâce, celle-ci devant être durable et soutenue.

[3] Le changement promis est celui du deuil en joie. Cette idée est exprimée en partie par des figures. Le deuil ne se manifeste pas seulement par la tristesse et l'abattement, mais encore par des signes extérieurs et symboliques. Il en est de même de la joie. Par les termes de *parure* et *ordure,* nous avons cherché à reproduire le jeu de mots de l'original. Le premier se rapporte sans doute aux ornements de la tête (bandelettes, tiare, couronne), le second parle de la cendre et de la poussière qu'on y répandait dans l'occasion. L'*huile* aromatique s'employait dans les jours de réjouissance.

[4] Israël a déjà été comparé à une plantation de Jéhova (LX, 21). L'image est précisée ici par l'introduction du nom d'un arbre connu pour sa durée et son feuillage touffu. On traduit ordinairement : térébinthes de *justice,* en supposant que ce génitif doit qualifier le peuple. Mais c'est une erreur. Il s'agit d'une qualité de Dieu, comme dans le second hémistiche, et le sens est le même que celui de *grâce* au v. 2. C'est la *justice* de Jéhova qui rend ses faveurs à Israël.

[5] Dans cette peinture plus détaillée de l'avenir d'Israël, la restauration est encore décrite de préférence d'après son aspect extérieur. Les villes ruinées rebâties après cinquante ans de désolation, les fiers conquérants changés en serfs et employés aux travaux de la campagne au profit de leurs anciens captifs, leurs richesses passées aux mains de ceux-ci, en un mot, le deuil changé en joie, l'oppression et la honte trans-

En retour de votre honte, vous aurez double part,
Au lieu d'opprobre, il y aura de quoi se réjouir de son sort[6].
Oui, dans leur patrie ils posséderont le double,
Une joie éternelle sera la leur.
Car moi, l'Éternel, j'aime la justice,
Je hais le pillage criminel;
Et je leur donnerai leur récompense fidèlement,
Et ferai avec eux une alliance éternelle.
Leur race sera célèbre parmi les nations,
Et leurs rejetons au milieu des peuples :
Tous ceux qui les verront, les reconnaîtront
Pour la race que l'Éternel a bénie.

Je veux, je veux me réjouir en l'Éternel :
Que mon âme tressaille en mon Dieu !
Car il me revêt des habits du salut,
Il me couvre de la robe du bonheur,
Comme le fiancé qui orne son turban,
Comme la mariée qui se pare de ses bijoux[7].
Oui, comme la terre fait pousser ses germes,
Comme un jardin fait germer ses graines,

formées en gloire et en triomphe, voilà ce qui est offert en perspective au peuple régénéré. (*Vous vous pavanerez*; d'autres traduisent : vous vous substituerez à eux relativement à la splendeur.) — Le côté moral du tableau n'est pas oublié cependant : Israël sera un peuple de *prêtres*, ce que nous n'interpréterons pas de la dîme qu'il aurait à percevoir sur le monde entier, mais de l'extension des prérogatives de la tribu de Lévi (basées sur une sainteté plus parfaite, et consistant surtout dans le droit d'entrer au sanctuaire) à toute la race de Jacob. Quant à la forme, il faut observer que l'auteur passe plusieurs fois d'une personne à l'autre, bien qu'il parle toujours d'Israël. Comp. en général, chap. LVIII, 12 ; LX, 10.

6 La traduction est rédigée de manière à rendre moins dure la transition de la seconde à la troisième personne. Le texte dit à la lettre : *Et* (quant à) *l'opprobre, leur sort* (sera que) *ils pousseront des cris de joie.*

7 La vivacité de la peinture est telle, que le peuple est représenté ici, exprimant ses transports d'allégresse, comme si la promesse était déjà actuellement réalisée. La distance qui sépare le présent de l'avenir est effacée. On peut dire cependant que c'est le prophète qui parle, mais en s'identifiant avec le corps de la nation. — Les *habits* figurent les qualités, ou, ce qui va mieux à notre texte, la situation. Aussi l'auteur nomme-t-il de préférence des habits de fête et de noces, parce qu'il s'agit du bonheur de la délivrance. S'il n'était pas question du fiancé et de la mariée, on pourrait retrouver dans cette comparaison le sens du v. 6. Car la *robe* et le *turban,* et même le mot hébreu que nous avons traduit, faute de mieux, par *orner* (litt.: faire quelque chose sacerdotalement), nous ramènent à l'accoutrement pontifical.

Ainsi le Seigneur, l'Éternel,
Fait germer le bonheur et la gloire
A la face de toutes les nations [8].

Pour Sion je ne me tairai point,
Et pour Jérusalem je n'aurai point de repos,
Jusqu'à ce que son salut apparaisse comme l'aurore,
Et sa délivrance comme un flambeau qui brûle [1].
Et quand les peuples auront vu ton salut,
Et tous les rois ta gloire,
On t'appellera d'un nom nouveau
Que la bouche de l'Éternel déclarera.
Tu seras une couronne brillante dans la main de l'Éternel,
Et un diadème royal dans la main de ton Dieu,
On ne te nommera plus Délaissée,
Ta terre ne sera plus appelée Solitude :
Mais toi, tu seras appelée Monplaisir,
Et ta terre Mariée ;
Car l'Éternel prendra plaisir à toi,
Et ta terre aura un époux [2].

[8] Comp. chap. XLV, 8. Le bonheur est celui du peuple, la gloire, celle de Dieu.

[1] Il y a des interprètes qui mettent ce morceau dans la bouche de Jéhova. Nous pensons que c'est le prophète qui parle, et qui, par ses instances, veut hâter le moment de la délivrance. Il ne doute nullement de la certitude de celle-ci, mais c'est l'accomplissement qui se fait attendre.

[2] Le prophète s'adresse directement à Jérusalem, que, dans son extase, il voit déjà relevée de ses ruines et resplendissante d'un nouvel éclat. S'il parle d'un *nouveau nom*, ce n'est pas à dire que celui de Jérusalem sera aboli. Il s'agit plutôt d'une nouvelle qualification appropriée au futur ordre de choses (comp. chap. LX, 14. Jér. III, 17; XXXIII, 16. Éz. XLVIII, 35). Comparée à une femme, la ville est aujourd'hui abandonnée de son mari, parce qu'elle l'a abandonné d'abord ; mais ce mari lui rendra ses bonnes grâces ; Jéhova pardonnera à Jérusalem. Cela est exprimé par ces mots : *Délaissée, Monplaisir*, etc., qu'il faut évidemment prendre pour des noms propres, si l'on ne veut pas effacer la couleur si particulière de l'original (comp. chap. XLIX, 14; LIV, 5 ss.; LX, 15). D'après une autre comparaison, Jérusalem est nommée une *couronne;* située sur le haut de plusieurs collines, elles les couronnera comme d'un brillant diadème. Si ce diadème est placé *dans la main* de Dieu, c'est qu'à l'image vient se joindre l'idée abstraite de la cause du changement. La puissance de Jéhova lui rendra cette splendeur; c'est elle qui posera cette couronne sur le front de Sion et de Moria.

Comme le jeune homme épouse la vierge,
Tes enfants t'épouseront,
Et comme la fiancée fait la joie de l'époux,
Toi, tu feras la joie de ton Dieu[3].

Sur tes murs, o Jérusalem, je place des gardiens :
Jamais, de jour ni de nuit, ils ne doivent se taire.
Vous, qui devez faire souvenir l'Éternel,
N'ayez point de repos !
Et ne lui laissez point de repos à lui,
Jusqu'à ce qu'il rétablisse Jérusalem,
Et qu'il en fasse la gloire de la terre[4] !

L'Éternel l'a juré par sa droite, par son bras puissant :
Jamais je ne donnerai plus ta moisson
A manger à tes ennemis,
Et les fils de l'étranger ne boiront plus ton vin,
Pour lequel tu auras travaillé[5].
Mais ceux qui l'auront récoltée, la mangeront
En louant l'Éternel,
Et ceux qui l'auront recueilli, le boiront
Sur les parvis de mon sanctuaire.

[3] Ces distiques reprennent la métaphore du mariage dans deux sens différents. Il est question d'un côté de l'affection du jeune époux pour la nouvelle mariée, en d'autres termes, du bonheur de la réconciliation de Jéhova avec son peuple ; de l'autre côté, des suites de celle-ci, savoir du retour des Israélites, et de la restauration de Jérusalem. Le mariage des enfants (des habitants) avec leur mère (la patrie), est une image beaucoup moins usitée et moins naturelle que l'autre, mais dont le sens ne saurait être douteux. Au lieu d'*épouser*, nous aurions pu dire s'*unir à*, mais avec cela la couleur de l'original aurait été effacée.

[4] Ces lignes expriment, sous une nouvelle forme, l'idée déjà énoncée au commencement du chapitre : il s'agit toujours des instances à faire auprès de Dieu, pour hâter l'accomplissement de ses promesses. Tout à l'heure c'était le prophète lui-même qui faisait ces instances. Ici, par une fiction poétique, il les fait faire par d'autres. Sur les murs ruinés de Jérusalem, il dit avoir placé des gardiens qui doivent rappeler sans cesse à Jéhova l'engagement qu'il a pris à l'égard de la ville. On a demandé ce que c'était que ces gardiens : des habitants, des anges, ou des députés des exilés ? La question est très-superflue. Il ne s'agit là que d'une personnification des ruines de la ville. Ce sont les pierres mêmes qui demandent vengeance.

[5] La restauration une fois accomplie, il n'y aura plus de retour d'infortune. Paisible possesseur du pays, Israël jouira de ses produits, sans plus avoir à craindre des invasions étrangères. Mais il en jouira en rendant grâces à Dieu, en les consacrant par des offrandes et des libations.

Passez, passez par les portes !
Aplanissez le chemin du peuple !
Frayez, frayez la route, ôtez-en les pierres !
Érigez un signal pour les tribus [6] !
Voyez ! l'Éternel fait proclamer jusqu'au bout de la terre :
Dites à la fille de Sion : Vois, ton sauveur vient ;
Vois, il apporte avec lui sa récompense,
Et son salaire le précède [7] !
Et on les appellera le peuple saint, les rachetés de l'Éternel,
Et toi, tu seras appelée Recherchée [8],
La ville non délaissée !

Qui est-ce qui vient là d'Édom,
En habits éclatants de Boçrah ?
Qu'il est magnifique dans son costume !
Comme il marche fièrement et plein de force !

« C'est moi qui ai parlé de salut,
Qui suis grand pour sauver ! »

Pourquoi ce rouge à ton vêtement ?
A tes habits, comme quand on foule le pressoir ?

[6] Ici encore, après le simple énoncé d'un fait à venir, le discours s'anime jusqu'à la vivacité dramatique. Le prophète s'adresse directement aux exilés. Il les presse de se mettre en route, tellement il est assuré de la proximité de la révolution qu'il annonce. Les *portes* par lesquelles ils doivent passer, sont celles de Babylone et des autres villes de l'empire où ils se trouvaient établis. Les impératifs suivants ne s'adressent à personne. Ils expriment simplement des vœux et des promesses. Le *signal* doit servir de point de ralliement pour les caravanes partielles, qui finiront par former ensemble une nation en marche.

[7] Dans le monde entier, où il pouvait y avoir des Israélites (chap. LX, 4, 8 suiv.), l'appel de Jéhova leur parvient ; tous apprennent que le Sauveur (hébreu : *le salut*) arrive enfin, et qu'ils ont à le rejoindre (à y prendre part). Il vient avec son *salaire* (XL, 10), c'est-à-dire avec le bonheur qui doit servir de compensation pour cette longue et cruelle épreuve.

[8] *Recherchée* est encore un des nouveaux noms symboliques de Jérusalem. Jéhova pendant longtemps ne s'était plus soucié d'elle ; désormais il en prendra soin. Le nom impliquant le fait, c'est une promesse de protection spéciale.

« Le pressoir, je l'ai foulé à moi seul ;
De tous les peuples, pas un n'était avec moi :
Je les ai foulés dans ma colère,
Je les ai écrasés dans mon courroux.
Le jus a rejailli sur mes vêtements ;
J'en ai souillé tous mes habits.
C'est que j'avais à cœur un jour de vengeance,
Et l'année de ma rédemption était enfin venue.
Je regardais et personne ne m'aidait,
J'attendais en silence et nul ne me soutenait :
Alors ce fut mon bras qui me donna la victoire,
Et ma colère fut mon appui.
J'écrasai les peuples dans mon courroux,
Je les broyai dans ma fureur,
Je fis couler leur sang à terre [1]. »

---

[1] L'explication des détails, dans ce morceau, n'est pas difficile. Le prophète voit arriver un personnage dont le costume annonce un guerrier victorieux. Ses habits sont tachetés de rouge, souillés de sang. Il demande qui c'est, et la réponse qui lui est donnée, lui apprend (et au lecteur en même temps) que c'est Jéhova lui-même qui enfin a fait éclater sa colère contre les oppresseurs de son peuple pour amener la délivrance de ce dernier. Cette idée très-simple est enveloppée sous une forme allégorique qui a donné lieu à diverses méprises.

Le carnage fait des ennemis est comparé au pressurage des raisins, opération que les Israélites faisaient d'une manière assez primitive, en foulant aux pieds les grappes jetées dans une cuve. Le jus rejaillit sur les habits des vignerons, comme le sang des blessés sur le vainqueur qui les égorge. Les paroles mises dans la bouche de Jéhova insistent sur ce que la catastrophe qui sauve Israël est son œuvre à lui seul. Le reste n'a pas besoin d'explication. Nous ferons seulement remarquer qu'au v. 6 nous avons suivi la leçon recommandée par le parallélisme : je les *broyai* (*b* pour *k*) ; tandis que notre texte reçu dit : je les *enivrai*. Ce serait là une métaphore toute différente et étrangère à l'allégorie de tout le morceau, mais qui se rencontre ailleurs, quand il est dit que Dieu fait vider à quelqu'un la coupe de sa colère.

Mais les interprètes ne sont nullement d'accord sur la portée de l'ensemble. Quelques-uns s'en tiennent aux noms propres et croient qu'il s'agit de la ruine des Édomites, ces ennemis acharnés d'Israël sur lesquels les prophètes du temps appelaient souvent la vengeance divine (És. XXXIV. Jér. XLVIII. Obadia. Comp. Ps. CXXXVII). Dans ce cas, ce morceau ne se trouverait dans aucune liaison directe avec le reste du livre, car la ruine des Édomites ne changeait rien à la situation des Israélites à Babylone. D'autres ont pensé qu'il s'agit d'une victoire remportée par Cyrus sur des peuples de l'Asie occidentale, sur l'empire de Crésus, victoire qui devait hâter la chute de l'empire babylonien. Ils supposent que le vainqueur, conduit par Jéhova, marche contre la capitale en frappant encore Édom en chemin. Jéhova serait représenté comme le véritable auteur des victoires de son protégé (XLV, 1). Mais il n'est pas question ici d'une armée qui aurait exécuté les volontés de

Je célébrerai les grâces de l'Éternel et ses louanges,
D'après tout ce que l'Éternel a fait pour nous ;
Et la grandeur de sa bonté pour la maison d'Israël,
Qu'il a comblée de ses faveurs dans sa miséricorde [1].

Il dit [2] : Vraiment, ils sont mon peuple ;
Des enfants qui ne sauraient me tromper.
Et il devint leur sauveur.

Dieu. Il est dit au contraire que personne ne lui vint en aide. De plus, Cyrus, en marchant sur Babylone, est venu du côté opposé. Ces interprétations historiques ne sauraient donc nous satisfaire.

D'un autre côté, l'interprétation chrétienne est naïvement contraire au texte. Elle s'est stéréotypée et vulgarisée par des gravures qui représentent le Christ comprimé dans un pressoir et faisant jaillir les gouttes de son sang rédempteur sur les hommes. Mais le texte parle du sang des hommes rejaillissant sur le Seigneur, et s'il peut être dit que, d'après le prophète, la rédemption d'Israël demandait une effusion préalable de sang, c'est bien du sang des ennemis qu'il entendait parler.

Nous avons une tout autre idée de l'intention de l'auteur. Nous essayerons, pour la comprendre, de faire rentrer ce morceau dans le cadre général du livre. Or, partout il s'agit d'une promesse, donnée avec assurance, au sujet de la délivrance d'Israël. La ruine sanglante de Babylone est l'un des éléments de cette perspective, comme le retour des exilés, la restauration de Jérusalem en sont d'autres. Tout cela naturellement est réservé à l'avenir ; à un avenir prochain, sans doute : mais ce n'est pas encore de l'histoire accomplie. Seulement le prophète tantôt se borne à prédire simplement les choses futures, tantôt il les voit présentes devant lui, dans ses visions extatiques, ou, si l'on veut, par suite de l'ardente énergie de sa foi. Ici le fait à décrire est présenté comme déjà consommé, comme *vu*. Jéhova *a déjà vaincu* Babel et tous les ennemis d'Israël, le sang des vaincus *est* sur ses habits ; cela revient à dire que la chose est sûre et certaine, que les faits répondront immanquablement à la prédiction. Il vient d'Édom et de Boçrah, non pas parce qu'il aurait eu à frapper là une peuplade comparativement peu importante, mais parce que c'est dans cette direction que, pour un prophète résidant à Babylone, est situé le séjour théocratique de Jéhova. Car depuis la ruine du temple, il doit siéger sur les hauteurs du Sinaï, comme dans les temps antiques (Juges V, 5. Ps. LXVIII, 9, 18. Deut. XXXIII, 2). Il vient donc du Sinaï, il a quitté enfin sa résidence, après un repos (LXII, 7) trop long déjà, pour frapper le grand coup ; il a traversé l'Arabie Pétrée, pour mettre la main à l'œuvre de vengeance. C'est une vision très-rassurante, sans doute, mais provisoirement ce n'est encore qu'une vision. Babylone subsiste, l'exil continue. Aussi allons-nous voir changer tout à l'heure le ton du discours. La prière, les sollicitations vont reprendre la place des chants de triomphe. L'espérance et les angoisses prédomineront alternativement et le *futur* remplacera le *prétérit défini*.

[1] Le souvenir du passé, l'histoire ancienne et sacrée d'Israël est encore une fois invoquée comme fondement et garantie de la grâce de Dieu dans l'avenir. « Ce qu'il a fait pour nos pères, il voudra bien encore le faire pour nous, si nous implorons sa pitié. » L'auteur, à cet effet, remonte aux premiers temps de l'histoire nationale.

[2] A l'époque de la sortie d'Égypte, quand Jéhova *adopta* les Israélites comme ses enfants, espérant qu'ils lui resteraient fidèles.

Dans tous leurs maux, lui aussi avait mal[3],
Et l'apparition de sa face les sauvait[4];
Dans son amour et sa miséricorde il les rachetait,
Il les relevait, il les portait en tout temps jadis.
Mais eux se révoltèrent et irritèrent son saint esprit.
Alors il se changea pour eux en ennemi,
Et lui-même combattit contre eux.

Alors son peuple se souvint des anciens jours de Moïse[5] :
«Où est-il, celui qui leur fit passer la mer,
Avec le berger de son troupeau?
Où est-il, celui qui mit au milieu d'eux son saint esprit?
Lui qui fit marcher son bras glorieux à la droite de Moïse?
Qui fit jaillir l'eau devant eux,
Pour se faire un nom éternel?
Qui les fit passer par les flots,
Comme un coursier par la plaine, sans qu'ils bronchassent?
Pareils au troupeau qui descend dans la vallée,
L'esprit de l'Éternel les conduisit au repos[6] :
Oui, ainsi tu as guidé ton peuple,
Pour te faire un nom glorieux!»

3 Traduction faite d'après la leçon marginale préférée par les critiques juifs. Le texte imprimé dit : Dans tous leurs maux il ne fut pas leur ennemi, ce qui serait assez froid. L'auteur veut exprimer l'idée de la sympathie de Dieu pour les souffrances du peuple. Il les prit en pitié, les retira de la servitude, et en fit toujours de même dans des circonstances pareilles. Malheureusement ils furent ingrats, etc.

4 L'*apparition de sa face*, en langage moderne: sa présence personnelle. Les traducteurs et les commentateurs voient ici très-mal à propos un ange particulier. Voyez les notes sur Gen. XVI. Juges VI.

5 Après avoir ressenti les effets de la juste colère de Dieu, Israël revient à lui; l'exil de Babylone lui rappelle les miracles de l'antiquité, il en demande de semblables dans sa détresse présente.

6 Ou nous nous trompons fort, ou les v. 11-14 contiennent une récapitulation succincte, mais complète, de l'histoire mosaïque. Dans ce sens nous traduisons : il fit *jaillir* l'eau, d'après une interprétation parfaitement autorisée (Ps. LXXIV, 15; LXXVIII, 15. És. XXXV, 6; XLVIII, 21. Gen. VII, 11, etc.), et nous songeons au rocher du désert; et non : il *fendit* l'eau, comme si d'un bout à l'autre il n'était question que du passage de la mer rouge. De même, les *flots* du distique suivant sont ceux du Jourdain. Enfin, le *repos* marque la prise de possession de Canaan. Car le troupeau trouve son pâturage, moins sur les hauteurs plus ou moins nues et pierreuses, que dans le fond des vallées. La présence de l'*esprit* de Dieu, et l'accompagnement de son *bras*, représentent l'assistance permanente pendant tout le trajet.

Regarde du haut des cieux et vois,
De ta demeure sainte et glorieuse[7] !
Où est ton zèle? où sont tes miracles?
L'émotion de tes entrailles et de ton cœur,
Vis-à-vis de moi elle se contient[8]!
Pourtant c'est toi qui es notre père !
Car Abraham ne sait rien de nous,
Et Israël ne nous connaît point[9] :
C'est toi, Éternel, qui es notre père ;
Notre rédempteur — c'était ton nom de tout temps[10] !
Pourquoi, ô Éternel, nous laisses-tu errer loin de tes voies?
Pourquoi endurcis-tu notre cœur contre ta crainte[11] ?
Reviens, pour l'amour de tes serviteurs,
Des tribus, qui t'appartiennent!
Pour bien peu de temps
Le peuple que tu t'es consacré a été en possession :
Nos ennemis ont foulé aux pieds ton sanctuaire.
Depuis longtemps nous sommes de ceux que tu ne gouvernes pas,
Qui ne portent point ton nom[12] !

Ah, si tu déchirais les cieux pour descendre[13] !
Que les montagnes fussent ébranlées devant toi !

[7] Ici, décidément, c'est le prophète qui parle; mais il parle au nom du peuple repentant, et le pluriel alterne avec le singulier dans ses invocations.

[8] Le *zèle* de Jéhova, ou plutôt sa *jalousie,* c'est la vigilance active avec laquelle il poursuivait les intérêts d'Israël contre les étrangers. L'*émotion,* litt.: le *bruit*. Les métaphores psychologiques en hébreu sont bien plus audacieuses que celles que nous nous permettons d'habitude.

[9] Les patriarches, les plus illustres mortels, ne peuvent nous sauver. Ils ne sont plus : Dieu seul est vivant et puissant.

[10] On pourrait aussi traduire : Notre rédempteur en tout temps, c'est ton nom, c'est-à-dire : c'est toi seul. Pour le sens, la différence n'est pas grande.

[11] Rien ne se fait sans la volonté de Dieu; la désobéissance et l'endurcissement peuvent donc lui être attribués, dans un certain sens; il les permet ou les amène, pour frapper plus fort ceux qui lui ont déplu. La désobéissance prolongée d'Israël est un fait inexplicable pour celui qui, constant lui-même dans sa piété, a devant lui tout le mal qui en est déjà résulté.

[12] C'est-à-dire : qui ont toujours été étrangers à ton alliance.

[13] La prière commencée au chap. LXIII est continuée, la séparation des chapitres n'a pas de raison d'être. Mais la coupe des versets dans cette strophe n'est pas moins défectueuse, et a donné lieu à plus d'une méprise au sujet du sens. L'ébranlement des montagnes est toujours signalé comme un symptôme de la présence personnelle du Très-Haut. Les images empruntées à l'action du feu indiquent clairement le but de l'intervention personnelle demandée par le prophète.

Pareil au feu qui dévore le bois sec,
Au feu qui fait bouillir l'eau,
Pour faire connaître ton nom à tes ennemis !
Devant toi les nations trembleraient,
Quand tu ferais des prodiges inattendus :
Tu descendrais — les montagnes s'ébranleraient devant toi !
Jamais on n'a connu ni entendu,
Jamais œil n'a vu de Dieu, si ce n'est toi,
Qui pût agir pour qui espère en lui [14] !
Tu vas au-devant de celui qui se réjouit de faire le bien.
De ceux qui songent à toi en marchant dans tes voies.

Vois ! tu t'es irrité : et nous étions coupables ;
Tu persistais ; et nous étions rebelles [15].
Tous, nous étions comme les impurs,
Toute notre justice comme un linge souillé [16].
Nous étions tous flétris comme une feuille,
Et nos péchés nous emportaient comme le vent [17].
Nul n'invoquait ton nom,
Ni ne se réveillait pour s'attacher à toi.
Car tu cachais ta face devant nous,
Et tu nous laissais périr par nos iniquités.

Et maintenant, Éternel, tu es notre père !
Nous sommes l'argile, toi tu nous as formés ;

14 C'est donc avec confiance qu'un peuple repentant peut s'adresser à ce Dieu pour obtenir le retour de sa grâce.

15 Ces deux lignes (surtout la seconde) sont on ne peut plus obscures et le texte est probablement fautif. Nous avons cherché à rétablir le sens au moyen du parallélisme que les Septante ont conservé en partie. Toute cette strophe paraît être une humble confession des péchés, faite par le prophète au nom du peuple, et par laquelle seule le pardon pouvait être obtenu. Il ne s'agit pas des péchés antérieurs à la destruction de Jérusalem ; celle-ci est déjà comprise dans la phrase : *tu t'es irrité;* mais nous continuions à être coupables et rebelles, au lieu de nous laisser corriger par ce châtiment, et voilà pourquoi Jéhova *persistait* dans sa manière d'agir, lui aussi. Comme le texte n'indique pas le sujet des premiers mots de la seconde ligne (litt.: *en cela toujours*), on traduit aussi : *nous* persistâmes, ou : *nous* étions toujours punis. Quant au dernier mot de la même ligne, nous avons suivi la variante *wnps'c* au lieu de *wnws'c* (et nous serions sauvés !).

16 Allusion à la prescription légale qui exclut de la société les personnes atteintes d'une infirmité naturelle (Lév. XV).

17 Image de la ruine complète. Il est facile de voir que l'auteur généralise ici, et ne mentionne pas les exceptions dont il parle ailleurs, et que cette prière même suffirait pour constater.

Tous, nous sommes l'œuvre de ta main.
Ne t'irrite pas, ô Éternel, outre mesure,
Ne te souviens pas toujours de notre faute[18] !
Ah ! regarde donc, nous sommes tous ton peuple.
Tes villes saintes sont désertes,
Sion est devenu un désert, Jérusalem une solitude.
Notre saint et glorieux temple,
Où nos pères t'ont loué,
Est devenu la proie des flammes,
Et toutes nos splendeurs ont été livrées à la destruction.
En face de cela, resteras-tu insensible, ô Éternel ?
Te tairas-tu, pour nous humilier outre mesure !

J'étais accessible à ceux qui ne me demandaient pas,
A la portée de ceux qui ne me recherchaient pas ;
Je disais : Me voici ! me voici !
A un peuple qui ne portait plus mon nom[1].
Chaque jour j'étendais les mains vers ce peuple rebelle,
Qui marchait dans le mauvais chemin,
Au gré de ses désirs ;
Ce peuple qui ne cesse de m'irriter en face,
Sacrifiant dans ses jardins,
Et brûlant de l'encens sur ses briques ;
S'asseyant dans les sépulcres,
Et passant la nuit dans les cavernes ;
Mangeant de la chair de porc,
Les plats remplis de mets impurs —[2]

[18] Sous le poids des remords, Israël ne peut qu'en appeler à la miséricorde de celui qui a voulu être son père, c'est-à-dire, qui a fait des tribus dispersées son peuple à lui et qui ne voudra pas le renier et le laisser périr. D'excuse, il n'en est pas question. Si Jéhova ne veut être que juste, Israël est perdu. Le tableau du triste état de la Palestine termine cette prière, parce qu'il n'y avait rien à dire de plus éloquent.

[1] Ce chapitre et le suivant contiennent la réponse définitive de Jéhova et terminent ainsi le livre. Cette réponse commence par des réprimandes et des menaces. « J'ai tendu la main à mon peuple, et ils n'ont pas voulu la saisir ! » A la lettre : j'ai été *cherchable* et *trouvable,* et non pas : *J'ai été trouvé,* j'ai exaucé, ce qui est contraire au contexte. Israël ne *portait* plus le nom de son Dieu, il ne se réclamait plus de lui, il le reniait. Il s'agit de l'état des choses pendant l'exil (LXIV, 4).

[2] Énumération des actes d'idolâtrie et de paganisme, par lesquels Israël payait en retour les avances de Jéhova. Les *jardins* sont les bosquets consacrés aux faux dieux (LVII, 5); les autels couverts en *briques* nous rappellent que nous sommes à Babylone,

Et disant encore : Reste chez toi!
Ne t'approche pas, je suis sacré pour toi [3]!

C'est là une fumée dans mon nez,
Un feu qui brûle toujours [4].
Aussi cela est-il écrit devant moi [5] :
Je n'aurai de repos, à moins de leur avoir rendu,
Oui, rendu leur charge pleine!
Vos méfaits, dit l'Éternel,
Et en même temps les méfaits de vos pères,
Qui ont brûlé de l'encens sur les montagnes,
Et m'ont outragé sur les collines [6] :
Oui, je leur mesurerai leur salaire
Anciennement dû, leur charge pleine!

Voici ce que dit l'Éternel :
De même que, tant qu'il y a du suc dans la grappe,
On dit : Ne la détruis pas, c'est chose bénie,
De même je ferai pour l'amour de mes serviteurs,
De manière à ne pas détruire tout [7].
Je ferai sortir une race de Jacob,
Et de Juda un héritier de mes montagnes ;
Mes élus les posséderont,
Et mes serviteurs y demeureront.

et en dehors des termes de la loi (Exod. XX, 24). Les *sépulcres* et les *cavernes* nous ramènent à la nécromancie ou à d'autres cérémonies et superstitions païennes qui se cachaient dans l'obscurité. La chair de *porc*, défendue aux Juifs, même pour l'usage domestique, entrait dans certains actes du culte païen. Au lieu de *mets* (morceaux) impurs, une glose marginale lit : *sauces*.

3 Et avec toutes ces abominations, les apostats prétendent encore être des hommes religieux, et repoussent avec dédain, comme des profanes, les fidèles adorateurs de Jéhova.

4 Jéhova ne saurait tolérer un pareil état de choses, et laisser impunis de tels coupables. La première idée est symbolisée par la *fumée* qui gêne la respiration, la seconde par le *feu* de la colère.

5 *Écrit*, c'est-à-dire arrêté et décidé ; c'est une résolution qu'on ne perd pas de vue.

6 Il manque un verbe à cette phrase ; mais on peut la rattacher à la précédente. *Leur charge pleine*, litt.: je le leur donnerai à emporter dans le pan de leur manteau, lequel servait de tablier dans l'occasion.

7 Le discours change de ton. Les menaces qu'on vient de lire ne regardent pas le peuple entier. Jéhova fera le triage dont il est si souvent question dans les prophètes. Un sort différent est réservé aux uns et aux autres. A cet effet, le peuple est comparé à un raisin qu'on ne jette pas pour le détruire, tant qu'il y a encore du suc.

S'aron sera le pâturage du bétail,
Et la plaine de 'Akor la reposée des bœufs,
Pour mon peuple, pour ceux qui m'ont cherché[8] !

Mais vous qui avez abandonné l'Éternel,
Qui oubliez ma sainte montagne,
Qui dressez la table pour la Fortune
Et qui remplissez la coupe de libation pour le Destin[9] :
Moi je vous destine à l'épée,
Vous tous, vous vous courberez dans le carnage,
Parce que, quand j'appelais, vous ne répondiez pas,
Quand je parlais, vous n'écoutiez point ;
Vous faisiez ce que je déteste,
Et vous préfériez ce qui me déplaît.

Ainsi donc, voici ce que dit dit le Seigneur, l'Éternel :
Voyez, mes serviteurs mangeront,
Mais vous, vous aurez faim ;
Voyez, mes serviteurs boiront,
Mais vous, vous aurez soif ;
Voyez, mes serviteurs se réjouiront,
Mais vous, vous serez couverts de honte ;
Voyez, mes serviteurs chanteront dans la joie de leur cœur,
Mais vous, vous crierez dans l'angoisse du vôtre,
Et dans votre désespoir vous vous lamenterez[10].

[8] Aux fidèles est promise la possession de Canaan. La plaine de S'aron à l'ouest, et celle de 'Akôr à l'est (Jos. VII, 24 ; XV, 7), représentent ce pays dans toute son étendue. Le bonheur de l'avenir est peint avec les traits de la vie pastorale, plus tranquille et moins fatigante que celle du cultivateur.

[9] Les fidèles seuls prendront possession du pays ; les méchants seront exterminés auparavant. Ceux-ci sont de nouveau caractérisés comme idolâtres. Ils offrent des sacrifices aux divinités babyloniennes, comme autrefois à celles des Tyriens et des Ammonites. De ces divinités, deux sont nommées à titre d'exemple : *Gad*, la Fortune, probablement la même que Bel (comp. Jos. XI, 17), c'est-à-dire la planète Jupiter, considérée comme l'astre propice par excellence ; et *Menî*, qui règle les *destinées* de l'homme, peut-être la Lune (*Méné* chez les Grecs), ou la planète Vénus. Chez les anciens Arabes, on trouve également une divinité nommée *Menâth* (Qor. 53, 20). La *table* avec des choses à manger, et les *libations*, sont des formes générales du culte, qui se trouvent aussi dans celui de Jéhova. On remarquera le jeu de mots *Destin* — *destiner*.

[10] Tout à l'heure les méchants étaient menacés d'une destruction rapide et totale par l'épée ; ici, il est parlé d'une existence misérable, mais prolongée. La contradiction n'est que dans la forme de la pensée, l'idée est au fond la même.

Vous laisserez votre nom à mes élus,
    Comme formule de malédiction;
Le Seigneur, l'Éternel, vous fera mourir[11],
Mais à ses serviteurs il donnera un autre nom[12].
Quiconque se bénira dans le pays,
    Se bénira par le Dieu fidèle;
Et quiconque jurera dans le pays,
    Jurera par le Dieu fidèle[13]:
Car les calamités passées seront oubliées,
Elles auront disparu devant mes yeux.

Car, voyez, je vais créer un nouveau ciel et une nouvelle terre:
    On ne se souviendra plus des choses passées;
    Elles ne se présenteront plus à l'esprit.
    Mais vous, réjouissez-vous à jamais,
Soyez dans l'allégresse, au sujet de ce que je vais créer:
Car, voyez, je vais créer une Jérusalem pleine d'allégresse,
        Et son peuple, un peuple de joie[14].
    Et moi-même, je veux me réjouir de Jérusalem,
    Et avoir du plaisir à mon peuple:
On n'y entendra plus de sanglots, de cris de détresse.
    Là, il ne mourra plus d'enfant de peu de jours,
    Plus de vieillard qui n'ait accompli sa carrière;

[11] Vous serez tellement malheureux qu'on vous citera, à titre d'exemple, quand on voudra maudire quelqu'un, comme on le faisait par exemple pour Sodome et Gomorrhe. La seconde ligne offre une difficulté en ce que tout à coup le pronom est mis au singulier (*te* fera mourir). Nous avons dû effacer cela dans la traduction. Cependant il serait possible que le sens fût tout autre. Avec un simple changement dans la coupe des mots, on pourrait traduire: . . . *à ses élus: « Que le Seigneur te fasse mourir »* . . . ! Ces derniers mots, complétés par l'adjonction de: *pareillement*, ou: *comme eux*, seraient alors la formule de malédiction mise dans la bouche des élus.

[12] Chap. LXII, 2.

[13] La traduction affaiblit l'original, en ce qu'elle doit exprimer l'idée essentielle de toute la phrase, par un simple adjectif. Cet adjectif est construit en hébreu comme une espèce de substantif et même de nom propre, comme qui dirait: le Dieu Amen! (Apoc. III, 14), celui dont le caractère essentiel est la véracité, la fidélité. — Se *bénir*, se souhaiter du bonheur, et jurer, ce sont les deux occasions les plus fréquentes où l'on prononce le nom de Dieu.

[14] Le tableau idéal de l'avenir prend des dimensions plus grandioses devant le regard du prophète. Il ne s'agit plus seulement de l'heureux retour des exilés, l'univers entier doit être renouvelé à cette occasion. De nouvelles lois vont régir le monde, pour protéger la génération privilégiée, les anciennes conditions de l'existence seront remplacées par d'autres. L'auteur a préludé plus haut à cette description, chap. LI, 16; LX.

Le plus jeune mourra à cent ans,
Et ce n'est qu'à cent ans que le pécheur sera maudit[15].
Quand ils bâtiront des maisons, ils y demeureront;
Quand ils planteront des vergers, ils en mangeront le fruit.
Ils ne bâtiront pas pour qu'un autre y demeure,
Ils ne planteront pas pour qu'un autre en jouisse.
Mais les jours de mon peuple seront comme les jours des arbres,
Et mes élus consommeront le fruit de leur travail.
Ils ne se fatigueront point en vain;
Ils n'enfanteront point pour une mort subite :
Mais ils seront une race bénie de l'Éternel,
Et leurs rejetons avec eux[16].
Avant qu'ils m'appellent, je les exaucerai;
Ils parleront encore, que je les aurai déjà écoutés.
Le loup et l'agneau paîtront ensemble;
Le lion mangera de la paille comme les bœufs.
Le serpent se nourrira de poussière :
On ne fera plus de mal, on ne fera plus de tort,
Sur toute ma sainte montagne, dit l'Éternel[17].

---

15 Le bonheur des futurs habitants de la nouvelle Jérusalem est d'abord caractérisé par leur longévité. Il n'y mourra personne en bas âge; tous atteindront une vieillesse telle, qu'on pourra regarder leurs jours comme *remplis;* telle encore, qu'en mourant à cent ans, on mourra jeune, comparativement parlant. Le pécheur même, auquel la malédiction de Dieu raccourcit la vie, ne mourra qu'à cent ans, c'est-à-dire jeune encore. Il est curieux de voir que l'auteur s'oublie au point de parler de pécheurs à maudire parmi les habitants de la nouvelle Jérusalem. Mais ce qu'il est bien plus important de relever, c'est que cette longévité est tout ce que le prophète entrevoit en fait d'espérances pour la vie de l'homme; il n'y a pas ici le plus léger pressentiment d'un avenir d'outre-tombe. Le suprême bonheur sera de vivre l'âge des arbres, de jouir longtemps des fruits de son labeur, et de ne pas voir mourir ses enfants en bas-âge, subitement, litt.: par une frayeur soudaine.

16 Cette phrase, équivoque dans l'original comme dans la traduction, peut signifier leurs enfants seront bénis comme eux, ou bien: ils resteront avec eux.

17 Ces dernières lignes sont imitées d'un passage d'Ésaïe XI, 6-9, en partie même littéralement copiées. Le distique final surtout, qui, dans le chap. XI exprime une pensée morale et est dit des hommes, semble ici très-étranger au contexte; à moins qu'on ne veuille l'entendre également des animaux (sauvages), et traduire : *Ils* ne feront plus, etc. Alors l'imitateur aurait donné un autre sens à son modèle. Ou bien serait-ce une addition de main étrangère?

Voici ce que dit l'Éternel[1] :
Le ciel est mon trône et la terre mon marche-pied :
Quelle est la maison que vous me bâtiriez ?
Quel est le lieu où je dois reposer ?
Toutes ces choses, ma main les a faites,
Et elles existent — dit l'Éternel.
C'est lui que je regarde,
L'homme humble, à l'esprit contrit,
Qui craint ma parole[2].

On immole un bœuf, on tuera un homme ;
On sacrifie une brebis, on égorgera un chien ;
On présente une offrande, ce sera du sang de porc ;
On consacre de l'encens, on saluera une idole[3].....
Eux aussi ont choisi leurs chemins,
Et leur cœur se complaît à leurs abominations :
Moi, à mon tour, je me complairai à leur ruine,
Et ce qu'ils redoutent, je le leur amènerai,
Parce que, quand j'appelais, personne ne répondait,

[1] Les premières strophes de ce dernier morceau ne sont pas trop transparentes et ont été diversement interprétées. Quelques-uns ont voulu y voir la défense formelle d'un culte extérieur dans la nouvelle Jérusalem, contrairement au v. 20, à LVI, 7 ; LX, 7, etc. D'autres ont cru y découvrir une invective contre le projet (supposé) de certains Juifs, de bâtir le temple à Babylone même. Tout cela nous paraît étranger au texte.

[2] Cette dernière phrase sera pour nous le point de départ pour l'explication de l'ensemble. Jéhova déclare que ses promesses et sa grâce sont acquises au cœur humble et contrit, à l'homme véritablement et intérieurement pieux. A cette piété réelle, il oppose le culte *purement* extérieur et rituel. Ce n'est pas le culte en général qu'il rejette, mais celui qui ne s'appuie sur aucun sentiment religieux. Le créateur, auquel tout doit son existence, n'a pas *besoin* des choses matérielles que les hommes pourraient lui consacrer : leurs offrandes et hommages n'ont de valeur que par le sentiment qui les inspire.

[3] Les formes extérieures du culte n'offrent, par elles-mêmes, aucune garantie. Elles peuvent s'allier à toutes les religions, elles peuvent subsister en dehors de toute religion. Le texte (tel que nous le comprenons) offre des antithèses ; la première moitié de chaque ligne nomme une cérémonie religieuse, de celles qui se retrouvent partout, et qui, par conséquent, ne prouvent pas qu'on soit pieux adorateur de Jéhova ; la seconde moitié, au contraire, nomme des actes absolument contraires à la volonté du vrai Dieu. Donc ceux qui ont seulement les formes du culte, peuvent avoir des sentiments très-antithéocratiques. Cela peut se voir, et cela s'est vu, car *eux aussi* (les exilés) ont pratiqué des choses pareilles, tout en se disant membres du peuple de Dieu. Nous avons essayé de faire ressortir l'antithèse en mettant les verbes à deux temps différents.

Quand je parlais, ils n'écoutaient pas ;
Ils faisaient ce que je déteste,
Et préféraient ce qui me déplaît[4].

Écoutez la parole de l'Éternel, vous qui la craignez !
Ils disent, vos frères qui vous haïssent,
Et qui vous repoussent à cause de mon nom :
« Que l'Éternel se montre puissant,
Afin que nous contemplions votre joie ! »
Mais ils seront confondus[5] !
Entendez-vous ce bruit qui vient de la ville[6] ?
Cette voix qui sort du temple ?
C'est la voix de l'Éternel,
Qui paie à ses ennemis ce qui leur est dû !

Avant d'être en travail
Elle a enfanté ;
Avant que la douleur lui vînt
Elle a mis au jour son fils.
Qui a entendu de telles choses ?
Qui en a vu de pareilles ?
Un pays naît-il en un jour ?
Un peuple est-il enfanté d'un seul coup ?
Mais Sion, à peine en travail, a mis au monde ses enfants[7] !
Devais-je donc préparer la naissance sans l'achever ?
Dit l'Éternel ;

4 Chap. LXV, 12.

5 Cela s'adresse aux fidèles que le prophète console au sujet des railleries des incrédules qui prétendent que Jéhova ne fera rien de ce que eux persistent à espérer. *Contempler* est dit ironiquement.

6 Tout à coup l'extase prophétique remplace la simple espérance. La *ville*, le *temple* existent déjà pour l'imagination du visionnaire ; il entend un bruit qui vient de ce côté-là et qu'il interprète comme celui de la voix vengeresse du Très-Haut, qui fait justice de ses détracteurs. Dans cette tournure, la situation présente (l'auteur se plaçant à Babylone, en face de l'actualité) et celle de l'avenir (la restauration étant censée accomplie) se confondent. C'est de la poésie, à laquelle il ne faut pas appliquer le scalpel de l'analyse.

7 Par une brusque transition, la scène est transportée à Jérusalem. Le prophète y voit une nouvelle population, nombreuse, riche et heureuse. Cette idée si simple est exposée allégoriquement. Jérusalem est une jeune femme qui doit devenir mère. Les habitants sont ses enfants. Mais tandis que, dans l'ordre naturel, l'enfantement est lent et douloureux, ici il est rapide et facile ; tandis que d'habitude les enfants naissent à longs intervalles, ici ils viennent tout d'un coup en nombre.

Moi, qui donnais la vie, devais-je empêcher l'enfantement ?
Dit ton Dieu [8].

Réjouissez-vous avec Jérusalem, vous qui l'aimez !
Livrez-vous, à cause d'elle, à l'allégresse !
Tressaillez de joie avec elle,
Vous tous, qui portiez son deuil !
Afin d'être nourris de son sein,
Et de vous rassasier de ses consolations ;
Afin de savourer avec délices
La splendeur de sa gloire [9] !

Car ainsi dit l'Éternel :
Voyez ! Je vais répandre sur elle le salut comme un fleuve,
La richesse des nations, comme un ruisseau qui déborde,
Pour que vous en soyez allaités,
Portés sur les bras, caressés sur les genoux.
Comme quelqu'un que sa mère console,
Ainsi je vous consolerai,
Et c'est à Jérusalem que vous serez consolés.
En le voyant, votre cœur sera dans la joie,
Vos corps s'épanouiront comme la jeune verdure,
Et la main de l'Éternel se fera connaître à ses serviteurs,
Et sa colère à ses ennemis [10] !

Car voici l'Éternel qui vient dans un feu,
Et son char est comme l'ouragan,
Pour rendre [11] sa colère en embrasement,
Et ses menaces en flammes de feu.
Oui, c'est avec le feu que l'Éternel va plaider sa cause,

8 C'est chose étonnante, que cette restauration nationale ! Mais devait-on en attendre moins de celui qui avait déjà tant fait (par Cyrus) ? Devait-il laisser son œuvre inachevée ? Le texte entre dans des détails que nous nous sommes borné à paraphraser. *Num ego, qui matricem aperui non gignerem ? Num, qui genui, uterum clauderem ?*

9 L'allégorie de l'enfantement en amène une seconde. Israël est un peuple de nouveaux-nés qui *sucent* le sein de leur mère, qui sont *portés sur ses bras, caressés sur ses genoux*, etc. Il faut seulement remarquer qu'à plusieurs égards les images sont entremêlées de phrases qui ne s'accordent pas avec elles. Toujours est-il que le prophète veut décrire un âge d'or, pareil à celui de la bienheureuse enfance.

10 Cette dernière ligne forme la transition à la strophe suivante.

11 Traduction littérale. L'auteur veut dire que Jéhova opère la rémunération dont il a menacé les idolâtres, en les *payant* en feu. Métaphore hardie, qu'on affaiblit, sans devenir plus clair, en disant : il change sa colère en feu. L'arrivée du juge pour le jugement est, comme toujours, dépeinte sous les traits de l'orage.

Avec son épée, contre les mortels.
Et ils seront nombreux, ceux qu'il frappera,
Ceux qui se sanctifient et se purifient, pour les jardins,
Marchant en cortége après leur chef,
Mangeant de la chair de porc, des rats et des horreurs [12];
Tous ensemble ils périront, dit l'Éternel.
Et moi — leurs actes et leurs pensées [13].....
C'est le moment d'assembler toutes les nations et races,
Pour qu'elles viennent contempler ma gloire.
Je leur donnerai un signal [14],
Et j'enverrai d'entre eux ceux qui auront échappé,
Vers les nations, à Tars'is',
A Poul et à Loud, les peuples archers,
A Ṭoubal et à Iawan, aux îles lointaines [15],
Qui n'ont jamais entendu parler de moi,
Ni vu ma gloire,
Et ils proclameront ma gloire parmi les nations,
Et ils ramèneront tous vos frères de chez tous les peuples,
Comme une offrande à l'Éternel,
A cheval, en voiture, en litière,
Sur des mulets, sur des dromadaires,

12 Pour tout ce passage, comp. LXV, 3 ss. Le rat était réputé impur, comme le porc, et défendu aux Israélites. La phrase: *marchant en cortége*, etc., est sujette à caution. Le texte, probablement corrompu, dit à la lettre: *après un* (variante: *une*) *au milieu*. On a songé à une procession conduite par un prêtre; d'autres y ont vu le nom d'une divinité.

13 Ici la corruption du texte nous paraît évidente. Pour une réticence à effet rhétorique (comme le *quos ego* de Virgile), la forme de ce lambeau de phrase ne semble nullement commode. Nous croyons même que le commencement de la phrase suivante manque aussi. Nous le rétablissons par conjecture, en mettant: *Le moment*, car le texte n'offre que le mot: *il est venu*.

14 On s'est divisé sur le sens à donner à cette phrase. On a pensé que le *signe* à donner, c'était précisément le terrible châtiment des ennemis d'Israël, dont il a été question plus haut; les plaies d'Égypte sont désignées par le même terme. Nous avons préféré le mot *signal*, parce que nous croyons que le *signe* dont parle le prophète, c'est-à-dire le fait extraordinaire qui doit avertir les pays lointains, c'est le fait étonnant, que des païens échappés à l'imminente catastrophe, seront les hérauts et missionnaires de Jéhova auprès des peuples plus éloignés encore et qui n'ont pas encore ouï parler de lui.

15 Tars'is' représente l'extrême occident (l'Espagne), Iawan, ce sont les Grecs d'Asie, Ṭoubal, les habitants du littoral de la mer Noire, les *îles*, sont celles de la Méditerranée, y compris la Grèce et l'Italie. D'après cela, il faut chercher Poul et Loud, pays inconnus, sur les côtes de l'Afrique (à moins que Loud ne soit la Lydie, ce qui irait moins au contexte).

Vers ma sainte montagne, à Jérusalem[16],
Dit l'Éternel,
Comme les enfants d'Israël apportent leurs offrandes
Dans des vases purs, au temple de l'Éternel.
Et parmi eux aussi, dit l'Éternel,
Je me choisirai des prêtres, des lévites[17].
Oui, de même que le nouveau ciel
Et la nouvelle terre, que je vais créer,
Subsisteront devant moi, dit l'Éternel,
De même votre race et votre nom subsistera!
De nouvelle lune en nouvelle lune,
De sabbat en sabbat,
Tous les mortels viendront se prosterner devant moi[18],
Dit l'Éternel.
Et quand ils sortiront, ils verront les cadavres
Des hommes qui ont été rebelles contre moi :
Leur ver ne mourra point,
Et leur feu ne s'éteindra point,
Et ils seront en horreur à tout le monde[19].

16 Effrayés par ce qu'ils apprennent, ces peuples se hâtent d'amener à Jéhova, en guise d'offrande, les Israélites retenus captifs chez eux.

17 On peut être dans l'embarras relativement à l'interprétation à donner à ce mot : *parmi eux*. L'auteur veut-il circonscrire le choix de l'Éternel aux Israélites ramenés ? Veut-il l'étendre aux païens mêmes ? (LVI, 3 suiv.) Nous penchons vers cette dernière explication.

18 Jéhova sera adoré par le monde entier. Le rite mosaïque et légal ne disparaîtra pas pour cela. Ses prescriptions sont même exagérées dans ce sens, que ce que la loi demandait pour les trois grandes fêtes annuelles, la présence de toute la population mâle au sanctuaire, est ici ordonné pour chaque néoménie, voire même pour chaque sabbat, à la population entière. Mais cela prouve que nous n'avons affaire qu'à la poésie, des images de laquelle il faut savoir dégager l'idée. L'humanité entière reconnaîtra le vrai Dieu et l'adorera comme il veut être adoré ; elle n'a pas besoin pour cela de faire l'impossible.

19 Même observation pour le revers du tableau. De même que le bonheur d'Israël sera permanent, de même il restera à tout jamais un témoignage, un monument de la colère de Dieu contre les apostats et les méchants. Leurs *cadavres* ne se consumeront pas. Ni les vers, ni le feu ne parviendront à les détruire. Nous disons que c'est l'expression toute poétique d'une idée abstraite, reproduite en maint endroit de la Bible. Il y a un dernier délai pour le pécheur, passé lequel il est perdu à jamais. Mais les cadavres gisant réellement à l'entour de Jérusalem, auraient été pour les heureux habitants, ce que l'interprétation populaire de notre verset est pour une saine exégèse. Il n'est pas question ici de tourments à infliger à des êtres vivants, du feu de l'enfer et autres peintures mythologiques du judaïsme postérieur (Sir. VII, 17. Judith XVI, 17. Marc IX, 43 ss.)

XVII

AGGÉE

520 AVANT JÉSUS-CHRIST

INTRODUCTION

La prise de Babylone par Cyrus et la destruction de l'empire chaldéen vint pour un moment exalter le courage d'un grand nombre d'Israélites qui y vivaient dans l'exil. Les menaces de leurs prophètes étant encore une fois accomplies, il n'est pas étonnant qu'ils se soient attendus aussi à la réalisation des promesses brillantes qui leur avaient été faites si souvent, et surtout par celui dont nous venons de lire les discours. Cinquante-deux ans après le sac de Jérusalem, ils sollicitèrent et obtinrent de leur nouveau maître la permission de retourner en Palestine et de relever le temple de ses ruines. Une première caravane se mit en route, sous la conduite de deux chefs, du gouverneur civil Zeroubbabel, fils de S'ealtiel, issu de la race royale des Isaïdes, et de Iehos'oua' (Josué, Jésus), fils de Iehoçadaq, qui, en sa qualité de petit-fils du dernier prêtre en chef de l'ancien temple, mis à mort par ordre de Neboukadreççar, se trouvait placé, par sa naissance même, à la tête de la communauté religieuse. Presque aussitôt après leur arrivée, ils construisirent le grand autel pour les sacrifices et réorganisèrent le culte régulier d'après les anciennes coutumes et traditions. Ils jetèrent ensuite les fondements du nouveau sanctuaire (Esdras, chap. III). Mais à l'égard de celui-ci, il s'éleva bientôt des difficultés inattendues, dont les détails sont consignés dans le livre que nous

venons de citer. Des rapports hostiles sur le compte des intentions des colons furent adressés par leurs voisins au gouvernement persan, et provoquèrent de la part de celui-ci des mesures diamétralement opposées au décret primitif de Cyrus. La continuation de l'œuvre fut interdite, et pendant une série d'années elle se trouva interrompue de fait. Il sera permis de croire que ces menées politiques n'ont pas été la seule cause de l'interruption. Du moins, dans les écrits des deux auteurs contemporains dont nous allons nous occuper, il n'y a pas la moindre allusion à des obstacles de ce genre. Ils insinuent au contraire que les travaux avaient été délaissés en grande partie par suite de l'indifférence des colons mêmes, à la décharge desquels on pourra cependant alléguer le fait, que dans ces premiers temps ils ont dû avoir à lutter contre des difficultés matérielles, comme elles sont inséparables de tout établissement nouveau, dans un pays où tout est à créer et où les besoins sont hors de toute proportion avec les ressources. Nous comprenons aussi que la situation plus que précaire de la colonie, composée en majeure partie de gens peu aisés, les riches étant restés à Babylone (Esdras I, 6), dut singulièrement refroidir l'enthousiasme qui avait poussé à l'émigration, quand on la comparait aux tableaux fantastiques dont les imaginations s'étaient nourries naguère encore (Ésaïe LX).

Quoi qu'il en soit, les travaux ne furent repris que la deuxième année du règne de Darius, fils d'Hystaspe (Agg. I, 1 ; II, 10. Esdras IV, 24), c'est-à-dire l'an 520 av. J.-C. Car c'est bien de ce premier Darius, fameux entre autres par son expédition en Grèce, qu'il est question ici, et non de quelqu'un de ses successeurs homonymes ; cela résulte d'un passage du prophète Aggée (II, 3), où celui-ci fait un appel à ses auditeurs, pour leur demander si l'un ou l'autre d'entre eux se souvenait encore de la splendeur du temple de Salomon. Une pareille demande suppose au moins la possibilité matérielle de l'existence de quelques survivants de cette époque ; et quand on songe qu'il s'était déjà écoulé alors soixante-huit ans depuis la destruction du temple en question, on n'ira pas chercher un second Darius, à la distance d'un autre siècle, pour déterminer l'époque de la reprise des travaux. Si on l'a fait pourtant, cela vient de ce que dans le livre d'Esdras, les rois, successeurs de Cyrus, qui avaient fait arrêter la construction du nouveau sanctuaire, sont appelés

Aḥas'wéros' et Artaḥs'aste, noms qu'on a cru devoir combiner avec ceux de Xerxès et d'Artaxerce, tandis que d'après les auteurs grecs, les prédécesseurs de Darius, fils d'Hystaspe, se nommaient Cambyse et Smerdis. Ce n'est pas ici le lieu de discuter cette question de noms propres. Nous nous bornerons à constater que les fondements du second temple durent être jetés encore une fois à l'époque indiquée et que l'édifice fut achevé quatre ans plus tard (Esdras VI, 15).

C'est à cette reprise des travaux du temple que se rattachent les écrits des deux prophètes Aggée et Zacharie, dont l'époque est nettement déterminée, tant par ces écrits mêmes, que par la relation du chroniqueur de Jérusalem (Esdras V, 1 ; VI, 14). Nous ne savons absolument rien sur la personne du premier, dont le nom se prononce proprement Ḥaggaï. Il est cependant assez probable qu'il appartenait à la caste sacerdotale. Les quelques pages que nous avons de lui ne présentent aucune difficulté sérieuse, et ont de plus le rare avantage, que chaque morceau dont se compose son recueil de discours porte une date très-exacte.

Nous en distinguons quatre. Dans le premier (chap. I), daté du premier jour du sixième mois de l'an deux de Darius (c'est-à-dire à peu près du mois d'août), le prophète reproche aux colons leur négligence à l'égard de l'importante entreprise dont ils devraient se préoccuper avant tout, et leur déclare que les calamités dont ils avaient eu à souffrir récemment, la sécheresse de l'atmosphère et la stérilité du sol, n'étaient qu'une juste punition du ciel. A la suite de cette exhortation, il y a une courte notice historique qui raconte qu'avant la fin du dit mois, les deux chefs, Zeroubbabel et Josué, se remirent enfin à l'œuvre. Le 21me du mois suivant, Aggée reprend la parole pour encourager les travailleurs et pour leur annoncer les futures splendeurs de l'édifice qu'on venait de commencer, et qui devait éclipser celui qu'il allait remplacer (chap. II, 1-9). On peut prendre cela au sens figuré, parce qu'il est peu probable que le prophète se soit fait illusion sur la grandeur matérielle d'une construction dont il devait connaître les plans. Le troisième morceau (chap. II, 10-19), écrit deux mois plus tard, met en regard le passé et l'avenir, la négligence d'autrefois punie par la disette, et les efforts actuels que Dieu bénira. Mais le discours insiste surtout sur le premier de ces deux tableaux, d'où l'on peut conclure que tout ne

marchait pas encore au gré du prophète. Enfin, le dernier morceau, qui porte la même date que le précédent et qui ne se compose que de quelques lignes (chap. II, 20-23), peut être considéré comme une amplification de la promesse esquissée en deux mots à la fin du troisième discours. Il forme en même temps une espèce de péroraison du livre entier, et offre en perspective la ruine des empires païens et l'exaltation de Zeroubbabel.

L'extrême brièveté de tous ces morceaux suffirait à elle seule pour prouver que nous n'avons pas là des discours débités en public. Nous croyons plutôt que l'auteur, en jetant sur le papier ces légères ébauches, a voulu fixer le souvenir de la part qu'il avait prise à la grande affaire du moment. C'est surtout aussi le soin qu'il met à consigner les jours mêmes de son intervention personnelle, qui semble confirmer notre supposition. La substance seule de diverses allocutions, les traits les plus saillants de chaque harangue ont été ainsi préservés de l'oubli par une rédaction subséquente, et l'insertion d'une note historique, destinée à constater l'effet produit, est de nature à écarter tous les doutes. Dans cet état des choses, ce n'est guère le cas de parler du style oratoire de l'auteur, dont nous n'avons, à vrai dire, qu'un petit mémoire. Autrement il faudrait dire qu'il se tient généralement à fleur de terre, et quand une ou deux fois, à la fin du second morceau et au quatrième, il s'efforce de s'élever à la hauteur de l'éloquence fleurie et poétique des anciens, on s'aperçoit aussitôt que cela ne coule pas de source. Les beaux temps de la prophétie étaient passés. La mâle énergie des orateurs sacrés n'était plus sollicitée par l'antagonisme des cultes étrangers, la dépravation des contemporains, la tyrannie des grands ou les terreurs des invasions de barbares. Les petites misères économiques d'une colonie honnête et vivant au jour le jour, n'étaient pas ce qu'il fallait pour faire revivre le génie littéraire.

L'an deux du roi Daryawes', le premier jour du sixième mois, la parole de l'Éternel fut adressée, par la bouche du prophète Ḥaggaï, à Zeroubbabel, fils de S'ealṭîël, gouverneur de Juda, et à Iehos'oua', fils de Iehoçadaq, le grand-prêtre[1], en ces termes : Voici ce que dit Iaheweh Çebaôṭ : Ces gens-là disent : Le moment de rebâtir la maison de l'Éternel n'est pas encore venu[2]. Et la parole de l'Éternel, par la bouche du prophète Ḥaggaï, fut celle-ci[3] : Est-ce donc le moment pour vous-mêmes de vous établir dans vos maisons lambrissées, tandis que cette maison-là est en ruines[4]? Or, voici ce que dit l'Éternel : Prenez garde à ce que vous faites! Vous avez semé beaucoup, pour récolter peu de chose, mangeant sans vous rassasier, buvant sans risquer de vous enivrer, vous habillant sans arriver à avoir chaud, et celui qui va gagner sa journée met son salaire dans une bourse trouée[5]. Voici ce que dit l'Éternel : Prenez garde à ce

[1] Pour tous ces noms propres, voyez l'introduction.

[2] A la lettre : Il n'est pas temps de venir, le temps pour la maison, etc. Le sens est clair, mais il faut sans doute changer les voyelles.

[3] Cette phrase ne fait pas partie des paroles supposées émanées de Jéhova, de manière qu'on aurait à traduire : *C'est pour cela que l'Éternel dit.* C'est un nouveau préambule qui fait double emploi avec le premier, et qui est dû à un certain manque de dextérité du rédacteur.

[4] C'est une honte pour les colons de ne songer encore qu'à eux-mêmes, et non pas seulement à leurs besoins les plus pressants, mais au confort et au luxe.

[5] Cette indifférence à l'égard de la reconstruction du temple, laquelle aurait depuis longtemps dû préoccuper les habitants de Jérusalem, et pour laquelle, après tout, ils étaient revenus de Babylone, est représentée comme la cause de la misère générale, que l'auteur dépeint d'une manière très-pittoresque. Récoltes insuffisantes, par suite disette, manque du nécessaire, même de bons vêtements, et pour ceux qui sont dans le cas de vivre en travaillant à la journée, manque de travail ou salaire insuffisant. La *bourse trouée*, et ce qui est dit de l'absence du risque de s'*enivrer*, est de la pure ironie.

que vous faites ! Allez à la montagne[6], apportez du bois, et bâtissez la maison, pour que j'en aie du plaisir et de l'honneur, dit l'Éternel. Comptant sur beaucoup, vous n'aviez que peu, et quand vous l'aviez rentré, je soufflais dessus[7]. Pourquoi cela ? dit l'Éternel. C'est à cause de ma maison qui était en ruines, tandis que vous couriez chacun à la sienne. C'est pour cela que le ciel là-haut a retenu sa rosée, et que la terre a retenu ses produits : et moi j'ai appelé la sécheresse sur la terre et sur les montagnes, sur les grains, sur le vin et sur l'huile, et sur tout ce que le sol produit, sur les hommes et les bêtes, et sur tout le travail des mains[8].

Et Zeroubbabel, le fils de S'alṭîël, et Iehos'oua', fils de Iehoçadaq, le grand-prêtre, et tout le reste du peuple, écoutèrent la voix de l'Éternel, leur dieu, et les paroles du prophète Ḥaggaï, pour lesquelles l'Éternel, leur dieu, l'avait envoyé ; et le peuple craignit l'Éternel[9]. Alors Ḥaggaï, le messager de l'Éternel, dit au peuple, en vertu de la mission de l'Éternel : Je suis avec vous, dit l'Éternel.

Et l'Éternel excita l'esprit de Zeroubbabel, fils de S'alṭîël, gouverneur de Juda, et l'esprit de Iehos'oua', fils de Iehoçadaq, le grand-prêtre, et l'esprit de tout le reste du peuple, et ils vinrent se mettre à l'œuvre dans la maison de Iaheweh Çebaôṭ, leur Dieu, le vingt-quatrième jour du sixième mois, en l'an deux du roi Daryawes'[10].

---

[6] On aurait tort de songer ici au Liban (Esdr. III, 7). Dans la situation que le texte décrit ici, on n'avait pas les moyens de faire de pareilles dépenses. *La* montagne est nommée d'une manière générale, comme la portion du pays où croissent les arbres de haute futaie.

[7] Répétition de ce qui avait été dit en d'autres termes au v. 6. Il s'agit encore de l'insuffisance de la récolte. *Souffler dessus,* est une expression figurée et en même temps elliptique pour dire : faire disparaître vite et inopinément. Les greniers ne restaient pas longtemps garnis.

[8] On remarquera qu'en hébreu les mots que nous traduisons par *sécheresse* et *ruine,* dérivent d'une seule et même racine. Il y a donc là un jeu de mots très-expressif : puisque vous laissiez ma maison en ruines, je ruinais votre récolte. La sécheresse atteint et afflige aussi les hommes et les bêtes, indirectement, en les privant des moyens de subsistance.

[9] Il tint compte de ces injonctions, de peur de s'attirer de nouvelles calamités. Dès que ces dispositions se manifestent, le prophète console le peuple et lui promet l'assistance divine.

[10] Le délai de plus de trois semaines qui s'écoula encore avant la reprise des travaux, peut s'expliquer de diverses manières. Il fallait des préparatifs de toutes sortes pour organiser le personnel et assurer la marche de l'œuvre.

Le vingt-unième du septième mois[1], la parole de l'Éternel fut proclamée par la bouche du prophète Ḥaggaï, en ces termes : Parle donc à Zeroubbabel, fils de S'alṭîël, le gouverneur de Juda, et à Iehos'oua', fils de Iehoçadaq, le grand-prêtre, et au reste du peuple, et dis-leur : Reste-t-il parmi vous quelqu'un qui a vu cette maison dans sa première splendeur[2] ? Or, comment la voyez-vous maintenant ? N'est-ce pas, dans cet état elle est à vos yeux comme rien du tout[3] ? Or maintenant, courage, Zeroubbabel ! dit l'Éternel, et courage, Iehos'oua', fils de Iehoçadaq, grand-prêtre ! et courage, vous tous, gens du pays ! Et travaillez ! car moi je suis avec vous, dit Iah weh Çebaôṭ. Quant à ma parole que j'ai engagée envers vous, lors de votre sortie d'Égypte[4],.... et mon esprit demeure au milieu de vous : n'ayez pas peur ! Car voici ce que dit l'Éternel : Encore un tout petit peu de temps, et j'ébranlerai les cieux et la terre, et la mer et le continent ; et je mettrai en mouvement toutes les nations, et les trésors de tous les peuples arriveront, et je remplirai cette maison de splendeur. A moi appartient et l'or et l'argent, dit Iaheweh Çebaôṭ. Grande sera la splendeur de cette maison, la dernière plus que la première, dit l'Éternel : et en ce lieu-ci, je mettrai le bonheur ! dit l'Éternel[5].

---

[1] C'est le dernier jour de la fête des tabernacles, un jour particulièrement solennel.

[2] La question doit être entendue dans un sens purement hypothétique, ou pour mieux dire rhétorique ; car la réponse ne pouvait être affirmative que très-exceptionnellement. Lors du retour, *cinquante* ans après la destruction du temple, il y avait encore parmi les colons beaucoup de vieillards qui se rappelaient l'avoir vu. Depuis, il s'était encore passé dix-sept ans.

[3] On ne doit pas traduire : En comparaison de l'autre, celle-ci n'est rien, etc.

[4] La phrase est incomplète, de quelque manière qu'on la retourne. Il manque un verbe synonyme de celui qui est joint à l'*esprit ;* par exemple, *je vous garderai* ma parole, ou quelque chose de semblable. On pourrait cependant traduire dans ce sens : Pour ce qui est de mon ancienne promesse, c'est que mon esprit, etc.

[5] Ce passage est le plus connu et le plus cité de notre prophète, parce que c'est le seul qui dépasse positivement le cercle étroit de l'actualité historique contemporaine. Il promet pour une époque *très-prochaine* une grande révolution dans le monde physique et dans le monde religieux. La première n'est que légèrement indiquée par une phrase qui rappelle ce qu'avaient dit d'autres prophètes sur les signes précurseurs de la dernière catastrophe qui amènerait l'âge d'or. La seconde se manifestera par la conversion des païens, dont les hommages et les offrandes donneront à ce temple, aujourd'hui si chétif, une splendeur que celui de Salomon n'avait jamais connue. Il est bien certainement question du temple qu'on s'occupait à construire en ce moment même, et pas le moins du monde de celui d'Hérode, comme l'ont voulu les anciens commentateurs. — Nous traduisons le *bonheur*, et non la *paix*, parce qu'il avait été question de misère et non de guerre.

Le vingt-quatrième du neuvième mois, l'an deux de Daryawes', la parole de l'Éternel fut proclamée par la bouche du prophète Ḥaggaï, en ces termes : Voici ce que dit l'Éternel : Demande donc un avis sur cette question : Si un homme porte de la viande consacrée dans le pan de son habit, et qu'avec cet habit il touche à du pain, ou à un mets cuit, ou à du vin, ou à de l'huile, ou à tel autre aliment, cela devient-il sacré ? Et les prêtres répondirent en disant : Non [1] ! Et Ḥaggaï demanda encore : Si quelqu'un, qui est devenu impur par le contact d'un cadavre, touche à ces choses, en deviennent-elles impures ? Et les prêtres répondirent en disant : Elles deviennent impures. Alors Ḥaggaï reprit et dit : Tel est ce peuple, et telle est cette nation à mes yeux, dit l'Éternel ; et telles sont les œuvres de leurs mains ; et ce qu'ils viennent m'offrir là [2] est impur. Et maintenant faites attention à ce qui s'est passé antérieurement à ce jour [3], avant qu'on ait mis pierre sur pierre dans le temple de l'Éternel. Pendant ce temps-là, quand on venait à un tas de vingt boisseaux, il n'y en avait que dix ; quand on venait à la cuve pour puiser cinquante litres, il n'y en avait que vingt [4]. Je vous frappais de rouille et de charbon et de grêle, dans toutes les œuvres de vos mains [5], et pourtant vous ne veniez pas à moi, dit l'Éternel. Faites

[1] Il y a ici une espèce de parabole. La viande provenant des sacrifices était considérée comme sacrée ; cependant on pouvait l'emporter de l'autel pour la manger ; l'habit dans lequel on la portait, et qui recevait par cela même une certaine consécration (Lévit. VI, 20), pouvait se trouver en contact avec d'autres aliments. Ces derniers n'étaient point consacrés pour cela. Par contre, une souillure lévitique, résultant par exemple du contact d'un cadavre, rendait impur tout ce que l'homme, devenu ainsi impur, venait à toucher. Le sens de cette double comparaison, que l'auteur nous laisse à deviner, paraît être que les colons de la nouvelle Jérusalem n'ont pas assuré la bénédiction céleste à leurs champs, etc., par le seul fait qu'ils font des sacrifices et obéissent à la loi d'une manière générale : au contraire, leur négligence à l'égard de la reconstruction du temple est une espèce d'impureté, ou de souillure, qui réagit (dans le sens théocratique) sur tout ce qu'ils touchent.

[2] Il y avait déjà un autel pour les sacrifices, dès le retour (Esdr. III, 3).

[3] A la lettre : dirigez votre cœur (votre attention) depuis ce jour-ci au delà.

[4] Tout ce passage n'est qu'une amplification de ce qui a déjà été dit au chap. I, v. 6, au sujet des récoltes insuffisantes qui avaient rendu la position des colons si malheureuse et que le prophète attribue à leur négligence à l'égard de la restauration du temple. Les tas de vingt *boisseaux*, sont des tas de blé qui auraient dû donner vingt boisseaux de grains. Le mot *boisseaux*, c'est-à-dire le nom d'une mesure quelconque, est omis dans l'original, peut-être par suite d'une faute de copiste. Les Septante l'ont rétabli.

[5] Ce sont ici, comme plus haut, les travaux ruraux.

attention à ce qui se passera ultérieurement[6] à ce jour, à partir du vingt-quatrième du neuvième mois, du jour où fut fondé le temple de l'Éternel. Faites attention ! Y a-t-il encore du grain dans le grenier[7] ? Jusqu'à la vigne, et au figuier, et au grenadier, et à l'olivier, rien n'a porté — désormais je les bénirai !

La parole de l'Éternel fut adressée une seconde fois à Ḥaggaï, le vingt-quatrième du mois[1], en ces termes : Parle à Zeroubbabel, le gouverneur de Juda, et dis-lui : Quand j'ébranlerai les cieux et la terre, je renverserai les trônes des rois, et je ruinerai la puissance des empires païens, et je renverserai les chars avec les guerriers, et les chevaux seront terrassés, ainsi que leurs cavaliers, l'un par l'épée de l'autre. En ce jour-là, dit Iaheweh Çebaôṭ, je te prendrai, toi, Zeroubbabel, fils de S'ealṭîël, mon serviteur, dit l'Éternel, et je te tiendrai comme un cachet, car c'est toi que j'ai élu, dit Iaheweh Çebaôṭ[2].

[6] En hébreu, la première ligne du 18e verset est identiquement la même que la première du 15e. Malgré cela, nous avons dû nous décider à remplacer le mot *antérieurement* par *ultérieurement*, de manière que c'est une perspective que le prophète place devant le regard de ses auditeurs. Le jour où il parle (le 24e du 9e mois), après deux mois de travaux préliminaires (chap. II, 1), il a dû y avoir un fait spécial et notable dans la reconstruction du temple, de manière que ce jour a pu être considéré comme le point d'intersection entre le passé et l'avenir. La situation des colons changera à partir de ce jour.

[7] D'après la phrase suivante, cette question devra supposer une réponse négative. Le prophète constate la disette actuelle et promet qu'elle cessera tantôt. Cependant les commentateurs ne sont pas d'accord sur le sens de toute cette partie.

[1] C'est-à-dire le même jour que la parole précédente.

[2] Le *cachet* est un objet dont on ne se dessaisit jamais, à cause de son extrême importance dans les relations de la vie civile (Cant. VIII, 6. Jér. XXII, 24. Sir. XVII, 22). Le texte déclare donc que Zeroubbabel sera conservé à la tête de Juda, pour présider aux glorieuses destinées de son peuple, alors que les empires païens viendront à crouler. Le *gouverneur* prend donc ici la place réservée au *roi* (David ou Isaïde) dans les prophéties de la période de la royauté.

XVIII

ZACHARIE

520-518 AVANT JÉSUS-CHRIST

INTRODUCTION

Nous avons déjà retracé la situation de Jérusalem à l'époque du prophète Zacharie, contemporain d'Aggée, et sur la personnalité duquel il nous manque toute espèce d'information. D'après les dates mises en tête de plusieurs de ses chapitres, il aurait débuté deux mois plus tard que celui-ci. En revanche, la date la plus récente qu'on y rencontre, est postérieure de deux années à la dernière d'Aggée, ce qui nous mène jusque vers la fin de l'an 518 avant notre ère. A l'égard du cadre historique des prophéties de Zacharie, nous nous trouvons donc sur un terrain suffisamment connu; par contre, elles sont rédigées dans une forme toute différente, et l'individualité de l'auteur comme écrivain est si fortement accusée, que le lecteur se trouve presque dépaysé en l'abordant pour la première fois.

Zacharie passe à juste titre pour l'un des auteurs les plus obscurs de l'Ancien Testament, et cette obscurité tient d'un côté à un manque de facilité, à une certaine lourdeur même, dans le maniement de la langue ; de l'autre, et surtout, à l'abus qu'il fait de l'allégorie. A cet égard, il paraît avoir pris pour modèle le prophète Ézéchiel, mais sans avoir la verve puissante et le talent poétique de celui-ci. Ses images ne s'expliquent jamais elles-mêmes par leur lucidité ou leur simplicité naturelle ; et, à vrai dire, les explications que l'auteur y ajoute quelquefois de son chef, ne les rendent guère plus transparentes. Et si la conception même de ces allégories laisse à désirer, les détails de la peinture ne rachètent ce défaut ni par la netteté des contours, ni par la grâce des couleurs. Le goût et l'imagination en sont également

peu satisfaits, et l'on a de la peine à croire que ces symboles, à peine esquissés ou ébauchés, aient pu produire sur les lecteurs du temps une impression pareille à celle qu'ont dû faire autrefois les discours entraînants des grands prophètes. Aussi bien celui-ci n'a-t-il pas été orateur ; son œuvre consiste en élucubrations littéraires dont le public n'a peut-être pas même eu connaissance immédiatement. L'obscurité de l'exposition a dû avoir une autre conséquence fâcheuse encore : les copistes ont pu facilement se tromper sur le sens, ou écrire avec moins d'attention, de sorte que l'état du texte s'en ressentirait, et que les difficultés qu'il nous offre pourraient, en partie du moins, n'être pas à la charge de l'auteur.

Voici, du reste, un court aperçu des scènes qu'il fait passer sous nos yeux, et qui, pour la plupart, sont destinées à faire renaître l'espérance au sein d'une ville à peine relevée de ses cendres.

Il y a d'abord (chap. I, 2-6) quelques lignes qu'on peut qualifier de préambule. L'auteur y amplifie cette idée que la génération actuelle aurait tort de suivre l'exemple de ses pères, qui n'ont pu être amenés que par une triste expérience à écouter leurs prophètes, ou plutôt à reconnaître trop tard la vérité de leurs discours. Après cela, nous trouvons cette série d'allégories dont il a déjà été parlé. Elles sont qualifiées de visions, ce qui revient à dire que le prophète dit avoir *vu* les symboles ou les actes symboliques, sous lesquels il lui plaît de représenter ses idées (comp. Amos VII suiv. Jér. I; XXIV). Sans se lier trop intimement les uns aux autres, ces symboles se rapportent plus ou moins directement soit à la reconstruction du temple et, en général, à la situation du moment, soit à la perspective d'un meilleur avenir, dont le travail en question était en quelque sorte le garant et la condition. Ces visions ou symboles sont au nombre de huit.

Premier symbole : Un certain nombre de cavaliers, qui viennent de parcourir la terre, annoncent que tout y est calme et tranquille. Là-dessus un ange demande à l'Éternel, quand enfin il aura pitié de Juda ? Le calme dans le monde indique que le jour de la grande revanche n'est pas encore arrivé. La réponse de Jéhova tend à faire prendre patience à ceux au nom desquels l'ange est censé avoir parlé, et à réitérer les anciennes promesses (chap. I, 7-17).

Le second symbole (chap. I, 18-21) est celui des cornes et des forgerons. Les premières représentent les puissances qui ont

ruiné Juda, les autres, celles qui doivent leur rendre la pareille. Nous n'apprenons pas quelles sont ces dernières; et surtout il faut convenir que les deux parties du tableau, cornes et forgerons, forment un ensemble assez singulier, lors même qu'on voudrait songer à des cornes de fer (1 Rois XXII, 11).

Avec le troisième symbole (chap. II), nous commençons à sortir des généralités. La vision amène sur la scène un personnage occupé à mesurer Jérusalem. Il s'y rattache un discours, placé dans la bouche d'un ange, et promettant à la ville sainte des destinées glorieuses.

Enfin, avec la quatrième vision, qui est aussi un peu plus dramatique que les précédentes, nous sommes dans le monde des réalités (chap. III). Le grand-prêtre Josué, que nous connaissons par le livre d'Aggée, apparaît devant Dieu, revêtu d'habits sales en qualité d'accusé; mais il est aussitôt grâcié et reçoit des habits de fête. Chose singulière : le texte ne nous dit pas de quoi le pontife était accusé. Si nous nous en tenons aux dires du collègue de Zacharie, il s'agira de la tiédeur que Josué, et, en général, les chefs de la colonie, avaient montrée à l'égard de l'œuvre de la reconstruction du temple. Peut-être le prophète, qui était sans doute lui-même de la caste sacerdotale (Néh. XII, 16), a-t-il voulu défendre son patron ou supérieur contre les reproches que l'opinion publique lui adressait à ce sujet. La scène se termine par une allocution faite à Josué au nom de Jéhova, et celle-ci aboutit à une prophétie messianique, dont les termes figurés sont d'une obscurité si désespérante, que nous devons renvoyer nos lecteurs au commentaire, pour ne pas avoir besoin de faire deux fois l'aveu de notre embarras.

Dans le morceau suivant (chap. IV), nous voyons un chandelier placé entre deux oliviers, lesquels, par le canal de l'une de leurs branches, versent de l'huile dans le réservoir qui alimente les sept lampes du chandelier. L'allégorie n'est pas expliquée, et ce n'est que par une conjecture plus ou moins hasardée que nous arrivons à deviner la pensée de l'auteur. Il y a cependant dans ce morceau quelques nobles paroles adressées à Zeroubbabel, à l'occasion de son œuvre de restauration, tant pour le louer au sujet des efforts qu'il a déjà faits, que pour lui promettre que les difficultés s'aplaniront devant lui et qu'il conduira à bonne fin son entreprise. On entrevoit ainsi que les deux chefs, le pontife et le gouverneur, sont représentés comme les canaux ou instru-

ments par lesquels l'esprit de Dieu, symbolisé par l'huile, est versé dans le chandelier de la nation.

Les trois derniers symboles se tiennent de plus près : c'est celui du rouleau volant par dessus les pays (V, 1-4), celui de la femme dans le boisseau au couvercle de plomb, emportée par deux autres femmes ailées vers la terre de Babylone (V, 5-11), enfin, celui des quatre chars (VI, 1-8). Ces figures prennent ici la place que les anciens prophètes réservent à leurs discours menaçants contre les nations païennes. Le rouleau contient les malédictions de Jéhova ; la femme emportée, c'est la méchanceté ou l'iniquité, désormais bannie de la terre sainte et établissant sa résidence dans la capitale du paganisme ; enfin, les chars emportent les tempêtes que la colère rémunératrice du ciel va diriger sur les nations ennemies.

A la suite de ces visions, vient un acte symbolique (chap. VI, 9-15). Zacharie reçoit l'ordre de faire des couronnes avec l'or et l'argent que certains députés des Juifs babyloniens venaient d'apporter à Jérusalem, et d'aller couronner Josué, en lui annonçant l'avénement futur du Messie, roi et pontife de l'avenir, et vrai restaurateur du temple, sans doute dans un sens plus idéal. Le couronnement du pontife actuel est donc un acte typique, et nous pouvons nous croire autorisés à prêter à notre prophète l'idée, d'ailleurs en tout cas peu clairement exprimée, que la présente constitution hiérarchique et religieuse d'Israël fera place à une autre plus élevée et définitive. L'obscurité de cette partie du texte est d'autant plus grande, qu'il paraît être tronqué à la fin.

Le livre se termine (chap. VII ; VIII) par un morceau plus long et écrit dans un langage un peu plus intelligible que le reste. On vient consulter le prophète sur la question de savoir s'il faut continuer à observer certains jeûnes institués après les mauvais jours de Jérusalem, pour en consacrer le souvenir par un deuil national. Zacharie profite de cette occasion pour rappeler les causes de la catastrophe et pour y rattacher des exhortations pressantes et sévères, à l'adresse de ses contemporains. Puis il leur fait une description idyllique de l'avenir heureux que Jéhova leur prépare, et termine, comme ses prédécesseurs, par la prédiction de la conversion des païens.

Le huitième mois, l'an deux de Daryawes', la parole de l'Éternel fut adressée au prophète Zekaryah, fils de Bérekyah, fils de 'Iddô, en ces termes : L'Éternel a été courroucé contre vos pères. Va donc leur dire[1] : Ainsi dit Iaheweh Çebaôṭ : Revenez à moi, dit Iaheweh Çebaôṭ, et je reviendrai à vous, parole de Iaheweh Çebaôṭ ! Ne soyez pas comme vos pères, auxquels les anciens prophètes prêchaient en disant : Voici ce que dit l'Éternel : Revenez donc de vos mauvaises voies, et de vos mauvaises œuvres ! Mais ils n'écoutaient point et ne faisaient pas attention à moi, dit l'Éternel. Vos pères, où sont-ils ? Et les prophètes, vivent-ils éternellement[2] ? Mais mes paroles et mes décrets, dont j'avais chargé mes serviteurs, les prophètes, ont atteint[3] vos pères, et ils sont arrivés à avouer[4] : Ainsi que Iaheweh a résolu de nous traiter selon nos voies et nos œuvres, ainsi il en a agi avec nous.

---

[1] Déjà cette première phrase nous donne la mesure du style de ce prophète : La première ligne (*vos* pères) pourrait s'adresser à lui, comme membre de la génération actuelle. Le second pronom (*leur*) étant à la troisième personne, semble confirmer cette supposition. Mais la suite fait voir clairement que tout le discours est censé adressé directement aux contemporains de Zacharie, et la phrase : *va donc leur dire,* n'est qu'une parenthèse, qui doit indiquer cette destination, laquelle n'avait pas été exprimée d'abord. Le but de ce discours d'introduction est donc de faire comprendre aux colons de Jérusalem que leur misère actuelle est l'effet du mécontentement de Jéhova, absolument comme cela avait été le cas autrefois à l'égard des malheurs qui ont frappé la génération précédente. « Jéhova a été courroucé contre eux, et vous savez ce qui en est résulté — il en sera de même de vous, à moins que vous ne reveniez, etc. »

[2] *Vos pères, où sont-ils?* L'orateur constate que les menaces ont été réalisées. *Les prophètes vivent-ils éternellement?* Évidemment non ! Ces prophètes, qui avaient averti vos pères, ne sont plus là — ce qui fait voir que Zacharie n'a pas la prétention de se comparer à eux. — Aujourd'hui, l'avertissement le plus éloquent et le plus pressant, c'est l'histoire.

[3] *Atteindre* est un terme choisi de manière à donner à la phrase une couleur poétique. La parole ou la volonté de Dieu *suit* l'homme qui prétend se soustraire à son action.

[4] On traduit généralement : *ils se convertirent et dirent ;* et l'on met ainsi le prophète en contradiction avec lui-même, puisqu'il vient d'affirmer le contraire (v. 4). Il veut ici simplement constater que les pères avaient été *amenés* (par les faits) à reconnaître

Le vingt-quatrième jour du onzième mois, c'est-à-dire du mois de S'ebat, de la seconde année de Daryawes', la parole de l'Éternel fut adressée au prophète Zekaryah, fils de Bérekyahou, fils de 'Iddô, en ces termes[1] :

Cette nuit j'ai eu une vision : je vis un homme monté sur un cheval bai, et se tenant entre les myrtes au fond de la vallée[2], et derrière lui il y avait des chevaux bais, alezans et blancs. Et je dis : Qu'est-ce que ceux-là, mon seigneur[3]? Et l'ange qui me parlait me dit : Je vais te faire voir ce que c'est que ceux-là[4]. Alors l'homme qui se tenait entre les myrtes prit la parole et dit : Voici ceux que l'Éternel a envoyés parcourir la terre[5]. Puis ceux-ci prirent la parole et dirent à l'ange de l'Éternel, qui se tenait entre les myrtes[6] :

que les menaces de Dieu n'avaient pas été vaines, et c'est bien là ce que les neveux doivent prendre à cœur. Le verbe hébreu ne signifie pas par lui-même *se convertir*, mais : *revenir*, ce qui peut se dire d'une répétition, ou d'un changement de direction, selon le contexte.

1 Comme il ne suit pas de paroles de Dieu, mais le récit d'une vision, cette formule usitée : *la parole fut adressée en ces termes*, devrait proprement se traduire, d'après le sens du contexte : une révélation parvint à Zacharie sous cette forme. Cependant il ne faut pas perdre de vue que le prophète est censé raconter sa vision à ses auditeurs ou lecteurs, pour lesquels elle se présente ainsi toujours comme *parole de Dieu*.

2 *Au fond de la vallée*, traduction conjecturale d'un mot douteux. D'autres mettent : *un lieu ombragé*, ou encore : *près de la tente*. Du reste, la désignation de la localité est indifférente pour le sens général de l'allégorie.

3 Ces paroles s'adressent à l'ange qui va répondre, mais que l'auteur, dans sa manière peu nette de raconter, a négligé de nommer auparavant. Les images du songe se présentent successivement. Nous conservons provisoirement le mot *Ange*, on verra plus tard la vraie notion exprimée par ce terme.

4 *Je vais te faire voir;* ces mots n'annoncent pas une explication verbale de la part de l'ange interprète. Celui-ci veut dire : *Tu vas le voir*, par la suite de la scène dramatique dont tu es spectateur.

5 Le cavalier du cheval bai, en sa qualité de chef de toute la troupe (car il va sans dire que les autres chevaux sont montés également), s'adresse, non pas au prophète, mais à l'*ange*, pour lui présenter les cavaliers.

6 Le peu de clarté dans la description a donné bien du mal aux commentateurs. Il y en a qui confondent le cavalier avec l'ange, d'autres qui distinguent l'*ange de l'Éternel* de l'ange *qui me parlait*. Les préoccupations des anciens théologiens, qui ont voulu voir le Christ, soit dans le cavalier, soit dans l'ange, n'ont pas peu contribué à embrouiller la question. Voici, d'après nous, le sens bien simple du texte : La scène se déroule devant le visionnaire dans un lieu planté de myrtes, Il y a, d'un côté, divers groupes de cavaliers, de l'autre, plus rapproché du prophète, un ange. Le prophète s'adresse à celui-ci, qu'il reconnaît pour un ange, pour demander ce que signifient les cavaliers. Au lieu d'une réponse immédiate et directe, il en reçoit une figurée par la suite de la scène, qui offre : 1° un rapport fait par les cavaliers à l'ange, 2° un dialogue de l'ange et de Jéhova.

Nous avons parcouru la terre, et voilà, toute la terre est calme et paisible[7]. Alors l'ange de l'Éternel prit la parole et dit : Iaheweh Çebaôṭ ! Quand enfin auras-tu pitié de Jérusalem et des villes de Juda, contre lesquelles tu es en colère, voilà bien soixante et dix ans ? Et l'Éternel répondit à l'ange qui me parlait, par des paroles bonnes et consolantes[8].

Alors l'ange qui me parlait, me dit : Proclame ceci : Voici ce que dit l'Éternel : Je suis animé d'une ardente jalousie pour Jérusalem et pour Sion, et d'une grande colère contre ces peuples aujourd'hui tranquilles, qui, lorsque j'étais un peu en colère, ont aidé à son malheur. C'est pourquoi, voici ce que dit l'Éternel : Je reviens à Jérusalem avec amour ; ma maison y sera rebâtie, parole de l'Éternel, et le cordeau sera tendu sur Jérusalem[9]. Proclame encore ceci : Voici ce que dit l'Éternel : Mes villes regorgeront encore de biens, et l'Éternel consolera encore Sion et élira encore Jérusalem.

Et ayant levé les yeux et regardé, je vis quatre cornes. Et je dis à l'ange qui me parlait : Qu'est-ce que cela ? Et il me répondit : Ce sont les cornes qui ont dispersé Juda, Israël et Jérusalem. Puis l'Éternel me fit voir quatre forgerons. Et je dis : Qu'est-ce que ceux-ci viennent faire ? Et il me répondit en disant : Ce sont là les cornes qui ont dispersé Juda, de manière que personne ne levait plus la

[7] Cette phrase contient l'idée fondamentale de l'allégorie. La terre est calme. L'ébranlement dont parlait, peu de temps auparavant, le prophète Aggée (II, 6), et qui devait changer la face du monde en faveur d'Israël, tardait à se produire. Les cavaliers sont copiés sur les courriers des rois de Perse, et servent ici à constater l'état actuel des choses. Les couleurs diverses de leurs chevaux ne signifient pas des faits divers pour l'*avenir*, comme c'est le cas dans l'usage qu'en fait l'Apocalypse (ch. VI). Tout au plus on pourra dire, puisqu'il s'agit uniquement du présent, que ces trois groupes de chevaux ou cavaliers ont parcouru la terre (l'étranger) dans toutes les *trois* directions, au nord, au sud, et à l'est. Car à l'ouest de la Palestine, il y a la grande mer. Mais nous ne tenons pas à cette explication, d'autant moins que le nombre *trois* n'est pas exprimé et que la vision suivante en a un autre.

[8] Nous sommes au mois de février de l'an 519 av. J.-C. Cela fait à peu près 70 ans depuis la ruine de Jérusalem, et le moment de la compensation, de la rémunération, et pour Israël et pour ses ennemis, n'est pas encore venu ! Le grand coup n'est pas encore frappé ! Il ne s'annonce pas même encore ! Les paroles consolantes sont celles que le prophète met ensuite dans la bouche de l'ange.

[9] Le cordeau servant aux architectes pour aligner leurs constructions, c'est ici une expression figurée pour la restauration de la ville.

tête; or, ceux-ci viennent les épouvanter, pour abattre les cornes des nations, qui ont levé leur corne contre le pays de Juda pour le disperser [10].

Et ayant levé les yeux et regardé, je vis un homme qui tenait dans sa main un cordeau à mesurer. Et je dis : Où vas-tu? Et il me répondit: Je vais mesurer Jérusalem, pour voir quelle en sera la largeur et quelle en sera la longueur. En ce moment, l'ange qui me parlait s'avança et un autre ange s'avança à sa rencontre. Et il lui dit : Cours dire à ce jeune homme-là : Jérusalem restera sans enceinte, à cause de la multitude des hommes et des animaux qu'il y aura. Et moi je serai pour elle, parole de l'Éternel! une muraille de feu tout autour, et au-dedans je serai sa gloire [1]. Hé! Hé! fuyez le pays du nord, dit l'Éternel, vous que j'ai dispersés comme

[10] La seconde vision, qui n'est qu'une amplification de ce qui a été dit chap. I, 15, est plus simple que la première, sans action dramatique, et se rapproche pour la forme de celles de Jérémie (chap. I) et d'Amos (chap. VII). Il s'agit de *symboles*, et de rien de plus. Il y en a deux : 1° *quatre cornes*, et 2° *quatre forgerons*. Les cornes sont le symbole de la puissance, surtout de la puissance politique et militaire (comp. 1 Rois XXII, 11. Deut. XXXIII, 17. Mich. IV, 13. Amos VI, 13, etc.). Les forgerons sont le symbole d'une autre puissance, plus grande que la première et capable de la dompter. Donc les cornes seront les ennemis d'Israël qui ont consommé sa ruine, les forgerons seront les forces que Dieu mettra en mouvement pour châtier les premiers. Le nombre *quatre*, si tant est qu'il soit choisi exprès, ne peut représenter que la totalité des ennemis, assaillant Israël de toutes parts, le nombre des forgerons est déterminé (parallèlement) par celui des cornes. Il est impossible de voir ici les quatre empires de Daniel, puisque Zacharie parle du passé.

[1] A l'égard de cette troisième vision, l'auteur n'a pas non plus réussi à exprimer sa pensée d'une manière claire et indubitable. On se divise toujours: 1° sur la question de savoir lequel des deux anges dit à l'autre: Cours dire à ce jeune homme ; 2° sur celle de savoir si ce jeune homme est le prophète Zacharie, ou l'homme au cordeau. Quant à ce dernier point, la chose ne nous paraît pas devoir être douteuse. Le prophète est simple spectateur d'une scène qui doit lui apprendre, sous une forme dramatique, que la nouvelle Jérusalem sera tellement peuplée, qu'il ne saurait être question d'en délimiter l'enceinte. L'ange doit donc dire à l'homme au cordeau que c'est une peine inutile de mesurer ce qui sera illimité. Pour ce qui est de l'autre question, elle est indifférente pour la fixation du sens. Cependant comme l'ange *interlocuteur* est toujours chargé d'expliquer au prophète ses visions, de manière ou d'autre, ce sera lui aussi qui donne ses ordres explicatifs à l'autre ange. Il va sans dire que l'homme au cordeau a quitté la scène quand les anges se rencontrent. S'il y a différence de rang entre les anges, l'interlocuteur est le supérieur. Il est, comme dans la première vision, l'ange de l'Éternel, c'est-à-dire un être révélateur plus ou moins rapproché de Dieu, si ce n'est à identifier avec lui. Voyez la suite.

par les quatre vents du ciel, dit l'Éternel. Hé, Sion! sauve-toi, toi qui demeures avec la fille de Babel[2]. Car voici ce que dit l'Éternel : C'est pour revendiquer sa gloire qu'il m'envoie vers les peuples qui vous ont dépouillés — car celui qui vous touche, touche à la prunelle de son œil — et voyez, je vais agiter ma main contre eux pour qu'ils deviennent la proie de leurs sujets et que vous reconnaissiez que c'est Iaheweh Çebaôt qui m'a envoyé. Réjouis-toi, fille de Sion! sois dans la jubilation! Car je vais venir demeurer chez toi, dit l'Éternel. Alors des nations nombreuses s'attacheront à l'Éternel, et deviendront mon peuple, et j'établirai ma demeure chez toi, et tu reconnaîtras que c'est l'Éternel qui m'a envoyé vers toi[3]. Et l'Éternel possédera Juda comme son patrimoine, sur ce sol sacré, et il préférera encore Jérusalem. Silence, mortels, en présence de l'Éternel! Car il s'élance de sa sainte demeure.

Et il me fit voir Iehos'oua', le grand-prêtre, debout devant la personne de l'Éternel, et l'accusateur placé à sa droite pour l'accuser. Et l'Éternel dit à l'accusateur : Que l'Éternel t'impose silence, accusateur! Que l'Éternel, qui a élu Jérusalem, t'impose silence!

[2] Cette allocution, comme la suite va le prouver, est à mettre dans la bouche de l'ange qui a parlé auparavant, et il y a à dire que la *vision* se transforme en simple discours prophétique, sans que la transition soit autrement indiquée. Cela confirme encore la supposition que nous venons de hasarder, savoir qu'il ne faut pas trop insister sur la distinction à faire entre l'ange et Jéhova. Pour le fond, le discours s'adresse aux Juifs qui sont encore en Babylonie, ou ailleurs, qui n'ont pas encore rejoint la colonie de Jérusalem. Puisque Jéhova va frapper le grand coup contre les ennemis d'Israël (I, 15), il est temps que tous les enfants d'Israël se retirent en lieu sûr, et où pourraient-ils être mieux qu'à Jérusalem (d'après v. 9. 14 suiv.)?

[3] On comprend qu'en face d'un pareil texte, les commentateurs aient trouvé difficile de déterminer les personnes qui sont censées parler dans ce morceau, et qu'on ait attribué telle phrase à Dieu, telle autre à l'ange, telle autre, enfin, au prophète. Mais il nous semble que c'est toujours une seule et même personne qui parle depuis le 10e, ou plutôt depuis le 8e verset. Or, cette personne, ce n'est pas le prophète, qui d'abord est simple spectateur et auditeur, qui n'est pas introduit plus tard comme prenant la parole, et qui ne peut pas dire que c'est lui qui revendique la gloire de Jéhova chez les païens, en agitant contre eux sa main vengeresse. Il n'est donc pas celui qui se dit l'*envoyé* de Dieu. Mais le v. 15 prouve clairement que cet envoyé n'est pas un ange, dans le sens populaire de ce mot, parce qu'un ange ne peut pas parler d'Israël et des païens convertis comme de *son* peuple, et de Jérusalem comme de *sa* demeure. Celui qui établit sa demeure à Sion, c'est bien Jéhova (v. 16), et celui qui est *envoyé* contre les païens, est le même que celui qui s'*élance* hors de sa demeure céleste. Il résulte de tout cela, que l'*ange* est la personnification, d'un côté de la colère vengeresse de Dieu (I, 15; II, 12, 13), de l'autre, de sa grâce rendue à Israël (I, 16-17; II, 14 ss.).

C'est ici un tison sauvé du feu [1]. Or, Iehos'oua' était vêtu d'habits sales, comme il était là devant l'apparition de Dieu [2]. Et celui-ci prit la parole et dit à ceux qui étaient placés devant lui [3] : Otez-lui ses habits sales ! Puis il lui dit : Vois-tu, je te décharge de ta faute, et c'est en te revêtant d'habits de fête. Et il ordonna [4] qu'on lui mît un turban pur sur la tête ; et on lui mit sur la tête le turban pur, et on lui mit des habits, en présence de la personne de l'Éternel [5]. Puis la personne de l'Éternel apostropha Iehos'oua', en disant : Voici ce que dit Iaheweh Çebaôṭ : Si tu marches dans mes

[1] Le sens de cette nouvelle vision allégorique est en partie très-obscur, l'auteur ne donnant pas même les premiers éléments d'une interprétation authentique. Voici cependant ce qui nous paraît être l'explication la plus simple : Tout d'abord il faut bien se pénétrer de ce fait, qui s'est déjà imposé à nous dans le chapitre précédent, que l'*ange* de Jéhova n'est autre que Jéhova lui-même. Nous tiendrons compte désormais, dans notre traduction, de cette découverte, sur laquelle nous n'avons pas voulu anticiper dans les chapitres précédents. Le dédoublement de la personne n'est en partie que grammatical ou syntactique (comme dans cette phrase : l'Éternel dit : que l'Éternel t'impose silence !), en partie il tient à cette distinction, qui nous est si peu familière, de l'Être suprême considéré comme notion abstraite, et de Dieu, se manifestant de manière ou d'autre. — Nous assistons à une scène de tribunal. Le pontife Josué est accusé devant Dieu, par l'ange accusateur (Satan), dont nous connaissons le rôle par l'introduction du poëme de Job. Mais Dieu repousse l'accusation, il absout l'accusé, non pas parce qu'il est innocent (v. 3), mais parce qu'il veut lui faire grâce. Ceci est motivé de deux manières : Jéhova a élu Jérusalem, il n'ira donc pas la frapper de nouveau ; et puis, les châtiments précédents suffisent : le bois a déjà été entamé par le feu. La mention de Jérusalem fait voir que l'accusation ne portait pas sur quelque faute purement personnelle du prêtre, mais que celui-ci est introduit comme représentant en même temps le peuple.

[2] Il est positif que les habits sales symbolisent la culpabilité, et ne doivent pas être comparés à l'accoutrement de deuil porté par les accusés romains. Mais la question est de savoir de quelle faute ou péché le prophète veut parler ? On a songé à ce qui est raconté Esdr. X, 18 ; mais cela n'a eu lieu que soixante-dix ans plus tard, et est d'ailleurs complétement en dehors des préoccupations habituelles de Zacharie. Celui-ci s'intéresse exclusivement à la restauration de Jérusalem et de son temple. L'explication la plus simple et la plus juste nous est fournie par un contemporain de l'auteur, le prophète Aggée (chap. I). Il s'agit de la tiédeur et de la négligence de l'administration à mettre la main à l'œuvre du temple, tiédeur qui, en ce moment seulement, promet de faire place à des efforts sérieux.

[3] Les anges, ses serviteurs.

[4] Le texte hébreu porte : *Et je dis*, mais ce serait chose assez singulière que le prophète visionnaire se mêlât à l'action du drame. Déjà les anciennes versions ont exprimé la leçon que nous adoptons.

[5] D'autres traduisent : l'ange se leva de son siége (leva la séance). Ce qui est contraire à la suite du récit. — *En présence :* litt. l'apparition étant debout.

voies, et que tu t'acquittes de ton ministère[6], si toi tu gouvernes bien ma maison et gardes mes parvis, je te donnerai accès parmi ceux qui sont placés là[7]. Écoute donc, Iehos'oua', grand-prêtre, toi et tes collègues assis devant toi (car ils sont les représentants de l'avenir) : Voyez, j'amène mon serviteur, le Rejeton[8]. Car, voyez la pierre que j'ai mise devant Iehos'oua', sur une seule pierre sept yeux : c'est moi qui en veux ciseler la sculpture[9], dit l'Éternel; et je ferai disparaître la faute de ce pays-ci en un seul jour. En ce jour-là, dit l'Éternel, vous vous appellerez l'un l'autre sous la vigne et sous le figuier[10].

---

6 A la lettre : si tu gardes ma garde. Il s'agit de la garde du temple, dans le sens général de l'accomplissement des devoirs pontificaux. La plupart des commentateurs supposent que la promesse commence avec la phrase suivante : tu gouverneras, etc., c'est-à-dire je te laisserai dans ta position. La maison, en tout cas, sera Israël.

7 Ceux qui sont placés là, ce sont les anges de Dieu (v. 4). Le pontife aura *accès* parmi eux, il aura, comme qui dirait, ses libres entrées auprès du trône de Dieu, il sera toujours sûr d'être accueilli et exaucé. Au lieu de : *accès* (litt.: voies), d'autres traduisent : des guides.

8 Ici commencent les vraies difficultés de ce morceau. Les *collègues,* doivent être ceux de la caste sacerdotale. On n'a pas besoin de supposer qu'ils apparaissent, eux aussi, dans la vision, surtout assis, alors que Jéhova est debout (v. 5). L'auteur veut simplement énoncer le rapport qui les rattache à Josué. Ils sont les *représentants de l'avenir,* litt. : des hommes de signe, préfigurants. Le sont-ils dans le sens de És. VIII, 18. Éz. XII, 6 ; XXIV, 24, comme symboles ? et cela reviendrait-il à dire que leur ministère actuel est le type prophétique d'un ministère à venir, de celui du Christ ? Ou bien ne pourrait-on pas entendre par des *hommes de signe*, des témoins dont la présence rend la promesse plus solennelle et plus certaine ? Nous avons mis ces mots obscurs en parenthèse. D'autres y voient précisément la promesse elle-même, ce que Josué doit écouter. En tout cas, *le Rejeton* doit être le Messie. Le terme est consacré comme une espèce de nom propre, d'après Jérémie (XXIII, 5 ; XXXIII, 15). L'ange de l'Éternel (Jéhova) appelle donc le Messie son serviteur. La vision aboutit ainsi à une promesse messianique très-positive, plus positive et plus directe que celle des chapitres précédents.

9 Qu'est-ce que cette pierre, et ces yeux, et cette sculpture ? On ne s'accordera jamais sur le sens d'une allégorie aussi peu transparente. En tout cas, la pierre n'est pas le Messie, puisqu'elle est mise dès à présent devant le pontife. Ce pourrait être une pierre du temple, ou le temple lui-même, ou peut-être le peuple. Comme l'auteur y reviendra dans la vision suivante, nous aurons l'occasion d'en reparler. Les yeux, d'après quelques exégètes, sont sculptés sur la pierre. Il est plus naturel de supposer que les *yeux* sont ceux de la providence (le nombre serait sacré et symbolique pour désigner la totalité des forces divines), qui sont fixés sur la pierre, pour la protéger ; et la sculpture à ciseler (la pierre à façonner), ce seraient les destinées ultérieures, soit du temple, soit du peuple.

10 Image d'un bonheur paisible et d'une sécurité parfaite. Mich. IV, 4.

Puis l'ange qui me parlait me réveilla encore, comme un homme qu'on réveille du sommeil[1]. Et il me dit : Que vois-tu ? Et je répondis : Je vois un chandelier qui est tout d'or, ayant son réservoir à son sommet et garni de sept lampes, et il y a sept tuyaux pour les lampes qui sont à son sommet[2]. Et il y a au-dessus deux oliviers, l'un à la droite du réservoir et l'un à sa gauche.

Et je pris la parole et je dis à l'ange qui me parlait : Qu'est-ce que cela, mon Seigneur ? Et l'ange qui me parlait me répondit : Tu ne comprends donc pas ce que c'est ? Et je répliquai : Non, mon Seigneur ! Alors il prit la parole et me dit : C'est la parole de l'Éternel à Zeroubbabel ; elle dit : Ni par la puissance, ni par la force, mais par mon esprit, dit Iaheweh Çebaôṭ[3]. Qui es-tu, grosse montagne, devant Zeroubbabel ? Sois plaine, pour qu'il fasse avancer la pierre-pointe, aux cris de : Salut, salut à elle[4] !

Puis la parole de l'Éternel me fut adressée en ces termes : Les mains de Zeroubbabel ont fondé cette maison et ses mains l'achèveront,

[1] Il faut se mettre au point de vue d'après lequel le sommeil profond est opposé à l'état visionnaire.

[2] La simple description de l'objet de la vision a fourni matière à discussion. Nous pensons qu'il s'agit d'un chandelier reposant sur son pied et surmonté d'un vase rond contenant de l'huile ; autour de ce vase, horizontalement, il y a sept becs placés en cercle, et alimentés au moyen d'autant de conduits. C'est donc une espèce de couronne de flammes qui entoure le réservoir. Les copistes ayant écrit : il y a sept et sept tuyaux, les commentateurs en ont fait 49, ou 14, ou bien encore ils ont relié les sept lampes par sept tuyaux formant ensemble un cercle. Les oliviers sont *au-dessus* du chandelier, dans ce sens qu'en leur qualité d'arbres ils sont plus hauts.

[3] Malgré la lumière des sept lampes, l'explication reste singulièrement obscure. Cependant on voit que l'auteur veut parler du vrai moyen pour atteindre un certain but. Ce moyen, ce n'est pas la force matérielle (qui serait par exemple représentée par un feu puissant), mais l'esprit de Dieu, évidemment symbolisé par l'huile, qui alimente les lampes. Ce fait, que l'esprit de Dieu fait plus et mieux que la force matérielle, c'est une parole de Dieu, une vérité, exprimée dans son ensemble par la vision allégorique. Mais quel est le but ? C'est la ligne suivante qui est sans doute destinée à nous le dire.

[4] Dans la vision précédente, le prophète encourageait le prêtre Josué à continuer vaillamment l'œuvre de la restauration et lui promettait plein succès. Ici, c'est le tour du chef civil. La *grosse montagne* qui se dresse devant Zeroubbabel, ce sont les nombreux obstacles qu'il rencontre devant lui. Jéhova promet, et de la manière la plus énergique (par l'impératif), que les difficultés s'aplaniront, et que le gouverneur achèvera l'édifice (le temple ou la reconstitution nationale ?). La *pierre-pointe* (traduction littérale) est la dernière qu'on pose, au faîte même. Nous dirions la clef de voûte, si les Hébreux avaient construit des voûtes. Cette *pierre* ne pourrait-elle pas servir à expliquer le passage III, 9, qu'on la prenne au sens propre et du temple, ou au sens figuré ? Le sens propre nous paraît suffire.

et tu reconnaîtras que l'Éternel m'a envoyé vers vous[5]. Car qui voudrait mépriser le jour des petites choses, alors que ces sept-là voient avec plaisir le niveau dans la main de Zeroubbabel? Ce sont les yeux de l'Éternel qui parcourent la terre entière[6].

Et je pris la parole et lui dis : Qu'est-ce que ces deux oliviers, à la droite du chandelier et à sa gauche? Et je pris une seconde fois la parole et lui dis : Qu'est-ce que ces deux branches d'olivier à côté des deux conduits d'or qui versent le liquide doré[7]? Et il me répondit : Tu ne comprends donc pas ce que c'est? Et je répliquai : Non, mon Seigneur! Et il me dit : Ce sont les deux oints qui sont placés devant le maître de la terre[8].

Et ayant de nouveau levé les yeux et regardé, je vis un écrit volant[1]. Et il me dit : Que vois-tu? Et je répondis : Je vois un

[5] Encore un exemple du dédoublement de la personne de Dieu ; le texte dit formellement que Jéhova parle, et pourtant il dit qu'il est envoyé par Jéhova vers Israël. Le sens est : tu reconnaîtras que les prédictions ont dit la vérité, et qu'elles venaient de Dieu même.

[6] Le *jour des petites choses,* ce sont les faibles commencements que Zacharie avait sous les yeux, ces travaux toujours interrompus et n'avançant guère. Mais on aurait tort de prognostiquer l'avenir d'après cela. Les *sept* (yeux de la Providence, III, 9, représentés par les sept lampes) voient avec plaisir que Zacharie met la main à l'œuvre. Le *niveau* (litt.: le poids-plomb) est un instrument indispensable à l'architecte, il sert très-convenablement à symboliser le travail activement poursuivi. La phrase descriptive qui parle du parcours de la terre, est destinée à préciser le symbole des yeux : Dieu voit tout, il saura prévoir et prévenir de nouveaux dangers. Et puisqu'il voit l'œuvre avec plaisir, c'est qu'il l'aidera aussi.

[7] Pourquoi n'y a-t-il pas de réponse à cette première question? Le texte serait-il tronqué? La réponse serait-elle superflue? Rien de tout cela. La question est double, parce que l'image est à deux fins. Il y a d'abord deux oliviers, deux arbres entiers, des deux côtés du chandelier; puis à chacun de ces arbres le prophète distingue une branche particulière (nommée en hébreu un épi, parce que les olives y sont nombreuses comme des grains), et de laquelle coule l'huile (directement des olives, sans pressurage) dans un conduit qui va alimenter le réservoir au haut du chandelier.

[8] La réponse se rapporte aux deux questions, mais elle laisse libre carrière à l'imagination des savants. Voici le sens que nous y trouvons : Les deux *arbres* sont le sacerdoce et la royauté, les deux *branches*, sont leurs représentants actuels, Josué et Zeroubbabel. Ils sont *oints* (litt.: fils de l'huile) de l'esprit de Dieu, et versent cette huile dans le réservoir du chandelier qui représente la nation israélite, occupée à l'œuvre de sa restauration, et plus particulièrement à celle du temple.

[1] Nous disons un *écrit* et non un *rouleau,* par la simple raison que la suite prouve qu'il ne s'agit pas de quelque chose de roulé, mais d'une immense feuille de parchemin

écrit qui vole, long de vingt coudées et large de dix coudées. Et il me dit : C'est la malédiction qui passe par-dessus tout le pays : car quiconque dérobe, est balayé d'ici d'après elle, et quiconque jure, est balayé d'ici d'après elle[2]. Je l'ai lancée, parole de l'Éternel, pour qu'elle entre dans la maison du voleur, et dans la maison de celui qui jure par mon nom pour mentir, et qu'elle s'y établisse et la détruise de fond en comble[3]!

Et l'ange qui me parlait reparut[1] et me dit : Lève tes yeux et regarde! Qu'est-ce qui apparaît là? Et je dis : Qu'est-ce? Et il me répondit : C'est le boisseau qui apparaît. Et il ajouta : C'est leur iniquité à tous, dans le pays. Et dans ce moment, un couvercle de plomb fut soulevé et on voyait une femme assise dans le boisseau[2]. Et il me dit : C'est la Méchanceté. Et il la refoula dans l'intérieur du boisseau et jeta le poids de plomb sur l'ouverture. Puis, ayant levé les yeux et regardé, je vis paraître deux femmes, qui avaient des ailes comme des ailes de cigogne, et le vent donnait dans leurs ailes et elles enlevèrent le boisseau entre la terre et le ciel. Et je dis à l'ange qui me parlait : Où vont-elles porter le boisseau? Et il

ou de papyrus étalée dans toute sa largeur. Le texte dit rouleau, parce qu'à cette époque les livres se roulaient encore. Sur cette feuille est écrite la malédiction de Dieu contre les malfaiteurs, elle vole à travers le pays pour les rechercher, comme un oiseau qui cherche sa proie.

[2] Les voleurs et les parjures (car c'est de ceux-ci qu'il faut entendre le mot *jurer*, comme la suite le prouve) sont nommés sans doute à titre d'exemples, et à cause de la plus grande quantité de cas de ces péchés spéciaux. Par le mot *balayer*, nous avons tâché de rendre le sens de l'original, qui dit à la lettre : *être purifié d'ici*, ce qui contient la double idée de l'extermination des coupables et de la purification du pays.

[3] Litt.: bois et pierres.

[1] En d'autres termes : J'eus une nouvelle vision.

[2] Nous mettons le mot français *boisseau*, au lieu de l'hébreu *êfah*. Les archéologues n'ont pas encore pu s'accorder sur la grandeur de cette mesure de capacité. Il y en a qui l'estiment à environ un pied cube, d'autres vont jusqu'à une quarantaine de litres. La première dimension serait beaucoup trop petite pour l'usage que l'imagination du prophète en veut faire. C'est l'*êfah*, dit l'ange, et son contenu *est leur iniquité* (d'après les Septante : *'awonam*. Le texte hébreu a : *est leur œil*, phrase à laquelle les savants se tourmentent en vain de trouver un sens), c'est-à-dire l'ensemble de cette apparition symbolique représente l'iniquité qui peut se trouver dans tout le pays. Elle est logée dans le boisseau sous la forme d'une femme, et ce boisseau est couvert par un *disque* ou couvercle rond, de plomb, pour qu'elle ne puisse pas s'échapper. Le couvercle est soulevé un instant pour l'instruction du prophète.

me répondit : C'est pour lui construire une maison dans le pays de S'ine'ar ; et quand celle-ci sera établie, elle y sera déposée à sa place[3].

Et ayant de nouveau levé les yeux et regardé, je vis quatre chars qui sortaient d'entre deux montagnes, et ces montagnes étaient des montagnes d'airain[1]. Au premier char il y avait des chevaux bais, et au second char des chevaux noirs, et au troisième char des chevaux blancs, et au quatrième char des chevaux tachetés [*roux*][2]. Et je pris la parole et dis à l'ange qui me parlait : Qu'est-ce que cela, mon Seigneur? Et l'ange me répondit en disant : Ce sont les quatre vents du ciel qui s'élancent, en venant de la présence du maître de la terre. Quant au char aux chevaux noirs, ceux-ci s'en

[3] Le texte ne contenant aucune indication sur le symbole des *deux femmes* ailées, nous risquerions de nous égarer, en hasardant n'importe quelle conjecture. Admettons donc que ces femmes ne sont là que pour enlever l'autre de la Terre-Sainte désormais purifiée. Elles sont deux pour porter la lourde machine, elles ont des ailes de *cigogne*, parce que la cigogne est un oiseau à la fois grand et impur et qu'elle peut faire de longs voyages. S'ine'ar est le nom antique de la basse Mésopotamie ou Babylonie. C'est donc dans ce pays détesté et maudit que se trouvera la résidence future de la Méchanceté.

[1] Cette dernière vision est la plus obscure pour le sens et la moins travaillée pour la forme. Cependant nous croyons y découvrir cette idée que, après la purification d'Israël et de Canaan (chap. V), le châtiment des puissances païennes arrivera à son tour. Ce châtiment est représenté sous la figure des *vents* (c'est-à-dire des tempêtes); mais comme l'auteur ne pouvait pas faire paraître les vents dans une vision, il les représente sous la forme de *chars*, et cela d'autant plus facilement, que Jéhova est représenté tantôt comme s'élançant sur un char (Hab. III, 8), tantôt comme volant sur les ailes de la tempête (Ps. XVIII, 11). Ces vents ou chars sortent d'entre deux *montagnes d'airain*, d'une gorge formidable et inaccessible, c'est-à-dire de la demeure même de Dieu.

[2] Nous n'attachons aucune importance particulière à la variété des couleurs ; en tout cas, l'auteur ne nous les explique pas (comp. la note sur chap. I, 11). Mais il y a une double difficulté dans le texte à l'égard de ces couleurs : 1° Le mot que nous avons traduit par *roux* est douteux, la racine indiquant non une couleur, mais la vigueur. 2° Les deux séries ne correspondent pas. En effet, il y a d'abord des chevaux bais, noirs, blancs, et tachetés roux ; plus loin, il y aura des chevaux noirs, blancs, tachetés et roux. Or, il est impossible d'admettre que l'auteur ait à dessein changé sa nomenclature. De là, toutes les conjectures imaginables dans les commentaires. Nous nous tirons d'embarras en biffant le mot *roux* au v. 3, où évidemment il est déplacé, et en supposant que les chevaux bais de la première série, et les chevaux roux de la seconde, sont les mêmes. Car il serait singulier que les bais disparussent subitement pour faire place à d'autres non nommés auparavant.

vont au pays du nord, et les blancs les suivent; et les tachetés s'en vont au pays du sud; et les roux s'en vont et demandent à parcourir la terre [3]. Et il leur dit : Allez parcourir la terre. Et ils parcoururent la terre. Puis il m'appela et me parla en ces termes : Regarde, ceux qui s'en vont au pays du nord assouvissent ma colère sur le pays du nord [4].

Puis la parole de l'Éternel me fut adressée en ces termes [1] : Va prendre, de la part des déportés, de Ḥeldaï, de Tobiyahou et de Ieda'yah, et va te rendre toi-même aujourd'hui à la maison de Ios'iyah, fils de Çefanyah, où ils sont arrivés en venant de Babel, et prends de l'argent et de l'or [2] et fais des couronnes [3], et place-les sur la tête de Iehos'oua', fils de de Iehoçadaq, le grand-prêtre, et parle-lui en ces termes : Voici ce que dit Iaheweh Çebaôṭ : Voici venir un homme, Rejeton est son nom, et il poussera de sa

3 Le pays du nord, la Babylonie, etc., est doublement frappé. Le pays du sud est l'Égypte. La Babylonie et l'Égypte avaient été les deux plus puissantes ennemies d'Israël. Mais il y en a eu d'autres ailleurs. Le quatrième char parcourt la terre entière pour les trouver et les châtier. Les chars, les vents, les attelages, sont au nombre de quatre, pour marquer que personne n'échappera, de quelque côté qu'il se trouve.

4 L'explication nous fait l'effet de quelque chose d'incomplet.

1 La série des visions est terminée. Il suit maintenant un acte symbolique qui termine le cycle des prédictions du prophète. Le style du discours est encore extrêmement négligé, et différents éléments de l'acte racontés d'une manière si confuse, que les intentions de l'auteur ne sont pas faciles à reconnaître.

2 Le désordre dans la suite des idées et des actes est patent. Le texte doit dire sans doute que trois Juifs résidant encore en Babylonie, dans le lieu de la déportation, sont venus en ce moment même à Jérusalem et ont trouvé l'hospitalité chez le nommé Ios'iyah. Ils apportaient de l'or et de l'argent, soit pour le soulagement des colons, soit comme offrande au nouveau sanctuaire qui n'était pas encore achevé. Le prophète Zacharie doit se faire donner de cet or et de cet argent, pour l'usage qui va être dit.

3 Le texte dit : *des couronnes*, au pluriel. Les commentateurs demandent avec raison : pourquoi plusieurs, puisqu'il n'est question que d'une seule personne à couronner ? Bon nombre d'entre eux mettent hardiment le singulier, d'autres admettent une lacune dans le texte et joignent au nom du prêtre Josué celui du gouverneur Zeroubbabel. Et puis on peut demander si les (ou la) couronnes doivent être faites d'un mélange des deux métaux, ou s'il s'agit de deux couronnes, l'une d'or, l'autre d'argent ? Voyez la note suivante.

place, et bâtira le temple de l'Éternel[4]. C'est lui qui bâtira le temple de l'Éternel, et il obtiendra la majesté, et siégera sur son trône comme roi, et sera prêtre sur son trône, et entre les deux il y aura un conseil de salut[5]. Et les couronnes seront pour Ḥélem et Tobiyah et Ieda'yah, et pour l'hospitalité du fils de Çefanyah, comme souvenir dans le temple de l'Éternel[6]. Et on viendra de loin pour bâtir le temple de l'Éternel, et vous reconnaîtrez que c'est Iaheweh Çebaôt qui m'a envoyé vers vous[7]. Et si vous écoutez la voix de l'Éternel, votre Dieu, alors[8]......

---

4 Par le passage III, 8, nous savons déjà que le *Rejeton* est le Messie. Comme celui-ci est désigné comme un personnage devant apparaître dans l'avenir, il est évident que le couronnement du pontife Josué n'est pas destiné à désigner ce dernier comme le Messie. Ce couronnement n'aura donc qu'une signification symbolique, en caractérisant le Messie comme le pontife de l'avenir, et en même temps, par le couronnement même, comme un Roi, tel que les prophètes l'ont toujours conçu. Ne serait-il pas possible de s'en tenir à deux couronnes, l'une pour chacune des deux charges, ou bien celle d'argent pour l'actualité typique, celle d'or pour l'accomplissement définitif? De pareilles conjectures sont faites en l'air, nous le savons bien ; mais que faire d'un texte comme le nôtre, sans de tels expédients? Quant à la construction du temple, le passage IV, 9 fait voir que nous avons affaire ici à une conception plus idéale.

5 Un *conseil de salut*, ou salutaire, est le nom donné au gouvernement messianique, en tant que tous les plans, mesures, actes de celui-ci concourront au vrai bien-être du peuple de Dieu. *Les deux*, c'est le roi et le prêtre, ou plutôt le Messie en sa double qualité ; car les fonctions de l'un et de l'autre sont au fond très-différentes. Cette phrase a le plus embarrassé les exégètes, parce qu'elle semblait accuser la présence simultanée de deux personnes différentes. De même, on s'est rendu l'explication difficile en traduisant : un conseil de *paix*, comme si l'auteur avait voulu parler de deux personnes qui auraient pu se quereller, et en plaçant ces deux personnes sur deux trônes différents. Malgré tout cela, il faut convenir que l'auteur n'a rien fait pour nous éclairer sur la manière dont il combinait dans sa pensée ce qu'il dit ici du Messie et ce que nous avons lu chap. IV, 14 des *deux* oliviers, de sorte que l'interprétation reste toujours sujette à caution.

6 Les couronnes n'ayant dû servir qu'à un acte symbolique, seront rendues aux trois étrangers, ou plutôt, puisqu'ils n'avaient apporté leur or que pour un usage public, elles seront déposées au temple en leur nom et honneur. Le nom de *Heldaï* a été corrompu ici par les copistes. Nous traduisons avec la plupart des modernes : l'*hospitalité* (l'amour, la bonne grâce), bien que nous doutions de la justesse de cette traduction. Un acte d'hospitalité n'avait rien d'extraordinaire. N'y aurait-il pas ici encore une faute de copiste à l'égard du nom propre?

7 Allusion à la conversion des païens, qui sera le sceau de l'accomplissement des prophéties.

8 Le reste de la phrase manque. On se tire ordinairement d'affaire en traduisant : *Cela arrivera*, si, etc.

La quatrième année du roi Daryawes', la parole de l'Éternel fut adressée à Zekaryah, le quatrième jour du neuvième mois, du Kislew[1]. Ceux de Bêṭ-El avaient envoyé S'aréçer et Rég'em-Melk avec ses gens, pour implorer l'Éternel, en disant au prêtre de la maison de l'Éternel, et aux prophètes : Devons-nous observer le deuil du cinquième mois, avec les abstinences, comme nous l'avons fait depuis tant d'années déjà[2] ? Et la parole de l'Éternel me fut adressée en ces termes : Dis à tout le peuple du pays et aux prêtres[3] : Quand vous jeûniez et que vous portiez le deuil au cinquième et au septième mois[4], voilà bien soixante-et-dix ans, est-ce que c'est donc pour moi que vous jeûniez ? Quand vous mangez et buvez, c'est bien vous qui mangez et qui buvez[5] ! Mais il s'agit des paroles que l'Éternel a fait proclamer par la bouche des anciens prophètes, alors que Jérusalem était encore habitée et tranquille, ainsi que le pays du midi et la plaine.

Et la parole de l'Éternel fut adressée à Zekaryah en ces termes : Voici ce qu'a dit Iaheweh Çebaôṭ : Rendez la justice fidèlement, et pratiquez, l'un envers l'autre, la charité et la pitié ; n'opprimez pas la veuve et l'orphelin, l'étranger et le pauvre ; et ne méditez pas

[1] C'est-à-dire au mois de décembre de l'an 518 av. J.-C.

[2] Après la catastrophe de l'an 588, il s'était établi, parmi les Israélites, à Babylone surtout, la coutume de consacrer des jours de deuil commémoratifs des malheurs de la nation, à différentes époques de l'année (chap. VIII, 19), entre autres, un jour du 5e mois (*Ab*), correspondant à peu près à notre mois d'août, pendant lequel eut lieu l'incendie et le sac de la ville et du temple. Ces usages avaient continué à être observés depuis le retour, dans le sein de la colonie et de ses dépendances. Maintenant que le nouveau temple était presque achevé, et que Jérusalem se relevait de ses ruines, on se demandait s'il convenait bien de laisser subsister ces fêtes. Jusque-là tout est clair. Mais le commencement de la phrase est obscur et le texte probablement fautif. D'autres traduisent de manière à faire de S'aréçer, etc., non les *envoyés* de Bêṭ-El, mais les magistrats de cette ville=*envoyants* (des députés). D'autres encore font disparaître le nom de Bêṭ-El, endroit situé assez près de Jérusalem, mais en dehors de l'ancien royaume de Juda, pour lui substituer la *maison de Dieu* (le temple), *vers* lequel aurait été envoyée la députation. Le nom de S'aréçer fait voir que les Juifs nés en Babylonie commençaient à porter des noms étrangers (comp. 2 Rois XIX, 37).

[3] La réponse ne s'adresse pas aux députés de Bêṭ-El seuls ; le peuple entier a intérêt à connaître la pensée de son Dieu, et les prêtres mêmes, qu'on était venu consulter, ont besoin d'en être instruits.

[4] Ce dernier jeûne en commémoration de l'assassinat de G'edalyah (Jér. XLI).

[5] C'est là votre affaire. Je ne vous commande pas ces jeûnes, je ne vous les défends pas. C'est autre chose que j'ai à cœur. Au v. 7 il y a une ellipse : Ce sont les paroles, etc., *que vous devez observer ;* ce terme d'*observer* domine dans tout ce qui précède, et il est naturel de le répéter ici. Or, les paroles des anciens prophètes n'ont jamais porté sur les jeûnes, mais sur ce qui va être rappelé v. 8 suiv.

dans vos cœurs le malheur de vos frères[6]! Mais ils refusèrent d'écouter, ils raidirent le cou[7], et se bouchèrent les oreilles pour ne pas entendre. Ils changèrent leur cœur en un dur diamant, pour ne pas entendre l'enseignement et les paroles que l'Éternel leur adressait par son esprit, par la bouche des anciens prophètes. Et il survint une grande colère de la part de l'Éternel. Et de même qu'il avait appelé sans qu'ils écoutassent, de même, dit l'Éternel, «ils appelleront, et je n'écouterai pas[8]! Je les disperserai parmi tous ces peuples qu'ils n'avaient point connus[9], et le pays sera une solitude derrière eux, sans passant ni habitant[10]!» Voilà comme ils ont changé ce beau pays en désert.

Et la parole de l'Éternel me fut adressée en ces termes : Voici ce que dit Iaheweh Çebaôṭ : Je suis animé pour Sion d'un zèle jaloux, avec une grande ardeur je prends fait et cause pour elle[11]. L'Éternel dit : Je suis revenu à Sion, j'ai établi ma demeure au milieu de Jérusalem, et Jérusalem sera appelée la ville de la stabilité[12], et la montagne de Iaheweh Çebaôṭ sera la montagne sacrée. L'Éternel dit : Désormais les vieillards et les matrones seront assis dans les rues de Jérusalem, tenant le bâton à la main, à cause de leur grand âge ; et les rues de la ville seront remplies de jeunes garçons

6 Ces paroles ne forment pas une *nouvelle* instruction dont notre prophète se dirait chargé : il veut résumer les instructions données par ses prédécesseurs, en opposant très-explicitement la morale pratique au culte rituel.

7 Litt. : ils présentèrent une épaule rénitente ; la métaphore est empruntée à la résistance que le bœuf oppose à celui qui veut l'atteler, lui imposer le joug.

8 On affaiblit le sens et l'on s'éloigne du texte en traduisant : ils appelèrent et je n'écoutai pas. Le prophète se reporte toujours aux temps antérieurs à la catastrophe, il veut instruire par l'histoire. Mais on peut hésiter à l'égard des lignes suivantes. Nous avons supposé que le discours de Jéhova, avec ses menaces, continue jusqu'à l'avant-dernière ligne. D'autres mettent tout au prétérit : Je les dispersai, etc.

9 Tellement ils étaient lointains ! L'exil n'en est que plus terrible.

10 Litt. : Sans passant ni revenant. Cela veut dire simplement : sans habitant.

11 Cette traduction n'est pas tout à fait littérale, parce que la langue française n'offre pas les moyens de reproduire le sens mot à mot. L'auteur veut opposer les sentiments actuels de Jéhova, réconcilié avec son peuple, à ceux qui s'étaient manifestés par la ruine de Jérusalem. Ces sentiments sont ceux d'un *ardent* amour, qui veille avec *jalousie* sur l'objet aimé, pour qu'il ne s'égare plus, ni ne soit plus menacé.

12 On traduit ordinairement : *de la fidélité*, ville fidèle (ce que le mot peut signifier), mais il ne s'agit pas ici des qualités morales des habitants, mais du sort heureux qui les attend. De même, dans la ligne suivante, nous mettons montagne *sacrée*, et non : de *sainteté*.

et de filles qui y joueront [13]. L'Éternel dit : Si cela paraît merveilleux au reste de ce peuple, en ces jours-là, à moi aussi cela paraîtra merveilleux, dit l'Éternel [14]. L'Éternel dit : Voyez, je délivre mon peuple : du pays du levant et du pays du couchant je les ramène, pour qu'ils demeurent dans Jérusalem ; ils seront mon peuple, et moi je serai leur Dieu, avec fidélité et justice [15]. L'Éternel dit : Prenez courage [16], vous qui en ces jours entendez ces discours de la bouche des prophètes, qui ont parlé le jour où la maison de Iaheweh Çebaôṭ, ce temple, fut fondé pour être rebâti [17]. Car avant ce jour, les hommes n'obtenaient point le salaire de leurs peines, et il n'y avait point de salaire pour les bêtes ; ceux qui entraient et sortaient n'étaient point en sûreté devant l'ennemi, et je mettais tous les hommes aux prises l'un avec l'autre [18]. Mais à présent, dit l'Éternel, je ne suis plus, pour le reste de ce peuple, comme autrefois : mais la culture de la prospérité, la vigne [19], donnera son fruit, et la terre donnera son produit, et le ciel donnera sa rosée, et je mettrai le reste de ce peuple en possession de

13 Tableau de la tranquillité et de la paix profonde et durable. Plus de guerre et de calamité qui abrège les jours de l'homme ; plus de souci qui pèserait, par contre-coup, jusque sur la jeunesse.

14 On traduit communément : si cela paraît impossible au peuple, cela doit-il donc aussi paraître impossible à moi ? Mais la forme interrogative n'est pas indiquée dans le texte, et *en ces jours-là*, c'est-à-dire lors de l'accomplissement, la chose ne pouvait plus paraître impossible. Le sens du texte, tel qu'il est, ne peut être que celui-ci : Le peuple aura raison de s'extasier sur cette révolution merveilleuse, car moi aussi, qui l'amène, je la juge telle.

15 Réciproquement. Les deux qualités sont attribuées tant à Jéhova qu'à Israël.

16 Litt.: Que vos mains soient fortes.

17 On se rappelle que la reconstruction fut entreprise deux fois ; la première fois, immédiatement après le retour (Esdr. III, 10), où l'œuvre fut bientôt interrompue ; la seconde fois, naguère (Agg. II, 15, 18), où le temple finit par être *rebâti*. Les *discours* en question sont donc les promesses faites par Aggée et Zacharie.

18 Le prophète rappelle le triste état de la colonie dans les premières vingt années après le retour. Point de sécurité au dehors, point de paix au dedans, stérilité dans la campagne, disette dans la ville. On travaillait bien, mais le travail n'était pas béni ; ni les hommes, ni les bêtes n'obtenaient ce qu'ils auraient dû gagner par leurs peines. Cette situation dura jusqu'au jour où enfin la reconstruction du temple fut sérieusement reprise.

19 Si le texte est intact, la vigne est appelée une *culture de prospérité* (de paix), parce qu'elle demande des soins qui sont impossibles en temps de trouble, ou parce que la vendange est de fait une époque de bonheur. La phrase est un peu recherchée et le sens par conséquent peu clair ; mais l'interprétation vulgaire : *On sèmera en paix*, est grammaticalement impossible.

tout cela. Et de même que vous avez été en malédiction parmi les peuples, vous, maison de Juda, et vous, maison d'Israël, de même je vous sauverai, et vous serez en bénédiction [20] : n'ayez pas peur! prenez courage! L'Éternel dit : De même que j'ai songé à vous faire du mal, quand vos pères m'avaient irrité, dit l'Éternel, et que je ne m'en suis pas repenti [21], de même encore, en ces jours-là, je songerai à faire du bien à Jérusalem et à la maison de Juda : n'ayez pas peur! Voici ce que vous aurez à faire : Dites la vérité l'un à l'autre; rendez la justice fidèlement et sainement dans vos places publiques; ne méditez pas dans vos cœurs le malheur de vos frères, et n'aimez pas les faux serments : car tout cela, je le déteste, dit l'Éternel [22].

Et la parole de l'Éternel me fut adressée en ces termes : L'Éternel dit : Le jeûne du quatrième mois, et le jeûne du cinquième, et le jeûne du septième, et le jeûne du dixième, deviendront, pour la maison de Juda, des jours de joie et de réjouissance, des jours de fête [23] : Mais aimez la vérité et la paix! L'Éternel dit : Encore sera-ce qu'il viendra des peuples, et les habitants de grandes villes, et les habitants de l'une iront à ceux de l'autre, en disant : Allons donc implorer l'Éternel, et rechercher Iaheweh Çebaôṭ! — Moi aussi, je veux y aller [24]! Et de grands peuples, et de puissantes nations viendront rechercher Iaheweh Çebaôṭ à Jérusalem et implorer l'Éternel. L'Éternel dit : En ces jours-là, il y aura que dix hommes de toute

[20] Être en bénédiction, en malédiction, veut dire, servir d'exemple à citer quand on veut maudire ou bénir. Ainsi on nommait Sodome quand on voulait menacer quelqu'un d'une ruine totale; on nommait Abraham quand on voulait se souhaiter un bonheur extraordinaire (Soph. II, 9. Gen. XII, 3).

[21] C'est-à-dire : et que j'ai accompli mes desseins sinistres contre vous.

[22] Comp. VII, 9, 10. C'est la condition de l'accomplissement des promesses précédentes.

[23] Il a déjà été question (chap. VII, 3, 5) d'une partie de ces jeûnes. On était venu demander s'il fallait continuer indéfiniment à les célébrer. Ici, le prophète déclare qu'ils n'auront plus de raison d'être désormais, mais qu'il y aurait un meilleur moyen, et un moyen indispensable, de plaire à Dieu. Le jeûne du 4e mois (Ṭammouz) consacrait le souvenir de la prise de Jérusalem, qui avait eu lieu le 9 de ce mois, en la onzième année du règne de Çideqiyah. Le jeûne du 10e mois (Tebet), se rapportait au commencement du siége, en la neuvième année du même règne. Voyez Jér. XXXIX; LII. 2 Rois XXV.

[24] Ces dernières paroles doivent être la réponse des habitants de la ville à laquelle on adressait l'invitation. C'est un tableau animé de la conversion des païens.

langue et nation saisiront le pan de l'habit d'un Juif[25], en disant : Nous irons avec vous, car nous avons entendu que Dieu est avec vous !

[25] On remarquera ce nom, désormais de plus en plus exclusivement usité pour le peuple israélite. Antérieurement un *Iehoudi* était simplement un membre de la tribu de Juda. Depuis que cette tribu, après la fondation du second temple, forma le noyau de la nationalité rétablie, son nom devint le nom général de toutes les populations d'origine israélite qui s'y rattachèrent successivement. Dix hommes étrangers s'attacheront à un Juif, pour être introduits auprès de son Dieu, cela doit sans doute marquer la proportion dans laquelle s'étendra le cercle d'action de la théocratie.

XIX

ABDIAS

CINQUIÈME SIÈCLE AVANT JÉSUS-CHRIST

INTRODUCTION

Le plus petit écrit de l'Ancien Testament a donné lieu à une des plus interminables controverses critiques entre les savants hébraïsants, et il est très-peu probable que le problème, dont nous allons soumettre les éléments à nos lecteurs, reçoive jamais une solution généralement satisfaisante. Le personnage auquel l'inscription attribue les quelques versets qu'on va lire, nous est absolument inconnu. Les anciens déjà n'en savaient rien, car, outre le nom propre, cette inscription ne nous fournit pas le moindre renseignement, et ce nom même est incertain, en tant qu'il s'agit de sa véritable prononciation. Dans les écoles rabbiniques, auxquelles nous devons notre texte dans sa forme reçue, on s'est décidé à le prononcer ʿObadyah ; les Grecs, c'est-à-dire les traducteurs juifs d'Alexandrie, ont lu ʿAbdiyah, et c'est sous cette dernière forme, tant soit peu hellénisée, qu'il a passé dans les bibles latines et françaises. Ce qui divise les érudits, c'est la question chronologique, l'incertitude relativement à l'époque à laquelle il faudrait assigner la rédaction du seul oracle que nous possédons de ce prophète. A cet égard, les opinions sont on ne peut plus divisées. Pour les uns, ʿObadyah est le plus ancien de tous les prophètes qui ont laissé des écrits ; pour d'autres, au contraire, il serait le tout dernier : le neuvième et le quatrième siècle sont ainsi les termes extrêmes d'une longue série de combinaisons contra-

dictoires, et ceux-là même qui se renferment avec leurs hypothèses dans un cercle moins étendu, ne peuvent s'accorder sur un point capital, à savoir, si le discours est antérieur ou postérieur à la ruine de Jérusalem. Il est vrai que le rang réservé à 'Obadyah par les rédacteurs du canon, le classe parmi les anciens prophètes, mais c'est là une combinaison comme une autre et la critique a plus d'une fois établi que les savants de la synagogue ont été sujets à se tromper comme d'autres mortels.

En présence d'une telle variété d'opinions, émises tour à tour par les représentants les plus autorisés de la science, il serait téméraire de promettre d'emblée une explication qui emporterait tous les suffrages. Il est même évident que les arguments décisifs font défaut à tout le monde. Il convient donc d'exposer avant tout les causes de ces hésitations et de ces divergences, sauf à essayer ensuite de faire pencher la balance des probabilités d'un côté de préférence à l'autre.

L'oracle de 'Obadyah est une menace contre les Édomites. Le prophète débute en disant que Jéhova a envoyé un héraut chez les nations païennes pour organiser une levée en masse contre ce peuple qu'il a résolu de châtier, et qui se prévaut en vain de sa position en apparence inattaquable dans les gorges de ses montagnes. Malgré tout son savoir faire, il sera vaincu, pillé, massacré, pourchassé (v. 1-9). Puis l'auteur arrive à signaler les causes de cette explosion de la colère divine. C'est qu'Édom s'est associé aux ennemis d'Israël quand ceux-ci se sont emparés de Jérusalem. Quoique frère de Jacob, il a voulu avoir sa part du butin au moment de la détresse de Juda, et s'est réjoui des malheurs de celui-ci (v. 10-14). Mais le grand jour de la rémunération vengeresse est proche. Ce que les nations païennes ont fait à Israël, cela leur sera rendu avec usure : elles ont festoyé sur la sainte montagne, elles videront le calice à leur tour (v. 15, 16). Le peuple de Dieu reprendra le dessus et la race d'Ésaü sera anéantie. Juda et Benjamin s'empareront de son territoire et en général de tous les pays voisins, parmi lesquels sont expressément nommés Éphraïm et G'ile'ad, et à eux viendront se joindre ceux qui avaient été retenus captifs à l'étranger (v. 17-21).

Les Édomites, soumis autrefois par David, reconquirent leur indépendance du temps du roi Joram, vers 890 av. J.-C. (2 Rois VIII, 20). Subjugués de nouveau par Amaçyah et 'Ouzziyah, vers

la fin du neuvième siècle (2 Rois XIV, 7, 22), ils secouèrent définitivement le joug des Israélites du temps d'Aḥaz, vers 740 (2 Rois XVI, 6. 2 Chron. XXVIII, 17). Nulle part, dans les notices historiques, du reste extrêmement succinctes, relatives à ces faits, il n'est question d'une prise de Jérusalem par les Édomites, ni d'une participation à une pareille conquête amenée ou dirigée par quelque autre ennemi (2 Rois XIV, 13. 2 Chron. XXI, 16; XXV, 23). L'hypothèse que le morceau que nous allons lire pourrait se rapporter à l'une des catastrophes mentionnées dans ces derniers passages, ne repose donc sur aucune donnée positive, sur aucun témoignage explicite de l'histoire. Elle a été provoquée par des raisons d'un genre différent. D'un autre côté, il paraît certain que les Édomites profitèrent des guerres des Chaldéens sous Neboukadreççar, lesquelles amenèrent finalement la destruction de Jérusalem, pour assouvir leur haine invétérée et leur soif de pillage sur les malheureux Israélites. Les auteurs contemporains en parlent itérativement dans ce sens (Lament. IV, 21. Ézéch. XXXV. Ésaïe XXXIV), et le souvenir de ces hostilités se conserva longtemps, peut-être pendant des siècles (Psaume CXXXVII, 7), et cela d'autant plus facilement, que les Édomites continuèrent à occuper une bonne partie de l'ancien territoire de la tribu de Juda.

Or, parmi les auteurs qui menacent Édom de la vengeance du ciel, se trouve aussi Jérémie, dans le livre duquel il y a un morceau dont l'analogie frappante avec une portion du texte de ʿObadyah a été la cause principale des embarras de la critique (Jér. XLIX, 7 suiv.). En effet, il est impossible de méconnaître, nous ne dirons plus même une grande analogie, mais une véritable identité entre certaines parties des deux textes. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à mettre à côté des v. 1-6 et 8 de ʿObadyah, les versets de Jérémie dans l'ordre suivant : 14, 15, 16, 9, 10, 7. Tout le monde reconnaît donc qu'il y a là un rapport de dépendance ; mais on se divise sur la question de savoir de quel côté est l'originalité. Plusieurs critiques plaident pour la priorité de Jérémie, un plus grand nombre pour celle de ʿObadyah. Nous avouons que si la question se posait dans des termes aussi simples, cette dernière opinion nous semblerait préférable. Jérémie a l'habitude de tirer parti de ses lectures. On n'a qu'à comparer, par exemple, le chapitre immédiatement précédent (XLVIII), l'oracle contre Moab, avec les chap. XV et XVI d'Ésaïe, et l'on trouvera un rapport du

même genre. Ici, les emprunts qu'il est censé avoir faits à 'Obadyah se présentent comme des lambeaux de texte, des phrases isolées, utilisées çà et là selon l'occasion, tandis que dans leur source présumée ces mêmes phrases forment une suite parfaitement simple et logique. On peut faire valoir encore en faveur du même point de vue plus d'une observation de détail, qu'il serait trop long d'énumérer ici. Cependant à l'égard de quelques éléments communs aux deux textes, un jugement opposé peut être rendu plausible aussi. Les faits ne sont donc pas absolument décisifs, bien que, nous le répétons, la plus grande somme des arguments soit pour la priorité de 'Obadyah. Mais cette manière de voir se heurte contre une difficulté majeure. Le discours de Jérémie est positivement antérieur à la destruction de Jérusalem, tandis que celui de 'Obadyah semble parler de celle-ci comme d'un fait accompli. Ceci est en contradiction flagrante avec le résultat de la comparaison des deux textes, tel que nous venons de le formuler, et ne peut que dérouter davantage la sagacité des historiens.

Les termes du problème ainsi posés, il nous semble qu'il n'y a qu'un seul moyen de les concilier, moyen assez hardi, il est vrai, et ne pouvant avoir d'autre valeur que celle d'une conjecture plus ou moins plausible, mais enfin tel, qu'il écarte les principales difficultés. Qu'on veuille bien remarquer que les rapports entre Jérémie et 'Obadyah se bornent aux huit premiers versets de celui-ci. De tout le reste, et notamment de tout ce qui se rapporte à la catastrophe de Jérusalem déjà consommée, il n'y a pas un mot dans le premier de ces deux prophètes. Nous devons en conclure que ce que Jérémie a eu sous les yeux, ce n'était pas le texte complet de 'Obadyah, tel qu'il existe aujourd'hui. Ensuite il est à observer que dans la seconde partie de ce texte (v. 10-21), dont il n'y a pas de trace dans Jérémie, on rencontre un assez grand nombre d'éléments qui se trouvent aussi dans Joël (chap. IV), des mots, des phrases, des idées, dont le parallélisme évident ne saurait être l'effet du pur hasard. Par là, notre prophète semble se caractériser suffisamment comme compilateur, et nous admettrons sans trop de peine, que dans la première partie aussi il aura utilisé quelque prophétie plus ancienne (très-ancienne peut-être) contre les Édomites, laquelle était aussi connue de Jérémie, qui se l'était déjà appropriée d'une manière plus libre. Si l'on ne voulait pas expliquer les rapports entre les deux textes

par cette supposition d'un troisième plus ancien, devenu la source commune des deux autres, il faudrait bien nécessairement admettre, malgré les apparences, que Jérémie lui-même a été la source directe de ʿObadyah.

Mais voici encore une considération à l'appui de notre hypothèse. Les différentes parties du texte de ʿObadyah ne paraissent pas trop bien s'accorder entre elles. En effet, dans celle qu'il a en commun avec Jérémie, la destruction d'Édom est représentée comme le fait des nations païennes, mandées exprès par Jéhova pour accomplir cette œuvre de vengeance. Dans l'autre partie, au contraire, c'est Israël lui-même qui est chargé de cette besogne, et à cet égard on peut même découvrir une idée analogue dans le texte correspondant de Joël (IV, 8).

Nous ne pouvons donc voir dans l'écrit de ʿObadyah qu'une œuvre de seconde main, une imitation sans grand mérite littéraire. Mais nous irons plus loin. Nous n'hésitons pas à exprimer l'idée qu'il n'a pas été rédigé sous l'impression immédiate des événements auxquels il fait allusion. La ruine de Jérusalem semble déjà appartenir à un passé plus ou moins éloigné. Le texte n'en peint pas les horreurs. Il ne reste que le sentiment de haine, le besoin de revanche, entretenu par des souvenirs devenus déjà un peu vagues. Et qu'on le remarque bien, cette haine s'adresse non aux Chaldéens, les véritables auteurs de la catastrophe, mais aux Édomites, qui n'y ont joué qu'un rôle secondaire. Nous en concluons que le compte des Chaldéens était réglé par la conquête de Cyrus, tandis que les Édomites occupaient toujours une partie du territoire et provoquaient ainsi constamment le patriotisme israélite. D'autres ont fait des remarques analogues, mais on pensait que l'auteur, vivant lui-même dans l'exil, pourrait avoir perdu de vue les Chaldéens maîtres du pays. Nous croyons que notre explication est plus conforme aux textes. Jérusalem aura déjà été rebâtie, les vainqueurs étaient anéantis à leur tour ; il ne restait que ces voisins, odieux et incommodes à la fois, dont la présence ravivait sans cesse les vieux griefs. Le Psaume CXXXVII, que nous avons déjà cité, prouve que ces sentiments subsistaient dans toute leur énergie, bien plus tard encore. Ils s'enracinèrent même tellement dans l'esprit des Juifs, que le nom d'Édom finit par désigner, dans la littérature des âges suivants, tout ce que le judaïsme haïssait le plus dans l'étranger, et notamment Rome et les Romains.

Ce n'est pas tout. Immédiatement après avoir comparé la maison de Jacob à un feu et la maison de Joseph à une flamme, qui dévoreront la maison d'Ésaü comparée à du chaume, c'est-à-dire après avoir dit qu'Israël dans sa totalité détruira les Édomites, l'auteur annonce que Juda s'emparera des champs d'Éphraïm et de Samarie, et Benjamin de G'ile'ad. Ce passage est très-significatif. On a pu y voir les traces de la rivalité entre les deux royaumes, et partant une preuve que 'Obadyah aurait vécu et écrit du temps des anciens rois; nous y voyons au contraire une preuve de plus, que pour lui les tribus de Juda et de Benjamin représentent la nation, dépossédée de la plus grande partie de son territoire, et circonscrite, depuis la restauration de son temple, dans des limites très-étroites qu'un temps meilleur seul devra étendre de nouveau. Il ne s'agirait donc plus de l'époque de l'exil proprement dit, de la déportation babylonienne, et s'il y a encore des Israélites retenus de force au dehors et dont on espère le retour, c'est ailleurs qu'il faudra les chercher.

Vision de ʿObadyah.

Voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel, au sujet d'Édom[1] :

Un message nous est arrivé de la part de l'Éternel,
Un hérant a été envoyé parmi les peuples :
Levez-vous ! Mettons-nous en route pour le combat[2] !

Vois-tu ! Je te fais petit parmi les peuples,
Tu seras méprisé, on ne peut plus.
L'orgueil de ton cœur t'a trompé,
Toi qui, demeurant dans les gorges des rochers,
Établi bien haut[3],
Disais dans ton cœur : Qui me mettra à bas ?
Quand tu élèverais ton aire comme l'aigle,
Quand tu la placerais entre les étoiles,
Je t'en ferais descendre, parole de l'Éternel !

[1] Cette première ligne est une espèce de suscription qui indique sommairement le sujet de l'oracle. Elle se sépare nettement de ce qui suit par la différence évidente du style, qui est ici celui de la plus simple prose. Tout de même, c'est l'auteur lui-même qui a dû l'écrire, puisque le nom d'Édom, qui est indispensable pour l'intelligence du reste, n'est pas reproduit dans les strophes qui suivent. Voyez une transition semblable, ci-dessus Zach. IX, 1.

[2] La ruine des Édomites doit être amenée par une attaque guerrière, pour laquelle Dieu lui-même mande les nations. Le prophète en parle comme ayant entendu l'appel adressé à celles-ci.

[3] Litt.: la hauteur de ton siége, c'est-à-dire : lesquelles sont ton siége élevé. En hébreu, les pronoms passent de la seconde à la troisième personne, ce qui a dû être changé dans la traduction.

Sont-ce des voleurs qui sont entrés chez toi?
Sont-ce des brigands nocturnes?
Comme tu es ruiné[4]!
Ils ont bien emporté assez!
Sont-ce des vendangeurs qui sont entrés chez toi?
Ils ont bien laissé de quoi grapiller!

Comme 'Ésaw a été fouillé!
Comme ils ont été recherchés, ses trésors cachés!
Jusqu'à la frontière ils t'ont chassé
Ceux qui avaient été tes alliés;
Ils t'ont trompé, ils t'ont fait violence,
Ceux qui avaient été tes amis;
Ceux qui avaient été tes commensaux
Ont mis le piége sous tes pieds:
C'en est fait de ta sagesse[5]!
Oui, en ce jour-là, dit l'Éternel,
Je ferai disparaître d'Édom les habiles,
Et la sagesse des montagnes de 'Ésaw,
Et tes guerriers, ô Téman, seront dans l'épouvante,
Pour que le dernier homme périsse
Dans les montagnes de 'Ésaw, dans le carnage.

[4] La ruine d'Édom, tout à l'heure prédite comme décidée et imminente, est représentée ici comme consommée. Tout de même, le sens de cette strophe, ainsi que celui de la suivante, est plus ou moins incertain. Nous exprimons ici la pensée que la catastrophe est telle, qu'on pourrait la comparer au spectacle que présenterait une maison dévalisée par des brigands, ou une vigne après les vendanges. Le poëte a l'air de se récrier au sujet de l'état des choses qu'il entrevoit. D'autres cependant traduisent: *Si ç'avaient été des voleurs, ou des vendangeurs, ils auraient laissé quelque chose. Ici rien ne reste!* Mais, dans ce cas, il faut considérer la phrase: *comme tu es ruiné!* comme une parenthèse qui interrompt le discours.

[5] Les obscurités de l'original sont ici telles, qu'on a de la peine à accepter le texte comme tout à fait authentique. Aussi bien notre traduction est-elle un peu libre et en partie conjecturale. On voit bien que les Édomites sont représentés comme un peuple riche et puissant, et vivant aujourd'hui en parfaite sécurité par suite de ses relations politiques et commerciales avec ses voisins. Mais cela changera. Ces alliés se tourneront contre eux, et la sagesse si renommée de la nation (1 Rois V, 10) lui fera défaut au moment où elle aurait été le plus nécessaire. Pour trouver le sens que nous exprimons, nous avons dû introduire dans le texte un mot qui ne s'y trouve pas. Après les hommes de ton alliance (tes alliés) et les hommes de ta paix (tes amis), nous mettons les *hommes* de ton pain (tes commensaux). Si l'on ne veut pas admettre cette ellipse, il faut traduire: Ton pain, ils en ont fait un piége sous toi, et le *pain* serait le symbole de la confraternité.

C'est à cause du crime contre ton frère Jacob[6]
Que la honte te couvrira,
Et que tu seras anéanti à jamais!
Le jour où tu prenais position contre lui[7],
Le jour où les ennemis emportaient son bien,
Où les étrangers envahissaient ses portes
Et jetaient le sort sur Jérusalem[8] —
Toi aussi, tu étais du nombre!

Mais ne te repais pas[9] de la journée de ton frère,
De la journée de son désastre ;
Ne te réjouis pas au sujet des enfants de Juda,
Au jour de leur ruine ;
N'ouvre pas la bouche si grande,
Au jour de leur détresse,
Ne vas pas envahir la porte de mon peuple,
Au jour de son malheur,
Ne te repais pas, toi aussi, de son revers,
Au jour de son malheur,
Ne porte pas la main sur son bien,
Au jour de son malheur,
Ne te poste pas dans le carrefour,
Pour massacrer ses fuyards,
Ne livre pas ce qui en reste,
Au jour de la détresse!

Car elle est proche, la journée[10] de l'Éternel sur tous les peuples:
Ce que tu as fait, te sera fait,
Tes actes retomberont sur ta tête!

[6] Allusion directe à un fait historique, où les Édomites se sont joints aux ennemis de Juda, pour donner le coup de grâce au royaume des Isaïdes. D'après la généalogie ethnographique de la Genèse 'Ésaw (Édom) et Jacob étaient frères. La ruine prochaine d'Édom sera donc la revanche pour celle de Juda. Comp. Joël IV, 19.

[7] Cette ligne et la dernière de la strophe ne s'accordent pas bien ensemble au point de vue logique ou syntactique. En s'arrêtant à la description de l'invasion ennemie, l'auteur oublie qu'il a commencé sa phrase à un autre point de vue.

[8] Comp. Joël IV, 3.

[9] Le fait reproché aux Édomites appartenait au passé. Le poëte se le représente comme actuel ou permanent. On comprend que ce qu'il a l'air de leur interdire, lui était dicté par le souvenir de la réalité historique. Le passage est un peu monotone à force de répétitions.

[10] Du jugement rémunérateur. Comp. Joël IV, 14, 4, 7.

Oui, comme vous vous êtes mis à boire sur ma sainte montagne,
Ainsi on fera boire à toutes les nations sans répit[11];
Elles boiront, elles s'enivreront[12],
Elles seront comme si elles n'avaient jamais été.

Mais sur la montagne de Sion il y aura un reste sauvé;
Elle sera sacrée[13], [possessions.
Et ceux de la maison de Jacob s'empareront de leurs[14]
Et la maison de Jacob sera un feu,
Et la maison de Joseph[15] une flamme,
Et la maison de 'Ésaw du chaume :
Ils les allumeront et les dévoreront,
Il ne restera rien de la maison de 'Ésaw :
C'est l'Éternel qui le dit.

Et ceux du midi[16] s'empareront des montagnes de 'Ésaw,
Et ceux de la plaine du pays des Philistins;

[11] Il y a ici un jeu de mots facile à saisir. Le temple a été profané par les festins et les excès des vainqueurs; la punition consistera en ce que Jéhova leur fera vider la coupe de sa colère, au fond de laquelle ils trouveront leur ruine complète et définitive.

[12] Mot de signification douteuse; on l'interprète du tapage que font les gens ivres. L'étymologie permettrait de l'entendre du mouvement de la langue qui aspire et lèche la dernière goutte.

[13] Désormais inaccessible aux ennemis du peuple de Dieu. Le *reste,* qui survit et qui formera la souche de l'Israël de l'avenir, nous rappelle ce qui a été dit plus haut de massacres et de captivité. Joël III, 5; IV, 17.

[14] Il est difficile de déterminer le sujet de ce pronom. L'auteur veut-il parler déjà ici de la conquête du pays d'Édom par les Israélites, ou veut-il parler de la rentrée de ceux-ci dans leur patrie?

[15] La restauration préalable de la nation tout entière rentre dans le cercle des idées et des espérances des prophètes. Joseph représente le royaume d'Éphraïm. Cependant il ne serait pas impossible que, dans ce passage, les deux noms propres fussent absolument synonymes et qu'il ne fût pas question des tribus du nord. Voyez v. 19.

[16] Le territoire de Juda se divisait naturellement en plusieurs districts : la montagne, au centre; la plaine, à l'ouest; la lande, à l'est, et le *nég'eb* (probablement : pays sec), au midi. Le prophète veut dire que Juda se fortifiera de manière que les habitants de chaque district franchiront leurs frontières et s'empareront du territoire le plus voisin. Dans cette supposition, Benjamin représenterait la portion du peuple occupant la partie orientale du territoire et franchissant désormais le Jourdain, et la portion non nominativement désignée (*ils* prendront possession), ce seraient ceux qui s'étendraient vers le nord, pour occuper ce qui avait autrefois formé le royaume d'Éphraïm ou de Samarie. Si l'on ne veut pas exclure les Éphraïmites de la participation au bonheur de l'avenir, il faut les comprendre dans ce mot : *ils,* qui représenterait alors plutôt la totalité de la nation. Mais dans l'introduction nous avons donné une autre explication.

Ils prendront possession des champs d'Éphraïm,
Et des champs de S'omerôn,
Et Benjamin s'emparera de G'ile'ad.
Et les déportés de cette armée d'Israélites,
Qui sont [parmi][17] les Cananéens jusqu'à Çarpaṭ,
Et les déportés de Jérusalem
Qui sont en Sparad,
S'empareront des villes du midi.
Et des libérateurs[18] s'élèveront sur la montagne de Sion,
Et domineront sur les montagnes d'Éphraïm,
Et l'empire sera à l'Éternel.

17 Correction conjecturale, d'après le parallélisme, d'un texte passablement obscur. Il paraît que l'auteur voulait dire que ces conquêtes ne seront pas faites seulement par et pour le *reste sauvé* (v. 17), mais que ceux-là aussi y auront part, qui ont été les victimes de la catastrophe et qui alors reviendront dans leur patrie. *Çarpaṭ* est une ville phénicienne dont il est fait mention dans l'histoire du prophète Élie (1 Rois XVII, 9), tout au nord de la Palestine. Quant à *Sparad,* c'est un lieu absolument inconnu. Les Juifs appliquent le nom à l'Espagne ou au Bosphore ; d'autres ont pensé à Sparte ou à Sardes, capitale de la Lydie, dont on croit avoir reconnu le nom dans les inscriptions cunéiformes, sous la forme de *Çprd.*

18 Des héros, pareils aux anciens juges d'Israël, également ainsi désignés.

XX

ANONYME

(Malachie)

440 AVANT JÉSUS-CHRIST

INTRODUCTION

Nous arrivons enfin au dernier de cette longue série d'écrivains dont l'esprit supérieur et la parole austère avaient pris, durant quatre siècles, la direction du peuple israélite, et dont les ouvrages ont fini par être réunis en faisceau par la pieuse reconnaissance d'une génération mieux disposée à leur égard que celles auxquelles ils s'étaient adressés directement. Le prophète dont nous allons nous occuper est bien certainement le dernier de tous dans l'ordre chronologique, et nous ne lui ferons pas tort en signalant, dans les quelques pages qu'il nous a laissées, les indices précurseurs de l'avénement d'une tendance qui, tout en consolidant l'œuvre de cette illustre phalange des hérauts de Jéhova, rendait en même temps superflues les formes traditionnelles de leur activité.

Mais avant d'entretenir nos lecteurs de l'écrit même qui nous reste à étudier, nous devons justifier la manière dont nous l'introduisons, et qui n'aura pas manqué d'étonner la plupart d'entre eux. Nous leur annonçons encore une fois un prophète anonyme, et pourtant toutes nos bibles, anciennes et modernes, sans en excepter le texte original, nous donnent ici le nom de Malachie (Maleaki), un nom qui, d'ailleurs inconnu, ne saurait

éveiller les soupçons de la critique, comme cela a pu être le cas pour une partie des livres d'Ésaïe et de Zacharie. Tout de même le doute, bien qu'il n'ait jamais pu l'emporter sur la tradition, est presque aussi ancien que celle-ci, et nous n'hésitons pas, pour notre part, à le regarder comme parfaitement autorisé.

En effet, le mot hébreu Maleaki signifie tout bonnement : *mon messager*, ou bien encore : *ma manifestation*, et il nous est impossible d'admettre qu'un pareil nom ait pu être donné à un enfant nouveau-né, d'autant plus que dans le second des sens indiqués il ne s'applique jamais qu'à Dieu. Aussi bien un grand nombre de commentateurs, surtout de nos jours, pensent que ce n'est là qu'une abbréviation de la forme complète du nom, qu'on suppose conservée dans la bible grecque, et transmise de là aux versions latines et françaises : Maleak-yah (Malachias), ce qu'on traduit par messager de Dieu. Mais ici la même objection se reproduit, peut-être avec plus de force encore. Ajoutez à cela que dans la suscription même du livre, où l'original dit : *Parole de l'Éternel adressée à Israël par l'organe de Maleaki*, la version grecque porte : *par l'organe de son messager ;* ce qui prouve clairement que dès l'époque de l'origine du recueil on n'était pas suffisamment édifié sur la personne et le nom de l'auteur. Plus tard encore, la paraphrase chaldaïque nomme Esdras comme auteur, et regarde l'autre nom comme un titre honorifique donné à ce personnage. Nous devons donc nous demander s'il y a moyen de savoir d'où vient un nom si singulier, et que les plus anciens témoins déjà avaient de la peine à prendre pour un nom propre.

Pour répondre à cette question, il faut d'abord remarquer que dans la collection des prophètes, telle qu'on la possédait sans doute dès le second siècle avant notre ère, c'était là le seul ouvrage resté anonyme. Car les textes de différents auteurs qu'on avait ajoutés au volume d'Ésaïe (dont le livre était placé dans l'origine après ceux de Jérémie et d'Ézéchiel), avaient fini par être regardés comme appartenant également à cet auteur. De même, les deux opuscules anonymes placés à la fin du quatrième volume des prophètes, de ce qu'on appela plus tard le recueil des petits prophètes, ou plus simplement les Douze, finirent par être considérés comme une partie intégrante du livre de Zacharie. A une certaine époque il n'y avait donc plus que ces quelques pages qui font l'objet de notre discussion actuelle,

qui manquassent encore d'un titre comme le portaient toutes les autres parties du recueil, et l'on comprend que les docteurs de la synagogue songeassent à remédier de manière ou d'autre à cet inconvénient. Or, on connaît la coutume des écoles juives, de désigner soit des livres entiers, soit aussi des chapitres ou sections, par des mots pris dans les textes mêmes, ordinairement, mais pas nécessairement, par les premiers. Ceci nous donnera la clef de l'énigme dont nous cherchons la solution. Le petit écrit du dernier des prophètes, autrement de fort peu d'importance pour les générations suivantes, contenait un passage qui, plus que tout le reste, attirait l'attention des lecteurs : nous voulons parler de la seule prédiction positive qui s'y trouve, dans l'ordre des idées d'avenir, qui n'avaient jamais cessé de préoccuper les prophètes et qui bientôt devinrent le centre des aspirations religieuses de la nation. *Voyez*, dit notre auteur, *je vais envoyer mon messager* (chap. III, 1) ; et plus loin (v. 24), dans un passage qu'on aimait à combiner avec l'autre, ce messager recevait même le nom d'Élie. On sait par les récits évangéliques quel rôle a joué cet Élie précurseur dans le drame des évolutions finales dont le siècle apostolique nourrissait son imagination. Nous n'examinerons pas ici si la traduction par : *mon messager*, est la plus juste ou la seule admissible, ou s'il ne s'agit pas plutôt d'une manifestation personnelle de Dieu, comme c'est le cas dans les anciens livres historiques, quand ils se servent du même terme. Il nous suffira de constater que les Juifs ont adopté la première explication, et nous comprendrons sans peine que le passage en question, le passage du *Maleaki*, a fourni le terme technique pour désigner l'écrit anonyme, un écrit qui, placé tout à la fin du volume sacré dans sa plus ancienne forme (loi et prophètes), et avant qu'on y ajoutât le recueil des livres dits Hagiographes, montrait pour ainsi dire du doigt l'avénement désiré d'un nouvel ordre de choses. De là, à l'opinion que c'était un nom d'auteur, il n'y avait plus qu'un pas.

Jetons maintenant un coup d'œil sur le livre lui-même. Tout petit qu'il est, il se compose de cinq morceaux différents, la plupart très-courts et ne pouvant guère être appelés des discours. Le premier est le plus long de tous (chap. I, 1-II, 9). C'est une invective assez violente, dirigée d'abord contre le peuple de Jérusalem en général, ensuite tout spécialement contre les prêtres et les Lévites, auxquels le prophète reproche d'amener à

l'autel des bêtes tarées, au lieu de victimes de choix, telles qu'elles convenaient aux rites sacrés et qu'elles étaient prescrites par la loi. Dès ce début, nous nous étonnons de voir une pareille énergie de langage dépensée pour un intérêt si infiniment moins élevé que ceux pour lesquels les anciens déployaient la généreuse audace de leur polémique. Une seconde réprimande plus courte, mais plus obscure dans l'énoncé des détails, concerne deux autres coutumes blâmables des contemporains, les mariages mixtes, de Juifs avec des femmes païennes, et l'habitude du divorce (chap. II, 10-16). Suit une allocution d'une portée plus générale (chap. II, 17-III, 6), laquelle, en formulant une série de griefs contre les deux éléments de la population, annonce la venue de Dieu pour le grand jugement. Le quatrième morceau (chap. III, 7-12) parle en termes amers des fraudes commises à l'égard de la dîme et des autres oblations légales. Enfin, l'écrit se termine (chap. III, 13-24) par l'annonce d'un triage que Jéhova fera entre les hommes rebelles à sa volonté et mécontents de son gouvernement, et ceux qui sont restés fidèles à ses commandements et confiants en ses promesses. A ceux-ci luira le soleil du salut et le prophète Élie viendra inaugurer parmi eux l'ère de la paix et du bonheur.

On voit par ce rapide résumé que l'auteur a vécu à une époque où il n'était plus nécessaire de prémunir les esprits faibles contre les séductions du polythéisme. Il est encore question d'égarements moraux, mais la principale préoccupation du prophète, ce sont les transgressions relatives à la partie plus ou moins matérielle de la loi mosaïque, nous dirions volontiers les délits politiques. L'organisation de la hiérarchie, le paiement des redevances, l'observation régulière des rites, et la séparation plus stricte d'avec l'étranger, étaient devenues la base de l'ordre des choses établi dès avant la fin du premier siècle après la restauration du temple. Car c'est bien à cette époque que nous devrons rapporter la composition de cet opuscule. Il n'y a pas de doute : le temple dont Aggée et Zacharie avaient poussé les travaux, existait maintenant (I, 10 ; III, 1, 10), et son culte est censé fonctionner régulièrement. La loi était connue et promulguée, car il y est fait allusion en plusieurs endroits. Mais le peuple, pauvre et découragé, parce que les promesses fantastiques dont on l'avait nourri ne s'étaient pas accomplies, se montrait peu exact à remplir ses devoirs religieux, qui dès lors

consistaient avant tout à entretenir la caste sacerdotale, à laquelle, si nous ne nous trompons fort, notre anonyme appartenait lui-même. On est surtout frappé de l'identité des plaintes consignées dans son écrit au sujet des dîmes et des mariages mixtes, avec celles que formule, avec non moins d'énergie, le gouverneur Néhémie dans ses mémoires (chap. XIII), lequel cependant sut leur donner une sanction bien autrement efficace que celle d'une stérile parole. Ces différentes données nous portent à placer la rédaction du livre après la promulgation de la loi par Esdras (458 suiv.), et avant le dernier séjour de Néhémie à Jérusalem (432). On pourrait même faire valoir en faveur de cette hypothèse la circonstance que l'auteur parle d'un gouverneur (I, 8), de manière que ce que Néhémie dit de lui-même (Néh. V, 14 suiv.), semble prouver qu'il s'agit de quelqu'un d'autre.

Avec notre anonyme, nous sortons donc de la sphère de l'antique prophétisme généralement si enthousiaste et si poétique, et nous commençons à respirer l'air de la prosaïque et positive légalité. Les généreuses illusions des grands hérauts de l'avenir avaient perdu leur prestige en face des petites misères de la réalité, et surtout parce qu'elles avaient trop peu tenu compte des conditions naturelles des événements d'ici-bas, trop peu demandé aux hommes et au temps, et trop attendu de Dieu et de son action immédiate, soudaine et décisive. L'horizon du prophète-prêtre est singulièrement rétréci. S'il ose encore jeter un regard au-delà des limites des intérêts du moment, cela nous apparaît plutôt comme l'effet de l'habitude, comme la conséquence de la règle tracée, que comme le fruit d'une inspiration coulant de source. Cette actualité tout à fleur de terre, cette polémique toute bourgeoise à propos d'affaires de ménage et de perception, déteint nécessairement sur le style. La foi n'est pas entamée, mais le ton a baissé; la critique est encore pleine de vivacité, mais les moyens rhétoriques semblent épuisés, ou bien ils manquent leur effet par la monotonie de l'usage.

Malgré tout cela, ce n'est pas sans un sentiment de profonde sympathie qu'on contemple ce dernier et pâle reflet du soleil couchant du prophétisme hébreu. Si l'énergie de l'espérance, qui autrefois soutenait les conducteurs spirituels de la nation dans les circonstances les plus difficiles, en face de l'opposition qui frémissait autour d'eux et des catastrophes qui menaçaient du

dehors, était faite pour commander notre admiration, pouvons-nous la refuser à la fidélité qui savait conserver le dépôt sacré dans une situation où l'indifférence et l'égoïsme des hommes et les mesquines proportions des choses devaient jeter le découragement dans l'esprit du patriote ? Eh bien, le dernier accent que nous entendons dans cette sphère est encore un appel à l'avenir ; c'est encore la gloire de la nation régénérée et non l'intérêt des individus qui provoque un effort suprême de sa part. Nous voyons le prophète inspiré par la grande idée que son peuple est destiné par la Providence à sauver, pour le bien de l'humanité, un trésor de vérités dont il a si rarement profité lui-même, et nous ne pouvons oublier qu'il lui était réservé aussi le sort tragique de mourir à la tâche en l'accomplissant.

Déclaration de la parole de l'Éternel adressée à Israël par l'organe de Maleaki.

Je vous ai aimés, dit l'Éternel; et si vous dites : Comment est-ce que tu nous as aimés? ʿÉsaw n'est-il pas frère de Jacob? dit l'Éternel; cependant j'ai aimé Jacob et j'ai haï ʿÉsaw; j'ai changé ses montagnes en une solitude et son héritage a passé aux chacals du désert. Si Édom dit : Nous avons été écrasés, mais nous rebâtirons les ruines! — voici ce que dit Iaheweh Çebaôṭ : Eux ils bâtiront, et moi je détruirai; leur nom sera Territoire du crime et Peuple du courroux de Dieu, à tout jamais. Vos yeux le verront et vous direz : l'Éternel est grand sur le territoire d'Israël[1]!

Un fils honore son père[2], et un serviteur son maître : or, si je suis père, moi, où est mon honneur? et si je suis maître, où est le respect? dit Iaheweh Çebaôṭ, à vous, prêtres, qui méprisez mon nom[3]!

[1] Cet exorde fait évidemment allusion à une catastrophe qui a dû récemment frapper les Édomites, les descendants de ʿÉsaw, le frère de Jacob, d'après les généalogies de la Genèse, où les individus représentent des peuples. Ce fait est signalé par le prophète comme une preuve de la prédilection toute libre et gratuite de Jéhova pour les Israélites issus de l'autre frère (Rom. IX, 13). — Les *chacals* sont sujets à caution, le mot ne se trouve qu'ici, et est différemment traduit par les modernes. — *Leur nom sera,* etc., le nom étant censé être en rapport avec la réalité, celui qui leur est donné ici, indique donc et leurs actes et leurs destinées.

[2] La transition peut paraître brusque, au point de faire regarder le morceau suivant comme indépendant du précédent. Cependant la liaison s'établit assez naturellement par l'antithèse. Les actes d'Israël ne sont point en rapport avec les avances de Jéhova, et dès l'abord, en demandant : comment donc Dieu nous a-t-il aimés, le peuple fait voir son ingratitude.

[3] C'est aux prêtres que le discours s'adresse ici de préférence. Ils sont accusés de mépriser le nom de Dieu. Le prophète, pour expliquer ce reproche, semble tourner d'abord dans un cercle, sans rien préciser. Mais on voit bientôt qu'il s'agit de victimes ayant des défauts, et telles que la loi les proscrivait, telles encore qu'un simple supérieur laïque ne les accepterait pas comme redevance. En se permettant de pareilles contraventions, les prêtres montrent bien qu'ils font peu de cas de la dignité de celui auquel sont offerts les sacrifices, et qu'ils regardent l'autel comme une table profane et ordinaire.

Et si vous dites : Comment est-ce que nous avons méprisé ton nom? C'est en mettant sur mon autel de la viande profane. Et si vous dites : Comment est-ce que nous t'avons profané? C'est en disant : La table de l'Éternel est méprisable. Eh! quand vous amenez un animal aveugle pour l'immoler, il n'y a pas de mal à cela!? et quand vous en amenez un boiteux ou malade, il n'y a pas de mal à cela?! Offrez-le donc à votre gouverneur! sera-t-il content de vous, ou vous sera-t-il bien favorable? dit l'Éternel. Or donc, allez implorer Dieu, pour qu'il ait pitié de vous[4]! De vos propres mains vous faites de telles choses — sera-t-il bien favorable à l'un de vous? dit l'Éternel. Ah! que quelqu'un de vous fermât les portes[5], et que vous n'allumiez plus vainement le feu de mon autel! Je ne prends pas plaisir à vous, dit l'Éternel, et je ne veux point de l'offrande de vos mains. Car du levant au couchant mon nom est grand parmi les nations, et en tout lieu on brûle de l'encens à mon nom et des offrandes pures[6]. Car mon nom est grand parmi les nations, dit l'Éternel, mais vous le profanez, en disant : La table de l'Éternel est profane et son produit est méprisable [*sa chère*][7]. Et si vous dites : Ah, quelle fatigue! et si vous le dédaignez, dit l'Éternel, et si vous amenez ce qui a été ravi, et ce qui est boiteux et malade, et si vous m'apportez cela comme offrande, est-ce que je l'accepterai bien de vos mains? dit l'Éternel. Et maudit le trompeur, qui, ayant un mâle dans son troupeau, voue et immole au Seigneur une mauvaise femelle[8]! Car je suis un grand roi, dit Iaheweh Çebaôt, et mon nom est craint parmi les nations. Or donc, prêtres, à vous

[4] Le but des sacrifices étant toujours de s'assurer la grâce de Dieu, il n'est pas nécessaire de s'enquérir ici du motif spécial de cette prière, comme s'il s'agissait de quelque fait particulier. Toute cette partie du discours est d'ailleurs ironique, ce que nous avons pu rendre plus sensible par l'emploi des signes d'exclamation et d'interrogation.

[5] Les portes de la cour où se trouvait l'autel des sacrifices. L'auteur veut dire : De la façon dont vous agissez, autant vaudrait faire cesser le culte tout à fait.

[6] On demande dans quel sens il faut entendre cette assertion. Est-ce une pure prédiction? s'agit-il des Juifs fidèles dispersés dans le monde entier? ou bien l'auteur reconnaîtrait-il dans les religions païennes mêmes un élément de vérité, une profession instinctive, qu'il opposerait aux profanations de ceux qui devraient être les plus parfaits?

[7] Nous sommes enclin à penser que ce dernier mot n'est qu'une glose pour expliquer le premier. Autrement la construction syntactique de la phrase originale serait très-embarrassée. D'après la note sur le v. 6, le sens est : que les prêtres ne savent point respecter la sainteté de la table de Dieu à laquelle ils participent ; et qu'au lieu de s'en faire un honneur, ils n'y voient qu'un travail fastidieux.

[8] Les prêtres ne sont donc pas les seuls coupables que le prophète a en vue.

ce mandement : Si vous n'écoutez pas, et si vous ne prenez pas à cœur de donner gloire à mon nom, dit l'Éternel, je lancerai contre vous la malédiction, et je maudirai vos bénéfices [9], ou plutôt, je les ai maudits, puisque vous ne le prenez point à cœur. Voyez ! je vous enlèverai l'épaule [10] et vous jeterai la fiente au visage, la fiente de vos victimes, et l'on vous y jetera à votre tour [11], et vous reconnaîtrez que j'ai lancé contre vous ce mandement, pour qu'il devienne mon pacte avec Lévi [12], dit l'Éternel. Mon pacte avec lui, ç'avait été la vie et le bonheur; je les lui avais proposés comme un motif d'obéissance [13], et il me craignit, et respecta mon nom. Un enseignement fidèle était dans sa bouche, et il n'y avait point de mensonge sur ses lèvres. Il marchait avec moi en droiture et intégrité, et nombreux étaient ceux qu'il ramenait du péché. Car les lèvres du prêtre doivent garder la connaissance [14], pour qu'on vienne chercher l'instruction de sa bouche : car il est le messager [15] de l'Éternel. Mais vous, vous vous êtes écartés du chemin; vous en avez fait broncher beaucoup d'autres par votre enseignement; vous avez annullé le pacte de Lévi, dit l'Éternel. Et moi aussi, je vous rends méprisables et vils pour tout ce peuple, puisque vous ne gardez pas mes voies et que vous êtes partiaux dans vos arrêts [16].

---

[9] Les revenus en nature, soit de l'autel, soit de la dîme, etc. D'autres traduisent : vos bénédictions (dont vous bénissez le peuple). Mais alors ce ne seraient pas les prêtres coupables que frapperait la malédiction.

[10] D'après les Septante. Il s'agit de l'épaule de la victime, qui revenait au prêtre sacrificateur comme son bénéfice. Le texte hébreu fait dire au prophète la *semence* (*zéra*ʿ pour *zeroa*ʿ), ce qui ne donne pas de sens plausible.

[11] Sens douteux. La menace faite aux prêtres, qu'ils seront eux-mêmes jetés sur le fumier, est bien crue et dure.

[12] A la place de l'ancien pacte fait au Sinaï. Cet ancien pacte est décrit dans les lignes suivantes, et les deux rapports, ainsi opposés l'un à l'autre, caractérisent d'autant mieux la profonde décadence de la caste sacerdotale. La description de l'ancien pacte commence par les résultats qu'il avait, ou devait avoir, pour Lévi, et arrive plus loin seulement à l'énumération des devoirs à remplir et effectivement remplis.

[13] Litt.: de *crainte ;* mais on voit qu'il s'agit de la crainte de Dieu dans le sens moral et pratique. — Un enseignement *fidèle*, est celui qui est conforme à la volonté de Dieu.

[14] Il doit être le dépositaire des commandements de Dieu, *savoir* ce qu'il convient que les autres apprennent par lui.

[15] Aggée I, 13.

[16] Mich. III, 11.

N'avons-nous pas tous un même père? N'est-ce pas un même Dieu qui nous a créés? Pourquoi donc manquons-nous de foi l'un à l'autre, de manière à violer le pacte de nos pères? Juda manque à sa foi, et une chose abominable se fait en Israël et à Jérusalem : Juda a profané le sanctuaire de l'Éternel, que celui-ci a aimé, et a épousé la fille d'un dieu étranger. A celui qui fait cela, que l'Éternel extermine, des tentes de Jacob, quiconque veille et parle, quiconque apporterait des offrandes à Iaheweh Çebaôt. Et voici une seconde chose que vous faites : vous couvrez de larmes l'autel de l'Éternel, de pleurs et de sanglots, de manière qu'il ne regarde plus l'offrande, et qu'il n'accepte plus de dons de vos mains. Et si vous dites : Pourquoi cela? C'est que l'Éternel a été témoin entre toi et la femme de ta jeunesse, à laquelle tu manques de foi, bien qu'elle soit ta compagne, la femme unie à toi par un pacte. Nul n'a fait cela, qui ait eu un reste de bon sens. Et que fit l'un? il cherchait la progéniture de Dieu! Vous donc, prenez garde à votre vie, et ne manquez pas de foi à la femme de votre jeunesse. Car je hais le divorce, dit l'Éternel, le Dieu d'Israël; et celui qui charge son vêtement d'un crime, dit Iaheweh Çebaôt. Vous donc, prenez garde à votre vie, et ne manquez pas à votre foi[1].

---

[1] Ce morceau présente des difficultés très-grandes et en partie insurmontables. Le discours procède par allusions, plutôt qu'il n'expose le sujet d'une manière précise. On peut bien se rendre compte, d'une manière générale, de l'intention du prophète; mais l'interprétation de plusieurs détails est sujette à caution (v. 11, 12), et en plusieurs endroits il y a lieu de suspecter l'intégrité du texte (v. 15, 16). Les anciennes versions déjà sont de nature à constater soit la défectuosité, soit l'obscurité de celui-ci. Voici cependant quelques remarques qui pourront orienter le lecteur. Les v. 10-16 se détachent de ce qui les précède et les suit, de manière à former un discours ou un fragment particulier. Il y est question de deux faits (v. 13, voici une *seconde* chose) que le prophète trouve à critiquer sévèrement chez ses contemporains : 1° La coutume d'épouser des femmes païennes, coutume contraire à la loi (Exod. XXXIV, 11 ss. Deut. VII, 1 ss.) et devenue l'objet de mesures de rigueur de la part d'Esdras et de Néhémie (Esdr. IX; X. Néh. XIII, 23 ss.), c'est-à-dire vers l'époque même que nous assignons à notre auteur. La femme païenne est appelée la *fille d'un dieu étranger*, comme les Israélites sont en quelque sorte les enfants de Jéhova. Le rapport filial n'est que l'image ou le symbole du rapport religieux. Par de telles unions, Israël profane le *sanctuaire* de Jéhova, ce qui s'applique moins au temple, qui n'est pas en cause à ce propos, qu'à la nationalité, le peuple étant consacré à son Dieu (Esdr. VIII, 28; IX, 2); de plus, il *manque à sa foi*, il viole le pacte que ses pères ont fait avec Jéhova, au Sinaï, et d'après lequel ils devaient former une communauté à part, sans mélange profane. Et en considération de la solidarité de tous les membres de la nation, solidarité qui est la conséquence naturelle de ce pacte, cette

Vous avez fatigué l'Éternel par vos discours [1]. Et si vous dites : Comment est-ce que nous l'avons fatigué? C'est en disant : Quiconque fait le mal plaît à l'Éternel ; c'est en de pareilles gens qu'il prend plaisir ! Ou bien : Où est-il, le Dieu du jugement? Voyez ! Je vais envoyer mon messager [2] pour qu'il me prépare le

violation du pacte avec Dieu, est en même temps un manque de foi mutuelle, une dissolution des liens par lesquels la nation subsiste et sans lesquels ses éléments se séparent nécessairement. C'est cette solidarité que le prophète met en avant dès le début, dans les questions placées en tête du discours. Le v. 12 formule un vœu menaçant de l'orateur justement irrité. Des unions de ce genre ne doivent pas assurer la conservation de la famille. La phrase : *quiconque veille et parle* (d'ailleurs très-diversement traduite), paraît avoir été une locution proverbiale, pour dire : tous les vivants. — 2° Le second fait que le prophète relève, c'est la mauvaise habitude des gens de répudier leurs femmes, sans doute pour des motifs futiles, car, en thèse générale, la loi le permettait. Nous n'apprenons pas, si entre les deux torts il y avait quelque connexité. Le texte considère ce second tort au point de vue de ses effets et conséquences pour les malheureuses personnes jetées ainsi sur la rue et réduites à une condition misérable et digne de pitié. Comme le mariage n'était pas dans ces temps-là un acte religieux, la mention de Dieu comme *témoin* doit être prise dans un sens général : l'union conjugale une fois contractée doit être sacrée ; elle engage la parole de l'époux et Dieu venge le parjure. — Le v. 15 fait le désespoir des commentateurs et nous avouons que notre propre traduction ne nous satisfait guère plus que les nombreuses autres de nos prédécesseurs. On s'accorde généralement à dire que le divorce s'excusait par l'exemple d'Abraham (l'*un*, serait ce patriarche. Éz. XXXIII, 24. És. LI, 2), et que le prophète l'explique en disant que celui-ci, dans la circonstance bien connue, agissait dans le but d'avoir un héritier des promesses divines (une progéniture *de Dieu*). Mais il est facile de voir que cette explication est hors de propos. Abraham ne divorça pas avec sa femme légitime, il renvoya l'Égyptienne. Il faudrait donc dire que le prophète raisonne dans ce sens, qu'Abraham répudia Hagar, parce qu'il ne voulait avoir et reconnaître d'autre fils que celui qui pouvait être appelé une progéniture de Dieu (Isaac) ; de même, les Israélites actuels devraient renvoyer les femmes étrangères, mais garder celles de leur nation. Mais cela aurait dû être dit d'une manière plus intelligible. — *Celui qui charge* (couvre) *son vêtement d'un crime*, est encore une façon de parler fort peu transparente, et telle, qu'on est allé jusqu'à dire que le *vêtement* représente ici la femme elle-même ! Nous estimons que dans ces deux derniers versets le texte est profondément altéré.

[1] Comme dans les morceaux précédents, le début de ce nouveau fragment est abrupt. Mais on voit par la suite, que les *discours* dont il est question sont des plaintes relatives à la situation du moment, laquelle, au point de vue matériel et social, laissait beaucoup à désirer. (Voyez surtout plus bas v. 5.) On commençait à désespérer de la justice de Dieu. C'est le fait de cette plainte si peu confiante en la Providence, qui amène la promesse du jugement.

[2] Le passage parallèle v. 23 nous fait préférer cette traduction et, par conséquent, adopter le dédoublement des personnes. Autrement rien ne s'opposerait à ce qu'on vît plutôt dans ce mot une manifestation personnelle de Dieu, comme c'est le cas dans la ligne suivante.

chemin, et soudain il arrivera à son palais, le Seigneur que vous cherchez ; le révélateur de l'alliance [3], que vous désirez, voyez, il vient ! dit Iaheweh Çebaôṭ. Mais qui supportera le jour de sa venue, et qui restera debout à son apparition ? Car il sera pareil au feu du fondeur, à la lessive du foulon [4] ; il se mettra à fondre et à purifier l'argent, il purifiera les enfants de Lévi et les affinera comme l'or et l'argent, afin que désormais ils apportent à l'Éternel leurs offrandes avec justice, et que l'offrande de Juda et de Jérusalem soit agréable à l'Éternel, comme autrefois, et comme dans les années de jadis. Oui, j'arriverai vers vous pour le jugement, et sans retard je porterai témoignage [5] contre les sorciers et les adultères et les parjures, et contre ceux qui vexent l'ouvrier à cause de son salaire, et la veuve et l'orphelin, et ceux qui font tort à l'étranger sans me craindre ! dit Iaheweh Çebaôṭ. Car moi, l'Éternel, je n'ai point changé, et vous, enfants de Jacob, vous n'avez point cessé de l'être [6].

Depuis les temps de vos pères, vous vous êtes écartés de mes commandements et ne les avez point observés : revenez à moi, et je reviendrai à vous ! dit l'Éternel. Et si vous dites : Comment est-ce que nous devons revenir ?... L'homme doit-il tromper Dieu ? car vous prétendez me tromper ! Et si vous dites : Comment est-ce que nous t'avons trompé ?... A l'égard de la dîme et des oblations [1]. Vous

[3] Le révélateur (litt.: la manifestation) de l'alliance : c'est, d'après le parallélisme, Dieu même, ce Seigneur-juge que vous réclamez ; il vient à son *palais*, proprement dans sa grande salle d'audience, où les rois ont l'habitude de rendre justice. L'*alliance* est mentionnée exprès, comme une espèce d'épithète, pour rappeler que Jéhova fera ce qu'il promet ici en vertu du pacte qu'il a fait avec Israël. (Beaucoup de traducteurs mettent ici : l'*ange* de l'alliance, et identifient ce prétendu ange avec le messager du v. 1, en le distinguant du Juge.)

[4] Deux images pour une seule et même notion, celle du triage des individus, à la suite duquel la nation sera pure.

[5] Jéhova, tout en restant juge, est représenté comme *témoin*, parce qu'il sait tout.

[6] Cette dernière phrase est très-obscure. Si Jéhova affirme qu'il n'a pas changé, c'est qu'on avait douté de sa justice (II, 17). D'après cela, le prophète pourrait avoir voulu dire en terminant, que le peuple (non pas les méchants, mais ceux qui réclamaient la justice) est également toujours le même, c'est-à-dire l'objet des égards de son Dieu. (D'autres traduisent : Vous n'avez pas encore péri, c'est-à-dire, il faut que je vous punisse.) En tout cas, le verbe n'est pas au futur.

[1] On voit par les explications du texte même, que le prophète n'a point ici en vue la condition morale de ses contemporains, mais des transgressions matérielles relatives à des redevances lévitiques. Comme il se sert du mot de *tromper*, il est clair qu'on fraudait sur la dîme, en donnant trop peu, et qu'on ne donnait pas du tout les prémices, ou premiers-nés, etc. Comp. Lév. XXVII, 30. Exod. XXX, 13. Nomb. XV, 19 ; XVIII, 26, etc.

êtes maudits de ma malédiction[2], et c'est moi que vous prétendez tromper, vous, le peuple tout entier? Apportez toute la dîme au magasin, pour qu'il y ait de quoi manger dans ma maison; et mettez-moi à l'épreuve par là, dit l'Éternel. Certes, je vous ouvrirai les fenêtres du ciel et je répandrai sur vous une bénédiction surabondante[3]. Je chasserai loin de vous le rongeur[4], pour qu'il ne dévaste pas le produit du sol, et la vigne de vos campagnes ne vous privera pas de son fruit, dit l'Éternel. Et tous les peuples vous féliciteront, car vous serez un pays de délices! dit l'Éternel.

Vos discours[1] ont été violents contre moi, dit l'Éternel. Et si vous dites : Qu'est-ce donc que nous avons dit entre nous contre toi? c'est que vous avez dit : «Servir Dieu n'aboutit à rien; qu'avons-nous gagné à observer ce qu'il veut qu'on observe, et à aller en habits de deuil à cause de Iaheweh Çebaôt[2]. Désormais nous féliciterons les rebelles[3] : les méchants prospèrent, ils défient[4] Dieu, et échappent.» Alors, ceux qui craignaient Dieu ayant ainsi parlé les uns aux autres, l'Éternel prêta l'oreille et écouta; et un mémoire fut écrit devant lui pour ceux qui craignaient Dieu et qui avaient égard

2 La suite fait voir qu'il s'agit de stérilité, de mauvaises récoltes et d'autres calamités de ce genre, qui devaient être un avertissement pour le peuple de ne pas négliger ses devoirs religieux.

3 Litt.: tant qu'il n'y aura plus d'espace suffisant (pour conserver les provisions).

4 La sauterelle. *Je chasserai*, litt.: je gronderai.

1 La suite fait voir qu'il s'agit encore de plaintes et de doutes relativement à la justice de Dieu. Comp. II, 17.

2 Les habits de deuil représentent ici tous les actes de contrition et de repentir auxquels on a pu s'astreindre dans l'occasion. Le sens est : ni l'accomplissement de nos devoirs, ni les démonstrations ascétiques, dans le cas d'une transgression, n'ont amélioré notre position.

3 Ou orgueilleux; c'est-à-dire ceux qui ne prennent conseil que d'eux-mêmes, ne se souciant ni de Dieu, ni des hommes. Nous voyons qu'ils réussissent tout de même; à quoi bon se charger de devoirs inutiles?

4 Ils prospèrent, ils défient...., litt.: ils sont bâtis (opposé de ruinés), et ils *tentent*, mettent à l'épreuve, comme pour voir si ces menaces sont bien sérieuses. Il est de toute évidence que les hommes qui tiennent de pareils propos ne sont pas eux-mêmes les rebelles; ils ont le tort de douter et de se décourager, mais quant à leurs antécédents, il faut bien qu'ils aient été dans les bonnes voies. D'un autre côté, le prophète est autorisé à appeler de pareils discours *violents*, parce qu'ils méconnaissent la justice de la Providence.

à son nom[5] ! Ils seront ma propriété, dit l'Éternel, pour le jour que je vais faire, et j'aurai pitié d'eux, comme un homme a pitié de son fils qui le sert. Et vous verrez de nouveau la différence qu'il y a entre le juste et le méchant, entre celui qui sert Dieu, et celui qui ne le sert point. Car voyez, le jour va venir brûlant comme un fourneau, et tous les rebelles, et quiconque est méchant, ils seront de la paille, et le jour qui va venir y mettra le feu, dit l'Éternel, et ne leur laissera ni racine ni rameau[6]. Mais pour vous, qui craignez mon nom, il se lèvera un soleil de salut, apportant la guérison dans ses rayons[7], et vous sortirez et bondirez comme de jeunes bœufs relâchés de l'étable. Et vous foulerez les impies, car ils seront de la cendre sous la plante de vos pieds, au jour que je vais faire, dit l'Éternel. Souvenez-vous de la loi de mon serviteur Moïse, que je lui ai prescrite sur le Horeb, comme statuts et commandements pour tout Israël[8]. Voyez, je vous enverrai le prophète Élie[9], avant que ne

[5] Cette phrase, rédigée en style de narration historique, a dérouté les commentateurs. On a cru que le prophète parle ici de personnes différentes de celles qu'il a fait parler dans les lignes précédentes. Voici la seule explication admissible de cette tournure assez incommode pour le lecteur moderne. Les pieux Israélites, en butte à toute espèce de vexations et de calamités, commencent à murmurer et à douter de la justice de Dieu. Le prophète veut leur promettre de nouveau (comp. v. 1) la prochaine intervention du juge suprême, dans la bouche duquel l'annonce du jugement se placera immédiatement après (v. 17 suiv.). Pour introduire cette déclaration, il intercale une espèce de vision, une scène céleste, où Dieu prend note des plaintes des pieux. On écrit sous ses yeux un *livre mémorial*, contenant soit les noms, soit les actes de ceux qui doivent recevoir une compensation pour leurs souffrances actuelles. Cela revient à dire que, malgré les apparences, ils ne sont pas oubliés.

[6] Nouvelle image, étrangère à celle de la paille. C'est maintenant un arbre qui est jeté au feu et brûlé tout entier.

[7] Le *salut* (litt.: la justice). Il ne s'agit ni d'un attribut de Dieu, ni d'une qualité morale de l'homme, mais de l'arrêt du juge qui déclare et reconnaît exempts de peines ceux qui lui ont été fidèles. Cela résulte encore du mot de *guérison*, qui se rapporte aux maux actuels. Au lieu de *rayons*, le texte met *ailes* (Ps. CXXXIX, 9), image hardie et gênante dans une traduction moderne.

[8] La plupart des réprimandes exprimées dans les discours du prophète se rapportent à des prescriptions formelles de cette loi. Il est donc naturel qu'il termine en la rappelant d'une manière générale comme la norme du devoir religieux.

[9] On demande si cette promesse doit être prise au pied de la lettre ou non. Les Juifs l'ont entendue ainsi de tout temps (Sir. XLVIII, 10. Marc IX, 4. Apoc. XI, 3. Talmud, *passim*). L'immense réputation dont jouissait le Tisbite, et qui se reflète dans les récits du livre des Rois, sa présence au mont Horeb (1 Rois XIX), le mythe de son enlèvement au ciel, en faisaient facilement un second Moïse. Cependant il ne serait pas hors de propos de le considérer ici comme un type, comme un idéal, d'autant plus glorieux qu'il appartenait à une époque plus reculée, et dont la reproduction, dans un

vienne le grand et redoutable jour de l'Éternel. Il ramènera le cœur des pères vers les fils, et le cœur des fils vers leurs pères[10], pour que je ne vienne pas frapper la terre de malédiction.

prophète de l'avenir, serait l'un des symptômes d'une action plus puissante, plus décisive de l'esprit de Jéhova sur un monde aujourd'hui si pauvre et si déshérité à cet égard. Il convient toutefois de remarquer que le texte met l'article *le* prophète Élie, ce qui semble favoriser la première interprétation.

10 La mission spéciale du prophète Élie est exprimée en termes assez vagues et obscurs. Tout de même il est évident que les pères et les fils, dont parle le texte, avaient également besoin d'être ramenés les uns vers les autres. Il ne peut donc pas être question de deux catégories différentes, l'une d'hommes parfaits et pieux (les patriarches qui ressusciteraient), l'autre de Juifs actuels ou contemporains du nouvel Élie. La forme de la pensée doit avoir été suggérée à l'auteur par ce qu'il avait sous les yeux; il paraît donc faire allusion aux dissensions intérieures qui affligeaient la communauté, et dans lesquelles les jeunes et les vieux étaient divisés de points de vue et d'intérêts, comme cela arrive si fréquemment. La réconciliation universelle, la paix cimentée par le triage préalable de la population, voilà ce qu'amènera l'intervention d'un prophète, en comparaison duquel le nôtre se sentait bien petit et bien faible.

LITTÉRATURE[1]

A. Knobel. Der Prophetismus der Hebräer. Br., 1837. 2 t.
F. B. Kœster. Die Propheten des Alten und Neuen Testaments nach ihrem Wesen und Wirken dargestellt. Leipz., 1838.
G. M. Redslob. Der Begriff des Nabi bei den Hebräern. Leipz., 1839.
C. Kœhler. Der Prophetismus der Hebräer und die Mantik der Griechen. Darmst., 1860.
M. Nicolas. Du prophétisme hébreu (dans ses études sur l'Ancien Testament).
*A. Le Hir. Les prophètes d'Israël. Paris, 1868.
Küper. Das Prophetenthum des Alten Bundes. Leipz., 1870.
A. Kuenen. Les prophètes et la prophétie chez les Israélites (holl.). Leid., 1875. 2 t.
F. W. C. Umbreit. De V. T. prophetis clarissimis antiquissimi temporis oratoribus. Heidelb., 1832.
A. Dillmann. Ueber die Propheten des A. B. nach ihrer politischen Wirksamkeit. Giessen, 1868.
L. Vallette. Sur les actions symboliques des prophètes. Gen., 1826.
J. C. Matthes. De pseudoprophetismo Hebræorum. L. B., 1859.
G. Weiss. L'idée de Dieu chez les prophètes. Strasb., 1868.
Bh. Duhm. Die Theologie der Propheten. Bonn, 1875.

J. Gf. Eichhorn. Die hebräischen Propheten. Gœtt., 1816. 3 t.
*Les prophètes nouvellement traduits sur l'hébreu avec des notes. P., 1820. 9 t.
F. Rückert. Hebr. Propheten übersetzt und erläutert. L., 1831. (non achevé.)

[1] Les auteurs catholiques sont marqués d'un astérisque.

H. Ewald. Die Propheten des A. B. erklärt. Stuttg., 1840. 2 t. — Seconde édition, Gœtt., 1868. 3 t.
F. W. C. Umbreit. Praktischer Commentar über die Propheten des Alten Bundes mit exeg. und krit. Anmerkungen. Hamb., 1841. 4 t.
Ferd. Hitzig. Die prophetischen Bücher des Alten Testaments übersetzt. Leipz., 1854.
E. Meier. Die prophetischen Bücher des Alten Testaments übersetzt und erläutert. Stuttg., 1863.
C. F. Stæudlin. Beiträge zur Erläuterung der biblischen Propheten. Stuttg., 1786. Gœtt., 1791. 2 t.
*Laur. Reinke. Die messianischen Weissagungen der Propheten. Giess., 1859. 5 t.

J. Calvini Comm. in Isaiam. 1551, etc. Trad. fr., 1552, etc.
Camp. Vitringa. Comm. in l. prophetiarum Iesaiæ. Leov., 1714. 2 t. in-fol.
Rob. Lowth. Jesaias neu übersetzt mit Einleitung und Anmerkungen, aus dem engl. v. J. Benj. Koppe. Leipz., 1779. 4 t.
*G. F. Berthier. Isaïe, traduit en français avec des notes. Paris, 1788. 5 T.
E. F. C. Rosenmüller. Scholia in Iesaiæ vaticinia. Leipz., 1790. 3 t. 3e édit., 1829. Eadem in compendium redacta 1835.
*Eug. Genoude. Traduction nouvelle des prophéties d'Isaïe avec des notes. Paris, 1815.
W. Gesenius. Der Prophet Jesaja, übersetzt mit einem vollständigen Commentar. Leipz., 1820. 3 t.
Ferd. Hitzig. Der Prophet Jesaja, übersetzt und ausgelegt. Heidelb., 1833.
C. L. Hendewerk. Des Propheten Jesaja Weissagungen chronologisch geordnet, übersetzt und erklärt. Kœn., 1838. 2 T.
A. Knobel. Der Prophet Jesaja. Leipz., 1843. 3e édit., 1861.
Mor. Drechsler. Der Prophet Jesaja. Stuttg., 1845. 3 t.
Fr. Delitzsch. Biblischer Commentar über den Propheten Jesaja. Leipz., 1866.
L. Segond. Le prophète Ésaïe, traduction nouvelle. Gen., 1866.
F. Beck. Die cyro-jesajanischen Weissagungen (Chap. 40-66) kritisch und exegetisch bearbeitet. Leipz., 1844.
L. Seinecke. Der Evangelist des Alten Testaments. Erklärung von Jes. 40-66. Leipz., 1870.
J. Ch. F. Steudel. De servo Iehovæ. Tub., 1829.
F. Kœster. De servo Iehovæ ap. Iesaiam. Kil., 1838.

F. W. C. UMBREIT. Der Knecht Gottes. Hamb., 1840.
EM. SCHMUTZ. Le serviteur de Jéhova. Strasb., 1858.
TH. TACHARD. Le serviteur de l'Éternel. Toul., 1860.
V. F. OEHLER. Der Knecht Jehovas. Stuttg., 1865.
L. NÈGRE. Le serviteur de Jéhova. Toul., 1866.
GUST. DE LA QUESNERIE. Étude des deux Ésaie au point de vue des idées morales et religieuses. Strasb., 1869.

J. CALVINI Comm. in Ieremiam. 1563, etc. Trad. fr., 1565.
HM. VENEMA. Comm. in Ieremiam. Leov., 1765. 2 t. in-4.
*Jérémie traduit en latin et en français. Paris, 1780. 6 t.
J. DAV. MICHAELIS. Obss. philologicæ et criticæ in Ieremiæ vaticinia et Threnos. Gœtt., 1793.
J. G. DAHLER. Jérémie traduit sur le texte original, accompagné de notes explicatives, historiques et critiques. Strasb. 1825. 2 t.
E. F. C. ROSENMÜLLER. Scholia in Ieremiæ vaticinia. Leipz., 1826. 2 t.
FERD. HITZIG. Der Prophet Jeremia erklärt. Leipz., 1841.
W. NEUMANN. Jeremias v. Anathoth, die Weissagungen und Klaglieder ausgelegt. Leipz., 1856. 2 t.
C. H. GRAF. Der Prophet Jeremia erklärt. Leipz., 1862.
C. F. KEIL. Biblischer Commentar über den Propheten Jeremia und die Klaglieder. Leipz., 1872.

J. CALVINI Prælectiones in viginti prima capita Ezechielis. 1565, etc. Trad. fr., 1565.
HM. VENEMA. Lectiones academicæ ad Ezechielem. Leov., 1790. T. I, II, in-4.
E. F. C. ROSENMÜLLER. Scholia in Ezechielis vaticinia. Leipz., 1808. 2 t. 2e édit., 1826. Eadem in compendium redacta 1833.
H. A. C. HÆVERNICK. Comm. über den Propheten Ezechiel. Erl., 1843.
FERD. HITZIG. Der Prophet Ezechiel erklärt. Leipz., 1847.
TH. KLIEFOTH. Das Buch Ezechiels übersetzt und erklärt. Rost., 1864. 2 t.
C. F. KEIL. Biblischer Commentar über den Propheten Ezechiel. Leipz., 1868.

J. Calvini Prælectiones in duodecim prophetas quos vocant minores. 1559, etc. Trad. fr., 1560, etc.
G. Lor. Bauer. Die kleinen Propheten übersetzt und erläutert. Leipz., 1786. 2 t.
E. F. C. Rosenmüller. Scholia in prophetas mineros. Leipz., 1812. 4 t. 2t éidt., 1827. Eadem in compendium redacta 1836.
*Eug. Genoude. Les petits prophètes, traduction nouvelle. Paris, 1820.
*J. A. Theiner. Die zwölf kleinern Propheten. Leipz., 1828.
*P. F. Ackermann. Prophetæ minores perpetua annotatione illustrati. Vienn., 1830.
H. Hesselberg. Die zwölf kleinen Propheten ausgelegt. Kœn., 1838.
Ferd. Hitzig. Die kleinen Propheten erklärt. Leipz., 1838. 2e édit., 1852.
C. F. Keil. Biblischer Commentar über die kleinen Propheten. Leipz., 1866.

S. H. Manger. Comm. in l. Hoseæ. Camp., 1782, in-4.
L. Jos. Uhland. Annott. historico-exegeticæ in Hoseam. Tub., 1785, in-4.
A. F. Pfeiffer. Hosea aus dem Hebr. neu übersezt. Erl., 1785.
Ch. Tph. Kuinœl. Hoseæ oracula perpetua annotatione illustrata. Leipz., 1792.
E. Gf. Ad. Bœckel. Hoseas. Kœn., 1807.
*F. W. Goldwitzer. Der Prophet Hosea übersetzt und erläutert. Landsh., 1828.
J. Ch. Stuck. Hoseas propheta, introd. versio et comm. Leipz., 1828.
Alex. Nourrisson. Le livre du prophète Osée. Gen., 1840.
A. Simson. Der Prophet Hosea erklärt und übersetzt. Hamb., 1851.
A. Wünsche. Der Prophet Hosea übersetzt und erklärt. Leipz., 1868.

J. C. R. Eckermann. Joel, metrisch übersetzt mit einer neuen Erklärung. Lüb., 1786.
Gust. Wiggers. Joel übersetzt und erklärt. Gœtt., 1799.
D. G. C. a Cœlln. De Ioelis ætate. Marb., 1811.
C. W. Justi. Joel. Leipz., 1820.
F. A. Holzhausen. Die Weissagung des Pr. Joel übersetzt und erklärt. Gœtt., 1829.
Ant. Rutgers. Annotatio in Ioelem. Gron., 1830.
C. A. Credner. Der Prophet Joel übersetzt und erklärt. Hall., 1831.
C. H. Bricka. Introduction au livre du pr. Joël. Strasb., 1841.

E. Meier. Der Prophet Joel übersetzt und erklärt. Tüb., 1841.
C. C. Pinet. Introduction critique au livre de Joël. Strasb., 1858.
Jul. Steeg. Joël. (Revue de Strasb., 1863.)
A. Wünsche. Die Weissagungen des Pr. Joel übersetzt und erklärt. Leipz., 1872.
H. Grætz. Der einheitliche Charakter der Prophetie Joels und die künstliche Gliederung ihrer Theile. Br., 1873.

J. Cph. Harenberg. Amos propheta amplissimo commentario illustratus. L. B., 1763, in-4.
J. C. W. Dahl. Amos neu übersetzt und erläutert. Gœtt., 1795.
J. Sev. Vater. Oracula Amosi c. notis criticis et exegeticis. Hal., 1810, in-4.
C. W. Justi. Amos. Leipz., 1820.
T. J. W. Juynboll. Disputatio de Amoso. L. B., 1828, in-4.
Gust. Baur. Der Prophet Amos. Giess., 1847.
Jul. Steeg. Amos. (Revue de Strasb., 1864.)

C. F. Schnurrer. Disputatio ad Obadiam. Tub., 1787. in-4.
J. T. G. Holzapfel. Obadjah neu übersetzt und erläutert. Rinteln, 1798.
A. W. Krahmer. Obss. in Obadiam. Marb., 1833.
C. L. Hendewerk. Obadiæ oraculum in Idumæos. Reg., 1836.
G. F. Jæger. Das Zeitalter Obadjas. Tüb., 1837, in-4.
C. P. Caspari. Der Prophet Obadja. Leipz., 1842.
C. Alex. W. Seydel. Vaticinium Obadiae illustr. Leipz., 1869.

A. H. Grosschopf. Die Orakel des Propheten Micha übersetzt. Jen., 1798.
A. T. Hartmann. Micha neu übersezt und erläutert. Lemgo, 1800.
C. W. Justi. Micha. Leipz., 1821.
C. P. Caspari. Ueber Micha und seine Schrift. Christiania, 1852.
A. Thomas. Essai sur le prophète Michée. Gen., 1853.
L. Baulme. Les prophéties de Michée. Toul., 1866.
Taco Roorda. Commentarius in vaticinium Michæ. L. B., 1869.

H. Ad. Grimm. Nahum neu übersetzt mit Anmerk. Düsseld., 1790.

Ch. M. Fræhn. Curæ exegeticæ in Nahumum prophetam. Rost., 1806.

Ev. Kreenen. Nahumi vaticinium philologice et critice expositum. Hard., 1808, in-4.

H. Middeldorpf. Nahum aus dem Hebr. übersetzt. Hamb., 1808.

C. W. Justi. Nahum. Leipz., 1821.

Hm. Gust. Hœlemann. Nahumi oraculum scholiis illustratum. Leipz., 1842.

O. Strauss. Nahumi de Nino vaticinium. B., 1853.

M. Breiteneicher. Ninive und Nahum hist.-exegetisch bearbeitet Münch., 1861.

---

*L. de Poix. Les prophéties d'Habacuc, trad. en franç. avec des notes. Paris, 1775. 2 t.

*Beda Ludwig. Habacuc der Prophet übersetzt und erläutert. Frankf., 1779.

S. F. G. Wahl. Habakuk neu übersetzt mit philol., krit. und ästhetischen Anmerkungen. Hann., 1790.

B. P. Kofod. Chabacuci vaticinium comm. critico et exeg. illustratum. Hafn., 1792.

G. C. Horst. Die Visionen Habakuks neu übersetzt, mit hist. und exeg. Anmerkungen. Gotha, 1798.

A. Wolfsohn. Habakuk's Vision neu übersetzt. Br., 1805.

A. C. Ranitz. Introductio in Habacuci vaticinia. Leipz., 1808.

G. Euchel. Chabacuc aus d. Hebr. übersetzt. Koph., 1815.

Sal. Auerbach. Das Buch Habacuc mit einem ebr. Commentar. Br., 1821.

C. W. Justi. Habakuk. Leipz., 1822.

A. A. Wolff. Der Prophet Habakuk, mit Einleitung, Uebers. und vollständigem Commentar. Darmst., 1822.

J. Gust. Stickel. Prolusio de ætate Habacuci. Nst., 1827.

W. F. L. Bæumlein. De Habacuci vaticiniis. Hlb. 1840.

Fc. Delitzsch. De Habacuci prophetæ vita et ætate. Leipz., 1842.

Fz. Delitzsch. Der Prophet Habakuk. Leipz., 1843.

J. v. Gumpach. Der Prophet Habakuk, nach dem revidirten Texte übersetzt, eingeleitet und erklärt. Münch., 1860.

H. Rœhrich. Introduction au livre du prophète Habacuc, avec une traduction en prose et en vers. Gen., 1862.

A. Brunet. Étude sur le livre du prophète Habacuc. Strasb., 1862.

Félix Martin. La prophétie d'Habacuc, introduction, traduction, commentaire. Strasb. 1864.
A. Carrière. Étude historique et critique sur l'époque de la prophétie d'Habacuc. Strasb., 1864.

D. a Cœlln. Obss. critico-exegeticæ ad Zephaniæ vaticinia. Vrat., 1818, in-4.
P. Ewald. Der Prophet Zephania übersetzt mit Anmerk. Erl., 1827.
C. W. Justi. Zephania, übersetzt und erläutert. Marb., 1838.
F. Ad. Strauss. Vaticinia Zephaniæ commentario illustrata. B., 1853.
*Lor. Reinke. Der Prophet Zephania. Einleitung, Grundtext und Uebersetzung. Münster, 1868.

J. Gf. Scheibel. Observationes criticæ et exegeticæ ad vaticinia Haggæi cum prolegomenis. Vrat., 1822, in-4.
A. Kœhler. Die Weissagungen Haggai's. Erl., 1860.
Ferd. Belluc. Essai d'introduction aux prophéties d'Haggée. Toul., 1864.
*Lor. Reinke. Der Prophet Haggai. Einleitung, Grundtext und Uebersetzung. Münst., 1868.

Hm. Venema. Sermones academici in l. Zachariæ. 1787, in-4.
Ch. Gl. Thube. Das Buch des Pr. Sacharjah, übers. und erklärt. Schw., 1802.
W. Gliemann. Vaticiniorum Zachariæ prophetæ nova interpretatio. Salzw., 1835, in-4.
E. W. Hengstenberg. Christologie des A. T., tome II. (3e édit., tome III.)
J. D. F. Burger. Études exégétiques et critiques sur le prophète Zacharie. Strasb. 1841. 4.
E. F. J. v. Ortenberg. Die Bestandtheile des Buchs Sacharja. Goth., 1859.
W. Neumann. Die Weissagungen des Sakharjah. Stuttg., 1860.
A. Kœhler. Die Weissagungen Sacharja's. Erl., 1861. 2 t.
*Lor. Reinke. Sacharja. Münster, 1864.
Gb. Bj. Flügge. Die Weissagungen welche den Schriften des Pr. Sacharja beigebogen sind kritisch erläutert. Hamb., 1784.

F. B. Kœster. Meletemata critica in Zachariæ partem posteriorem. Gœtt., 1818.

Ed. Forberg. Comm. criticus in Zachariæ vaticiniorum partem posteriorem. Cob., 1824.

F. Bleek. Ueber das Zeitalter von Sach. IX-XIV. (Studien 1852.)

*H. L. Sandrock. Prioris et posterioris Zachariæ partis vaticinia ab uno et eodem autore profecta. Vrat., 1856.

Hm. Venema. Commentarius ad l. Malachiæ. Leov., 1763, in-4.

C. F. Bahrdt. Commentarius in Malachiam. Leipz., 1768.

J. A. Naumann. Novum oraculorum Malachiæ versionis tentamen. Alt., 1802.

C. W. Justi. Maleachi neu übersetzt und erläutert. Marb., 1809.

*Lor. Reinke. Der Prophet Malachi. Einleitung, Grundtext und Uebersetzung. Giess., 1856.

A. Kœhler. Die Weissagungen Maleachis. Erl., 1865.

TABLE DES MATIÈRES

LES PROPHÈTES

(Seconde série)

Strasbourg, imprimerie de J. H. Ed. Heitz